M

LE

MISSIONNAIRE DES ENFANTS.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

Imprimi potest.

Tornaci, die 24 martii 1884.

Cl. WATTECAMPS, Libr. Cens.

LE

MISSIONNAIRE DES ENFANTS

PAR

LE R. P. FURNISS

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX ET DEROME
207, RUE NOTRE-DAME, 207
MONTRÉAL
1884

BX2371
F8714
1884

PROTESTATION.

Pour obéir aux décrets d'Urbain VIII, je déclare qu'aux miracles, révélations, grâces et autres faits rapportés dans ce livre, ainsi qu'aux titres de Saint ou de Bienheureux donnés à des personnages non encore canonisés, j'entends n'attribuer qu'une autorité purement humaine, sauf ce qui a été confirmé par la sainte Eglise catholique romaine et par le Saint-Siège apostolique, au jugement duquel je me soumets avec tout ce que j'ai écrit dans cet ouvrage.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Le R. P. Furniss a mérité à juste titre le nom de *Missionnaire des enfants*. Son œuvre de prédilection fut toujours les missions de l'enfance. Il excella dans ce genre de travail, au point qu'on a pu dire de lui qu'il faisait des enfants tout ce qu'il voulait. Il les enflammait tellement de l'amour de Dieu et du zèle des âmes, que, par leur moyen, il convertissait les parents et remuait des villes entières.

Or, ce volume est le résumé des Instructions qu'il donnait aux enfants dans ses missions. C'est assez dire quel profit en pourront tirer et les enfants et ceux qui les instruisent, tels que missionnaires, curés, catéchistes, maîtres et maîtresses d'écoles, en un mot tous ceux qui s'occupent de moraliser la jeunesse. On comprendra d'autant mieux l'opportunité de cette publication que nous vivons en un temps où l'impiété fait des efforts inouïs pour s'emparer de l'enfance et pour lui inculquer des principes aussi faux que pernicieux.

Le P. Furniss prend l'enfant chrétien à l'âge où il commence à jouir de son intelligence. Il fixe son attention en se mettant à sa portée par un style simple et familier, et en excitant son intérêt par une multitude d'histoires et d'images saisissantes : excellent moyen de l'instruire et de le former à la vie chrétienne et à la piété.

Il lui fait voir d'abord l'importance de l'instruction chrétienne et le soin qu'il doit avoir de mettre à profit les missions, les retraites et toutes les occasions d'entendre la parole de Dieu. C'est le préambule et comme la préparation de tout ce qui va suivre.

Après ce préambule, l'auteur donne à l'enfant la connaissance de Dieu et de ses relations avec les hommes.

Puis il enseigne à l'enfant à se connaître lui-même. Sa fin et ses sublimes destinées ; les obstacles à sa fin et les dangers qu'il court de s'en écarter ; le malheur qui l'attend, s'il s'en éloigne, et à la mort, et au jugement de Dieu, et dans l'éternité malheureuse ; enfin les moyens de revenir de ses égarements, de s'unir à Dieu et d'arriver au ciel, c'est-à-dire les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, tels sont les graves enseignements sur lesquels l'auteur attire successivement l'attention de l'enfant.

Impossible de lire cet ouvrage sans se sentir élevé dans une atmosphère toute surnaturelle, sans être initié à la vie chrétienne et sans être excité à l'embrasser.

Nous n'en avons entrepris la traduction que dans l'espoir de faire participer un peu notre pays au bien merveilleux que le R. P. Furniss a opéré, pendant sa vie, en Angleterre et en Irlande. Depuis sa mort arrivée en 1865, son livre continue à opérer un bien considérable dans la Grande-Bretagne et en Amérique, où cet ouvrage obtient le plus grand succès.

Daignent Jésus, l'ami des enfants, l'auguste Vierge Marie et Saint Joseph, bénir notre désir et le réaliser !

PRÉAMBULE.

CONDUITE A TENIR EN TEMPS DE PREMIÈRE COMMUNION, DE MISSION OU DE RETRAITE.

Une langue morte qui parle. — « Si un mort allait les trouver, ils feraient pénitence.[1] »

Un célèbre missionnaire, saint François de Geronimo, prêchait une grande mission dans la ville de Naples. Vers le soir, il parcourait les rues de la cité, allant de maison en maison et frappant à chaque porte : « Je vous en prie pour l'amour de Dieu, s'écriait-il, venez à la mission. » Or, il arriva devant une maison habitée par une femme de mauvaise vie, appelée Catherine. Le Saint s'y arrête comme ailleurs ; il frappe et il s'écrie : « Je vous en prie, pour l'amour de Dieu, venez à la mission. » — « Non, lui répond Catherine avec insolence ; non, je n'irai pas à la mission. » — Le saint missionnaire ainsi rebuté se retire et continue sa marche. Le lendemain cependant, il se présente de nouveau à la porte de cette méchante femme. Il frappe, et on vient lui ouvrir. « Comment va Catherine? » dit saint François. — « Père, lui répond une voix, Catherine est morte ! » — « Catherine est morte ! » s'écrie le saint ; « eh bien ! montons la voir. » Tous les voisins montent avec lui dans une chambre où gisait, étendu sur un lit, un corps inanimé. C'était le cadavre de cette malheureuse, qui la veille encore avait dit : « Je n'irai pas à la mission. »

Saint François considère en face ce corps pâle et sans vie ; tout à coup, il s'écrie d'une voix forte : « O Catherine ! Cathe-

(1) S. Luc. xvi, 30.

rine! toi qui ne voulais pas venir à la mission, dis-nous, je te l'ordonne au nom de Dieu, dis-nous où tu es maintenant, où est ton âme. » — A l'instant le cadavre ouvre la bouche, sa langue s'agite, et cette langue morte fait entendre ces mots terribles : « Je suis en enfer! »

Vous voyez, mon enfant, combien Dieu est irrité lorsqu'on refuse obstinément de profiter des saints exercices d'une mission ou d'une retraite. Cette femme avait vécu de longues années dans le péché; et cependant le Seigneur avait eu pitié d'elle. Au lieu de la damner, il lui avait envoyé saint François pour la conjurer de se convertir; mais elle avait méprisé les prédications du saint missionnaire et endurci son cœur. C'est pourquoi Dieu, qui est infiniment juste, la frappa de mort et la condamna à l'enfer.[1]

CE QUE VOUS DEVEZ FAIRE EN TEMPS DE PREMIÈRE COMMUNION, DE MISSION OU DE RETRAITE. — Le jour de la première communion, est le plus grand et le plus beau de la vie; si vous devez vous y préparer, ou si vous êtes en mission ou en retraite, voici ce que vous avez à faire :

1° Croyez qu'en ces jours précieux, Dieu répand ses grâces et ses bénédictions d'une manière vraiment merveilleuse. Il veut vous donner, à vous en particulier, des grâces telles que vous n'en avez jamais reçu de semblables, et que votre cœur en sera tout changé. Peut-être n'en aurez-vous pas le sentiment dès le premier et le second jour; mais prenez patience, et vous en ferez l'expérience.

2° Assistez *vous-même* à la mission, à la retraite, ou aux instructions de la première communion; excitez *les autres* à y assister également. *Celui*, dit saint Jacques, *qui convertira un pécheur, et le retirera de son égarement, sauvera son âme de la mort et couvrira la multitude de ses propres péchés.*[2]

3° Assistez à chaque instruction. Perdre une instruction, c'est perdre un des anneaux d'une chaîne. Peut-être perdriez-vous alors l'instruction la plus importante, celle qui vous eût fait le plus de bien.

4° Dès l'ouverture de la mission ou de la retraite, ne com-

(1) Les historiens de saint François de Geronimo rapportent ce fait miraculeux, mais d'une manière un peu différente. (Voy. P. Bach, p. 242.)

LE TRADUCTEUR.

(2) S. Jacques, v, 20.

mettez plus vos péchés habituels. Retranchez-les de votre âme, comme un chirurgien retranche du corps un morceau de chair malade.

5° Dès le commencement de la mission, dites bien vos prières du matin et du soir, et pratiquez les autres dévotions qui vous sont recommandées, telles que la messe chaque jour, le *benedicite* et *les grâces* avant et après les repas, la lecture spirituelle, le chapelet, l'examen de conscience le soir. Habituez-vous aussi à faire chaque jour une méditation, sainte pratique que vous pourrez continuer toute votre vie.

6° Evitez autant que possible non seulement les mauvaises compagnies, mais même toute société ou réunion. Jésus-Christ se retira dans le désert pendant quarante jours, pour éviter la compagnie des hommes.

7° Gardez le silence, et parlez aussi peu que possible selon la recommandation de l'Ecclésiaste.[1] Plus vous serez silencieux, plus la voix de Dieu vous parlera au cœur.

8° La chose la plus importante que vous ayez à faire en temps de mission ou de retraite, c'est une bonne confession. Il vous sera profitable de faire une confession générale, ou au moins une confession des péchés que vous avez commis depuis votre dernière confession générale. Si vous avez caché un péché mortel en confession, confessez-le pendant la retraite ou la mission. Dites au moins à votre confesseur : « Mon père, veuillez m'aider, il y a une chose que je n'ose pas dire. » Si vous doutez qu'une action que vous avez faite soit bonne ou mauvaise, dites : « Mon père, j'ai un doute que je voudrais éclaircir. »

9° Ecrivez, si vous le pouvez, vos résolutions ou votre règlement de vie, c'est-à-dire : notez quelles prières vous direz, quelles bonnes œuvres vous ferez chaque jour, et gardez soigneusement ce papier dans votre chambre pour le lire souvent.

Le règlement de vie perdu. — A l'occasion d'une retraite, une petite fille écrivit ses bonnes résolutions et son règlement de vie. Ses études finies, elle oublia pendant plusieurs années ses devoirs religieux. Or, un jour qu'elle était dans sa chambre, elle ouvre un tiroir et y aperçoit un papier. Poussée par la curiosité, elle le déplie et reconnaît le papier sur lequel elle avait autrefois écrit ses bonnes résolutions de la retraite et son règlement de vie. Sa main tremble, tandis qu'elle lit ce règlement oublié depuis

(1) Eccl. v. 1.

si longtemps. Se rappelant combien elle avait été heureuse pendant sa retraite, elle fond en larmes et se sent toute bouleversée. A l'instant même, ce papier en main et les yeux levés vers le ciel, elle prend la résolution de redevenir chrétienne, de garder fidèlement son règlement et de recouvrer son bonheur d'autrefois.

10° Priez beaucoup pendant la retraite ou la mission. Si vous priez beaucoup, avec piété et de tout cœur, vous ferez certainement une bonne retraite. Si vous ne priez pas avec ferveur, certainement la retraite ne vous sera point salutaire.

11° Une mission ou une retraite vous sera d'un grand secours pour connaître la volonté de Dieu au sujet de votre vocation.

12° Pendant la mission ou la retraite, vous pouvez, si vous le voulez, lire ce *livre* pour vous aider à méditer sur les instructions que vous entendez.

Instructions, catéchismes, lectures spirituelles. — Que devez-vous faire lorsque vous entendez un sermon, une instruction, que vous assistez au catéchisme, ou que vous lisez un bon livre?

1° Votre dîner vous fait peu de bien, si vous le prenez sans appétit; de même la parole de Dieu vous fera peu de bien, si vous n'avez point l'appétit, c'est-à-dire le désir de l'entendre. Si vous n'éprouvez pas ce désir, du moins souhaitez de l'avoir. Demandez-le et il vous sera donné; car c'est un des sept *dons* du Saint-Esprit : c'est le *don d'intelligence*.

2° N'assistez pas aux instructions par pure curiosité; par exemple, pour voir comment le prédicateur prêche, ni uniquement parce que vous êtes obligé d'y assister et que vous seriez réprimandé si vous n'y alliez pas. Allez entendre la parole de Dieu, parce qu'*elle peut sauver votre âme*.[1]

3° Ce que vous entendez dans une instruction, ce n'est pas la parole d'un homme, c'est la parole de Dieu. *Vous avez reçu ma parole*, dit saint Paul,[2] *non comme la parole des hommes, mais comme étant, (ainsi qu'elle l'est véritablement), la parole de Dieu*. Dites donc dans votre cœur : « Mon Dieu, je crois que c'est vous-même qui allez me parler dans cette instruction. »

4° Ecoutez bien le prédicateur. Le péché d'Adam a beaucoup affaibli notre intelligence, et nous ne pouvons pas toujours tenir fixée notre attention. Au moins ne soyez pas distrait volontairement.

(1) S. Jacq. I, 21. (2) I Thess. II, 13.

5° Presque toutes les instructions renferment quelques avis qui vous conviennent parfaitement : votre cœur vous le dit. C'est une lumière particulière que Dieu envoie du ciel dans votre âme. Dites alors en vous-même : « Je vais commencer tout de suite à mettre cela en pratique ; oui, aujourd'hui même. » *Mettez la divine parole en pratique,* dit saint Jacques,[1] *et ne vous contentez pas de l'écouter.*

6° Lorsqu'un petit oiseau va boire à la rivière, il ne tient pas son bec plongé tout le temps dans l'eau ; il le relève par intervalles pour faire descendre l'eau dans sa gorge. Lorsque vous faites une lecture spirituelle, arrêtez-vous de temps en temps pour laisser pénétrer dans votre cœur ce que vous lisez, surtout ce qui vous fait plus d'impression.

7° Quand vous avez dîné, votre estomac garde la nourriture que vous avez prise de manière à en alimenter votre corps ; de même, lorsque vous avez entendu une instruction, gardez-en quelque chose dans votre esprit, pour y penser ensuite et pour en nourrir votre âme. Dans l'étable de Bethléem, il y avait l'Enfant-Jésus, Marie sa mère, saint Joseph et les bergers. Quand les bergers se furent retirés, Marie, qui était remplie de la divine Sagesse, garda dans son cœur les paroles de ces bergers pauvres et ignorants. Ensuite elle se les rappelait et les méditait souvent.[2]

Distractions ou l'ombre de l'âne. — Des enfants donneront parfois toute leur attention à des niaiseries, et n'écouteront pas une instruction. Vous avez entendu parler d'une grande ville appelée Athènes. Une armée marchait contre elle pour la détruire. Les Athéniens effrayés se réunirent et tinrent conseil pour savoir ce qu'il fallait faire pour sauver leur cité. Parmi eux se trouvait un homme doué d'une grande sagesse, appelé Démosthène. Il se leva et prit la parole ; mais le peuple ne voulait pas l'écouter ; tous parlaient à la fois et faisaient tant de bruit qu'il lui était impossible de se faire entendre. Démosthène interrompit donc son discours et garda le silence pendant quelques minutes ; puis il s'écria : « Ecoutez, j'ai une histoire à vous raconter. » — A ce mot d'histoire à raconter, les Athéniens se calmèrent et firent silence pour écouter.

Alors Démosthène commença en ces termes : « Il y avait deux hommes qui voyageaient ensemble. L'un avait loué l'âne de l'autre. Vers le milieu du jour, les deux voyageurs s'arrêtèrent.

(1) S. Jacq. I, 22. (2) S. Luc.

Celui qui avait loué l'âne mit pied à terre, et comme le soleil était brûlant, il s'assit à l'ombre de l'âne. » — « Cela ne doit pas être, lui dit son compagnon : vous avez loué mon âne, mais vous n'avez pas loué son ombre. » — A ces mots, Démosthène se tut. Mais le peuple lui cria de continuer. « Eh quoi ! Athéniens, dit alors l'orateur, lorsque je vous parle de l'ombre d'un âne, vous m'écoutez; et lorsque je vous parle du salut de votre cité, vous ne voulez pas me prêter votre attention ! » — C'est ainsi que, pendant une instruction, un enfant se laissera distraire par une mouche ou par n'importe quelle bagatelle, plutôt que d'écouter la parole de Dieu.

Les poissons attentifs. — On vous a peut-être déjà raconté comment Dieu fit un jour parler l'ânesse de Balaam pour reprocher à celui-ci sa conduite. Balaam, tout transporté de colère contre son ânesse, lui donnait de rudes coups de bâton; mais le Seigneur ouvrit la bouche de la bête de somme, et elle dit à son maître : « Que vous ai-je donc fait? pourquoi me frappez-vous ?[1] »

— Quelque chose de semblable eut lieu du temps de saint Antoine de Padoue. Ce saint prêchait dans une ville appelée Rimini; mais les habitants de cette ville ne voulant pas l'écouter, il descend de la chaire sacrée, sort de l'église et se dirige vers la mer. Là, debout sur le sable du rivage, il s'adresse aux poissons et leur parle en ces termes : « Poissons de la mer et des fleuves, écoutez-moi : Je voulais prêcher aux habitants de Rimini; mais ils ne veulent pas m'écouter; c'est à vous donc que je vais parler. » — A peine a-t-il prononcé ces paroles, qu'une foule immense de poissons de toutes dimensions se réunissent autour de lui, couvrant toute la mer. Les petits sont en avant; viennent ensuite ceux de taille moyenne, et enfin les plus gros. Ils se tiennent tous en bon ordre, très-tranquilles, élevant la tête au-dessus des flots et regardant le prédicateur. Alors saint Antoine leur dit :

« Poissons, mes petits frères, vous devez bien remercier votre Créateur de tant de bienfaits dont il vous a comblés ! D'abord, c'est cette belle eau dans laquelle vous vivez, l'eau de mer ou l'eau douce selon votre choix. Ensuite, ce sont les creux des rochers où vous pouvez vous réfugier, lorsque la tempête trouble les flots. Dieu vous a rendus capables de nager, et vous a donné tout ce que

(1) Nombr. XXII, 27, 28.

vous mangez pour entretenir votre vie. Lors du déluge universel, quand il plut pendant quarante jours et quarante nuits, tous les animaux furent noyés, excepté vous. Lorsque le prophète Jonas fut jeté à la mer, Dieu vous le confia pour le préserver de la mort pendant trois jours. Lorsqu'on vint trouver Notre-Seigneur pour le prier de payer le tribut, vous lui aidâtes à le payer. Vous fûtes la nourriture du Fils de Dieu avant et après sa résurrection. Or, petits poissons, quand vous vous rappelez ces grandes faveurs que vous avez reçues de Dieu, ne devez-vous pas le bénir et le remercier plus que les autres animaux? » A ces mots, tous les poissons ouvrent la bouche, inclinent la tête et montrent le grand désir qu'ils ont de remercier Dieu. Ce que voyant, saint Antoine, plein d'une sainte joie, s'écrie : « Béni soit le Seigneur! les poissons le louent, tandis que les hommes lui refusent leurs louanges! » Mais qu'arriva-t-il? Les habitants de Rimini vinrent en foule admirer la merveille opérée sur les poissons, et ils implorèrent à genoux le pardon du saint prédicateur. Saint Antoine leur pardonna la conduite qu'ils avaient tenue à son égard; puis, se tournant vers les poissons, il les bénit et les congédia.

Voilà comment Dieu fit un miracle pour nous montrer combien il désire que nous écoutions sa parole qui est « *pleine de puissance,*[1] » selon l'expression de l'Ecclésiaste. Petits enfants, soyez au moins aussi sages que les poissons, et prêtez l'oreille aux paroles de vie que le Seigneur vous adresse.

(1) Eccl. VIII, 4.

LE

MISSIONNAIRE DES ENFANTS.

LIVRE I.

Dieu et ses attributs.

CHAPITRE I.

DIEU EST GRAND.

« *Qui est celui qui comprend les voies de Dieu?* » dit l'Ecclésiastique.[1]

Le petit enfant et la cuillère. — Un jour, le grand évêque d'Hippone, saint Augustin, se promenait sur le rivage de la mer et méditait sur la grandeur de Dieu. Tout en marchant, il aperçut un petit enfant assis sur le sable. Cet enfant tenait en main une petite cuillère qu'il plongeait dans la mer. Saint Augustin s'approcha de lui : « Mon petit enfant, lui dit-il, pourquoi mets-tu ainsi cette cuillère dans l'eau? » — « Je veux, lui répondit l'enfant, vider la mer et en extraire toute l'eau. » — « Mais, lui dit alors le saint, tu fais là une chose inutile. Comment pourras-tu vider cette mer immense avec cette petite cuillère? Quand tu travaillerais une éternité, tu n'y parviendrais pas. » — L'enfant reprit alors : « Je suis un ange du ciel; et Dieu m'a envoyé ici pour vous dire qu'il me serait plus facile à moi de vider la mer avec cette petite cuillère, qu'à vous de comprendre toute la grandeur de Dieu. »

Dieu seul est grand, et sa grandeur subsistera pendant toute l'éternité.

(1) Eccli. XVI, 21.

CHAPITRE II.

DIEU EST ÉTERNEL.

Le livre. — Voyez ce livre que vous lisez; comment a-t-il paru dans le monde? Il a eu un commencement. Quelqu'un en a fabriqué le papier; quelqu'un l'a imprimé. — Dieu n'a jamais eu de commencement; il n'a été fait par personne; il a toujours été. Avant que le soleil fût, Dieu était! Avant les milliers d'années qui se sont écoulées, Dieu était; car il n'a jamais eu de commencement. Il n'est pas comme les créatures qui meurent et sont réduites en poussière.

La poussière. — Le vent et la pluie usent les pierres, si dures qu'elles soient; l'herbe se dessèche, les fleurs se fanent, les feuilles tombent des arbres. Les oiseaux du ciel, les poissons de la mer ont une fin. Les bêtes meurent dans les champs. Les royaumes et les nations disparaissent. Nos corps se réduisent en poussière, car Dieu a dit à l'homme : « *Tu es poussière, et tu retourneras en poussière.* » Les étoiles tomberont du ciel; les cieux et la terre passeront. Après tout le reste, la mort qui détruit tout sera elle-même détruite. Mais Dieu n'aura jamais de fin. « *Votre trône, ô Dieu, sera un trône éternel... Vos œuvres périront; mais vous, vous demeurerez.*[1] »

Le passé, le présent et l'avenir sont présents devant Dieu; mais il n'en est point de même de nous.

L'horloge. — *Le bâton.* — Regardez cette horloge : il est juste douze heures et une minute. Cette minute seule nous est présente; la minute qui l'a précédée et celle qui la suit ne nous sont pas présentes. Mais Dieu n'est pas comme l'homme. « *Vos jours, ô Seigneur,* dit le saint homme Job,[2] *sont-ils semblables aux jours de l'homme?* » Toutes les années passées et toutes les années futures sont présentes devant Dieu absolument comme la minute actuelle. Vous ne le comprenez pas : prenez un long bâton, approchez-en le milieu de vos yeux; vous voyez très bien le milieu du bâton; mais vous ne pouvez pas en voir aussi bien les deux bouts, parce que votre œil est trop faible. L'œil de Dieu qui voit tout peut voir non seulement le milieu, mais aussi le commencement et la fin de toutes choses. « *Ne suis-je Dieu que de près?* dit le Seigneur; *ne le suis-je pas aussi de loin?*[3] »

(1) Hebr. I, 8, 11. (2) Job. X, 5. (3) Jérém. XXIII, 23.

Ainsi toutes les choses passées et futures sont toujours présentes devant Dieu.

Où donc est ce grand Dieu? en quel lieu se trouve-t-il?

CHAPITRE III.

DIEU EST PARTOUT.

« *Sa grandeur n'a pas de limites.*[1] » Dieu est dans le ciel; il est au firmament; il est dans l'air que vous respirez; il est dans la pluie; il est dans les rayons du soleil. Dieu est sur la terre et dans toute l'étendue de notre globe; il est dans la profondeur des mers. Dieu est dans les champs où vous marchez et dans les rues que vous parcourez; il est dans la maison et dans la chambre que vous habitez. Dieu est dans la classe où vous apprenez vos leçons, dans la chapelle où vous dites vos prières. Il est dans l'atelier où vous travaillez; il est dans la ville remplie de monde et dans le désert aride que le pied de l'homme n'a jamais foulé. Dieu vous remplit vous-même plus que l'eau ne remplit une éponge. Dieu est dans votre cœur; il voit toutes vos pensées; il est avec vous, il entend toutes vos paroles. « *Il n'y a point pour lui de pensées secrètes, et aucune parole ne lui est cachée.*[2] » Vous êtes en Dieu comme l'oiseau est dans l'air ou le poisson dans l'eau. Si vous remuez la main ou le pied, Dieu est là pour vous aider à faire ce mouvement. Dieu est dans la lumière et dans les ténèbres; pour lui le jour et la nuit sont la même chose. Il voit dans les ténèbres aussi bien que dans la lumière. « *O Seigneur, la nuit la plus noire est devant vous aussi claire que le jour.*[3] »

Où êtes-vous? — Comment êtes-vous présent vous-même dans un lieu? Votre main est dans un endroit et votre pied dans un autre, de sorte que votre main n'est pas là où est votre pied. — Il n'en est pas de même de Dieu. Dieu est un pur esprit, il n'a pas de corps. On ne peut pas dire qu'une partie de Dieu est dans un lieu et une autre partie dans un autre lieu. Dieu est tout entier partout; par exemple, Dieu est dans votre cœur avec tout ce qu'il est. Les trois Personnes de la Très-Sainte Trinité sont tout entières dans votre cœur, avec toute leur sagesse, toute leur puissance et toute leur grandeur. Dieu est dans votre cœur absolument le même qu'il est sur son trône dans le ciel, où

(1) Psaum. CXLIV, 3. (2) Eccli. XLII, 20. (3) Ps. CXXXVIII, 12.

les anges prosternés devant lui l'adorent en disant : « *Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, qui est et qui doit venir.*[1] » Dieu est présent partout, et il est tout entier dans chaque atome, dans chaque point de l'univers. Craignez donc de pécher ; car Dieu vous voit !

L'enfant insensé. — Un petit garçon voulait faire une action déshonnête. Il se dit en lui-même : Je serais bien honteux, si quelqu'un me voyait faire cette mauvaise action ; aussi je sais bien ce que je ferai : pendant la nuit, à la faveur des ténèbres, j'irai me cacher dans une chambre, j'en fermerai la porte, et, lorsque je serai seul et que personne ne me verra, je ferai cette mauvaise chose. » — Cet enfant insensé ne savait-il donc pas que le grand Dieu du ciel et de la terre était dans cette chambre obscure et qu'il voit dans les ténèbres comme dans la lumière, « qu'*en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être?*[2] »

Ces mots : *Dieu est ici présent*, peuvent opérer des prodiges.

La parole frappante. — Dans une grande ville, vivait une femme appelée Thaïs. Elle se comportait très-mal ; car sa mère, au lieu de lui apprendre la vertu, lui avait appris le vice. Les scandales de Thaïs étaient connus dans tous le pays, et tous les gens de bien s'en affligeaient. Cependant, au milieu de ses désordres, elle n'avait jamais oublié une leçon qu'elle avait apprise dans son enfance : qu'*il y a un Dieu qui récompensera les bons et punira les méchants.* Cet enseignement salutaire lui avait été donné au catéchisme, et c'est peut-être parce qu'elle y pensait de temps en temps que Dieu se montra si bon pour elle et qu'il voulut la préserver de l'enfer. Il inspira à un saint moine, nommé Paphnuce, la pensée et la résolution d'aller la trouver pour tâcher de la convertir. Celui-ci se mit en route, et son voyage fut très-long. Enfin il arriva près de la demeure de Thaïs. Elle était à sa fenêtre, et voyant qu'il voulait lui parler, elle lui fit signe d'entrer.

Paphnuce entra donc dans l'appartement où Thaïs se trouvait seule. « Quel est, lui dit-elle, le motif de votre visite? Qu'avez-vous à me dire? » — « J'ai à vous communiquer une chose très-importante, lui répond Paphnuce ; mais je veux que personne ne l'entende que vous seule. Je dois être seul avec vous. » — « Eh bien ! dit Thaïs, nous sommes seuls en ce moment ; il n'y a ici personne que vous et moi. » — « Vous vous trompez, reprend aussitôt le saint ; il y a ici quelqu'un avec nous. » — « Qui donc ? dit Thaïs, je ne vois ici personne. » — « Oui, il y a ici quelqu'un ! Dieu, ce grand Dieu, qui voit tous vos crimes et les âmes que vous avez perdues ; ce Dieu, qui peut jeter votre corps et votre âme dans l'enfer, est ici présent ; il vous voit ; il vous regarde

(1) Apoc. IV, 8. (2) Act. XVII, 28.

maintenant, en ce moment même ! » — Cette parole *Dieu est ici présent* ébranle la pécheresse, et la grâce divine pénètre dans son cœur. Thaïs pâlit, elle tremble, elle tombe à genoux, et d'abondantes larmes coulent de ses yeux. « O mon Père, s'écrie-t-elle, priez pour moi, afin que Dieu ait pitié de ma pauvre âme. Imposez-moi n'importe quelle pénitence ; je l'accomplirai. Je vous demande seulement trois heures ; après cela, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. »

L'espace de temps qu'elle avait demandé fut bien employé. Environ une heure après son entretien avec Paphnuce, un grand feu flamboyait sur la place publique, et avait attiré une foule de spectateurs étonnés. C'était Thaïs qui avait apporté tous les objets de luxe de sa maison et tous les magnifiques ornements, qui étaient devenus pour elle-même et pour les autres une occasion de tant de péchés ; elle en avait fait un monceau et venait d'y mettre le feu. Tandis que la flamme s'élevait, elle criait à tout ce peuple assemblé : « Que ceux qui m'ont suivie dans mes désordres, me suivent dans mon repentir ! » Bientôt tous ces objets de luxe et de scandale ne furent plus qu'un monceau de cendres. La foule se retira, et Thaïs alla de nouveau trouver Paphnuce, prête à faire tout ce que celui-ci lui prescrirait pour le salut de son âme. Le saint la conduisit dans un couvent ; il l'enferma dans une étroite cellule, dont il scella la porte pour que personne ne pût aller la troubler. Cette cellule n'avait pas d'autre ouverture qu'une petite fenêtre, par laquelle les religieuses devaient chaque jour faire passer à la pénitente un peu de pain et d'eau.

Le saint se disposait à la quitter, lorsque Thaïs lui dit : « Mon Père, indiquez-moi quelle prière je dois adresser à Dieu. » — « Vous n'êtes pas digne, lui répondit Paphnuce, d'avoir le nom redoutable de Dieu sur les lèvres, ni d'élever vers lui ces mains qui ont été l'instrument de tant de péchés ! Pour toute prière, vous lui direz : « O vous, qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! » — Trois années s'écoulèrent, pendant lesquelles on entendit Thaïs s'écrier jour et nuit en gémissant : « O vous, qui m'avez créée, ayez pitié de moi ! »

Au bout de ces trois ans, saint Paul, autre solitaire de ce temps-là, pria Dieu de lui faire savoir si Thaïs avait obtenu le pardon de ses péchés. Dieu lui montra dans le ciel un trône d'une beauté merveilleuse, et lui dit : « Voilà le trône destiné à la pécheresse Thaïs. » — Alors saint Paphnuce retourna au monastère où elle se trouvait ; il enleva le sceau qui fermait la porte de sa cellule, et lui dit qu'elle pouvait sortir et demeurer désormais avec les religieuses. Mais quinze jours après, Thaïs n'était plus : elle était morte de la mort des prédestinés. Son âme fut reçue parmi les anges du ciel, et on la vénère sur la terre sous le titre de sainte : c'est sainte Thaïs. — Qu'ils sont donc puissants ces mots : *Dieu est ici présent, Dieu me voit, Dieu m'entend !* En

un instant, ils firent une sainte de l'une des plus grandes pécheresses qui aient jamais existé.

Ecoutez ce que font certaines religieuses pour se rappeler le souvenir de la présence de Dieu.

Les religieuses. — Il existe un ordre monastique de femmes, où les religieuses ont un excellent moyen de se rappeler la présence de Dieu. Au milieu de leurs conversations, à un moment donné, on fait silence, et une religiense prononce ces paroles : « Mes chères sœurs, veuillez vous souvenir que Dieu est ici présent. » — « *Heureux,* dit l'Ecclésiastique, l'*homme qui pense et repense à l'œil de Dieu qui voit toutes choses.*[1] »

Vous pouvez vous souvenir de la présence de Dieu partout, quoique vous ne le voyiez pas.

Une personne dans une chambre obscure. — Lorsque vous vous trouvez avec une personne dans les ténèbres, vous savez qu'elle est là, bien que vous ne la voyiez pas; n'oubliez donc jamais que Dieu, votre bon Père, est présent partout, bien que vous ne le voyiez pas. Il est dans la chambre où vous êtes, sur le chemin que vous parcourez, dans l'endroit où vous travaillez ; il est dans votre cœur. Il a toujours les yeux fixés sur vous pendant vos travaux, pendant votre sommeil, dans vos souffrances, dans vos tentations, dans vos perplexités, alors que les choses ne vont pas au gré de vos désirs. Lorsque vous voyagez sous les rayons du soleil, vous vous souvenez sans effort que le soleil luit; puisque chacun de vos mouvements se fait en Dieu, habituez-vous à vous rappeler sa divine présence et à le prier. Adressez-lui souvent de petites invocations, des oraisons jaculatoires.

Le démon venu trop tard, ou *les oraisons jaculatoires.* — Lorsque le démon voit qu'un enfant se dispose à prier, il se dit : « J'irai trouver cet enfant pour le tenter et pour le distraire. » Et il se met en route. Mais lorsqu'il arrive, il s'aperçoit que la prière est déjà finie : car elle n'a duré que quelques instants. Alors le démon tout déconcerté se dit : « Allons-nous en, il est trop tard; inutile de rester ici. » Et il s'en va. — C'est donc une excellente chose de dire souvent de petites et courtes prières, parce qu'alors le démon n'a pas le temps de vous tenter et de vous distraire.

« Je suis bien aise, dira un enfant, d'entendre parler de courtes prières. Je voudrais bien en dire souvent. Je vous en prie; apprenez-moi ces sortes de prières. » — Mon petit enfant, souvenez-vous souvent que Dieu est présent partout, et adressez-lui des prières comme celles-ci : « *Mon Dieu, je crois que vous êtes ici présent. — Je vous adore. — Je vous aime. — O mon Dieu, que votre volonté soit faite ! — Mon Jésus, tout pour vous.* —

(1) Eccli. XIV, 22.

Jésus et Marie, assistez-moi! » Choisissez quelqu'une de ces prières et adressez-la souvent à Dieu qui est auprès de vous et qui vous écoute, et offrez-lui tout ce que vous faites.

A douze ans, ou *offrande de nos actions.* — Sainte Rose de Lima n'avait encore que douze ans, et déjà le souvenir de la présence de Dieu lui était si familier, qu'elle ne le perdait pas un seul instant de toute la journée. Qu'elle fût à prier, à travailler, à manger, à marcher ou à parler, toujours elle pensait à Dieu et lui offrait toutes ses actions. Vous, petit enfant, faites-vous comme elle? Ah! rappelez-vous aussi fréquemment la présence de Dieu partout, et offrez-lui tout ce que vous faites, en disant par exemple : « *Mon Jésus, tout pour vous.* » « *Offrez au Seigneur le sacrifice de justice* » qu'il demande de vous.[1]

Le souvenir de la présence de Dieu vous deviendra facile si vous avez un autel dans votre maison.

Comment faire un autel ou une chapelle? — 1° Dans la chambre où vous dormez, ou dans toute autre chambre, faites-vous un petit autel. Une table, une commode, une boite, ou même une chaise pourra vous servir d'autel.

2° Sur cet autel étendez une nappe blanche.

3° Sur cette nappe mettez deux chandeliers et,

4° Entre les chandeliers, un crucifix.

5° Mettez aussi sur l'autel une image ou une statue de votre tendre mère Marie. Ce sera comme un astre bienfaisant qui luira sur vous. Devant cette statue vous pouvez allumer un cierge ou une chandelle les samedis ou les jours de fête de la très-sainte Vierge; lorsqu'il y a des fleurs dans les champs, cueillez-en une bien fraiche et déposez-la aux pieds de la Madone. Peut-être, suivant la pratique des pays catholiques, tiendrez-vous une lampe allumée jour et nuit devant l'image de votre bonne Mère du ciel.

6° Près de l'autel ayez de l'eau bénite, pour chasser de la maison les mauvais esprits. Mettez-y aussi

7° Votre Règlement de vie, afin que vous puissiez toujours avoir sous les yeux la règle d'une vie chrétienne.

Outre la lampe allumée, entretenez devant l'autel un encens qui brûle. La lampe c'est votre cœur brûlant d'amour pour Dieu. L'encens c'est votre prière qui monte comme l'encens devant le trône du Très-Haut. Lorsque vous êtes seul dans cette petite chapelle, il y a toujours avec vous cinq personnes que vous ne voyez pas : il y a Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit; il y a votre ange gardien qui veille sur vous, et aussi le démon qui est là pour vous tenter.

Ce que vous devez faire dans votre chapelle. — 1° Vous y entrez et en fermez la porte; puis en secret, vous priez Dieu qui est votre Père. C'est là que vous dites vos prières du matin et

(1) Ps. IV, 6.

du soir; là que vous faites votre méditation et lisez de bons livres; là que vous vous frappez la poitrine, que vous baisez la terre, que vous regardez la croix et que vous pensez aux souffrances de Jésus-Christ.

2° Vous vous placez auprès de votre bonne mère Marie, et vous récitez le chapelet.

3° Là aussi vous vous préparez à la confession et à la communion.

4° Dans la tentation, vous vous réfugiez dans votre petite chapelle, et vous vous écriez : « *Jésus et Marie, à mon secours !* »

5° Si vous avez un travail difficile, vous allez à votre petite chapelle, et vous demandez à Dieu comment il faut le faire.

6° Etes-vous triste et affligé? allez à votre chapelle, et dites à Dieu que vous êtes dans la peine. Alors un rayon de lumière descendra du ciel et vous en rapportera le bonheur.

7° Chaque jour, lorsque vous ne pouvez aller à l'église où se trouve le Saint-Sacrement, allez dans votre chapelle, et, vous mettant à genoux, la face tournée vers l'église, dites un *Ave Maria* en l'honneur du Très-Saint Sacrement, et un autre *Ave Maria* en l'honneur de la très-sainte Vierge.

8° Chaque jour encore, offrez un sacrifice sur votre petit autel. Quel sacrifice? les pensées, les paroles, les actions et les souffrances de la journée. Offrez-les à Notre-Seigneur en disant : « *Mon Jésus, tout pour vous !* »

9° Là encore faites une retraite chaque année.

Voilà ce qu'est votre chambre : un ciel sur la terre, un paradis dans le monde, où vous vivez avec Dieu et les anges; et telle doit être la chambre de tout chrétien. Si vous n'avez pas déjà une chapelle ou un autel dans votre maison, faites-en un; de la sorte, votre maison deviendra la maison de Dieu. *Le Seigneur excita l'esprit du peuple, et le porta à bâtir sa maison.*[1] Sainte Thérèse, étant encore enfant, se construisit une chapelle dans son jardin.

Peut-être direz-vous que vous êtes trop pauvre pour vous faire un autel. Ecoutez :

Il y avait à York un petit enfant très-pauvre, si pauvre qu'il n'avait rien pour faire un autel. Que fit-il? Il n'avait que la terre à sa disposition : la terre lui servit de table d'autel; une feuille de papier qu'il coupa en forme de croix lui tint lieu de crucifix; pour nappe il prit un mouchoir, et pour chandeliers deux bouteilles cassées. Son autel était donc bien pauvre; mais Dieu s'en contenta, parce que le petit enfant avait fait de son mieux.

Dieu sait et voit tout ce que vous faites dans votre chapelle.

(1) Aggr. I, 1.

CHAPITRE IV.

DIEU SAIT TOUT.

Dieu étant présent partout voit tout et connait tout. Sa science s'étend à chaque grain de sable qui se trouve sur la surface de la terre; elle embrasse les sommets des montagnes et les profondeurs des mers. Dieu connait chaque fleur des champs, chaque arbre des forêts, chaque animal qui rampe sur la terre ou qui broute l'herbe des champs. Il connait chacun des poissons qui nagent dans l'eau et chacun des oiseaux qui volent dans l'air. Dieu connait tous les anges du ciel et chacun d'eux en particulier; il connait tous les hommes, toutes les femmes et tous les enfants qui habitent n'importe quelle partie du monde. Il compte toutes les étoiles du firmament, tous les cheveux de votre tête, tous les mouvements de votre corps, toutes les pensées de votre esprit; il voit le fond de votre cœur et tous les péchés de votre conscience. Il n'y a pas de créature qu'il ne puisse voir et ne voie en effet. « *Tout est à nu et à découvert devant ses yeux.*[1] » Dieu connait tout : le passé, le présent et l'avenir. Il voit les choses non pas comme elles nous apparaissent, mais comme elles sont en elles-mêmes. « *Oh! profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu!*[2] »

Toute sagesse vient de Dieu, qui est le souverain Seigneur de toutes choses.[3] Voulez-vous avoir la sagesse et la science? demandez-les à Dieu, et il vous les donnera. Il ne vous donnera pas la science des astres ou des plantes; il ne vous apprendra pas à faire fortune, à être grand dans le monde; mais il vous donnera la sagesse du ciel, vous révélant votre propre cœur et les péchés par lesquels vous l'avez offensé. Il vous apprendra que vous avez été créé pour le craindre, pour garder ses commandements et sauver votre âme. — Dieu peut vous donner ce qu'il lui plaît.

(1) Hebr. IV, 13. (2) Rom. XI, 33. (3) Eccli. I, 1.

CHAPITRE V.

DIEU EST TOUT-PUISSANT.

Le menuisier. — Tous les hommes réunis ne pourraient faire de rien le plus petit grain de sable. Un homme s'est bâti une maison; oui, mais il s'était pourvu auparavant de tout ce qui était nécessaire pour la bâtir. Il avait de l'argile, du sable, de la chaux, des pierres, des briques, du bois, des tuiles, etc. Lorsque Dieu créa le monde, il le fit de rien. S'il l'avait fait d'un petit grain de sable, ce serait déjà une chose merveilleuse; mais il l'a fait de rien, absolument de rien!

Un menuisier avait une chaise à fabriquer. Cet ouvrage lui demanda du travail, de la fatigue et du temps. Il dut se procurer du bois, le soumettre à la scie et au rabot, l'ajuster, le clouer. Pour Dieu, la création de cet immense univers ne lui a pas coûté la moindre peine, le moindre travail; il lui est aussi facile de créer le monde que de faire un petit grain de sable. « *Il a parlé, et tout a été fait.* »

Comment toutes choses ont été faites. — Il fut un temps où il n'y avait rien, excepté Dieu seul : point de soleil, point d'étoiles, point de terre, rien, absolument rien. Tout était ténèbres. Dieu a parlé, et le soleil a brillé dans les cieux, et les étoiles ont scintillé au firmament, et les montagnes ont surgi de terre, et les fleuves ont roulé leurs eaux dans le vaste Océan, et l'herbe verdoyante a crû dans les prairies, et les fleurs ont tapissé les champs, et les arbres ont étendu leurs rameaux. A sa voix, les poissons ont nagé dans les eaux, les oiseaux ont volé dans les airs, et toutes sortes d'animaux se sont mis en mouvement sur la surface de la terre. Alors Dieu prit un peu de terre, en forma le corps de l'homme, « *répandit sur son visage un souffle de vie en unissant une âme à ce corps, et ainsi l'homme devint vivant et animé,*[1] » et Adam, notre premier père, exista. C'est ainsi que Dieu a fait toutes choses, et « *les œuvres de Dieu sont parfaites.*[2] »

Lorsque Dieu eut fait le monde, toutes les créatures lui obéirent.

Comment toutes les créatures obéissent à Dieu. — Voyez ce grain de poussière; pourquoi reste-t-il à sa place? parce que Dieu le veut ainsi. Voyez cette feuille; pourquoi s'agite-t-elle au moindre souffle du vent? parce que Dieu l'ordonne. Pourquoi l'insecte se traîne-t-il par terre? parce que Dieu l'ordonne. Pour-

(1) Gen. II, 7. (2) Deut. XXXII, 4.

quoi l'animal est-il réduit à parcourir les champs et à brouter l'herbe? parce que Dieu l'ordonne. Pourquoi le soleil a-t-il son lever et son coucher? pourquoi les étoiles poursuivent-elles leur carrière dans l'espace? parce que Dieu le leur commande. Pourquoi les rivières coulent-elles toujours sans s'arrêter? pourquoi la mer ne franchit-elle pas ses limites, et n'engloutit-elle pas la terre dans ses abîmes? parce que telle est la volonté de Dieu. Pourquoi le tonnerre ébranle-t-il la terre, et pourquoi la foudre frappe-t-elle les arbres? parce que Dieu le leur commande. Quand les hommes font quelque chose en ce monde, ils s'imaginent qu'ils n'agissent que selon leur bon plaisir. Ils ne savent pas qu'en tout temps ils font la volonté de Dieu. Ils sont entre les mains de Dieu comme l'instrument entre les mains de l'ouvrier.

Pourquoi Lazare est-il sorti vivant du tombeau où il était enseveli depuis quatre jours? parce que Jésus-Christ lui a dit : « *Lazare, sors du tombeau.* » Et, à la fin du monde, pourquoi le soleil deviendra-t-il obscur, et la lune rouge comme du sang? pourquoi les étoiles tomberont-elles du ciel, et la terre disparaîtra-t-elle? parce que Dieu l'ordonnera ainsi.

Disons donc : « *Grandes et admirables sont vos œuvres, ô Seigneur Dieu tout-puissant; justes et véritables sont vos voies, ô Roi des siècles! Qui ne vous craindra, ô Seigneur, et qui ne glorifiera votre nom?*[1] »

Quel spectacle admirable que la justice de Dieu dans la récompense des bons et dans le châtiment des méchants! De même que le Seigneur récompense la moindre bonne œuvre que nous faisons, de même il punit le plus petit péché que nous commettons.

CHAPITRE VI.

DIEU EST JUSTE.

Le tronc du temple. — Il y avait à l'entrée du temple de Jérusalem un tronc, dans lequel beaucoup de ceux qui allaient prier Dieu déposaient une offrande pour l'entretien du lieu saint. Les uns y mettaient la valeur, par exemple, d'un louis, d'autres celle d'un franc, de cinquante centimes ou moins encore. Un jour arriva une vieille femme veuve et très-pauvre. Elle était si pauvre que, pour toute fortune, elle n'avait qu'une obole. Néanmoins en passant devant le tronc, elle tira de sa poche son unique obole, et s'en dépouilla pour l'amour de Dieu.

(1) Apoc. xv, 3-4.

Quelle fut, pensez-vous, la valeur de cette petite obole aux yeux de Dieu? Sa valeur fut si grande que vous ne pourriez la calculer, même en couvrant toute la terre de chiffres. Au ciel vous verrez ce don d'une obole briller comme le soleil, et la récompense qu'en recevra la pauvre veuve sera éternelle. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit que, *si vous donnez un verre d'eau froide pour lui plaire, vous en aurez la récompense?* Dieu aime à se montrer grand, en récompensant même la plus petite action que vous faites pour sa gloire. Votre récompense sera si grande que « *l'œil de l'homme n'a point vu, ni son oreille entendu, ni son cœur conçu la grandeur des biens qui vous attendent.*[1] » Mais sachez aussi que Dieu est terrible quand il punit les méchants. Vous le verrez quand nous parlerons de l'enfer.[2]

Dieu s'afflige lorsqu'il doit nous punir; mais il y a une chose qu'il aime, c'est d'avoir pitié de nous.

CHAPITRE VII.

COMBIEN DIEU NOUS AIME.

Il n'y a personne qui sache combien Dieu aime ses créatures. « *Dieu vous a aimés d'un amour éternel.*[3] » Il vous aimait avant la création du monde. Il vous aimait avant votre naissance. Il vous a toujours aimés depuis qu'il vous a donné la vie. Vous aimez vos parents, mais vous ne les aimez pas à tout instant; par exemple, lorsque vous dormez, vous ne pensez pas à eux, et par conséquent vous ne les aimez pas. Mais, durant toute l'éternité qui n'eut jamais de commencement, Dieu n'a pas cessé un instant de vous aimer et de penser à vous, absolument comme s'il n'y avait eu personne que vous à qui il pût consacrer ses pensées et ses affections. L'amour de Dieu pour nous est donc incompréhensible.[4] Or, si Dieu vous aime de la sorte, il aura pitié de vous.

(1) I Cor. II, 9.
(2) Voir le Livre XI sur l'Enfer.
(3) Jér. XXXI, 3.
(4) Eph. III, 19.

CHAPITRE VIII.

DIEU A COMPASSION DE NOUS.

Le Sacré-Cœur de Jésus. — « *Le Seigneur est bon envers tous, et ses divines miséricordes s'étendent sur toutes ses œuvres;*[1] » aussi le Fils de Dieu a-t-il pris un corps et une âme semblables aux nôtres, et a-t-il permis à toutes les souffrances de l'humanité déchue de se réunir dans son cœur, pour les expérimenter lui-même et sentir combien il est pénible de les endurer. Jamais cœur n'a été plein d'amertumes et d'angoisses comme le cœur de Jésus. Il y rassembla, en se les appropriant, toutes les douleurs, toutes les fatigues, tous les ennuis, les dégoûts, les anxiétés, les déchirements de cœur de chaque âme affligée qui a vécu depuis Adam et qui vivra jusqu'à la fin des siècles. Chaque cri de détresse, chaque gémissement de douleur, qui a été et qui sera poussé par un mortel, est allé droit au cœur de Jésus. « *Il a vraiment pris sur lui nos langueurs, et il s'est chargé lui-même de nos douleurs.*[2] » Tandis qu'il était sur la croix, Jésus-Christ contempla toutes les souffrances et toutes les afflictions de l'humanité ; il les éprouva toutes ; elles oppressèrent son divin cœur comme un poids énorme, de sorte que, ce cœur tout fort qu'il était, ne pouvant les supporter, Jésus en mourut de douleur.

Quand donc vous êtes livré à la souffrance, vous pouvez aller à Jésus et lui dire : « Mon tendre Jésus, je souffre, et vous savez combien mes douleurs sont difficiles à supporter, puisque vous les avez endurées vous-même ; mon doux Jésus, donnez-moi donc la patience. » — Lorsque vous êtes accablé par la maladie, lorsque vous souffrez du froid, de la faim, et que vous ne pouvez vous empêcher de gémir, Jésus vous considère avec amour ; il souffre et il pleure avec vous. Quand votre mal a disparu et que vous vous en réjouissez, Jésus s'en réjouit avec vous. — Alors même que les hommes se livrent au péché, Dieu est bon pour eux. Souvent il leur adresse des paroles pleines de miséricorde et de compassion.

Comment Dieu parle au pécheur. — Dieu éprouve une grande compassion pour les pauvres pécheurs : « *Il ne veut pas qu'une âme périsse;*[3] » et quels efforts ne fait-il pas pour les convertir ! Il frappe à la porte du cœur du pécheur : « Pauvre pécheur, lui

(1) Ps. CXLIV, 9. (2) Is. LIII, 4. (3) II Reg. XIV, 14.

dit-il, pourquoi donc veux-tu aller en enfer? Oh! reviens à moi, et sois mon ami! Je suis ton créateur; je ne saurais te dire combien je t'aime. As-tu oublié que je suis mort sur une croix pour te sauver? Change donc de conduite, et sois bon chrétien; tu verras qu'il est si facile de l'être, et tu seras si heureux! et puis, lorsque tu auras pratiqué la vertu pendant quelque temps, je viendrai te chercher pour te placer auprès de moi dans le ciel. Car *aussi vrai que je vis, je ne veux pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie.* » — Le pécheur, dans son endurcissement, répond : « Non, Seigneur, je ne veux pas me convertir; allez-vous en. » — Dieu alors ne s'irrite pas contre le pauvre pécheur; il ne le précipite pas en enfer comme le pécheur le mériterait; mais il s'afflige à la vue de son obstination et il se dit : « Patience, patience! cette pauvre âme est aveugle; elle ne sait pas ce qui peut la rendre heureuse : je m'en vais et je reviendrai dans quelque temps. »

Dieu s'en va donc; mais bientôt il revient, et, se faisant de nouveau entendre au cœur du pécheur, il lui dit : « Pauvre pécheur, oh! prends donc pitié de ton âme! Le temps de ta mort approche; te voilà au seuil de l'enfer. Je ne puis supporter l'idée de te voir condamné à un malheur éternel. J'en serais si affligé! Mon cœur saigne à la pensée que bientôt ta perte sera consommée, et que jamais plus je ne pourrai t'aimer! »

C'est ainsi que Dieu, sans se lasser, vient et revient au pécheur. « Cette pauvre âme, dit-il alors, ne veut pas m'écouter, quoiqu'elle sache combien je l'aime; je vais donc chercher d'autres moyens de la gagner à mon amour. Je vais lui envoyer quelque affliction, et qui sait si alors elle ne se convertira pas? Ou bien je lui enverrai son ange gardien pour lui inspirer de bons sentiments, ou mes prêtres pour l'exhorter à rentrer dans le chemin de la vertu. J'ordonnerai à toutes les créatures de lui parler au cœur pour la convertir. Le tonnerre et la foudre, la guerre et la famine, les tremblements de terre et les épidémies, les souffrances, les chagrins, la mort parleront à cette âme des tourments de l'enfer qui la menacent. Tous les êtres qui l'entourent et qui font toujours ma volonté lui montreront par leur exemple qu'elle doit aussi l'accomplir. Les membres qui la servent, ses mains, ses pieds, lui apprendront à me servir. Parfois, en s'entretenant avec son prochain, ce pécheur entendra un langage qui ne lui sera pas adressé avec préméditation, mais que j'inspirerai, moi, pour frapper son cœur et pour le réveiller du sommeil de mort dans lequel il est plongé. »

Lorsqu'enfin, le pécheur restant toujours obstiné, Dieu se voit obligé par sa justice de l'enlever de ce monde sans qu'il se soit repenti et converti, alors il ressent une peine plus vive que s'il avait à mourir encore une fois sur la croix. Notre Dieu est donc un Dieu plein de miséricorde et de compassion. Oui, *ô Seigneur,*

vous êtes un Dieu qui pardonne, un Dieu de grâce et de miséricorde, plein de longanimité et de compassion.[1]

Qu'il est beau de voir le soin que Dieu prend de nous! *Une mère peut-elle oublier son enfant? Supposé qu'elle le puisse, Dieu ne nous oubliera pas.*

CHAPITRE IX.

COMMENT DIEU PREND SOIN DE NOUS, OU LA DIVINE PROVIDENCE.

Les rosiers. — Un petit garçon possédait un jardin, et dans ce jardin il y avait des rosiers. Vous eussiez admiré le soin avec lequel cet enfant cultivait son jardin. Le temps était-il sec? il creusait la terre au pied de ses rosiers, et allait chercher de l'eau à un puits fort éloigné pour les arroser. Un vent piquant et glacial venait-il à souffler? il les entourait de planches pour les garantir. Voyait-il une chenille ronger les feuilles de ses chers rosiers? il la tuait à l'instant. C'était avec une sorte d'impatience qu'il attendait le temps où les roses paraîtraient. Lorsque les boutons commencèrent à poindre, il allait voir tous les matins les progrès qu'ils avaient faits pendant la nuit. Quelle joie lorsque les roses furent épanouies, et qu'il put admirer ces belles fleurs aux couleurs brillantes comme celles de l'arc-en-ciel!

Mais pourquoi ce petit garçon s'intéressait-il tant à quelques roses, tandis que beaucoup de personnes traversaient son jardin sans en faire aucun cas, sans même les regarder? Ah! il les aimait et il en prenait tant de soin par la raison que ces roses étaient les siennes : il avait assez de bon sens pour soigner ce qui lui appartenait. Et Dieu, qui est la Sagesse même, n'aura-t-il pas soin de ses créatures, de l'ouvrage de ses mains? Un simple enfant avait dans le cœur un sentiment qui le portait à aimer ses roses. Pensez-vous que Dieu, qui vous a aimé de toute éternité, ne vous aime plus, maintenant que le temps de votre vie est arrivé?

Comment Dieu prend soin du corps et de l'âme. — Mon petit enfant, voyez quel soin le bon Dieu prend de votre corps. « *Toutes choses sont à vous,* » vous dit saint Paul.[2] Dieu a fait la terre pour qu'elle vous porte et que vous puissiez marcher à sa surface. Il a créé l'air pour que vous puissiez respirer. Le soleil, la lune, les étoiles, c'est lui qui leur a donné l'existence, afin qu'ils brillent au-dessus de votre tête. C'est grâce à lui que la lumière frappe vos yeux pour que vous puissiez voir, et que les

(1) II Esdras. IX, 17. (2) I Cor. III, 22.

sons arrivent à vos oreilles pour que vous puissiez entendre. Sa main a formé les pierres et l'argile, afin que vous puissiez avoir une maison pour vous abriter. Il vous a donné les animaux, afin que vous ayez des vêtements pour vous couvrir et pour entretenir la chaleur qui vous est nécessaire. Il a fait les plantes et tout ce que la terre produit pour que vous ayez de quoi vous nourrir. C'est ainsi que « *toutes choses concourent à votre avantage.*[1] »

Vous ne remuez jamais la main ou le pied, sans que Dieu soit là pour vous aider à le faire. Faites-vous un pas? levez-vous le bras? c'est lui qui donne à votre pied, à votre bras, la force dont il a besoin pour se mouvoir. Si Dieu cessait un seul moment de vous assister, à l'instant vous rentreriez dans le néant. *C'est au Seigneur à diriger vos pas.*[2] C'est lui qui met des pensées dans votre esprit; et s'il ne le faisait pas, vous deviendriez subitement fou ou idiot. C'est ainsi que *Dieu est bon pour tous, même pour les ingrats.*[3] — Quand vous êtes malade, c'est Dieu qui vous guérit. Ecoutez la leçon que vous donne un lion à ce sujet.

Le lion estropié. — Il y avait près du Jourdain, à peu de distance de la ville de Jéricho, un monastère où demeurait saint Gérasime. Un jour le saint, se promenant sur les rives du Jourdain, fit la rencontre d'un énorme lion. Grande fut sa surprise de voir que ce lion ne marchait que sur trois pattes. La quatrième ne posait pas à terre; elle paraissait blessée. A la vue de saint Gérasime, le lion accourut vers lui, et, levant le membre blessé, il poussa un rugissement comme pour faire connaître combien il souffrait. Le saint lui prit la patte, l'examina et aperçut une grosse épine qui avait pénétré dans les chairs. Touché de compassion en voyant couler le sang du pauvre animal, il saisit l'épine avec précaution et la retira des chairs; ensuite il essuya tout le sang et le pus qui en sortaient, lava la plaie et la banda avec un linge bien propre. Après avoir accompli cet acte de bienfaisance, saint Gérasime reprit son chemin, sans plus penser à ce qu'il venait de faire. Quel ne fut pas son étonnement, quand, s'étant retourné par hasard, il s'aperçut que le lion le suivait! Arrivé au monastère, il en ferma la porte; mais le lion ne voulut point se retirer, ni s'éloigner de son bienfaiteur. Il devint un vrai animal domestique, à l'instar d'un chat ou d'un chien. Jamais il n'effraya personne; au contraire, il rendit toutes sortes de services au monastère. Lorsque le saint sortait, il le suivait et ne le quittait pas un instant. La mort de son bienfaiteur, qui arriva au bout de cinq ans, le rendit inconsolable; il alla se coucher sur la tombe et y resta trois jours et trois nuits sans boire ni manger; après quoi il rendit le dernier soupir. Telle fut la reconnaissance d'un vil animal envers un homme qui l'avait délivré d'une épine.

(1) Rom. VIII, 28. (2) Prov. XVI, 9. (3) Luc. IV, 35.

Apprenez de ce lion à être reconnaissant envers celui qui vous guérit de vos maux. Souvenez-vous que c'est Dieu qui vous envoie la maladie, et que c'est sa main seule qui vous en délivre. Ne dites pas : « Oh! c'est tel remède qui m'a guéri; c'est ce médecin qui m'a rendu la santé. » C'est Dieu qui fait que le médecin et le remède vous guérissent. Dites donc plutôt : « Mon Dieu, je vous rends grâces; car j'étais malade et vous m'avez guéri; *vous avez rappelé ma vie du trépas, et vous avez guéri tous mes maux*;[1] *béni soit votre nom, ô mon Dieu!* »

Dieu prend soin non seulement des hommes, mais encore de toutes les autres créatures.

Les pierres et les autres créatures. — Oh! si vous saviez combien Dieu aime tout ce qu'il a fait, combien il prend soin de tout, même de ses moindres créatures, et comment *il se réjouit de leur faire du bien à toutes!*[2] Il n'est pas jusqu'aux pierres qui ne soient l'objet de ses soins. Il veille sur elles et leur donne la dureté et la cohésion. La petite fleur des bois que personne peut-être n'a jamais vue, Dieu l'aime. C'est lui qui lui donne ces couleurs si belles, dont l'éclat surpasse celui du plus beau vêtement royal. Les oiseaux du ciel ne travaillent pas, et cependant ils mangent chaque jour à satiété. Qui donc prend soin de les nourrir? C'est le bon Dieu, dont la main a répandu partout la graine qui leur sert d'aliment. Le moucheron qui voltige çà et là, cet insecte si petit que vous pouvez à peine l'apercevoir, Dieu ne l'oublie pas : il lui donne des ailes, et il aime à le voir voler tout content aux rayons du soleil. Sa sollicitude s'étend même au vermisseau qui rampe sur la terre; il ne le laisse pas manquer de nourriture. Or, si Dieu a tant de soin des pierres, des moucherons et de l'herbe des champs, vous oubliera-t-il, vous qui êtes son œuvre, l'œuvre la plus noble et la plus belle de ce monde visible? Et s'il a tant de soin de votre corps, quel soin n'aura-t-il pas de votre âme?

L'âme. — Nulle langue humaine ou angélique qui puisse raconter les bienfaits dont le Seigneur a comblé votre âme. La Mère de Dieu est votre mère. Les anges qui veillent auprès du trône du Très-Haut, veillent auprès de votre âme. Les sept Sacrements, ces admirables signes producteurs de la grâce dont l'Eglise est la dispensatrice, ont été institués pour remplir votre âme des biens les plus précieux. La lumière du soleil arrive tous les jours jusqu'à vous; mais ce n'est rien en comparaison des lumières surnaturelles et des grâces qui descendent sans cesse du ciel dans votre âme. La félicité même dont Dieu jouit dans les cieux, sera votre félicité après votre mort.

Que d'autres bienfaits votre âme a encore reçus de la libéralité du Seigneur! Le crucifix vous rappelle que Notre-Seigneur

(1) Ps. CII, 3-4. (2) Jér. XXXII, 41.

Jésus-Christ a été pour vous attaché à la croix; le chapelet vous invite à vous mettre en relation avec votre bonne mère Marie; l'eau bénite chasse le démon loin de votre âme; les médailles vous servent de bouclier à l'heure de la mort contre les traits de Satan; le scapulaire vous assure l'intervention de la très-sainte Vierge, pour vous faire promptement sortir du Purgatoire et vous introduire dans le ciel. Vous avez vu parfois tomber une forte averse; les grosses gouttes de pluie se succédaient rapides et serrées, et inondaient bientôt le sol. Ainsi les bienfaits de la divine Providence tombent-ils avec profusion, jour et nuit et sans un moment d'arrêt, tant sur votre corps que sur votre âme. Vous le voyez donc, « *toutes choses sont à vous,* » selon la parole de l'apôtre saint Paul.[1]

Mais Dieu nous envoie la souffrance!

CHAPITRE X.

POURQUOI SOUFFRONS-NOUS?

Dieu aime ses créatures, il en prend un soin admirable; pourquoi donc voyons-nous tant de pauvres qui manquent de pain, de vêtements et d'habitation? Pourquoi, parmi les hommes, y en a-t-il qui sont aveugles, ou sourds, ou estropiés? d'autres qui sont fous, idiots, lunatiques? — Ah! souvenez-vous que « *rien ne se fait dans le monde sans cause, et que ce n'est point de la terre que naissent les maux qui nous arrivent.*[2] » Mon enfant, soyez sûr que tout ce que Dieu fait est toujours pour le mieux. Pour le moment, nous ne voyons pas toujours la raison de sa conduite; mais, à la fin du monde, il nous révèlera pourquoi il aura fait chaque chose.[3] Cependant il n'est pas rare que la vie présente nous fasse voir comment les malheurs sont en réalité de grands bienfaits de Dieu. Vous en avez la preuve dans Joseph vendu par ses frères.

Joseph vendu par ses frères. — Le saint patriarche Jacob avait douze fils. L'un d'eux, appelé Joseph, était d'une haute vertu. Ayant vu ses frères commettre une action abominable, il en avertit son père. Ses frères furent très-irrités de ce qu'il avait fait son devoir en dévoilant leur mauvaise conduite, et résolurent de se venger. Un jour donc qu'ils faisaient paître leurs troupeaux, Joseph alla les visiter; mais eux, le voyant

(1) I Cor. III, 22. (2) Job. V, 6. (3) Jo. XIII, 7.

venir, se dirent les uns aux autres : Profitons de l'occasion qui se présente, « tuons-le. » Tandis qu'ils hésitaient encore à exécuter leur dessein homicide, quelques marchands ismaélites vinrent à passer. Ils résolurent de vendre leur jeune frère à ces marchands. De quoi Joseph s'étant aperçu, se mit à pleurer, à sangloter et à les conjurer d'avoir pitié de lui; mais ils furent inflexibles et ils le vendirent pour vingt pièces d'argent. Les marchands continuèrent leur voyage, emmenant avec eux le pauvre Joseph jusqu'en Egypte.

Quel malheur! dira un enfant; quel malheur pour Joseph d'être ainsi vendu, de se voir séparé pour toujours de son père et de ses frères, et d'être emmené dans un pays étranger où il ne connaissait personne! Mais il est dans les desseins de la divine Providence que les plus grandes bénédictions résultent des plus grandes afflictions. Quelques années s'étaient à peine écoulées depuis le malheur arrivé à Joseph, que le pays habité par son père et ses frères fut en proie à une si horrible famine, qu'on n'y trouvait plus de pain à manger. Ayant appris qu'on vendait du blé en Egypte, les fils du patriarche Jacob prirent des sacs et s'y rendirent pour acheter leur provision. Arrivés en Egypte, ils se présentèrent devant le gouverneur à qui tout le blé appartenait. O bonheur! il se trouva que le gouverneur était leur frère Joseph qu'ils avaient vendu. Joseph pleura de joie en revoyant ses frères. Après leur avoir donné du blé en abondance, il leur dit de ne point s'effrayer de leur conduite à son égard; car telle avait été la volonté de Dieu qu'il fût ainsi traité et qu'il les précédât en Egypte pour leur procurer du blé pendant la famine. — L'infortune de Joseph fut donc cause que ni lui, ni son père, ni ses frères ne moururent de faim. Et c'est ainsi, répétons-le, que la divine Providence dispose les choses de manière que les plus grands biens résultent des plus grandes afflictions. Elle fait même que nos pertes deviennent pour nous de véritables gains.

Le vaisseau perdu. — Saint François de Sales était arrivé dans une ville appelée Ancône, et voulait s'y embarquer pour Venise. Voyant un navire prêt à faire voile, il va trouver le capitaine, lui paie sa place, monte à bord, et s'assied en attendant le moment du départ. Tandis qu'il était là tranquille, une personne vient lui dire : « Vous ne pourrez pas être du nombre des passagers; car j'ai retenu ma place avant vous, et il n'y en a point d'autre. » — François demande qu'on veuille bien lui permettre de rester, disant qu'il se contentera d'une toute petite place et qu'une nécessité pressante l'oblige à partir au plus tôt. Vaines paroles! on ne l'écoute point; force lui est de reprendre son bagage et de sortir du vaisseau.

Le saint considérait comme bien fâcheuse la perte d'une si belle occasion de se mettre en mer; pendant quelque temps il resta sur le rivage, regardant le navire qui s'éloignait. Un vent

favorable enflait ses voiles et accélérait sa marche; le soleil brillait; le temps était calme. Mais à peine le navire fut-il en pleine mer, que d'épais nuages couvrirent le ciel. Le tonnerre gronda, des éclairs sillonnèrent les nues au-dessus du vaisseau violemment ballotté par un vent impétueux. Pendant quelque temps, les matelots luttèrent contre la tempête; mais les vagues furieuses finirent par l'emporter. Saint François vit le navire s'engouffrer dans la mer, et tous les passagers furent noyés! Le saint comprit alors que la perte de sa place avait été une faveur : s'il l'avait gardée, il eût péri avec tous ses compagnons de voyage. Mieux que jamais il se persuada que les accidents et les afflictions que la Providence lui ménageait, étaient pour son plus grand bien.

La grande leçon. — Retenez donc cette grande leçon : comme dans la potion amère que donne le médecin, se trouve la santé; ainsi dans les tribulations que la Providence nous envoie, se trouve la bénédiction. Oui; *les plus grandes bénédictions résultent des plus grandes afflictions.* Par conséquent, dans les pertes et les revers de fortune, dans la maladie, dans la pauvreté, lorsqu'on se montre cruel envers vous, lorsque vos parents ou vos amis viennent à mourir, lorsqu'approche l'heure de votre propre mort, ne dites pas : Quel dommage! Quel malheur! Dites plutôt : Je crois que c'est Dieu qui m'envoie cette affliction; je suis sûr que ce sera pour mon plus grand bien. *Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu,* dit l'Apôtre.[1]

Vous allez voir maintenant que le meilleur parti à prendre, c'est de toujours nous résigner à la volonté de Dieu, et de dire en toutes circonstances : « *O mon Dieu, que votre volonté soit faite.* » — Ecoutez à ce sujet un pauvre mendiant.

CHAPITRE XI.

LA VOLONTÉ DE DIEU.

Le pauvre mendiant. — Un homme distingué par sa science désirait à tout prix sauver son âme. Pendant huit longues années, il pria Dieu de lui faire trouver quelqu'un qui lui apprît le plus sûr moyen de se sauver. Or, un jour qu'il priait avec plus de ferveur que de coutume, il entendit une voix qui lui disait : « Va à la porte de l'église; tu y trouveras quelqu'un qui t'enseignera la meilleure manière de me servir. » Il comprit que c'était la voix

(1) Rom. VIII, 28.

de Dieu qui lui parlait; il se rendit donc à l'église pour voir la personne qui devait lui apprendre à servir Dieu. Mais il ne trouva au lieu indiqué qu'un vieux mendiant sale et couvert de plaies, dont les haillons ne valaient pas trois liards. S'étant avancé vers lui, il lui souhaita le bonjour d'un ton plein de bienveillance. « Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu un mauvais jour, répondit le mendiant. » — « Que Dieu soit bon pour vous, ajouta le savant. » — « Dieu est toujours bon pour moi. » — « Mais, reprit le savant, je ne vous comprends pas; que voulez-vous dire? » — « Ecoutez-moi, » dit le mendiant. Vous m'avez souhaité le bonjour, et je vous ai répondu que *je n'ai jamais eu un mauvais jour*. Voici comment : Si j'ai faim et que je n'aie rien à manger, je dis : « O mon Dieu, que votre sainte volonté soit faite ! » Si j'ai froid et que je n'aie point de feu, je dis : « O mon Dieu, que votre volonté soit faite ! » S'il pleut ou s'il neige, je dis : « O mon Dieu, que votre volonté soit faite ! » Suis-je malade ou éprouvé-je quelque mal? je dis : « O mon Dieu, que votre volonté soit faite ! » Quelqu'un me fait-il du tort? je dis : « O mon Dieu, que votre volonté soit faite ! » Je suis donc toujours content, et jamais je n'ai un mauvais jour. — J'ai dit *que Dieu est toujours bon pour moi;* en effet, de quelque traitement qu'il use envers moi, agréable ou désagréable, doux ou sévère, je sais que c'est pour mon plus grand bien. De la sorte, je suis toujours en paix et toujours heureux.

Mon enfant, « *allez et faites de même.* » Dans la joie et dans la tristesse, dans la maladie et dans la santé, à la vie et à la mort, que votre prière soit toujours : « O mon Dieu, que votre volonté soit faite ! » — Souvenez-vous que rien ne se fait par hasard; mais que tout arrive par l'ordre ou la permission de Dieu.

CHAPITRE XII.

TOUT VIENT DE DIEU.

Les deux domestiques. — Un maître avait deux domestiques. Un jour il les envoya tous deux en commission, mais chacun par un chemin différent. Le maître savait très-bien qu'ils se rencontreraient; mais eux ne s'y attendaient nullement. Ils se rencontrèrent donc, et cette rencontre leur parut être un effet du hasard, parce qu'ils ne l'avaient point prévue. Mais le maître ne la considéra nullement comme un hasard; car il l'avait préméditée. — De même on dit quelquefois : « *Telle chose m'est arrivée*

par hasard. » C'est un hasard pour l'homme, mais non pour Dieu; car ce que nous regardons comme une chose fortuite, nous est arrivé par la volonté de Dieu. Depuis la création du monde jusqu'à la fin des siècles, rien, absolument rien, n'a eu et n'aura lieu que par la volonté de Dieu. « *Les biens et les maux,* dit l'Ecclésiastique,[1] *la vie et la mort, la pauvreté et les richesses viennent de Dieu.* » Le saint roi David le savait très bien.

Le roi David. — David avait un mauvais fils nommé Absalon. — S'étant mis à la tête d'une armée, cet enfant rebelle en vint jusqu'à faire la guerre à son père. David se vit forcé d'abandonner Jérusalem, sa résidence. Tandis qu'il s'enfuyait, un méchant homme, nommé Séméi, eut l'audace de lui jeter des pierres en l'injuriant et en le maudissant. Quelqu'un dit alors à David : « Voulez-vous, ô roi, que j'aille trancher la tête de cet homme qui vous maudit de la sorte? » — « Non, répondit David, laissez-le faire, laissez-le me maudire; c'est la volonté de Dieu qu'il me maudisse. » David avait commis de grands péchés; il savait très-bien que Dieu permettait les malédictions de cet homme en punition de ses crimes.

Sachez donc, mon enfant, que *Dieu hait le péché*;[2] mais si quelque mal vous arrive par la malice d'autrui, Dieu veut que vous ayez ce mal. Un enfant perd cinquante centimes, quelqu'un les lui vole : c'est la volonté de Dieu que cet enfant perde ces cinquante centimes. Cependant cet enfant s'emporte contre la personne qui les lui a volés. Il oublie que c'est Dieu qui a voulu cette perte; il ressemble alors à un certain chien.

Le chien furieux. — Un homme avait lancé une pierre contre un chien. Le chien ne fit aucune attention à celui qui lui avait jeté la pierre; mais il se rua contre celle-ci et se mit à aboyer contre elle, la mordant et la tournant en tout sens avec son museau. — Ne ressemblez pas à ce chien et ne vous irritez pas à cause d'un mal qui vous vient du péché d'autrui. Souvenez-vous toujours que vos maux vous sont envoyés par Dieu.

CHAPITRE XIII.

CHAQUE CHOSE EST POUR LE MIEUX.

L'enfant qui meurt. — Un bon chrétien priait beaucoup pour obtenir la guérison de son fils malade; il faisait même beaucoup d'aumônes aux pauvres à cette intention, et cependant son enfant

(1) Eccli. XI, 14. (2) Ps. XLIV, 8.

vint à mourir. Cet homme trouva fort étrange que Dieu n'eût pas exaucé les prières qu'il lui avait adressées pour la guérison de son fils; mais Dieu révéla à un de ses serviteurs que, si l'enfant avait vécu, il se serait perverti et aurait perdu le ciel! — C'est ainsi que tout ce qui vous arrive vous est envoyé par Dieu, parce qu'il voit que c'est vraiment *ce qu'il y a alors de mieux pour vous.* « *Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu.*[1] »

Soyez au moins aussi sage que les créatures qui n'ont ni la vie ni le sentiment.

Le bâton. — L'argile. — Si vous prenez un bâton, le bâton ne dit pas : « Je ne veux pas être dans votre main. » Si vous le laissez à terre, il ne dit pas : « Je ne veux pas être ici. » — Mon petit enfant, apprenez à être aussi sage que ce bâton : soyez content d'être où le bon Dieu vous place. Si donc vous devez vous trouver avec des personnes d'une humeur fâcheuse, soyez content, parce que telle est la volonté de Dieu.

Lorsqu'un briquetier fait ses briques, il prend de l'argile ; il la tourne et la retourne en tous sens dans ses mains, et l'argile se laisse tranquillement manier ; elle souffre que l'ouvrier fasse d'elle tout ce qu'il lui plaît. — De même, mon enfant, laissez le bon Dieu faire de vous tout ce qui lui plaît, et ne soyez pas inquiet comme l'enfant dont je vais vous parler.

L'enfant inquiet. — Un monsieur très-riche avait un petit enfant qu'il aimait beaucoup, et qui était l'objet de tous ses soins. Attentif à ce que rien ne lui manquât, il lui donnait une nourriture abondante, et c'étaient toujours les meilleurs mets. Son déjeuner, son dîner et son souper étaient toujours servis à l'heure convenable. Ses vêtements étaient parfaitement adaptés à sa taille et toujours du meilleur drap ; habits d'hiver, habits d'été, il avait tout à souhait. Une maison spacieuse et magnifique lui servait d'habitation ; l'une des plus belles chambres à coucher était la sienne. Son père l'envoyait à la meilleure école connue. L'enfant était-il malade ? son père faisait venir, pour le guérir, le médecin le plus habile. Bon père ! jour et nuit il ne songeait qu'à faire du bien à son cher enfant. Mais hélas ! celui-ci n'était qu'un insensé. Au lieu d'avoir confiance en un père si plein de tendresse, il ne faisait que se défier de sa sollicitude : Qui sait, se disait-il toujours, si mon père n'oubliera pas mon dîner ? Qui sait s'il ne me laissera pas sans habits ! Qui sait s'il appellera le médecin quand je serai malade ? Ce petit insensé toujours inquiet se comportait très-mal à l'égard de son excellent père, lui faisant la mine, le regardant de travers et lui parlant sans respect. Son père ne l'avait jamais oublié un seul instant ; il le savait, et pourtant il était toujours en proie à la crainte et à l'inquiétude, et il se rendait ainsi très-malheureux.

(1) Rom. VIII, 28.

Cet excellent père, c'est le bon Dieu; et vous, vous êtes cet enfant inquiet. Dieu vous a créé, et telle est la grandeur de l'amour qu'il vous porte que personne au monde ne saurait l'exprimer. Dieu est la sagesse même; il sait donc ce qui vous convient le mieux. Il est la richesse infinie, et ce qu'il donne ne l'appauvrit nullement; il peut donc vous donner tout ce qui vous est le plus avantageux. Il vous a fait une grande promesse : la promesse qu'à chaque moment de votre vie, il vous donnera ce qui est pour votre plus grand bien. Souvent il vous est arrivé quelque chose de fâcheux en apparence; mais ensuite vous avez vu que c'était réellement ce qu'il y avait de mieux pour vous, ou du moins, après votre mort, vous verrez qu'il en était ainsi. Néanmoins vous vous rendez malheureux; vous faites souvent toutes sortes de réflexions chagrines; vous dites : « Oh! j'ai peur! Que ferai-je? Qui sait si tel malheur ne va pas m'arriver? » — Mon enfant, voyez les oiseaux du ciel : ils n'ont aucune inquiétude sur ce qui peut leur arriver; ils comptent avoir de quoi se nourrir, et toujours Dieu les nourrit. De même, cher petit enfant, « *jetez dans le sein de Dieu toutes vos inquiétudes ; car il a lui-même soin de vous.*[1] » Que votre prière soit celle-ci matin et soir : « *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* » Attendez avec confiance, et soyez sûr que Dieu fera en toute chose ce qui vous vaut le mieux. « *Tous attendent de vous, ô Dieu, la nourriture en temps convenable... Vous ouvrez la main, et ils sont tous remplis des effets de votre bonté.*[2] »

Mettez votre confiance en la divine Providence. — Ne soyez pas inquiet, pour votre vie, de ce que vous mangerez, ni pour votre corps, comment vous serez vêtu. — Voyez les oiseaux du ciel: ils ne sèment point, ils ne moissonnent pas, ils n'amassent pas dans des greniers; et cependant votre Père céleste les nourrit. Et vous, ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux? — Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.[3]

Le soleil. — Par une nuit obscure, une femme retournait chez elle après son travail. Son petit George l'accompagnait. Arrivés à la maison, ils voient, ô surprise! une lampe allumée sur la table. A cette vue, George stupéfait s'écrie : « Qui donc a pu allumer cette lampe, puisqu'il n'y avait personne à la maison? » — « Oh! répond sa mère, c'est bien sûr ton père qui sera revenu de la ville. » — George court aussitôt à la pièce voisine et y trouve en effet son père.

Le lendemain, George avait accompagné ses parents, qui faisaient le foin dans une vaste prairie. Le soleil brillait de tout son éclat et le petit garçon jouait en plein air. « George, lui dit son père, hier soir tu as facilement reconnu que c'était moi

(1) I Petr. v, 7. (2) Ps. CIII, 27-28. (3) Matth. VI, 23-33.

qui avais allumé la lampe dans la chambre; regarde maintenant ce beau soleil qui brille dans les cieux : qui donc l'a allumé? » — « C'est Dieu, » répondit l'enfant. — « Bien, reprit le père; est-ce que la plus petite lampe pourrait s'allumer toute seule? » — « Non, papa, dit George. » — « Il faut donc, ajouta le père, que quelqu'un allume ce grand luminaire appelé soleil, et c'est Dieu! » Le même Dieu qui a créé le soleil, est l'auteur de toutes choses.

La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.[1] — Craignez d'offenser Dieu. C'est une chose terrible que de pécher; car pour le moindre péché, pour *une parole inutile*,[2] vous devrez brûler dans le purgatoire. Nous ne pouvons pas comprendre maintenant les jugements de Dieu. Vous verrez parfois *le méchant vivre longtemps dans sa malice*,[3] commettant des milliers de péchés mortels; mais parfois aussi vous le verrez retranché, « *au milieu de ses jours,* » du nombre des vivants, et jeté en enfer après son premier péché mortel. Saint Grégoire parle d'un petit enfant que son père portait dans ses bras en se promenant. Tout à coup cet enfant se mit à blasphémer contre Dieu; mais à peine eut-il proféré son blasphème que le démon vint l'arracher des bras de son père et l'emporta en enfer, où il brûlera pendant toute l'éternité. Voilà donc un malheureux frappé de mort après son premier péché mortel. Néanmoins Dieu est toujours bon pour ses créatures : il prévoyait sans doute que si la vie de cet enfant se prolongeait, le nombre de ses péchés serait plus grand, et qu'ainsi il se verrait dans la nécessité de le punir plus sévèrement en enfer. « *Oui, Seigneur Dieu tout-puissant, vos jugements sont selon la vérité et la justice.*[4] »

Il peut arriver qu'après avoir passé de longues années à faire toutes sortes de bonnes œuvres et à servir fidèlement le Seigneur, un homme ait le malheur d'offenser gravement le bon Dieu dans sa vieillesse, de mourir dans son péché et d'être précipité pour toujours au fond des enfers. Il y avait en Egypte un homme qui avait vécu saintement pendant de longues années. Il passait ses jours dans la prière, dans les jeûnes et dans la pratique des bonnes œuvres; arrivé à l'âge de la vieillesse, il eut le malheur de tomber dans un péché mortel. Le péché commis, au lieu de s'en repentir, il alla aussitôt se jeter dans un précipice où il trouva la mort. « *Oh! que les jugements de Dieu sont incompréhensibles et ses voies impénétrables!*[5] »

Quelquefois aussi, mais très-rarement, il arrive qu'un homme, qui aura passé toute sa vie dans le péché, se convertira à sa dernière heure et sera sauvé. Le pauvre larron qui a été crucifié avec Notre-Seigneur, avait été un grand criminel; quelques

(1) Ps. cx, 10. (2) Matth. 12, 36. (3) Eccl. VII, 16.
(4) Apoc. XVI, 7. (5) Rom. XI, 33.

minutes avant de mourir, il se repentit ; il devint un ami de Jésus, et le même jour son âme était en paradis.

Ce sont là des mystères que nous ne pouvons pas comprendre maintenant ; mais nous les comprendrons au jour du jugement et alors nous nous écrierons : « *Vous êtes juste, Seigneur, et tous vos jugements sont équitables.* » Ce que nous avons à faire, c'est de passer toute notre vie dans la crainte de Dieu, c'est-à-dire de craindre celui qui peut jeter *notre corps et notre âme dans l'enfer*, et de tâcher « *d'opérer notre salut avec crainte et tremblement.* » Que l'un des cris de votre cœur soit celui-ci : « O mon Dieu, ne permettez pas que je vienne jamais, jamais à commettre un péché mortel ! — Faites que je meure plutôt que de commettre un péché mortel ! » « *Craignez Dieu, et observez ses commandements ; car c'est là tout l'homme.*[1] »

Dieu aime tous les hommes ; mais il a un amour de prédilection pour les petits enfants, ainsi que nous le verrons au Livre suivant. Jésus-Christ a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants.[2] »

(1) Eccl. XII, 13. (2) Marc. X, 14.

FIN DU LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

Les petits enfants.

« *Et ils présentaient à Jésus les petits enfants, afin qu'il les touchât. Et ses disciples réprimandaient ceux qui les lui apportaient. Ce que voyant, Jésus fut fort mécontent et il leur dit : Laissez venir à moi les petits enfants et ne les en empêchez pas ; car c'est à eux et à leurs semblables qu'appartient le royaume de Dieu. En vérité, je vous le dis, quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un petit enfant, n'y entrera pas. Et les embrassant et mettant les mains sur eux, il les bénissait.*[1] »

CHAPITRE I.

COMBIEN JÉSUS AIME LES PETITS ENFANTS.

L'étable. — Savez-vous ce qui s'est passé dans une étable d'un pays lointain? Si vous aviez pénétré dans cette étable environ quatre mille ans après la création du monde, vous y auriez vu deux personnes : l'une s'appelait Marie et l'autre Joseph. Vous y auriez vu aussi une crèche et, près de cette crèche, un bœuf et un âne, qui d'ordinaire y trouvaient le foin dont ils se nourrissaient. Mais alors il y avait dans la crèche un enfant nouveau-né couché sur le foin. Cet enfant était Dieu! C'était Jésus-Christ, le Fils de Dieu, la seconde Personne de la Très-Sainte Trinité. — Venez, petit enfant, venez à la crèche et dites à Jésus : « O Enfant-Jésus! je crois que vous êtes Dieu le Fils. Mais dites-moi, pourquoi êtes-vous ainsi devenu petit enfant couché dans une crèche? » — Jésus vous répondra : « Mon cher enfant, c'est vrai, je suis Dieu ; mais j'ai aimé les petits enfants au point que j'ai

(1) Marc. x, 13.

voulu devenir moi-même petit enfant comme eux : voilà pourquoi tu me vois petit enfant dans cette crèche. »

Les petits enfants aimaient beaucoup Jésus ; car ils savaient que Jésus lui-même était plein d'amour pour eux. Un jour, on lui amena plusieurs petits enfants pour qu'il leur imposât les mains et qu'il les bénit. N'y eut-il pas des hommes assez insensés pour s'imaginer que Jésus n'aimait pas de se voir entouré de ces enfants? ils se mirent donc à réprimander et à renvoyer ceux qui les avaient amenés. Mais le Sauveur, voyant qu'ils repoussaient ainsi les enfants, se montra fort mécontent et il leur dit : « *Laissez venir à moi les petits enfants et ne les en empêchez pas ; car c'est à eux et à leurs semblables qu'appartient le royaume de Dieu.* » Ensuite *il mit les mains sur eux et les bénit.*[1]

Un jour, Jésus prit un petit enfant par la main et le montra à tous ceux qui étaient là présents, en leur disant qu'ils n'iraient pas au ciel s'ils ne devenaient simples, doux et humbles comme ce petit enfant. — Vous apprendrez avec plaisir que peu de temps avant la mort de Notre-Seigneur, tandis que tout le monde l'injuriait, les petits enfants se mirent à chanter ses louanges dans le temple de Jérusalem.[2]

Les délices de Jésus sont d'être avec les enfants.

L'enfant et le pain. — Lorsque le *Vénérable frère Gérard* était encore enfant, il alla un jour dans une église où se trouvait une statue de la Très-Sainte Vierge tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Or, tandis qu'il priait devant cette statue, tout à coup l'Enfant-Jésus quitta les bras de sa mère, s'approcha de lui et lui donna un beau pain blanc. Gérard porta ce pain chez ses parents et sa mère lui demanda où il l'avait eu ; il lui répondit : « Un enfant me l'a donné. » — Depuis lors il se rendait souvent dans la même église, et chaque fois l'Enfant-Jésus venait jouer avec lui et lui donnait un pain. — Un jour, il avait alors sept ans, voyant quelques personnes s'approcher de la sainte Table pour recevoir la sainte communion, il les suivit ; mais le prêtre lui ordonna de se retirer, ce qui l'affligea beaucoup. Dieu le consola de sa disgrâce. La nuit suivante, l'archange saint Michel vint lui donner la sainte communion.

Une petite fille portant l'Enfant-Jésus. — Lorsque *la Bienheureuse Lucie de Narni* était toute petite, sa mère lui donna un chapelet et une petite statue de l'Enfant-Jésus. Lucie aimait beaucoup son chapelet et son petit Jésus. Ayant fait dans sa chambre un autel, elle y plaça le divin Enfant et fit ses délices de demeurer là en sa compagnie. Lorsqu'elle éprouvait quelque peine, elle allait aussitôt la raconter à son petit confident ; or, il arriva que la statue de l'Enfant-Jésus, s'animant par miracle, leva sa petite main et essuya les larmes de Lucie.

(1) Marc. x. (2) Luc.

Un jour, sa mère la conduisit à l'église. Elle y vit une belle et grande statue qui représentait une Dame tenant un enfant dans ses bras. C'était une statue en pierre. Sa mère lui montrant cette statue, lui dit : « Lucie, vois-tu cette belle Dame? c'est la sainte Vierge; et cet enfant, c'est le petit Jésus, son Fils. Si tu le veux, je te permets de venir ici de temps en temps dire ton chapelet devant la sainte Vierge. » Lucie fut au comble de la joie en entendant ces paroles; toutes les fois qu'elle pouvait sortir, elle profitait de la permission qui lui avait été donnée. — Un jour, elle se disait qu'elle serait bien heureuse de pouvoir porter le divin Enfant dans ses bras, comme elle portait quelquefois son petit frère. Elle s'adressa donc à la statue et lui dit : « Marie, ma tendre mère, je voudrais bien avoir le petit Jésus dans les bras. » A peine eut-elle fait cette prière, que la statue de la sainte Vierge s'abaissa et mit réellement le divin Enfant dans les bras de Lucie. Mais celle-ci trouva qu'au lieu d'un petit enfant en pierre, c'était un enfant vivant, le vrai Enfant-Jésus! Ravie de joie, elle se lève sur-le-champ et court au plus vite chez ses parents avec son précieux fardeau. Là, elle se retire dans sa chambre près de son autel, et pendant trois jours et trois nuits, elle tient le petit Enfant dans ses bras, sans songer à prendre aucune nourriture. Au bout de ces trois jours, elle s'endormit. A son réveil, l'Enfant-Jésus avait disparu. Elle pleura amèrement, lorsqu'elle s'aperçut que le petit Jésus était parti, tellement que sa mère, pour la consoler, dut la conduire à l'église. Là, toutes deux retrouvèrent le petit enfant en pierre dans les bras de la statue, où on ne l'avait plus vu depuis trois jours.

Si Dieu a un grand amour pour les enfants, il prendra aussi d'eux un grand soin.

CHAPITRE II.

COMMENT DIEU PREND SOIN DES ENFANTS.

L'enfant non écrasé. — *Saint Philippe de Néri,* étant encore enfant, avait aperçu un âne dans une cour près de sa maison. Courir et sauter sur le dos de la bête furent l'affaire d'un instant. Malheureusement l'âne fit quelques pas et tomba dans une cave, entraînant Philippe dans sa chute. L'enfant se trouva pris sous le baudet, si bien que tout le monde le crut écrasé et tué. Mais non. On le retire de dessous l'âne; on constate que, par un effet de la divine Providence, il n'a pas la moindre blessure. — Un autre jour, Philippe marchait dans la rue. Tout en suivant son

chemin, il laisse tomber un objet précieux qu'il porte sur lui. S'en étant aperçu, il s'arrête sans se troubler et dit une petite prière. Ensuite il se met à la recherche de l'objet perdu ; il le trouve à l'instant.

L'enfant et le loup. — Lorsque *le Bienheureux Sébastien* était encore tout petit, une maladie contagieuse vint à sévir dans la localité où il se trouvait, et il en fut atteint. Comme on craignait qu'il ne la communiquât à d'autres, on ne lui permit pas de rester dans sa maison et on le transporta dans un lieu inhabité. Là, il fut abandonné à lui-même dane une misérable cabane. Chaque jour, une personne lui apportait un peu de pain qu'elle déposait près de la porte de sa hutte, afin qu'il pût s'en nourrir. Cependant son mal empirait : il avait à la tête une énorme tumeur qui le faisait horriblement souffrir. Comprenant qu'il n'avait plus rien à espérer, il s'était couché par terre, n'attendant que de la mort la fin de ses douleurs. Tout à coup, un gros et terrible loup, descendu de la montagne, entre dans la cabane restée ouverte et se dirige vers le petit Sébastien. Le pauvre enfant croit qu'il va être dévoré ; mais non, le loup, au lieu de lui faire du mal, allonge une patte, égratigne la tumeur du malade et s'en va. Aussitôt que la tumeur eut été ainsi ouverte, elle commença à saigner ; et dès lors Sébastien se sentit soulagé. En peu de temps, il fut même complètement guéri.

Oh ! que Dieu est bon pour les petits enfants ! Les hommes peuvent les abandonner ; pour lui, il ne les abandonne jamais. Il n'y avait personne pour soigner le petit Sébastien, Dieu envoya un loup pour le guérir.

La foudre. — Un petit garçon appelé Patrice cueillait des fraises dans une forêt. Lorsqu'il en eut cueilli suffisamment, il crut qu'il était temps de retourner à la maison ; mais tout à coup la pluie commença à tomber. C'était une pluie d'orage. Bientôt le tonnerre gronde ; ses coups violents ébranlent les arbres de la forêt. Mais ce qui effraie surtout l'enfant, ce sont les éclairs qui traversent l'espace en grands sillons lumineux. A sa sortie du bois, il aperçoit un chêne creux et va s'y blottir pour se mettre à l'abri. Il ne savait pas qu'il faisait alors une grande imprudence ; car ce chêne était très-haut, et la foudre frappe ordinairement les arbres les plus élevés.

A peine est-il depuis quelques instants dans le creux du chêne, qu'il entend une voix crier : « Patrice, Patrice, sors bien vite ! » — Patrice sort aussitôt de sa retraite. Il était temps : à peine est-il dehors, que la foudre éclate sur l'arbre et le brise de haut en bas. L'enfant en fut quitte pour la peur ; il ne reçut aucune blessure. Mais alors il se met à réfléchir et à se demander d'où pouvait venir cette voix qui lui avait crié de sortir du chêne ; et il se dit qu'elle avait dû venir du ciel. Cependant quelques instants après, il entend la même voix crier encore : « Patrice,

Patrice, viens donc ! » Il regarde et voit que c'est une femme qui crie ainsi. Il court à elle et lui demande pourquoi elle l'appelle. « Ce n'est pas vous que j'ai appelé, lui répond-elle : c'est mon petit garçon Patrice, que j'ai envoyé paître les pourceaux. Voyez, le voilà qui vient. »

Patrice n'avait pas tort de penser que la voix venait du ciel; car c'était la volonté de Dieu que la voix de cette femme le sauvât du danger où il s'était trouvé.

La pluie. — Un enfant avait été chargé par son père de porter un sac d'argent à une ville éloignée. Son voyage fut troublé par une forte pluie qui le perça jusqu'aux os. Le pauvre garçon n'était pas gai : il avait froid et se trouvait mal à l'aise. Il ne pensait guère que Dieu avait envoyé cette pluie pour lui sauver la vie; pourtant il en était ainsi. Le voilà bientôt au milieu d'une forêt ; un voleur était caché dans un épais fourré, tenant en main un fusil. Il voit le brigand lever son arme, le mettre en joue et essayer de tirer. Mais le coup manqua; pourquoi? parce que la poudre avait été mouillée par la pluie. L'enfant prit la fuite et échappa au voleur. Une fois hors de danger, il remercia Dieu d'avoir envoyé cette pluie à laquelle il devait son salut.

La prière de l'enfant. — Une pauvre veuve dit un jour à ses cinq petits enfants : « Mes chers enfants, je n'ai rien à vous donner à manger aujourd'hui. C'est de Dieu seul que vous devez espérer quelque chose. » Là-dessus, elle envoya à l'église l'un d'eux, petit garçon de six ans, lui recommandant de prier pour toute la famille. Arrivé à l'église et n'y voyant personne, l'enfant se met à genoux et fait à haute voix cette prière : « *Notre Père qui êtes aux cieux,* nous sommes cinq pauvres enfants et nous n'avons rien à manger; car il ne reste plus à notre mère un seul morceau de pain. Envoyez-nous du pain aujourd'hui, afin que notre bonne mère et nous, nous ne mourions pas de faim. O mon Dieu, il n'y a personne pour nous secourir, si ce n'est vous. » Quelques instants après, l'enfant se lève avec le sentiment que Dieu a entendu sa prière, et il s'en retourne à la maison. A peine en a-t-il ouvert la porte, qu'il voit sur la table plusieurs pains blancs et d'autres comestibles. — Comment le pain était-il venu ? — Le voici. Le petit garçon s'était cru seul à l'église pendant sa prière ; mais une dame riche s'y trouvait et avait tout entendu. Or, Dieu inspira à cette dame d'avoir pitié de la pauvre famille. Elle s'était rendue chez elle en toute hâte et avait chargé son domestique de porter des aliments à la pauvre veuve et à ses enfants.

Vous allez voir maintenant quel soin Dieu prend de l'âme des enfants.

Le nouveau-né. — On allait bâtir une nouvelle école près de Londres. Le fils de la reine d'Angleterre, le prince de Galles,

vint en poser la première pierre. Il y eut grande foule à cette cérémonie. Des milliers de personnes accoururent pour voir le prince. Quelle merveille, disait-on, de voir le fils de la reine d'Angleterre !

Mon enfant, chaque jour, vous pouvez voir un spectacle mille fois plus admirable. Je vais vous le faire contempler.

Voyez *ce petit enfant :* il vient d'être *baptisé ;* il est maintenant l'*Enfant de Dieu !* Oui, c'est un enfant de Dieu, c'est-à-dire du Roi des rois et du Seigneur des seigneurs. Un royaume, le royaume des cieux lui est destiné ! Assurément il mériterait que les huit cents millions d'hommes qui sont sur la terre vinssent le voir. Tous devraient lever les mains en signe d'admiration et s'écrier : « Est-ce vrai ? est-il possible que cet enfant soit *l'enfant de Dieu ?* »

Le petit enfant est faible et sans appui. — Il a besoin que quelqu'un soit bienveillant à son égard et lui prête son assistance. Dieu le sait ; aussi envoie-t-il un ange du ciel pour le garder dans toutes ses voies : « Bon ange, lui dit-il, vous serez le gardien de ce petit enfant. Soyez toujours avec lui et ne le quittez jamais. Priez pour lui jour et nuit » Aussitôt l'ange gardien vient auprès de son pupille ; il est si content de le voir ! Il le bénit ; sans cesse il se tient à ses côtés et il l'entoure de tous ses soins.

Dieu s'adresse ensuite à sa propre Mère. « Marie, ma bonne Mère, lui dit-il, voyez ce petit enfant. Je veux que vous soyez pour lui une mère pleine de tendresse. Aimez-le, prenez soin de lui comme vous avez pris soin de moi lorsque j'étais petit enfant. » Et désormais Marie soignera cet enfant absolument comme elle soigna l'Enfant-Jésus.

L'enfant a besoin de force. — Le petit enfant grandit, son intelligence se développe ; mais il a besoin de force pour résister à la tentation. Dieu lui envoie quelqu'un du ciel pour le fortifier. Qui lui envoie-t-il ? Est-ce un ange ? Non ; Dieu lui envoie plus qu'un ange : il lui envoie son Saint-Esprit, la troisième personne de la Très-Sainte Trinité, pour le rendre fort et parfait chrétien par le sacrement de *Confirmation.*

L'enfant a besoin de nourriture. — L'âme de l'enfant a besoin de nourriture. Dieu considère toute la terre ; mais il n'y découvre aucune nourriture qui soit digne de son enfant. — Il considère le ciel : une seule chose, mais la plus excellente de toutes, lui paraît digne de lui : c'est le corps et le sang précieux de Jésus-Christ même ! O merveille ! Sous les regards ravis de Dieu et de ses anges, un enfant reçoit à l'autel le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, dans le sacrement de l'*Eucharistie !*

L'enfant a besoin de remèdes. — Mais quel malheur ! le démon ou une mauvaise compagnie est venu induire cet enfant en ten-

tation. Infortuné! il n'a pas fui le danger; il ne s'est pas écrié : « *Jésus et Marie, assistez-moi!* » Il a succombé à la tentation, il a commis un péché. Son âme est blessée grièvement; peut-être même est-elle morte. Dieu en est attristé; il ne perd pas un instant : déjà il lui a envoyé quelqu'un pour le guérir. Le prêtre est là : l'enfant se repent d'avoir offensé son Dieu; il confesse sa faute. Le prêtre la lui pardonne par le sacrement de *Pénitence*. Cet enfant a recouvré toute sa joie.

L'enfant meurt. — La maladie est venue fondre sur lui; le voilà mourant! Il est triste et affligé! Tout autour de lui, il n'y a que ténèbres. Mais Dieu lui envoie un prêtre. Ce prêtre l'oint de l'huile sainte de l'*Extrême-Onction* et l'enfant se sent tout changé. Le chagrin a disparu de son cœur; les ténèbres se sont changées en lumière; il est tout heureux et prêt à mourir. « O mon Dieu, dit-il, *que votre volonté soit faite!* » Tandis que le prêtre lui faisait les saintes onctions, Dieu disait à ses anges : « S'il vaut mieux pour cet enfant qu'il vive, l'Extrême-Onction le guérira. » Mais sans doute que cet enfant se serait perverti s'il avait vécu plus longtemps; car il meurt.

L'âme de l'enfant va au ciel. — Déjà le jugement est terminé. La sentence a été prononcée. Jésus a dit : « Que le ciel lui soit ouvert! » Les portes du ciel s'ouvrent donc, et cette âme fortunée est introduite dans ce paradis de délices éternelles. Heureux enfant! les anges le contemplent avec admiration : ils le trouvent si beau, si ravissant! Ils l'ont revêtu d'ornements plus blancs que la neige, plus brillants et plus resplendissants que le soleil. Son ange gardien le prend par la main et le conduit, à travers les chœurs radieux des anges, jusqu'au trône du Très-Haut. Dieu le regarde avec amour et lui dit : « Mon cher petit enfant, je suis content de te voir, viens *t'asseoir sur ce beau trône où je me trouve moi-même.*[1] » L'enfant obéit. « Mon enfant, ajoute le Seigneur, regarde maintenant : tout ce que j'ai au ciel et sur la terre, tout cela est à toi; je te le donne. » Ah! c'est quand Dieu lui a ainsi donné tout ce qu'il possède : sa grandeur, sa sagesse, sa puissance, tout en un mot, que cet enfant est plus que jamais son image et sa ressemblance! Alors les anges entonnent leurs hymnes d'actions de grâces et remercient Dieu d'avoir été si bon envers cet enfant. Pour lui, en entendant ces chants mélodieux, en considérant toutes les libéralités de son Dieu, sa bonté, sa beauté et sa magnificence, il se sent le cœur au comble de la joie. Enfin son ange gardien revient à lui et lui dit à l'oreille, en le félicitant : « Tu goûteras cette joie ineffable dans le ciel tous les jours et à tous les instants de l'interminable éternité! »

Enfants vus dans le ciel. — Dans une extase, *Marine d'Escobar* aperçut parmi les saints du ciel sa nièce, *Marina*

(1) Apoc. III, 21.

Hermander, qui était morte dans sa cinquième année. Lorsqu'elle était près d'expirer, l'enfant avait dit ces paroles : « Je vais au ciel bénir et louer Dieu dans le chœur des anges. » Sa tante, la voyant dans la gloire, s'écria : « Oh! ma chère petite, comme je vous reconnais bien ! » — « Ma chère tante, lui répondit la petite sainte, je bénis et loue réellement le Seigneur dans le ciel, ainsi que je vous l'ai prédit avant de mourir. »

Saint Louis de Gonzague mourut lorsqu'il était encore jeune. Après sa mort, sainte Marie-Madeleine de Pazzi le vit dans le ciel : il y resplendissait d'une telle beauté, d'une telle gloire, que la sainte affirma n'avoir jamais pu imaginer quelque chose de si ravissant même en Paradis.

CHAPITRE III.

COMMENT DIEU PARLE AUX PETITS ENFANTS.

Le petit enfant et l'évêque. — Il existe une grande ville appelée Milan. Un jour, il y a de cela bien longtemps, l'évêque de cette ville tomba malade et mourut. Aussitôt qu'il fut inhumé, le peuple s'assembla pour lui choisir un successeur; mais on ne pouvait s'entendre sur le choix à faire; on commençait même à se disputer et à se quereller. Or, dans la foule il y avait quelques petits enfants. Tout à coup l'un d'eux se mit à crier : « Ambroise évêque. » Le peuple, ayant entendu ces mots sortis de la bouche d'un tout petit enfant, comprit que Dieu seul avait pu les lui inspirer. Tous donc s'unirent à cet enfant pour crier : « Ambroise évêque ! » Ambroise reçut la consécration épiscopale et devint l'un des plus grands évêques de l'Eglise.

C'est ainsi que Dieu, lorsqu'il veut faire quelque chose de grand et de merveilleux, se sert quelquefois pour l'opérer d'un pauvre et faible petit enfant; et, comme un petit enfant ne pourrait rien faire de grand par lui-même, chacun reconnaît alors que c'est la toute-puissance divine qui agit par l'enfant. De plus, lorsque les grands et les savants voient que Dieu choisit de préférence, comme instrument de ses œuvres, un faible enfant, ils apprennent à devenir humbles. « *Dieu a choisi ce qui est faible selon le monde*, dit saint Paul,[1] *pour confondre ce qui est fort.* »

La Sainte Vierge parle aux enfants. — En 1846, deux enfants appelés l'un *Maximin*, l'autre *Mélanie*, étaient à garder

(1) I Cor. I, 27.

les vaches sur les montagnes de la Salette en France. Vers le milieu du jour, ils aperçurent une clarté plus brillante que le soleil, mais d'une couleur différente. Tout à coup cette clarté s'entr'ouvrit, et au milieu ils virent une dame. « Elle avait, dit Mélanie, des souliers blancs et autour de ses souliers des roses de toutes les couleurs ; elle portait des bas jaunes, un tablier jaune, une robe blanche toute parsemée de perles, un fichu blanc avec des roses autour, un bonnet de haute forme un peu courbé en avant et entouré d'une couronne de roses. De son cou pendait une chaîne très-petite, à laquelle était suspendue une croix avec son Christ; à droite de la croix on voyait des tenailles, à gauche un marteau, aux extrémités de la croix une autre grande chaîne. La figure de la dame était blanche et allongée; je ne pouvais pas la regarder bien longtemps, parce qu'elle nous éblouissait.[1] »

Des larmes coulaient de ses yeux. « Ces larmes étaient brillantes; elles ne tombaient pas à terre et disparaissaient comme des étincelles de feu.[2] »

Qui était cette dame? C'était la Très-Sainte Vierge Marie. Elle était d'abord assise, la tête dans les mains ; puis elle se leva, se croisa les bras et dit : « Avancez, mes enfants; n'ayez pas peur; je suis ici pour vous conter une grande nouvelle. Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils; il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. Depuis combien de temps je souffre pour vous autres! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous autres, qui n'en faites pas cas...[3] » « On ne veut pas sanctifier le dimanche... On ne sait pas jurer sans mettre le nom de mon Fils au milieu. Ce sont les deux choses qui appesantissent tant son bras...[4] » — Alors elle dit aux enfants : » Faites bien votre prière soir et matin; quand vous n'aurez pas le temps, dites seulement un *Pater* et un *Ave Maria*, et quand vous aurez le temps, dites davantage.[5] — Mes enfants, vous ferez passer cela à tout mon peuple. »

Maximin et Mélanie ajoutent : La belle Dame monta une quinzaine de pas en glissant sur l'herbe, comme si elle eût été suspendue et qu'on l'eût poussée. Avant de disparaître, elle s'éleva et resta suspendue en l'air un moment. Elle regarda le ciel, puis la terre. Puis, nous ne vîmes plus la tête, puis, plus les bras, puis, plus les pieds. Nous ne vîmes plus qu'une clarté en l'air; et enfin la clarté disparut.

O amour admirable de Marie pour les enfants! Elle avait un message à envoyer à son peuple. Elle ne choisit point des prophètes, des apôtres, ni des évêques pour leur confier ce message :

(1) Paroles de Mélanie. (2) Lettre de Mélanie. (3) Récit de Maximin.
(4) Récit des enfants. (5) Item.

elle choisit deux pauvres petits enfants tout simples, parce qu'elle se souvient que Jésus, lui aussi, a été enfant et qu'elle sait combien il aime les enfants.

Dieu permet quelquefois que des enfants découvrent des secrets cachés aux autres.

Les enfants découvrent un saint. — Il y a environ cent ans, vivait à Rome un pauvre mendiant qui n'avait pour vêtements que de misérables haillons, pour nourriture que quelques vieilles croûtes de pain. Il s'était fait pauvre pour l'amour de Notre-Seigneur; c'était un très-saint homme. Sa mort fut précieuse aux yeux de Dieu; car il mourut de la mort des saints. A peine si quelques personnes soupçonnaient sa sainteté, tant il avait pris soin de cacher ses actes de vertu. Mais Dieu se charge de glorifier ceux qui s'abaissent : « *Quiconque s'humilie sera élevé.*[1] » Il voulait que la sainteté cachée de son serviteur fût connue de tout le monde. Pour cela, il eût pu, si telle eût été son bon plaisir, se servir des évêques de la sainte Eglise, qui auraient proclamé la vertu héroïque du mendiant; mais il aima mieux la proclamer par la langue des petits enfants. Le lendemain de la mort du pauvre, quelques enfants, accourus dans la rue où il demeurait, se mirent tout à coup à crier : « Le saint est mort! Le saint est mort! » Ces enfants savaient à peine pourquoi ils criaient ainsi. C'était Dieu qui mettait ces cris dans leurs cœurs et sur leurs lèvres. Leurs acclamations se propagèrent de rue en rue, de ville en ville; de sorte que ce fut de leur bouche que le monde apprit qu'il y avait un nouveau saint dans le ciel. Le nom de ce saint est *Benoît-Joseph Labre.*

Un enfant pénètre les secrets d'une âme. — Dans une rue de la ville de Barcelone, on voit représentés une nourrice avec un enfant, et un homme qui regarde cet enfant. La nourrice, l'enfant et l'homme sont de pierre; ceux qui passent par cette rue s'arrêtent parfois pour les considérer, et ils se demandent avec étonnement ce que signifie ce groupe. Le voici. En l'an 1239, vivait à Barcelone un homme qui faisait de grandes pénitences en expiation de ses péchés. Il ne sortait guère de sa maison que pour aller à l'église; il jeûnait tous les jours et faisait de longues prières. Lorsque quelqu'un veut vivre saintement, il est sûr d'être persécuté. Ainsi en fut-il de ce saint homme. On le traita comme un vil animal et on l'enferma dans une étable avec les chevaux. Or, un jour un petit enfant ayant ouvert la porte de l'étable, regarda celui que l'on traitait si indignement et se mit à dire que, s'il menait une vie si méprisable aux yeux du monde, c'était uniquement pour faire pénitence de ses péchés. Evidemment l'enfant ne pouvait connaître cela naturellement; mais à l'exemple des purs esprits, il avait lu dans l'âme du

(1) Luc. XIV, 11.

saint pénitent. Plus tard, on érigea au même endroit les statues de l'homme et de l'enfant avec sa nourrice ; elles sont là depuis plus de six siècles.

CHAPITRE IV.

ENFANTS MARTYRS.

Les premiers martyrs de Jésus. — Un jour, on entendit de grandes lamentations dans la ville de Bethléem : beaucoup de pauvres petits enfants venaient d'être massacrés. Un roi cruel appelé Hérode, voulant tuer l'Enfant-Jésus et ne sachant comment le distinguer des autres enfants, enveloppa ceux-ci dans un massacre général. Il y eut donc bien des pleurs et des gémissements à Bethléem. Les mères refusaient toute consolation, parce que leurs petits enfants n'étaient plus. Mais même dans les afflictions qu'envoie la divine Providence, il y a des bénédictions : ces mères si affligées ne savaient pas que la mort était un bienfait, une bénédiction pour leurs petits innocents. En effet, ils moururent pour l'Enfant-Jésus, et par conséquent ils sont pour toujours heureux dans le ciel avec Jésus.

Les enfants et la Vraie Croix. — A Jérusalem, des méchants avaient enfoui dans la terre la croix sur laquelle était mort le Sauveur. Personne ne savait où elle se trouvait. Cent quatre-vingts ans plus tard, sainte Hélène étant allée dans la Terre-Sainte, voulut à toute force découvrir ce précieux trésor. Elle fit donc faire des recherches. On prit des bêches, on creusa, on fouilla longtemps ; enfin on trouva trois croix enfouies dans la terre, et près d'elles une planche avec l'écriteau : « *Jésus de Nazareth, Roi des Juifs.* » De ces trois croix l'une était certainement celle de Notre-Seigneur, une autre celle du bon larron, et la troisième celle du mauvais larron ; mais comment distinguer la vraie Croix du Sauveur ? Il y avait alors à Jérusalem une femme dangereusement malade. L'évêque Macaire se met aussitôt en prière pour obtenir de Dieu un signe qui fasse reconnaître d'une manière évidente la Croix qui a servi d'instrument à notre Rédemption. Ensuite les trois croix ayant été portées dans la maison de la malade, il les lui fait toucher l'une après l'autre. On lui en applique une, point de résultat ; on lui en applique une seconde sans plus d'effet ; enfin on lui fait toucher la troisième, et à l'instant elle est parfaitement guérie. Il était évident que c'était là la vraie croix de Jésus-Christ. Sainte Hélène fit bâtir une magnifique église et y déposa la sainte Croix, après l'avoir fait enfermer dans un étui d'argent.

Bien longtemps après, les Sarrasins fondirent sur Jérusalem et enlevèrent aux chrétiens ce précieux trésor. Lorsqu'on apprit dans le monde entier que la Vraie Croix était au pouvoir des Infidèles, ce fut une tristesse et un deuil universels. Tous se dirent : « Il nous faut recouvrer la Croix du Sauveur ; » et l'on vit des milliers d'hommes prendre la route de Jérusalem pour la reconquérir. Les enfants eux aussi aimaient la sainte Croix ; et vous allez voir comment ils s'efforcèrent pour leur part de l'arracher des mains des Infidèles.

Les enfants se mettent en route pour recouvrer la Vraie Croix. — Un petit berger qui habitait le village de Cloies en France, déclara un jour que Notre-Seigneur lui était apparu, et lui avait dit de faire savoir aux peuples chrétiens qu'ils devaient s'efforcer de reconquérir la Vraie Croix. Il se mit donc à parcourir les villes et les villages en chantant ces paroles : « *Seigneur Jésus, aidez-nous à recouvrer votre Croix !* » Ces accents touchaient les cœurs de ceux qui les entendaient, comme s'ils étaient sortis de la bouche de Dieu même. Une multitude d'enfants se joignirent au petit berger et marchèrent à sa suite. De Paris seul, il y en eut quinze mille âgés de moins de douze ans. Partout où ils passaient, on leur faisait un accueil favorable.

Le Pape Innocent entendit parler de ces armées d'enfants et il s'écria : « Ces enfants nous font honte. Tandis que nous dormons, ils vont avec ardeur à la conquête de la sainte Croix. » — Après avoir marché longtemps, ils arrivèrent à une ville située sur les bords de la mer, à Marseille, où ils s'embarquèrent. Ils firent sur mer plus de six cents lieues et arrivèrent enfin à Jérusalem. Là, les méchants qui avaient enlevé la Vraie Croix, s'emparèrent d'un grand nombre d'entre eux et leur dirent : « Vous allez abjurer votre religion ou bien vous serez mis à mort. » Ces généreux enfants méprisèrent leurs menaces, et moururent martyrs pour l'amour de Jésus.

En Allemagne, il y eut aussi vingt mille enfants qui entreprirent le voyage de la Terre-Sainte. Une croix sur l'épaule et en main un bâton avec un petit sac contenant un peu de pain, ils se mirent en route, ayant à leur tête un petit garçon, appelé *Nicolas,* qui n'avait pas encore dix ans. Chemin faisant, beaucoup d'entre eux moururent de faim et de froid, et plusieurs furent en proie à des douleurs si cruelles, qu'ils se virent obligés de retourner chez eux. Ils gémissaient non pas à cause de leurs souffrances, mais parce qu'ils ne pouvaient pas rester avec leurs compagnons et aller à Jérusalem revendiquer la Sainte Croix. Les autres continuèrent leur marche. Arrivés à la mer, ils s'embarquèrent pour Jérusalem ; mais les deux vaisseaux qui les portaient ayant été engloutis dans les flots, ces petits soldats de Jésus furent tous noyés. A cette nouvelle, le pape Grégoire IX ordonna de retirer leurs corps de la mer, et fit bâtir en leur

honneur une église qu'on appela l'église *des nouveaux Saints Innocents*. Il voulut que leurs corps fussent gardés dans cette église comme des reliques de martyrs, parce qu'ils avaient donné leur vie pour la foi.

Une leçon pour les enfants. — Ces enfants entreprirent un voyage d'environ mille lieues pour aller à Jérusalem reconquérir la Vraie Croix. — Chaque enfant, dès sa naissance, a un long voyage à faire : ce n'est pas un voyage à Jérusalem, c'est un voyage au ciel! Or, le chemin qui conduit au ciel, c'est la vertu, la fuite des mauvais compagnons et la fidélité à la prière. — La Vraie Croix est une chose très-sainte, parce que c'est sur elle que Jésus-Christ est mort; cependant, ce n'est que du bois. Vous, mon petit enfant, vous allez recevoir non pas le bois de la Croix, mais quelque chose de plus noble : vous allez recevoir, dans la sainte communion, le vrai *Corps de Jésus*, qui a été cloué à la croix!

Enfants anglais martyrs. — Il y a six cents ans, il y avait dans la ville de Norwich en Angleterre un jeune garçon nommé *Guillaume*. Il était en apprentissage chez un corroyeur. Pendant le Carême, vers la fête de Pâques, quelques méchants l'attirèrent chez eux dans le dessein de le tuer, parce qu'il était chrétien. S'étant saisis de lui, ils le lièrent et lui mirent un linge dans la bouche, pour l'empêcher de crier et d'appeler du secours. Une croix était préparée, ils l'y clouèrent; puis, au moyen d'un couteau, ils lui ouvrirent le côté; de sorte qu'ils firent subir à cette innocente victime le supplice même que les Juifs avaient fait subir à Jésus-Christ. Le petit martyr le souffrit avec une patience admirable : il mourut crucifié pour l'amour de Jésus.

Dès qu'il eut expiré, ses bourreaux le détachèrent de la croix; puis, le dimanche de Pâques, l'ayant mis dans un sac, ils le portèrent hors de la ville, à un endroit peu éloigné appelé *Thorp Wood*. Là, ils creusèrent une fosse profonde pour enterrer le saint corps. Mais tandis qu'ils étaient occupés à ce travail, ils furent effrayés à la vue de plusieurs personnes qui approchaient. Ils s'enfuirent donc, laissant le cadavre de l'enfant suspendu à un arbre. On s'empressa de le détacher et on le porta à l'église de la Sainte-Trinité. Dieu fit connaître que la mort du petit Guillaume avait été celle d'un Saint : car des miracles s'opérèrent à son tombeau. Dans la suite, on bâtit une église à Thorp Wood, à l'endroit même où l'on avait trouvé suspendu à un arbre le corps de l'enfant martyrisé. Cette église fut appelée l'église de *Saint-Guillaume-au-Bois*.

Saint Hugues était un petit garçon qui habitait Lincoln. A l'âge de onze ans, il tomba entre les mains de quelques hommes méchants qui le souffletèrent et le déchirèrent à coups de fouet. Poussant encore plus loin leur fureur, ils lui coupèrent la lèvre

supérieure et lui brisèrent les dents. Enfin ils le clouèrent à une croix et lui percèrent le côté. Le pauvre enfant souffrit ces mauvais traitements avec une patience héroïque et mourut martyr pour l'amour de Jésus.

Que les enfants soient au moins patients quand ils ont quelques souffrances à endurer. Il n'est pas probable que vous, mon petit enfant, vous ayez à mourir martyr pour l'amour de Notre-Seigneur; cependant vous aurez très-probablement à souffrir beaucoup avant votre mort. Si vous souffrez avec patience pour l'amour de Jésus, ce bon Sauveur en sera satisfait et il vous donnera une magnifique récompense dans le ciel. « *Si toutefois nous souffrons avec lui*, dit l'Apôtre,[1] *afin que nous régnions avec lui.* »

Saint Cyriace, l'enfant martyr. — *Saint Cyriace* n'avait que trois ans, lorsque sa mère, Juliette, fut citée devant le juge parce qu'elle était chrétienne. Elle se présente au tribunal avec son enfant dans les bras. Le juge lui commande d'adorer les faux dieux. « Je ne le puis, répond-elle; je suis chrétienne. » A ces mots, le juge ordonne que son enfant lui soit enlevé et qu'elle soit flagellée. Pendant ce temps, le cruel juge tient sur ses genoux le petit Cyriace; mais voilà que celui-ci s'écrie en s'efforçant de se dégager : « Moi aussi, je suis chrétien! » Le juge irrité saisit violemment l'enfant et le lance contre des marches de pierre, qui sont là devant lui. La tête du petit martyr est brisée; il meurt sur le coup et les pierres sont teintes des débris sanglants de sa cervelle. « Mon Dieu, s'écrie la pieuse mère à ce spectacle, je vous remercie d'avoir appelé mon petit enfant au ciel avant moi! »

Sainte Térèse. — *Sainte Térèse,* étant âgée de six ou sept ans, avait un petit frère à peu près du même âge. Ils lisaient souvent ensemble les Vies des Saints. Elle-même a écrit sa propre vie, et voici ce qu'on y lit : « En voyant, dit-elle, ces divers genres de supplices que les martyrs enduraient pour Dieu, je trouvais qu'ils achetaient à bon compte le bonheur d'aller jouir de lui, et j'aspirais, moi aussi, à une mort si belle, de toute l'ardeur de mes désirs. Ce n'était pas l'amour de Dieu qui faisait ainsi palpiter mon cœur; je voulais seulement me voir au plus tôt dans le ciel, en possession de cette ineffable félicité dont les livres nous faisaient la description. Nous délibérions ensemble sur les moyens d'atteindre notre but. Le parti qui nous souriait davantage était de nous en aller, demandant notre pain pour l'amour de Dieu, au pays des Maures, dans l'espoir qu'ils feraient tomber nos têtes sous le glaive. Dans un âge aussi tendre, le Seigneur nous donnait, ce me semble, assez de courage pour exécuter un tel dessein, si nous avions pu gagner le sol infidèle; mais nous avions un père et une mère : et c'était là le grand

(1) Rom.

obstacle à nos yeux. Nous étions frappés d'un étonnement étrange, en lisant dans les livres que les châtiments comme les récompenses doivent durer à jamais. Que de fois cette pensée fut l'objet de nos entretiens! Nous aimions à redire sans nous lasser : Quoi! pour toujours! toujours! toujours! Et lorsque j'avais ainsi passé un certain temps à répéter ces paroles, Dieu, malgré ma tendre enfance, faisait briller la vérité au fond de mon âme, et m'enflammait du désir de marcher dans le chemin qui conduit à l'éternelle vie.

» Voyant qu'il nous était impossible d'aller au lointain pays des Maures moissonner la palme du martyre, nous résolûmes de mener la vie des ermites du désert. Dans un jardin attenant à la maison, nous nous mîmes à bâtir de notre mieux des ermitages, en posant l'une sur l'autre de petites pierres qui tombaient presque aussitôt. Ainsi toute tentative de réaliser nos désirs demeurait impuissante....

» Je faisais l'aumône autant que je le pouvais, mais mon pouvoir était bien restreint. Je savais trouver des heures de solitude pour m[illegible] exercices de piété, qui étaient nombreux; je me plaisais sur[illegible] à réciter le saint rosaire : c'était une dévotion que ma mère avait extrêmement à cœur, et elle avait su nous l'inspirer.[1] »

Les enfants doivent remarquer que sainte Térèse priait Dieu de lui accorder la grâce du martyre. Jamais un enfant ne sera sage, s'il ne dit pas bien ses prières. Si un enfant prie bien, il mène une bonne vie; et s'il mène une bonne vie, il fait une bonne mort.

CHAPITRE V.

LA PRIÈRE.

La réponse des enfants. — Lorsque *Marine d'Escobar* passait dans les rues, elle priait quelquefois les petits enfants qu'elle rencontrait de s'arrêter un instant. « Mes petits enfants, leur disait-elle alors, savez-vous *Notre Père* et *Je vous salue, Marie?* » S'ils répondaient affirmativement, elle ajoutait : « Eh bien! mes petits amis, priez chaque jour le bon Dieu et la sainte Vierge de vous faire beaucoup aimer Notre-Seigneur. « Alors les petits enfants la regardaient et disaient : « Oui, Madame, nous le ferons. »

(1) Œuvres de sainte Térèse, traduites par le P. Marcel Bouix, tome Ier.

Quelquefois les enfants pensent plus à leur déjeuner et à leur dîner qu'à leurs prières.

Le petit garçon qui oublia son dîner ! — Lorsque *saint Pierre d'Alcantara* était encore enfant, il aimait beaucoup la prière. Un jour, l'heure du dîner était arrivée, le dîner était prêt, le père et la mère du petit Pierre étaient à table avec ses frères et sœurs ; Pierre seul manquait. « Où est donc Pierre ? » demande le père. Personne ne le sait. On le cherche dans toute la maison ; impossible de le trouver. « Peut-être qu'il joue dehors, » se dit-on. On va voir ; mais on ne le trouve nulle part. Enfin l'idée vient à quelqu'un que peut-être il est à l'église. On y va aussitôt. En effet, le pieux enfant y était, à genoux, les mains jointes, regardant le ciel et disant ses prières ! Il avait oublié son dîner ! Il ne pensait qu'à ses prières ; aussi devint-il un très-grand saint. — Vous, avez-vous jamais oublié votre dîner ou votre déjeuner pour dire vos prières ? Ah ! peut-être même êtes-vous tellement préoccupé de votre déjeuner que vous le prenez avant d'avoir dit aucune prière ! — Allez-vous souvent dire vos prières à l'église ?

A l'église. — Dès l'âge le plus tendre, *le vénérable P. Sarnelli* aimait beaucoup à faire ses prières dans l'église ; au point que si quelqu'un venait chez lui pour le voir ou lui parler, la domestique devait toujours lui dire : « Vous le trouverez à l'église. »

Peut-être vous, mon enfant, dites-vous très-peu de prières.

Combien de prières disait une petite fille. — *La bienheureuse Bonaventura,* dès l'âge de sept ans, disait chaque jour cent fois *Notre Père* et cent fois *Je vous salue, Marie,* en l'honneur de la Très-Sainte Trinité ; elle répétait les mêmes prières cent fois en l'honneur des saints Anges, cent fois en l'honneur des saints Patriarches, cent fois en l'honneur des Martyrs, cent fois en l'honneur des saints Confesseurs, cent fois en l'honneur des saintes Vierges. Chaque jour, elle disait mille fois *Je vous salue, Marie,* en l'honneur de la Très-Sainte Vierge. Elle jeûnait trois jours par semaine. A l'âge de douze ans, elle se couvrit d'un cilice qu'elle porta pendant six ans et demi.

Le premier mot d'un enfant doit être une prière.

Les premiers mots de l'enfant. — Les premiers mots que *sainte Rose de Viterbe* apprit à prononcer, furent les saints noms de Jésus et de Marie, et celui de saint Jean-Baptiste dont l'image était dans sa maison. N'ayant encore que deux ans, elle allait souvent à l'église de Saint-François. Là, elle se mettait à genoux devant Notre-Seigneur au Saint-Sacrement et l'adorait. Elle écoutait les sermons et les instructions, et les répétait ensuite par cœur. A l'âge de sept ans, elle avait coutume de se tenir jour et nuit dans sa petite chambre, occupée à prier. Cette chambre était si étroite, qu'elle ne pouvait contenir qu'un lit et un petit autel. Rose ne sortait jamais que pour entendre la

sainte messe dans l'église voisine, appelée l'église de Sainte-Marie-du-Mont.

Le Père Blasucci était à peine né, qu'on le vit lever ses petits bras et les plier en forme de croix.

Les enfants peuvent apprendre non seulement à prier, mais encore à méditer.

Méditation des enfants. — Lorsque *Marine d'Escobar* n'avait que trois ans, on l'entendait souvent dire : « J'aime Dieu plus que mon père et ma mère, et plus que toutes choses. » Elle avait coutume d'aller se cacher dans sa maison et dans les champs, et lorsqu'on lui en demandait la raison, elle répondait : « J'ai besoin de trouver Dieu, qui est ma vie. » Encore toute petite, elle disait qu'elle ne savait pas ce que signifiait ce mot méditation, mais qu'elle aimait à penser à ce que Jésus avait fait pour nous. C'était là une vraie méditation ; de sorte que souvent elle méditait sans le savoir.

Les enfants trouveront dans ce livre une méditation,[1] qu'ils feront bien de lire chaque jour.

Sainte Catherine de Ricci, à l'âge de quatre ans, se retirait souvent dans un coin de sa maison, où elle pouvait être tranquille, loin de tout bruit, pour y dire ses prières. Elle disait habituellement *Notre Père* et *Je vous salue, Marie,* en méditant sur les souffrances de Jésus-Christ. Lorsqu'elle pensait à la mort de Notre-Seigneur, elle étendait les bras en forme de croix. Souvent elle voyait son ange gardien, qui lui apprenait la manière de prier et surtout de réciter son rosaire avec fruit. Devenue plus grande, on la mit dans un couvent. Elle ne voulut jamais omettre ses prières habituelles ; aussi sa tante qui demeurait dans la même communauté, était-elle souvent obligée de l'avertir qu'il était temps d'aller dormir ou dîner.

— Les enfants sont toujours prêts à parler et à faire des questions sur tout ce qu'ils voient ; mais rarement ils demandent la manière de bien prier.

La question de l'enfant. — *La bienheureuse Marguerite,* dans sa petite enfance, éprouvait toujours une grande joie, quand elle entendait le mot de *prière ;* mais il lui semblait qu'elle ne savait pas ce que c'était que la prière. Quelquefois elle le demandait aux personnes qui se trouvaient auprès d'elle, et comme ces personnes tournaient la chose en plaisanterie, elle demanda à Dieu de lui apprendre à prier. Dieu lui fit savoir qu'elle devait s'agenouiller devant lui très-respectueusement, dans de vifs sentiments de contrition, penser à Jésus mourant sur la croix, et lui dire tout ce qu'elle voulait. Elle fit sa première communion avec la plus grande dévotion à l'âge de neuf ans.

Le petit garçon mourant de soif. — Agar errait dans les

(1) Voir page 70.

déserts de l'Arabie avec son jeune fils *Ismaël*. Elle avait avec elle une bouteille d'eau pour lui donner à boire. C'était la seule eau qu'il y eût dans ces déserts. Lorsque la bouteille fut épuisée, elle déposa son petit garçon sous un arbre et s'éloigna : « Car, disait-elle, je ne veux point voir mon enfant mourir de soif. » Alors s'étant assise, elle éleva la voix et se mit à pleurer sur son pauvre enfant, qui allait mourir. Mais un ange appelant Agar du haut du ciel, lui dit : « Que fais-tu, Agar? Ne crains pas; car Dieu a entendu la voix de l'enfant. Lève-toi et reprends ton fils. » Et Dieu lui ouvrit les yeux : elle vit un puits; elle alla y remplir sa bouteille d'eau, et donna à boire au petit Ismaël.[1] — Remarquez les paroles de l'ange : « Dieu, dit-il, a entendu la voix, non de la mère, mais de l'enfant; » et il leur donna à tous deux de l'eau pour étancher leur soif. C'est ainsi que Dieu exauce les prières des enfants.

Les enfants priant pour le peuple. — Il y avait une ville appelée Béthulie. Un jour l'église de cette ville était pleine d'enfants. Pourquoi? parce que des soldats ennemis marchaient contre elle et voulaient en massacrer les habitants. Ceux-ci savaient que Dieu exauce les prières des enfants; car ils avaient lu dans la Sainte Ecriture que *de la bouche des enfants sort une parfaite louange du Seigneur*. Ils réunirent donc tous les enfants dans l'église et leur dirent de se prosterner la face contre terre et de prier pour la ville. Dieu exauça la prière de ces cœurs innocents. Il éloigna les cruels soldats, et le peuple fut sauvé par la prière des enfants. — Ainsi dans les temps anciens Dieu se laissa fléchir par la prière des enfants; comment supposer que, dans les temps présents, les prières des enfants n'apaiseront pas sa colère et n'arrêteront pas les calamités?

Les enfants priant pour les moribonds. — Le grand Gerson, dans sa vieillesse, ne voulait avoir d'autre compagnie que celle des enfants. Il vivait au milieu d'eux et les instruisait, ou plutôt il cherchait à s'instruire lui-même dans leur société. Il faisait grand cas de leurs prières; aussi, la veille de sa mort, réunit-il le plus d'enfants qu'il lui fut possible, leur demandant de réciter pour lui cette prière : « Seigneur, ayez pitié de votre pauvre serviteur, Jean Gerson ! »

(1) Gen. XXI.

CHAPITRE VI.

L'OBÉISSANCE.

L'enfant obéissant. — Il y avait un Grand-Prêtre qui s'appelait Héli; un excellent enfant, nommé *Samuël*, demeurait avec lui. Dieu voulant manifester sa volonté au Grand-Prêtre, jugea bon de le faire par l'intermédiaire de l'enfant. Une nuit donc, Dieu appela celui-ci par son nom pendant son sommeil. Samuël s'éveilla, et ne sachant pas que c'était la voix de Dieu, il se dit en lui-même : « Peut-être est-ce le Grand-Prêtre qui m'appelle. » Il se lève immédiatement, malgré le froid et l'obscurité de la nuit, et se rendant auprès d'Héli : « Seigneur, dit-il, veuillez m'excuser; mais j'ai entendu quelqu'un m'appeler, ne serait-ce point vous? » — « Non, mon enfant, lui répond le Grand-Prêtre, je ne vous ai pas appelé; retournez dormir. » L'enfant obéit; mais, au bout de quelques instants, il entend de nouveau la même voix, et cela à plusieurs reprises différentes. Par obéissance, le petit Samuël court chaque fois au chevet du Grand-Prêtre. Celui-ci finit par lui dire : « Peut-être, mon enfant, est-ce la voix de Dieu qui vous appelle; si donc vous l'entendez encore, répondez : « *Parlez, Seigneur; car votre serviteur écoute.* » Quelques instants après, la même voix se fait entendre. Aussitôt l'enfant donne la réponse qui lui a été recommandée : « *Parlez, Seigneur; car votre serviteur écoute.* » Alors Dieu lui parla; puis il lui ordonna de répéter au Grand-Prêtre ce qu'il venait d'entendre.

C'est ainsi que Dieu aime à parler aux enfants qui sont bien obéissants. Vous n'entendrez pas sa voix des oreilles du corps, comme Samuël; mais vous l'entendrez dans le fond de votre cœur.

CHAPITRE VII.

LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE PRATIQUÉES PAR LES ENFANTS.

L'enfant faisant l'aumône de son dîner. — Lorsque *sainte Marie-Madeleine de Pazzi* n'avait encore que sept ans, on l'envoyait en classe deux fois par jour. On lui mettait son dîner

dans un petit panier qu'elle portait avec elle à l'école. Sur son chemin, il y avait une prison. En passant devant cette prison, elle se plaisait à prendre une partie de son dîner pour le donner aux pauvres prisonniers. Lorsque sa mère lui disait : « Faites ceci ou cela, » elle le faisait toujours sur-le-champ. — Les jours où sa mère allait à la sainte Table, on remarquait que la petite s'attachait à sa robe. Comme on lui demandait pourquoi elle agissait ainsi, elle répondit que lorsqu'elle touchait les habits de sa mère, elle sentait un parfum très-agréable qui s'en exhalait, parce que sa mère avait reçu Notre-Seigneur Jésus-Christ. Privée de communier elle-même à cause qu'elle était encore trop jeune, elle se plaisait au moins à voir le prêtre donner aux autres la sainte communion ; et elle ne s'ennuyait pas de rester dans l'église trois à quatre heures de suite. — Un jour elle entendit quelqu'un proférer une mauvaise parole ; elle en pleura toute la nuit suivante. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi elle pleurait : « C'est, répondit-elle, parce que le bon Dieu a été offensé. » — Elle avait coutume de réunir les petits enfants pauvres de la localité pour leur apprendre leurs prières et leur donner des vêtements. Interrogée sur le motif qui la portait à ces actes de charité, elle répondit : « Ces petits enfants me rappellent l'Enfant-Jésus. »

L'enfant soignant les malades. — Le vénérable Louis Dupont, étant encore enfant, savait déjà ce que Jésus avait dit des visites faites aux malades : « *J'étais malade, et vous m'avez visité.* » Il savait donc qu'être charitable envers un malade, c'est l'être envers Jésus lui-même. Aussi avait-il coutume d'aller visiter les hôpitaux. Là, il faisait les lits des malades, balayait leurs chambres, leur donnait à boire et se montrait plein de bienveillance envers eux. Il leur lisait de bons livres et disait des prières avec eux.

L'enfant donnant toujours quelque chose aux pauvres. — Saint François d'Assise se distingua de bonne heure par une tendre compassion pour les pauvres. Il avait pris la résolution de toujours donner quelque chose aux pauvres qui lui demanderaient l'aumône pour l'amour de Dieu. Voici à quelle occasion. Un jour qu'il courait à ses affaires, un pauvre le rencontra et lui demanda l'aumône. François se dit qu'il n'avait pas le temps de s'arrêter, et poursuivit son chemin sans rien donner à ce malheureux. Mais à quelque distance de là, il éprouva des remords et se sentit tout triste de ce qu'il venait de faire. Revenant sur ses pas, il s'empressa de chercher le pauvre et l'ayant trouvé, il lui fit une large aumône. Ce fut alors qu'il promit de ne jamais refuser la charité à un pauvre qui la lui demanderait pour l'amour de Dieu.

L'enfant parlant en faveur des pauvres. — Saint Thomas de Villeneuve n'avait que huit ans, lorsque, revenant un jour de

l'école, il rencontra sur son chemin un homme qui paraissait tout triste. Il lui en demanda la raison. « Je suis en route pour aller voir votre père, lui dit cet homme : il m'a prêté du blé ; mais j'ai tout perdu, et je ne serai jamais capable de le rembourser. » Emu de compassion au récit d'une telle infortune, le petit Thomas s'écria : « Venez avec moi chez mon père. » Aussitôt qu'ils furent arrivés, l'enfant alla se jeter aux genoux de son père, lui raconta la perte qu'avait essuyée le pauvre homme, et demanda avec instance la remise de la dette. Le père heureux de voir son fils si compatissant pour les malheureux, alla aussitôt trouver le pauvre, qui attendait à la porte; il lui remit sa dette, et en outre il lui donna une nouvelle quantité de blé.

Chaque bonne parole que vous dites au prochain, chaque service que vous lui rendez, chaque plaisir que vous lui faites est une œuvre de miséricorde. Or « *Bienheureux sont les miséricordieux ; car ils obtiendront miséricorde.*[1] »

Le Père Jean-Baptiste, dans son enfance, était très-charitable envers les pauvres. Il avait six ans, lorsqu'un jour sa mère l'envoya acheter du sel chez un marchand. Un pauvre s'étant rencontré sur son chemin, il lui donna l'argent avec lequel il devait payer le sel. Sa mère ne lui en fit aucun reproche, parce qu'elle savait qu'il était sage. Un pauvre mendiant se présentait-il à la porte? aussitôt il courait demander à sa mère de quoi lui donner : c'était une vraie fête pour lui de pouvoir faire l'aumône. — Il avait coutume de réunir plusieurs enfants de son âge, et il s'entretenait avec eux de choses édifiantes.

La bonne petite fille. — La sainte enfant, *Marie-Térèse de Jésus,* mourut en 1627, à l'âge de cinq ans. C'était une petite fille d'une sainteté admirable. Elle était du Tiers-Ordre de Notre-Dame de la Merci. Sa charité envers les pauvres était si grande, qu'elle avait coutume de leur donner une partie de son dîner. — Son recueillement dans l'église, sa douceur à la maison, sa science des choses divines tenaient du prodige. — Elle aimait la Très-Sainte Vierge Marie plus qu'un enfant n'aime sa mère. Du reste, tous les enfants sages aiment beaucoup la Très-Sainte Vierge.

(1) Matth. v, 7.

CHAPITRE VIII.

LA DÉVOTION ENVERS LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Les enfants dévots envers la Très-Sainte Vierge. — *Sainte Térèse* avait douze ans, quand sa mère vint à mourir. Aussitôt que sa mère eut expiré, elle alla s'agenouiller devant une statue de la sainte Vierge. Là, les yeux pleins de larmes, elle pria et conjura Marie de lui tenir lieu de mère. Elle-même déclare dans sa vie que cet acte lui fut très-salutaire. Depuis lors, elle ne s'adressa jamais à la sainte Vierge sans obtenir son assistance.

Saint André Corsini fut d'abord un enfant méchant; mais ses parents lui ayant dit qu'ils l'avaient consacré à la sainte Vierge, il se convertit et devint un grand saint.

Dès l'âge de sept ans, *sainte Claire* aimait à réciter le Rosaire; mais n'ayant pas de chapelet pour compter ses *Je vous salue, Marie,* elle avait imaginé de prendre une quantité de petites pierres, et elle s'en servait pour compter les *Je vous salue, Marie,* qu'elle adressait à la sainte Vierge.

On n'a jamais vu un enfant sage qui n'ait aimé beaucoup la Très-Sainte Vierge.

Vous apprendrez dans votre Catéchisme comment on aime la Très-Sainte Vierge Marie.

CHAPITRE IX.

LE CATÉCHISME. — L'ÉCOLE.

I. A quatre ans, *la bienheureuse Marguerite* commençait déjà à apprendre le Catéchisme. Elle aimait à se rappeler les choses qu'elle avait apprises au catéchisme et à l'école dominicale.

Le bienheureux Hippolyte, non content de mettre tous ses soins à apprendre son Catéchisme, avait encore coutume de parcourir la ville pour chercher les enfants et les conduire au catéchisme. Au bout de peu de temps, les Pères Jésuites le désignèrent comme catéchiste de l'école dominicale; et à l'âge de neuf ans, il mérita d'être admis pour la première communion.

II. *L'enfant à l'école.* — Du temps que *le bienheureux Benoît-Joseph Labre* allait en classe, il arrivait quelquefois que ses

compagnons le battaient. Le pieux enfant gardait le silence, et ne disait jamais mot à personne des mauvais traitements dont il était l'objet. Le maître d'école venait-il à s'en apercevoir et s'apprêtait-il à punir le coupable? aussitôt Benoît demandait grâce pour lui. Lorsque la classe était finie, il laissait toujours les autres sortir avant lui. Son maître lui ayant demandé pourquoi il en agissait ainsi : « C'est, répondit-il, parce que mes compagnons aiment à sortir les premiers, et que d'ailleurs j'arriverai aussitôt qu'eux à la maison. » C'était vrai; car il ne s'arrêtait pas dans les rues pour y jouer, mais il allait directement chez ses parents. Remarquez qu'il n'avait alors que six ans! — Il accédait toujours aux désirs de ses compagnons, pourvu qu'ils ne lui demandâssent rien de mal. Ceux-ci disaient par exemple : « Benoît, fais ceci..., fais cela..., » Benoît le faisait sur-le-champ. — Dès l'âge de cinq ans, il allait souvent à confesse. — Il était toujours le premier arrivé au catéchisme et à la prière. Lorsqu'il servait la messe, il joignait les petites mains sur sa poitrine, tenait les yeux baissés et ne tournait jamais la tête pour regarder de côté et d'autre.

Souvent les enfants trouvent qu'il est bien pénible d'apprendre leurs leçons.

La petite fille enseignée par Dieu. — Lorsque *sainte Rose* était encore en bas-âge, sa mère voulut lui apprendre à lire et à écrire. Rose n'aimait pas à se donner la peine d'étudier. Sa mère pria un prêtre de la gronder; elle reçut donc une réprimande. Le lendemain, s'étant mise en prières, elle conjura Dieu de lui apprendre à lire et à écrire. Sa prière finie, elle se leva et se rendit auprès de sa mère. Chose étonnante! la mère trouva que Rose savait lire et écrire : Dieu lui-même le lui avait appris pendant qu'elle priait. — Ainsi, lorsque les enfants veulent apprendre à lire, à écrire ou à faire quoi que ce soit, ils doivent chaque jour prier le bon Dieu, et lui demander son secours pour faire des progrès dans leurs études.

Le petit garçon stupide. — Il y avait un petit garçon appelé *Albert*, qui avait l'esprit si bouché qu'il ne pouvait rien apprendre. C'était au point que ses compagnons l'appelaient le *baudet*. Chez lui, ce n'était point l'effet de la paresse : car il faisait de son mieux; mais malgré sa bonne volonté, il ne pouvait rien retenir de ce qu'on lui enseignait. Déjà il avait passé deux ans dans un pensionnat, et cependant il ne savait rien. Grande était sa tristesse de voir qu'il éprouvait tant de difficulté à s'instruire; il finit par croire qu'il devait renoncer à continuer ses études, et il résolut en conséquence de s'enfuir du pensionnat.

Cependant il avait toujours beaucoup aimé la Très-Sainte Vierge, et il la priait souvent avec ferveur. La nuit qu'il s'était fixée pour prendre la fuite étant arrivée, il allait mettre son projet à exécution, quand tout à coup il voit devant lui l'auguste Mère

de Dieu. Il tombe à ses pieds et la prie de vouloir bien le rendre capable d'étudier et de s'instruire. « Mon enfant, lui répond la Très-Sainte Vierge, tu me demandes une chose bien dangereuse. Lorsqu'on sait lire, souvent on lit de mauvais livres; lorsqu'on a beaucoup de science, souvent on est fier de sa science. Cependant, je te le promets, désormais tu trouveras l'étude facile. Mais s'il arrive que ta science te rende orgueilleux, je te l'ôterai. » Le lendemain, le petit Albert alla en classe. Il s'était opéré en lui un changement merveilleux : il s'aperçut qu'il apprenait ses leçons plus facilement que tous les autres écoliers. Tous ses compagnons en étaient surpris; mais nul n'en soupçonnait la cause.

Albert fit de rapides progrès dans la science, et il devint dans la suite si savant que tout le monde allait en foule écouter ses discours. De toutes les parties du monde on venait lui proposer les questions les plus difficiles : toujours il pouvait les résoudre; et pourtant l'orgueil n'avait aucune prise sur son cœur. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans. Or, un jour qu'il prêchait dans une église très-vaste de Cologne, devant des milliers d'auditeurs, telle était la beauté de son discours qu'on n'entendait pas le moindre bruit dans cette immense multitude. Tous avaient les yeux fixés sur lui. A la vue de cet auditoire si attentif et si heureux de l'entendre, il éprouve pour la première fois une tentation d'orgueil; mais tout à coup il s'arrête et cesse de parler : toute sa science avait disparu. La sainte Vierge l'avait averti qu'il la perdrait dès qu'il commencerait à être orgueilleux : la prédiction venait de se réaliser, et désormais Albert n'eut pas plus de science qu'un enfant.

— Ecoutez toujours attentivement vos maîtres.

Comment l'Enfant-Jésus écoutait. — Il y avait à Jérusalem un immense édifice qu'on appelait le Temple. Un jour plusieurs prêtres s'y trouvaient réunis; ils apprenaient au peuple à connaître Dieu. Parmi ceux qui les écoutaient, il y avait un enfant : c'était l'Enfant-Jésus, le Fils de Dieu, la seconde personne de la Très-Sainte Trinité. Il voulait être un modèle pour les enfants et leur apprendre, par son exemple, ce qu'ils doivent faire au catéchisme ou pendant les instructions. Que faisait donc là l'Enfant-Jésus? Il se tenait tranquille; il écoutait, sans se laisser distraire, les enseignements des prêtres. Lorsque ceux-ci lui faisaient une question, il y répondait, indiquant par là aux enfants qu'ils doivent bien apprendre les réponses du Catéchisme. Jésus savait tout, et cependant il faisait quelquefois des questions : c'était pour montrer aux enfants que, s'il y a quelque chose qu'ils ne comprennent pas, ils doivent en demander l'explication. Il parlait si bien que tous, en l'écoutant, admiraient sa sagesse et ses réponses. Quelle bonté de la part de l'Enfant-Jésus de montrer ainsi aux enfants comment ils doivent se comporter au catéchisme et pendant les instructions!

CHAPITRE X.

LA TENTATION.

Le petit garçon tenté de colère. — Dans son enfance, *saint Philippe* faisait un jour une lecture à une de ses sœurs. Pendant qu'il se livrait à cette occupation, sa sœur aînée se mit à l'interrompre et à l'agacer. Presque sans y penser, le jeune Philippe la repoussa vivement. Mais ensuite la réflexion lui étant venue, il fut tout affligé de sa brusquerie et pleura sa faute. — Les enfants doivent lutter contre le démon et ses tentations.

L'enfant et le démon. — La première fois que *saint Joseph Calasance* entendit parler du démon, l'ennemi de Dieu, il n'avait encore que cinq ans. Ignorant ce que c'était que le démon, il se le représentait sous la figure d'un homme. Il se mit donc à parcourir toutes les chambres de la maison pour le trouver et le chasser. Un jour, ayant réuni beaucoup d'enfants, il se mit à leur tête. Tous, armés de bâtons, ils s'en allèrent à la recherche du démon pour l'expulser du monde. — Ces bâtons n'étant que du bois ne pouvaient leur servir pour le but qu'ils avaient en vue : le bâton qui chasse réellement le démon, c'est cette belle prière : « *Jésus et Marie, assistez-moi !* » — Mais les mauvaises compagnies peuvent vous faire plus de mal que le démon lui-même.

Les enfants et le méchant marin. — *Saint Léonard* étant âgé de neuf ans, alla un jour se promener dans la campagne avec quelques amis. Tandis qu'ils cheminaient ensemble, voilà qu'un marin vient à eux. Il commence par leur donner du sucre et quelques sous ; puis il leur propose de commettre un péché honteux. Le marin n'a pas plus tôt commencé à parler de mauvaises choses, que Léonard et ses compagnons indignés prennent la fuite. Le méchant homme les poursuit pour les battre ; mais ils courent plus vite que lui et réussissent à gagner la ville. La première chose qu'ils font à leur arrivée, c'est d'aller à l'église remercier Dieu de les avoir protégés.

Sainte Jeanne Françoise était encore enfant, lorsqu'une méchante femme attachée à son service voulut lui apprendre le mal ; mais la pieuse enfant ne voulut jamais prêter l'oreille à cette infâme séductrice.

A peine *sainte Marie d'Egypte* eut-elle atteint sa douzième année qu'elle s'enfuit de la maison de ses parents. Elle ne tarda pas à faire de mauvaises connaissances ; elle entretint des relations criminelles, et mena durant dix-sept ans une vie scandaleuse.

Les yeux sont des fenêtres par lesquelles entre la tentation. Toutes les fois que *saint Louis de Gonzague* passait dans les rues, il tenait constamment les yeux baissés dans la crainte de voir des objets dangereux.

Les oreilles sont des portes par lesquelles entre aussi la tentation. Bien qu'elle eût seulement trois ans, la *bienheureuse Marguerite Alacoque* ne pouvait entendre parler du péché sans être saisie d'épouvante.

— Vous ne devez pas courir les rues.

Dès leur jeunesse, *saint Grégoire* et *saint Basile* se lièrent d'une étroite amitié. Ils fuyaient avec soin les mauvais compagnons, et ne connaissaient que deux rues : la rue qui conduisait à l'église et celle qui conduisait à l'école.

— Beaucoup de petites filles se passionnent pour la toilette, et aiment à se promener pour être admirées avec leur belle robe.

L'épingle. — La mère de *sainte Rose de Lima* se plaisait à revêtir sa petite fille d'une fort belle robe ; mais Rose en était contrariée, parce qu'elle pensait en cela mécontenter Notre-Seigneur. Un jour qu'on lui avait mis sur la tête une couronne de roses blanches, elle craignit d'en concevoir de la vanité ; ayant donc pris une épingle, elle la fit pénétrer dans sa tête, afin que la douleur la préservât de l'orgueil. Quelqu'un lui dit un jour : « Oh ! quelles belles mains vous avez ! » — Rose courut aussitôt mettre ses mains dans de la chaux vive, en disant : « Que jamais mes mains ne soient une tentation pour personne ! » — Elle jeûnait trois jours par semaine, et faisait un fréquent usage d'herbes amères.

Sainte Catherine de Sienne n'avait encore que cinq ans, lorsque voyant sa mère disposée à la revêtir d'une robe très-riche, elle lui fit cette touchante réflexion : « Ma mère, l'Enfant-Jésus était bien pauvre dans la crèche ; il n'avait que de pauvres langes pour se couvrir. »

La *bienheureuse Benvenuta* était une excellente petite fille. Quelquefois sa sœur voulait lui tresser les cheveux et lui mettre des fleurs sur la tête ; en outre, elle l'engageait à aller à la danse. Mais, au lieu de suivre ces conseils, Benvenuta ôtait les fleurs de sa tête, et se rendait dans un bois pour y prier devant une chapelle consacrée à la sainte Vierge Marie.

Le désir d'avoir de beaux habits porte quelquefois au vol.

Le vol, ou les enfants qui meurent dans le désert. — Il y a bien longtemps vivait en Egypte un saint moine qu'on appelait l'abbé Jean. Dans un autre monastère fort éloigné, habitait un vénérable religieux très-âgé et alors gravement malade. Or, un jour, l'abbé Jean ayant reçu en présent un panier de figues, forma le dessein de l'envoyer au pauvre vieillard, pour lui faire plaisir. Il appelle deux enfants, leur confie les figues et leur dit de les porter au malade, sans s'aviser d'y toucher. Les enfants

prennent le panier et se mettent en route. Ils avaient un long voyage à faire ; il leur fallait traverser un désert où il n'y avait ni chemins, ni maisons, ni arbres. A peine sont-ils en route, qu'il survient un brouillard tellement épais qu'il leur est impossible de rien distinguer. Ils marchent ainsi jour et nuit à l'aventure. Bientôt ils se sentent pressés par la faim, et rien à manger, excepté les figues; mais l'abbé Jean leur a dit de ne pas y toucher, et ils veulent obéir. Cependant d'heure en heure la faim augmente et aussi la faiblesse, jusqu'à ce qu'enfin les pauvres enfants ne peuvent plus avancer. Leurs forces sont épuisées ; ils tombent de défaillance, et néanmoins ils respectent le panier de figues. A la fin, ils se prosternent à genoux sur le sable, disent leurs prières et rendent le dernier soupir.

Cependant on s'était mis à leur recherche. On reconnut le chemin qu'ils avaient suivi, à la trace de leurs petits pieds, et on arriva à l'endroit même où ils étaient morts. Leurs corps inanimés étaient étendus par terre, et à côté d'eux le panier de figues. L'empreinte de leurs genoux se voyait sur le sable où ils avaient dit leurs prières. Admirables enfants ! Ils ne voulurent à aucun prix toucher aux fruits qu'on leur avait confiés, pas même pour sauver leur vie et échapper à une mort certaine. Disons pourtant qu'ils étaient dans l'erreur. Ils n'eussent point péché en mangeant ce dont ils avaient absolument besoin pour ne pas mourir de faim; il y avait lieu assurément de présumer le consentement de l'abbé Jean. Mais cette crainte qu'ils eurent de violer le septième commandement de Dieu : « *Le bien d'autrui tu ne prendras,* » doit au moins servir de leçon à tant d'enfants qui dérobent du sucre, du beurre et même de l'argent.

— Les enfants doivent aussi éviter le mensonge. *Saint François de Sales,* dans son enfance, se serait laissé battre de verges plutôt que de mentir. Il vaut mieux être puni d'une faute et souffrir avec patience que de dire un mensonge.

Patience. — On raconte de *saint Paul de la Croix* que, tout petit enfant, il souffrait beaucoup en sentant sa tête atteinte par le peigne dont sa mère se servait, et alors il se mettait à pleurer. « Mon enfant, lui disait sa mère, sois patient et tranquille pour l'amour de Jésus. » Et aussitôt l'enfant se calmait et cessait de pleurer.

Le petit garçon brûlé. — En un village de France, un petit garçon tomba dans le feu et fut horriblement brûlé. Son curé alla le voir : « Mon enfant, lui dit-il, souffrez-vous beaucoup ? » — « Non, Monsieur le Curé, répondit l'enfant : aujourd'hui je ne sens plus le mal d'hier, et demain je ne sentirai plus le mal d'aujourd'hui. » — « Mais, répond le prêtre, voudriez-vous être guéri ? » — « Non, répond le petit garçon : avant d'être brûlé, j'étais méchant; peut-être que si j'étais guéri, je redeviendrais méchant. J'aime mieux rester comme je suis. »

CHAPITRE XI.

LES ENFANTS OFFERTS A DIEU.

Le petit garçon et le chevreau. — Un vieillard se présenta un jour à la cathédrale de Monserrat, en Espagne. Il amenait avec lui son petit garçon, et aussi un chevreau; son intention était d'offrir à Dieu l'un et l'autre. Le portier de l'église lui dit, en insensé qu'il était : « Nous prendrons le chevreau, mais nous n'avons pas besoin de l'enfant. » La chose parvint aux oreilles de l'abbé. Après avoir fortement réprimandé celui qui avait agi de la sorte, il envoya chercher le vieillard pour lui annoncer qu'il pouvait ramener son fils, ce qui eut lieu sur-le-champ. L'abbé se montra plein de bienveillance pour l'enfant et le fit étudier. Lorsque le petit garçon eut neuf ans, on lui permit de porter le même habit que les moines. Ses progrès dans la vertu furent admirables; dans la suite, il devint abbé du monastère et fit bâtir une nouvelle église. Toute son histoire a été consignée dans son épitaphe.

Saint Alphonse étant encore tout petit fut présenté à saint François de Géronimo. Le Saint fit sur l'enfant un signe de croix, et prédit qu'il vivrait jusqu'à l'âge de quatre vingt-dix ans, qu'il serait évêque et qu'il ferait de grandes choses pour Dieu. Toutes ces prédictions se réalisèrent.

Les jours de l'enfance sont *les jours de Dieu.* Les abeilles font leur miel en été pour le manger en hiver; ainsi devez-vous apprendre à devenir saints lorsque vous êtes jeunes, afin d'être saints dans la vieillesse.

« Dans tous les siècles, dit Digby, les hommes observateurs et réfléchis ont été frappés de ce que l'enfance présente de mystérieux. » « Quel moment solennel, s'écrie Faber, que celui où l'on se trouve en présence d'un petit enfant, cette créature venue si récemment pour ainsi dire du voisinage de Dieu! Ce qu'est cet enfant, nous l'avons été autrefois; mais hélas! nous n'avons pas compris les prérogatives de l'enfance, sinon depuis que cet heureux âge est passé pour nous. »

Un enfant qui désire savoir la manière de bien passer sa journée peut l'apprendre de saint Pierre d'Alcantara.

Comment, dans son enfance, saint Pierre d'Alcantara passait sa journée. — Chaque matin, le petit *Pierre* se levait de très-bonne heure et employait plusieurs heures à prier. Ensuite, il allait à l'église entendre la messe; souvent il faisait la sainte

communion. Avant d'aller en classe, il ne manquait pas de bien préparer ses leçons; en classe, il se montrait fort attentif aux enseignements de son maître, et faisait de son mieux pour en tirer profit. Son obéissance envers ses parents et ses maîtres ne laissait rien à désirer. En se rendant en classe et pendant la classe même, il faisait fréquemment des oraisons jaculatoires. L'eau était sa seule boisson, et il avait coutume de laisser, pour l'amour de Dieu, quelque chose des mets qui lui étaient servis. Dans l'aprés midi, aussitôt la classe terminée, il allait visiter les malades et leur donnait des marques d'une touchante charité. De là, il se rendait aux pieds du Très-Saint Sacrement. Le soir, il ne manquait pas de faire ses prières, ainsi qu'un bon examen de conscience. Avant de se mettre au lit, il récitait le *De profundis* pour le repos de son âme, comme s'il était déjà mort. Chaque jour, son âme se retrempait au moyen de quelque sainte lecture. Le dimanche, il passait toute la matinée à l'église et servait plusieurs messes. Si un pauvre venait mendier à la porte, il s'empressait de lui faire l'aumône. Sa dévotion envers la très-sainte Vierge était si grande, qu'un jour elle l'en récompensa en se montrant à lui avec une multitude d'anges.

« *Soyez fidèle jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie.*[1] »

Vous aussi, mon enfant, donnez à Dieu vos jeunes, vos premières années. En toutes choses, les prémices plaisent à Dieu et aux hommes. Tels par exemples les premiers rayons du soleil qui apparaissent sur les sommets des montagnes, le premier lis qui s'épanouit au commencement du printemps, à la fonte des neiges, les fraiches couleurs du bouton de rose qui s'ouvre; mais ce que Dieu aime par-dessus tout, ce sont les premières années de l'enfance. L'enfance de Jésus fait la gloire et les délices de l'Eglise chrétienne. Marie, la Mère de Jésus, consacra au Seigneur ses premières années. Des centaines, des milliers d'enfants ont donné à Dieu leurs plus belles années. Beaucoup même charmèrent tellement les regards du Seigneur dès leur bas âge, que Dieu les retira de ce monde et les introduisit dans le ciel, prévoyant que la malice s'insinuerait dans leur cœur et qu'ils perdraient son amour, s'ils demeuraient plus longtemps au milieu de ce monde corrompu. Mon enfant, « *Souvenez-vous de votre Créateur aux jours de votre jeunesse;*[2] » donnez à Dieu les années de votre enfance : il aime les années de l'enfance beaucoup plus que celles d'un autre âge, et « *il remplit de joie la jeunesse*[3] » qui lui consacre ses affections. Ne soyez pas mauvais dans votre enfance; vous le seriez encore dans votre vieillesse, suivant ce proverbe : « *Le jeune homme tiendra dans sa vieillesse la route qu'il aura*

(1) Apoc. II, 10. (2) Eccl. XII, 1.
(3) Ps. XLII, 4.

prise dans sa jeunesse;[1] » et alors « *ses os seront remplis des vices de sa jeunesse, et ces vices dormiront avec lui dans la poussière.*[2] » Vos années passent, hâtez-vous donc de les offrir à Dieu. Dites-lui : « Mon Dieu, je vous donne les années de mon enfance. Puissent-elles être comme les jeunes années de Jésus ! »

L'oiseau est fait pour voler, le poisson pour nager. Vous verrez au Livre III, pourquoi le petit enfant est au monde.

CHAPITRE XII.

RÈGLEMENT DE VIE POUR LES ENFANTS.

I. *Le matin à votre réveil,* faites le signe de la croix et dites : « *Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur et mon âme.* »

II. *Prières du matin.* — Quand vous êtes habillé, mettez-vous à genoux et dites : *Notre Père, Je vous salue, Marie* et le *Symbole des Apôtres.* — Dites au moins *Notre Père* et *Je vous salue, Marie,* en chemin, ou pendant votre travail.

Faites ensuite une *Méditation.*

MÉDITATION.

1° *L'offrande de la journée.* — Pensez à ce que vous aurez à faire durant la journée, et voyez la manière de bien accomplir chacune de vos actions : — prières, — repas, — devoirs de classe, — emplois, — lieux où vous irez, — personnes avec lesquelles vous vous trouverez, — devoirs envers vos parents ou envers vos compagnons.

Dites ensuite : « *O mon Dieu, je vous offre tout ce que je ferai aujourd'hui en union avec ce que Jésus a fait pour vous plaire.* »

2° *Préparation à la tentation.* — Prévoir, — se prémunir. — Demandez-vous quelle tentation vous aurez probablement pendant la journée, et comment vous l'éviterez.

Dites ensuite : « *O mon Dieu, préservez-moi aujourd'hui de tout péché.* »

III. *Avant et après les repas.* — Faites le signe de la croix et dites le *Benedicite* et les grâces.

Avant les repas, dites : « Bénissez-nous, Seigneur, et ces dons que nous allons recevoir de votre bonté. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. »

Après les repas, dites : « Nous vous remercions de tous vos

(1) Prov. XXII, 6. (2) Job. XX, 11.

bienfaits, ô Dieu qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. — Que les âmes des fidèles trépassés reposent en paix par la miséricorde de Dieu. Ainsi soit-il. »

IV. *Prières du soir.* — 1° Dites *Notre Père, Je vous salue, Marie* et le *Symbole des Apôtres.* — 2° Examinez votre conscience ; dites : « Ai-je omis mes prières ou commis quelque péché aujourd'hui ? » Voyez un moment quel péché. — Dites ensuite : « O Dieu, ayez pitié de moi, pauvre pécheur ! » — Lorsque vous êtes au lit, croisez les bras et dites : « Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur et mon âme. » — Si vous vous éveillez pendant la nuit, priez.

V. *Vertus quotidiennes.* — 1° *La bonne intention.* S'agit-il de prier, de manger, de dormir, de vous habiller, de parler, de chanter, de marcher, de vous asseoir, de recevoir une lettre, d'allumer une bougie, d'aller en classe, de lire, d'écrire, de coudre, de travailler, en un mot de faire une action quelconque, petite ou grande? Dites au commencement, au milieu et à la fin de cette action : « Mon Jésus, tout pour vous. » — 2° S'il vous arrive quelque chose de fâcheux, dites : « O mon Dieu, que votre volonté soit faite ! » — 3° Soyez aimable envers tout le monde. — 4° Pardonnez à ceux qui vous offensent, et parlez-leur avec douceur. — 5° Parents, surveillez vos enfants et donnez-leur le bon exemple. — 6° Enfants, aimez, respectez vos parents et vos maîtres, et obéissez-leur en tout ce qui n'est pas péché.

VI. *Bonnes pratiques.* — 1° Chaque jour entendez la sainte messe. — 2° Visitez le Très-Saint Sacrement, et une statue ou image de la sainte Vierge. Si vous ne pouvez pas aller dans une église où réside le Très-Saint Sacrement, chaque jour après midi agenouillez-vous dans votre maison, vous tournant vers l'église et dites une fois « Je vous salue, Marie, » en l'honneur du Très-Saint Sacrement, et une fois « Je vous salue, Marie, » en l'honneur de la Très-Sainte Vierge. — 3° Dites votre chapelet ou au moins une dizaine d'*Ave Maria.* — 4° Faites une lecture dans quelque bon livre. — 5° Récitez l'*Angelus* le matin, à midi et le soir. — 6° Entrez dans quelque pieuse confrérie. — 7° Faites une retraite chaque année. — 8° Lisez ce Règlement de vie tous les dimanches. — 9° Demandez chaque jour la grâce de la persévérance. — 10° Dites-vous souvent : « Dieu me voit ! »

VII. *Tentations.* — 1° S'il vous vient une tentation, détournez-en votre esprit et dites : « Jésus et Marie, assistez-moi ! » ou bien récitez : « *Je vous salue, Marie,* » jusqu'à ce que la tentation ait disparu. — 2° Chassez promptement une mauvaise pensée comme vous secoueriez une étincelle enflammée qui vous tomberait sur la main. — 3° Détournez les yeux, les oreilles, la langue et les mains de tout ce qui est mal. — 4° Evitez les mauvaises compagnies, les cabarets, les cantines, les danses, les

cafés-chantants, les maisons de jeux, les théâtres, les mauvaises soirées. — 5° Ne lisez pas de mauvais journaux, ni de mauvais livres.

VIII. *Péchés.* — « *Celui qui aime le péché hait son âme.*[1] » 1° Si vous commettez un péché mortel, faites aussitôt un acte de contrition et allez vous confesser le plus tôt possible. — 2° Si vous faites un péché véniel, repentez-vous-en et frappez-vous la poitrine.

IX. *Les sacrements.* — Confessez-vous et communiez à Pâques, et au moins une fois par mois. Ne cachez jamais volontairement un péché en confession. Si vous avez peur d'accuser un péché, dites à votre confesseur : « Mon père, aidez-moi, s'il vous plaît, à dire un péché. » Si vous doutez qu'une chose que vous faites soit bonne ou mauvaise, dites : « Mon père, j'ai un doute que je voudrais éclaircir. »

X. *La mort.* — 1° Réglez vos affaires temporelles. — 2° Préparez-vous à vous confesser et à recevoir le Saint Viatique et l'Extrême-Onction. — 3° Lorsque vous serez sur le point de mourir, ayez soin de faire un acte de contrition ; dites alors : « Mon Dieu, je suis très-affligé de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon, et je ne veux plus pécher. » Un bon acte de contrition sauvera votre âme, si, à vos derniers moments, il n'y a point de prêtre pour entendre votre confession. — 4° Soyez content de mourir, parce que telle est la volonté de Dieu ; dites : « O mon Dieu, que votre volonté soit faite : » — 5° Vivez chaque jour comme si vous deviez mourir le jour même.

CHAPITRE XIII.

CE QU'ON PEUT FAIRE AVEC LES PETITS ENFANTS.

Saint Boniface reçut l'habit religieux à l'âge de quatre ans. *Le vénérable Bède, saint Placide* et *sainte Mechtilde* le reçurent à l'âge de six ans. *Saint Louis de Gonzague* avait coutume de dire qu'il s'était converti à l'âge de six ans.

Le choix de l'enfant. — Comme la princesse *Eadberge* était encore à l'âge le plus tendre, le roi Edouard Ier, son père, voulut éprouver ce qu'elle préférerait : des choses du monde ou de la religion. Deux tables furent préparées sur l'ordre du roi. Sur l'une, on voyait un calice semblable à ceux dont se servent les prêtres à l'autel pendant la sainte messe, et le livre des

(1) Ps. x, 6.

saints Evangiles; sur l'autre, s'étalaient de riches bracelets et de brillants colliers. Eadberge était sur les genoux de son père : « Mon enfant, lui dit le roi, choisis ce qui te plaît le mieux. » Aussitôt, détournant ses regards des bracelets et des colliers, comme s'ils lui déplaisaient, l'enfant va se mettre à genoux devant les objets sacrés qui sont sur l'autre table. Tous ceux qui étaient présents augurèrent de là que cette enfant deviendrait une grande sainte.

Premières impressions. — « L'enfance, dit le P. Faber, est un temps d'études incessantes. L'enfant apprend au jeu aussi bien qu'à l'école. Il observe sans savoir même qu'il observe. Vous trouverez peu d'hommes qui, dans un âge plus avancé, soient devenus plus observateurs qu'ils ne l'étaient dans leur enfance. » La croissance de l'enfant a de l'analogie avec celle d'un jeune arbre. Courbez l'arbrisseau à droite, il croîtra à droite; courbez-le à gauche, il croîtra à gauche. L'enfance est comme une feuille de papier blanc : vous pouvez y écrire tout ce qu'il vous plaît. L'enfance ressemble à une cire molle, qui est prête à recevoir toutes les formes.

Par considération pour la faiblesse des enfants, aussi bien qu'à raison des grâces dont ils sont susceptibles, saint Pacôme déployait un zèle particulier pour les former aux pratiques de la piété. Il disait qu'à cet âge on peut facilement contracter l'habitude de marcher en la présence de Dieu, et faire des progrès dans la perfection, à l'exemple du jeune Samuël. Il comparait les enfants à une terre qui produit à proportion des soins que l'on met à la cultiver, mais qui ne donne que des ronces et des broussailles, quand on la néglige. Prenons donc, concluait-il, un soin particulier des jeunes gens, comme Dieu nous l'ordonne; et alors nous aurons lieu d'espérer que Dieu aussi prendra soin de nous.

« Nos premières affections et nos plus lointains souvenirs sont, selon Digby, comme le phare de nos jours futurs. Occupations distrayantes, ajoute-t-il, efforts violents, noirs chagrins, rien ne pourra les effacer complètement. Notre cœur restera attaché jusqu'à son dernier battement à ce qui a conquis ses premières sympathies, comme aussi notre mémoire conservera toujours le souvenir de ce qui a tout d'abord frappé nos regards, et cela en dépit de tous les obstacles qui pourraient survenir.[1] »

Voici un fait historique. Un père, se voyant dans la nécessité de laisser souvent son enfant seul dans son berceau, avait coutume de lui mettre des fleurs dans ses petites mains pour l'amuser. La vue de ces fleurs exerça sur l'enfant une action lente et mystérieuse qui ne fit que s'accroître avec l'âge; et celui qui jouait avec les fleurs dans son berceau devint le célèbre *Linnée*.

(1) Digby. Compitum, pag. 28.

« La grande source des maux qui affligent le monde, a dit un homme d'Etat moderne, c'est que les enfants ne reçoivent pas l'instruction précoce qui leur conviendrait dans les premières années de leur vie. Quand vous voulez dessécher un marais, non seulement vous pompez l'eau qui séjourne sous le sol, mais remontant au principe du mal, vous détournez les sources qui fournissent l'eau, et vous changez ainsi le marais en un terrain productif. Ainsi devez-vous arrêter le vice dans sa source première, en semant dans l'esprit des enfants les principes de la religion et de la morale. »

Il suit de là que les parents doivent surveiller leurs petits enfants avec un soin excessif. Qu'ils fassent bien attention à ce que leurs enfants entendent, à ce qu'ils voient, aux compagnons qu'ils fréquentent. Ce que l'on apprend dans l'enfance, on ne l'oublie jamais. Les impressions produites chez un enfant sont à jamais ineffaçables; elles l'accompagneront pour son bonheur ou pour son malheur durant toute l'éternité.

Impression d'un regard sur un enfant. — Il existe en Belgique une ville appelée Thourout; un tout petit garçon nommé Achas y habitait. Un jour, quelques religieux franciscains entrèrent dans la maison de son père. L'air de bonté et de sainteté peint sur leur visage le frappa singulièrement. Achas se sentit un vif désir d'être vêtu comme eux; en ayant obtenu la permission de son père, il voulut aussi suivre leur genre de vie et prêcher comme il le leur avait vu faire. Il aimait à réunir autour de lui les autres enfants et à leur raconter la vie des saints. Il donnait de bons avis à tous, même à ses parents et aux personnes qui venaient de loin pour l'admirer. Il vécut saintement, et mourut à l'âge de sept ans.

Impression d'une parole sur un enfant. — *Saint Grégoire,* dans sa vieillesse, alla un jour demander l'hospitalité dans un monastère. Les moines le prièrent de leur raconter l'histoire de sa conversion. « Etant encore tout petit, leur dit-il, j'entendis par hasard prononcer le nom de saint Martin. Je ne savais ni si c'était un martyr ou un confesseur, ni quel bien il avait fait dans le monde; néanmoins je pris l'habitude de jeûner en son honneur, et si quelques petites pièces de monnaie m'étaient données, j'en faisais l'aumône aux pauvres pour l'amour de lui. »

Dans son enfance, *sainte Catherine de Sienne* entendit parler des saints personnages qui vivaient dans les déserts de l'Egypte. Eprise du désir de leur ressembler, elle sortit de la ville par la porte qu'on appelle maintenant *porte de Saint-Marc.* Elle marcha jusqu'à ce qu'elle eût perdu de vue toutes les maisons. Alors elle se crut dans le désert qu'elle cherchait; ayant aperçu une cavité dans le flanc d'une colline, elle s'y tint cachée jusqu'à ce qu'il lui vint la pensée que ses parents allaient être inquiets de ne

pas la voir rentrer à la maison. C'est pourquoi elle s'en retourna dans la crainte de manquer à l'obéissance.

De toutes les impressions du jeune âge, aucune n'est comparable à celles de la première communion.

Impressions de la première communion. — *Le Tasse* fréquentait le collège des Pères Jésuites. Il fit sa première communion à l'âge de huit ans. Voici les paroles qu'il a écrites à ce sujet : « Jamais je n'oublierai le sentiment de dévotion qui s'empara de moi à la vue de la sainte beauté dont resplendissait le temple sacré au jour de ma première communion. Avec quelle piété se frappaient la poitrine ceux qui allaient avec moi recevoir le corps de Jésus-Christ ! Ce sont des souvenirs qui ne me quitteront jamais. » — Heureux les enfants dont les premières impressions se rapportent à Jésus au Saint-Sacrement !

Il y avait un grand empereur qui se nommait *Napoléon Bonaparte.* Un jour, il livra une grande bataille. L'armée ennemie prit la fuite, et il se trouva maître de la moitié de l'Europe. En ce moment, un de ses généraux lui dit : « Sire, voici le plus beau jour de votre vie. » — « Vous vous trompez, répondit l'empereur : le plus beau jour de ma vie, c'est le jour de ma première communion. »

CHAPITRE XIV.

INFLUENCE DES ENFANTS.

Saint François Xavier écrivait des Indes orientales que les enfants de ce pays avaient une telle affection pour les choses de Dieu, et étaient si avides d'apprendre les vérités de la foi, qu'ils ne lui laissaient pas le temps de manger et de dormir, et qu'il était obligé de se dérober à leurs recherches pour réciter son office. Il se servait des enfants pour délivrer les *possédés* du démon. Les prodiges qu'il opérait par leur moyen faisaient l'admiration des chrétiens et des idolâtres.

Le saint étant arrivé à Goa, les enfants vinrent en foule autour de lui. Il les réunit dans l'église, et leur expliqua le symbole des Apôtres, les commandements de Dieu et les pratiques de la piété chrétienne. Semblables à de jeunes plantes, ces enfants recevaient avec une facilité étonnante les impressions que leur donnait le saint missionnaire ; grâce à eux, un notable changement de mœurs s'opéra bientôt dans la ville de Goa. Leur modestie et leur piété étaient une censure tacite de la dépravation morale des personnes plus âgées. Ils reprenaient leurs parents

avec une liberté qui n'était pas de leur âge; ils faisaient rougir de leurs vices les plus grands libertins eux-mêmes.[1]

Faisons ici un raisonnement. Assurément saint François Xavier ne parlait pas avec moins d'énergie et de zèle aux adultes qu'aux enfants. Pourquoi donc ses paroles produisaient-elles plus d'effet sur ceux-ci que sur ceux-là? A cause de la simplicité des enfants; en d'autres termes, c'est parce que les enfants étaient exempts de l'esprit du monde, de l'esprit de cupidité, des sollicitudes de la vie et des habitudes invétérées du vice. Or, la simplicité des enfants de nos jours est la même qu'au temps de saint François Xavier. Si donc, avec douceur, amabilité et simplicité, on se donne la peine de leur indiquer quelques pieuses pratiques courtes et proportionnées à leur faiblesse, ils s'en acquitteront aujourd'hui aussi bien que du temps de saint François.

Lorsque la foi et les mœurs sont en décadence, on peut les relever au moyen des enfants. — Selon le Catéchisme romain, « quelque dépravée que soit une population, le fût-elle au point même de repousser le remède extrême d'une mission, il nous sera toujours possible de conquérir la génération future aussi longtemps que nous pourrons exercer notre action sur les enfants. » En de telles circonstances, la bonne éducation des enfants est l'unique moyen de faire revivre la religion. Aussi un prêtre de Madagascar écrit-il dans les *Annales*. « La régénération du peuple de ce pays ne s'effectuera qu'autant que l'on commencera par l'enfance. » « L'éducation des enfants, dit Son Eminence le Cardinal Wiseman, est maintenant la grande préoccupation de l'Eglise. »

L'enfant qui convertit son père. — Il y a environ quatre ans, un petit garçon s'affligeait beaucoup de voir son père adonné à l'ivrognerie. Il avait six ans, et sa santé était tout à fait délabrée. Un soir qu'il rentrait à la maison après avoir assisté à l'instruction de la Mission des enfants, il voit son père assis sur une chaise, en état d'ivresse. Le petit garçon s'approche, monte sur les genoux de son père, et joignant ses petites mains : « Mon père, lui dit-il, j'ai quelque chose à vous dire : » — « Et quoi donc? » lui dit l'ivrogne. — « Mon père, répond l'enfant, je me sens bien faible, et je pense que je mourrai bientôt. Dieu est si bon! j'espère qu'il me mettra dans son paradis. » — « Eh bien! et après? » — « Lorsque je serai au ciel, j'en suis bien fâché, mais il faudra bien que j'aille dire au bon Dieu que vous allez au cabaret et que vous ruinez toute votre famille. » — C'était Dieu qui avait mis ces paroles dans la bouche du petit garçon; car, à peine les eût-il proférées, que le père, sans dire mot, prit avec émotion son fils dans ses bras, le déposa à terre et s'en alla en toute hâte prier à l'église. Le lendemain matin, il était à genoux aux pieds d'un prêtre et lui faisait sa confession. A partir

(1) Vie de saint François Xavier.

de ce jour, il ne s'enivra plus et ne mit plus le pied dans un cabaret.

L'enfant qui convertit son père à l'occasion de sa première communion. — Dieu se plaît souvent à faire des enfants autant de petits missionnaires pour convertir les pécheurs. Un monsieur de Paris, père de famille, rend compte de sa conversion de la manière suivante : « Par suite de mon éducation, dit-il, j'ignorais entièrement les vérités de la religion; loin d'avoir du respect, je ne me sentais que de la haine pour l'Eglise catholique. J'avais un petit garçon revêche, indocile et plein de mauvais instincts. Je le traitais avec rudesse et sévérité. Quelquefois ma femme me disait : « Prends un peu patience, le petit sera plus sage quand il fera sa première communion. » — Je ne le croyais pas. Cependant il commença à aller au catéchisme. A partir de ce moment, il devint obéissant, respectueux et aimant. Je me dis que j'irais moi-même entendre ces instructions du catéchisme, qui avaient opéré un changement si merveilleux dans mon fils. J'y allai, et j'entendis des vérités qui n'avaient jamais retenti à mes oreilles. Mes dispositions à l'égard de mon enfant étaient toutes changées. Ce n'était pas tant de l'amour que du respect que je commençais à ressentir pour lui. Je me voyais inférieur à lui : il était meilleur et plus sage que moi. La semaine de sa première communion était arrivée; le grand moment approchait. Un jour, après avoir assisté à la messe, mon fils vint me trouver dans ma chambre où j'étais seul. « Mon père, me dit-il, le jour de ma première communion approche; je ne puis me présenter à la sainte Table sans implorer votre bénédiction et votre pardon pour toutes les fautes que j'ai commises et pour les peines que je vous ai si souvent données. Rappelez-vous bien toutes mes fautes, et grondez-moi fort pour que je ne les fasse plus à l'avenir. » — « Mon enfant, lui dis-je, un père pardonne tout. » — Mon fils me regarda alors avec des yeux mouillés de larmes; puis, m'embrassant avec effusion : « Mon père, reprit-il, j'ai une autre chose à vous demander. » — Je savais bien ce qu'il allait me demander : ma conscience me le faisait pressentir; j'en avais peur et je lui dis : Va-t'en; tu me feras ta demande demain. » — Le pauvre enfant ne savait que dire; il me quitta donc et se retira tout triste dans sa petite chambre. Là, il y avait un autel et, sur l'autel, une statue de la sainte Vierge. J'étais fâché de ce que je lui avais dit; c'est pourquoi je me levai et j'allai doucement sur la pointe des pieds à la porte de sa chambre. La porte était entr'ouverte. Je regardai, et je vis qu'il était à genoux devant la sainte Vierge, priant de tout son cœur pour son père. Vraiment, à ce moment, je sentis ce qu'on doit éprouver à la vue d'un ange. Je retournai à ma chambre et, m'appuyant la tête sur les mains, j'allais me mettre à pleurer, lorsque j'entendis un léger bruit. Je levai les yeux. Mon fils était

devant moi. On lisait sur ses traits tout à la fois la crainte, la fermeté et l'amour. « Mon père, me dit-il, je ne puis attendre jusqu'à demain pour vous dire ce que j'ai à vous demander. Je demande que, le jour de ma première communion, vous veniez communier avec ma mère et avec moi. » — Je fondis en larmes ; je me jetai au cou de mon enfant et je lui dis : « Oui, mon enfant, oui, aujourd'hui même tu me prendras par la main, tu me conduiras à ton confesseur et tu lui diras : Voici mon père. » — C'est ainsi que ce petit garçon convertit son père.

Petit enfant, si vous avez des parents qui n'ont pas une bonne conduite, Dieu jette les yeux sur vous pour opérer leur conversion. Mais que pouvez-vous faire? Le bon exemple d'un enfant parle au cœur de ses parents. Il y a ensuite la prière. Dieu sera-t-il sourd à la prière d'un enfant qui demande la conversion de son père et de sa mère? Non ; le *Je vous salue, Marie,* que vous dites chaque jour pour leur conversion, la prière que vous faites pour eux chaque fois que vous entendez la messe, la sainte communion que vous offrez pour eux, les soupirs de votre cœur, tout cela monte vers Dieu et ne sera pas oublié. Le jour viendra où Dieu enverra du ciel la grâce de la conversion dans le cœur de vos parents.

Purifiez la source et le ruisseau sera pur.

CHAPITRE XV.

APPENDICE SUR LES PRIÈRES DES ENFANTS.

C'est un sentiment général que la prière des enfants est puissante auprès de Dieu. Souvent les prières des enfants toucheront le cœur de Dieu, alors que les prières des autres ne seront point exaucées. Nous le savons par une révélation de Dieu même. « *De la bouche des enfants vous avez tiré la louange la plus parfaite.*[1] »

Le 28 mars 1860, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, prononça un discours dans l'église de Saint-Roch à Paris. L'église était comble. L'évêque annonça qu'il allait traiter un sujet concernant les enfants. A cette annonce, une partie des auditeurs, indifférents comme tant d'autres aux intérêts des enfants, se levèrent et s'en allèrent. Vers la fin de son discours, l'orateur fit entendre ces paroles : « Savez-vous ce qui sauve l'Eglise ici-bas? savez-vous ce qui fait sa confiance immortelle depuis tant

(1) Ps. VIII, 3.

de siècles, au milieu de tant de tribulations et de combats? C'est que les enfants sont pour elle! Oui, sa confiance est dans ces milliers d'enfants dont elle est la mère, qui le savent, qui le sentent sans le définir toujours, qui dorment et reposent sur son sein et entre ses bras, qu'elle allaite et nourrit encore pendant la tempête, et qui prient pour elle, que dis-je? dont l'innocence bégaie pour elle des vœux toujours entendus, et répand quelquefois des larmes qui sont toujours recueillies... je ne veux pas dire vengées. Pauvre Eglise, rassure-toi! tu n'as point pour te défendre un million d'armes meurtrières; mais... tu as, sur le sol même de la France, un million de mains innocentes qui s'élèvent pour toi vers le ciel! »

Sa Grandeur l'évêque de Southwark, donnant la Confirmation à Croydon, demanda spécialement les prières des enfants. Il cita plusieurs cas où des écoles catholiques et d'autres faveurs avaient été obtenues par les prières des enfants.

Le R. P. Véard, missionnaire apostolique dans la Nouvelle-Zélande, écrit ces paroles aux rédacteurs des *Annales de la Propagation de la Foi* : « J'ai par-dessus tout confiance dans les prières que les petits enfants de l'Europe adressent à Dieu pour les enfants de la Nouvelle-Zélande. »

Les païens et les Turcs eux-mêmes reconnaissent l'efficacité des prières des enfants.

« A Constantinople, les Turcs ont une coutume remarquable. Lorsque la peste exerce ses ravages, lorsque chaque jour on transporte au cimetière, en dehors des murs, des milliers de cadavres, en ces jours de terreur et de désolation, le *Scheik-ul-Islam* réunit tous les enfants sur une colline magnifique et toute verdoyante, appelée *Oc-Maidan* ou *la Place aux Flèches*. Là, ces enfants se prosternent la face contre terre, et élèvent vers Dieu leurs voix innocentes pour implorer sa miséricorde en faveur de la cité affligée.[1] »

Le trait que nous lisons dans le Livre de Judith, et qui nous montre les petits enfants des Juifs priant pour attirer les bénédictions de Dieu sur la nation, n'a-t-il pas été écrit pour notre instruction? — Digby cite le passage suivant d'un écrivain français : « Ne faisons pas taire ces voix puissantes; laissons les enfants prier à genoux pour nous; nous avons tous besoin des prières de l'enfance. »

Il est donc évident que cette question : Comment les enfants prient-ils? est une question qui mérite d'être étudiée. C'est pourquoi nous posons formellement cette question : *Comment les enfants prient-ils?* — Nous répondons sans hésiter que, d'après ce que nous avons observé nous-même, la grande masse des enfants prie mal ou ne prie pas. Si vous en doutez, allez les voir

(1) Curzon's Travels.

prier. Considérez-les pendant leurs prières à l'école dominicale; allez les voir prier à la sainte messe. Il est certain qu'il y a dans les enfants une somme immense d'activité naturelle et incessante; et si vous laissez un certain nombre d'enfants à eux-mêmes pendant la prière, bien loin que leurs prières soient une *louange parfaite,* vous n'aurez de la plupart d'entre eux qu'une *parfaite inattention,* un frétillement et un chuchotement continuels.

TROIS MÉTHODES DE PRIÈRE POUR LES ENFANTS.

On convient généralement que les prières à l'usage des enfants doivent être très-courtes, très-simples et exemptes de mots difficiles et de longues phrases, abus qui, du reste, est rare. Mais cela ne suffit pas. Alors même que les prières sont parfaitement appropriées à l'âge des enfants, nous croyons, d'après notre constante expérience, que des enfants réunis ne prieront jamais bien, à moins que l'on n'adopte l'une ou l'autre des trois méthodes suivantes :

I. Les enfants prieront bien et avec attention, si quelqu'un dit avec eux la prière à voix haute et distincte, en récitant très-peu de mots à la fois, de manière que les enfants répètent les mêmes mots après celui qui les dirige. Les enfants aiment beaucoup cette manière de prier. Elle est surtout utile lorsqu'ils entendent la sainte messe ou reçoivent la sainte communion.

II. Les enfants peuvent dire tout seul une dizaine de chapelet. Mais il ne faut pas les laisser à eux-mêmes pour la dire à leur gré. On doit les habituer à réciter leurs prières avec des pauses, distinctement et d'une voix sonore.

III. Les enfants *chanteront* leurs prières avec plaisir et avec attention; c'est là encore une bonne méthode pour les faire prier.

Nous avons constaté que, si l'on adopte ces méthodes, les enfants aiment à dire leurs prières et les disent avec beaucoup de cœur et d'ardeur, à la grande édification de ceux qui les entendent, et aussi avec les signes d'une *louange parfaite.*

L'on dira : « Mais les enfants feront-ils attention à leurs prières lorsqu'ils chanteront? » — Nous répondrons qu'en tout cas leur inattention ne sera jamais plus grande que lorsqu'ils disent leurs prières de la manière habituelle. Mais nous avons toujours remarqué que les enfants font une grande attention à leurs prières quand ils les chantent. On doit observer d'abord que, si le chant était en soi une cause de distractions, l'Eglise ne l'aurait pas prescrit pour les prières, l'office divin, les hymnes, les psaumes etc. De même la sainte Ecriture ne nous dirait pas : « *Chantez au Seigneur.* » Saint Augustin n'était pas distrait, mais ému jusqu'aux larmes, lorsqu'il entendait le chant des prières. En outre, lorsque les enfants chantent leurs prières, les mots sortent

de leur bouche plus lentement; ils sont mieux accentués et commandent mieux leur attention.

Il est à propos de considérer les prières des enfants en deux circonstances principales : 1° Leurs prières au catéchisme ou à l'école dominicale; 2° leurs prières à la sainte messe.

I. *Chant des prières et des principales parties de la doctrine chrétienne au catéchisme.*

1° Ce chant est recommandé par le vénérable Bède dans une lettre à Egbert, archevêque d'York. « *Pour que l'instruction pénètre plus profondément,* dit-il, *il faut apprendre aux enfants non seulement à réciter, mais encore à chanter avec soin l'Oraison dominicale, le Symbole des Apôtres, etc.* »

Saint François Xavier, dans les Indes orientales, et saint Aldhelmus, abbé de Glastonbury et évêque de Sherburne, employaient cette méthode du chant.

2° Naturellement les enfants aiment beaucoup à chanter. Pourquoi ne pas tirer de cet attrait le meilleur parti possible, et ne pas en faire un moyen d'apprendre aux enfants ce qui est d'une importance vitale pour leur salut? — Chanter les cantiques ordinaires, c'est une bonne chose, bien que les expressions dépassent souvent la portée de l'intelligence de la plupart des enfants; mais chanter la doctrine chrétienne est une chose beaucoup plus importante, qui par conséquent est encore préférable à la première. Chanter de la belle poésie, c'est bien; mais il est assurément plus important de chanter les devoirs imposés par Dieu lui-même. « *Mes paroles ne quitteront point votre bouche.*[1] »

3° Apprendre par voie de répétition, c'est une chose pénible et laborieuse pour les enfants. En chantant, ils apprennent sans fatigue, et même avec plaisir. Pourquoi vouloir jeter des épines plutôt que des fleurs sur le sentier que leurs petits pieds doivent parcourir?

4° Les enfants apprennent beaucoup plus vite en chantant; de là le proverbe : « *Qu'est-ce qu'un enfant apprendra plus vite qu'une chanson?* »

5° L'une des premières impressions qui frappent l'esprit d'un enfant, lui vient de l'étude de la doctrine chrétienne. Pourquoi le souvenir de l'étude du Catéchisme devrait-il être pour le chrétien plus avancé en âge un souvenir pénible plutôt qu'agréable?

6° Il sera peut-être un peu difficile d'établir dans une paroisse ce système du chant du Catéchisme; mais une fois établi, il deviendra un moyen perpétuel et infaillible d'imprimer les points essentiels de la doctrine chrétienne dans la mémoire des enfants, et d'épargner un travail considérable à ceux qui enseignent.

(1) Is. LIX, 21.

TABLE INDIQUANT L'ORDRE DANS LEQUEL ON POURRAIT CHANTER LA DOCTRINE CHRÉTIENNE PENDANT LE CATÉCHISME OU L'ÉCOLE DOMINICALE.*

A. *Chant au commencement du catéchisme.*

Chantez. 1° Le signe de la croix.
2° La bonne intention.
3° L'offrande de la journée et la préparation à la tentation.
4° La bonne intention.
Enseignez ensuite le Catéchisme, etc.

B. *Chant au milieu du catéchisme.*

Chantez. 1° La bonne intention.
2° Les principaux mystères et les sacrements.
3° Les commandements.
4° La bonne intention.
Continuez le catéchisme, etc.

C. *Chant à la fin du catéchisme.*

Chantez. 1° La bonne intention. — Dites une dizaine du chapelet.
Chantez le *Credo, Notre Père* et *Je vous salue, Marie.* — Dites neuf *Je vous salue, Marie,* avec pauses.
Chantez « *Gloire soit au Père,* » etc.
2° L'examen de conscience.
3° L'acte de contrition.
4° Les actes de foi, d'espérance et de charité.
Huit versets du règlement de vie.
(Racontez ou lisez une petite histoire).
5° La bonne intention.
6° Le signe de la croix.

II. *Prières pendant la sainte messe.*

Le passage suivant se lit dans un ouvrage sur le système d'éducation par David Stowe, ouvrage approuvé par le Comité du Concile sur l'éducation.[1] Le chapitre dont nous allons extraire notre citation a pour titre : « *La sympathie du nombre.* »

« *La sympathie du nombre,* dit David Stowe, exerce une influence puissante pour le bien ou pour le mal. Quelle influence n'exerce pas la sympathie du nombre dans une grande assemblée sur les orateurs et sur les auditeurs, et quel froid produit l'opposé! Le soldat va à la charge avec plus d'ardeur, quand il se voit épaule

(*) Voir l'opuscule de l'auteur intitulé : *Manière d'enseigner le catéchisme,* 2me Partie.

(1) Ce Concile n'est pas celui du Vatican.

contre épaule et côte à côte avec ses compagnons. La foule est excitée par cette sympathie. Quel enfant ne perd pas la moitié de son énergie, lorsqu'il se voit seul? »

On ne peut douter que le même principe de la sympathie du nombre n'agisse sur les enfants avec une force considérable. Le seul fait de se trouver réunis en grand nombre dans l'église, la messe dite spécialement pour eux, la vue de tant de petits compagnons qui se dispersent partout au sortir de l'église, tout cela les frappe, leur donne du goût, de l'ardeur et les attire irrésistiblement à des réunions où ils se voient mêlés à une telle multitude de leurs semblables. Combien d'enfants abandonnés résistent à toute autre influence et ne cèdent qu'à celle du nombre. C'est comme une énorme boule de neige qui roule toujours et qui se grossit sans cesse en s'adjoignant de nouveaux éléments.

Nous supposerons donc une église remplie d'enfants, non pas d'enfants laissés à leur propre faiblesse, à leur propre impuissance, mais, comme cela se pratique en beaucoup d'endroits, aidés et assistés autant qu'il en est besoin. Comme contraste, nous prions le lecteur de songer à l'état actuel des enfants, et de se rappeler tous les efforts tentés par l'enfer en ces derniers temps pour consommer la ruine de cette portion de la race humaine, qui est comprise sous le nom d'enfance. Maintenant nous lui posons cette question : « Y a-t-il au monde un moyen aussi puissant de soustraire les enfants aux maux effrayants dont nous menacent les *écoles anti-chrétiennes*,[1] que celui dont nous parlons en ce moment : l'influence de la sympathie du nombre? Y a-t-il quelque chose de plus efficace que de les réunir en masse chaque dimanche pour accomplir le plus solennel de tous les actes religieux, et pour enflammer et réjouir leurs cœurs par les bienfaits innombrables du saint Sacrifice? »

Appuyé sur l'expérience, nous n'hésitons pas à dire que, lorsqu'il y aura une messe spéciale pour les enfants et que l'on adoptera un moyen convenable pour la leur faire entendre avec attention et avec l'intelligence de ce qui se passe sous leurs yeux, le nombre des enfants qui assistent à la messe le dimanche augmentera des deux tiers. Il faut considérer en outre qu'on ne pourra jamais réunir un aussi grand nombre d'enfants soit à l'école du jour, soit à l'école du soir, soit à l'école dominicale, soit en tout autre temps. Ce n'est qu'à une messe de ce genre que le curé aura devant lui tous les enfants de sa paroisse et qu'il pourra exercer quelque action sur eux. Dans certains endroits que nous connaissons, où il y a une messe spéciale pour la généralité des enfants et des jeunes gens, il se fait une offrande volontaire et au libre choix des enfants. Beaucoup d'entre eux font avec joie leur *offrande à l'autel*, et reçoivent ainsi dès leurs

(1) Voir au Livre VI, chapitre III.

jeunes années une impulsion salutaire relativement à un devoir qui leur incombera plus tard.[1]

Après ces considérations, nous croyons pouvoir affirmer trois choses en ce qui concerne la sainte messe.

1° S'il n'y a pas, dans les centres populeux, une messe spéciale le dimanche pour les enfants, un grand nombre d'entre eux n'entendront pas la messe, pourquoi? parce qu'on aura laissé de côté le plus puissant moyen de les exciter à y assister: nous voulons dire la puissance de l'association et la sympathie du nombre. Un moulin où l'on n'amène que du mauvais grain, ne donnera certainement que de la mauvaise farine. Une congrégation, une paroisse est incessamment entretenue et renouvelée par les enfants. Du moment que les enfants ne sont pas réunis pour la messe le dimanche, ou bien du moment qu'ils n'entendent pas la messe avec dévotion et profit, quelle sorte de paroisse pouvez-vous avoir? « *Peut-on cueillir des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces? — Un mauvais arbre produit un mauvais fruit.*[2] »

2° Si les enfants sont abandonnés à eux-mêmes pendant la messe, ils n'y feront rien pour la plupart, ou bien ils feront pis que rien; car ils s'y comporteront mal. En outre, comme il n'y aura rien pour les intéresser, ils ne continueront pas longtemps à aller à la messe.

3° Si au contraire on a soin de leur venir en aide de la manière indiquée plus haut, on verra se développer les bonnes dispositions latentes que la sainte Ecriture nous dit exister dans le fond de l'âme des enfants, et la sainte messe deviendra le plus puissant moyen de les former à la vertu et de les instruire de la religion. Il sera moralement impossible qu'ils n'arrivent pas à apprendre parfaitement l'essentiel de la doctrine chrétienne, supposé même qu'ils n'aient point d'autre moyen de l'apprendre.

Ces affirmations, nous les basons non pas sur une simple conjecture, mais sur une expérience de longues années.

Voici ce qu'on lisait dans le journal l'*Univers*, il y a quelques années : « Les soldats des forts et des faubourgs de Paris n'avaient guère l'habitude d'assister à la messe le dimanche. Sous le patronage de Son Eminence le Cardinal Archevêque, quelques prêtres zélés prirent à tâche dernièrement de les réunir à l'occasion du devoir dominical. Ces prêtres ont été depuis imités par les Pères Jésuites et par d'autres religieux. Leur projet rencontra d'abord de grandes difficultés. Mais ils adoptèrent un plan qui réussit parfaitement, ce fut de faire chanter des cantiques par les soldats, pendant le saint Sacrifice. A partir de là, les militaires vinrent

(1) L'auteur veut parler sans doute du devoir qui incombe aux fidèles de pourvoir à l'entretien du culte et aux besoins des ministres des autels.
(2) Matth. VII, 16-17.

en foule à la messe; ils semblaient n'être jamais las de chanter les cantiques et les prières de leur enfance. Les officiers suivirent l'exemple des soldats. La messe donna l'idée de prêcher aux soldats une mission pendant laquelle on les réunit chaque soir pour chanter des cantiques et entendre de courtes instructions. Cette mission eut pour résultat une communion générale, le jour de Pâques, dans tous les forts qui environnent Paris. »

Ce fait confirme notre assertion que, si les enfants sont laissés à eux-mêmes, la plupart n'assisteront pas à la messe, et beaucoup de ceux qui y assisteront n'y feront rien. Si au contraire vous les occupez d'une manière attrayante et instructive, vous les verrez accourir en grand nombre au saint Sacrifice, et leurs prières seront des prières « d'*une louange parfaite.* »

La messe dont il s'agit ne doit pas être seulement pour les enfants des écoles, mais pour tous les enfants de la paroisse, qu'ils fréquentent l'école ou non, et aussi pour les jeunes gens qui fréquentent ou du moins que l'on aimerait voir fréquenter l'école dominicale. Dans les missions, quand il y a une messe spéciale pour les enfants, on remarque qu'ils remplissent toujours toute la nef de l'église; et nous croyons que presque partout où cela s'est pratiqué, ils ont continué à fréquenter leur messe après la mission. Conséquemment, toute la nef au moins doit leur être exclusivement réservée pendant cette messe. Il peut résulter de cette mesure quelque inconvénient pour l'une ou l'autre personne; mais aucun inconvénient ne saurait égaler celui de la perte de la jeune génération. Or, rien de plus efficace pour la sauver que cette messe spéciale, pendant laquelle on vient en aide aux enfants d'une manière proportionnée à leurs besoins.

Parlez avec douceur à la timide enfance :
Ainsi vous gagnerez sûrement son amour.
Prenez pour l'enseigner des accents de clémence :
Car si vous l'effrayez, vous ne l'aurez qu'un jour.

Une parole douce est la petite goutte
Qui tombe et va se perdre en l'océan d'un cœur ;
Mais le bien qu'elle opère en l'enfant qui l'écoute,
Vous le saurez au ciel, séjour du vrai bonheur.

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE III.

La grande question ou pourquoi Dieu vous a-t-il créé?

CHAPITRE I.

DIEU VOUS A DONNÉ UN CORPS.

« *Le Seigneur Dieu a formé l'homme du limon de la terre.*[1] »

Le corps en ce monde. — De quoi votre corps est-il fait? — Le corps est fait du limon et de la poussière de la terre; cependant c'est un des chefs-d'œuvre du Créateur. Les hommes, dit saint Augustin, admirent les fleuves, les forêts, les montagnes; mais ils devraient bien plus s'admirer eux-mêmes. Il est bon, par conséquent, qu'un enfant sache combien son corps est une œuvre admirable, afin qu'il apprenne à remercier Dieu de le lui avoir donné.[2] « *Vos corps sont les membres de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit.*[3] »

(1) Gen. II, 7.

(2) 1° *Les os.* — Dans le corps humain il y a des os solides, sur lesquels le corps repose, comme une maison repose sur des piliers et des supports qui l'empêchent de s'écrouler. Il y a dans le corps beaucoup d'os de différentes dimensions et de différentes formes. Si la main, par exemple, n'était qu'un seul os, vous ne pourriez pas ployer les doigts ni saisir un objet quelconque. Dans chaque main vous avez vingt-sept os, admirablement joints les uns aux autres au moyen de cartilages.

2° *La respiration.* — L'air que vous respirez entre par la bouche et les narines dans la gorge. Il descend de là par la trachée-artère dans les poumons, qui sont comme des soufflets qui vous permettent de respirer. Mais pourquoi l'air? Pourquoi respirons-nous? L'air que nous respirons se mêle avec la nourriture, qui va de l'estomac au cœur et se change en sang. — L'air que votre corps respire doit vous rappeler comment Dieu souffla sur l'homme pour faire pénétrer en lui *le souffle de vie.*[1]

3° *La voix.* — Qu'est-ce que la voix? — Comment parlons-nous et chantons-nous? — Nous recevons l'air dans la bouche. Il descend dans les poumons. Une partie de cet air remonte ensuite. En remontant, l'air va frapper deux petits filaments ou cordes de chair, qui n'ont pas un pouce de longueur, au sommet de la trachée-artère. Le choc de la respiration contre ces deux

(3) I Cor. VI.

(1) Gen. II.

Le corps dans l'autre monde. — Le corps sera bien plus admirable après la résurrection générale, qui aura lieu à la fin du monde. Alors, *en un moment, en un clin d'œil, au son de la*

cordes donne un son, et ce son c'est la *voix*. Les voyelles a, e, i, o, u, sont produites par la simple respiration qui frappe les cordes vocales. Les consonnes b, c, d, t, etc., ne sont produites que lorsque la respiration arrive dans la bouche. Là, elles se forment à l'aide des lèvres, de la langue, des dents, du palais et du nez. Par exemple, la lettre t est produite en respirant et en mettant la langue contre le palais. De même, le *chant* n'est autre chose que le son produit par la respiration, qui va frapper les deux petites cordes du sommet de la trachée-artère. Dans le chant, il peut y avoir deux cent quarante changements de voix ou tons, et, en passant d'un ton à un autre, la respiration ne fait que franchir la 11,200e partie d'un pouce. Telle est la *voix*, cet instrument si admirable et cependant si simple, par lequel nous pouvons communiquer aux autres nos plus intimes pensées, ces secrets de nos cœurs, qui sont si profonds qu'aucune créature de la terre, qu'aucun esprit de l'enfer ou du ciel, excepté Dieu, ne peut les connaître. « *O Seigneur*, dit le Psalmiste, *vous avez découvert de loin mes pensées.*[1] » — Oui certes ! elle est admirable la voix de notre corps ; mais il y a une voix beaucoup plus admirable encore, c'est la voix de l'âme. Avec la voix du corps nous parlons aux hommes ; mais avec la voix de l'âme nous parlons à Dieu ; nous lui disons : *Notre Père qui êtes aux cieux*, et Dieu nous écoute.

4° *La nourriture.* — Pourquoi mangeons-nous ? La nourriture se change en sang. Voyons comment cela se fait. D'abord, votre main présente les aliments à votre langue, laquelle est plate comme une assiette pour les recevoir. La langue peut juger des différents goûts des aliments, afin que nous ne mangions pas ce qui nous serait nuisible. Vous avez mis, je suppose, une tranche de pain sur votre langue, il vous faut détacher ce qui est dans la bouche de ce qui est dehors. C'est pour cela que, sur le devant de la bouche, vous avez douze dents incisives qui, comme un couteau, coupent un morceau de la tranche de pain ; vous avez ainsi une *bouchée*. Mais il vous serait impossible d'avaler la bouchée : elle est trop grosse pour descendre dans la gorge. Dieu y a pourvu : de chaque côté de votre bouche, il a planté dix dents plates ; ces dents broient la nourriture et la réduisent en poudre en quelque sorte, comme une meule de moulin écrase le blé et le réduit en farine. Ainsi la nourriture, la viande est comme moulue et réduite en poudre sèche. Mais une poudre sèche ne passerait pas par la gorge ; c'est pourquoi il y a, dans la bouche, trois sources de salive, deux sous la langue, et une du côté de l'oreille droite. Tandis que les dents écrasent la nourriture et la réduisent en poudre, la salive sort de ces trois sources, se mêle avec la poudre et en fait une pâte. C'est à cause de cela que, lorsqu'un homme qui a faim s'approche d'une table bien servie, on dit que l'eau lui vient à la bouche. Nous dépensons ainsi environ six onces de salive dans chaque repas. Lorsque la nourriture a été réduite en pâte, la langue la pousse en arrière et l'envoie dans la gorge. Au sommet de la gorge, il y a une ouverture, la trachée-artère, par laquelle nous respirons. Or, la nourriture doit passer au-dessus de ce conduit, et cependant si un peu de nourriture tombe dans la trachée-artère, nous sommes étouffés. Comment donc se fait-il que la nourriture passe par-dessus la trachée-artère ? La Providence de Dieu a réglé cela d'une manière admirable. Au sommet de la trachée-artère, il y a un couvercle ou petite porte ; or, au moment du passage de la nourriture, ce couvercle s'abaisse de manière que la nourriture puisse passer par-dessus. Alors la nourriture descend dans l'estomac ; là, elle est transformée par le travail de la digestion. Elle va ensuite au cœur, où, se mêlant avec l'air reçu des poumons, elle est changée en sang. C'est le sang

(1) Psal. CXXXVIII, 3.

dernière trompette que fera retentir un archange,[1] les morts *ressusciteront* et sortiront de leurs tombeaux. Voyez ce que deviendront alors les corps de ceux qui auront servi Dieu en cette vie! *Premièrement,* il n'y aura plus ni mort, ni pleurs, ni cris, ni afflictions, parce que le premier état sera passé.[2] — *Secondement*, le corps, maintenant enseveli dans la corruption et horrible à voir, ressuscitera glorieux et brillera comme le soleil dans le royaume de Dieu.[3] — *Troisièmement*, le corps, comme un esprit, pourra traverser les corps solides: la terre, les pierres, les portes des maisons,[4] comme Jésus-Christ entra dans l'appartement où les apôtres se trouvaient réunis, quoique les portes en fussent fermées.[5] — *Quatrièmement*, le corps pourra en un instant se transporter d'un lieu en un autre, malgré la distance, fût-ce même du plus haut des cieux à la terre ; car il deviendra spirituel.[6] Ainsi *Jésus-Christ réformera le corps de*

qui nourrit le corps, lequel éprouve toujours une certaine déperdition, et a par conséquent toujours besoin de nourriture; et c'est ainsi que nous vivons.

Donc, « *soit que vous mangiez, soit que vous buviez ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu.*[1] » Vous dites dans l'Oraison dominicale : « *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* » Lors donc que vous mangez le pain qui doit entretenir la vie de votre corps, pensez aussi à ce pain qui doit entretenir la vie de votre âme. Quel est ce pain de l'âme? Jésus-Christ vous le dit : « *Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.*[2] »

5° *Les yeux.* — Les yeux sont dans la tête qui est la partie du corps la plus élevée, afin que nous puissions voir les choses de loin. L'œil est un globe rond et blanc. Au milieu de ce globe, se trouve une ouverture appelée la *pupille de l'œil;* c'est par elle que la lumière peut y pénétrer. Autour de cette ouverture, il y a un beau réseau ou rideau appelé *iris.* Lorsque la lumière est trop abondante, ce réseau devient plus large pour amoindrir la lumière, et lorsqu'il y a peu de lumière, il se rétrécit pour en donner davantage. Ce réseau est noir, ou brun, ou bleu, ou gris; ce qui fait que nous disons qu'une personne a les yeux noirs, ou bruns, etc. — Comment l'œil voit-il les objets? Vous devez d'abord savoir que la lumière parcourt environ 66,000 lieues par seconde. La terre a environ 8,000 lieues de circonférence, de sorte que la lumière ferait huit fois par seconde le tour de la terre. La lumière donc arrive d'un arbre, ou d'une maison, ou de tout autre objet que vous regardez, et vient imprimer dans votre œil l'image de cet objet. Elle traverse l'ouverture ou la pupille de l'œil et laisse l'image à l'arrière-partie de l'œil. Par le moyen des nerfs, cette image est transmise de cette partie de l'œil au cerveau, et du cerveau elle est communiquée à l'âme. En un moment, vous pouvez voir des millions d'objets à la fois, des arbres, des feuilles, des hommes, des maisons, des villes, etc. — Les images de ces millions d'objets existent toutes à la fois dans l'espace d'un demi-pouce, qui se trouve à l'arrière-partie de l'œil. Et cependant elles ne se confondent pas les unes avec les autres. Si un homme devait peindre un million d'images sur un demi-pouce de papier, ce ne serait que confusion; mais l'œil est l'œuvre de Dieu. « *J'ai élevé les yeux vers vous, ô Dieu! qui habitez dans les cieux. Comme les yeux des serviteurs sont attachés sur les mains de leurs maîtres, de même nos yeux sont fixés vers le Seigneur notre Dieu, en attendant qu'il ait pitié de nous.*[3] »

(1) I Thes. I, 4. (2) Apoc. XXI, 4. (3) I Cor. XV. Matt. XIII.
(4) I Cor. XV. (5) Jo. XX. (6) I Cor. XV.

(1) I Cor. X, 31. (2) S. Jo. VI, 52. (3) Ps. CXXII, 1-2.

notre humilité, en le conformant à son corps glorieux au moyen de cette vertu efficace par laquelle il peut s'assujettir toutes choses.[1]

Tel est le corps admirable que Dieu a fait du limon et de la poussière de la terre pour nous le donner.

L'âme et le corps. — Si un mot arrive à votre oreille, votre âme le sait aussitôt. Si vous voyez, si vous touchez quelque chose, si un objet frappe votre pied ou si vous éprouvez un mal quelconque, votre âme le sait à l'instant. Comment cela se fait-il? — Des yeux, des oreilles, des mains et des pieds, en un mot de chaque partie du corps, des filaments de chair appelés *nerfs* montent au cerveau. Tout ce qui arrive aux yeux, aux oreilles ou au corps, court le long des nerfs jusqu'au cerveau; et là, par des moyens que nous ne pouvons comprendre, l'âme en prend connaissance. Vous remuez la main, vous avancez le pied et vous marchez; comment cela se fait-il? L'âme veut marcher ou se détermine à marcher; cette volonté de l'âme se communique au cerveau, du cerveau elle passe plus vite que l'éclair au pied, et le pied obéit et marche. Ainsi Dieu a donné à votre âme un pouvoir admirable sur votre corps : elle ordonne au pied de marcher et le pied obéit. Sur la terre, nulle autre puissance que votre âme ne peut déterminer votre pied à se mouvoir librement.

Le pauvre boiteux. — Il y a peu de personnes qui remercient Dieu de leur avoir donné un corps, des yeux pour voir, des pieds pour marcher. C'était en l'année où Jésus monta au ciel. Il y avait un pauvre assis à l'une des portes du temple de Jérusalem.[2] Il était estropié, boiteux de naissance. Tous les matins, ses parents le portaient à l'entrée du temple, et il y restait assis toute la journée, demandant l'aumône à ceux qui entraient ou sortaient. Le voyant perclus et incapable de travailler, les Juifs avaient compassion de lui, et lui donnaient les uns plus, les autres moins; de la sorte, le pauvre boiteux pouvait se procurer un peu de pain pour vivre. Or, un jour vers trois heures après midi, arrivèrent deux apôtres de Jésus-Christ, saint Pierre et saint Jean, qui allaient au temple dire leurs prières. Le pauvre estropié les ayant aperçus, leur demande l'aumône. Saint Pierre le regarde et lui dit : « *Je n'ai ni or, ni argent; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche.* » Le peuple qui était là, ayant entendu les paroles de saint Pierre, regardait le boiteux pour voir s'il était guéri. Le nom de Jésus est un nom de force et de puissance : à peine ce nom fut-il sorti de la bouche de saint Pierre, qu'aussitôt, avec la rapidité de l'éclair, la vie pénétra dans les membres de ce pauvre estropié. Il se leva, et grâce à cette nouvelle vie que le nom de Jésus venait de donner à ses pieds, il entra à la suite

(1) Phil. III, 21.

(2) Act. III.

des apôtres, dans le temple du Seigneur. Son cœur surabondait de joie et de reconnaissance, parce qu'il avait obtenu l'usage de ses membres. Il criait à haute voix et remerciait Dieu; et tout le peuple qui était dans le temple l'entendait louer et bénir le Seigneur.

Telle était la reconnaissance de cet homme, qui n'avait l'usage de ses pieds que depuis un instant. Vous, mon enfant, vous avez l'usage de vos pieds depuis des années. En avez-vous remercié Dieu une seule fois? On n'apprécie la valeur de la vue, de l'ouïe, de la parole, du mouvement, que lorsqu'on perd ces précieuses facultés, et qu'on devient aveugle, sourd ou estropié. C'est pourquoi on dit en Irlande : « *L'ombre de l'arbre n'est estimée que lorsque l'arbre est abattu.* »

Pensez donc aux nombreux bienfaits que Dieu vous a accordés en vous donnant un corps, et dites-lui : « Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir donné une langue pour parler et pour louer votre saint nom. Je vous remercie de m'avoir donné des oreilles pour entendre et pour écouter votre divine parole. Je vous remercie de m'avoir donné des mains pour travailler et pour faire de bonnes œuvres. »

Dieu vous a donné un corps admirable, mais il vous a encore donné autre chose, une chose beaucoup plus admirable que votre corps : il vous a donné *une âme !*

CHAPITRE II.

DIEU VOUS A DONNÉ UNE AME.

A quoi l'âme ressemble-t-elle? — L'âme n'est pas comme ces choses que l'on peut voir des yeux du corps. Vous dites quelquefois : « J'ai vu une pierre, j'ai vu une vache, j'ai vu mon pied. » Personne n'a jamais dit : « J'ai vu mon âme. » Pourquoi? Parce que l'âme est un esprit et ne peut être vue des yeux du corps. Si vous disiez que votre âme est bleue, rouge, grise, ou que vous avez des pensées rondes, des pensées carrées, ou bien si vous disiez que votre mémoire pèse une livre, que vous voulez partager votre mémoire en quatre parts, on rirait de vous. Votre âme ne s'use pas comme la pierre; elle ne se fane pas comme la fleur ou comme les feuilles qui tombent des arbres en automne; elle ne s'évanouit pas comme les couleurs de l'arc-en-ciel, qui s'effacent à nos regards. Aussi disons-nous que l'âme est *immortelle !* Cela veut dire qu'elle ne mourra jamais.

Nous différons des bêtes, parce que les bêtes n'ont ni âme, ni

raison. Personne n'a jamais entendu dire qu'une vache s'est bâti une maison. Vous n'avez jamais non plus entendu dire que quelqu'un ait lu un livre à un cheval ou à un chat, parce que ces animaux n'ont point d'intelligence; ils n'ont point d'âme. Si un cheval franchit une barrière, personne ne dit qu'il a commis un péché, parce qu'un cheval n'a pas de raison.

Votre âme ne ressemble pas à votre corps. Votre âme pense; mais jamais personne ne dira : « Ma main pense, mon pied se ressouvient... » Qui s'aviserait de dire que son âme a un [illegible] ou la rougeole, ou qu'elle a des rides comme un vieillard? L'âme ne meurt donc pas comme le corps. Après la mort, elle va dans l'autre monde.

L'âme ressemble à Dieu. — Lorsque le temps est beau et que le soleil luit, mettez un miroir devant le soleil. Vous verrez dans le miroir l'image et la ressemblance de ce soleil brillant; de même dans votre âme il y a l'image et la ressemblance de Dieu!

1° Dieu est un *esprit;* votre âme est un esprit.

2° Dieu est *un;* votre âme est *un* seul esprit.

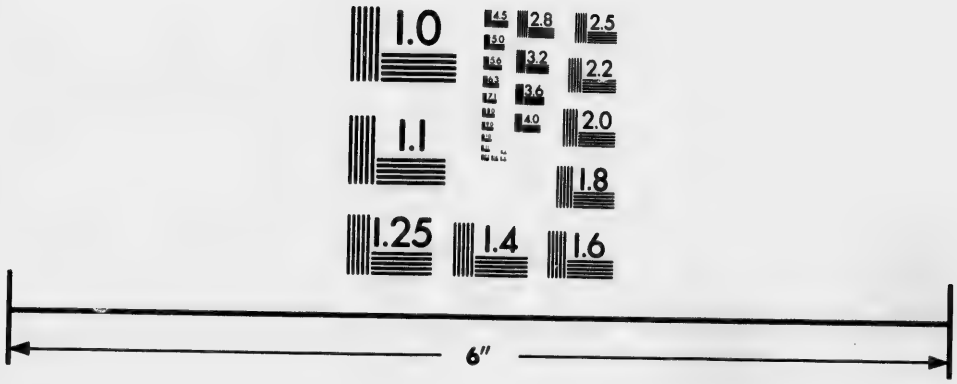
3° En Dieu, il y a trois Personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Dans votre âme, il y a trois grandes facultés : la volonté, la mémoire et l'intelligence.

Votre âme a une mémoire qui peut se rappeler les choses passées. Ainsi ce qui est mort vit en quelque sorte dans la mémoire de l'âme. L'âme a une volonté et, comme Dieu, elle peut dire : « *Je veux,* ou *je ne veux pas.* » Si un enfant fait l'*école buissonnière* et s'absente de la classe, il reçoit une punition, parce qu'il n'était pas forcé de manquer en classe ; il pouvait s'en absenter ou ne pas s'en absenter, selon qu'il le voulait. Il a une volonté libre. Mais si une pierre vous échappe de la main et tombe à terre, vous ne la battez pas, parce que la pierre ne pouvait pas faire autrement; elle n'a pas de volonté. Votre âme pense et a une intelligence. Les pensées de l'âme peuvent en un moment monter au ciel et descendre en enfer, parcourir la longueur et la largeur de la terre et pénétrer jusque dans ses dernières profondeurs. Vos pensées peuvent se porter sur les années passées, et atteindre l'avenir le plus reculé jusqu'au delà du dernier jour du monde, jusque dans l'éternité.

4° Dieu est *immortel,* c'est-à-dire que Dieu ne mourra jamais, mais qu'il vivra toujours! De même votre âme ne sera jamais réduite au néant; elle existera toujours dans l'autre monde.

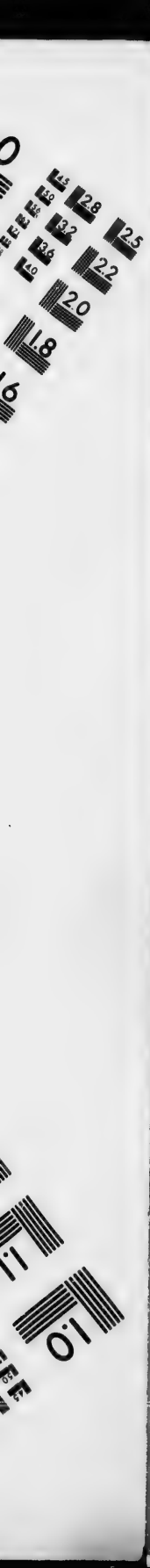
Une âme de l'autre monde! — Lorsque Notre-Seigneur vivait sur la terre, il y avait un homme appelé Jaïre, père d'une fille unique âgée de douze ans. Cette fille se mourait. Jaïre vint trouver Jésus et, tombant à genoux devant lui, le pria d'aller guérir sa fille. Tandis qu'il parlait au Sauveur, on vint lui annoncer que sa fille était morte. « *Ne craignez pas,* lui dit Jésus ; *croyez, et votre fille sera sauvée ;* » puis il se rendit dans

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

la maison mortuaire. Beaucoup de personnes étaient là, pleurant autour du cadavre de la jeune fille. Jésus fit éloigner tout ce monde, à l'exception du père et de la mère de l'enfant et de ses apôtres. Alors, usant de sa toute-puissance, il prend la morte par la main et dit : « Jeune fille, je te l'ordonne, lève-toi. » A l'instant, l'âme revient animer le corps, l'enfant se lève et marche ![1] — Vous voyez comment cela s'est fait : le corps était mort; mais le saint Evangile dit que *l'âme revint* de l'autre monde. L'âme n'était donc pas morte avec le corps. Votre âme ne sera pas renfermée entre les planches d'un cercueil, ni ensevelie dans la tombe. Lorsque le corps meurt, l'âme ne meurt pas. Elle va de ce monde à son Dieu qui l'a créée.[2]

Vous avez donc une âme qui est la ressemblance de Dieu; une âme qui, par ses pensées, peut faire venir devant elle le passé, le présent et l'avenir; une âme qui peut raisonner; une âme qui peut vouloir et choisir le bien ou le mal. « *Devant l'homme,* dit l'Ecclésiastique,[3] *sont la vie et la mort, le bien et le mal; ce qu'il aura choisi, lui sera donné.* »

L'âme est beaucoup plus belle que le corps.

CHAPITRE III.

LA BEAUTÉ DE L'AME.

La conversion de Brigitte. — Sainte Catherine habitait la ville de Sienne en Italie. Il y avait de son temps dans la même ville une femme appelée Brigitte. C'était une méchante femme. Sa vie était si scandaleuse, qu'on la chassa de la ville. Elle alla demeurer dans une petite chaumière à la campagne. Sainte Catherine aimait à exercer les œuvres de miséricorde; or, une des plus grandes œuvres de miséricorde, c'est de prier pour la conversion des pécheurs. Moïse fit un jour à Dieu cette prière : « *O Dieu, pardonnez son péché à ce peuple, selon la grandeur de votre miséricorde,* » et Dieu lui répondit : « *J'ai pardonné selon ta parole.*[4] » — Un jour, sainte Catherine était dans l'église, priant à genoux devant le Saint-Sacrement. Elle demandait la conversion d'une pauvre pécheresse. Voici quelle était sa prière; lorsque vous la connaîtrez, vous pourrez prier aussi pour les pauvres pécheurs : « Mon doux Jésus, disait-elle, souvenez-vous de la pauvre Brigitte et ayez pitié d'elle. Vous avez

(1) S. Luc. VIII.
(2) Eccl. XII.
(3) Eccli. XV, 18.
(4) Num. XIV, 20.

travaillé, vous vous êtes fatigué pendant trente-trois ans pour sauver cette âme. Vous avez versé votre sang sur la croix, vous avez souffert une mort amère pour son salut; et maintenant que vous pouvez la sauver, vous ne la sauveriez pas? Pourquoi cette pauvre âme serait-elle perdue? Est-ce que ses péchés sont tellement grands que votre sang divin ne pourrait pas les laver et les effacer? O Jésus, soyez bon envers cette pauvre créature; ayez pitié d'elle; parlez-lui au cœur et elle sera sauvée. » — Lorsque la prière de sainte Catherine fut achevée, elle entendit une voix qui sortait du tabernacle, demeure de Jésus au Saint-Sacrement. « Ma chère Catherine, disait le bon Sauveur, j'ai entendu ta prière. J'en suis content. Je te remercie de ce que tu pries pour la pauvre Brigitte, parce que telle est ma providence, que lorsqu'on me prie pour les pécheurs, j'ai pitié d'eux et je les convertis. Tu as bien fait de prier pour Brigitte; car elle va bientôt mourir; et si tu n'avais pas prié pour elle, elle serait morte dans ses péchés et serait allée en enfer. Mais maintenant, puisque tu me l'as ainsi recommandée, j'aurai pitié d'elle et je la convertirai. » *Dieu*, dit le Psalmiste,[1] *avait résolu de perdre le peuple d'Israël, si Moïse, qu'il avait choisi et qu'il aimait, ne s'y fût opposé en brisant le veau d'or, et en se présentant devant lui pour détourner sa colère et empêcher qu'il n'exterminât le peuple comme celui-ci le méritait.*

Le lendemain, Brigitte passait dans la rue, l'esprit occupé comme d'ordinaire de choses vaines et mauvaises. « *Seigneur*, dit Jérémie,[2] *je sais que la voie de l'homme ne dépend point de l'homme, et que l'homme ne marche point et ne conduit point ses pas par lui-même.* » Ces paroles se vérifièrent dans la pécheresse Brigitte. En effet, voici que tout à coup une pensée, une lumière céleste pénètre dans son âme. « *O Dieu, vous avez merveilleusement fait briller une lumière*[3] » dans cette âme. Elle se rappelle ses péchés passés. La lumière de Dieu lui montre l'horrible, l'affreux état de sa conscience. *Toute sa beauté a disparu. Elle est tombée dans l'abjection. Elle est couverte de ténèbres.*[4] Elle songe à la grandeur et à la bonté de Dieu. Elle comprend combien il est terrible de violer la loi du Créateur en sa présence, de faire servir au blasphème cette langue que Dieu lui-même nous a donnée, et d'employer contre le Seigneur la force qu'il a mise dans nos mains et dans nos pieds. « *Cieux, écoutez, et toi, terre, prête l'oreille : mon peuple m'a méprisé.*[5] »

Brigitte, à ces pensées, se sent le cœur rempli d'une amère tristesse; elle fond en larmes : « Mon Dieu, s'écrie-t-elle, quelle méchante créature j'ai été! Comment ai-je pu vous offenser si souvent et si gravement? Quel mal m'avez-vous jamais fait? Oh!

(1) Ps. cv, 23. (2) Jér. x, 32. (3) Ps. LXXV, 5.
(4) Lament. (5) Is. I, 2.

que vous avez été bon et aimable envers moi, alors même que je vous offensais, vous mon Créateur! Vous êtes mort pour mon amour, ô mon Dieu! J'ai une extrême douleur d'avoir péché contre vous, parce que vous êtes si plein de bonté! Jamais, ô Seigneur! jamais plus je ne vous offenserai; non jamais, jamais plus. »

Bientôt Brigitte est à l'église, préparant sa confession. Elle examine avec soin sa conscience pour y voir tous ses péchés mortels, et cherche combien de fois elle les a commis chaque jour, chaque semaine, chaque mois ou chaque année. Elle fait avec la plus grande ferveur des actes de contrition et de bon propos; elle se décide en particulier à fuir désormais les personnes et les lieux qui ont été pour elle des occasions de péchés. Elle se confesse et s'accuse avec douleur de ses fautes. Elle éprouve sans doute de la honte à les déclarer; mais n'importe : elle les avoue toutes franchement, et prie humblement son confesseur de lui en donner le pardon, par la vertu du précieux Sang de Jésus-Christ. L'absolution du prêtre lui est accordée. « *Par l'autorité de Jésus-Christ,* lui dit-il, *je vous absous de vos péchés, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.* » En ce moment, la vertu et le pouvoir du Sang de Jésus-Christ sont appliqués à son âme, et ses péchés disparaissent comme les ténèbres à l'apparition de la lumière. « *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez,*[1] » a dit le Sauveur à ses prêtres. Brigitte n'oublie pas la pénitence que son confesseur lui a imposée et elle l'accomplit fidèlement.

Peu après, sainte Catherine se trouvant à l'église entendit de nouveau la voix de Jésus-Christ, qui lui disait de son tabernacle : « Ma chère Catherine, la pauvre Brigitte pour laquelle tu m'as prié est morte. Elle a fait une bonne confession. Ses péchés lui ont été pardonnés; et maintenant elle est en purgatoire. Tu iras en compagnie de ton ange gardien faire visite à son âme. »

Une visite au purgatoire. — Les portes du purgatoire ayant été ouvertes à sainte Catherine et à son bon ange, la première chose qui attira son attention, ce fut le feu. Elle n'avait jamais vu un feu aussi violent, aussi pénétrant, aussi cruel. C'était un feu qui dévorait jusqu'au plus intime de l'âme. Il lui semblait que les flammes de l'enfer ne pouvaient brûler avec plus d'ardeur. Ah! ces âmes que dévorent les feux du purgatoire peuvent dire, comme Job dans ses souffrances : « *Les flèches du Seigneur sont en moi, et leur malignité s'insinuant dans mes veines épuise mes esprits!*[2] » Nombreuses, ou plutôt innombrables comme les feuilles des forêts, étaient les âmes que la Sainte vit dans le lieu de l'expiation. Parmi elles, plusieurs avaient mené sur la terre une vie très-sainte. Il y en a fort peu qui vont au ciel sans

(1) Jo. xx. (2) Job. vi, 4.

passer par le purgatoire ; car si *les étoiles ne sont pas pures aux yeux du Seigneur, combien moins le sera l'âme d'un homme mortel ?*[1]

Toutes ces âmes semblaient d'une patience inaltérable dans leurs tourments et parfaitement résignées à la volonté de Dieu. Elles ne cessaient de dire et de répéter : « *O mon Dieu, que votre volonté soit faite !*[2] » Elles paraissaient même se réjouir dans leurs souffrances, voyant qu'à chaque instant ces souffrances les rapprochaient de Dieu. « *Le Seigneur*, dit l'Ecclésiastique,[3] *est plein de compassion, et il pardonnera les péchés au jour de la tribulation.* » Aussi ces saintes âmes disent-elles comme saint Paul :[4] « *Je surabonde de joie au milieu de ma tribulation,* » et avec le Psalmiste : « *O mon Dieu, votre verge m'a consolée.*[5] » — Il leur est aussi bien doux de savoir que Dieu les aime et est avec elles, ce qui leur donne lieu de dire avec le Roi-Prophète : « *Je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi.*[6] » Elles savent d'ailleurs que leurs tourments auront un terme. Sainte Catherine vit encore qu'elles étaient souvent consolées par la visite des saints anges, qui venaient les rafraîchir, comme la rosée de la nuit rafraîchit les plantes desséchées. C'est ainsi que pendant l'agonie mortelle de Notre-Seigneur au jardin de Gethsémani, au moment où il éprouva une sueur de sang, un ange descendit du ciel pour le fortifier et le consoler.[7] Jésus lui-même voulut, après sa mort, porter des paroles de consolation à ses chères âmes qui étaient dans les limbes.[8]

Comment sont soulagées les âmes du purgatoire. — Il sembla à la Sainte que beaucoup d'âmes allaient au ciel avant le temps fixé pour la fin de leurs tourments. *Dieu les délivrait de leur détresse.*[9] Plusieurs, parmi celles-ci, avaient beaucoup prié pendant leur vie pour les âmes des défunts. « *Bienheureux les miséricordieux car ils obtiendront miséricorde.*[10] » Le temps de leur châtiment était fort abrégé à cause des prières qu'on offrait pour elles sur la terre. Elle remarqua aussi que les âmes du purgatoire se réjouissent surtout lorsqu'on dit la *sainte messe* pour elles, c'est-à-dire, lorsqu'on offre pour elles à l'autel le précieux sang de Jésus-Christ. Chaque jour des âmes sortent du lieu de l'expiation, grâce à ce saint Sacrifice. C'est alors qu'elles comprennent bien la signification de ces paroles du prophète : « *Vous aussi, ô Christ, par le sang de votre alliance, vous avez fait sortir les prisonniers d'un lac qui est sans eau.*[11] »

La Sainte vit encore qu'un grand nombre d'âmes étaient délivrées du purgatoire, parce que sur la terre quelqu'un avait

(1) Job. xxv, 5-6.
(2) Matt. vi, 10.
(3) Eccli. ii, 13.
(4) II Cor. vii, 4.
(5) Ps. xxii, 4.
(6) Ibid.
(7) Luc. xxii.
(8) I Petr. iii.
(9) Ps. cv.
(10) Matt. v.
(11) Zach. ix, 11.

fait pour elles le *Chemin de la Croix* et avait demandé que le précieux sang de Jésus-Christ, répandu sur ce chemin de douleur, leur tînt lieu de satisfaction. « *Le sang de Jésus-Christ*, dit saint Jean, *nous purifie de tout péché.*[1] » Elle vit que les prières auxquelles la Sainte Eglise a attaché des indulgences pour les âmes du purgatoire opèrent des merveilles. — « *Tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel.*[2] » — Pourquoi donc ne dirions-nous pas pour ces saintes âmes quelques unes de ces prières? par exemple, cette petite oraison jaculatoire: « *Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur et mon âme,* » à laquelle sont attachés cent jours d'indulgence applicables aux fidèles défunts. Un petit enfant peut très-bien offrir à Dieu une œuvre profitable aux âmes du purgatoire, en disant par exemple : « Mon Jésus, pour votre amour je vais apprendre ma leçon et je vous offre cette étude pour les défunts. » Une petite fille dira : « Mon Jésus, pour vous plaire, je vais coudre ou faire cette commission, et je vous offre cette fatigue pour les âmes des fidèles trépassés. » — Un autre enfant fera un acte de mortification et dira : « Mon Jésus, pour votre amour, je ne mangerai pas cette douceur ; je vous offre cette privation pour les âmes du purgatoire. » Saint Paul disait : « *Je me réjouis dans mes souffrances pour l'Eglise.*[3] » Si les enfants savaient combien, en agissant ainsi, ils soulagent ces pauvres âmes, ils offriraient pour elles toutes leurs bonnes œuvres.

Il se peut qu'une prière ou une bonne œuvre ne soit pas appliquée à l'âme même que l'on désire soulager, soit parce que celle-ci est déjà sortie du purgatoire, soit pour quelque autre raison connue de Dieu ; mais cette prière n'est pas pour cela perdue : elle est appliquée à une autre âme selon le bon plaisir de Dieu.

Lorsque quelqu'un prie pour les âmes du purgatoire, Dieu, dit sainte Catherine, s'en réjouit et l'en remercie en quelque sorte. Mais rien ne peut égaler la reconnaissance de ces pauvres âmes, dès qu'elles savent qu'on prie pour elles. Les esprits qui sont dans l'autre monde connaissent ce qui se passe sur la terre. Les anges savent quand un pécheur fait pénitence et ils s'en réjouissent, nous dit l'Evangile.[4] Les âmes du purgatoire prient beaucoup et avec ferveur pour les chrétiens charitables qui prient pour elles. Sainte Catherine de Bologne nous apprend comment Dieu prête l'oreille aux prières de ces chères âmes, et assure qu'elle a obtenu, par leur intercession, beaucoup de faveurs qu'elle avait demandées en vain aux saints du ciel.

Les âmes du purgatoire oubliées. — Notre Sainte continue le récit de sa vision. « Parfois, dit-elle, le purgatoire retentissait de lamentations et de cris douloureux. Ce n'étaient pas des cris

(1) I Jo. I, 7.
(2) Matt. XVIII.
(3) I Col. I, 24.
(4) S. Luc. XV.

d'impatience, mais de paisibles plaintes. Quelle en pouvait être la raison? Pourquoi ces âmes se plaignaient-elles? Etait-ce parce qu'elles ne pouvaient plus supporter le violent incendie de ce feu terrible? Non; car elles étaient résignées et paraissaient même contentes d'expier leurs péchés par le tourment de ces flammes dévorantes. Quelle était donc la cause de leurs gémissements? Sainte Catherine écouta leurs paroles. Elle les entendit se plaindre de ce que sur la terre on oubliait de prier pour elles. Des messes avaient été demandées pour telle ou telle, et ces messes n'étaient pas célébrées. Des parents se voyaient oubliés de leurs enfants, des frères oubliés de leurs frères et sœurs. Beaucoup avaient été charitables pendant leur vie, et avaient espéré qu'au moins par reconnaissance, on prierait pour eux après leur mort; mais ils étaient aussi oubliés. Ces âmes disaient avec tristesse : « *Je suis oubliée comme un mort qui n'a plus l'affection d'aucun cœur.*[1] » « *Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, au moins vous, mes amis; car la main du Seigneur m'a touchée!*[2] »

Une âme sortant du purgatoire. — Quel magnifique spectacle que celui d'une âme qui sort du purgatoire pour aller au ciel! Tout à coup un ange, illuminé de la gloire de Dieu, descendit dans ce lieu d'expiation. Sainte Catherine l'entendit s'écrier qu'il y avait une âme dont les souffrances étaient arrivées à leur terme, et que Dieu daignait admettre dans le ciel. A cette nouvelle, tout le purgatoire demande quelle est cette âme bienheureuse. L'ange la désigne. « Ame fortunée, lui dit-il, bien des années de tourments vous étaient encore réservées; mais quelqu'un sur la terre a prié pour vous. Et maintenant, par l'ordre de notre Dieu plein de miséricorde, vous êtes libre. » « *Levez-vous, ma bien-aimée, levez-vous; l'hiver est passé.*[3] » *Dieu a changé vos larmes en joie, et vous a environnée d'allégresse.*[4] *Réjouissez-vous, car nous irons dans la maison du Seigneur.*[5] *Venez vous présenter devant lui dans des transports de joie* » et de vifs sentiments de reconnaissance.[6]

A l'instant même, tombent les liens qui tenaient cette âme enchaînée dans les flammes. La voilà hors du feu. Non, plus de feu, plus de souffrances, plus de larmes. L'ange la dirige vers le ciel. Les autres âmes, la voyant sortir du sein de leur prison, la contemplent avec délices et la saluent à son passage. « Adieu, lui disent-elles, adieu, âme bienheureuse! lorsque vous serez arrivée devant le trône de Dieu, ne nous oubliez pas. Dites de notre part des paroles de tendresse à la Très-Sainte Vierge, Mère de Jésus, à saint Joseph, à nos anges gardiens, à nos saints patrons, à tous les anges et à tous les saints. Dites-leur de prier pour nous. Adieu, âme fortunée, nous nous reverrons dans le

(1) Ps. XXX, 13. (2) Job. XIX, 21. (3) Cant. II, 10-11.
(4) Ps. (5) Ps. CXXI, 1. (6) Ps. XCIX, 2.

ciel! » Cette âme est maintenant hors du purgatoire, entourée des chœurs des anges; mais elle ne peut pas encore paraître en présence de la majesté de Dieu, « *qui habite une lumière inaccessible.*[1] » Il faut auparavant qu'elle soit revêtue de la lumière de gloire. Voyez; l'ange orne la bienheureuse âme du blanc vêtement des saints, de l'étole de gloire, de la couronne de pierres précieuses : « *Le salut que vous lui avez procuré, Seigneur, est accompagné d'une grande gloire; mais vous couvrirez encore sa tête d'une gloire plus éclatante et vous lui donnerez une beauté admirable.*[2] » O belle âme! Son éclat est plus brillant que le soleil, et éclipse la lumière des étoiles. La voilà à la porte du ciel. Tout le paradis se réjouit à sa vue. « *Qui est celle-ci,* disent les habitants des cieux, *qui s'avance brillante comme l'aurore, lorsqu'elle se lève, qui est belle comme la lune et éclatante comme le soleil?*[3] Une question ensuite se trouve sur les lèvres de tous les élus : « Qui donc, disent-ils, a, par ses prières, délivré cette âme du purgatoire et l'a envoyée au ciel? Que toutes les bénédictions divines tombent sur la personne charitable qui a introduit parmi nous, pour notre commune joie, cette âme désormais notre compagne et notre sœur! »

Mais voici que la sainte âme se trouve devant le trône de l'auguste Trinité. « *Elle voit la face de Dieu.*[4] » *Elle voit Dieu dans sa gloire.*[5] *La lumière de sa face brille sur elle.*[6] Elle adresse dans le paradis sa première prière à Dieu! Le ciel se tait! Pour qui prie-t-elle? Écoutez! « Mon Dieu, dit-elle, ayez pitié de l'âme charitable qui, par ses prières, m'a retirée des flammes du purgatoire. O Dieu! ne permettez pas qu'elle devienne la proie des flammes de l'enfer! » Tout le ciel écoute; et Dieu n'est pas sourd à la première prière que lui adresse l'âme bienheureuse qui vient d'entrer dans la gloire. Cette âme que vos prières ou vos bonnes œuvres auront délivrée des tourments du purgatoire, ne vous oubliera jamais. Lorsque vous serez en proie au trouble, à l'angoisse, à la tentation ou réduit à la dernière agonie, elle priera pour vous, comme les saints nous l'enseignent.

L'âme de Brigitte en purgatoire. — Sa beauté. — Sainte Catherine vit dans le purgatoire un autre spectacle admirable. Son ange, levant tout à coup la main, lui montra une âme dans les flammes. « Catherine, dit-il, regardez, regardez! Voilà l'âme de cette Brigitte qui avait mal vécu, mais qui a fait une bonne confession avant de mourir. » La sainte avait été tellement ravie des merveilles du purgatoire, qu'elle avait à peine considéré attentivement une âme en particulier. Maintenant, elle allait contempler l'âme de Brigitte. Jusqu'alors elle ne savait pas ce que c'est qu'une âme. Elle fut frappée de la beauté merveilleuse

(1) S. Jo. I. (2) Ps. XX, 6. (3) Cant. VI, 9.
(4) Matt. XVIII. (5) Ps. CI, 16. (6) Ps. IV, 7.

de celle-ci. Il est vrai qu'il y avait en elle quelques points obscurs et quelques taches que le feu devait effacer, comme on voit quelquefois des points noirs dans le soleil. Mais sa beauté ne laissait pas de l'emporter mille fois sur toutes les beautés de ce monde. Qu'aurait pu comparer la sainte à la beauté de cette âme? Pensait-elle aux doux éclats de l'aurore matinale et aux belles couleurs de l'arc-en-ciel? cette âme était beaucoup plus belle. Se rappelait-elle l'éclat éblouissant des rayons du soleil en plein midi? la lumière qui rayonnait de cette âme était beaucoup plus éclatante; on eût dit que la splendeur du soleil n'était qu'une ombre obscure en comparaison de la splendeur de cette âme. Songeait-elle aux astres étincelants du firmament? cette âme était beaucoup plus brillante. Se représentait-elle la blancheur si pure du lis du printemps et de la neige tout fraichement tombée? ce n'était là qu'une blancheur terrestre : dans l'âme de Brigitte, c'était la blancheur du ciel! Catherine avait souvent tremblé de frayeur en entendant le tonnerre gronder au milieu d'épais nuages, et en voyant les sillons de feu décrits par les éclairs; mais il y avait quelque chose de plus imposant et de plus solennel dans la beauté de cette âme : c'était une majesté devant laquelle elle se tenait avec crainte et délices. Ainsi Moïse et Elie apparurent-ils majestueux en compagnie de Jésus-Christ sur le Thabor.[1] Sainte Catherine eût voulu contempler toujours la beauté si admirable et si ravissante de l'âme de Brigitte. C'est maintenant, se disait-elle, que cette âme doit *participer à la nature divine*.[2] Elle pria son ange de lui dire ce qui rendait cette âme si belle. L'esprit céleste lui répondit que cette beauté avait pour principe l'image et la ressemblance de Dieu qui était dans cette âme, ainsi que la grâce divine qui en sera l'ornement durant toute l'éternité.*

L'âme d'un petit enfant. — Oh! quelle beauté admirable que celle d'une âme, ne fût-ce que celle d'un petit enfant qui a été baptisé! Si vous pouviez voir une âme, vous éprouveriez, en présence de sa beauté, une joie si grande, que vous ne pourriez la supporter. Vous mourriez de joie, absolument comme celui qui meurt de chagrin, parce qu'il ne peut supporter une grande peine. Est-il donc étonnant que Dieu s'intéresse tant au salut des âmes, puisqu'elles sont si belles?

Ainsi, mon enfant, vous avez dans votre âme l'image et la ressemblance de Dieu; et si sa grâce est dans votre cœur, si vous l'aimez et le servez, votre âme est plus belle que toutes les beautés de la nature.

Cependant vous ne comprendrez bien la grandeur du bienfait que Dieu vous a accordé en vous donnant une âme si belle, qu'autant que vous connaitrez le prix qu'il a lui-même donné pour cette âme.

(1) Luc. IX, (2) II Petr. I.

(*) Nous n'avons pu trouver le récit de ces visions dans les ouvrages qui retracent la Vie de sainte Catherine de Sienne. LE TRADUCTEUR.

CHAPITRE IV.

LE PRIX DE L'AME.

Prix ou valeur. — Que faut-il entendre par ces mots : prix ou valeur d'une chose? — Une petite fille veut acheter du fil. Elle va à un magasin où l'on en vend. « Monsieur, dit-elle au marchand, je voudrais acheter du fil. » — On lui montre du fil, et elle en prend autant qu'elle en veut. « Quel est le prix de ce fil, dit-elle alors ; combien coûte-t-il ? » Le marchand regarde le fil et répond : « Ce fil coûte dix centimes. » Ainsi dix centimes, voilà le prix ou la valeur du fil. L'enfant donne la somme demandée.

Votre âme a-t-elle été achetée? — Mon cher enfant, votre âme a été achetée par le bon Dieu, comme ce fil a été acheté par cette petite fille. « *Vous avez été achetés à grand prix,* » dit l'Apôtre.[1]

Nous allons tâcher de savoir le prix que Dieu a donné pour votre âme, pour chaque âme, pour l'âme d'un petit enfant, pour l'âme même d'un idiot qui n'a pas d'intelligence.

Votre âme a-t-elle été achetée à prix d'or ou d'argent? — Non. Tout l'or, tout l'argent des mines d'Australie et de Californie, tout l'or, tout l'argent qui sont sur la terre et dans la terre ne pourraient payer une seule âme. Réunissez les soies, les velours, les diamants, les perles, les pierres précieuses et toutes les autres richesses que renferment tous les magasins du monde ; ajoutez-y toutes les richesses de l'univers : tout cela ne suffirait pas pour racheter l'âme d'un seul petit enfant qui n'a pas même encore la raison.

« *Nous n'avons pas été rachetés au prix de choses corruptibles, comme l'or et l'argent,* » dit saint Pierre.[2] — Dieu a-t-il acheté votre âme au prix des étoiles et du soleil qui brillent au firmament? — Non. Ni le soleil, ni les astres, ni le monde, ni des millions de soleils, d'étoiles et de mondes ne suffiraient pour acheter une seule âme. Rien en ce monde n'y suffirait.

Votre âme a-t-elle été achetée au prix des richesses du ciel? — Elevons nos pensées jusqu'au ciel. Il y a dans le ciel des richesses bien différentes de celles de la terre. Des richesses comme il y en a dans le ciel ! « *l'œil de l'homme n'a rien vu, et il n'a été donné au cœur de l'homme de rien connaître de semblable.*[3] » Eh bien ! Dieu a-t-il acheté votre âme au prix des richesses du ciel? — Non ; toutes ces richesses, le Trône de la

(1) I Cor. VI. (2) I Petr. I. (3) I Cor. II.

gloire divine même, ce siège de la Très-Sainte Trinité, « *ce Trône qui subsistera durant toute l'éternité,*[1] » ne suffiraient pas pour acheter l'âme d'un pauvre idiot sans intelligence.

Le prix donné pour votre âme. — La croix. — Quel est donc le prix que Dieu a donné pour une âme? Oh! *l'homme ne connaît pas le prix d'une âme.*[2] Le prix d'une âme! quelle langue pourra le dire? Mais écoutez! Jésus-Christ est le Fils de Dieu, la seconde personne de la Très-Sainte Trinité; sa génération date des jours de l'éternité et il vit pendant les siècles des siècles; c'est lui qui a fait le monde, et, à sa parole, le ciel et la terre pourraient être anéantis. Eh bien! levez les yeux et voyez *la croix!* A cette croix ce même Jésus-Christ, Fils de Dieu, Dieu lui-même, est suspendu comme un criminel! Il a pris un corps et une âme semblables aux nôtres et il a été cloué à la croix! De ses mains et de ses pieds jaillissent quatre ruisseaux de sang qui se répandent sur la terre; tout le sol du Calvaire en est rougi. Le Fils de Dieu est suspendu entre le ciel et la terre par quatre clous qui lui traversent les mains et les pieds! Regardez; oui, regardez Jésus. Il a la tête inclinée, elle s'est affaissée sur sa poitrine! Il a rendu l'âme! Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est mort sur une croix! Les hommes qui vivaient alors virent le Dieu qui les avait créés, ils le virent cloué au bois de la croix sur le Calvaire. Ils le virent tout sanglant, dans un cruel supplice. Ils entendirent ses soupirs douloureux, ils le virent exhaler son âme et mourir. Le soleil alors s'obscurcit, la terre trembla et se fendit, les tombeaux s'ouvrirent et les morts ressuscitèrent.

Demandez à Jésus pourquoi il mourut ainsi.

Le petit enfant parle à Jésus. — Qu'un petit enfant vienne s'agenouiller devant la croix pour y prier. Jésus aime que les petits enfants lui adressent la parole. « Mon doux Jésus, dit un petit enfant, je vous vois tout sanglant et mourant sur la croix. O spectacle étonnant! Dites-moi donc, mon Jésus, pourquoi cela? Pourquoi vous, qui êtes Dieu et le Créateur de toutes choses, mourez-vous ainsi sur une croix? Pourquoi avez-vous permis à des êtres à qui vous avez donné la vie, de vous enlever la vie à vous-même? » — L'enfant a parlé; il se tait et Jésus lui répond: « Mon cher enfant, ton âme est extrêmement belle et précieuse. J'ai voulu l'avoir, l'acheter; j'ai parcouru du regard toutes mes œuvres, au ciel et sur la terre, pour voir s'il s'y trouvait quelque chose que je pusse donner pour l'acheter; mais je n'ai rien trouvé. J'ai alors compris que je ne pouvais acheter ton âme qu'*au prix de mon sang et de ma vie!* J'ai fait réflexion combien il serait terrible pour moi, le Créateur, de mourir; mais considérant que, si je mourais, j'aurais ton âme, j'ai été content de donner mon sang et ma vie pour l'acquérir. »

(1) Hebr. I. (2) Job.

Une balance. — Maintenant, mon enfant, je puis vous faire connaître le *prix d'une âme.* Le prix d'une âme, c'est *le sang* et la *vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu!* Je prends une balance en main : je mets sur un plateau de la balance le précieux *sang* et la *vie* du Fils de Dieu ; je mets sur l'autre plateau une *âme.* O merveille! le poids est le même de chaque côté. L'âme pèse autant que le sang et la vie du Fils de Dieu! Désormais donc, quand vous rencontrerez une créature qui a une âme, considérez-la avec étonnement, et inclinez-vous avec respect devant cette âme rachetée par le sang précieux de Jésus-Christ.

Le pauvre orphelin. — Voyez ce pauvre petit orphelin tout déguenillé, sans chaussures, sans pain, sans asile et sans amis. Pauvre enfant! tandis que tu erres dans les rues, tu te dis : « Personne ne s'occupe de moi, personne ne fait attention à moi. » Tu ne sais donc pas, ô petit orphelin, que la lumière du ciel brille sur ton âme; tu ne sais donc pas que Dieu et ses anges ont les yeux fixés sur toi, que Dieu parle de toi aux princes du ciel, et leur dit : « Oh! âme bénie que celle de ce petit enfant! Je donnerais pour l'âme de ce pauvre enfant le ciel et la terre; que dis-je? je donnerais même le sang divin de mon Fils Jésus! » Quel dommage que des âmes si précieuses soient négligées et abandonnées!

Ames abandonnées. — Maintenant détachez vos regards de la croix et portez-les aux quatre coins de la terre. Regardez l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique. Que voyez-vous? Des millions d'âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort, dispersées de toutes parts sans qu'on s'en occupe plus que d'une pierre ou d'un bois sec, et abandonnées comme la dépouille d'un vil animal. Elles sont là comme de vieilles hardes ou des morceaux de fer rouillé, ou encore comme une vieille semelle jetée dans la rue et que personne ne veut ramasser. Cependant chacune de ces âmes est précieuse devant Dieu ; elle lui est aussi chère que le sang de Jésus-Christ, son Fils unique. Du haut du ciel, Jésus regarde cette terre, le cœur tout affligé, parce qu'il y a si peu d'hommes qui l'aident à sauver ces âmes chéries qu'il a rachetées au prix de son sang!

Maintenant, voyons si vous pourrez répondre à une question concernant votre âme.

CHAPITRE V.

LA GRANDE QUESTION.

La grande question. — Il y a une question grande entre toutes les autres; c'est la question des questions. La voici : Dieu vous a créé; il vous a donné un corps; il vous a donné une âme immortelle, rachetée par le sang de Jésus-Christ; vous n'êtes en ce monde que pendant quelques années bien courtes; vous passez rapidement et ensuite on ne vous voit plus. Or, dites-moi : « *Pourquoi Dieu vous a-t-il créé?* » Pourquoi vous a-t-il mis au monde? pourquoi existez-vous? quelle est la grande chose que vous avez à faire ici-bas? quelle est votre grande affaire, votre grande occupation en ce monde? C'est là la grande question. « *Pourquoi Dieu vous a-t-il créé?* » Il y en a très-peu qui pensent quelquefois à cette question capitale; mais ceux qui sont sages se la font souvent à eux-mêmes.

Les religieux. — Ecoutez ce que font certains religieux. Au milieu de la journée, ils se rendent à la chapelle de leur monastère et là, à genoux, ils se font à eux-mêmes la *grande question : Pourquoi Dieu m'a-t-il créé?* Ai-je fait aujourd'hui ce pour quoi Dieu m'a créé? — Le soir, de nouveau à genoux dans la chapelle, ils se font encore la *grande question : Pourquoi Dieu m'a-t-il créé?* Ai-je fait, dans l'après-midi, ce pour quoi Dieu m'a créé? — Une fois par mois, ils se choisissent un jour pendant lequel ils ne font rien autre chose que de s'adresser à eux-mêmes la *grande question : Pourquoi Dieu m'a-t-il créé?* Ai-je fait, pendant ce mois, ce pour quoi Dieu m'a créé? — Chaque année, ils restent dix jours en silence, ne prêchant pas, n'entendant pas les confessions et ne parlant à aucun être humain. Ils passent ces dix jours à se faire la *grande question : Pourquoi Dieu m'a-t-il créé?* Ai-je fait, pendant cette année, ce pour quoi Dieu m'a créé?

Cette question : « *Pourquoi Dieu m'a-t-il créé?* » est une question que tout homme sage s'adresse souvent. S'il lit, s'il mange, s'il marche, pendant les travaux de la journée, dans le silence de la nuit, cette grande pensée se présente à son esprit : *Pourquoi Dieu m'a-t-il créé?* Tâchons, nous aussi, mon enfant, de trouver la réponse à cette question : « *Pourquoi Dieu vous a-t-il créé?* »

Dieu vous a-t-il créé pour être riche, pour gagner de l'argent?

Ce que chacun fait. — Je vais dans une grande ville, à Dublin, à Londres, à Liverpool, à Manchester ou à Cork. Partout je vois beaucoup de personnes en mouvement. Il y a dans leurs traits quelque chose qui indique qu'elles ne mènent pas une vie oisive, qu'elles ont une affaire importante à traiter, quelque chose de grand à faire. On dirait qu'il y a une chose qui absorbe toutes leurs pensées et remplit toute leur âme. J'arrête un homme et je lui dis : « Mon cher ami, voudriez-vous bien me dire quelle est la grande occupation, la grande affaire qui remplit toutes vos pensées et qui prend tout votre temps? » — « Ma grande affaire, me répond-il, la grande affaire que j'ai à traiter, c'est de gagner de l'argent et de devenir riche. » — Plus loin, je vois un petit garçon courir dans la rue; je lui dis : « Mon enfant, arrêtez un instant; qu'est-ce donc que vous avez? Pourquoi courez-vous ainsi? » — « Je vais faire une commission, » me répond-il. — « Et pourquoi allez-vous faire cette commission? » — Il me répond : « Pour gagner de l'argent. » — J'avance et j'entre dans un magasin; j'y vois un homme fort occupé depuis le matin jusqu'au soir; tous ses moments sont pris; il a à peine le temps de manger. Je lui dis : « Pourquoi travaillez-vous si péniblement? Quel est votre but? Quelle est la fin que vous vous proposez? » — Il me répond : « Je veux gagner de l'argent et devenir riche. » — Ainsi la volonté, la mémoire, l'intelligence, les pensées et les désirs des hommes sont toujours dirigés vers l'argent. L'argent est comme l'axe autour duquel ils tournent; ils ressemblent à la terre qui tourne toujours sur son axe. Ainsi en est-il de tout le monde : du jeune homme et du vieillard, du riche et du pauvre; ainsi agit-on partout et en tout lieu, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.

Je m'arrête alors un moment, et je me fais encore à moi-même la grande question : « *Pourquoi Dieu nous a-t-il créés?* Quelle est la grande chose que nous avons à faire ici-bas? » Et lorsque je vois tous les hommes dépenser leur temps, leurs forces, leur santé et leur vie pour gagner de l'argent, je me dis : « Ne serait-ce point pour cela que Dieu nous aurait créés? la grande chose que nous avons à faire, n'est-ce pas réellement de gagner de l'argent, de faire fortune et de devenir riches? » Mais quoi! en serait-il ainsi? Voyons.

Histoire d'un mauvais riche. — Dans la ville de Jérusalem où Jésus mourut sur une croix, vivait autrefois un homme très-riche. Il avait une telle fortune, qu'il savait à peine jusqu'où s'étendaient ses possessions. Il avait de l'or et de l'argent, des terres et des maisons à n'en pas voir la fin. Il habitait un magnifique palais. Ceux qui vont à Jérusalem voient encore maintenant l'emplacement de ce palais; le souvenir de sa splendeur a passé de père en fils jusqu'à nos jours; et les habitants de Jérusalem montrent encore au voyageur le lieu où se trouvait

autrefois cette merveille. « C'est ici, disent-ils, qu'était la maison de l'*homme riche*. » Elle était située près de la *voie douloureuse*, vers la quatrième station où Jésus rencontra sa sainte Mère, lorsqu'il portait sa croix en allant de la maison de Pilate au Calvaire. Rien de ravissant comme les salles de ce palais. Elles étaient ornées et remplies des meubles les plus précieux. Vous y eussiez vu des fauteuils et des tables faits des bois les plus riches, tels que cèdres du Liban et palmiers de Cadès, les marbres les plus luisants et les plus variés, des tapis de Perse, des rideaux du plus fin velours, des pierres précieuses, des perles étincelantes, l'ivoire le plus blanc, des miroirs, des tableaux d'un prix fabuleux. Lorsque cet homme si opulent se mettait en voyage, il avait à sa suite une longue file de superbes voitures, auxquelles étaient attelés des chevaux de luxe les plus beaux du monde.

Marchait-il dans les rues de Jérusalem, tous les yeux se fixaient sur lui; car il était vêtu de pourpre et d'un lin blanc comme la neige. Ses festins étaient splendides; chaque jour il faisait des repas somptueux. Les vins les plus chers, les mets les plus délicats et les plus succulents que l'on pût trouver étaient servis à sa table. Le peuple lui donnait le nom d'*heureux*. Souvent ceux qui passaient devant son palais, le regardaient en disant : « Comme cet homme doit être heureux ! il est si riche ! Oh ! que je voudrais être riche comme lui ! » — « *On a appelé heureux*, dit le Psalmiste, *le peuple qui a ces choses*.[1] »

Le mauvais riche tombe malade et meurt. — Un jour cet homme si riche se sentit mal; car la maladie frappe le riche aussi bien que le pauvre. Aussitôt le docteur est appelé et il vient sans perdre une minute. Il entre dans la chambre du malade; il s'approche de son lit, le regarde, lui tâte le pouls et examine sa langue. Il garde le silence pendant quelques instants, puis il dit : « Je pense, Monsieur, que vous êtes très-mal; mais je vais vous envoyer un médicament et j'espère que dans peu de jours vous irez mieux. » — Le riche se sent renaître à la pensée qu'il sera bientôt guéri. On lui apporte la potion médicale; il la prend et quelques jours après il meurt! Son corps pâle, inanimé, aussi froid que le cadavre d'un pauvre dans sa chétive cabane, est déposé sur un superbe lit de parade; mais son âme, qu'est-elle devenue? Au moment même où il rendait le dernier soupir, *son âme était ensevelie pour toujours dans l'enfer*; oui, ensevelie dans un cercueil de feu, mais d'un feu ardent et dévorant!

Le deuil. — Lorsque le riche fut mort, il y eut grand deuil dans son palais. Le grand homme était parti, il n'était plus! Si en ce moment vous aviez été dans sa maison, vous eussiez vu une chambre vaste et magnifique. C'était un spectacle merveil-

(1) Ps. CXLIII, 15.

leux que celui qu'offrait cette chambre. Chose étrange! Il était midi; le soleil luisait de tout son éclat et brillait comme dans ces contrées de l'Orient; néanmoins pas un de ses rayons ne pénétrait dans cette chambre spacieuse. Les blancs stores étaient baissés et les contrevents complètement fermés. Cependant la chambre n'était pas dans les ténèbres : elle était éclairée par des centaines de lumières; mais l'obscurité des murailles tapissées de drap noir semblait écarter l'éclat même de la lumière, pour ne laisser paraître qu'un jour de mort et de deuil. Les personnes qui se trouvaient dans cette chambre, ne se mouvaient qu'avec lenteur et tristesse. Si elles parlaient, ce n'était qu'à voix si basse et si faible, qu'on pouvait à peine les entendre; vous eussiez cru que le riche n'était qu'endormi et qu'on craignait de le réveiller. Cependant il s'était endormi du dernier sommeil, dont il ne se réveillera jamais en ce monde.

La fin du mauvais riche. — Les deux cercueils. — Mais portez vos regards vers l'extrémité de cette vaste chambre, là où il y a tant de lumières. Tous les yeux semblent tournés de ce côté. Qu'y a-t-il donc là? Un cercueil riche et splendide. Il est fait de bois de cèdre, c'est-à-dire du bois le plus précieux. Il est enveloppé d'un velours de soie noire. Sur ce drap déjà si riche, vous voyez l'or et l'argent étinceler, j'allais presque dire flamboyer au milieu des lustres suspendus de toutes parts. L'intérieur du cercueil est tapissé de satin, de soie et de franges d'or. Et pour qui ce cercueil magnifique? Là est étendu le cadavre du mauvais riche! Mais au fond de l'enfer, son âme se trouve dans un *cercueil de feu!* Dans cette chambre, autour du cercueil, il y a les voisins, les amis du riche. Ils parlent entre eux et disent : « Quel beau! quel magnifique cercueil! » Mais dans l'enfer, ce sont les démons qui entourent le cercueil de feu dans lequel l'âme du riche est ensevelie. Ils parlent aussi et se disent : « Quel cercueil brûlant! Oh! qu'il est brûlant! Qu'il est horrible d'être enfermé dans ce cercueil de feu pour toujours, pour toujours, et de n'en sortir jamais, jamais! »

Telle fut la fin de ce riche. Il vivait au sein de l'opulence; « *il est mort et il a été enseveli dans le feu de l'enfer!* » Mais pourquoi alla-t-il en enfer? Quelle fut la cause de sa damnation? Le voici : *Il n'a pas connu la grande chose qu'il avait à faire pendant sa vie.* Il a été victime d'une grande erreur : il croyait que la plus grande chose de toutes était d'être riche. Il fut riche, et il alla en enfer! — Que penserez-vous des richesses au moment de la mort?

La réponse du lit de mort. — Enfant qui lisez ce livre, peut-être qu'une fois devenu grand, vous travaillerez avec ardeur et vous vous fatiguerez pour vous enrichir. Je vous adresse maintenant une question : « Mon cher enfant, quand vous serez étendu sur votre lit de mort, est-ce que vous vous direz à vous-même :

« *J'ai beaucoup travaillé pendant ma vie, j'ai supporté de rudes fatigues; maintenant je suis riche, je vais mourir et, parce que je suis riche, je meurs content et heureux?* » Mon enfant, je vais répondre pour vous à cette question : « *Le riche mourut et il fut enseveli dans l'enfer!* »

Il est très-difficile à un riche d'aller au ciel.

Le chameau et l'aiguille. — Qu'est-ce qu'une aiguille? — Un petit enfant répond : « Une aiguille, c'est un instrument de couture qui est percé à l'un de ses bouts. Cette ouverture s'appelle *le trou de l'aiguille*; elle est si petite que vous pouvez tout juste y faire passer un fil. » — « Très-bien, mon enfant. Maintenant dites-moi ce que c'est qu'un chameau? » — « Un chameau, c'est une grande et grosse bête, plus grosse qu'un cheval. Il peut endurer longtemps la soif; aussi, lorsque des voyageurs ont à traverser d'arides déserts où il n'y a point d'eau, ils se servent de chameaux. » — Très-bien! Je vais maintenant vous parler d'une aiguille et d'un chameau.

Allons voir le chameau. Prenez un crin, un seul crin du dos du chameau. Essayez de le faire passer par le trou de l'aiguille. Voyez : le crin passe par le trou de l'aiguille très-facilement. — Maintenant, autre chose. Prenez en main, le grand, le gros, le large pied du chameau. Essayez de le faire passer par le trou de l'aiguille. Impossible. — Maintenant, encore autre chose. Mettez une corde au cou du gros chameau et attirez-le vers l'aiguille. Essayez de le faire passer avec son corps si grand par le trou si petit de l'aiguille : c'est encore plus impossible. — Eh bien! Jésus-Christ dit qu'*il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le ciel!*[1]

Donc gagner de l'argent et devenir riche, ce n'est pas la grande chose que vous ayez à faire en ce monde; ce n'est pas pour cela que Dieu vous a créé. Dieu aurait-il créé un homme pour ce qui trop souvent cause sa perte?

Un riche peut-il se sauver? — Sans doute il est possible à un riche de se sauver; car on trouve des saints qui ont été riches. Mais ils ont fait un bon usage de leurs richesses : ils les ont employées au service de Dieu; ils ont été charitables envers les pauvres; ils ont mené une vie vraiment chrétienne. Mais pourquoi est-il si difficile à un riche d'aller au ciel? Y a-t-il quelque chose de mauvais dans l'or et l'argent? L'or et l'argent n'ont-ils pas été créés par Dieu comme les pierres et les arbres? L'or et l'argent ne sont pas mauvais en eux-mêmes; mais les hommes en font généralement un mauvais usage et commettent des péchés, parce qu'ils sont riches ou parce qu'ils veulent le devenir. C'est pourquoi Jésus-Christ dit : « *Malheur à vous qui êtes riches!*[2] »

Mais qui sont ces riches?

(1) Luc. XVIII. (2) Luc. VI.

Un mot aux pauvres. — Ce ne sont pas seulement ceux qui ont de l'argent que Dieu considère comme riches. Au jour du jugement, beaucoup de pauvres seront condamnés comme riches. Mais comment un pauvre peut-il être appelé riche? Il n'a pas d'argent en poche, son coffre est vide. — Il est vrai qu'il n'a pas d'argent, mais il est vrai aussi qu'il a dans le cœur une soif ardente de l'argent et cette soif maudite le porte à beaucoup de péchés. Par exemple, il y a beaucoup de pauvres dont toutes les pensées n'ont d'autre objet que l'argent. Ils oublient Dieu, ils ne songent plus à assister à la sainte messe ni à recevoir les sacrements. Cet homme est sans travail, il perd ses gages : il devient impatient, il blasphème contre Dieu. Cet autre fait un faux serment pour acquérir ce qui ne lui appartient pas. En voici un qui aime à boire dans les cabarets : il dérobe, il trompe pour avoir de l'argent à dépenser. En voici d'autres qui étaient liés d'amitié, il leur survient une querelle à propos d'argent : depuis lors ils ont l'un contre l'autre une haine mortelle. Ainsi c'est l'argent, toujours l'argent. Et puis, ce sont des malédictions, de faux serments, des vols, des tromperies; c'est l'ivrognerie, la négligence de Dieu et de l'âme, et enfin c'est l'enfer! « *Ceux qui veulent devenir riches,* dit saint Paul,[1] *tombent dans la tentation et dans les filets du diable et dans beaucoup de désirs inutiles et nuisibles, qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition; car la cupidité est la racine de tous les maux.* »

Dieu ne nous a donc pas créés pour acquérir de l'argent, pour être riches. Ceux-là donc se trompent qui vivent dans ce monde comme si l'unique et grande chose que nous ayons à y faire, était d'acquérir de la fortune. La mort viendra et alors leurs richesses s'évanouiront comme un rêve. En un moment, ils descendront dans l'enfer et lorsqu'ils y seront ensevelis, ils reconnaîtront leur erreur; mais il sera trop tard : « *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme?*[2] »

Dieu ne nous a pas créés pour gagner de l'argent; pourquoi donc nous a-t-il créés?

Dieu nous a-t-il créés pour manger, pour boire ou pour avoir du plaisir? — Le fou. — Beaucoup s'imaginent que leur grande affaire en cette vie consiste à manger, à boire et à avoir du plaisir. « *Ils font leur dieu de leur ventre,* dit saint Paul : *ils auront pour fin la damnation.*[3] » — Un homme se dit un jour : « *Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années; repose-toi, mange, bois, fais grande chère.*[4] » Mais pendant la nuit, Dieu vint trouver cet homme et lui dit : « *Insensé!* car tu as pensé que tu n'étais fait que pour manger, boire et jouir; insensé! car tu n'as pas su pourquoi tu as été

(1) I Tim. VI, 9.
(2) Matt. XVI.
(3) Phil. III, 19.
(4) Luc. XII, 19.

créé; *insensé! cette nuit tu mourras!* Et ces biens que tu as amassés pour de longues années, à qui appartiendront-ils?[1] » *Le nombre des fous est infini*, dit l'Ecclésiaste.[2]

Pourquoi donc avez-vous été créé? — Dieu ne vous a pas créé pour gagner de l'argent; il ne vous a pas créé pour manger, boire, vous réjouir : pourquoi donc vous a-t-il créé? pourquoi vous a-t-il donné un corps et une âme? pourquoi vous a-t-il mis au monde? pourquoi êtes-vous ici-bas? Vous savez très-bien pour quelle fin les autres choses existent. Votre chapeau, vous savez qu'il a été fait pour votre tête, et vos souliers pour vos pieds. Vous n'êtes pas assez ignorant ni assez insensé pour mettre vos souliers sur votre tête, et pour vous chausser avec votre chapeau! Vous savez donc pourquoi les autres choses sont faites. Mais savez-vous quelle est votre fin à vous-même? — Pourquoi donc Dieu vous a-t-il créé? Il est temps de répondre à cette grande question.

CHAPITRE VI.

RÉPONSE A LA GRANDE QUESTION.

Le petit livre. — Il y a un petit livre que vous avez lu autrefois. Peut-être ne l'avez-vous plus relu depuis longtemps; peut-être même l'avez-vous oublié. Ce petit livre s'appelle le *Catéchisme*. L'une des premières questions du Catéchisme est celle-ci : « *Qui vous a créé?* » — Et voici la réponse : « *C'est Dieu qui m'a créé.* » — Vient alors la question suivante : « *Pourquoi Dieu vous a-t-il créé?* » — Et on répond en disant : « *Dieu m'a créé pour le connaître, l'aimer, le servir en cette vie, et pour être toujours heureux avec lui dans la vie future.* » — Voilà la réponse à la *grande question*. — Dieu vous a fait pour le servir; c'est là l'unique et grande chose que vous avez à faire pendant votre vie, « l'*unique chose nécessaire :*[3] » *servir Dieu!* Servir Dieu avec votre corps, avec vos yeux, avec votre langue, avec vos mains, avec vos pieds. — Servir Dieu avec votre âme, avec votre volonté, avec votre mémoire, avec votre intelligence. — Servir Dieu jour et nuit, dans la lumière et dans les ténèbres. — Servir Dieu par chacune de vos respirations. — Servir Dieu *dans la sainteté et la justice devant lui, tous les jours de votre vie*,[4] jusqu'à votre dernier soupir. — Le poisson est fait pour

(1) Luc. XII, 20.
(2) Eccl. I, 15.
(3) Luc. X.
(4) Luc. I.

nager, l'oiseau pour voler; vous, vous êtes fait pour servir Dieu. « *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez, lui seul.*[1] » « Servir Dieu, dit sainte Marie-Madeleine de Pazzi, c'est être roi. » Si vous servez Dieu, vous serez pour toujours heureux dans le ciel. Si vous ne voulez pas servir Dieu, vous brûlerez pour toujours dans l'enfer.

Toutes les créatures vous disent de servir Dieu.

La voix que les créatures font entendre à l'âme. — Regardez le soleil qui brille au firmament, les étoiles scintillantes, les herbes verdoyantes, les fleurs, les arbres et leurs fruits, les rivières et les mers, les animaux des champs, les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, le jour et la nuit, l'orage et la sérénité de l'air, les gouttes de pluie, la rosée de la prairie : toutes ces créatures ont une langue, une voix qui parle à votre âme. — « *Ce ne sont point des paroles, ni des discours dont on n'entende point les sons. Leur bruit s'est répandu dans toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux confins du globe terrestre.*[2] »

O créatures de Dieu, qu'avez-vous à nous dire? Parlez; car le Créateur vous en donne l'ordre. Quelle est donc cette voix? quelles sont ces paroles que Dieu vous commande de nous dire? — Ecoutez, mon enfant, ces créatures parlent; elles nous disent : « O âmes immortelles, créées à l'image et à la ressemblance de Dieu, nous ne sommes pas comme vous; nous n'avons pas une âme intelligente; notre Créateur n'est pas mort pour nous; cependant nous faisons toujours sa volonté et nous le servons. O âmes immortelles, faites la volonté de celui qui vous a créées. Oh! dès aujourd'hui même, commencez à la faire; car vous ne savez pas si vous vivrez encore demain. Le jour de votre vie passe, la nuit de la mort arrive.[3] » Interrogez les animaux et ils vous enseigneront; interrogez les oiseaux et ils vous parleront; parlez à la terre et elle vous répondra.

Qu'est-ce que servir Dieu? — Un enfant se dit : « Je serais bien content de servir Dieu; mais je ne sais comment faire. Qu'est-ce que cela veut dire : servir Dieu? » — Ecoutez, mon enfant, je vous dirai ce que c'est que servir Dieu. Dire vos prières du matin et du soir, c'est servir Dieu. Aller à la messe les dimanches, c'est servir Dieu. Aller à confesse et communier tous les mois, c'est servir Dieu. Observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, c'est servir Dieu. Obéir à vos parents, c'est servir Dieu. Ne pas dire de mauvaises paroles et ne pas aller dans de mauvaises compagnies, c'est servir Dieu. Dire à chacune de vos actions : « *Mon Jésus, tout pour vous,* » c'est servir Dieu.

La servante. — Voulez-vous savoir ce que c'est que servir Dieu? Voyez cette servante. Elle est en place, en condition, au service d'une dame. Elle a soin, avant tout, de ne jamais faire

(1) Matt. v. (2) Ps. XVIII, 3-4. (3) Job. XII, 7.

ce qu'elle sait déplaire à sa maîtresse. Du matin au soir, elle fait la volonté de cette dame. Quoi que ce soit que sa maîtresse lui dise de faire, elle le fait. Lui dit-elle d'aller au marché, elle va au marché ; lui dit-elle de rester à la maison, elle reste à la maison ; lui dit-elle de préparer le repas, elle le prépare ; de laver ou de coudre, elle lave ou elle coud. C'est absolument comme les soldats du centurion de l'Evangile : « *J'ai des soldats,* disait le centurion à Jésus-Christ, *je dis à l'un : « va, » et il va ; à l'autre : « viens, » et il vient ; à mon serviteur : « fais ceci, » et il le fait.*[1] » — De plus, cette servante veille avec soin à ce que personne ne fasse tort à sa maitresse. — Pourquoi cette fille s'acquitte-t-elle si bien de son service? Pour obtenir le faible salaire qui lui est promis. Servez Dieu aussi fidèlement que cette servante sert sa maitresse, et vous gagnerez non pas le maigre salaire d'un mois ou d'une année, mais une récompense éternelle dans le royaume des cieux.[2]

CHAPITRE VII.

LES HOMMES SERVENT-ILS DIEU?

Les petits enfants. — Dieu a créé les hommes pour qu'ils le servent. Le servent-ils? Considérez le monde. Voyez d'abord les petits enfants. Combien n'en est-il pas parmi eux qui ont sept ou huit ans, et qui ne vont jamais à la messe les dimanches? Combien n'en est-il pas qui ont sept, huit, neuf et même dix ans, et qui n'ont jamais été à confesse? Voyez cet enfant : il ne dit jamais ses prières du matin et rarement celles du soir. Le lundi matin, ses parents l'envoient en classe avec l'argent qui doit payer son école ; il ne va pas à l'école et garde l'argent. Surveillez-le, lorsqu'il est à la maison : vous le verrez mettre la main dans la poche de sa mère pour y prendre des sous. On l'envoie à une boutique : il prend plus d'argent qu'il ne lui en faut, et il garde le surplus. Que fait-il de cet argent volé? Le donne-t-il aux pauvres? Nullement ; il le dépense à acheter des bonbons. Ses parents l'envoient faire une commission ; il se met à pleurer et à dire : « Je n'irai pas, je ne veux pas y aller. » — Le croiriez-vous? il a la mauvaise habitude du mensonge. Sa mère veut-elle l'en corriger? il boude, il donne des réponses insolentes, il se met en colère. — Cet enfant s'est enfui de la maison ; où est-il? On le cherche, et on le trouve jouant dans la

(1) Matt. VIII, 9. (2) Matt. XIX.

rue avec de mauvais compagnons. — Cet enfant, dites-moi, sert-il Dieu?

Maintenant, voyons les personnes plus âgées, à partir de dix ou douze ans jusqu'à l'âge de vingt ans. Un grand nombre travaillent dans les fabriques, dans les filatures. Servent-elles Dieu?

La fabrique, et les jeunes gens qui y travaillent. — Voyez ce garçon de fabrique. Je vais vous faire son histoire. Il a cessé d'aller à l'école vers l'âge de neuf ans. D'abord, il ne travaillait qu'une demi-journée; maintenant qu'il est plus âgé, (il a environ dix-huit ans) il fait sa journée pleine. Quelle est sa vie? La voici pendant la semaine : il dort jusqu'à ce qu'il soit temps d'aller à son travail. Il se rend à la fabrique en toute hâte, sans un mot de prière pour honorer le Dieu qui lui a conservé la vie pendant son sommeil. Le voilà arrivé à la fabrique : offre-t-il à Dieu son travail? Le prie-t-il d'avoir soin de lui? dit-il un *Je vous salue, Marie* pour que, pendant la journée, il ne soit pas pris par une courroie et qu'il ne perde pas l'un de ses membres, peut-être même la vie? — Non; il n'y pense même pas. A la moindre contrariété, il profère de scandaleuses imprécations. Veille-t-il sur ses yeux ou sur ses pensées, dans la crainte d'avoir des tentations? Non; mais vous entendrez continuellement sortir de sa bouche de ces paroles obscènes et honteuses que saint Paul défend de faire entendre parmi des chrétiens. Mais, ce qui est pire, il fait dans la fabrique de mauvaises actions et on a reconnu que, lorsqu'il quitte le travail, il cherche dans les rues — quoi? — les moyens de perdre les âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort!

Il rentre à la maison pour ses repas. Peut-être ne sont-ils pas prêts : vous l'entendrez blasphémer dans son impatience. Le soir, vous ne le trouverez pas chez lui. Où est-il? Dans une salle de danse; ou bien il entretient une mauvaise liaison à l'insu de ses parents. — Le samedi soir est venu : il a reçu son salaire. Il en dérobe une partie. Que fait-il de cet argent? Regardez-le. Il suit une rue qui conduit au cabaret ou à une cantine. — Voici le dimanche matin : le temps de la dernière messe est passé. Notre garçon de fabrique est encore au lit. Enfin il se lève, il déjeune, il sort. Où va-t-il? A l'église pour prier? Non; il sort pour se joindre à une mauvaise compagnie. Il dépense au jeu ce qu'il a soustrait de son salaire, tandis que ses petits frères et ses petites sœurs n'ont pas de souliers aux pieds et pleurent pour avoir un morceau de pain. Le trouvera-t-on à l'école dominicale? Allez-y, et vous y trouverez sa place vide. — Le dimanche soir est venu : où est la fille de fabrique? Est-elle à l'église? Non; elle se promène dans des rues obscures ou sur un chemin isolé, entretenant une fréquentation contraire à la volonté de ses parents ou à sa conscience.

Voici encore un garçon de fabrique. Il ne reste plus avec son

père et sa mère. Il les a quittés. Il gagnait douze francs par semaine. Un soir, il était rentré tard à la maison et son père l'en avait réprimandé. Le jeune homme se dit : « Je n'aurai plus les reproches de mon père. » Dès le lendemain, il s'éloignait de ses parents et allait prendre domicile ailleurs. Ainsi en est-il de beaucoup de garçons et de filles de fabrique. Ainsi en est-il également de beaucoup de ces jeunes gens que vous voyez travailler dans les boutiques ou magasins, dans les docks, dans les champs, ou qui s'occupent à nettoyer les souliers ou à porter les fardeaux.

Enfants dans les colléges et dans les pensionnats. — Il y a d'autres enfants à qui Dieu donne le bienfait d'une bonne éducation. Ils demeurent dans une maison où ils entendent la messe chaque jour, où ils peuvent s'approcher souvent des sacrements, où ils ne sont pas exposés aux tentations qui assaillent les enfants des pauvres. Ils sont formés à de bonnes habitudes, grâce à la discipline et à de sages règlements. Dieu leur a donné ces avantages à cette fin, à cette seule fin qu'ils apprennent à *le servir.* — « *A celui à qui on a donné beaucoup, on demandera beaucoup.*[1] » — Cependant à quoi aboutissent tous ces avantages chez plusieurs de ceux qui les possèdent? Voici un enfant qui, dans sa jeunesse, n'a que de l'indifférence pour la sainte messe et qui néglige les sacrements; faut-il s'étonner si, arrivé à l'âge mûr, il donne du scandale par sa vie irréligieuse? Dans une maison où il lui était presque impossible de trouver de mauvais compagnons, il cherchait de préférence la société des élèves les moins édifiants; serez-vous surpris si, au milieu du monde, vous le trouvez dans la compagnie de ceux dont les voies sont mauvaises et qui le précipitent vers sa perte? — N'abandonnez jamais Dieu, et jamais Dieu ne vous abandonnera.

Le vieillard. — Mon cher enfant, servez Dieu tandis que vous êtes encore jeune, et Dieu ne vous abandonnera pas quand vous serez avancé en âge. Il y avait un homme qui servait le roi d'Angleterre, son maître, avec une fidélité à toute épreuve. Il le servait dans la santé et dans la maladie, la nuit, le jour, et cela depuis de longues années. Néanmoins, lorsque ce bon serviteur fut devenu vieux, lorsque ses cheveux eurent blanchi, le roi ne le voulut plus à son service et le congédia. Cette conduite du roi brisa le cœur du pauvre vieillard. Il se mit au lit et mourut de chagrin. « Ah! disait-il à ses derniers moments, si j'avais servi Dieu comme j'ai servi mon roi, lui, il ne m'aurait point abandonné dans ma vieillesse! »

Vous, mon enfant, soyez sage, et servez ce grand Dieu, ce Dieu si bon, qui n'abandonne jamais ceux qui le servent. N'oubliez jamais *ce pour quoi vous avez été créé.*

(1) Luc. XII, 48.

CHAPITRE VIII.

LE BON USAGE DES CRÉATURES.

Dites-moi : un enfant n'écoute-t-il pas la parole de son père? Une servante n'écoute-t-elle pas la parole de sa maîtresse? Un animal sans raison n'écoute-t-il pas la voix de son gardien? Et vous, mon enfant, vous n'écouteriez pas la parole que Dieu, votre Créateur, vous adresse! Quelle est cette parole? La voici : « *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul.*[1] »

Dieu a écrit cette parole sur les pages de son saint Livre et vous pouvez la lire : « *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul.* » Souvent Dieu lui-même la met dans votre cœur. Les anges la répètent secrètement à votre âme : « *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul.* » Le son de cette parole descend dans les profondeurs de la conscience du pécheur ; la malédiction de Dieu repose sur celui qui la met en oubli ; mais la bénédiction divine accompagne celui qui s'en souvient. Dès votre réveil donc rappelez-vous cette parole : « *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul.* » — Lorsque le soleil s'est couché et qu'il fait nuit, ne l'oubliez pas. Dans le silence de la nuit, que votre cœur s'appuie sur cette parole. Dans toutes vos voies, dans toutes vos actions, à l'école, dans la fabrique, partout, souvenez-vous de la parole : « *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul.* » Si de mauvais amis viennent vous tenter d'abandonner le service de Dieu pour contenter vos passions et servir le démon, dites dans votre cœur : « *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul.* » Dans toutes les vicissitudes de la vie, dans les joies et les peines, dans la gloire et l'humiliation, fixez les yeux sur un astre brillant qui vous dirige sûrement vers le ciel. Cet astre quel est-il? C'est cette parole bénie : « *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul.* »

Pourquoi tout l'univers a-t-il été créé? — Vous savez que vous avez été créé pour servir Dieu. Mais les autres créatures : le soleil, la lune, les étoiles, les fleurs, les animaux, les maladies, les souffrances etc., etc., pourquoi tout cela a-t-il été fait? Ce n'est point pour servir Dieu comme vous; car ces créatures n'ont ni intelligence, ni volonté, ni mémoire, ni esprit pour

(1) Matt. IV.

servir Dieu. Pourquoi donc ont-elles été créées ? Pour une seule chose : *pour vous aider à servir Dieu.*

Malheureusement les créatures qui vous entourent ne vous aident pas toujours à servir Dieu. Lorsqu'elles vous aideront à le faire, servez-vous-en. Lorsqu'elles vous détourneront du service de Dieu, laissez-les, éloignez-vous-en. Par exemple, une belle fleur vous aide à penser à la puissance et à la bonté de Dieu : c'est bien ; faites usage de la fleur. Mais vous êtes à la messe, une belle fleur vous distrait dans vos prières : la fleur vous détourne du service de Dieu, ne la regardez pas. La nourriture que vous prenez vous sert à entretenir votre vie et à remplir vos devoirs envers Dieu et le prochain : faites usage de cette nourriture. Mais vous mangez ou buvez ce qui ne vous appartient pas, ou bien vous le faites avec excès et gourmandise : la nourriture alors vous détourne du service de Dieu ; ne la prenez pas. Vous vous habillez selon votre état et votre condition : c'est bien, c'est la volonté de Dieu. Mais voici une jeune fille qui s'habille avec recherche, pour se faire voir et admirer. Elle dépense pour sa toilette un argent qui devrait être employé à acheter du pain pour ses petits frères et ses petites sœurs : la toilette détourne cette fille du service de Dieu ; elle doit y renoncer. Vous travaillez dans une boutique ou dans une fabrique : c'est bien ; Dieu a dit : « *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front, jusqu'à ce que vous retourniez dans la terre d'où vous avez été tiré.*[1] » Mais dans cette boutique ou dans cette fabrique se trouve une personne qui vous a souvent entraîné au péché mortel. Vous avez souvent pris la résolution de ne plus consentir à la tentation, vous vous êtes approché souvent des sacrements pour y puiser les forces dont vous avez besoin, vous avez mis en pratique les avis de votre confesseur, et malgré toutes ces précautions, vous êtes si faible que vous succombez encore à la tentation : vous devez quitter cette boutique, cette fabrique, où se trouve la personne qui vous porte au mal, et chercher du travail ailleurs ; car cette place vous détourne du service de Dieu et perd votre âme. « *Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le,* » vous dit Jésus-Christ.[2] — Un livre vous tombe sous la main, c'est un bon livre qui vous aide à servir Dieu : c'est bien ; lisez-le. Vous trouvez un autre livre : c'est un mauvais livre, il vous éloignera du service de Dieu ; rejetez-le. — Enfin, dans quelque condition que vous vous trouviez, si votre ami vient à mourir, si vous essuyez une perte, si quelque affliction vous survient, tâchez de profiter de ces épreuves en les supportant avec patience. Ainsi elles vous aideront à servir Dieu.

La règle. — Souvenez-vous :

1° Que vous êtes fait pour servir Dieu.

(1) Gen. III. (2) Matth. V.

2° Que toutes les créatures n'ont pour but que de vous aider à servir Dieu.

3° Que, parmi les choses que vous rencontrez, les unes vous aident à servir Dieu et les autres vous détournent du service de Dieu.

4° Soyez toujours prêt à profiter de tout ce qui vous aide à servir Dieu; mais détournez-vous et éloignez-vous de tout ce qui est pour vous un obstacle au service de Dieu. « *Si quelqu'un veut être mon disciple,* dit Notre-Seigneur, *qu'il se renonce lui-même.*[1] »

Voici une règle qui vous indiquera la conduite à tenir en toute espèce de circonstance. Dites-vous à vous-même : « *Je ne fais pas plus de cas d'une chose que d'une autre : je ne veux que servir Dieu.* Ce que je vais faire, va-t-il m'aider à servir Dieu ou va-t-il me détourner du service de Dieu? S'il m'aide à servir Dieu, je le ferai; sinon, je l'omettrai. » Et supposé que vous ne puissiez pas discerner si une chose vous aidera ou non à servir Dieu, consultez votre confesseur.

Le voyageur égaré. — Un soir, au coucher du soleil, un voyageur s'aperçut qu'il s'était égaré. Que fit-il? Il rebroussa chemin au plus tôt pour reprendre la bonne route. — Faites de même. Considérez votre vie passée : peut-être remarquerez-vous que bien des fois vous vous êtes écarté du service de Dieu; peut-être qu'en ce moment même vous ne servez pas Dieu. Que devez-vous faire? Rebrousser chemin, vous remettre au service de Dieu et, avec un cœur contrit, lui demander pardon de vos infidélités.

Prière. — O mon Dieu, vous êtes mon Créateur. Vous m'avez donné un corps et une âme. Vous me commandez de vous servir et vous me dites que si je ne vous sers pas, je brûlerai pour toujours dans les flammes de l'enfer. Mon Dieu, je le sais et je l'avoue, je ne vous ai point servi. Par mes péchés j'ai mérité l'enfer. Dès ma plus tendre enfance, j'ai violé vos commandements par pensées, par paroles et par actions. Mais, ô Dieu miséricordieux, vous avez pitié des petits enfants qui confessent leurs torts; car vous vous souvenez que Jésus est mort aussi pour les petits enfants. Je vous en prie donc, Seigneur, non pas à cause du bien que j'ai pu faire, mais à cause du bon Jésus qui est mort pour l'amour de moi, petit enfant, ayez pitié de moi et pardonnez-moi mes péchés, Trop tard je vous ai connu, ô Dieu infiniment bon; trop tard je vous ai aimé! Maintenant, avec votre grâce, ô mon Dieu, je vais commencer à vous servir. Je veux me donner corps et âme à votre service; je vous servirai jour et nuit, dans la santé et dans la maladie; oui, je veux que tout en moi, chacune de mes actions, chacune de mes

(1) Matth. XVI.

respirations mêmes, ait pour but de vous glorifier, jusqu'à ce qu'enfin mon dernier soupir soit encore pour votre amour. Ainsi soit-il.

Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur et mon âme.

Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous le servirez lui seul.

Celui qui commet un *péché mortel*, refuse de servir Dieu, ainsi que vous le verrez dans le Livre IV.

Loués soient Jésus et Marie !

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE IV.

Le péché mortel.

CHAPITRE I.

LE PÉCHÉ MORTEL, LE PLUS GRAND DE TOUS LES MAUX.

La question du maître. — Des enfants apprenaient leur Catéchisme. Leur maître les interrogea : « *Quelle est,* leur demanda-t-il, *la plus mauvaise chose du monde ?* » — Un petit enfant se leva et dit : « Puis-je répondre, s'il vous plaît ? » — « Oui, » lui dit le maître. — « Je pense, dit alors l'enfant, que la plus mauvaise chose du monde, c'est de souffrir une grande douleur. » — Ce n'était pas la bonne réponse. Sans doute il est terrible d'être dévoré par la fièvre ou torturé par les crampes du choléra, ou de se sentir arracher l'âme du corps; il est bien triste de devoir dire le dernier adieu à ceux que l'on aime. Ce sont là des choses qui provoquent les soupirs du cœur, et qui font couler les larmes des yeux. Mais il y a une chose qui brûle plus que la fièvre, qui torture plus que le choléra; il y a un dernier adieu plus triste que celui que l'on fait à un père, à une mère, à un frère ou à une sœur.

Quelle est donc la plus mauvaise chose du monde? Le plus grand de tous les maux, le mal des maux, quel est-il? C'est le *péché mortel,* par suite duquel Dieu se retire de l'âme. Le péché mortel est un si grand mal, que nul mortel ne sera jamais capable d'en comprendre la gravité « *Qui comprendra ses fautes ?* » demande le Psalmiste.[1]

Pourquoi le péché mortel est-il le grand mal? — Vous avez dit : « *Je ne servirai pas.*[2] » — Un enfant recevant de son père l'ordre de faire une commission, lui répond : « Je n'irai pas, je ne veux pas la faire; » tous ceux qui entendent cette réponse en sont indignés. Cependant dire à ce grand Dieu qui tient en main

(1) Ps. XVIII, 12. (2) Jér. II, 20.

notre vie et toutes nos voies, qui peut jeter notre corps et notre âme en enfer, lui dire : « *O Dieu, je ne ferai pas ce que vous me commandez ; non, je ne le ferai pas ;* cela n'est-il pas encore plus révoltant? *Est-ce qu'une âme osera affliger Dieu?* [1] » — C'est, je suppose, aujourd'hui dimanche; vous savez que Dieu en ce jour vous commande d'entendre la messe. Vous pouvez y allez si vous le voulez ; rien ne vous en empêche. Vous refusez d'aller à la messe ; vous vous en abstenez par votre faute : vous commettez un péché mortel ! C'est comme si vous disiez à Dieu : « O mon Dieu, je sais que vous êtes mon Créateur et que je suis votre créature ; je sais que je dois vous obéir et observer vos commandements ; je sais que si je transgresse vos ordres, je mérite l'enfer. Eh bien ! je vous dis, Seigneur, que je ne vous obéirai pas. Vous me commandez d'aller à la messe aujourd'hui, et je vous dis, moi, que je n'irai pas à la messe ; je ne ferai pas votre volonté, mais la mienne. Je sais qu'ainsi je mérite l'enfer, mais je ne m'en soucie pas. » — Méchant enfant ! Vous ne savez pas ce que vous faites, lorsque vous transgressez ainsi les commandements de votre Dieu.[2] Dieu s'étonne que des êtres, dont il peut jeter le corps et l'âme en enfer, osent ainsi mépriser. « *Cieux, dit-il, écoutez ; et toi, terre, prête l'oreille : — mon peuple m'a méprisé !* [3] »

Il faut qu'il ait un cœur bien dur, celui qui ose ainsi mépriser la majesté divine.

Le péché mortel plus dur qu'un rocher, plus fort que le feu de l'enfer. — Un rocher est bien dur; cependant une goutte d'eau, en tombant continuellement sur ce rocher, finira par l'user. — Le fer est dur; mais le feu le fondra. Il y a une chose qu'aucun feu, pas même le feu de l'enfer, ne peut brûler ni détruire : cette chose, c'est le péché mortel. Cependant le feu de l'enfer est bien fort : il est allumé par la colère de Dieu ; mais il y a quelque chose de plus fort que le feu de l'enfer : c'est le péché mortel. Mettez un péché mortel au milieu même des flammes infernales ; ces flammes brûlent ce péché par-dessus et par-dessous, à droite et à gauche, elles pénètrent d'outre en outre. Le consument-elles? Non. Lorsque le péché mortel aura été au milieu de ces flammes pendant des millions et des millions d'années, il sera tout aussi dur, aussi lourd, aussi noir qu'au commencement. Qu'est-ce que cela veut dire? Je vais vous l'expliquer. Un homme meurt. Il y avait dans son cœur, au moment de sa mort, la malice et l'intention arrêtée de ne pas aller à la messe les dimanches, ou de faire une action impure : il a été condamné à l'enfer. En enfer, cette mauvaise disposition reste dans son cœur absolument comme il l'avait sur cette terre ; et il ne voudrait pas y renoncer même pour sortir des flammes

(1) Mal. 3, 8. (2) Luc. XXIII, 3-4. (3) Is. I, 2.

infernales. Il n'y a point de repentir en enfer. — O pécheur, il y a un Dieu juste et terrible qui punit le péché sur-le-champ par *la sentence de mort!*

CHAPITRE II.

EFFETS DU PÉCHÉ MORTEL.

PREMIER EFFET DU PÉCHÉ MORTEL : LA MORT.

La sentence de mort contre le péché mortel. — Dieu dit à Adam : « *Au jour où tu mangeras du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, tu mourras.*[1] » Ces paroles, il les répète à chaque homme en particulier : au jour où vous transgresserez les commandements de Dieu, vous mourrez. Donc, si vous manquez à la messe le dimanche par votre faute, ou si vous faites des actions impures, la même sentence est portée contre vous : « *Vous mourrez.* »

Balthazar était roi de Babylone, ville immense qui comptait jusqu'à vingt lieues de circonférence. Ses rues avaient cinq lieues de longueur, et le palais du roi deux lieues de circuit. Balthazar donna un festin à mille des plus grands de sa cour. Ils chantèrent, ils burent, ils s'enivrèrent; or, l'ivresse amène à sa suite beaucoup d'autres péchés. Etant pris de vin, le roi dit à ses serviteurs : « Apportez ici les vases qui ont servi au culte du Dieu des Juifs, et servons-nous-en. » C'était un sacrilège que d'avoir si peu de respect pour les vases sacrés du vrai Dieu. N'importe; les vases lui sont apportés, et le roi et les grands de sa cour les profanent d'une manière indigne. Tout en buvant, ils chantent des hymnes en l'honneur de leurs dieux de métal et de pierre; mais tout à coup il se fait un silence de mort dans la salle du festin. Qu'y a-t-il donc? Le roi a levé les yeux, et il a vu des doigts et comme la main d'un homme qui écrit, près du candélabre, sur la muraille de la salle du festin. Les caractères que trace cette main mystérieuse sont tels qu'on n'en a jamais vu de semblables. Aussitôt le visage de Balthazar change, son esprit est saisi d'un grand trouble, ses reins se relâchent et, dans son effroi, ses genoux s'entrechoquent.

Il jette un grand cri et ordonne qu'on fasse venir les mages, c'est-à-dire les sages de Babylone, pour leur demander la signification de cette étrange écriture. Ils viennent aussitôt; mais ils

(1) Gen. II, 17.

ne peuvent ni la lire ni en donner l'interprétation. Cependant le bruit parvient aux oreilles de la reine qu'une main mystérieuse a tracé, sur la muraille du palais royal, des caractères que personne ne peut lire. Elle vient en toute hâte, se présente devant le roi et lui dit : « O roi ! vivez à jamais. Que vos pensées ne vous troublent pas et que votre visage ne s'altère point. Il y a dans votre royaume un homme appelé Daniel, qui est prophète du vrai Dieu, et en qui on a trouvé plus de science et de sagesse qu'en aucun autre sous le règne de votre grand-père Nabuchodonosor. Faites-le venir, et il interprêtera cette écriture. » Le prophète Daniel est donc appelé : « Es-tu, lui dit le roi, es-tu Daniel, l'un des captifs des enfants de Juda que le roi Nabuchodonosor, mon grand-père, avait emmenés de Judée ? On m'a dit que tu as l'esprit de sagesse et de science, et que tu peux expliquer les choses les plus obscures. Si donc tu peux lire cette écriture et m'en donner la signification, tu seras vêtu de pourpre, tu porteras au cou un collier d'or et tu seras le troisième d'entre les princes du royaume. »

A ces paroles du roi, Daniel répond : « Gardez vos présents, ô roi, et faites part à un autre des honneurs de votre maison ; mais je ne laisserai pas de vous lire cette écriture et de vous dire ce qu'elle signifie. Le Dieu Très-Haut, ô roi ! donna à Nabuchodonosor, votre grand-père, le royaume, la grandeur, la gloire et l'honneur. Tous les peuples et toutes les nations de quelque langue qu'elles fussent, le respectaient et tremblaient devant lui. Mais son cœur s'éleva et son esprit se laissa enfler d'orgueil. C'est pourquoi il tomba de son trône et sa gloire s'évanouit : il fut retranché de la société des enfants des hommes ; son cœur devint semblable à celui des bêtes ; il demeura avec les ânes sauvages et il mangea l'herbe des champs comme un bœuf. Son corps fut trempé de la rosée du ciel, jusqu'à ce qu'il reconnût que le Très-Haut possède un souverain pouvoir sur les royaumes des hommes et qu'il établit sur le trône qui il lui plaît. Et vous, Balthazar, qui êtes son fils, vous-même vous n'avez point humilié votre cœur, quoique vous sussiez toutes ces choses ; mais vous vous êtes élevé contre le dominateur du ciel. Vous avez fait apporter devant vous les vases de sa maison sainte et vous avez bu dedans, vous, vos femmes et vos concubines, avec les grands de votre cour ; vous avez loué en même temps vos dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre, qui ne voient point, qui n'entendent point et qui ne sentent point, et vous n'avez point rendu gloire au Dieu qui tient dans sa main votre âme et tous les moments de votre vie. C'est pourquoi Dieu a envoyé une main pour tracer ce qui est marqué sur la muraille. Or, voici ce qui est écrit : *Mané*, nombre ; *Thécel*, poids ; *Pharès*, division. Et en voici l'interprétation. *Mané*, nombre : Dieu a compté les jours de votre règne et il en a marqué

l'accomplissement. *Thécel,* poids : vous avez été pesé dans la balance et on vous a trouvé trop léger. *Pharès,* division : votre royaume a été divisé et il a été donné aux Mèdes et aux Perses. » — Par l'ordre du roi, Daniel fut vêtu de pourpre ; on lui mit au cou un collier d'or et on fit publier qu'il aurait la puissance dans le royaume, comme en étant le troisième personnage. — La même nuit, le roi Balthazar fut tué et les Mèdes et les Perses s'emparèrent de son trône.[1]

Mon petit enfant, lorsque vous commettez un péché mortel, vous aussi vous vous élevez contre le Dieu du ciel ; car vous refusez de lui obéir. Vous profanez sacrilègement votre âme, qui est un saint, un précieux vase où réside le Seigneur ; vous donnez gloire au démon, l'ennemi de Dieu. Au moment où vous commettez un péché mortel, il y a une main qui écrit dans votre âme des lettres lugubres, des lettres de mort. Voici ce qu'elle écrit : « *Vous mourrez !* » Ces paroles sont écrites dans votre intelligence ; car vous comprenez bien que vous êtes mort devant Dieu. Elles sont écrites dans votre mémoire, qui sera toujours obsédée par le souvenir de cette sentence de mort. Elles sont écrites dans votre volonté, parce que c'est de votre plein gré que vous avez choisi la mort plutôt que la vie. Personne sur la terre ne voit ces paroles de mort écrites dans votre âme : ni votre père, ni votre mère, ni vos frères, ni vos sœurs ; mais Dieu les voit, mais les anges les voient ! Et quelle est la signification de ces terribles paroles : « *Vous mourrez !* » Vous la saurez de la bouche de Dieu lui-même : « *Comme j'ai dit, je ferai à l'égard des méchants.*[2] »

Comment meurt celui qui commet un péché mortel ? — « *Vous mourrez* » dit le Seigneur. — Avez-vous commis un péché mortel ? vous êtes déjà mort ; « *car la solde du péché c'est la mort.*[3] » Oui, ô pécheur, vous êtes mort ! Mais comment pouvez-vous être mort ? Votre visage n'est point pâle comme le visage d'un mort ; vous n'êtes pas jeté en terre à l'état de cadavre ; on n'apporte point chez vous un cercueil pour vous y enfermer ; on ne creuse point votre fosse. Qui dirait que vous êtes mort ? Vous respirez, vous mangez, vous parlez, vous riez absolument comme vous faisiez avant votre péché. Est-il donc possible que vous soyez mort ? Oui, ô pécheur, cela n'est que trop vrai, vous êtes mort. Autant il est certain que le Dieu du ciel a dit : « Vous mourrez, » autant est-il certain que vous êtes mort. Vous appartenez à celui qui a l'*empire de la mort, c'est-à-dire au démon.*[4]

Mais qu'est-ce que cette mort qui vous a frappé ? Votre corps n'a pas été *transpercé par le glaive,* ni *tué sur le champ de*

(1) Dan. v.
(2) Num. xiv, 35.
(3) Rom. vi, 23.
(4) Hebr. ii, 14.

bataille.[1] — Ecoutez, pécheur; je vous dirai comment la mort vous a frappé : « *L'âme qui aura péché,* dit le prophète, *mourra elle-même.*[2] » Le péché mortel que vous avez commis a frappé votre âme et l'a tuée avec la rapidité de la foudre. — « *Et ce sera soudain, sur-le-champ.*[3] »

Comment cela se fait-il? — Voici le moment de la tentation : l'âme est portée à transgresser la loi de Dieu et à commettre un péché mortel. Oh! terrible moment pour cette âme! « *Les douleurs de la mort, l'environnent.*[4] » Le silence se fait dans le ciel; les anges ne parlent plus; Dieu regarde l'âme pour voir ce qu'elle va faire : consentira-t-elle ou résistera-t-elle à la tentation?... C'en est fait : elle y a consenti, elle a commis le péché mortel! Oh! quel fracas, quel écroulement, quelle ruine! Est-ce un tremblement de terre qui a déchiré le sol de toutes parts? est-ce le soleil qui s'est obscurci, ou la lune qui est devenue rouge comme le sang? Sont-ce les étoiles qui sont tombées du ciel? Non; ce n'est rien de tout cela : c'est quelque chose de plus terrible. Un coup de tonnerre venu de l'enfer a détruit le chef-d'œuvre de Dieu : *une âme est tombée en ruine!* O Dieu! cette âme immortelle, créée à votre image et à votre ressemblance et rachetée par le sang de Jésus-Christ, est abattue et ruinée! On n'entend point les gémissements des anges du ciel; les blasphèmes des démons de l'enfer ne frappent pas nos oreilles; tout s'est fait en silence. Et voilà cette âme étendue comme un cadavre sur le sol du monde surnaturel. O pécheur, après avoir commis votre péché mortel, vous entrez dans votre maison, et les pierres de ses murailles ne se récrient point contre votre âme cadavre! vous traversez les champs, et les bêtes de la campagne ne mugissent pas de ce qu'une âme assassinée passe au milieu d'elles! vous parcourez les rues, et les personnes que vous rencontrez ne s'enfuient point à votre aspect! Ah! il y a quelqu'un qui voit votre âme telle qu'elle est. Il y a au ciel un Dieu qui voit votre âme à l'état de cadavre et qui en a horreur. « *Le méchant et sa méchanceté sont également détestables aux yeux de Dieu.*[5] »

Oh! jour du péché mortel, oh! jour terrible que celui où est morte une âme qui avait respiré le souffle de vie! Oh! jour du péché mortel, « *jour de mort!* » jour de colère, jour de désastre, « *jour de calamité et de misère.*[6] » « *Que ce jour se change en ténèbres, que Dieu du haut du ciel ne le regarde pas plus que s'il n'avait jamais été, qu'il ne soit pas éclairé de la lumière. Qu'il soit couvert de ténèbres et de l'ombre de la mort, qu'une sombre obscurité l'environne et qu'il soit plongé dans l'amertume!*[7] »

La maison tombée en ruine. — Un jour, il y eut un ouragan.

(1) Is. XXII, 2.
(2) Ezech. XVIII, 4.
(3) Is. XXIX, 6.
(4) Ps. XVII, 4.
(5) Sag. XIV, 9.
(6) Soph. II.
(7) Job. III, 4-5.

Le vent s'acharna contre une grande maison située au coin d'une rue et la renversa. Les débris de la maison : les fenêtres, les murs, les cheminées, les meubles, tout fut jeté pêle-mêle dans la rue, au point d'obstruer le passage. Un tourbillon de poussière s'éleva comme une fumée épaisse jusqu'au sommet des toits. A l'instant, on accourut de toutes parts pour voir les ruines amoncelées de cette maison. — Mais une âme en ruine est un spectacle bien plus navrant qu'une maison renversée. Peut-être croyez-vous que, lorsqu'une âme est tombée en ruine sous les coups du péché mortel, une grande foule de personnes viennent aussi la considérer. Non, non ; personne ne s'en soucie. *Le juste périt, et personne ne s'en inquiète.*

Les vêtements de deuil. — Un enfant vint à mourir. Sa petite sœur alla trouver sa mère et lui dit : « Maman, permettez-moi de prendre le deuil pour mon frère défunt. » — La mère lui répondit : « Oui, ma fille, vous prendrez le deuil pour votre pauvre frère. » — En effet, les habits noirs arrivent. La petite fille revêt une robe noire, un chapeau noir, un châle noir, des gants noirs. — Ainsi on prend le deuil à la mort de ce corps, qui n'a pas été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Que dis-je? qu'un animal sans raison tombe dans les champs et meure, on se livre à la tristesse. Mais qu'une âme, créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, soit frappée de mort par le péché mortel ; à la mort de cette âme, on ne jette pas un cri de douleur, on ne verse pas une larme, comme si Dieu n'avait pas dit : *Ils se lamenteront sur vous, et ils se couvriront de cendre.*[1]

Une cour à Londres. — Il y a quelques années, un missionnaire prêchait une mission aux enfants, dans un de ces petits quartiers de Londres qu'on appelle *cours*. C'était en hiver. Les enfants entendaient une instruction le matin et une autre le soir ; en outre, ils s'approchaient des sacrements. Un soir, l'instruction se donnait comme d'habitude, quand tout à coup le missionnaire est interrompu au milieu de son discours par un bruit qui vient du dehors. Qu'était-ce donc? — Au bout de quelques instants, la porte s'ouvre avec violence et on voit une femme entrer avec précipitation. Elle s'avance en toute hâte au milieu des enfants ; elle monte sur l'estrade du missionnaire. Là, tout essoufflée, elle s'arrête un instant pour reprendre haleine. « Qu'y a-t-il donc, ma bonne dame? » lui dit le missionnaire. — « Oh! mon Père, lui répond-elle, hâtez-vous, venez vite : mon mari vient d'être frappé d'une attaque, il se meurt! » — Le missionnaire suit immédiatement cette femme ; il monte un escalier étroit ; il entre dans la chambre du moribond et voit le pauvre homme étendu sur le plancher. De grosses gouttes de sueur coulent sur son visage, qui est d'une pâleur mortelle. Ses yeux roulent dans leurs

(1) Ezech. XXVII, 30.

orbites ; sa respiration est courte et difficile ; il a le râle de la mort. C'était un spectacle effrayant que celui de cet homme à l'agonie ; encore un moment et son âme allait passer de ce monde au jugement de Dieu. Mais il y avait là un autre spectacle encore plus triste. Autour de leur père mourant, se trouvaient à genoux cinq petits enfants. Ils savaient bien ce qui se passait : ils savaient que leur pauvre père allait mourir. Oh! quelle n'était pas leur tristesse, leur désolation! Ils pleuraient, ils gémissaient, ils sanglotaient à la vue de leur père agonisant.

Petit enfant, peut-être la mort a-t-elle visité votre maison aussi bien que la maison dont je vous parle. Peut-être y a-t-il dans votre maison une mort plus effrayante : la mort d'une âme causée par le péché mortel. Comment cette mort est-elle entrée dans votre maison? — C'était un dimanche peut-être. Votre frère manqua à la messe par sa faute ; il revint donc chez vous ayant une âme morte, tuée par un péché mortel. Lorsqu'il ouvrit la porte de la maison, il introduisit auprès de vous une âme assassinée! Vous, ses frères et ses sœurs, vous êtes-vous réunis autour de lui pour pleurer, pour gémir, pour sangloter à la vue de sa pauvre âme? Avez-vous dit : « O mon frère, votre âme est morte! pauvre âme! Nous pleurons sur vous, mon frère, et des larmes coulent de nos yeux parce que votre âme est morte? » — « *Ils se lamenteront sur vous à haute voix, et ils pousseront des cris amers... et, dans l'amertume de leur cœur, ils verseront des larmes sur vous avec un regret sensible et cuisant.*[1] »

L'enfant mort de peur. — « *Ils mouraient tout tremblants.*[2] » — Votre œil rencontre parfois certaines choses qui rappellent la mort à votre souvenir. C'est, par exemple, le plumet flottant d'un char funèbre qui porte un défunt à sa dernière demeure, ou bien un visage pâle comme un cadavre, etc. Alors la frayeur s'empare de vous ; car, « *ô mort, que ton souvenir est amer!*[3] » — Pécheur, vous portez la mort au-dedans de vous, vous avez en vous une âme morte ; et vous n'en êtes pas effrayé!

Un petit enfant n'avait jamais vu un mort. Quelqu'un étant venu à mourir, on conduisit l'enfant le soir dans la chambre où le défunt était exposé sur un lit funèbre. De tout près et à la pâle lueur d'un cierge, il vit pour la première fois un corps inanimé! Le pauvre enfant se mit à trembler à la vue de l'étrange pâleur de ce visage, de ces yeux fixes, de ces lèvres qui ne respiraient plus, de ces mains sans mouvement, de l'immobilité étonnante de ce cadavre. On lui dit : « Vous allez rester ici toute la nuit, dans l'obscurité, sans aucune lumière, tout seul avec le mort! » Tous en effet se retirent, laissant l'enfant seul avec le cadavre ; mais ils se tiennent en dehors, tout près de la chambre, pour voir s'il éprouvera quelque frayeur.

(1) Ezech. XXVII, 30-31. (2) Sag. XVII, 9. (3) Eccli. XLI, 1.

Au bout de quelques instants, ils entendent un cri de terreur, puis un bruit comme si quelque chose tombait lourdement sur le plancher. Ils ouvrent aussitôt la porte et trouvent le pauvre enfant étendu par terre. Ils le relèvent : il était mort! La frayeur qu'il avait éprouvée en se trouvant seul, dans l'obscurité, avec un cadavre, lui avait ôté la vie.

O pécheur, dans l'obscurité de la nuit, vous êtes seul, non pas avec un corps mort, mais avec une âme morte! et vous n'êtes pas effrayé! Mais si Dieu vous ouvrait les yeux, pour vous montrer quel monstre épouvantable et horrible est cette âme morte qui est au-dedans de vous, vous ne vous lèveriez plus de votre lit. La vue de votre propre âme tuée par le péché vous ôterait la respiration, le sentiment et la vie.

L'enterrement au milieu de la nuit. — « *Ils seront en opprobre parmi les morts à jamais.*[1] » — Le cinquième commandement de Dieu dit : « *Vous ne tuerez pas.* » Sous l'ancienne loi anglaise, le cadavre d'un homme qui s'était suicidé était étendu sur une planche. Au milieu de la nuit, on l'enlevait ainsi couché sur la planche, et on le portait hors de la ville, par des chemins isolés à travers la campagne, jusqu'à ce qu'on arrivât à un endroit où quatre routes se croisaient. Là, on déposait le cadavre. A la lumière d'une lanterne, on creusait une fosse profonde au moyen de pioches et de pelles; puis on soulevait le cadavre et on le jetait au fond de cette fosse que l'on comblait ensuite. Ainsi celui qui s'était suicidé était enfoui comme un chien, et l'on disait : « Il y a ici quatre routes qui se croisent et beaucoup de monde y passe; eh bien! que chacun foule au pied la tombe de cet homme qui s'est tué lui-même! » — Misérable pécheur, meurtrier de toi-même, lorsque tu as commis ce péché, tu n'as pas tué ton corps qui est mortel, mais tu as assassiné ton âme immortelle, ton âme dans laquelle Dieu avait *inspiré un souffle de vie;* tu as ainsi mérité d'être enfoui comme un chien! « *Il sera enfoui comme un vil animal corrompu; il sera en putréfaction et on le jettera hors des portes de Jérusalem.*[2] »

O âme qui vous êtes donné vous-même le coup de la mort, que vous êtes hideuse et épouvantable!

SECOND EFFET DU PÉCHÉ MORTEL : LA LAIDEUR HORRIBLE D'UNE AME EN ÉTAT DE PÉCHÉ MORTEL.

Un miroir. — Voici un corps qui est dans un état bien lamentable : le crâne, l'épine dorsale, les bras et les jambes, les os des mains et des pieds, tout cela est brisé et broyé; toutes les chairs sont déchirées et mises en lambeaux. Toutes les maladies possibles se sont réunies sur ce corps : il a la fièvre typhoïde, la

(1) Sag. IV, 19. (2) Jer. XXII, 19.

fièvre jaune, la fièvre scarlatine, le choléra, la peste, la phthisie, la jaunisse, l'hypertrophie du cœur ; il est sourd et aveugle ; il a une rage de dents ; il éprouve enfin toutes les souffrances que peuvent endurer les hommes. — O pécheur, votre âme est un million de fois plus à plaindre. Lorsque vous commettiez ce péché mortel, *la coupe de la colère de Dieu était versée sur vous, et une plaie cruelle et pernicieuse se faisait dans votre âme.*[1] » O âme, ô âme qui êtes en état de péché mortel, quelle blessure cruelle et pernicieuse vous vous êtes faite ! Vous pouvez dans un miroir contempler l'image de votre corps ; mais, dans ce corps si misérable que je dépeignais tout à l'heure, vous pouvez voir votre propre image. Toutefois vous êtes mille fois plus horrible encore. « *Toute tête est languissante, et tout cœur abattu. Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain en lui ; ce n'est que blessure, que contusion et que plaie enflammée.*[2] »

Le cimetière. — Dans le voisinage d'une ville, il y a un vaste cimetière dans lequel on compte trois cent soixante-cinq grands caveaux ou tombeaux ; chacun de ces caveaux est assez spacieux pour contenir des centaines de cadavres. On ne les remplit pas de terre ; mais on les recouvre seulement avec une grande pierre carrée. Chaque jour de l'année, on ouvre un de ces caveaux pour y mettre tous les corps qui doivent être ensevelis ce jour-là. C'est la coutume que l'on jette les cadavres sans cercueil dans cette fosse. Or, un homme leva un jour la pierre qui couvrait l'un de ces caveaux. Oh ! quel spectacle ! C'est là que vous eussiez vu la mort ! Il y avait des cadavres par centaines : les uns avaient la face tournée en haut, les autres en bas ; ceux-ci étaient étendus contre le mur, ceux-là tendaient leurs mains desséchées comme pour montrer un objet. On voyait des yeux sortant de leurs orbites, des oreilles tombantes, des dents hors de leurs mâchoires, des chevelures éparses çà et là, des mains et des pieds séparés de leurs corps, des os qui perçaient la peau. Cette masse immense de chairs livides et putrides était de toute couleur, depuis le blanc jusqu'au noir. En certains endroits, la chair était dure ; ailleurs, elle était comme liquide. On voyait des milliers et des milliers de vers qui tiraient leur pâture de ces chairs mortes. L'infection de ces matières corrompues était si horrible que, si celui qui avait levé la pierre ne l'avait pas replacée à l'instant, il aurait été asphyxié et serait tombé mort au milieu de ces cadavres.

O pécheur, écoutez les paroles de Jésus-Christ. Il vous appelle « *sépulcre plein d'ossements inanimés et de toutes sortes de pourriture.*[3] » O âme en état de péché mortel ! vous êtes donc semblable à une fosse profonde du cimetière, fosse que remplit non une pourriture de chair et de sang, mais une pourriture

(1) Apoc. XVI, 2. (2) Is. I, 5-6. (3) Matth. XXIII, 27.

spirituelle de pensées, de désirs, de paroles et d'actions. Or, si la laideur d'un cadavre est affreuse, la laideur de l'âme doit être bien plus affreuse encore. O âme en état de péché mortel! vous êtes un sépulcre rempli d'une infection diabolique et infernale. Maintenant, vous êtes un sépulcre fermé, un monument scellé; aucun œil ne peut y pénétrer. A l'extérieur, on pourrait croire que vous êtes belle, revêtue de satin et de soie, ornée d'or et d'argent; mais le jour viendra où, au son de la dernière trompette, le sceau du monument sépulcral sera brisé et où le tombeau sera ouvert. Alors tous les yeux verront votre âme telle qu'elle est, et ce spectacle sera le plus horrible, le plus affreux, le plus abominable qu'on puisse voir : « *un spectacle odieux à toute chair.*[1] »

La mort de l'âme est pire même que ce genre de supplice affreux dont nous parle l'histoire ancienne.

Le supplice affreux. — Un homme fut un jour condamné à mourir d'une mort vraiment épouvantable. Il y a de cela longtemps : c'était aux siècles du paganisme, avant l'établissement de la religion chrétienne. On fit approcher le condamné d'un cadavre noir comme s'il avait été atteint du choléra; on le lia à ce cadavre, mais si étroitement et si solidement que tous ses efforts pour s'en détacher devaient être inutiles. Le malheureux avait tremblé de frayeur à la seule vue de l'horrible fardeau qu'il allait porter. Mais lorsqu'il en sentit la charge peser sur lui, un frisson mortel circula dans tous ses membres. Ce n'était cependant que le commencement de son supplice. L'épouvantable fardeau ne le quittait point; pendant le jour, il voyait de ses yeux ce cadavre horrible qui s'attachait à lui; dans les ténèbres de la nuit, ce même cadavre était son seul compagnon. L'odeur fétide qui s'en exhalait était insupportable. Les vers commençaient à s'y engendrer; ils pénétraient dans la bouche, dans les yeux, dans les oreilles, dans les narines. Impossible d'imaginer un spectacle aussi effrayant. Ceux qui apercevaient de loin ce malheureux poussaient des cris de terreur et prenaient la fuite. Les animaux mêmes s'enfuyaient à son approche. L'infortuné hurlait de désespoir, et ses hurlements retentissaient dans toute la contrée. Il se déchirait la langue et se jetait contre les rochers. Enfin il perdit connaissance et succomba sous le poids de son horrible fardeau!

Malheureux pécheur! vous marchez, vous aussi, enchaîné à un cadavre, non pas à un cadavre atteint du choléra, non pas à un cadavre de chair et de sang, mais à un cadavre encore plus affreux, au cadavre d'une âme mise à mort par l'enfer! « *Mes péchés,* disait le roi David pénitent, *semblables à un lourd fardeau, se sont appesantis sur moi.*[2] » Pauvre pécheur, serez-vous donc

(1) Is. LXVI, 24. (2) Ps. XXXVII, 4.

abandonné et devrez-vous périr sous ce fardeau accablant? Serez-vous donc réduit à hurler d'épouvante, à vous déchirer la langue dans la rage du désespoir, à vous jeter contre les rochers dans un affreux délire, et enfin à tomber dans les flammes de l'enfer? Votre mal est-il donc incurable? « *N'y a-t-il point d'baume en Galaad? n'y a-t-il point de médecin pour vous guérir?*[1] » O pauvre pécheur, que telle ne soit point votre pensée! Vous serez *délivré du poids de cette mort,* si vous le voulez. Qui vous en délivrera? *La grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur.*[2] — Peut-être croirez-vous qu'une âme en état de péché mortel n'est pas réellement aussi horrible que je viens de vous le dire. Ecoutez donc la parole d'une sainte, de sainte Catherine de Gênes : « Dieu, dit-elle, me fit voir une âme en état de péché mortel : c'est un monstre si affreux, qu'il n'y a rien de comparable sur la terre; il est impossible de se figurer quelque chose d'aussi horrible. »

L'ombre de la mort. — « N'oubliez pas que *vous êtes assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.*[3] » Quelle est cette mort à l'ombre de laquelle vous êtes assis? Est-ce la mort qui séparera votre âme de votre corps? Non, ce n'est pas cette mort-là; c'est une autre mort, une mort appelée la « *seconde mort.*[4] » Cette mort a son séjour en enfer et elle n'en sort pas. Elle nous envoie son ombre, et vous vous asseyez à l'ombre de cette mort, comme si vous vous asseyiez à l'ombre d'un arbre ou d'une maison. Levez les yeux, ô pécheur, et regardez cette ombre de la mort qui s'élève, s'étend et plane sur vous. Oui, la voilà; elle s'élève à votre côté. Oh! quelle ombre obscure, quelle ombre triste! Quel aspect cruel et menaçant! Vite donc, ô pécheur, retirez-vous de cette ombre de la mort et réfugiez-vous vers Dieu, qui est toujours prêt à *éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.*[5]

Mais vous ne savez pas encore ce qu'il y a de pire dans le péché mortel. « *La colère de Dieu n'est pas encore apaisée. Sa main est encore étendue.*[6] » Voyez ce que vous *perdez,* lorsque vous commettez un péché mortel.

TROISIÈME EFFET DU PÉCHÉ MORTEL : LA PERTE DE DIEU OU L'ABOMINATION DE LA DÉSOLATION.

La chambre mortuaire. — Vous êtes-vous jamais trouvé dans une chambre au moment où une personne venait de mourir? Vous avez dû remarquer quelle étonnante et effrayante solitude il se fait autour de son corps. Oh! que le corps paraît délaissé au moment où l'âme vient de l'abandonner! — Pécheur, si le corps

(1) Jér. VIII, 22. (2) Rom. VII, 24-25. (3) Luc. I.
(4) Apoc. XX, 14. (5) Luc. I, 79. (6) Is. V, 25.

est délaissé lorsque son âme l'a quitté, dans quel délaissement ne doit pas se trouver l'âme, lorsque Dieu, son Créateur, l'a abandonnée parce qu'elle a commis un péché mortel! La mort du corps est la séparation de l'âme d'avec le corps; la mort de l'âme est la séparation de Dieu d'avec l'âme, séparation opérée par le péché mortel. « *L'esprit de notre bouche, le Christ, le Seigneur, a été pris à cause de nos péchés;*[1] *et le Saint-Esprit n'habitera point là où entre l'iniquité.*[2] » *Sachez donc,* ô pécheur, *et comprenez quel mal c'est pour vous, et combien il vous est amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu.*[3]

Un voyage en Amérique. — Avez-vous jamais pensé à cette expression : « *partir, s'en aller?* » — De l'ouest de l'Irlande, les navires partent pour l'Amérique. Un jour, un navire stationnait sur la côte, tout prêt à partir avec des émigrants pour l'Amérique. Le moment était venu d'enfler les voiles, et cependant le vaisseau attendait. Une personne qui devait s'embarquer n'était pas encore arrivée. On aperçut bientôt une famille qui venait de la campagne vers le navire. C'étaient un père, une mère, des frères et sœurs. L'une des sœurs allait partir pour l'Amérique. A peine furent-ils arrivés au vaisseau que l'on donna le signal du départ. Le moment des adieux était donc venu. Il fallait se quitter. Si vous aviez vu comment tous, père, mère, frères et sœurs, pleuraient et sanglotaient; si vous aviez entendu leurs cris au moment des derniers adieux, vous eussiez dit que leurs cœurs étaient brisés de douleur. Le navire voguait et s'éloignait. Les parents, les frères et sœurs voyaient un espace de plus en plus grand se mettre entre eux et leur fille, leur sœur chérie. Déjà elle était loin; mais les cris et les gémissements de ces parents et de ces frères et sœurs désolés, dominant le bruit des vagues, parvenaient encore jusqu'au vaisseau. — Pauvre pécheur, lorsque Dieu, qui était pour vous plus qu'un père, plus qu'une mère, plus qu'un frère ou une sœur, vous a quitté au moment où vous êtes tombé dans le péché mortel, avez-vous pleuré, avez-vous gémi? — Non, pécheur; interrogez le passé; et vous verrez que, dans ce premier moment d'isolement terrible et affreux où vous vous êtes trouvé séparé de Dieu, aucun soupir, aucun gémissement de tristesse ne s'est échappé de votre cœur!

Le hurlement affreux. — Mon cher enfant, si vous pouviez descendre en enfer et entendre un seul instant les pleurs, les cris, les hurlements d'un damné, hurlements qu'il pousse non pas tant parce qu'il brûle dans un feu inextinguible, que parce qu'il sait *ce que c'est que de perdre Dieu;* oh! alors il ne vous serait plus nécessaire de lire ce livre pour comprendre ce que c'est que la perte de Dieu.

Le soleil. — La rivière. — Les yeux. — « *Lorsque vous*

(1) Lam. IV, 20. (2) Sag. I, 4. (3) Jér. II, 19.

verrez, dit Jésus-Christ, *l'abomination de la désolation régnant dans le lieu saint.*[1] » — O pécheur, vous avez vu cette abomination de la désolation dans le lieu saint. Pensez au jour, à l'heure, au moment de votre péché mortel; en ce moment, l'abomination de la désolation a commencé dans votre âme, qui était le lieu saint de Dieu, le temple du Saint-Esprit. Si le soleil disparaissait du firmament et que toute la nature fût laissée dans les ténèbres, le monde serait dans la désolation. Cependant l'abomination de la désolation, ce ne serait point là qu'elle se trouverait : elle est dans votre âme; car votre âme a perdu non pas le soleil, mais le Créateur du soleil. — Une rivière a eu son cours intercepté; elle est séparée de sa source. Le peuple est affligé de voir le lit de la rivière desséché; il n'a plus d'eau à boire, il en est dans la désolation : car il meurt de soif. Mais ce n'est pas la perte de l'eau de cette terre qui cause l'abomination de la désolation : on ne trouve celle-ci que dans l'âme qui a commis un péché mortel; car elle a perdu Dieu, la source de toute justice. O âme desséchée, flétrie, fanée, lui dit le Seigneur, vous m'avez *abandonné, moi, la fontaine d'eau vive!*[2]

Ce serait un affreux spectacle que la vue d'une personne à qui on aurait arraché les yeux, et qui n'aurait plus à la place de ses yeux que deux cavités hideuses et saignantes. Cette pauvre personne, dans quelle désolation ne serait-elle pas plongée? Ce ne serait cependant pas l'abomination de la désolation. On ne la trouve, répétons-le, que dans l'âme qui a commis un péché mortel, et qui par conséquent a perdu *l'œil de la divine Providence.* O abomination de la désolation, grande et immense comme Dieu, puisque cette âme a perdu Dieu même! — Un petit enfant avait perdu une épingle; il pleurait la perte de son épingle. La perte d'une épingle n'est qu'une bagatelle; cependant c'est une perte, et cet enfant montrait qu'il savait ce que c'est que de perdre quelque chose. Mais vous, ô pécheur borné, stupide, ignorant, vous ne savez pas ce que c'est que faire une perte; car vous n'avez pas perdu seulement une épingle : vous avez perdu Dieu, c'est-à-dire le Tout-Puissant, et vous ne pleurez pas! Un petit enfant vous fait la leçon.

L'enfant et la bouteille cassée. — Un voyageur suivait la route de Sorrento. Il rencontra un petit enfant qui pleurait amèrement : « Qu'avez-vous, demanda-t-il au pauvre petit, pourquoi pleurez-vous ainsi? » — La voix de l'enfant était étouffée par les sanglots; il ne pouvait répondre. Enfin il étendit la main, et montra le sol devant lui. Le voyageur regardant vit à terre une petite bouteille de quelques centimes qui était brisée. Cet enfant, par malheur, avait laissé tomber la bouteille et elle était en pièces. — O pécheur, cet enfant sera votre condamnation au tribunal de

(1) Matth. XXIV, 15. (2) Jér. II, 13.

Jésus-Christ : « Seigneur, dira-t-il, j'ai pleuré, j'ai sangloté pour la perte d'une pauvre bouteille ; et ce pécheur vous a perdu en commettant le péché mortel, et il n'a jamais versé une larme pour une telle perte. » — Pleurez donc, ô pécheur ; « *que vos yeux versent des larmes, parce que le consolateur, le soutien de votre âme a disparu.*[1] »

QUATRIÈME EFFET DU PÉCHÉ MORTEL : LA PERTE DE LA RESSEMBLANCE DE DIEU.

Le tableau mis en pièces. — Un gentilhomme avait un tableau qui faisait l'admiration de tout le monde : il était d'un prix inestimable. On venait de toutes les parties du monde pour le contempler. Or, il arriva qu'un jour un homme mal intentionné demanda à voir le fameux chef-d'œuvre. Etant seul dans le salon, il tira un couteau de sa poche, coupa malicieusement la toile et la mit en lambeaux. Grande fut la colère du gentilhomme : il aurait mieux aimé perdre toute sa fortune. La destruction de ce magnifique tableau fut bientôt connue du monde entier. Tous les journaux de l'Europe en parlèrent avec indignation. Chacun disait que cet acte de vandalisme était une honte, et que son auteur devait être fou pour agir de la sorte.

Ce tableau n'était que l'œuvre de la main de l'homme. Vous, ô pécheur, vous aviez en votre âme un tableau fait de la main de Dieu : c'était le portrait de Dieu même. Oui, *l'image et la ressemblance de Dieu* étaient dans votre âme ; car Dieu en créant l'homme s'est dit : « *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.*[2] » Les anges eux-mêmes étaient en admiration devant cette image de Dieu si belle et si parfaite. Vint un triste jour, le jour du péché mortel ! Vous même, comme un insensé, par votre péché, vous avez mis en pièces, vous avez détruit le portrait, la ressemblance de Dieu dans votre âme et vous lui avez substitué l'affreux portrait du démon ! Pleurez donc, ô pécheur, pleurez la perte que vous avez faite. « *Que vos larmes coulent jour et nuit comme un torrent.*[3] »

CINQUIÈME EFFET DU PÉCHÉ MORTEL : LA PERTE DE LA GRACE DE DIEU.

L'habit usé. — Un homme avait un vieil habit, un habit tout usé, troué aux coudes et ne valant guère que quelques sous. Etant venu à le perdre, il en fut tout troublé, tout affligé. Il se mit à le chercher partout, demandant à tout le monde si on n'avait pas vu son habit. — Lorsque vous avez commis ce péché mortel, vous n'avez pas perdu un vieil habit, un habit fait par un tailleur ; mais vous avez perdu cette robe magnifique que Dieu lui-

(1) Lam. I. (2) Gen. II. (3) Lam. II, 18.

même a faite, et qui s'appelle la *grâce divine*. Cette robe rend l'âme brillante comme le soleil et belle comme un ange de Dieu. Le démon vous en a dépouillé au moment où vous êtes tombé dans le péché ; néanmoins vous n'en avez eu aucun souci ; vous n'avez point cherché à la recouvrer, en faisant un acte de contrition ou en allant vous confesser. Pauvre pécheur, Dieu a fait à votre égard ce qu'il dit par la bouche du prophète Ezéchiel : « *Voici que je vais étendre ma main sur vous, et j'écarterai votre justification.*[1] » Pleurez donc du moins maintenant. « *Que vos larmes coulent jour et nuit par torrents.*[2] »

Savez-vous que, lorsque vous commettez un péché mortel, vous perdez la divine lumière ?

SIXIÈME EFFET DU PÉCHÉ MORTEL : LA PERTE DE LA DIVINE LUMIÈRE.

Le voyage sous terre. — Dans la ville de Rome, il y a sous terre des galeries étroites et longues de plusieurs lieues. Elles s'étendent de tous côtés, et se croisent dans toutes les directions. Ces passages souterrains s'appellent les *catacombes*. Les premiers chrétiens, au temps des persécutions, se cachaient dans ces souterrains, et maintenant encore on y trouve souvent de petites chapelles où ils adoraient Dieu en secret, lorsque les persécuteurs ne leur permettaient pas de le faire publiquement. De nos jours, de nombreux visiteurs parcourent ces catacombes ; mais il faut qu'ils aient avec eux un guide qui connaisse les chemins : sinon, ils se perdraient dans les mille circuits de ces labyrinthes. Le guide les éclaire au moyen d'un flambeau ; car la nuit la plus profonde règne dans ces souterrains. Un jour, quelques étudiants allemands eurent la témérité de descendre dans les catacombes sans guide et sans flambeau. Ils y entrèrent, mais ils n'en sortirent jamais ! On eut beau faire toutes sortes de recherches, on ne parvint point à les retrouver. On croit que leur flambeau s'éteignit par malheur, et que dans l'obscurité il leur fut impossible de retrouver leur chemin ; de sorte qu'ils moururent de faim, ou bien ils tombèrent peut-être dans un précipice où ils perdirent la vie.

La lumière divine brille dans le cœur des enfants de Dieu, elle leur montre la voie du ciel au milieu des ténèbres d'un monde corrompu ; *mais cette lumière s'éteint par le péché mortel*. Le pécheur est alors comme un homme qui marche dans une nuit profonde, sans lune, sans étoiles, au milieu d'épaisses ténèbres. Cet homme perd son chemin ; il trébuche, il tombe dans un précipice où il est brisé, broyé. Il n'y a plus d'espoir pour lui aussi longtemps que la lumière ne revient pas. Arrêtez donc, ô pécheur, arrêtez, je vous en prie ; car peut-être le premier pas

(1) Ezéch. XVI, 27. (2) Lam. II, 18.

que vous ferez va vous jeter dans un abîme, dans l'abîme de l'enfer! — Un homme fait une lecture à la lumière d'une chandelle. Tout à coup cette lumière s'éteint, et le voilà dans l'obscurité. Quelle surprise est la sienne! — Pécheur, dès que vous avez commis le péché mortel, la lumière de Dieu s'est éteinte subitement dans votre âme, et vous n'avez pas été stupéfait! Vous ne vous êtes nullement inquiété de ce malheur.

SEPTIÈME EFFET DU PÉCHÉ MORTEL : LA PERTE DES BONNES ŒUVRES.

Le trésor perdu. — « *J'ai frappé de la nielle et de la grêle tous les travaux de vos mains.*[1] » — On a vu beaucoup d'infortunés perdre tout ce qu'ils avaient au monde par l'incendie, par le naufrage, par le vol, par les banqueroutes ou par d'autres malheurs. Des rois ont perdu leur couronne et leur trône. Des riches ont perdu leur fortune. Des soldats ont perdu des batailles. Des enfants ont perdu leurs parents, des parents leurs enfants. Il en est qui, ne pouvant supporter leurs pertes, sont tombés dans une profonde mélancolie ou sont devenus fous à être enfermés dans une maison d'aliénés. Que dis-je! il en est même qui se sont donnés la mort! — O pécheur, quelle n'est pas votre infortune! vous avez fait une perte incomparable, la perte des pertes. Vous aviez amassé d'immenses richesses spirituelles pendant que vous étiez enfant de Dieu; chacune de vos pensées, chacune de vos paroles, chacune de vos actions faite en vue de plaire au Père céleste avait sa valeur dans l'ordre spirituel. Pour chacune d'elles, une récompense vous était réservée dans le ciel, récompense tellement magnifique que l'œil de l'homme n'en a point vu de semblable.[2] Vous avez eu le malheur de commettre un péché mortel; aussitôt Dieu a effacé du livre de vie *toutes vos bonnes œuvres*. Vous vous étiez amassé des trésors pour le ciel; des couronnes, des trônes, des royaumes vous étaient réservés. L'heure du péché mortel est venue; voilà que les voleurs, les démons se sont emparés de vos trésors et vous les ont enlevés.

Pas de salaire. — Un ouvrier travaille pour un maître. Il tient un livre, dans lequel il écrit le nombre de ses journées et même le nombre de ses heures de travail. A la fin de l'année il va trouver son patron; il lui rend compte de tous les jours et de toutes les heures qu'il a employés pour lui, et lui demande son salaire. Mais son maître lui répond : « Je ne vous dois rien pour tout le travail que vous avez fait pour moi. » — Ainsi Dieu agira-t-il à l'égard du pécheur. Le pécheur dira à Dieu : « Seigneur, j'ai gardé vos commandements; j'ai jeûné, j'ai prié, j'ai fait l'aumône : quelle récompense vais-je recevoir dans le ciel?

(1) Aggée, II, 18. (2) II Cor. II.

— Dieu lui répondra : « Pour toutes vos prières, pour tous vos jeûnes, pour toutes vos bonnes œuvres, je ne vous donne aucune récompense. » — « Pourquoi donc? demandera le pécheur. — « Parce que, dira le Seigneur, vous avez commis un péché mortel, et dès lors la promesse que j'avais faite de vous récompenser, est de nul effet.[1] »

Assurément il faut être fou pour commettre un péché mortel.

Le fou. — Un homme brise ses chaises et ses tables ; il met le feu à sa maison et la brûle ; il jette tout son argent dans la rivière. Tout le monde dit qu'il a perdu la tête, qu'il est fou. On le saisit, on le lie, on le conduit dans une maison d'aliénés et on l'y enferme. — Pourquoi dit-on de lui qu'il est fou? Parce qu'il détruit de lui-même son propre bien. — Vous, ô pécheur, n'avez-vous pas commis volontairement tel péché mortel? Ne saviez-vous pas que, par ce péché, vous perdiez le ciel et tous ses trésors? Vous êtes donc cet insensé, ce fou; et vous finirez par être enfermé, où? dans l'enfer, cette grande maison d'aliénés réservée à tous les fous qui perdent volontairement ce que Jésus-Christ leur avait acheté au prix de son précieux Sang : je veux dire le Ciel et ses trésors. Vos bonnes œuvres sont donc perdues. Mais peut-être réparerez-vous cette perte par vos bonnes œuvres futures? Non, pécheur; aussi longtemps que vous demeurez dans le péché mortel, dans la disgrâce de Dieu, vous ne méritez aucune récompense pour le ciel, quelles que bonnes œuvres que vous puissiez faire.

C'est une œuvre morte que vous faites avec des mains criminelles.[2]

HUITIÈME EFFET DU PÉCHÉ MORTEL : PLUS DE MÉRITES.

La main desséchée. — Il y avait un homme dont la main s'était desséchée. Elle devint dure, raide, semblable à un morceau de bois sec. Ce pauvre homme ne pouvait plus ployer les doigts, ni ouvrir ou fermer la main, ni s'en servir pour travailler. — Lorsque vous commettez un péché mortel, votre âme se dessèche à l'instant même, et devient pire qu'un vieux bâton sec et vermoulu ; de sorte qu'elle ne peut plus faire aucune bonne œuvre pour le ciel. Cependant, quoique les bonnes œuvres que vous faites en état de péché mortel ne méritent aucune récompense dans le ciel, il est bon de ne pas les omettre : elles exciteront peut-être Dieu à vous accorder la grâce du repentir ; et alors vous recouvrerez le mérite des bonnes œuvres que vous avez faites dans le passé, lorsque vous étiez en grâce avec Dieu, et qui sont maintenant perdues. « *Rachetez vos péchés par vos aumônes,*

(1) Zach. xi, 11. (2) Sag. xv, 17.

dit le prophète Daniel, *et vos iniquités par des œuvres de miséricorde envers les pauvres, et peut-être que Dieu vous pardonnera vos offenses.*[1] »

NEUVIÈME EFFET DU PÉCHÉ MORTEL : LA PERTE DES VERTUS.

Le vaisseau englouti. — Un navire chargé de grandes richesses voguait sur l'océan. Une tempête l'assaillit. Les vagues battirent avec fureur les flancs du vaisseau ; le vent le jeta sur un rocher qui le mit en pièces. Lorsque la tempête fut apaisée, on accourut au rivage pour voir ce qui en était du navire. On ne trouva plus que quelques planches brisées qui flottaient çà et là ; le reste avait été englouti dans la mer. — Ainsi en est-il de vos vertus, ô pécheur, lorsque votre âme fait naufrage par le péché mortel. « *Ceux qui étaient riches, il les a renvoyés les mains vides.*[2] »

Voyez cet enfant qui vient de commettre un péché mortel. Vous pouvez lire sa faute dans ses yeux. *La vue de son visage rend témoignage contre lui.*[3] Il a perdu toute l'énergie et toute la force de la vertu. Il baisse la tête. Il a honte de lui-même, comme Adam et Eve qui, ayant honte d'eux-mêmes après leur péché, allèrent se cacher derrière les arbres du paradis. Il n'aime plus à se trouver dans l'église ni à prier. Il sent que Dieu n'a plus d'égards pour ses offrandes.[4] Il n'a plus de gaieté. Il n'est plus obéissant envers ses parents. Il est devenu égoïste ; *car celui qui est mauvais pour lui-même, pour qui sera-t-il bon ?*[5]

DIXIÈME EFFET DU PÉCHÉ MORTEL : LES CRÉATURES DEVIENNENT AUTANT D'ENNEMIS POUR LE PÉCHEUR.

« *Tout l'univers combattra avec Dieu contre les insensés.*[6] O pécheur, en ces jours heureux qui précédèrent votre péché mortel, en ces jours où Dieu était avec vous, les tentations et les tribulations vous assaillaient sans doute ; mais quel mal pouvaient-elles vous faire ? « *Si Dieu est pour nous,* dit saint Paul, *qui sera contre nous ?*[7] » Grâce à l'aimable Providence de Dieu, *elles contribuaient même à votre bien.*[8] — Pauvre pécheur, jetez les yeux autour de vous, vous verrez que vous n'avez plus un seul ami dans le monde entier. Le soleil vous voit, et il a horreur de vous donner sa lumière, comme autrefois il refusa d'éclairer de ses rayons ceux qui, comme vous, crucifièrent Jésus-Christ.[9] « *Je ferai,* dit le Seigneur, *que toutes les lumières du ciel pleureront sur vous.*[10] Ecoutez les vents qui gémissent et mur-

(1) Dan. IV, 24. (2) Luc. I, 53. (3) Is. III, 9.
(4) Gen. IV, 5. (5) Eccli. XVI. (6) Sag. V, 21.
(7) Rom. VIII, 31. (8) Ibid. 28. (9) Marc. XVI.
(10) Ezech. XXXII, 8.

murent contre vous, parce que vous êtes devenu l'ennemi de celui qui a mis dans votre âme *le souffle de vie*. Voyez comme les animaux de la terre et les oiseaux du ciel fuient à votre aspect, parce qu'ils voient en vous un ennemi de leur Créateur. La terre a horreur de vous porter, comme lorsqu'elle trembla et se secoua sous les pieds de ceux qui avaient cloué Jésus à la croix.[1]

La petite fille perdue. — L'enfant prodigue s'en alla dans un pays lointain. Et il y eut une famine dans ce pays. Il commença à se trouver dans le besoin. Et il se serait volontiers rassasié des glands que mangeaient les pourceaux ; mais personne ne lui en donnait.[2] — Pécheur, écoutez une histoire lamentable. Il y avait une petite fille de huit à neuf ans, méchante, blasphématrice et voleuse. A son âge déjà, elle ne se plaisait que dans les mauvaises compagnies. Son père l'avait souvent corrigée et exhortée à ne pas offenser Dieu comme elle le faisait. Mais elle restait insensible à ses reproches et à ses exhortations. Un jour il lui dit : « Ma fille, vous vous conduisez fort mal. Non seulement vous vous nuisez à vous-même, mais encore vous scandalisez vos frères et sœurs. Je vous donne quinze jours pour vous amender. Si, au bout de ces quinze jours, vous n'êtes pas plus sage, je vous chasserai de ma maison : je ne veux pas que vos frères et sœurs soient pervertis par vos mauvais exemples. » — Les quinze jours passés, la petite fille ne s'était nullement corrigée ; elle était même plus méchante qu'auparavant. Un matin donc, son père la mena à la porte de la maison et lui dit : « Ma fille, je vous ai dit que si vous ne deveniez pas plus sage, je serais obligé de vous chasser. Puisque vous ne voulez pas changer de conduite, vous allez sortir d'ici et n'y rentrer que quand vous serez décidée à vous corriger. » — La petite fille ne répondit pas un mot à son père. Orgueilleuse et obstinée, elle prit le parti de s'en aller.

Elle erra dans les rues toute la journée, sans rien trouver à manger. Le soir venu, elle mourait de faim. Fatiguée d'une si longue marche, elle ne savait où aller passer la nuit. Enfin elle trouva un tas de pierres au coin d'une rue. Elle y reposa sa tête et s'endormit. Le lendemain matin, elle se leva et se mit à errer de nouveau dans les rues. Elle souffrait beaucoup de la faim. Elle se dit en elle-même : « Peut-être que lorsque le monde me verra si pâle, il aura pitié de moi et me donnera à manger. » Et tout en marchant, elle regardait de temps en temps le visage des passants, dans l'espoir qu'ils auraient pitié d'elle ; mais personne ne fit attention à son état de dénûment. Le second soir était venu : la malheureuse enfant n'avait rien mangé de toute la journée. Elle était trop orgueilleuse pour retourner chez son père et pour lui dire : « Mon père, je me repens d'avoir été si méchante ;

(1) Matth. XXVII.

(2) Luc. XV, 13-16.

mais si vous voulez me permettre de revenir et de rester avec mes frères et sœurs, je tâcherai d'être sage. » Affaiblie par la faim, elle était sur le point de tomber en défaillance. Elle se traîna le mieux qu'elle put jusqu'au tas de pierres où elle avait passé la nuit précédente. Pendant la nuit, le vent souffla avec violence et la pluie tomba par torrents ; ses vêtements en furent tout percés. Il était minuit. L'infortunée se sentit prise d'une fièvre brûlante. Oh ! que les heures s'écoulèrent lentement pour elle ! Au lever de l'aurore, elle ne fut pas capable de se dresser sur ses pieds, et avant que le soleil parut à l'horizon, la pauvre enfant avait rendu le dernier soupir. Elle était morte là sur son tas de pierres !

Un passant aperçut son cadavre ; aussitôt une foule de personnes se rassemblèrent. L'une d'elles reconnut la petite fille, et on s'empressa de porter au père le corps inanimé de l'enfant. Oh ! qui dira la douleur, l'affliction, le déchirement de cœur de ce pauvre père, lorsqu'il eut le cadavre devant les yeux ? Aurait-il jamais pensé qu'un pareil malheur dût arriver ? Il avait cru que la faim ne tarderait pas à faire rentrer en elle-même l'enfant indocile. Les frères et sœurs descendirent de leurs chambres, et, à la vue de leur pauvre sœur morte, ils poussèrent des cris lamentables ; ils étaient là à genoux, versant des larmes amères sur le visage pâle et glacé de celle qu'ils avaient perdue. O pauvre sœur, s'écriaient-ils, pauvre petite sœur, vous êtes morte ! Nous ne vous verrons jamais plus ! Le peuple, apprenant ce qui venait d'arriver, se rassembla à la porte de la maison, vociférant contre le père et l'accusant d'avoir été cause de la mort de sa fille.

Petit enfant en état de péché mortel, sachez qu'il vous est arrivé la même chose qu'à cette petite fille. En commettant le péché, vous avez quitté un bon et tendre père, votre Père qui est dans le ciel, le bon Dieu, le Père qui vous a créé. Oh ! quelle peine, quelle tristesse cause à Jésus la vue de votre âme morte, de cette âme qu'il aimait tant et pour laquelle il a voulu mourir sur une croix ! Telle est l'affliction de son cœur, que les Anges en sont dans la stupéfaction et qu'il mourrait une seconde fois, s'il pouvait encore mourir. Quoi d'étonnant que la mort d'une âme lui fasse éprouver une tristesse mortelle, lui qui, près du tombeau de Lazare, pleura la mort corporelle de son ami. *Les Anges aussi pleurent amèrement la mort d'une âme qui était leur sœur.*[1] — Mais que s'est-il passé en enfer, lorsque votre âme a été tuée par le péché mortel ? Tout l'enfer s'est ému, et ses applaudissements blasphématoires se sont élevés du fond de ses abîmes jusqu'au plus haut des cieux.

Pauvre âme ! pourquoi donc êtes-vous ainsi tombée, vous qui étiez sortie des eaux du baptême aussi brillante qu'un ange du ciel ! Vous qui étiez le trône du Très-Haut, maintenant vous êtes

(1) Is. XXXIII, 7.

le jouet des démons; ils vous foulent aux pieds! — *Dieu enverra contre vous sa colère et la tribulation par ses mauvais anges.*[1] *Il élèvera son étendard... et aussitôt ils viendront en toute hâte.*[2]

Et maintenant, vous allez voir ce que font les démons lorsque nous commettons un péché mortel.

ONZIÈME EFFET DU PÉCHÉ MORTEL : LES DÉMONS MAITRES DE L'AME PÉCHERESSE.

Le vieux soulier. — « *L'Esprit du Seigneur se retira de Saül, et un esprit malin le tourmentait.*[3] » — Vous avez un vieux soulier qui n'est plus bon à rien. Le cuir en est crevé de toutes parts, la semelle en est détachée. Vous n'en voulez plus, vous le rejetez. Si un passant le voit et le ramasse, il a le droit de s'en emparer; c'est un objet qui n'appartient plus à personne, le propriétaire l'a rejeté. — Lorsqu'une âme commet un péché mortel, Dieu la hait et la rejette aussi. — « *Vous en avez fait un objet de rebut.*[4] » — Alors, le démon, voyant que Dieu rejette cette âme, court aussitôt à elle; il la saisit comme un chien affamé saisirait un os. C'est ainsi que *l'Esprit du Seigneur ayant abandonné Saül, un mauvais esprit vint le troubler.*[5]

Or, voyons ce que les démons font de cette âme dont ils se sont emparés.

Les vers. — Quand un homme meurt, on descend son cadavre dans une fosse à six pieds sous terre. Là il est bientôt envahi par des vers. Les vers dévorent ses chairs; ils rongent ses yeux, ses oreilles, sa langue et son cerveau; ils ne laissent dans la tombe que des os desséchés. — Le péché mortel est un sépulcre pour l'âme. Aussitôt qu'une âme est mise dans le tombeau du péché, les démons viennent à elle. Comme les vers dévorent les chairs d'un mort, ainsi font les démons à l'égard de l'âme souillée d'un péché mortel. Il y a une infinité de vers dans un cadavre; innombrables aussi sont les démons dans l'âme pécheresse : *Elle est devenue le repaire des démons et la possession de tout esprit immonde.*[6] *Les démons et les onocentaures s'y rencontreront et les satyres s'y répondront les uns aux autres par d'horribles cris.*[7] « — Avez-vous jamais vu un essaim d'abeilles rassemblé autour d'une branche d'arbre? Voilà comme les démons sont rassemblés autour de votre âme, ô pécheur; de sorte que vous pouvez dire comme le Psalmiste : « *Ils m'entourent comme des abeilles.*[8] » — Nous savons que dans une seule âme il y avait sept démons, et dans une autre jusqu'à six mille.[9] Quelle horrible compagnie!

(1) Ps. LXXVII, 49. (2) Is. V, 26. (3) I Reg. XVI, 14.
(4) Lament. III. (5) I Reg. XVI. (6) Apoc. XIII.
(7) Is. XXXIV, 14. (8) Ps. (9) Luc. VIII.

Le repaire des lions. — « *Seigneur,* disait David, *délivrez-moi de la fureur de mon ennemi, de peur qu'à la fin il ne ravisse mon âme comme un lion, tandis qu'il n'y a personne pour me sauver.*[1] » Le roi Darius possédait une fosse profonde appelée *repaire,* et ce repaire était rempli de lions. Ces lions avaient une grande et large gueule et des dents longues et aiguës, et ils étaient extrêmement cruels. Leurs rugissements se faisaient entendre au loin. Tout le monde avait peur de s'approcher de leur repaire, quoiqu'il fût fort profond et fermé par un grillage et des barres de fer solides. Un jour, le roi ordonna d'amener près de cette fosse un certain nombre d'hommes, de femmes et d'enfants et de les jeter tous dedans. Les lions, en les voyant tomber au milieu d'eux, poussèrent d'affreux rugissements et ouvrirent leurs larges gueules. Ces malheureux étaient à peine arrivés au fond du repaire, que déjà les lions les saisissaient avec fureur, les déchiraient de leurs dents et les dévoraient tout vivants. — Lorsqu'un enfant commet un péché mortel, son âme n'est pas jetée dans un repaire de lions, mais dans un repaire de démons. Les démons sont mille fois plus cruels et plus horribles que les lions, que les tigres, les serpents, les vipères, les scorpions, les crapauds, les araignées, en un mot que tous les animaux venimeux. — « *Voici que je vais envoyer au milieu de vous des serpents et des basilics... ils vous mordront,* dit le Seigneur.[2] » — Vous comprendriez tout cela, si Dieu vous montrait la vision qu'eut un jour le prophète Ezéchiel : *Fils de l'homme,* lui dit le Seigneur, *va voir les plus hideuses abominations. Et j'allai, et je vis toutes sortes de figures de reptiles et d'animaux : c'était l'abomination de la maison d'Israël.*[3]

L'antique serpent. — Dans les Indes Orientales, il y a beaucoup d'énormes serpents aux replis tortueux, qu'on appelle *boas constricteurs.* Ils sont très longs et plus gros que le bras de l'homme. Ils se suspendent aux branches d'arbres. A les voir, vous diriez des cables énormes. Si un homme vient à passer près d'eux, ils se jettent sur lui, ils l'entortillent dans leurs anneaux, comme le lierre entortille un arbre. Ils se roulent autour de sa tête, de ses épaules, de ses bras, de ses jambes et de ses pieds. Lorsqu'ils se sont ainsi rendus maîtres de leur victime, ils lui serrent de plus en plus la tête, les bras, tout le corps, jusqu'à ce qu'ils aient fait sortir le sang par tous les pores; ensuite ils se nourrissent de cette chair ainsi écrasée. — Il y a un vieux serpent qui sort de l'enfer : c'est le démon. Tout le monde a entendu parler de lui. Il s'est introduit dans le paradis terrestre pour tenter nos premiers parents. Au moment où vous commettez un péché mortel, ce vieux serpent se jette sur votre âme et se roule autour de votre volonté, de votre mémoire et de votre entende-

(1) Ps. VII, 2. (2) Jér. VIII, 17. (3) Ezéch. VIII, 10.

ment. Monstre horrible et tortueux! il opprime votre âme comme le serpent des Indes Orientales écrase le corps; puis il lève sa tête énorme et féroce; il ouvre une gueule affreuse et en fait sortir une langue de feu. Sifflant avec rage, il mord l'âme qui offense Dieu. *La flamme jaillit de sa bouche.*[1] Il a aussi un dard, et ce dard n'est pas comme l'aiguillon de l'abeille ou du scorpion. L'aiguillon de l'abeille ou du scorpion pique la chair, et non l'âme; mais l'aiguillon du démon pique l'âme qui est en état de péché mortel. Cet aiguillon du démon est appelé par l'Apôtre : *Aiguillon de la mort.*[2] »

Le démon homicide. — Il y a dans l'âme pécheresse un autre démon appelé *homicide;* car, dit saint Jean, « *il fut homicide dès le commencement du monde.*[3] » « *Ses pieds sont prompts à répandre le sang.*[4] » Un boucher vigoureux saisit le mouton qu'il vient d'égorger; il prend son couteau long, pointu et luisant, et l'enfonce dans les chairs de l'animal. Ensuite il le découpe en morceaux, de sorte que ses bras sont tout dégouttants de sang. — Le démon *homicide* prend l'âme de celui qui commet un péché mortel, et la met en pièces. — *Dans sa rage, il la frappe d'une plaie incurable et il la persécute cruellement.*[5]

Mais que dit le démon?

Le menteur. — Ecoutez. Entendez-vous cette voix? C'est la voix du démon, qui est *un menteur et le père du mensonge.*[6] Eh bien! écoutons le mensonge qu'il va dire maintenant; car *il se sert de sa langue pour tromper avec adresse.*[7] Voici le mensonge qu'il dit au pécheur : « Il n'est pas vrai, lui dit-il, qu'en commettant un péché mortel, l'âme soit opprimée, déchirée et dévorée par les démons, puisqu'on n'en sent rien. » Or, souvenez-vous d'une chose : l'âme d'un pécheur est une âme *morte.* Dites-moi, le corps qui gît mort dans un tombeau, sent-il les vers qui le dévorent? L'agneau qui a été égorgé sent-il le couteau tranchant du boucher qui le coupe en morceaux? Le cadavre abandonné dans un champ sent-il les coups de becs des oiseaux de proie qui déchirent ses chairs? Oh! c'est très-vrai : le pécheur ne sent pas ces choses. Mais cette expression « *il ne sent pas* » devrait lui briser le cœur, parce qu'elle lui rappelle que son âme est morte.

La chaîne de feu. — O pécheur, personne sur la terre ne vous accuse, personne ne proclame que vous avez commis un péché mortel. Il semble que le ciel et la terre soient muets et que votre péché soit oublié. Cependant il y a quelqu'un *qui jour et nuit vous accuse devant Dieu :*[8] c'est le démon. Voulez-vous savoir comment il vous accuse? Un homme venait de commettre un péché

(1) Job. XLI, 10.
(2) I Cor. XV.
(3) Joan. VIII.
(4) Rom. III, 15.
(5) Is. XIV, 6.
(6) Joan. VIII.
(7) Ps. V, 11.
(8) Apoc. XII, 10.

mortel. Dieu fit voir à une sainte âme ce que le démon faisait au même moment. La terre s'ouvrit sous les pieds du pécheur, et un noir démon sortit de l'enfer. C'était un de ces démons « *qui sont mis en réserve, pour le jugement du grand jour, dans des chaînes éternelles et de profondes ténèbres.*[1] » Ce démon avait en main une chaîne de feu. Il la roula autour de l'âme morte du pécheur, de manière à l'envelopper et à la serrer dans ses anneaux brûlants. — « *Ils le tiendront fortement.*[2] » — Le démon tenait donc cette chaîne de feu, et suivait le pécheur ainsi enchaîné partout où il allait, quoique l'infortuné n'en vît ni n'en sût rien; car il est dit de Satan « qu'*il circule de tous côtés.*[3] » Le pécheur suivait-il un chemin? ce « *démon du midi*[4] » y était avec lui, le tenant par sa chaîne; prenait-il ses repas ou bien travaillait-il dans son atelier? le démon était à ses côtés, le tenant par sa chaîne. Même à l'église, le démon qui peut se *transformer en ange de lumière,*[5] tenait cet homme par son infernale chaîne.[6] Pendant la nuit, le démon qui *rôde dans les ténèbres,*[7] était auprès de son lit, le tenant enchaîné dans ses liens ténébreux.[8]

Satan semblait de temps en temps lever sa face vers le ciel et adresser à Dieu une prière. Quoi donc! le démon pourrait-il prier? Un jour que les enfants de Dieu, dit l'Ecriture, allaient se présenter devant la face du Très-Haut, Satan se joignit à eux pour implorer des malheurs contre Job.[9] Le démon faisait cette prière : « O Dieu! vous condamnez aux flammes éternelles de l'enfer ceux qui commettent un péché mortel, et vous êtes un Dieu juste : vos jugements sont vérité et justice. O Dieu! ce pécheur que vous m'avez commandé d'enchaîner dans ces liens d'enfer, s'est rendu coupable d'un péché mortel. Il ne s'en repent pas, et maintenant il dort avec ce péché dans son âme. Que ce sommeil soit son dernier sommeil; que votre sentence contre ce pécheur s'exécute dès maintenant. O Dieu! permettez-moi de le frapper et de le tuer maintenant qu'il dort, et d'emporter son âme dans les enfers! » — Pauvre pécheur, Satan est aussi en ce moment à côté de vous, vous tenant étroitement lié par sa chaîne de feu, priant Dieu jour et nuit qu'il lui permette de vous emporter en enfer! C'est ainsi que le démon tient enchaînés tous ceux qui ont commis quelque péché mortel; il les tient dans ces chaînes infernales qui lient tous les pécheurs,[10] comme cette femme que Satan tenait depuis dix-huit ans enchaînée, de manière qu'elle en était toute courbée et ne pouvait plus regarder le ciel.[11]

Le livre noir de l'enfer. — Mais que fait-on en enfer, lorsque quelqu'un commet un péché mortel? — Quand vous vous rendez

(1) Jud. 6.
(2) Is. v, 29.
(3) I Pet. v.
(4) Ps. xc.
(5) II Cor. xi.
(6) II Petr. ii, 4.
(7) Ps. xc.
(8) Sag. xvii.
(9) Job. i.
(10) Is. xxv.
(11) Luc. xiii.

coupable d'un péché mortel, l'*enfer s'agite, et il s'y fait un grand vacarme.*[1] Le livre noir de la mort, où s'inscrivent les noms des damnés, est alors ouvert. Le fracas que fait ce livre horrible, au moment où il s'ouvre, est semblable au bruit du tonnerre. En enfer, les mauvais esprits savent bien la signification de ce bruit. Ils savent qu'une pauvre âme de la terre va être inscrite dans le livre de la mort. Vous verriez à l'instant des millions et des millions d'esprits mauvais se rassembler avec une joie féroce autour de l'horrible livre pour voir le nom qu'on va y inscrire. Les lettres en sont de feu. Votre nom, ô pécheur, le péché que vous avez commis, le jour, l'heure, le moment, le lieu, toutes les circonstances du péché y sont marqués. Vient ensuite l'épouvantable sentence qui déclare que, dès ce moment, vous êtes *un enfant de l'enfer!* — Telle est la sentence. Et maintenant, ô pécheur, vous avez à attendre l'exécution de cette sentence de mort éternelle.

Mais il y a quelqu'un qui a encore pitié de vous, et qui pleure votre malheureux sort. Il désire vous parler. Ecoutez-le.

CHAPITRE III.

REPENTIR ET PARDON.

La parole de Dieu au pécheur. — Pauvre pécheur, Dieu vous adresse la parole : « Je t'ai aimé, vous dit-il, d'un amour éternel.[2] Je t'ai créé, j'ai soufflé dans ton âme le *souffle de vie;* par ma grâce je t'ai rendu mon enfant, beau comme un ange du ciel. Puis, ne pouvant souffrir d'être séparé de toi, je suis venu habiter dans ton âme, afin de pouvoir toujours être avec toi, t'aimer et prendre soin de toi. Mais un moment bien triste pour mon cœur est arrivé : tu m'as rejeté, tu n'as plus voulu m'avoir pour père. Pauvre pécheur! pourquoi donc m'as-tu abandonné? Quel mal t'ai-je jamais fait? J'ai mis dans ton âme une lumière qui ne devait jamais s'éteindre; mais tu as préféré les ténèbres à la lumière.[3] Je t'ai donné une vie surnaturelle, afin que tu puisses vivre toujours avec moi dans le ciel;[4] mais tu as préféré la mort à la vie. Je t'ai donné la paix et la joie de l'âme;[5] mais tu as mieux aimé que l'épine de l'angoisse te déchire le cœur.[6] Je t'ai donné le pain de vie, et tu m'as donné le poison de la mort, le péché mortel. Je t'ai aimé au point de te donner mon

(1) Is. XIV, 9. (2) Jér. XXXI. (3) S. Jean, III.
(4) Jo. VI. (5) Gal. V. (6) Ps. XXXI.

bien-aimé Fils Jésus, et avec lui tous les biens; mais tu as traité mon tendre Fils de la manière la plus indigne, le crucifiant de nouveau, foulant aux pieds son très-précieux sang, et préférant avoir le démon pour maître.[1] O âme créée à mon image et à ma ressemblance, âme rachetée par le sang de mon Fils et sanctifiée par mon Saint-Esprit, en quoi t'ai-je offensée, pour que tu agisses de la sorte à mon égard? Pauvre âme! me souvenant des jours anciens où tu étais mon enfant et tout affligé de te voir sur le chemin de l'enfer, je viens te prier de revenir à moi. Il n'est pas encore trop tard, mais le temps presse. Si tu diffères plus longtemps, peut-être alors sera-t-il trop tard. Reviens donc à moi et sois de nouveau mon enfant; car « *je ne veux pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie.*[2] »

Le petit chien ou le repentir. — Balaam, fils de Bosor, eut pour corriger sa folie un animal muet soumis au joug.[3] Saint Ambroise rapporte un trait admirable d'un petit chien. C'était un petit animal très-joli et très-caressant, qui aimait beaucoup son maître, qui se plaisait à lui lécher la main, à recevoir de lui sa nourriture et à le suivre partout. Il était en outre fort fidèle. Pendant la nuit, si des voleurs s'approchaient de la maison, aussitôt le chien aboyait et les voleurs se disaient : « Mieux vaut nous retirer; car le chien aboie, nous serons découverts. » — Un jour le maître rentra chez lui le visage voilé; il avait des motifs pour se servir d'un masque. Le chien, ne reconnaissant pas son maître, se mit à aboyer; puis se jetant sur lui, il le mordit au doigt et le fit saigner. Le maître alors découvrit son visage; le chien le reconnut et vit qu'il s'était mépris et qu'il avait mordu son maître! Grand fut son chagrin : il se coucha sur le plancher, la tête baissée, et se mit à gémir d'une manière lamentable. Le maître, s'approchant de lui, le caressa de la main en disant : « Ce n'est rien, mon pauvre petit chien; tu n'avais pas la volonté de mordre ton maître. Regarde-moi. » — Mais le pauvre chien ne voulut plus regarder la figure de son maître. Celui-ci fit tout ce qu'il put pour le consoler; il lui donna des os à ronger, de l'eau à boire; mais le petit animal ne voulut ni manger, ni boire. Au bout de quelque temps, il se leva, descendit l'escalier qui conduisait à la cave, et se jeta dans une fosse profonde. Pendant trois jours et trois nuits, il resta là sans manger ni boire, poussant des gémissements à fendre l'âme. Vers la fin du troisième jour, ses gémissements devinrent de plus en plus faibles, jusqu'à ce qu'enfin on ne les entendit plus. La pauvre bête était morte! Ce chien mourut de tristesse et de chagrin; pourquoi? parce qu'il avait par méprise et sans le vouloir, fait une petite égratignure à son maître.

Pécheur, dites-moi, cet animal sans raison ne vous fait-il

(1) Hébr. VI. (2) Ezech. XXXIII. (3) II Petr. II, 15-16.

pas la leçon? Regardez la croix; Jésus-Christ, votre Maître, y est attaché. Pouvez-vous jeter les yeux sur lui et dire que vous ne lui avez jamais fait aucune injure? Quoi! vous n'avez jamais offensé Jésus-Christ! Voyez ces épines aiguës qui percent sa tête mourante; voyez ces clous pointus qui attachent ses mains et ses pieds à la croix; voyez ce sang qui coule non pas goutte à goutte, mais par torrents de cet infâme gibet! Jésus incline la tête et rend le dernier soupir. Il est mort! Qui donc lui a infligé tous ces mauvais traitements? O pécheur, c'est vous; oui, c'est vous! Par le péché mortel vous avez meurtri et ensanglanté son corps; votre péché mortel est le marteau qui l'a cloué à la croix, *crucifiant de nouveau en vous-même le Fils de Dieu;*[1] votre péché mortel est l'énorme poids qui a oppressé et déchiré son cœur agonisant, et qui l'a fait mourir de tristesse : « *Il a été blessé à cause de nos iniquités, et broyé à cause de nos crimes.*[2] » O pécheur, regardez encore la face de Jésus mourant! Peut-être avez-vous peur de le regarder. Vous pensez peut-être que Jésus est irrité contre vous à cause des injures que vous lui avez faites. Ah! vous ne connaissez pas la douceur de Jésus. Non, il ne peut pas se montrer irrité. Pauvre pécheur, il veut que vous le considériez; oui, considérez-le, et vous verrez que son dernier regard avant de mourir a été un regard de miséricorde, de compassion et d'amour pour votre âme. Mais prêtez l'oreille : Jésus vous parle.

La parole de Jésus au pécheur du haut de la croix — « Pauvre pécheur, dit Jésus, tu m'as abandonné par le péché mortel, et maintenant je veux que tu reviennes à moi et que tu sois encore mon enfant. Lorsque, sur la croix, j'ai proféré cette parole : « *J'ai soif,*[3] » je soupirais après le moment de ton retour vers moi. O pécheur, pourquoi ne reviens-tu pas? Pourquoi ne pourrais-je plus t'aimer? Vois, mes bras sont étendus pour te recevoir; ma tête est inclinée pour te donner le baiser de paix et de réconciliation; le sang coule de mes plaies pour laver tes péchés. Mon cœur est navré de douleur parce que tu m'as abandonné. Viens donc à moi, ô pauvre pécheur; je rendrai ton repentir facile; je souffrirai moi-même la peine due à tes péchés. Viens donc, oh! viens te reposer à l'ombre de ma croix! Redeviens mon enfant et mon frère. Je t'aimerai encore; tu glorifieras mon Père qui est dans le ciel, et tu réjouiras ses saints Anges. »

O Jésus, elles sont bien douces les paroles de tendresse et de pardon que vous venez de prononcer. Ecoutez donc le pauvre pécheur; car il est à genoux au pied de votre croix et il veut vous parler.

La parole du pécheur à Jésus. — « O Jésus, mon Dieu, mon Créateur, ce que vous dites est vrai. Je me rappelle comment

(1) Hébr. VI. (2) Is. LIII, 5. (3) Jo. XIX.

vous avez été cloué à une rude croix, comment votre tête endolorie a été déchirée par des épines aiguës, comment votre sang divin a coulé de vos chairs sacrées. Doux Jésus, votre tendre cœur m'a parlé. Vous m'avez dit que vous êtes mort de la mort cruelle de la croix pour l'amour de moi, votre pauvre enfant, pour laver mes péchés dans votre Précieux Sang et pour me préserver de l'enfer. Oui, ce sont mes péchés qui vous ont cloué à la croix et qui vous ont fait mourir. Oh! maudits péchés, je vous hais et vous déteste! Mon bon Jésus, je vous aime; je suis affligé de vous avoir offensé. Je vous promets de ne jamais plus vous offenser; non, jamais plus. O mon doux Sauveur Jésus, puissé-je ne plus vivre que pour vous, pour vous seul! Si vous voyez qu'un jour je dois vous offenser encore par un péché mortel, ôtez-moi la vie pour que je n'arrive pas à ce triste jour. Dans votre douce miséricorde, enlevez-moi de ce monde, avant l'apparition de ce jour maudit. Jésus, ayez pitié de ma pauvre âme! Votre face adorable, vous ne l'avez point détournée de ceux qui la frappaient et la couvraient de crachats; la détournerez-vous d'une âme qui veut vous aimer? O Jésus, songez au prix que vous a coûté mon âme. Pour la sauver, vous l'avez rachetée au prix de votre sang; vous êtes mort pour elle. Mon Jésus, je ne vous demande point de mourir encore pour moi; je vous prie seulement de me dire une seule parole : *Pardon, réconciliation.* Ne refusez pas de sauver une âme pour le salut de laquelle vous avez daigné mourir. Marie, Mère de Jésus, priez pour moi! »

CHAPITRE IV.

MOYENS DE SE PRÉSERVER DU PÉCHÉ MORTEL.

La vue d'une bête féroce — ou *nécessité de se tenir à distance.* — Un jeune homme voulut aller voir une ménagerie où l'on montrait des animaux féroces. Parmi ceux-ci, on remarquait un grand et fort lion, dans une cage fermée par des barreaux de fer. Un spectateur dit au jeune homme de ne pas s'approcher trop près de la cage du lion, mais de se tenir à distance, de peur que le lion ne le saisît de sa griffe. Le jeune homme, ne tenant nul compte de cet avis, alla se mettre tout proche de la cage du lion; mais lorsque celui-ci le vit si près de lui, il passa à travers les barreaux sa grande et grosse patte, saisit le bras de l'imprudent et le lui arracha avec fureur. Le jeune homme se mit à pousser des cris épouvantables; mais il était trop tard. Il n'avait

plus son bras. — Pourquoi ce jeune homme perdit-il un de ses membres? Parce qu'il ne se tint point à distance du lion. Pourquoi tant de personnes commettent-elles le péché et perdent-elles leur âme? Parce qu'elles ne se tiennent pas à distance de l'occasion. Donc vous, mon enfant, éloignez-vous de l'occasion : des mauvaises compagnies, des mauvais livres, des endroits dangereux; car « celui qui aime le danger y périra.[1] »

Le chien et le petit enfant — ou *la prière.* — Un jour, un gros chien entra dans une maison où il y avait un petit enfant. Le chien était plus fort que l'enfant. Celui-ci n'appela pas son père à son secours; c'est pourquoi le chien le mordit et lui emporta un morceau de chair de la jambe. — Le lendemain, le chien revint dans la maison. Aussitôt que le petit enfant le vit s'approcher pour le mordre, il jeta un cri : « Mon père, s'écria-t-il, le chien est encore venu pour me mordre; venez vite à mon secours. » — Le père accourut avec un gros bâton et chassa le chien.

Quand la tentation se présente, invoquez aussi le secours de Dieu; dites : « *Jésus et Marie, aidez-moi!* » ou bien récitez la prière « *Je vous salue, Marie;* » et Dieu chassera la tentation. « *Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentation.*[2] »

L'enfant faible ou *la sainte communion.* — Un autre jour, le même enfant marchait dans la rue, et le chien s'approcha encore de lui pour le mordre. Le pauvre petit s'efforça de le fuir; mais il n'avait pas déjeuné ce jour-là, de sorte qu'il n'avait pas de force. Après avoir couru un peu, il fut pris d'une telle faiblesse, qu'il tomba par terre et alors le chien le mordit.

Quand vient la tentation, vous avez besoin de force pour la repousser. Vous puiserez des forces dans la réception du Corps et du Sang de Jésus-Christ à la sainte communion. « Le meilleur moyen de se préserver du péché mortel, dit saint Alphonse, c'est de se confesser et de communier toutes les semaines. »

Rappelez-vous donc ces trois choses :

1° Se tenir à distance.

2° Prier toujours.

3° Faire la sainte communion.

(1) Eccli. III, 27.

(2) Matth. XXVI.

CHAPITRE V.

REMÈDE AU PÉCHÉ MORTEL, OU CE QUE VOUS DEVEZ FAIRE SI VOUS AVEZ LE MALHEUR DE TOMBER DANS LE PÉCHÉ MORTEL.

« *Celui qui tombe, ne se relèvera-t-il pas?*[1] » — Si vous êtes atteint de la fièvre, vous vous en débarrassez le plus tôt possible; si vous vous cassez le bras, vous le faites remettre à l'instant. Faites au moins pour votre âme ce que vous faites pour votre corps. Si vous commettez un péché mortel et que vous veniez à mourir avec ce péché, vous allez en enfer pour toute l'éternité! Donc ne gardez pas un seul moment dans votre âme cet horrible monstre, le péché mortel.

Mais, dites-vous, quel moyen prendre, que dois-je faire pour obtenir le pardon de mon péché? Ecoutez et vous saurez ce que vous devez faire : *Faites tout de suite un acte de contrition* et *allez à confesse aussitôt que vous le pourrez.*

Souvenez-vous de ces deux choses :

1° *Après un péché mortel, faites aussitôt un acte de contrition.* Ne différez pas d'un jour, d'une heure, d'une minute, d'un instant. Faites, par exemple, cet acte de contrition de saint Léonard : « *O mon Dieu, je suis très-fâché d'avoir péché contre vous, parce que vous êtes si bon, et je ne veux plus pécher à l'avenir.* »

« Mais, direz-vous, qu'est-il besoin de faire un acte de contrition, dès qu'on a commis un péché mortel? Je sais que je puis avoir mon pardon en allant me confesser; mais à quoi bon faire un acte de contrition avant le moment de la confession? » — Je vais vous l'apprendre. Il peut s'écouler plusieurs jours et même une semaine avant que vous puissiez vous confesser. Or, pensez-vous que Dieu veuille que vous restiez dans le péché mortel toute une semaine, ou tout le temps où il ne vous sera pas possible d'aller à confesse? Certainement non. — Mais pouvez-vous obtenir votre pardon avant de vous confesser? Oui sans doute, vous le pouvez; et comment? Grâce à la miséricorde de Dieu, à tout moment du jour ou de la nuit, si vous faites un acte sincère de contrition parfaite avec l'intention de vous confesser, Dieu vous pardonne immédiatement votre péché et vous redevenez son enfant.

Oh! que Dieu est bon! Personne n'est dans la nécessité de rester en état de péché mortel et de damnation; on peut en sortir

(1) Jér. VIII, 4.

dès qu'on le veut sincèrement. Et saint Thomas dit : « *Quelque petite que soit la contrition, si seulement c'est la vraie contrition, elle enlève le péché de l'âme.*[1] » — Vous demanderez ce que saint Thomas veut dire par ces mots : « *Si c'est la vraie contrition.* » Il veut dire que, pour obtenir *immédiatement* le pardon de votre péché, vous devez être triste d'avoir offensé Dieu parce *qu'il est infiniment bon,* et être résolu de ne plus l'offenser à l'avenir. Saint Alphonse dit la même chose.[2]

2° *Allez à confesse aussitôt que vous le pourrez.* — Lorsque vous avez fait cet acte de contrition immédiatement après un péché mortel, vous devez sans tarder confesser votre péché. Pourquoi? — D'abord, parce que c'est une obligation de confesser chaque péché mortel. Jésus-Christ en effet a institué le sacrement de Pénitence pour effacer tous les péchés mortels de ceux qui s'en repentent et les confessent sincèrement :[3] « *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez.* » — Ensuite, parce que, bien que vous puissiez espérer avoir obtenu votre pardon par un acte sincère de contrition, cependant vous serez plus sûr de votre réconciliation avec Dieu, après avoir reçu l'absolution du prêtre dans le Sacrement de Pénitence.

La chaîne du péché rompue par la contrition. — Dans les Vies des Pères du désert, il est parlé de saint Paul le Simple. Ce saint solitaire se trouva un dimanche à la porte d'une église, au moment où les fidèles y entraient pour entendre la sainte messe, et Dieu lui fit voir l'état de leurs âmes. Leurs anges gardiens les accompagnaient et témoignaient beaucoup de joie et de satisfaction. Cependant parmi tant de chrétiens, il en vit un sur la tête duquel planait un épais nuage. Son âme était toute noire. Le diable le tenait enchaîné et marchait à ses côtés; mais son ange gardien, tout triste et les yeux baissés, ne le suivait qu'à distance. Cet homme était en état de péché mortel! Lorsque le peuple sortit de l'église, saint Paul chercha du regard ce pauvre pécheur et finit par l'apercevoir. L'épais nuage s'était dissipé, et la chaîne avait disparu. Son âme était toute brillante. Le démon se tenait à une grande distance; son ange gardien au contraire l'accompagnait de très-près et paraissait tout joyeux. Saint Paul le Simple s'approcha de cet homme, et lui demanda ce qui lui était arrivé pendant la messe. « Lorsque j'entrai dans l'église, lui répondit-il, j'avais un péché mortel sur la conscience; pendant la messe, j'entendis quelques paroles du prophète Isaïe, par lesquelles Dieu promet le pardon à ceux qui se repentent sincèrement de leurs péchés. Alors je commençai à prier, et je fis un acte de contrition : Voici comment je m'adressai au Seigneur : « O mon Dieu, vous êtes venu au monde pour sauver les pécheurs. Sauvez-moi; car je suis un grand pécheur, un pécheur indigne

(1) Q. L. 3, 4. (2) De Pœnitentiâ. (3) S. Jean, xx.

de pardon. Je suis très-affligé de vous avoir offensé, parce que vous êtes si bon ! je vous promets de ne plus vous offenser, mais de vous servir désormais avec un cœur droit et sincère. Pardonnez à un pécheur qui implore le pardon de ses péchés ! » — Lorsque saint Paul entendit ces paroles, il s'écria : « O Bonté ineffable de Dieu ! quelle n'est pas la compassion, quel n'est pas l'amour de Dieu pour les pauvres pécheurs ! »

Sachez donc, ô pécheur, que ce Dieu de bonté et de miséricorde est toujours prêt à vous pardonner vos péchés à tout instant et en tout lieu, si vous faites un acte de contrition sincère. Appréciez aussi les bienfaits que peut vous procurer l'assistance à la sainte messe, surtout les jours de dimanches. Comment un pécheur pourrait-il prier avec un cœur sincère en présence du Sang divin qui efface les péchés du monde, sans obtenir le pardon de ses péchés ?

Il y a un grand mal, un seul grand mal : ce seul grand mal, c'est le péché mortel. O doux Jésus, préservez-moi du péché mortel.

PRIÈRE.

« O mon Dieu, puissé-je ne jamais commettre un péché mortel ! Faites que je meure plutôt que d'en commettre un seul. »

CHAPITRE VI.

INSTRUCTION SUR LE PÉCHÉ.

Remarque. — 1° Le catéchiste fait la question aux enfants. 2° Il leur donne deux ou trois secondes pour réfléchir sur la réponse à donner. 3° Il leur donne la réponse du livre.

LE PÉCHÉ ORIGINEL.

Question : Lorsque nous désobéissons à Dieu, que faisons-nous ?
Réponse : Un péché.
Qu'est-ce que nous faisons quand nous commettons un péché ?
Nous désobéissons à Dieu.
Qui a commis le premier péché dans le monde ?
Nos premiers parents.
Comment se nommaient nos premiers parents ?
Adam et Eve.

Où ont-ils commis le péché?
Dans le paradis terrestre.
Qu'était-ce que ce paradis?
Un beau jardin.
Qu'est-ce que firent nos premiers parents dans le paradis?
Ils mangèrent un fruit.
Quel était ce fruit?
Le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.
Est-ce un péché que de manger un fruit?
Non.
Pourquoi nos premiers parents péchèrent-ils en mangeant ce fruit?
Parce qu'ils désobéirent à Dieu en le mangeant.
Qu'est-ce que Dieu leur avait dit?
Il leur avait dit : « *Vous ne mangerez pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal.* »

NOUS SOMMES NÉS DANS CE PÉCHÉ.

Lorsqu'un enfant vient au monde, y a-t-il un péché dans son âme?
Oui.
Qu'y a-t-il dans l'âme d'un enfant, lorsqu'il vient au monde?
Un péché.
Cet enfant a-t-il commis un péché?
Non.
Un petit enfant ne peut-il pas commettre un péché?
Non.
Pourquoi ne peut-il pas commettre un péché?
Parce qu'il n'a pas l'usage de la raison.
D'où vient donc le péché qui est dans l'âme d'un petit enfant?
De nos premiers parents.
Si le petit enfant meurt avec ce péché, peut-il aller au ciel?
Non.
Ce péché peut-il être effacé dans l'âme du petit enfant?
Oui.
Qu'est-ce qui efface ce péché dans l'âme du petit enfant?
Le baptême.
Qu'est-ce que le baptême?
Un sacrement.

LE NOM DE CE PÉCHÉ.

Quel est le nom de ce péché que nous ont transmis nos premiers parents?
Péché originel.
Que signifie cette dénomination « *originel?* »
Elle signifie la source ou l'origine d'où une chose vient.
Pourquoi ce péché est-il appelé « *originel?* »
Parce qu'il tire son origine de nos premiers parents.

Qu'est-ce que le péché originel?
C'est le péché dans lequel nous sommes nés.

LE PÉCHÉ ACTUEL.

Si nous transgressons les commandements de Dieu, que faisons-nous?
Un péché.
Quand commettons-nous un péché?
Quand nous transgressons les commandements de Dieu.
Un tout petit enfant peut-il pécher?
Non.
Pourquoi un tout petit enfant ne peut-il pas commettre un péché?
Parce qu'il n'a pas l'usage de la raison.
Un petit enfant deviendra-t-il capable de commettre un péché?
Oui.
Quand sera-t-il capable de commettre un péché?
Quand il aura l'usage de la raison.
Pourquoi pouvons-nous pécher quand nous avons l'usage de la raison?
Parce qu'alors nous connaissons la différence entre le bien et le mal.
Lorsque nous péchons nous-mêmes, comment appelle-t-on le péché que nous commettons alors?
Péché *actuel*.
Pourquoi l'appelle-t-on péché *actuel*?
Parce que nous le commettons actuellement nous-mêmes.
Qu'est-ce que le péché *actuel*?
C'est le péché que nous commettons nous-mêmes.

LE PÉCHÉ MORTEL.

Le péché mortel tue l'âme.

Comment appelle-t-on un *grand péché*?
On l'appelle péché *mortel*.
Que signifie ce mot *mortel*?
Il indique la mort.
Mourons-nous quand nous commettons un péché mortel?
Oui.
Le corps meurt-il quand nous commettons un péché mortel?
Non.
Qu'est-ce qui meurt quand nous commettons un péché mortel?
L'âme.
Qu'est-ce qui arrive à l'âme lorsqu'elle meurt?
Elle perd la vie.
Quelle est la vie de l'âme?
La grâce de Dieu.

Pouvons-nous voir mourir une âme?
Non.
Qui est-ce qui dit que l'âme meurt, si nous commettons un péché mortel?
C'est Dieu qui le dit.
Qu'est-ce que Dieu dit?
Il dit que « *l'âme qui pèche, mourra.*[1] »

LE PÉCHÉ MORTEL EST PUNI EN ENFER.

Si vous injuriez quelqu'un, méritez-vous d'être puni?
Oui.
Si vous injuriez votre père, méritez-vous d'être puni davantage?
Oui.
Pourquoi méritez-vous un plus grand châtiment, si vous injuriez votre père?
Parce que je dois respecter mon père davantage.
Si vous commettez un péché, faites-vous injure à Dieu?
Oui.
Que méritez-vous, si vous faites une grande injure à Dieu?
Je mérite le plus grand châtiment.
Pourquoi méritez-vous le plus grand châtiment, si vous faites une grande injure à Dieu?
Parce que je dois avoir le plus grand respect et le plus grand amour pour Dieu.
Pourquoi cela?
Parce qu'il est infiniment bon et parce qu'il est mon Créateur.
Quel est le plus grand châtiment?
C'est l'enfer.
Va-t-on en enfer pour un péché mortel?
Oui.
Sort-on jamais de l'enfer?
Non.
Pour quoi va-t-on en enfer?
Pour un péché mortel.
Que devons-nous faire, si nous avons le malheur de commettre un péché mortel?
Faire immédiatement un acte de contrition, et aller à confesse aussitôt que nous le pourrons.
Qu'est-ce qu'un péché mortel?
Une grande offense faite à Dieu.

(1) Ezéch. XVIII, 4.

LE PÉCHÉ VÉNIEL.

Quel est le plus grand mal, de mourir ou de devenir faible?
C'est de mourir.
Le péché mortel fait-il mourir l'âme?
Oui.
Y a-t-il un péché qui ne fait pas mourir l'âme?
Oui.
Comment l'appelle-t-on?
Le péché *véniel*.
Que signifie *véniel*?
Il signifie *pardonnable*.
Pourquoi ce péché est-il appelé véniel?
Parce qu'on en obtient plus facilement le pardon.
Le péché véniel fait-il mourir l'âme?
Non.
Qu'est-ce que le péché véniel fait à l'âme?
Il affaiblit l'âme.
Comment se trouve l'âme quand elle est faible?
Elle n'est plus aussi bonne qu'auparavant.
Pourquoi le péché véniel ne fait-il pas mourir l'âme aussi bien que le péché mortel?
Parce que le péché véniel n'est pas un aussi grand péché que le péché mortel.
Le péché véniel déplaît-il à Dieu?
Oui.
Où est-on puni pour un péché mortel?
En enfer.
Où est-on puni pour un péché véniel?
En purgatoire.
Sort-on jamais du purgatoire?
Oui.
Où va-t-on lorsqu'on sort du purgatoire?
Au ciel.
Qu'est-ce que le péché véniel?
Un péché qui déplaît à Dieu, mais qui ne fait pas mourir l'âme.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE V.

I. Occasions du péché. — II. Habitude du péché. — III. Rechute dans le péché. — IV. Le dernier péché mortel.

PREMIÈRE PARTIE.

LES OCCASIONS DU PÉCHÉ.

CHAPITRE I.

CE QU'IL FAUT ENTENDRE PAR OCCASION DU PÉCHÉ.

L'enfant tombé. — Un enfant en marchant alla se heurter contre une pierre et tomba. Quelqu'un lui demanda ensuite quelle avait été l'*occasion* de sa chute. — « Je pense, répondit-il, que c'est la pierre contre laquelle j'ai heurté qui a été l'occasion de ma chute. » — Quand donc nous parlons de l'occasion du péché, nous voulons parler de ce qui nous fait tomber dans le péché, comme la pierre qui a fait tomber cet enfant.

Un mauvais livre vous fait commettre un péché : ce livre est pour vous une occasion de péché. Un homme va dans un cabaret, il s'y enivre : ce cabaret lui est une occasion de péché. Vous fréquentez une personne ; cette personne vous porte au mal : sa compagnie est pour vous une occasion de péché. Savez-vous, mon cher enfant, combien il est dangereux de s'exposer volontairement à l'occasion du péché? Ecoutez.

Eve près de l'arbre. — Dieu donna à Adam et à Eve la permission de manger du fruit de tous les arbres du paradis terrestre. Un seul arbre fut excepté : l'*arbre de la science du bien et du mal.* « *Si vous en mangez,* leur dit-il, *vous mourrez.* » — Qu'arriva-t-il? — Eve s'approcha de cet arbre ; elle leva les yeux et le *regarda ;* puis elle avança la main et prit le fruit ; enfin elle le mangea, et ainsi elle désobéit à Dieu. Très-probablement, si Eve ne s'était pas approchée de cet arbre et ne l'avait pas regardé,

elle n'eût pas mangé de son fruit. — Lorsque le démon tenta Jésus-Christ, il ne lui montra pas les royaumes du monde en image ni sur une mappemonde ; il ne lui en lut pas les noms dans une géographie. Il le transporta sur le sommet d'une haute montagne, et lui fit voir de ses yeux tous ces royaumes. De même, lorsque le démon tente un petit enfant de voler du sucre, il tâche de diriger ses pas vers l'armoire où l'on garde le sucre. Quand nous sommes près de ce qui est mal et en présence du mal, nous sommes toujours plus tentés que lorsque nous en sommes éloignés.

Souvenez-vous donc que si, volontairement et sans nécessité, vous allez là où il y a pour vous grand danger de tomber dans le péché mortel, vous y tomberez certainement. C'est Dieu lui-même qui le dit : « *Celui qui aime le danger, y périra.*[1] » « Vous exposer, dit saint Bernard, au danger de pécher et ne pas pécher, ce serait un plus grand miracle que la résurrection d'un mort. » En outre, l'expérience de chaque jour démontre que les jeunes gens et les jeunes personnes qui s'exposent au danger du péché, pèchent réellement. « *Un homme,* demande l'Esprit-Saint, *peut-il marcher sur des charbons ardents sans se brûler les pieds ?*[2] »

Donc, dit l'Ecclésiastique, « *N'allez point dans un chemin plein de décombres, si vous ne voulez pas vous heurter contre les pierres. Ne vous engagez point dans un chemin difficile, de peur que vous ne prépariez à votre âme un sujet de chute.*[3] » — Si vous le faites, vous serez inexcusable.

CHAPITRE II.

PRÉTEXTES ALLÉGUÉS PAR CEUX QUI S'EXPOSENT AUX MAUVAISES OCCASIONS.

Premier prétexte ou *comment meurent les ours.* — Un garçon ou une fille dira : « Oh ! ne craignez pas ; si je vais encore avec cette personne qui m'a fait tomber dans le péché, je ne pécherai plus. Elle n'est plus aussi méchante, elle ne me tentera plus ; elle a été à confesse, elle est tout à fait convertie. *La tentation n'existe plus, elle est morte.* »

Vous dites que la tentation *est morte !* Mais de quelle espèce de mort la tentation meurt-elle ? Voyons un peu.

(1) Eccli. III, 27. (2) Prov. VI, 28. (3) Eccli. XXXII, 25.

On dit qu'en Afrique les ours font la chasse aux singes, et que, lorsqu'ils les attrapent, ils les tuent et les dévorent. Aussi dès qu'un singe aperçoit un ours, il prend la fuite. — Le singe a plus d'esprit que beaucoup de chrétiens qui se jettent aveuglément dans le danger du péché, au lieu de le fuir. — Mais où donc pensez-vous que le singe s'enfuie, car l'ours court aussi vite que lui? Il s'enfuit sur un arbre ; il grimpe jusqu'au sommet de l'arbre, parce qu'il sait que l'ours est trop pesant pour le suivre jusque-là. Mais alors que se passe-t-il? Lorsque l'ours est arrivé au pied de l'arbre, il regarde en haut et, voyant que le singe est hors de sa portée, il se couche tout proche de l'arbre et fait le mort. Le singe est tout content de voir son ennemi couché par terre comme un mort. Il sait qu'un ours mort ne peut pas mordre ; il descend de l'arbre, il s'approche tout près des grandes dents de son ennemi qui continue à faire le mort, et le considère à son aise. Mais voici que tout à coup le mort ressuscite ; il fait un saut, saisit le singe entre ses pattes et l'étouffe. — Eh bien ! soyez-en sûr, votre tentation n'est pas plus morte que cet ours. Elle est morte jusqu'à ce que vous retourniez vers elle, jusqu'à ce que vous alliez de nouveau dans cette mauvaise compagnie. Alors, n'en doutez pas, la tentation ressuscitera et vous assaillira aussi vivement que jamais. Vos yeux, vos oreilles, tous vos sens seront captivés par elle. Vos bonnes dispositions s'en iront et vous vous jetterez dans la mort du péché.

Deuxième prétexte. — Vous dites que, si la tentation est forte, *vous aussi vous êtes fort contre elle.* Vous n'êtes plus faible comme auparavant, dites-vous ; vous êtes devenu fervent chrétien, vous vous êtes confessé, vous avez reçu la sainte communion, vous avez pris une ferme résolution de ne plus consentir au péché ; de sorte que vous pouvez sans crainte vous trouver avec telle personne qui a été pour vous une occasion de péché.

Vous menez une vie très-sainte, je le veux ; mais n'avez-vous jamais entendu parler de David ? Lui aussi, il vivait saintement, et cependant il tomba dans le péché par suite d'un simple coup d'œil. — Vous n'êtes sans doute pas plus saint que saint Jérôme ; eh bien ! voyez ce qu'il fit. Tout saint et tout docteur de l'Eglise qu'il était, il quitta le monde pour aller s'ensevelir dans les déserts de la Palestine, où il n'y avait nulle trace d'être humain, mais seulement des bêtes sauvages ; là il passait ses jours dans le jeûne, la prière et la pénitence. Vigilance, son ami, lui ayant écrit pour lui demander pourquoi il n'habitait plus la ville comme auparavant, saint Jérôme lui répondit : « Je vais vous dire pourquoi j'ai quitté le monde. C'est parce que j'ai peur : j'ai peur des occasions dangereuses du péché ; j'ai peur des tentations. Je n'ose pas me fier à moi-même. Je crains que mes yeux ne soient captivés par quelque mauvais regard, par les yeux d'une femme. » — Peut-être avez-vous entendu parler d'un autre saint homme qui, pen-

dant le temps des persécutions, avait eu la langue arrachée. Par un miracle, Dieu lui avait rendu la faculté de parler. Mais cet homme ayant imprudemment admis dans sa maison une jeune personne qui était venue le consulter, tomba dans le péché et perdit de nouveau la parole.

Ne dites donc pas que vous avez reçu la grâce des sacrements, et que par conséquent vous pouvez sans crainte vous exposer à l'occasion du péché. Retenez bien ceci : *la grâce des sacrements vous est donnée pour vous faire éviter les occasions dangereuses, et non pour vous sauver si vous vous exposez volontairement à ces occasions.*

Troisième prétexte. — Vous dites que si vous allez dans les mauvaises occasions, *Dieu vous aidera et vous préservera du péché.* Mais Dieu dit précisément le contraire : « *Celui, dit-il, qui aime le danger y périra.*[1] » Dieu vous aidera-t-il à faire impunément ce qu'il ne veut pas que vous fassiez.

Saint Paul fut englouti dans la mer; mais Dieu ne permit pas qu'il se noyât. Comment le sauva-t-il? Lui envoya-t-il des ailes pour le faire voler hors des flots? — Non. — Pourquoi? — Parce que saint Paul pouvait sortir de l'eau en faisant usage de ses mains et ses pieds.

Eh bien! si vous vous jetez volontairement dans une mauvaise occasion, croyez-vous que Dieu vous enverra un secours tout particulier pour vous préserver du péché? — Non. — Et pourquoi? — Parce que vous pouvez vous en préserver vous-même : vous n'avez qu'à vous éloigner de cette mauvaise occasion.

Si donc vous vous exposez volontairement à l'occasion du péché, vous succomberez certainement; car Dieu n'aide pas les téméraires, lui qui a dit : « *Celui qui aime le danger y périra.*[2] » C'est par conséquent une folie de dire : « *J'irai dans la mauvaise occasion et je ne pécherai pas.* » Si vous voulez qu'un chien ne vous morde pas, que faites-vous? Vous tenez-vous à distance du chien, ou bien allez-vous vous mettre sous sa dent? — Tenez-vous donc à distance de la tentation.

C'est mal de pécher soi-même, mais c'est plus mal encore de porter les autres au péché, c'est-à-dire de les scandaliser.

(1) Eccli. III. (2) Ibid.

CHAPITRE III.

LE SCANDALE : PORTER LE PROCHAIN AU PÉCHÉ.

Peut-être ces lignes frapperont-elles les yeux de quelque jeune homme qui aura scandalisé et perdu une âme. Jeune homme, c'est à vous seul que je m'adresse en ce moment. Eh quoi! vous avez eu l'audace de perdre une âme pour laquelle Jésus-Christ est mort! Quel est donc votre nom? Votre nom est *Voleur*, *Larron*. Oui, *voleur*; car vous avez volé à Jésus-Christ une âme qu'il avait rachetée au prix de son sang précieux.

Jeune homme, remontez par la pensée jusqu'aux jours où Jésus-Christ vivait sur cette terre. Voyez-le parcourir les chemins de la Palestine, haletant et tout couvert de poussière. Il a le visage pâle et baigné de sueur. Il souffre la faim et la soif. Où va-t-il? Que cherche-t-il? — Il cherche une âme qu'il a créée. Il a trouvé enfin cette âme et l'a faite son enfant. Jour et nuit il a veillé sur elle, comme une mère veille sur son enfant au berceau. Mais vous, jeune homme, vous avez ravi à Jésus-Christ cette âme et vous l'avez perdue!

Le Sauveur est attaché à la croix : entendez ses soupirs douloureux. La dernière goutte de son sang a coulé sur les rochers du Calvaire; il a exhalé son dernier soupir. — Jeune homme, le Fils de Dieu est mort sur la croix; il est mort pour sauver cette âme; et vous, vous avez vécu pour la perdre. Malheur à vous!

Jeune homme, jetez les yeux sur la croix : voyez la face de Jésus. Il vous regarde et il se tait. Mais il ne se taira pas toujours. Un jour viendra, le jour de votre mort, en ce jour il vous parlera dans sa colère. Il vous apprendra ce que c'est que perdre une âme pour laquelle il est mort. Pauvre jeune homme, qui donc parlera pour vous et plaidera votre cause au tribunal de Jésus-Christ, au terrible jour de votre jugement? Est-ce l'ange gardien de l'âme que vous aurez perdue? Sont-ce les saints à qui vous aurez enlevé un frère pour le donner au démon? Est-ce le Sang de Jésus-Christ que vous avez profané et foulé aux pieds? Non, non, jeune homme; à l'heure de votre jugement, il n'y aura point de voix pour implorer la miséricorde de Jésus en faveur de votre âme!

Une âme perdue devant le tribunal suprême. — Jeune homme, cette personne, dont vous avez causé la perte, peut-être est-elle morte! morte dans ce péché dont vous avez souillé son âme! Son âme a comparu devant Jésus-Christ pour entendre la sentence

qui devait décider de son sort éternel. Jésus-Christ l'a vue souillée, hideuse, affreusement noircie par le péché que vous lui avez fait commettre ; il lui a dit : « *Allez loin de moi, ô âme coupable de péché mortel ; allez brûler pour toujours dans les flammes inextinguibles de l'enfer !* » En ce moment terrible, cette personne s'est jetée à genoux. « O Jésus mon Créateur, a-t-elle dit à son Juge, cette sentence que vous venez de prononcer contre moi n'est que trop juste. Je le sais, je mérite l'enfer ; c'est ma faute, j'ai péché librement et volontairement. Mais, avant que j'aille en enfer, laissez-moi vous dire un mot. Ecoutez-moi, ô Jésus ! J'étais une pauvre fille innocente ; un méchant jeune homme est venu me trouver pour me perdre ; il m'a séduite. Seigneur, regardez ma pauvre âme rachetée par votre précieux sang : elle a été assassinée par ce méchant ! O Jésus, par la mort que avez endurée pour moi sur la croix, je vous en prie, vengez-moi. Que la perte de mon âme retombe sur la tête de ce maudit jeune homme ! »

A ces mots, l'infortunée est tombée en enfer. Sa place est proche de la porte de l'enfer. Elle ne la quitte pas un seul instant. Ses yeux sont toujours fixés sur cette porte horrible, et chaque fois qu'elle s'ouvre à des nouvelles âmes également condamnées à l'enfer, elle redouble d'attention ; elle jette un regard de feu sur chacune de ces âmes qui passent devant elle. Et qui cherche-t-elle ? Elle cherche son cruel meurtrier. Elle vous cherche, ô jeune homme pervers, et au premier instant où vous mettrez le pied en enfer, elle se jettera sur vous pour vous déchirer et vous apprendre ce que c'est que d'avoir perdu une âme !

Cris des âmes perdues par le scandale. — Caïn dit à son frère Abel : « *Allons nous promener.* » Lorsqu'ils furent dans la campagne, Caïn se dressa contre son frère Abel et le tua. Alors Dieu s'approchant de Caïn, lui dit : « *Caïn, où est ton frère ?* » Et Caïn répondit : « *Je n'en sais rien ; suis-je le gardien de mon frère ?* » — Dieu dit alors à Caïn : « *Qu'as-tu fait ? Le sang de ton frère crie vengeance contre toi.* Tu seras maudit sur la terre.[1] » Si un cri de vengeance s'échappe d'un corps assassiné, quel sera donc le cri d'une âme contre son meurtrier ?

« *Je vis,* dit saint Jean, *je vis sous l'autel les âmes de ceux qui ont été tués à cause de la parole de Dieu... Et elles criaient d'une voix forte, en disant : Jusques à quand, ô Seigneur... attendrez-vous pour venger notre sang ?*[2] »

Oh ! quels cris les âmes perdues par le scandale feront entendre au dernier jour du monde, en présence de Jésus-Christ ! Que d'âmes crieront en ce jour : « Seigneur, vengez-moi ! » — « Vengez-moi, Seigneur, dira ce jeune homme ; j'étais innocent, et cet homme pervers est venu m'apprendre le mal que j'ignorais. » — « Vengez-moi, dira cet autre jeune homme, j'avais cédé aux

(1) Gen. IV. (2) Apoc. VI, 9-10.

avis d'un bon prêtre qui m'avait exhorté à me convertir, en m'assurant que vous êtes un Dieu plein de bonté et de miséricorde. J'allais confesser mes péchés, lorsque je fis la rencontre de ce mauvais compagnon. Il se moqua du prêtre et de la confession que j'allais faire; il m'entraîna de nouveau dans le péché, et je ne m'en suis jamais plus relevé. » — « Vengez-moi, dira cette pauvre servante qui a été poussée au crime par un maître barbare; j'étais sans soutien, je ne savais où aller. Ce n'était pas ma volonté de transgresser vos commandements; mais j'étais faible et sans appui, et ce misérable m'a fait tomber dans ses filets. » — « Vengez-moi, Seigneur, dira cet enfant; vengez-moi contre mon père et ma mère; c'est d'eux que j'ai appris ces blasphèmes, ces imprécations, ces paroles indécentes; c'est à leur exemple que j'ai commencé à devenir ivrogne. » — « Vengez-moi, dira aussi une pauvre fille; j'étais une orpheline délaissée, et ce corrupteur vint me promettre du pain et des habits, m'assurant qu'il ne m'abandonnerait jamais; et enfin, trompée par ces fourberies, je me suis laissé séduire. Vengez-moi, ô Jésus, vengez-moi! »

Le lit de mort. — L'impie Bérenger, raconte saint Léonard, osa attaquer le dogme de la présence réelle de Jésus-Christ au très-saint Sacrement, et entraîna beaucoup de monde dans son erreur. A son lit de mort, il fut saisi d'une grande frayeur. Le prêtre qui l'assistait à ses derniers moments, tâchait de l'encourager. Le malade lui dit : « Je suis sur le point de comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ; j'espère à la vérité obtenir le pardon de mes propres péchés; mais combien je tremble de ne point recevoir le pardon des péchés que j'ai fait commettre aux autres! Je crains d'être damné; car je ne sais comment réparer le dommage que j'ai causé par mes scandales. »

Méditez ces paroles de Notre-Seigneur : « *Si quelqu'un scandalise l'un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui suspendît au cou une meule de moulin, et qu'on le précipitât au fond de la mer. Malheur au monde à cause des scandales!*[1] »

(1) Matth. XVIII, 6-7.

SECONDE PARTIE.

L'HABITUDE DU PÉCHÉ.

CHAPITRE I.

CE QU'ON ENTEND PAR HABITUDE DU PÉCHÉ.

Quand vous dites qu'un homme a l'habitude de blasphémer, vous indiquez par là qu'il blasphème souvent, qu'il blasphème pour un rien, qu'il blasphème presque sans y penser. — D'autres ont l'habitude de l'ivrognerie, de l'impureté, etc., c'est-à-dire qu'ils tombent souvent dans ces péchés.

Il est très-difficile de se défaire d'une mauvaise habitude.

Le vieil arbre. — Un saint moine d'Egypte conduisit un jour ses disciples dans un jardin. Là il leur montra une jeune plante qui ne faisait que de sortir de terre, et il leur dit de l'arracher. L'un d'eux y mit la main et l'enleva facilement. — Le saint homme leur montra alors un arbrisseau qui avait poussé depuis quelque temps, et il leur dit encore de l'arracher. Un de ses disciples se mit à l'œuvre ; il tira l'arbrisseau avec beaucoup d'efforts, mais il ne put l'arracher. Deux ou trois autres lui vinrent en aide ; ils le tirèrent de toutes leurs forces et finirent par le déraciner. — Enfin le moine leur montra un vieil arbre qui occupait sa place depuis longtemps dans ce jardin, et dont les racines avaient pénétré profondément dans la terre. « Arrachez maintenant cet arbre, » leur dit-il. — Ils le prirent par le tronc, le secouèrent, le tirèrent en tous sens et de toutes leurs forces ; mais impossible de le déraciner. L'arbre avait poussé si longtemps, ses racines étaient si profondes et si fermement fixées dans le sol qu'ils furent obligés de renoncer à leur entreprise. — « Ainsi, mes enfants, leur dit alors le saint moine, ainsi en est-il du péché. Dans le principe, il est facile d'arracher le péché de l'âme, comme il est facile d'arracher une jeune plante de la terre. Vous avez le malheur de commettre un péché une fois, il vous est facile de le confesser et de ne plus vous en rendre coupables. Mais si vous continuez à le commettre chaque jour, chaque semaine, pendant des mois, peut-être pendant des années entières, l'habitude s'enracine dans votre âme presque aussi profondément que ce

vieil arbre dans le sol. Chaque fois que vous commettez ce péché, les racines pénètrent plus avant dans votre âme. La mauvaise habitude devient une chaîne.

La lourde chaîne. — Un homme avait un chien. Il lui mit au cou une chaîne de fer forte et pesante. Cette chaîne serrait le cou du chien, lui déchirait la peau et le faisait beaucoup souffrir. Le pauvre animal n'osait point s'enfuir; car, s'il essayait de le faire, son maître tirait la chaîne et augmentait son supplice. Partout où allait son maître, il était forcé de le suivre. — Lorsque quelqu'un retombe souvent dans un péché grave, il ne tarde pas à s'apercevoir que ce péché est pour lui comme la grosse chaîne qui était rivée au cou du chien. « *Mes péchés,* disait David, *se sont appesantis sur moi comme un fardeau insupportable.*[1] » Parfois il veut s'en débarrasser, mais la chaîne est si lourde et si solide qu'il ne peut s'en délivrer. C'est ainsi qu'une personne qui contracte une mauvaise habitude dans sa jeunesse, en est souvent encore esclave dans sa vieillesse et jusqu'à ses derniers moments. Cette habitude est une chaîne qui le tient enchaîné jusqu'à son dernier soupir. Vous en verrez la preuve au chapitre suivant. De là cette sentence : « *L'homme ne quittera pas dans sa vieillesse la route qu'il aura prise dans sa jeunesse.*[2] »

CHAPITRE II.

EXEMPLES DE MAUVAISES HABITUDES.

Le voleur de pain. — Plusieurs moines vivaient saintement en communauté dans un désert. Ils s'y étaient retirés pour mieux servir Dieu, loin de tous les dangers et de toutes les séductions du monde. Un jour, un jeune homme vint frapper à la porte de leur monastère. Que voulait-il? Il demandait à être admis parmi les solitaires et à devenir moine comme eux. Les religieux l'admirent dans leur communauté. Malheureusement ce jeune homme avait la mauvaise habitude du vol. Il est vrai qu'il avait pris la ferme résolution de se corriger; mais au bout de quelque temps, son ancienne habitude revint l'assaillir; il y céda et prit du pain. Il en eut aussitôt du regret et alla avouer sa faute à l'un de ses compagnons. — Celui-ci lui ayant demandé pourquoi il avait volé : « C'est que, répondit-il, je n'avais pas assez à manger et

(1) Ps. XXXVII, 5. (2) Prov. XXII, 6.

la faim m'a tenté. » — « Vous auriez mieux fait, lui fit observer son confrère, d'aller dire au supérieur que vous aviez dérobé du pain parce que vous n'aviez pas assez de nourriture. » — « J'aurais eu honte, répliqua le jeune homme, de lui faire moi-même cet aveu. » — « Eh bien ! si vous le voulez, reprit son compagnon, j'irai trouver le supérieur, et je lui parlerai en votre nom. » — « Vous me ferez plaisir, dit le jeune homme. » — Son compagnon va donc dire au supérieur que le jeune homme a volé parce qu'il avait faim, sa portion de nourriture lui étant insuffisante. — « Qu'on lui donne autant de pain qu'il en désire, dit le supérieur; alors il n'aura plus aucun motif de voler. » — Dès lors, le jeune solitaire reçut toujours autant de pain qu'il en désirait.

Mais quelque temps après, il alla de nouveau trouver son compagnon et lui dit qu'il avait encore pris du pain. « Eh quoi ! lui dit celui-ci : ne vous donne-t-on pas autant de pain que vous en avez demandé? » — « Oui, répondit le jeune homme ; mais j'ai eu honte d'en demander autant qu'il m'en fallait, et j'en ai volé. » — On eut soin dorénavant de lui donner autant de pain qu'il lui en fallait, sans même qu'il en fit la demande. Mais voyez combien il est difficile de se défaire d'une mauvaise habitude. A quelque temps de là, le jeune homme avoua encore qu'il avait volé. « Mais est-ce possible? lui dit son compagnon, vous a-t-on refusé du pain? » — « Non. » — « En avez-vous toujours eu autant qu'il vous en fallait? » — « Oui. » — « Et pourquoi donc en avez-vous volé? » — « Je ne saurais vous le dire; je ne sais qu'une chose, c'est que je vole; je n'ai pas besoin de ce que je prends et cependant je le prends. Aussitôt après, j'en suis triste, et néanmoins je continue à dérober. Souvent je pleure, je voudrais n'avoir point volé, et malgré cela je le fais toujours. J'ai eu si longtemps l'habitude de commettre des larcins et cette habitude est si forte chez moi, qu'il me semble impossible de ne point mettre la main sur les objets que je vois, alors même qu'ils ne me sont nullement nécessaires. » — « Vous dites que vous prenez ce qui vous tombe sous la main : vous n'aviez donc pas besoin des choses que vous avez prises? » — « Non, elles m'étaient complètement inutiles. » — « Et qu'avez-vous donc fait de ces choses? » — « Il y en a que j'ai données en pâture aux animaux, et d'autres que j'ai cachées sous mon lit. » — On voulut vérifier la chose, et l'on trouva en effet qu'il n'avait dit que la vérité. « *La plaie était désespérée.*[1] »

Vous, mon enfant, soyez plus sage : rompez avec l'habitude du vol dès le principe. Si vous la laissez se fortifier, peut-être que jamais plus vous ne pourrez vous en défaire.

La demoiselle de magasin. — Une jeune personne obtint un

(1) Mich. I, 9.

emploi dans un magasin. Au bout de quelque temps, elle commença à voler. D'abord elle ne prenait que des bagatelles : un peu de fil ou de drap. Mais elle laissa croître cette habitude ; bientôt elle déroba des objets de plus grande valeur, jusqu'à ce qu'enfin une personne du magasin la prit sur le fait, et lui en adressa des reproches. — La voleuse rougit et s'excusa en disant qu'elle n'avait pas l'intention de garder l'objet dérobé. — Une autre fois, on aperçut un bout de cordon volé qui pendait hors de sa poche. Elle s'excusa de nouveau. — Depuis lors, elle remarqua qu'on la surveillait. Le croiriez-vous ? elle continua néanmoins ses larcins. Ce n'était pas le besoin qui la pressait : elle avait de beaux gages, et parmi les objets qu'elle dérobait, il y en avait peu qui lui fussent de quelque utilité. Elle savait que, si on la surprenait, elle perdrait sa place et son honneur et serait jetée en prison. N'importe : elle continuait toujours. Souvent elle prenait la résolution de ne plus le faire ; et cependant elle ne changeait nullement de conduite. *Sa plaie était désespérée.*[2] Son habitude du vol était si forte, que souvent elle volait sans y penser. Enfin ses maîtres, voyant disparaître beaucoup d'objets, commencèrent à la soupçonner. Ayant ouvert un grand coffre qui était dans sa chambre, ils le trouvèrent plein d'objets dérobés. — La pauvre fille perdit sa place et son honneur, et fut jetée en prison.

Brigitte et le pot à crême d'argent. — Ceux qui ont l'habitude du vol sont découverts tôt ou tard.

Une dame avait deux servantes, Emma et Brigitte. Emma avait environ douze ans, et Brigitte pouvait en avoir cinquante. Un jour, un pot à crême d'argent disparut du garde-manger. Il y avait lieu de soupçonner l'une des deux servantes. La maîtresse les appelle ensemble devant elle. « Brigitte, dit-elle, ne savez-vous pas ce qu'est devenu le pot à crême ? » — Brigitte répond qu'elle ne le sait pas plus qu'un enfant qui vient de naître ; puis elle ajoute : « Ce que je sais, Madame, c'est que j'ai vu Emma dans le garde-manger, la nuit qui a précédé la disparition de cet objet. » — Emma rougit en entendant ces paroles ; mais elle déclare positivement qu'elle n'a pas pris le pot à crême. — « Alors, dit la maîtresse, qu'êtes-vous donc allée faire dans le garde-manger ? » — Emma rougit encore et peut à peine trouver une réponse ; car elle est tout interdite, et ne se rappelle pas pourquoi elle a été au garde-manger. Les apparences étaient donc contre elle, de sorte que sa maîtresse lui signifia qu'elle devait quitter son service dès le lendemain. Emma sortit de la chambre tout en pleurs ; mais elle disait dans son cœur : « Mon Dieu, que votre sainte volonté soit faite ; » car elle était innocente. Le lendemain, elle dut prendre ses hardes et partir.

Elle se rend chez son père qui était un pauvre ouvrier, lui

(1) Mich. I, 9.

raconte tout ce qui vient d'arriver, et lui donne sa parole d'honneur qu'elle n'a pas pris le pot à crême. — Six mois s'étaient écoulés; le pot à crême et Emma étaient presque oubliés, lorsqu'un jour la dame dit à Brigitte d'aller chez le boucher chercher quelques côtelettes de mouton. A son retour, sa maîtresse lui demande : « Brigitte, combien de côtelettes avez-vous achetées? » — « J'en ai acheté quatre, Madame, » dit Brigitte. — « C'est bien : préparez-les pour le diner. » — Après le diner, la maîtresse sort de la maison et, passant devant la boutique du boucher, elle se dit : « Je pourrais bien y entrer pour payer les côtelettes. » — Elle y entre en effet et dit au boucher : « Je vous ai envoyé ce matin ma servante pour vous acheter quelques côtelettes de mouton. » — « Oui, Madame, lui répond le boucher : elle m'en a demandé six. » — « Six, dites-vous? » — « Oui, Madame, six. » — Elle paie les six côtelettes et retourne chez elle. Rencontrant Brigitte au bas de l'escalier, elle lui dit : « Combien de côtelettes de mouton avez-vous apportées ce matin? » — « Quatre, Madame, » répond Brigitte. — « Vous dites quatre? » — « Oui, Madame, quatre. » — En ce moment, un bruit se fait entendre sur l'escalier. C'était le chien qui s'élançait hors de la chambre de Brigitte, ayant à la gueule une côtelette de mouton. « Oh! s'écrie la maîtresse, où donc le chien a-t-il pris cette côtelette? » — Elle monte aussitôt à la chambre de Brigitte et la première chose qu'elle aperçoit, c'est un papier à moitié ouvert qui laisse dépasser une autre côtelette de mouton. Le chien avait flairé les deux côtelettes et en avait enlevé une.

La dame remarque un grand coffre appartenant à Brigitte; elle l'ouvre, mais n'y trouve que quelques vieux linges. Elle allait le refermer, lorsqu'elle aperçoit un morceau de papier dans un coin. Observant qu'il y a quelque chose de pesant dans ce papier, elle le tire du milieu du linge, et voilà que le pot à crême d'argent tombe du papier! — Brigitte fut tellement couverte de confusion, qu'elle se hâta de déguerpir. Ce fut un trait de lumière pour la maîtresse. Elle se rendit à la demeure d'Emma, lui demanda mille pardons de l'avoir si mal jugée, la reprit chez elle et lui donna double salaire. C'est ainsi que le vol fut découvert et puni, et l'innocence récompensée.

Ne contractez donc pas l'habitude du vol. Si vous prenez de petites choses, peut-être plus tard en prendrez-vous de grandes. Beaucoup qui ont volé des louis, commencèrent par voler des sous.

Le joueur. — Un homme avait la passion du jeu. Il s'y adonna tellement qu'il perdit toute sa fortune, et ruina même toute sa famille avec lui. — Pourquoi jouait-il? Etait-ce pour s'amuser? — D'abord oui; quand le jeu était une chose encore nouvelle pour lui, il y trouvait son plaisir. Mais dans la suite, ce ne fut plus un amusement pour lui; loin de lui procurer du plaisir, le jeu le rendait malheureux et lui causait une espèce de fièvre. — Etait-ce

l'espoir du gain qui le poussait? — Non; il ne faisait que perdre. Jouait-il parce que d'autres l'excitaient? — Bien au contraire; c'était plutôt lui qui excitait les autres à jouer. — Jouait-il parce qu'il aimait le jeu? — Encore une fois non; car d'ordinaire il maudissait sa mauvaise habitude. Mille fois il prit la résolution de ne plus jouer. — Pourquoi donc continua-t-il à jouer jusqu'à ce qu'il fût ruiné? — Ah! la mauvaise habitude qu'il avait contractée le faisait jouer en dépit de lui-même. Elle le tenait lié comme par une forte chaîne; et il ne put s'en débarrasser jusqu'à ce qu'il eût perdu tout ce qu'il avait, et fût ainsi devenu incapable de jouer.

« *N'allez pas dans la voie de la perdition.*[1] » Enfant, jeune homme, je vous en conjure, ne vous adonnez pas au jeu; ne jouez pas même à un jeu insignifiant comme à celui de *croix ou pile, pour de l'argent,* etc., surtout les dimanches; car voici ce qui arrive à ceux qui le font : 1° ils manquent souvent à la messe les dimanches; 2° ils tomberont certainement en de mauvaises compagnies; 3° ils dépensent ainsi un argent qu'ils devraient employer à subvenir aux besoins de leurs frères et sœurs; 4° ils contractent une mauvaise habitude. Ceux qui n'exposent d'abord au jeu que cinq ou dix centimes, y exposeront plus tard peut-être de grosses sommes et se ruineront.

La mort du blasphémateur. — « *La langue est un mal inquiet; elle est pleine d'un venin mortel.*[2] » Lorsqu'on a l'habitude de blasphémer ou de commettre quelque autre péché, souvent on le fait sans y penser. Un homme avait l'habitude invétérée du blasphème. Ayant commis un crime, il fut condamné par la justice à la potence. Déjà il était sur l'échafaud et l'on était prêt à lui passer la corde au cou, lorsque, par mégarde, on le poussa de manière qu'il tomba de l'échafaud. Eh bien! jugez de la force de son habitude du blasphème : au moment même où il se voyait tomber, il poussa un cri et proféra un blasphème. Un instant après, il était sur la fatale bascule; il avait le cou rompu, il était mort!

Avez-vous l'habitude de proférer des imprécations, des jurements ou des blasphèmes? frappez-vous la poitrine, ou bien dites « *Je vous salue, Marie,* » chaque fois que vous commettez ce péché, afin d'obtenir la grâce de vous en corriger.

L'enfant et le loup ou *les mensonges.* — « *Evitez le mensonge.*[3] » Un enfant prenait plaisir à dire des mensonges et à tromper le monde. Un jour il poussa un cri : « Un loup! un loup! voilà un loup! » — A ce cri, tous les voisins sortirent en toute hâte de leurs maisons, croyant qu'un loup accourait et allait peut-être dévorer cet enfant. Mais celui-ci les voyant attrapés, se mit à se moquer d'eux. — La même chose se renou-

(1) Eccli. XXXII, 25. (2) Jac. III, 8. (3) Eph. IV, 25.

vela plusieurs fois, de sorte que les voisins finirent par ne plus faire attention à ses cris. Un jour, un loup courut réellement sur lui. Il cria aussi fort qu'il put : « Un loup, un loup ! » Mais ce fut en vain : ceux qui l'entendirent crurent qu'il voulait encore les tromper, ils restèrent chez eux et le pauvre enfant fut dévoré par le loup.

Vous voyez par cet exemple que personne ne croit plus ceux qui ont l'habitude de mentir.

L'ivrogne incorrigible. — Il y avait un excellent ouvrier que l'on citait comme un modèle de tempérance et de bonne conduite. Bon père de famille, il élevait parfaitement ses enfants; il les envoyait à l'école, à la messe, au catéchisme. Mais un grand changement allait s'opérer en lui. Un jour, il rencontra quelques mauvais amis qui fréquentaient les cabarets. Il les y accompagna d'abord une ou deux fois; bientôt il se mit à aller aussi tous les soirs au cabaret et à s'enivrer ! Son patron fut mécontent et finit par le renvoyer. Le voilà donc sans ouvrage à cause de son ivrognerie. Il ne se corrige pas pour cela : il vend ses meubles pour acheter de quoi boire, en sorte que sa maison est toute dégarnie. En vain ses enfants pleurent en demandant du pain; en vain sa femme se désole et se montre navrée de douleur. L'ivrogne ne continue que de plus belle ses excès. Sa santé dépérit; le médecin lui dit qu'il sera bientôt au tombeau s'il ne se corrige : rien n'y fait. — Son curé, un bon prêtre, va le trouver pour le conjurer de cesser de boire et de ne point perdre son âme pour toute l'éternité. Savez-vous la réponse de l'ivrogne? Dit-il : Je vais cesser de boire? — Non. — Dit-il : Je ne veux pas renoncer à la boisson? — Non. — Quelle est donc sa réponse? — Ecoutez, jeunes gens, qui gagnez de l'argent et qui déjà commencez à aller au cabaret; écoutez la réponse de l'ivrogne. — Il ne dit pas : « *Je ne veux pas* » cesser de boire, mais : « *Je ne puis pas* » cesser de boire, je n'en suis pas capable : l'habitude est trop forte. Il fut un temps où j'aurais pu laisser là la boisson, mais maintenant « *c'est trop tard.* »

Le meilleur remède contre l'ivrognerie est : 1° de ne jamais mettre le pied dans un cabaret ou dans une cantine; 2° de s'abstenir complètement des liqueurs enivrantes, ou au moins de s'astreindre à une petite quantité fixée d'avance. « *N'allez pas dans la voie de la perdition.*[1] »

La petite fille. — Une petite fille de sept ans environ avait pris l'habitude de faire une mauvaise action contre le sixième commandement. Cette mauvaise habitude nuisait beaucoup à sa santé. Elle perdit l'appétit, devint pâle et malade. Sa mère en découvrit la cause. Elle conjura la pauvre petite de ne plus faire cette vilaine chose, lui disant qu'elle mourrait bientôt si elle

(1) Eccli. XXXII, 25.

continuait à la faire. L'enfant eut peur de mourir, et pendant quelques jours elle ne retomba point dans son péché. Mais voyez quelle force peut prendre une mauvaise habitude même sur un enfant! Au bout de quelques jours, elle recommença à se livrer à son péché et ne voulut plus désormais se corriger; elle s'affaiblit de plus en plus, à tel point que bientôt elle dut garder le lit. C'était son lit de mort. Ce fut un bien triste spectacle que la mort de cette petite fille. Plusieurs fois sa mère l'exhorta à réciter « *Je vous salue, Marie,* » avec elle; mais la malheureuse enfant refusa de dire un seul mot de prière. Un prêtre vint la voir et lui parla avec bonté pour l'engager à se confesser; mais elle garda le silence le plus opiniâtre. Il lui présenta alors un crucifix, en lui disant de baiser les pieds de Jésus. Elle ne voulut pas même regarder la croix : elle détourna la tête comme si elle en avait peur. Une demi-heure avant sa mort, elle ne dit plus un mot, ne fit plus un mouvement; mais son visage était effrayant. Ses yeux roulaient de tous côtés, comme si elle voyait auprès d'elle quelque chose de terrible. Enfin la malheureuse enfant mourut sans donner aucun signe de repentir.

Gardez-vous donc bien, petit enfant, de contracter de mauvaises habitudes, surtout l'habitude de commettre des péchés contre la belle vertu de pureté.

L'Anglais ou *un beau jour.* — Il y a quelques années mourut un Anglais de famille noble. C'était un pécheur public. Il avait passé sa vie dans l'impureté. Quelquefois un pécheur continue longtemps sa vie criminelle; voyant que Dieu ne le punit point, il s'imagine que ses péchés sont oubliés. Mais il se trompe. Dieu *est patient.* Il désire la conversion du pécheur; car il n'oublie pas qu'il est sa créature, l'œuvre de ses mains, un être racheté par le sang de son Fils. Dans sa miséricorde, il prolonge parfois la vie du pécheur, afin que celui-ci ait le temps de se convertir. Mais s'il ne se repent pas, le jour de Dieu arrive enfin, et alors *il parle au pécheur dans sa colère.*[1]

Le moment de la mort de ce gentilhomme était proche. Il était atteint d'un mal dont il ne devait pas guérir. Riche et opulent, il était étendu sur un lit superbe, dans une chambre magnifique, ornée et remplie des meubles les plus précieux. Mais l'heure était venue où son âme allait quitter ce monde et rendre compte de ses crimes à ce Dieu terrible, dont la justice ne fait acception de personne. Déjà il était réduit à l'agonie, ce dernier combat entre la vie et la mort. Cependant nulle pensée de repentir n'entrait dans le cœur de ce pécheur mourant. Il y avait un léger murmure de voix autour de son lit. Etaient-ce les voix de personnes qui l'exhortaient à se convertir? Non; c'étaient des voix impudentes, qui prononçaient des paroles qu'on ne devrait jamais

(1) Ps. II.

entendre parmi des chrétiens. [illegible] les blasphèmes et d'inconvenantes plaisanteries : [illegible] voix de ceux qui, les années précédentes, avaient été les compagnons de débauche du moribond. Celui-ci avait témoigné le désir de les voir à son chevet au moment où son âme sortirait de ce monde. Tout à coup le moribond tourne la tête vers la fenêtre : « Ecartez le rideau, » dit-il. (Un rideau avait été tiré devant la fenêtre). On écarte le rideau. L'air était pur, le temps magnifique ; le soleil dardait ses rayons dans la chambre à travers la croisée. « Quel beau jour, dit le malade, quel beau jour pour aller en enfer ! » — A ces mots, il se retourne ; il était mort !

Voilà la force de la passion dominante jusqu'à l'heure même de la mort. La passion de l'impureté avait dominé cet infortuné pendant sa vie ; il mourut, selon son désir, au milieu de ceux qui avaient été les complices de son libertinage.

La passion dominante forte à la mort. — Voulez-vous avoir une idée de la force de la passion dominante à l'heure même de la mort? Ecoutez. Un jeune homme avait contracté l'habitude du vice impur. La maladie le frappa et l'étendit sur un lit de douleur. C'était la dernière nuit qu'il devait passer en ce monde. Une bougie était allumée sur une table à côté de son lit. Tout près de lui, se tenait un jeune homme qui avait été son ami d'enfance et qui était venu voir s'il pouvait lui être de quelque utilité. L'ami se penchant à l'oreille du malade, lui parla de la bonté et de la compassion de la très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, à l'égard des pauvres pécheurs. Le moribond garda le silence. Son ami lui parla alors des mauvaises liaisons qui l'avaient perdu, et l'engagea à promettre à Dieu de les rompre. « *Je ne puis pas promettre cela,* » répond d'une voix tremblante l'infortuné jeune homme. — En ce moment, la porte de la chambre s'ouvre et quelqu'un entre. C'était le prêtre qui avait baptisé le malade et qui l'avait admis à la première communion. Il s'approche doucement du jeune homme, lui demande comment il se trouve et lui déclare qu'il est venu pour l'aider à se réconcilier avec Dieu, vu que d'après le médecin, sa mort ne saurait être loin. Le malade ne doute nullement de la proximité de sa mort, attendu que le docteur l'en a instruit lui-même. « Mon cher ami, lui dit alors le prêtre, pour l'amour de Jésus, je vous en prie, renoncez maintenant dans votre cœur à ces mauvaises relations qui ont causé votre perte. » — Le jeune homme regarde le prêtre avec la fureur dans les yeux, il lui dit : « *Je ne puis pas.* » — « Mais, ajoute le prêtre, il le faut, cela est nécessaire. » — « *Je ne puis pas.* » Telle est encore la réponse qu'il reçoit. — Le prêtre prend alors une montre qui se trouve sur la table ; puis regardant le jeune homme, il lui dit : « Vous êtes mourant.... dans quelques instants votre âme va se trouver devant le tribunal de Jésus-Christ ; songez-y. » — « N'importe, « *je ne puis pas faire cela.* » —

« Mais si vous ne le faites pas, vous allez tomber dans les flammes de l'enfer! » — « *Je ne puis pas,* dit encore une fois le jeune homme, « *je ne puis pas, je ne veux pas!* » — Ce furent ses dernières paroles. A peine les eut-il proférées qu'il rendit son âme entre les mains du démon!

Voilà la force de la passion dominante jusqu'au moment même de la mort.

La grosse chaîne. — Le péché d'impureté est la grosse chaîne par laquelle le démon s'assujettit le monde. Elle est plus difficile à rompre que la chaîne de tous les autres péchés. Ce péché vit dans les sens, dans les os et jusque dans la moëlle des os. Il est souvent aussi difficile d'arracher ce péché de l'âme d'un pécheur qu'il le serait d'arracher la peau de son corps. Menacez l'impudique de l'enfer, il n'en est pas effrayé; pleurez sur lui, il n'est pas attendri de vos larmes. S'il est puni de son péché, il n'en devient que plus endurci dans sa mauvaise habitude, comme une barre de fer s'endurcit sous les coups de l'enclume. Saint Léonard dit que l'impureté devient au bout de quelque temps une sorte de nécessité, et qu'alors il y a presque impossibilité de s'en abstenir. Enfin, ajoute-t-il, le pécheur tombe dans le désespoir, et du désespoir dans l'enfer. — Voici ce qu'en dit saint Bernard : « D'abord un homme commet ce péché pour le plaisir qu'il y trouve; ensuite il n'y trouve plus de plaisir et le commet néanmoins; enfin il en est dégoûté, et cependant il le commet encore, parce qu'il sait que c'est chez lui une habitude qu'il ne peut pas rompre. » — *Sa plaie est désespérée.*[1] — L'impureté est un péché que souvent l'on ne quittera pas même à l'heure de la mort. « *L'homme,* dit l'Esprit-Saint, *ne quittera pas dans sa vieillesse la route qu'il aura prise dans sa jeunesse.*[2] »

On peut dire du péché d'impureté avec plus de raison que de tous les autres : « *Brisez avec ce péché dès le principe; car, si vous en contractez l'habitude, plus tard il sera peut-être trop tard pour rompre avec elle.* » Si vous différez, vous pourrez devenir comme un certain jeune homme. A son heure dernière, le prêtre lui disait de renoncer à sa mauvaise habitude. Le jeune homme lui répondit en poussant un soupir : « Hélas! je ne puis pas! Je voudrais pouvoir m'en défaire; mais il est trop tard : l'habitude est devenue trop forte! »

N'alimentez donc pas le feu en commettant de nouveaux péchés.

L'aliment du feu. — Il y avait une maison où l'on se plaignait beaucoup de la chaleur. Que faisaient, pensez-vous, les personnes de la maison? Presque à chaque minute elles alimentaient le feu du foyer, en y ajoutant du charbon. A la fin, le feu devint tellement ardent et les flammes si vives et si brûlantes, que personne

(1) Mich. I, 9. (2) Prov. XXII, 6.

ne put rester plus longtemps dans la maison ; tout le monde fut obligé d'en sortir. — A chaque fois que vous commettez le même péché, c'est un nouvel aliment fourni à votre mauvaise habitude.

CHAPITRE III.

PEUT-ON SE CORRIGER DE L'HABITUDE DU PÉCHÉ?

Sans aucun doute on peut se corriger de l'habitude du péché, quelque forte qu'elle soit. Jésus-Christ est mort pour le pécheur d'habitude aussi bien que pour les autres pécheurs. Saint Augustin a été un pécheur d'habitude : pendant de longues années il commettait des péchés d'impureté ; cependant il s'en corrigea. Sainte Marie-Madeleine était une pécheresse d'habitude, elle s'est corrigée. Ces saints, d'abord pécheurs, brisèrent avec leurs mauvaises habitudes. Ce qu'ils firent, vous pouvez le faire. « *Dieu*, dit le Psalmiste, *délivre ceux qui sont enchaînés.* »

Que doit faire le pécheur d'habitude pour se corriger? — Un homme appelé Lazare mourut et fut enseveli. Depuis quatre jours il était dans le tombeau. Notre-Seigneur s'approcha du tombeau et cria : « *Lazare, viens dehors.* » La voix de Jésus, qui est une voix vivante et toute-puissante, pénétra dans le tombeau, et se fit entendre aux oreilles de ce cadavre que la mort avait raidi et glacé. L'esprit de vie rentra aussitôt en celui qui était mort ; il se releva et sortit du tombeau. Mais il avait les mains et les pieds liés de bandelettes ; Jésus-Christ dit à ses apôtres : « *Déliez-le et mettez-le en liberté.* »

Le pécheur d'habitude est enseveli dans son péché. Il a besoin d'être rappelé à la vie, d'être débarrassé des liens de sa mauvaise habitude. Voyons ce qui est requis pour cela.

Comment revient à la vie le pécheur d'habitude? — Ce pécheur est mort, il faut qu'il ressuscite. Il ressuscitera s'il fait une bonne et sincère confession. Alors ses péchés lui seront pardonnés par le prêtre, à qui Jésus-Christ a dit : « *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez.*[1] »

Comment devient-il fort? — Lorsque le pécheur a été rappelé à la vie, il faut qu'il soit délivré de la faiblesse qui est le résultat de ses mauvaises habitudes : il faut qu'il soit *débarrassé de ses bandelettes*. Jésus-Christ a aussi donné à ses prêtres le pouvoir de délivrer un pécheur de la faiblesse causée par une mauvaise

(1) Jo. xx, 23.

habitude : « *Tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel.*[1] » — Le prêtre dira à ce pécheur ce qu'il doit faire pour se guérir complètement de sa faiblesse. Tout ce que le prêtre lui prescrit, il doit l'exécuter avec soin ; sinon, il ne se corrigera pas. De plus, il doit s'approcher souvent du tribunal de la Pénitence, c'est-à-dire chaque semaine, ou chaque quinzaine, ou chaque mois, selon qu'il en a la possibilité. Il se confessera aussi lorsqu'il éprouvera une violente tentation de retomber dans ses mauvaises habitudes. Surtout, s'il a le malheur de commettre son ancien péché, qu'il aille *immédiatement* à confesse. Le pécheur d'habitude ne se corrigera jamais, s'il ne se confesse souvent. La parfaite guérison de l'âme peut être lente, ennuyeuse, difficile, comme la parfaite guérison d'une maladie corporelle. Mais il vaut mieux souffrir un peu en ce monde que de brûler en l'autre dans les flammes de l'enfer !

Comment le démon vous trompe. — Gardez-vous bien d'une mauvaise habitude. *La blessure n'est pas encore désespérée.* Vous êtes encore jeune, l'habitude du péché n'est pas encore enracinée en vous. Ne la laissez pas prendre racine, je veux dire : ne continuez pas à commettre un péché mortel. Le démon essaiera de vous tromper. Il vous dira : « Commets ce péché une fois, une seule fois. » — Si vous le commettez une fois, il vous dira : « Ne pourrais-tu pas le commettre de nouveau ? le prêtre peut aussi facilement pardonner deux péchés qu'un. » Si vous le commettez une seconde fois, il vous dira : « Tu peux bien continuer à le commettre jusqu'à ta confession prochaine. » — Le temps de la confession venu : « Diffère ta confession de quelques jours, » vous dira le démon. En attendant, la mauvaise habitude est contractée. Ne l'oubliez pas, il vous est facile de tenir votre main hors de la gueule d'un lion ; mais si une fois vous l'avez mise entre ses dents, il vous est difficile de l'en retirer. De même, il est facile de se préserver d'une mauvaise habitude ; mais il est très-difficile de s'en défaire, quand une fois on l'a contractée.

(1) Jo. xx, 23.

TROISIÈME PARTIE.

LA RECHUTE DANS LE PÉCHÉ.

CHAPITRE I.

QUE FAUT-IL ENTENDRE PAR RECHUTE DANS LE PÉCHÉ?

L'homme qui est repris de la fièvre. — Ils recommençaient sans cesse à tenter Dieu.[1] — Un homme avait la fièvre. Le médecin vint le visiter et lui donna un remède. Le malade se trouva mieux; mais malheureusement la fièvre revint. Le médecin lui réitéra son remède et le guérit de nouveau. Mais la fièvre revint encore. Alors le médecin se dit : « Voilà un cas bien grave. Je crains pour cet homme; il est maintenant plus malade qu'auparavant, je crains beaucoup pour lui. »

Voilà ce qu'on appelle « *la rechute dans la fièvre :* » elle a lieu quand la fièvre reprend un malade après guérison. Un pécheur va se confesser, son péché lui est pardonné. Bientôt après sa confession, il retombe facilement dans le même péché. Il va de nouveau se confesser et, après sa confession, il y retombe encore. Voilà *la rechute dans le péché.* Ce pécheur est appelé *relaps* ou *récidiviste,* parce qu'il retombe après sa confession dans le même péché. Ce que le médecin disait du malade qui était repris de la fièvre après en avoir été guéri, peut se dire du pécheur qui retombe dans le même péché après la confession : son cas est très-grave. *Le dernier état de cet homme est pire que le premier.*[2] Il y a lieu de craindre qu'il ne continue toute sa vie à commettre ce péché, et qu'enfin il ne meure avec le même péché sur la conscience.

Personne n'a pitié d'un homme qui retombe malade parce qu'il mange ce qu'il sait lui être funeste, ou ce que le médecin lui a expressément défendu de manger. C'est sa propre faute. On a au contraire pitié d'un malheureux qui retombe malade sans qu'il y ait de sa faute. Ainsi en est-il des personnes qui retombent dans le même péché mortel après leur confession. Il y en a qui sont beaucoup plus blâmables que d'autres.

(1) Ps. LXXVII, 41. (2) Matth. XII, 45.

Généralement, si on retombe dans le péché, c'est pour quelqu'une des trois raisons dont nous allons parler au chapitre suivant.

CHAPITRE II.

TROIS RAISONS DE LA RECHUTE DANS LE PÉCHÉ.

I. *On s'expose de nouveau à la tentation. — Comment retournez-vous à ces éléments défectueux?*[1] — Un jeune homme s'approche du tribunal de la Pénitence; il en sort et bientôt après il retombe dans le même péché. Pourquoi y retombe-t-il? — Dites-moi pourquoi un malade guéri retombe malade? pourquoi il est repris de la fièvre? parce qu'il mange ce qu'il sait devoir lui donner de nouveau la fièvre. De même, ce jeune homme retombe dans le péché, parce qu'il fait une chose qu'il sait devoir le faire tomber : il s'expose de nouveau à la tentation, il fréquente une mauvaise compagnie.

II. *On ne suit pas les prescriptions du confesseur.* — Un autre jeune homme, après sa confession, retombe également dans son péché. Pourquoi? Est-ce parce qu'il retourne dans une mauvaise compagnie? — Non; car son péché, il le commet étant seul. Pourquoi y retombe-t-il? — Parce qu'il néglige les moyens que lui a indiqués son confesseur, par exemple, la prière, etc., comme le malade qui est repris de la fièvre, parce qu'il ne suit pas les prescriptions du médecin.

III. *On est faible.* — Voici une autre personne qui retombe aussi dans le péché dont elle s'est confessée. Pourquoi y retombe-t-elle? Est-ce parce qu'elle fréquente une mauvaise compagnie? Non. Est-ce parce qu'elle néglige de faire ce que son confesseur lui a prescrit? Non; elle fait tout ce qu'il lui a dit. Pourquoi donc retombe-t-elle? Elle retombe à cause de sa faiblesse. Elle voudrait bien sincèrement ne plus pécher. Lorsque le démon la tente, elle prie et lutte contre la tentation. Mais, dans un moment de faiblesse, elle succombe presque sans y penser. Alors elle se repent à l'instant d'avoir péché et va se confesser le plus tôt possible. — Que faut-il penser de cette personne? Son cas est-il très-grave? Non; cette personne n'est pas comme les deux autres de qui nous avons parlé. Qu'elle continue à prier, qu'elle continue à lutter contre la tentation, dès que les assauts se font sentir. Si elle succombe par suite de la fragilité

(1) Gal. VI, 9.

humaine, qu'elle se repente à l'instant de sa faute et aille au plus tôt s'en confesser. Jésus-Christ connaît sa faiblesse, il aura pitié d'elle; car *il ne brisera pas le roseau à moitié rompu, et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore.* Tôt ou tard, il rendra cette pauvre âme victorieuse de sa propre faiblesse.

CHAPITRE III.

LE DÉMON ET LE PÉCHEUR QUI RETOMBE DANS SON PÉCHÉ.

Le geôlier et son prisonnier. — « *Ils s'engageront dans les filets et ils seront pris.*[1] » — Le démon ressemble à un geôlier. Un geôlier tenait un prisonnier enfermé dans sa prison. A la porte de cette prison, il y avait des barreaux, des verrous, des serrures. Un jour, le geôlier ayant oublié de fermer la porte, le prisonnier s'en aperçut et s'enfuit. Lorsque le geôlier vit que son prisonnier s'était évadé, il se mit à sa poursuite. Après l'avoir cherché longtemps, il le trouva et le remit sous les verrous; puis il n'eut garde d'oublier désormais de fermer la porte de la prison. — Pécheur relaps, en faisant une bonne confession, vous êtes sorti de la prison du démon. Ayez bien soin de ne plus retomber dans votre péché et de ne plus vous remettre sous l'empire de cet infernal ennemi. Si vous vous laissez ressaisir par lui, peut-être vous enchaînera-t-il si fortement que vous ne pourrez jamais plus lui échapper.

Le chat et la souris. — Le démon fait quelquefois à l'égard du pécheur qui retombe dans son péché, ce que le chat fait avec une souris. Un jour un chat, en rôdant de côté et d'autre, aperçut une souris; aussitôt il la saisit entre les dents, ce qui la glaça de frayeur. Cependant il sembla vouloir s'amuser avec elle; car il la laissa bientôt courir. La pauvre souris, qui avait été si effrayée en se voyant dans la gueule du chat, était toute joyeuse de se sentir libre; aussi dès que le chat l'eût mise à terre, elle s'enfuit au plus vite. Mais elle eut à peine fait quelques pas, que le chat tomba de nouveau sur elle et qu'elle se trouva une seconde fois entre ses dents. Nouvelle terreur! Mais voilà que son ennemi la lâche de nouveau. Elle s'enfuit comme la première fois; mais un instant après, la voilà encore entre les dents du chat : ce qui lui cause une nouvelle alarme. Le chat continua ainsi à s'amuser quelque temps avec la pauvre souris, jusqu'à ce qu'enfin il la saisit une dernière fois et la dévora.

(1) Is. VIII, 15.

C'est ainsi que le démon s'amuse quelquefois avec le pécheur relaps. Il le voit aller à confesse : il ne fait qu'en rire ; car il sait que ce pécheur retombera bientôt après sa confession dans le même péché qu'il a confessé, et redeviendra son esclave. Ce pécheur retourne à confesse, et il retombe encore ; le démon s'empare de nouveau de son âme. Il joue avec lui comme le chat avec la souris, jusqu'à ce qu'enfin ce terrible jeu se termine par la mort éternelle de l'enfer !

Il y a cependant une différence entre la souris et le pécheur : la souris ne peut pas échapper au chat, tandis que le pécheur peut, avec la grâce de Dieu, échapper au démon.

CHAPITRE IV.

LA PERSÉVÉRANCE.

Le clou. — Un noble personnage s'était concilié l'affection de l'empereur Justinien, qui lui donna des terres, des maisons, de l'or et de l'argent, et tout ce qu'il pouvait désirer. Un jour l'empereur lui dit : « Je vous ai donné beaucoup ; maintenant, dites-moi, y a-t-il encore quelque chose que vous désiriez? Parlez, vous l'aurez. » — « Seigneur, lui répondit le favori, il y a encore une chose que je voudrais avoir ; si je l'ai, rien ne manquera plus à mon bonheur. » — « Quelle est cette chose? dit l'empereur ; je vous la donnerai certainement. » — « La seule chose que je voudrais encore avoir, c'est un clou. » — « Un clou? Mais qu'avez-vous besoin d'un clou? » — « Sire, je vais vous le dire : Vous avez été extrêmement bon pour moi ; vous m'avez donné des terres, des maisons, de l'or et de l'argent. Mais je désire que cette bonne fortune demeure toujours avec moi ; c'est pourquoi j'ai besoin d'un clou pour l'attacher à ma personne, de manière qu'elle ne me quitte jamais. »

Mon enfant, à vous aussi il faut un clou. Dieu a aussi été extrêmement bon pour vous. Lorsque vous avez fait une bonne confession, Dieu vous a pardonné vos péchés et vous a donné toutes les richesses du royaume des cieux. Mais si vous retombez dans le péché il vous reprendra tous ces biens. Vous aussi, comme ce favori de Justinien, vous avez besoin d'un clou qui vous assure la possession des biens précieux que vous avez reçus de Dieu.

Qu'est-ce que ce clou? — Ce clou, c'est la persévérance dans la grâce de Dieu, ou l'exemption du péché mortel. Saint Paul

parle de ce clou lorsqu'il dit : *Je suis cloué à la croix avec Jésus-Christ.*[1] — Ce clou est fait de trois choses qui sont : 1° *la prière.* Vous prierez chaque jour Notre-Seigneur pour que vous ne soyez pas séparé de lui par le péché mortel ; au moment de la tentation, surtout, vous vous tiendrez fortement attaché et comme cloué à la grâce de Dieu par cette prière : « *Jésus et Marie, aidez-moi !* » — 2° *la fuite des mauvaises occasions ;* — 3° *la confession et la communion fréquentes.* — Mettez ces trois choses en pratique et alors, comme saint Paul, vous serez cloué à la croix avec Jésus-Christ, et vous ne retomberez pas dans le péché mortel. Mais supposé que vous ayez le malheur d'y retomber, ne perdez pas courage ; repentez-vous-en aussitôt et recommencez à servir Dieu de tout votre cœur. Ainsi vous sauverez votre âme.

QUATRIÈME PARTIE.

LE DERNIER PÉCHÉ MORTEL.

CHAPITRE I.

LA DIVINE PROVIDENCE PAR RAPPORT AU PÉCHÉ.

« *Vous avez réglé toutes choses avec mesure, nombre et poids.*[2] » — Un petit enfant marchait dans les champs parmi les fleurs, et il se disait qu'il y avait tant de fleurs dans le monde que personne ne pourrait les compter. Il oubliait qu'il y a quelqu'un qui compte toutes choses et qui a aussi compté les fleurs. C'est Dieu. Dieu, dans sa Sagesse infinie, a fixé le nombre d'arbres, de fleurs et de fruits qu'il y a eu depuis la création du monde et qu'il y aura jusqu'à la fin des siècles. Il a fixé le nombre d'insectes qui doivent exister et déterminé combien de mouvements fera chacun de ces insectes ; et aucun insecte ne fera un mouvement, quelque petit qu'il puisse être, de plus ou de moins que le nombre déterminé par Dieu. — Mais aussi le même Dieu a fixé le nombre de fois que chaque pécheur obtiendra son pardon ! Et, lorsque le pécheur aura commis un nombre de péchés mortels égal à celui qui a été fixé par Dieu, il n'y aura

(1) Gal. II, 19.

(2) Sag. XI, 21.

plus pour lui de pardon ; il mourra avant de se repentir et ira en enfer !

CHAPITRE II.

DIEU NE PARDONNE QU'UN CERTAIN NOMBRE DE FOIS.

« Nous pouvons, dit saint Augustin, attendre de Dieu notre pardon aussi longtemps que nous n'aurons pas rempli le nombre de nos péchés ; mais, ce nombre une fois atteint, il n'y aura plus pour nous de pardon.[1] » — « Les pécheurs, dit saint Alphonse, ne comptent pas leurs péchés, mais Dieu les compte ; et lorsque le nombre en est accompli, il en tire vengeance. » — Mais, direz-vous, ne puis-je pas toujours obtenir le pardon d'un péché en priant et en faisant une bonne confession ? — Oui, vous répondrai-je, vous le pouvez ; mais Dieu peut aussi vous enlever de ce monde avant que vous soyez prêt à vous confesser. En outre, lorsqu'un pécheur ajoute sans cesse péché mortel à péché mortel, Dieu se fatigue, se dégoûte de lui et l'abandonne à ce qu'on appelle son *sens réprouvé*.[2] Alors ce pécheur ne prie plus et il n'y a plus pour lui de pardon. C'est ainsi que l'on a vu des pécheurs qui, sur leur lit de mort, disaient qu'ils ne voulaient pas se convertir, mais préféraient aller en enfer. Ecoutez donc une vérité terrible : *Lorsque vous aurez commis un certain nombre de péchés mortels, vous mourrez sans repentir et vous serez damné.* Voyez un seau à eau. Vous le remplissez le plus possible jusqu'à ce qu'une dernière goutte venant dépasser la mesure, l'eau déborde et se répand ; de même, Dieu continue de vous pardonner vos péchés jusqu'à ce que vienne un certain péché qui dépasse la limite fixée par lui, et alors vous tombez en enfer.

Le désert. — Les Israélites, sous la conduite de Moïse, traversaient les déserts de l'Arabie pour se diriger vers la Terre promise. Leur voyage ennuyeux et difficile s'effectuait à travers une plaine sablonneuse et brûlante, où il n'y avait point d'eau à boire et où l'œil ne découvrait rien, si ce n'est çà et là une plante sauvage que mangeaient les chameaux. Epuisés de fatigue et mourant presque de faim et de soif, les Juifs commirent beaucoup de péchés dans ce désert. Ils désespérèrent de la Providence, murmurèrent contre Dieu et parfois tombèrent même dans l'ido-

(1) Vita Christi, c. 9.

(2) Rom. I, 28.

lâtrie. Dieu comptait leurs péchés. Enfin il dit à Moïse ce qu'il allait faire : « Je vais, lui dit-il, leur envoyer des maladies ; je vais les détruire à cause de leurs péchés. » — Moïse pria le Seigneur de leur pardonner. Dieu, qui est toujours plein de miséricorde, lui dit : « Je pardonne à ceux qui sont venus au monde depuis le temps où vous êtes sortis de l'Egypte ; mais pour les autres qui ont péché *dix fois* contre moi, ils mourront. » — Vous le voyez : *neuf péchés*, tel est le nombre que Dieu fixe pour les Israélites ; il ne voulait pas leur en pardonner un de plus. — Le *dixième péché* ayant été commis, ils moururent dans le désert.

La mer Rouge. — Autre exemple. Les Israélites étaient demeurés quatre cents ans en Egypte. Les Egyptiens les haïssaient, les affligeaient, se moquaient d'eux et leur rendaient la vie amère en leur imposant les travaux les plus rudes.[1] Les Israélites recoururent à Dieu, le conjurant de venir à leur secours. Dieu les exauça et envoya Moïse à Pharaon, roi d'Egypte, pour lui signifier ses ordres. Moïse adressa donc ces paroles à Pharaon : « Voici, ô Pharaon, ce que le Seigneur Dieu d'Israël te dit par ma bouche : « Laisse partir mon peuple, afin qu'il puisse m'offrir un sacrifice dans le désert. » — Pharaon lui répondit : « Eh ! qui est le Seigneur, pour que j'écoute sa voix et que je laisse partir les Israélites? Je ne connais pas le Seigneur et je ne laisserai point partir les Israélites. » — Dieu alors frappa les Egyptiens de dix plaies jusqu'à ce qu'enfin Pharaon effrayé dit : « Que les Israélites s'en aillent. » — Moïse conduisit donc les Israélites hors de l'Egypte. Ils marchèrent pendant trois jours, firent environ vingt-six lieues et arrivèrent au bord de la mer Rouge.

Imaginons-nous pour un moment que nous sommes là, regardant tout ce qui se passe. A l'est se trouve la mer Rouge, large d'environ trois lieues et longue de quatre cent soixante-six lieues. La multitude rassemblée sur le rivage est immense, puisqu'elle comprend six cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Les Hébreux se reposent après un pénible voyage de trois jours. A l'ouest s'étend un vaste désert. Mais regardez de ce côté : n'apercevez-vous pas ce nuage de poussière qui s'élève dans le lointain? Qu'est-ce que cela peut être? — C'est une grande armée qui s'avance à travers le désert, ayant à sa tête l'orgueilleux Pharaon. En effet, le roi s'est repenti d'avoir laissé partir les Israélites et il les poursuit dans le désert. Oh ! quelle fureur ! Il s'approche pour tailler en pièces sur le rivage les pauvres Israélites. Il s'est dit : « *Je poursuivrai et je saisirai.... je tirerai mon glaive et ma main les tuera.*[2] » En cette extrémité, que peuvent faire les Israélites pour lui échapper? S'ils vont en avant, c'est la mer, et ils seront noyés. S'ils vont en arrière,

(1) Exod. I.

(2) Exod. XV, 9.

ils rencontreront le cruel Pharaon et son armée prêts à les massacrer. Mais Dieu protégeait son peuple. Il dit à Moïse : « Etends la main sur la mer et divise ses eaux, afin que les Israélites puissent s'avancer à pied sec au milieu des flots. » — Moïse obéit : il étend la main ; les eaux se divisent et s'élèvent de chaque côté comme d'immenses murailles. Aussitôt les Israélites se mettent en mouvement et marchent à pied sec au milieu des eaux. — Mais regardez. Pharaon se précipite à leur poursuite avec ses soldats, ses cavaliers et ses chars. Il veut atteindre les fugitifs et les détruire. L'insensé ! il combat contre Dieu qui veut les sauver. — Arrête, ô Pharaon ! où vas-tu ? Ignores-tu que le Dieu d'Israël est tout-puissant et qu'il peut te frapper de mort si tu touches à son peuple ? Ignores-tu la puissance du Dieu qui t'a frappé tant de fois en Egypte ? Ne vois-tu pas que ces eaux menaçantes se dressent ainsi par miracle ? Ne sais-tu pas que si tu entres dans cette route miraculeuse tracée au milieu de la mer, tu vas y périr ? Arrête donc, ô Pharaon ! je t'en prie, arrête ! n'avance pas ! Maintenant écoutez la réponse de Pharaon : « Je comprends, dit-il, je reconnais la puissance du Dieu d'Israël ; je sais que ces eaux sont suspendues en l'air par un miracle ; mais je sais aussi que le Dieu d'Israël est tout miséricordieux et tout compatissant. Dix fois déjà il m'a accablé de ses fléaux ; mais chaque fois que je me suis soumis à ses ordres, il a retiré son bras et m'a pardonné. Il m'a pardonné dix fois et je suis sûr qu'il me pardonnera encore cette onzième fois. » — Oh ! Pharaon ! tu ne sais pas que ce onzième péché est précisément le péché fatal que Dieu ne te pardonnera pas !

Déjà Pharaon avec son armée est arrivé au passage qu'ont laissé ouvert les eaux furieuses de la mer Rouge ; voilà qu'il continue à poursuivre les Israélites pour les exterminer. Mais voyez la conduite du Seigneur à son égard. Le temps devient sombre ; il se charge de nuages pleins de la colère du Tout-Puissant. Déjà Dieu a frappé l'armée des Egyptiens ; leurs chars sont renversés, leurs roues brisées, les hommes et les chevaux tués, et mille cadavres couvrent le sol. Pharaon effrayé fait sonner de la trompette. « Retirons-nous, s'écrie-t-il d'une voix tremblante, car Dieu combat contre nous ! » A ces mots, il se retourne et se précipite vers le rivage ; mais tout à coup les murailles liquides qui s'élèvent à droite et à gauche se réunissent. Pharaon arrêté dans sa course est assailli par les eaux qui s'élancent contre lui et l'enveloppent de toutes parts ; il se noie et son cadavre est perdu dans les flots. — Misérable Pharaon ! tu ne pensais pas que ce onzième péché était ton dernier péché, le péché fatal, après lequel Dieu ne te donnerait plus le temps du repentir. Tu ne savais pas qu'au moment de ce dernier crime Dieu avait écrit ces paroles décisives : « Je ne le convertirai plus. » — Ne dites donc jamais, pauvre enfant : *J'ai péché, et quel mal m'en*

est-il advenu ?[1] Car, sachez-le, le Très-Haut, quoique patient, rend selon le mérite.[2] Dieu est patient, jusqu'à ce que soit complété le nombre des péchés qu'il est décidé à supporter de la part de chacun de vous; mais lorsque ce nombre est une fois complet, il n'y a plus pour vous de pardon à attendre, mais bien la mort et l'enfer!

CHAPITRE III.

COMBIEN DE FOIS DIEU PARDONNE A CHAQUE PERSONNE.

O pécheur, vous demandez combien de fois Dieu vous pardonnera, et quel est ce dernier péché après lequel vous mourrez et irez en enfer. Voilà une terrible question! S'il vous était donné d'y répondre, vous pourriez dire à un certain moment de votre vie : « Maintenant j'ai complété le nombre de mes péchés, je ne pécherai plus; car si je commets encore un péché mortel, Dieu ne me donnera plus le temps de m'en repentir. » — Quel est donc ce dernier péché, ce péché fatal après lequel il n'y aura plus de repentir, mais la mort et l'enfer? Personne ne le sait; c'est un secret scellé et connu de Dieu seul. Nous savons que Dieu accorde plus de jours aux uns qu'aux autres; nous savons aussi qu'il pardonne à certaines personnes plus de péchés qu'à d'autres. Il avait fixé pour Pharaon le onzième péché après lequel il n'y aurait plus pour lui de pardon; pour le peuple de Damas, c'était le quatrième; aux anges rebelles il n'a pas même pardonné leur unique péché. Ce sont là des mystères que nous ne comprendrons qu'au jour du jugement. Alors nous reconnaitrons la justice de Dieu. Dans cette incertitude où nous nous trouvons, il est cependant une chose tout à fait certaine : c'est que Dieu ne pardonne pas à tout le monde le même nombre de péchés; aux uns il en pardonne plus, aux autres moins. Nous savons aussi que personne ne peut dire combien de fois Dieu lui pardonnera. Par conséquent, le premier péché mortel que vous commettrez sera peut-être votre dernier péché, celui après lequel Dieu ne vous pardonnera plus, celui après lequel il lancera contre vous son arrêt de mort et de réprobation. Vous dites d'un homme qui vient de mourir, que sa dernière heure était venue et que par conséquent ni les docteurs, ni les remèdes ne pouvaient le guérir; dites de même du malheureux condamné à la mort éternelle de l'enfer, que son dernier péché était venu et que rien ne pouvait le sauver; car la jus-

(1) Eccli. v, 4.

(2) Ibid.

tice de Dieu l'a enlevé de ce monde avant qu'il eût le temps de se repentir. Dix ans de plus ou de moins font une grande différence dans la vie d'un homme, car le terme de ses jours en est d'autant plus ou d'autant moins rapproché; de même, dix péchés de plus ou de moins font une grande différence pour le pécheur, car la mort et l'enfer en seront pour lui d'autant plus ou d'autant moins proches.

CHAPITRE IV.

LE DERNIER PÉCHÉ MORTEL OU LE SIÉGE DE FEU.

Ecoutez la vision qu'eut un jour un saint. Il vit l'enfer, et dans l'enfer des démons occupés à fabriquer un siége. Ils le fabriquaient avec des briques rouges et brûlantes. Ils l'avaient presque achevé : il n'y manquait plus qu'une brique, mais ils ne la mirent point. — Le saint demanda aux démons pour qui était ce siége, et pourquoi ils n'y mettaient pas la dernière brique. — Ils lui répondirent : « Ce siége de feu est destiné à un impie qui vit encore sur la terre; ces briques brûlantes sont les péchés mortels qu'il a commis; au premier péché mortel qu'il commettra encore, nous poserons la dernière brique, et alors il mourra et viendra s'asseoir pour toujours sur cet horrible siége! »

Arrêtez, ô pécheur! — « Mais, dira quelqu'un, comment savez-vous que je suis près de mon dernier péché? » — Et vous, lui répondrai-je, comment savez-vous que vous n'y êtes pas? Avez-vous consulté, pour le savoir, le livre de la divine Providence, ce livre où sont inscrits *des lamentations, des plaintes lugubres et des malheurs?* — Dites-moi, si vous marchez dans les ténèbres, si vous pensez que vous vous trouvez sur le bord d'un abîme où vous pouvez tomber à tout instant et perdre la vie, ne vous arrêtez-vous pas, ne faites-vous pas une halte, ne vous dites-vous pas à vous-même : Je ne dois pas aller plus loin, peut-être vais-je périr? Si vous n'agissez pas de la sorte, vous avez perdu la raison.

Arrêtez donc, ô pécheur! arrêtez, je vous en prie, arrêtez! Car peut-être qu'après ce premier péché mortel que vous êtes sur le point de commettre, vous tomberez dans l'abîme de l'enfer! Peut-être que le jour de ce premier péché sera le *jour que Dieu a marqué pour la punition de vos iniquités,*[1] le jour de votre

(1) Ezéch. XXI, 25.

mort et de votre entrée dans l'éternité malheureuse! — « *Au temps du soir, il y aura trouble; le matin viendra, et il ne sera plus.*[1] » — On verra votre corps gisant inanimé le matin, et l'on ne saura pas que votre âme est tombée en enfer pendant la nuit. « *L'homme ignore quelle sera sa fin et, comme les poissons sont pris à l'hameçon et les oiseaux au filet, ainsi les hommes se trouvent surpris par l'adversité, lorsque tout d'un coup elle fond sur eux.*[2] »

Donc, ô pécheur, avant de commettre un péché mortel, dites-vous toujours à vous-même ces terribles paroles : *Le péché que je vais commettre sera peut-être ce péché que Dieu ne me pardonnera pas : alors viendront la mort et l'enfer!*

Souvenez-vous-en! — Fuyez l'occasion du péché. — Ne laissez point l'habitude du péché prendre racine dans votre âme. — Ne retombez pas dans le péché après la confession. — Le premier péché mortel que vous ferez sera peut-être votre dernier péché, après lequel viendront la mort et l'enfer!

Prière. — O mon Dieu, préservez-moi du péché mortel! Retenez-moi loin des mauvaises occasions, de peur que dans ma faiblesse je ne tombe dans le péché. Puissé-je ne jamais plus pécher mortellement! O mon Dieu, si vous prévoyez qu'un jour viendra où je tomberai dans le péché mortel, oh! que je ne vive point pour voir la lumière de ce jour! Pour l'amour de Jésus et de Marie, ayez pitié de moi et retirez-moi de ce monde avant l'arrivée de ce jour maudit du péché mortel!

(1) Is. XVII, 14. (2) Eccl. IX, 12.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE VI.

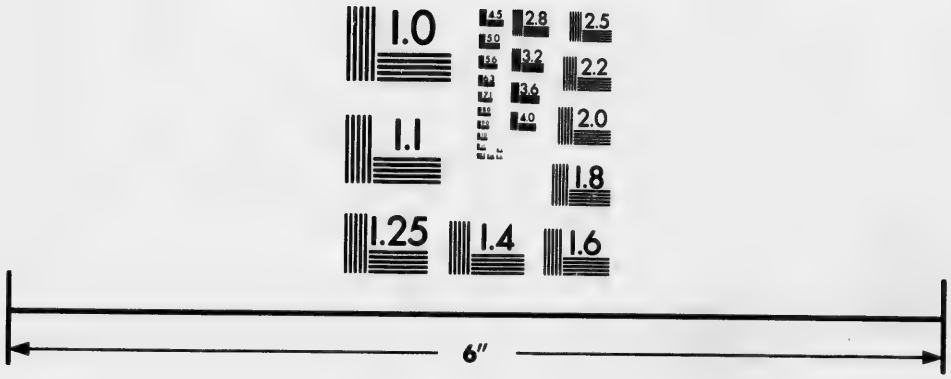
Les dangers.

CHAPITRE I.

LES MAUVAISES COMPAGNIES.

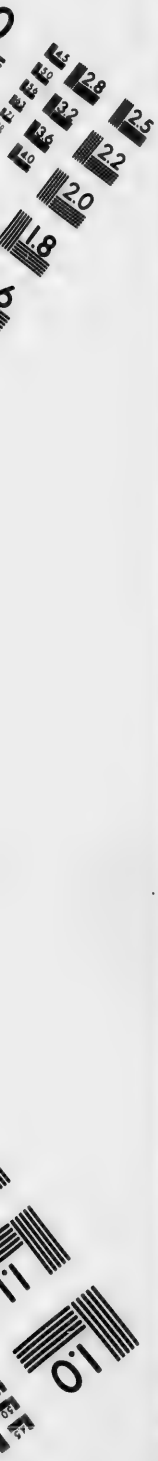
Les singes et les bonnets de nuit ou *force de l'exemple.* — Un homme gagnait sa vie à vendre des bonnets de nuit. Il en avait fait un ballot et ce ballot, il le portait fixé sur ses épaules au moyen de cordes, s'en allant de village en village pour vendre sa marchandise. Un jour qu'il voyageait dans une campagne solitaire, la nuit vint le surprendre au milieu d'une vaste plaine où il n'y avait ni village ni habitation. Que faire? Notre marchand, apercevant plusieurs arbres à quelque distance de la route, crut que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de passer la nuit sous ces arbres. Il quitte donc son chemin et se dirige de ce côté. Là, il délie son paquet de bonnets, en prend un dont il se couvre la tête et se couche. Fatigué d'une longue course, il s'endort bientôt profondément. Le lendemain à son réveil, il s'assied et cherche des yeux ses bonnets de nuit; mais, à sa grande surprise, il n'en voit plus un seul. Il trouve bien le papier qui les enveloppait et les cordes; mais plus de bonnets. Que sont-ils devenus? Où peuvent-ils être? « C'est étrange! se dit le marchand; un voleur les aurait-il pris? Non, un voleur ne serait pas venu dans un endroit où vraisemblablement il ne devait trouver personne. Que vais-je donc faire maintenant; comment pourrai-je gagner ma vie sans mes bonnets? » Tandis qu'il fait ces raisonnements, il lève les yeux par hasard et aperçoit, juchés sur les branches des arbres qui l'environnent, une centaine de singes dont chacun porte un bonnet de nuit sur la tête! Pendant la nuit, ces singes étaient descendus des arbres, avaient pris les bonnets et s'en étaient coiffés, parce qu'ils avaient vu que le marchand en avait agi ainsi. A cette vue, le pauvre homme, croyant toutes ses marchandises perdues pour lui, entre dans une grande colère. Dans sa fureur, il saisit le bonnet qu'il a encore sur la tête et, d'un brusque

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

mouvement, il le jette à terre. A l'instant, c'est une pluie de bonnets qui tombent sur lui; car les singes, l'ayant vu tirer son bonnet et le jeter à terre, ont suivi son exemple et ont fait la même chose. Le marchand tout consolé ramassa ses bonnets et se remit en route pour les vendre.

Vous voyez comment les êtres mêmes qui n'ont pas d'intelligence, apprennent vite à imiter ce qu'ils voient faire aux autres. Un petit enfant entend du bruit dans l'église, il tourne la tête pour voir ce que c'est; aussitôt tous les autres enfants suivent son exemple et tournent la tête également. Croyez-moi donc, mon enfant, éloignez-vous de ceux qui font mal, de peur d'apprendre à faire comme eux; car on est plus porté à suivre les mauvais exemples que les bons. Par conséquent, que les petits enfants, et non seulement les petits enfants, mais que tous s'éloignent des mauvaises compagnies, s'ils veulent échapper à l'enfer.

Le petit garçon dans les rues. — Ecoutez le langage de saint Jean Chrysostôme : « Dites-moi quelle compagnie fréquente une personne et je vous dirai ce qu'elle est, parce qu'il est certain qu'elle ressemble à ceux qu'elle fréquente. » « *Celui qui touche de la poix,* dit l'Ecclésiastique, *en sera souillé;* et celui qui communique avec le superbe, se revêtira d'orgueil.[1] » — Comment ce petit garçon est-il devenu si méchant? Il était bon autrefois. Ah! il a fréquenté de mauvais compagnons qu'il a rencontrés dans les rues. Il a dès lors commencé à jurer; car en entendant ses mauvais amis jurer, il a eu honte de ne pas faire comme eux. Dans son idée, ne pas faire comme eux, c'eût été s'exposer à leur blâme et à leurs moqueries.

Le petit garçon en classe. — Dans les écoles, il peut se faire que vous rencontriez de mauvais compagnons; et un ou deux enfants peuvent perdre toute une classe. *Ne savez-vous pas qu'un peu de levain corrompt toute une masse?*[2] — Un petit garçon fréquenta pendant sept ans une école où il était en contact avec de mauvais compagnons et avec des maîtres qui parlaient rarement aux élèves de leurs devoirs religieux. Jusque-là bon et vertueux, il devint bientôt mauvais; car *les mauvais entretiens,* dit l'Apôtre, *corrompent les bonnes mœurs.*[3] Pendant sept ans il n'entendit pas une seule fois la messe avec la moindre attention; il n'ouvrit pas un bon livre pour faire une lecture édifiante. Au bout de ces sept ans, ses parents le mirent dans une bonne école. Si vous respirez un air malsain, vous devenez malade; et si vous respirez un air pur, vous recouvrez la santé. C'est pourquoi cet enfant redevint vertueux aussitôt qu'il fut dans cette bonne maison. Plus tard, prêtre saint et savant, il travailla avec un zèle admirable au salut des âmes. — Cet exemple prouve que, lorsque les enfants sont en mauvaise compagnie, ils deviennent

(1) Eccli. XIII, 1. (2) Cor. V, 6. (3) I Cor. XV, 33.

mauvais, tandis qu'ils restent vertueux ou le deviennent lorsqu'ils fréquentent de bonnes sociétés. Un ou deux mauvais enfants ont quelquefois perdu toute une école : *Un peu de levain corrompt toute la masse.*[1]

Sainte Térèse. — Sainte Térèse fut d'une conduite exemplaire dès sa plus tendre enfance. Or, écoutez ce qu'elle dit du mal que lui fit une mauvaise compagne : « Je conseille, dit-elle, aux pères et aux mères de famille, de veiller à ce que leurs enfants ne forment jamais des liaisons suspectes. Je sais par expérience le mal qui en résulte. La compagnie d'une jeune parente avec qui je liai amitié me fut très-nuisible. J'aimais à me trouver avec elle, à m'entretenir avec elle de vanités et de frivolités et à partager ses amusements. Sa conversation opéra en moi un tel changement, que toutes mes bonnes dispositions disparurent; je trouvai bientôt que j'avais en moi toutes les mauvaises inclinations de cette parente, et je perdais la crainte de Dieu. »

Heureusement son père s'aperçut de ce qui se passait. Il mit Térèse dans un pensionnat dirigé par des religieuses, et bientôt elle recouvra cette ancienne ferveur que lui avait fait perdre sa mauvaise compagne. Combien on a vu d'enfants perdre dans de mauvaises compagnies les grâces dont Dieu avait favorisé leurs jeunes années !

Les deux enfants. — Ce sont les mauvaises relations qui le plus souvent détournent une personne du service de Dieu ; car « *les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs.*[2] » Une mauvaise compagnie est une chose désastreuse pour l'enfance, mais généralement plus désastreuse encore pour la jeunesse. Ecoutez la triste histoire d'une fille qui se perdit à cause d'une mauvaise rencontre qu'elle eut le malheur de faire. C'est saint Alphonse qui rapporte ce fait. Une petite fille allait chaque jour à une école dirigée par des religieuses. Un matin, après son déjeuner, munie du petit sac dans lequel elle portait ses livres, elle ouvre la porte de sa maison et sort pour aller en classe. Elle suivait la rue du monastère, lorsqu'un méchant garçon la rencontre et lui dit : « Petite fille, où vas-tu ? » — « Je vais en classe, » lui répond-elle. — « Mais, reprend le garçon, vois quel beau temps, quel beau soleil ! Viens plutôt avec moi, nous irons jouer dans les champs ; nous aurons du plaisir et personne n'en saura rien. » — « Je veux bien, dit la petite fille. » — « Eh bien ! allons, et nous jouerons ensemble. » — La voilà donc en mauvaise compagnie ! Ils s'en vont ; ils sortent de la ville et s'avancent dans la campagne. Ils y restent toute la matinée ; mais au bout de quelque temps, le démon vient les tenter et ils font une mauvaise action. Hélas ! ils savaient que c'était un péché mortel et qu'en le commettant ils méritaient l'enfer !

(1) I Cor. v, 6.

(2) I Cor. xv, 33.

La matinée se passe et ils rentrent dans la ville. — Le garçon se retire et la petite ne le revit plus jamais. Rentrée chez elle, elle ne dit point à ses parents où elle a été, ni ce qu'elle a fait. Elle se met à table et dine comme à l'ordinaire. Mais le soir, elle se trouve mal et on la met au lit. Le lendemain matin, on s'aperçoit que son état a encore empiré. Une voisine, entrant par hasard dans la maison, n'a pas plus tôt vu l'enfant qu'elle dit à sa mère : « Vite, Madame, pour l'amour de Dieu, envoyez chercher un prêtre : votre enfant se meurt ! » Un des frères de la petite malade court en toute hâte appeler un prêtre ; mais arrivé à la demeure de celui-ci, il apprend qu'il s'est absenté pour aller bien loin visiter un autre malade. Il en résulta qu'à l'arrivée du prêtre la pauvre petite fille était déjà morte !

La mort de la petite fille. — Maintenant écoutez les circonstances de sa mort. Déjà elle avait la pâleur de la mort sur le visage. La mort se hâtait. Environ un quart d'heure avant qu'elle rendît le dernier soupir, sa mère regardait à la fenêtre pour voir si le prêtre venait, lorsque tout à coup la petite fille pousse un cri. La mère court à son lit et la trouve se dressant tout effrayée : « Ma pauvre enfant, lui dit-elle, qu'as-tu donc ? pourquoi cries-tu ainsi ? » La petite lève la main et montre du doigt le coin du lit en disant : « Regardez, ma mère, ne les voyez-vous pas ? » — « Non, dit la mère, je ne vois rien. » Alors l'enfant désigne le même endroit et s'écrie : « Là, ma mère, c'est là qu'ils sont ces hommes noirs ; ils se tiennent près de moi ! » Et elle pousse un nouveau cri. — « Ma pauvre enfant, dit la mère toute consternée, ne fais pas attention à ces hommes noirs : le prêtre va venir et il les chassera. » En parlant ainsi elle fait [illegible] doucement reposer la tête de sa fille sur l'oreiller. « Sois [illegible]ille, ma chère enfant, lui dit-elle, quand le prêtre sera venu tout ira bien. » Et elle va de nouveau à la fenêtre pour voir si le prêtre arrive. A peine s'est-elle éloignée, qu'elle entend de nouveau un cri épouvantable. Elle court au lit de la malade. Rien de plus effrayant qu'un pareil spectacle : l'enfant était sur son séant comme la première fois, mais elle ne regardait plus sa mère. Ses yeux, comme deux globes de feu, étaient fixés sur un objet qu'elle observait près de son lit. La mère pose la main sur le front de sa fille ; elle le trouve brûlant par suite de l'ardeur de la fièvre. Cependant la petite, les yeux toujours fixés vers le même endroit, ne bougeait ni ne parlait. Sa mère ne savait que penser ni que dire. Tout à coup la malade tourne la tête et, regardant sa mère, elle s'écrie : « Oh ! ma mère, les hommes noirs sont revenus : ils sont là ; ils me parlent : ce sont les démons, ils disent qu'ils sont venus prendre mon âme avec eux et l'emporter en enfer ! » A peine a-t-elle dit ces paroles, qu'elle retombe sur son oreiller. Sa mère s'approche, la considère ; elle était morte et les démons avaient emporté son âme en enfer, où elle brûlera pendant toute l'éternité !

Comprenez la raison de tout cela. Dieu avait créé cette enfant pour qu'elle s'attachât à son service, et elle ne comprit pas qu'elle devait toujours le servir. Un moment arriva où le démon lui ménagea une tentation pour la détourner de son devoir. Elle se dit alors en elle-même : « Continuerai-je de servir Dieu, ou bien, consentant à la tentation, abandonnerai-je le service de Dieu? Je sais qu'il s'agit d'un péché mortel et que, si j'y consens, je mérite l'enfer. » Et alors cette enfant sciemment et volontairement consentit à la tentation. C'est pourquoi les démons se présentèrent à son lit de mort, saisirent son âme et l'emportèrent en enfer!

Pauvre petite fille! vous êtes morte sans confession, vous êtes morte sans contrition! Vous étiez effrayée lorsque les démons s'approchaient de vous; mais ce n'était pas assez : vous auriez dû être triste d'avoir péché. Si d'un cœur sincère vous aviez dit au moment de votre mort : « O mon Dieu, je suis très-fâchée de vous avoir offensé, parce que vous êtes si bon, et je ne vous offenserai plus à l'avenir; » Dieu vous aurait pardonné votre péché, quoique le prêtre ne pût pas venir entendre votre confession. Mais vous êtes morte sans contrition, par conséquent vous brûlerez pour toujours au fond de l'enfer! Pauvre enfant, nous prierions pour vous, si par nos prières nous pouvions vous tirer de ce gouffre. Mais nos prières ne vous serviraient de rien; c'est trop tard. Vous êtes pour toujours fixée en enfer, parce que vous n'avez pas bien servi Dieu! Ah! nous pouvons presque entendre vos cris. Oui, nous vous entendons gémir et dire aux petits enfants qui vivent encore en ce monde : O vous, enfants qui êtes encore sur la terre, profitez de mon malheur : éloignez-vous des mauvaises compagnies; car ce sont les mauvaises compagnies qui font abandonner le service de Dieu et qui mènent à l'enfer.

Adieu donc, pauvre petite; adieu! Nous ne vous verrons plus qu'une seule fois : ce sera au jour du jugement général! — Grand Dieu! ayez pitié de l'âme des enfants! Souvenez-vous qu'ils pèchent souvent par ignorance, et qu'ils savent à peine ce qu'ils font quand ils vous offensent. N'oubliez pas que votre Fils Jésus est mort aussi pour les petits enfants. O mon Dieu, vous avez un cœur qui les aime. Soyez donc plein de bonté et de miséricorde pour eux et, surtout à leurs derniers moments, mettez dans leur cœur le repentir de leurs péchés et un acte de contrition sincère qui puisse sauver leur âme!

Le cri de minuit! — Un jeune garçon fréquentait de mauvaises compagnies. Un de ses mauvais amis lui ayant appris un péché qu'il ignorait auparavant, il contracta l'habitude de le commettre au point d'en devenir esclave. Un an ou deux s'écoulèrent sans qu'il se corrigeât. Or, voilà qu'une nuit, il s'éveille en sursaut et se met à pousser des cris épouvantables! Ses parents courent à son lit et lui demandent pourquoi il crie de la sorte;

mais ils ne peuvent avoir de lui aucune réponse. Le voyant réduit à l'état le plus lamentable, ils lui disent de se recommander à Dieu. — Enfin il parle, et que dit-il? « Malheur, s'écrie-t-il, malheur au mauvais compagnon qui m'a appris le mal! Inutile pour moi de prier : je vois l'enfer déjà ouvert pour m'engloutir! » A peine a-t-il proféré ces paroles qu'il rend le dernier soupir! Pauvre jeune homme!

Les ours. — Peut-être direz-vous : J'irai avec de mauvais compagnons, mais je ne ferai pas comme eux. — Avez-vous jamais entendu parler du prophète Elie? Il avait perdu les cheveux, il était chauve. Un jour il se rendait à une ville appelée Béthel. Arrivé près de la ville, il fut rencontré par plusieurs petits garçons qui en sortaient. Ces enfants, voyant qu'il était chauve, se mirent à se moquer de lui et à crier : Chauve! chauve! — Dieu fut irrité de ce que ces petits garçons injuriaient ainsi son prophète, et il fit sortir deux ours de la forêt. Ceux-ci se jetèrent sur les enfants et en tuèrent quarante-deux! — Vraisemblablement ces quarante-deux enfants n'avaient pas tous insulté le prophète; cependant Dieu permit que les ours les tuassent tous. Ah! c'est qu'ils étaient tous en mauvaise compagnie.[1]

Il se peut que vous ne soyez pas exposé au danger des mauvaises compagnies; mais ne trouvez-vous pas une occasion de tentations dans les mauvais livres?

CHAPITRE II.

LES MAUVAIS LIVRES.

Les mauvais livres, comme les mauvaises compagnies, sont la peste de la jeunesse. Ils sont le poison de l'âme. Dans tous les pays, chaque jour et à toute heure, il y a des milliers de jeunes gens qui périssent sous les coups du terrible fléau des mauvais livres et des mauvaises compagnies. « *L'anathème est au milieu de toi, ô Israël!*[2] »

Le mauvais livre et ses ravages incessants. — Un jeune homme avait entendu parler d'un mauvais livre. « Tâche de te le procurer, lui dit un de ses amis; tu apprendras beaucoup en le lisant. » L'ayant vu exposé en vente, il l'acheta et le lut. La lecture de ce livre le corrompit entièrement. Désormais il ne dit plus ses prières, il n'alla plus à l'église. Il perdit même la foi et

(1) IV Rois, II. (2) Jos. VII, 18.

alla jusqu'à se vanter qu'il ne croyait plus en Dieu. *L'impie a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu.*[1] — Enfin il mourut dans le désespoir, en maudissant celui qui lui avait parlé de ce livre, cause de sa perte.

Mais là ne se borna point le dommage causé par ce mauvais livre. Notre malheureux jeune homme l'avait prêté à d'autres; beaucoup de ceux-ci devinrent mauvais comme lui et en perdirent d'autres à leur tour. Où le mal causé par ce seul livre s'arrêtera-t-il? Ou plutôt s'arrêtera-t-il jamais? Dieu seul le sait!

Anna Missteens. — Une jeune fille nommée Anna Missteens venait de rentrer chez ses parents, après avoir terminé son éducation. Elle entendit parler d'un roman. « Tout le monde, lui dit-on, lit ce roman et en parle. » Là-dessus, elle crut devoir le lire, afin de pouvoir en parler aussi. « D'ailleurs, se disait-elle, ce livre m'apprendra à bien connaître le monde. » Elle se procura donc le roman et se mit à le lire. Elle y trouva ses délices au point qu'elle pouvait à peine en interrompre la lecture pour prendre son sommeil. Le goût de la lecture lui fit bientôt oublier ses prières et ses autres devoirs. Après avoir lu ce roman, elle en lut un autre, et puis encore un autre, et ainsi de suite. Mais ses parents ne tardèrent pas à s'apercevoir des suites de ses lectures frivoles : elle ne voulait plus leur obéir; elle négligeait ses devoirs religieux; toute son occupation était de rester assise les pieds sur les chenets, d'attiser le feu et de lire des romans.

L'agent de police. — Une jeune femme, épouse d'un agent de police, avait vécu heureuse pendant plusieurs années avec son mari et ses petits enfants. Malheureusement les œuvres d'un grand romancier écossais parurent en livraisons mensuelles. Elle se mit à les lire et goûta tant de plaisir dans cette lecture de romans, qu'elle négligea bientôt tout le reste. Son mari, voyant qu'elle ne soignait plus son ménage ni ses enfants, commença de dépit à fréquenter les cabarets et devint ivrogne. Bientôt la femme ne s'occupant plus que de ses romans, et le mari passant son temps au cabaret, ils contractèrent des dettes qu'ils ne purent payer. La conséquence de la lecture des romans fut que le mari perdit sa place, que la famille fut ruinée et que tous, mari, femme et enfants, se virent réduits à mendier leur pain.

Les meilleures personnes elles-mêmes se perdent quelquefois par la lecture des mauvais livres.

Sainte Térèse. — Sainte Térèse certes avait été prévenue des grâces de Dieu dès sa plus tendre enfance. Eh bien! voici les effets que produisit sur elle la lecture des mauvais livres. « Il y avait, dit-elle, quelques romans dans notre maison. Je me mis à les lire et m'adonnai entièrement à ce passe-temps. J'oubliai

(1) Ps. XIII, 1.

bientôt mes devoirs et ne pensai plus qu'aux romans, de sorte que je tombai dans beaucoup de péchés. Je commençai à prendre goût à la toilette; je me donnais beaucoup de peine pour paraître belle et élégante dans ma mise; j'aimais les parfums, les odeurs délicates et semblables vanités. Je restai ainsi plusieurs années, ignorant le mal qu'il y avait en tout cela; mais maintenant je reconnais bien qu'il y avait là un grand mal. »

Les raisons du démon. — Si vous conservez un mauvais livre, le démon, soyez-en sûr, vous suggérera toutes sortes de motifs pour vous porter à le lire. Une personne était fort triste de voir les ravages que faisait un mauvais livre. Elle crut qu'elle ferait bien de le lire pour être mieux à même de le décrier. Elle le lut donc. Mais quel fut le résultat de cette lecture? Au lieu d'en profiter pour faire du bien aux autres, cette personne se perdit elle-même. — Le démon vous soufflera à l'oreille qu'un mauvais livre vous fera connaître le monde. — Oui, il vous fera connaître l'enfer et vous y conduira. — Que faut-il donc faire des mauvais livres? « *Enlevez les pierres d'achoppement.*[1] » 1) Tous les mauvais livres, gazettes, journaux, etc., vous devez les jeter au feu, de peur qu'ils ne vous jettent eux-mêmes un jour dans le feu de l'enfer. — 2) Vous ne retirerez aucun bien de la lecture des romans, tandis qu'ils peuvent vous faire beaucoup de mal. — 3) Si vous trouvez dans un livre un passage qu'il ne convient pas de lire, ne le lisez pas. « *Que chacun éloigne le scandale de ses yeux.*[2] »

Quels sont les mauvais livres? — Il y a six sortes de mauvais livres : 1° les livres qui traitent ouvertement de mauvaises choses; 2° beaucoup de romans qui ne paraissent pas être bien mauvais, mais qui souvent le sont; 3° les livres frivoles qui ne font aucun bien, mais détournent l'esprit du bien; 4° les mauvais journaux ou revues; 5° les livres de superstitions, d'astrologie, etc.; 6° les livres et opuscules protestants.

CHAPITRE III.

LES MAUVAISES ÉCOLES.

Comment on ravit à Dieu les enfants des pauvres. — Un jour un jeune garçon, voulant faire une partie de pêche, prit sa ligne et se dirigea vers la rivière. A l'hameçon, mais de manière à le

(1) Is. LVII, 14. (2) Ezéch. XX, 7.

bien cacher, il attacha un morceau de pain; puis il jeta sa ligne à l'eau. Un petit poisson, qui n'avait pas encore trouvé son déjeuner, n'était pas loin; il vit le pain, mais n'aperçut pas l'hameçon caché sous l'amorce. Il se dit donc en lui-même : « Quel bonheur de trouver un si bon déjeuner ! » Aussitôt il court au morceau de pain, ouvre une large bouche et l'avale. Mais à l'instant il sent qu'il y a sous le pain un hameçon pointu qui le déchire. Pauvre poisson! il s'est aperçu trop tard, hélas! du piège qui lui était tendu. Soudain en effet le jeune garçon retire sa ligne et, avec elle, le poisson pris à l'hameçon. Ainsi périt le pauvre animal victime de son peu de défiance.

Les donneurs de soupe[1] sont de très-habiles pêcheurs. Ils ont beaucoup d'hameçons pour attraper les âmes des enfants pauvres; mais ils ont bien soin de cacher le piège à ceux qu'ils veulent perdre. Ils ne leur montrent qu'une robe ou un habit, un chapeau, une paire de souliers. — Un jour une dame rencontre un petit enfant qui mendie dans les rues. Elle s'approche, et, lui faisant une mine douce et agréable : « Mon cher petit enfant, lui dit-elle, comme vous êtes pâle ! On dirait que vous avez faim! Venez me montrer votre demeure, et je vous procurerai du pain et des habits bien chauds. » — L'enfant la conduit chez sa mère. — « Ma bonne dame, dit l'étrangère, j'ai rencontré votre petit enfant dans la rue; j'ai été bien triste de le voir si pauvre et si languissant! » — « Ah! Madame, répond la pauvre femme en faisant une révérence, nous avons vu de meilleurs jours. Mon mari occupait une ferme; mais le propriétaire a congédié tous ses fermiers, de sorte que, n'ayant ni pain ni abri, nous sommes venus ici chercher du travail; mais mon mari n'a pas pu en trouver. » — « Vraiment! dit la dame. Eh bien! je tâcherai de procurer de l'ouvrage à votre mari. Voici un franc : vous pourrez acheter un peu de pain pour vos enfants. — Mais qu'est-ce que cette paille dans ce coin? » — « Ah! Madame, c'est le seul lit que nous ayons dans la maison. Hier, ne pouvant plus supporter la vue de ces pauvres enfants qui pleuraient pour avoir à manger, nous avons porté notre dernière couverture au mont-de-piété pour avoir un peu de pain à leur donner. » — « Est-ce possible? reprend la dame; eh bien! je vous procurerai une paire de belles couvertures de laine. Envoyez-moi cette petite fille dans l'après-

(1) L'auteur appelle ainsi ces protestants qui fondent et entretiennent des écoles hérétiques, et qui y attirent les enfants des catholiques pauvres pour leur faire perdre la foi, en leur promettant de la nourriture, de la *soupe*, des vêtements, etc.

Ce qui est dit ici des écoles protestantes s'applique en grande partie aux écoles sans Dieu, primaires ou secondaires, instituées par nos impies de France. On y attire aussi les enfants par l'appât d'avantages temporels, tels que bourses, secours des bureaux de bienfaisance, etc.

midi, et elle aura une robe et des souliers. » — « Oh! Madame, merci, vous êtes vraiment trop bonne pour nous! »

Pensez-vous que ces couvertures, ces robes et ces souliers seront donnés pour rien? Attendez un peu et vous verrez. — « Cette petite fille sait-elle lire? » dit la dame. — « Non, répond la mère. Nous n'avons pas pu la mettre à l'école; car nous étions forcés de l'envoyer mendier son pain. » — « Eh bien! je me chargerai de l'instruction de votre fille. Nous avons une belle école dans le voisinage, votre petite ira à cette école : elle n'aura rien à payer, elle aura chaque jour son déjeuner pour rien; en outre, lorsqu'elle sera bien instruite, nous lui procurerons un état lucratif. »

Mes enfants, vous ne savez peut-être pas que l'école dont parlait cette dame s'appelle l'*école des déguenillés*. Ce que la dame voulait dire en parlant de la bonne instruction de la petite fille et d'un bon état à lui procurer, vous le saurez bientôt.

Ce qui se passe dans ces écoles. — La porte de l'école s'ouvre. Un monsieur à l'aspect grave et solennel y entre. Il a un habit noir et luisant; il porte au cou une cravate blanche comme la neige; il n'est ni maigre ni pâle. Qui est-ce? C'est un *liseur de Bible*. Il monte sur un siége. « Mes enfants, dit-il, je suis venu vous prêcher la parole de Dieu; les catholiques n'entendent jamais la parole de Dieu. » « (Voilà un mensonge, murmure tout bas une petite fille catholique : j'ai entendu la parole de Dieu tous les dimanches à Saint-André). » — « Mes enfants, continue le liseur de Bible, les catholiques sont des idolâtres qui adorent du bois et des pierres. » « (Encore un mensonge, dit la petite catholique, je n'ai jamais vu un catholique adorer du bois ou des pierres). » — « Mes enfants, ajoute le Monsieur, le Pape est la bête de l'Apocalypse. » « (Un nouveau mensonge, dit la même enfant : j'ai vu un portrait du Pape; il avait la figure d'un homme et non d'une bête). » — En ce moment le Monsieur s'arrête et tire de sa poche un mouchoir blanc. « (Il va pleurer, se dit la petite catholique). » — Il se mouche et remet son mouchoir dans sa poche. « Mes enfants, reprend-il, je vais vous parler d'une chose qui doit être chère à vos cœurs; écoutez donc bien. Vous aimez tous vos mères, n'est-ce pas? » — « Oui, Monsieur, disent les enfants, nous aimons nos mères. » — « C'est bien, continue le liseur de Bible, c'est le commandement de Dieu : *Honore ton père et ta mère*. Maintenant je vais vous parler non de vos propres mères, mais de la mère du Christ. » — Alors il éclaire les intelligences des enfants, en leur parlant pendant un quart d'heure contre la Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au sujet de laquelle l'Evangile dit que *toutes les générations l'appelleront bienheureuse*. La petite fille catholique pâlit et tâche de ne pas entendre le blasphémateur; c'est pourquoi tandis qu'il débite ses blasphèmes, elle dit son chapelet sur ses doigts.

Le *liseur de Bible* est parti. Quatre filles de seize ans environ, ayant chacune une belle robe, un chapeau, un châle, sont emmenées hors de la classe; les enfants les regardent avec admiration. Quand elles sont sorties, la maîtresse parle aux enfants : « Mes enfants, dit-elle, je dois vous parler de ces quatre demoiselles qui viennent de sortir de la classe. C'étaient autrefois de petites *papistes* sales, déguenillées, n'ayant pas un morceau de pain à manger. Un de nos agents les trouve un jour dans la rue et les amène ici. Dès qu'elles sont entrées dans l'école, nous leur donnons de la soupe et de la viande. Après qu'elles ont mangé tout leur content, nous voulons leur faire dire que *le Pape est l'Antechrist.* Elles baissent la tête et gardent le silence. Nous les pressons de parler; enfin elles s'expriment ainsi : « Nous n'aimons pas à déclarer que le Pape est l'Antechrist, parce que nous ne le croyons pas : nous ferions un mensonge si nous déclarions que le Pape est l'Antechrist. » — Alors un de nos agents leur dit : « Vous êtes de petites ingrates. Nous vous avons trouvées dans la rue lorsque vous mouriez de faim, nous vous avons amenées dans cette belle école, nous vous avons donné à manger à satiété; et maintenant vous ne voulez pas déclarer que le Pape est l'Antechrist! » Nous n'en dîmes pas davantage; mais lorsque le *liseur de Bible* vint à l'école, on eut soin de les mettre toujours près de lui. D'abord elles parurent très-choquées de l'entendre parler contre la Vierge Marie; mais après l'avoir souvent entendu, elles commencèrent à s'y habituer. Nous ne les laissâmes jamais aller à une église catholique, de sorte qu'au bout de quelque temps elles s'enhardirent à parler contre la Vierge Marie avec les autres enfants. Voyant qu'elles se plaisaient à parler contre la Vierge et à manger de la viande le vendredi, nous leurs dîmes : « Maintenant vous êtes de *bonnes élèves,* et nous allons procurer à chacune de vous un état avantageux. »

« Deux de ces filles sont en apprentissages chez une couturière, et les deux autres sont également bien placées. Les maîtresses de ces demoiselles ont soin de veiller à ce qu'elles n'aillent jamais à une église catholique et à ce qu'elles ne parlent à aucun catholique; en outre, leurs parents demeurent loin d'elles, de sorte que je suis heureuse de vous dire qu'il n'y a aucun danger que ces filles redeviennent papistes. Mais il est une remarque que nous avons faite, et je ne saurais vous en faire part sans tristesse : dès que ces enfants prosélytes sont devenues de bonnes protestantes, dès qu'elles se mettent à manger de la viande le vendredi et à parler contre la Vierge Marie, nous constatons qu'elles sont beaucoup plus méchantes qu'auparavant. Nous avons cherché quelle en pouvait être la raison, il nous a été impossible de la trouver. » — Alors une petite fille toute candide, ayant une Bible ouverte devant elle, se lève et dit :

« Permettez, Madame; je pense avoir trouvé un texte à ce sujet dans la Bible, c'est le 14e verset du 23e chapitre de saint Matthieu : « *Malheur à vous, hypocrites qui parcourez la terre et la mer pour trouver un prosélyte! Et lorsque vous l'avez trouvé, vous faites de lui un enfant de l'enfer!*[1] »

Autre chose. — Un jour, un Monsieur alla visiter une école de *donneurs de soupe*. L'école était vaste, propre, bien aérée. Les petits garçons apprenaient leur leçon. Le Monsieur avait parcouru la classe, il allait sortir, lorsqu'il remarqua un enfant debout sur une chaise, ayant les mains liées derrière le dos. Il demanda au maître quelle faute cet enfant avait commise pour mériter une telle punition. « Oh! Monsieur, lui dit le maître, c'est un garçon que nous avons acheté; nous avons donné pour lui une paire de draps. Nous sommes convenus avec sa mère qu'elle aurait les draps et que nous aurions son fils pour faire de lui un protestant. » — « Quoi! fit alors le visiteur, c'est là votre manière de faire des protestants? Vous liez à un enfant les mains derrière le dos avec une corde de deux sous, et alors le voilà protestant? » — « Oh! non, Monsieur, pas tout à fait comme cela, quoique ce soit souvent une bonne manière; mais je vais vous dire ce qui est arrivé. Ce garçon était dans une école catholique tenue par des maîtres appelés *Frères chrétiens*. Dans cette école, on apprend aux enfants à faire le signe de la croix quand l'heure sonne. Le nouvel élève apporta ici la mauvaise habitude de faire le signe de la croix. Il était en classe à peine depuis un instant quand l'heure étant venue à sonner, je le vis, chose horrible! je le vis lever la main et faire le signe de la croix. Je courus à lui et lui dis : « Petit vilain papiste, nous ne voulons rien avoir ici de ton idolâtrie; si je te vois encore faire le signe de la croix, je te lierai les mains et alors tu seras bien dans l'impossibilité de recommencer. » Lorsque l'heure fut sur le point de sonner, je surveillai l'enfant; le croiriez-vous, Monsieur? au premier coup de l'horloge, sa main se leva et traça de nouveau le signe de la croix. J'allai à lui, je le mis debout sur cette chaise et lui liai, comme vous voyez, les mains derrière le dos. Et maintenant, Monsieur, si vous voulez rire un peu, attendez que l'heure sonne; vous verrez l'enfant s'efforcer en vain de mettre ses mains en liberté pour faire le signe de la croix. » — Le visiteur tira un coup de chapeau et partit.

Comment plusieurs enfants échappèrent aux écoles des donneurs de soupe. — Un fait vraiment admirable s'est passé il y a quelque temps dans une des villes centrales de l'Irlande. Un jour les donneurs de soupe firent un marché avec une femme pauvre. Ils convinrent qu'ils lui donneraient des draps de lit et qu'elle, de son côté, enverrait à leur école sa petite fille, appelée

(1) Matth. XXIII, 14.

Brigitte. Brigitte était une excellente enfant; elle allait à l'école des Sœurs de la Merci. Un soir que, revenue de l'école, l'enfant chantait un des cantiques que les bonnes religieuses lui avaient appris, sa mère lui adresse la parole. « Brigitte, lui dit-elle, les *donneurs de soupe* sont venus ici aujourd'hui. » — « Qu'ont-ils dit, ma mère? demande Brigitte. » — « Ils ont dit que, si je voulais t'envoyer à leur école, ils me donneraient de bonnes couvertures de laine. » — « Je suis bien sûre que vous les avez envoyés promener. » — « Pas du tout, mon enfant; nous sommes très-pauvres : j'ai promis que je t'y enverrais. » — « Quoi! s'écrie Brigitte en entendant ces paroles, vous voulez réellement que j'aille à l'école des donneurs de soupe et que pour un peu de linge je devienne protestante? Les Sœurs m'ont dit que Jésus-Christ a racheté mon âme au prix de son précieux sang, et vous laisserez ces protestants l'acheter pour une paire de couvertures? » — « N'importe, dit la mère; il faut te préparer à aller à l'école des donneurs de soupe demain à dix heures. » — L'enfant devient pâle comme la mort. Elle tombe à genoux, lève ses petites mains et ses yeux vers le ciel et fait cette prière : « O Marie, ma bonne sainte Vierge, les Sœurs m'ont toujours dit que vous êtes ma tendre mère et que vous m'aimez; donc pour l'amour de l'Enfant-Jésus, ne permettez pas que j'aille à l'école des donneurs de soupe et que je devienne protestante. Faites-moi mourir plutôt que de me laisser devenir protestante! » — La mère envoie son enfant au lit. Le lendemain matin, elle va l'appeler, et lui dire de se préparer à aller à l'école des donneurs de soupe; pas de réponse. Elle l'appelle à voix plus haute : « Brigitte, s'écrie-t-elle, lève-toi. » Pas encore de réponse. La mère alors s'approche du lit; elle regarde; elle trouve la petite fille morte dans son lit. Elle avait les mains croisées sur la poitrine; vous eûssiez cru voir un ange. La très-sainte Vierge avait exaucé sa prière et son âme innocente était allée au ciel.

Un petit garçon suivait un chemin isolé; un Monsieur vient à sa rencontre : « De quelle religion es-tu, mon garçon? » lui dit-il. — « Je suis catholique, répond l'enfant. » — Le Monsieur tire alors un franc de sa poche et lui dit : « Vois, mon garçon; tu pourras acheter beaucoup de bonbons avec cet argent. Je te le donne si tu veux aller à l'école des donneurs de soupe et devenir protestant. » — « Eh quoi! Monsieur, réplique l'enfant, ne serait-ce pas une chose indigne à moi de vendre ma religion pour un franc? » — Le Monsieur tire alors de sa poche un louis et lui dit : « Si tu veux te faire protestant, je te donne ce louis de vingt francs. » — « Monsieur, reprend le petit garçon, j'ai une question à vous faire. Jésus-Christ a-t-il offert aux hommes de l'argent pour les faire changer de religion? »

Qu'est-ce que veulent les donneurs de soupe? — Chers petits

enfants, vous êtes pauvres, vous souffrez de la faim ; les *donneurs de soupe* viennent vous inviter à aller à leurs écoles, en vous promettant du pain. Mais ils ne vous disent pas qu'au prix de ce pain, ils veulent vous faire abandonner la foi de vos pères, la foi catholique. Ils veulent vous attirer dans leurs écoles pour vous faire devenir protestants.

Maintenant, mon enfant, écoutez pourquoi ils veulent vous faire protestant ; je vais vous dire la vérité. Les *donneurs de soupe* ont lu dans leur Bible que le démon était jaloux de nos premiers parents, parce qu'il les voyait vivre heureux dans le paradis terrestre, en honorant Dieu par la pratique de la vraie religion. Ils y ont lu comment le démon tenta nos premiers parents d'abandonner la vraie religion en leur présentant une pomme à manger. Eh bien ! ces donneurs de soupe ont pensé qu'ils feraient bien d'imiter le démon ; c'est pourquoi ils tentent les enfants d'abandonner la vraie religion en leur offrant de la soupe.

Petits enfants, que ferez-vous ? — Voulez-vous vendre votre sainte foi pour un peu de soupe, pour un peu de charbon ? Perdrez-vous vos âmes pour un morceau de pain ? « *Que servira-t-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme ?*[1] » Avant donc d'aller à une école, tâchez de savoir si elle est bonne ou non. N'allez pas dans une école où vous entendriez blasphémer contre la Mère de Dieu et calomnier votre religion. Si quelqu'un vous tente d'abandonner la foi catholique, ayez en horreur ses propositions ; fuyez bien vite en disant : « *Jésus et Marie, à mon secours.* »

Chers enfants, vos ancêtres, dont les cendres reposent dans les cimetières de votre patrie se seraient coupé la main droite plutôt que de la faire servir à recevoir le pain d'un donneur de soupe en échange de leur foi, marchez vaillamment sur leurs traces.

Il y avait un homme pauvre et malade appelé Lazare. Assis à la porte d'un magnifique palais, il mendiait les miettes qui tombaient de la table du riche qui l'habitait, et personne ne voulait les lui donner. Mais les chiens venaient lécher ses plaies. Le pauvre Lazare mourut et, à sa mort, les anges du ciel vinrent chercher son âme et la portèrent dans le lieu du repos, dans le sein d'Abraham.[2] — Petit enfant, peut-être êtes-vous pauvre et malade, n'acceptez pas néanmoins le pain des donneurs de soupe ; que si vous mourez de faim, les anges viendront aussi chercher votre âme pour la porter au ciel !

(1) Matth. XVI, 26. (2) Luc. XVI.

CHAPITRE IV.

LES LIEUX DANGEREUX.

Une jeune fille au cabaret. — Vous avez sans doute appris, mon enfant, ce qui est arrivé à une jeune fille qui était allée dans un cabaret avec un jeune homme. Celui-ci, dans sa malice, l'excita tellement à boire qu'elle s'enivra et perdit la raison. Alors plus rien ne retint le libertin. Lorsque la fille reprit ses sens, elle quitta le cabaret; mais il était trop tard, elle avait perdu son honneur. Un violent désespoir la saisit; elle alla se jeter dans une rivière et s'y noya.

Ce lui semblait bien peu de chose que d'entrer pour un moment dans un cabaret. Elle était sans défiance en s'y attablant avec ce jeune homme; celui-ci au contraire ne cherchait qu'à la perdre. Quelques heures rapides s'étaient à peine écoulées, qu'un grand changement s'était opéré en elle : elle avait perdu à la fois son honneur et la grâce de Dieu, son cadavre gisait au fond d'une eau boueuse et froide et son âme brûlait en enfer. — Jeune fille, soyez donc sage, ayez un peu d'intelligence et apprenez à être prudente avant qu'il soit trop tard. Tenez-vous loin, le plus loin possible du cabaret. Si un homme ou un jeune homme vous invite à aller avec lui dans un lieu semblable et que vous soyez assez folle pour consentir à y entrer, du moins arrêtez-vous un instant avant d'en franchir le seuil; rappelez-vous cette malheureuse fille dont le cabaret a entraîné la perte. Dites-vous à vous-même : Peut-être que si j'y entre, pareil malheur m'arrivera. » *Il n'y a qu'un pas entre moi et la mort.*[1]

Que dire de ceux qui portent de petits enfants au cabaret?

Le petit enfant qui pleure. — Il se pratique une chose horrible en certains endroits. Le croirait-on? On a vu des mères verser du rhum dans le thé qu'elles donnent à leurs enfants. N'est-ce pas leur donner du poison? Voyez cette femme qui vient d'entrer chez un débitant de boissons pour y boire du genièvre ou de l'eau-de-vie. Elle a un petit enfant au bras. Le pauvre petit pleure de froid et de faim. Cette femme veut l'apaiser, que fait-elle? Elle verse du genièvre ou de l'eau-de-vie dans la bouche de la pauvre petite créature.

Pour vous, jeunes gens qui travaillez et gagnez un salaire, éloignez-vous du cabaret et des maisons où l'on donne à boire de

(1) I Rois, xx, 3.

l'eau-de-vie, de la bière, du genièvre, de l'alcool. Ne savez-vous pas que *la mort est dans ce vase?*[1] Oh! *n'allez pas dans la voie de la perdition.*[2]

Le cabaret est le chemin qui conduit à un autre lieu, lieu que le démon appela un jour *sa propre maison.*

Le théâtre. — La maison du diable. — Au rapport de saint Augustin, une dame qui était au théâtre se trouva tout à coup possédée du démon. On adjura Satan au nom de Jésus-Christ de dire pourquoi il était entré dans cette personne, quoiqu'elle fût chrétienne. « Le théâtre est ma maison, répondit-il; puisqu'elle y est entrée de son plein gré, j'ai le droit d'habiter en elle. » — Le démon érige des théâtres à bon marché pour la commodité de ceux qui ne peuvent pas dépenser beaucoup d'argent. Il en a à vingt centimes, à dix centimes.

Il y a en outre beaucoup de lieux d'amusements semblables aux théâtres, souvent beaucoup plus mauvais, qui portent d'autres noms. Dans ces sortes d'établissements, il se passe des choses abominables qui sont un scandale pour tous les chrétiens. Ainsi dans un de ces bouges infâmes, au sein d'une grande ville d'Angleterre, on donnait aux jeunes personnes une espèce de gaz à respirer. Quand elles s'étaient soumises à cette opération, une sorte d'ivresse s'emparait d'elles et dans cet état, sans le savoir, elles disaient et faisaient les choses les plus honteuses en présence de tout le monde! *Je jetterai sur vous,* dit le Seigneur, *vos abominations et je vous couvrirai d'infamie.*[3] » — Ne vous approchez donc pas de ces lieux abominables; fuyez à l'aspect même des rues où ils se trouvent; soyez sûr que vous trouverez l'écume des mauvaises compagnies près des portes de ces lieux de débauche. « *N'allez pas dans la voie de la perdition.*[4] » Encore une fois, éloignez-vous des théâtres, des casinos, des cirques, etc. *Fuyez à leur aspect et ne passez point près d'eux.*[5]

Les bals. — La danseuse. — Le roi Hérode donna un grand festin le jour de sa fête. A la fin du repas, une jeune fille entra dans la salle du festin et dansa devant les convives. Tous furent charmés de ses grâces. C'est pourquoi Hérode dit à la jeune danseuse : « Demande-moi tout ce que tu veux, je te le donnerai. » « Ce que je demande, répondit la danseuse, c'est la tête de Jean-Baptiste. Je veux qu'on me l'apporte sur un plat. » — Hérode envoya couper la tête de saint Jean-Baptiste, et la lui fit apporter sur un plat! Voyez-vous la danseuse? elle ne recule pas devant un meurtre! « *Ne fréquentez donc pas la danseuse, ne prêtez pas l'oreille à sa parole, de peur que vous ne périssiez.*[6] » Connaissez-vous un jeune homme ou une jeune fille qui

(1) IV Reg. IV, 40. (2) Eccli. XXXII, 25. (3) Nahum. III, 6.
(4) Eccli. XXXII, 25. (5) Prov. IV, 15. (6) Eccli. IX, 4.

fréquente les bals? soyez sûr qu'ils ne fréquentent pas les sacrements.

Ecoutez ce qui arriva dans une salle de danse.

Le crâne brisé. — On donnait une mission aux enfants d'une grande ville d'Angleterre. Le missionnaire occupait chez le curé de la paroisse une chambre qui avait vue sur le cimetière. Un jour la porte du cimetière s'ouvre et une foule de personnes y entrent. Tous les yeux semblent fixés sur un objet noir qui s'avance porté par plusieurs personnes. Qu'est-ce que cela peut être? La distance était encore grande et il était difficile de distinguer la nature de l'objet. La foule s'avance lentement; elle s'approche de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin on peut voir distinctement ce qui attire les regards : c'est un cercueil couvert d'un drap mortuaire. Mais pourquoi tant de monde? Pourquoi tous les yeux tournés vers ce cercueil? — Le fossoyeur, c'est-à-dire celui qui creuse les fosses, vient à passer en ce moment. Le missionnaire l'appelle et lui demande quelles sont ces funérailles qui ont attiré tant de monde. — « Je vais vous le dire, mon Père, dit le fossoyeur. Nous allons enterrer un jeune homme qui est mort il y a deux ou trois jours. Il assistait à un bal. Malheureusement, dans la salle de danse, il se prit de querelle avec un camarade. D'abord ce n'étaient que des mots, ensuite vinrent les coups. L'un des deux saisit un tisonnier et en frappa son adversaire si violemment à la tête que celui-ci en eut le crâne brisé; il tomba sans connaissance et peu d'instants après il expira! » — Pauvre jeune homme! Mourir dans une salle de danse! Mourir par suite d'une rixe dans un bal! Quelle préparation à la mort! Son âme passa directement de cette salle de danse au tribunal de Jésus-Christ!

Petit enfant, si vous voulez faire une bonne mort, n'aimez pas la danse. — Le jeune homme une fois enterré, le peuple se retira le visage triste, le cœur serré; et certainement beaucoup de jeunes gens promirent à Dieu en ce jour de ne jamais plus mettre le pied dans une salle de danse.

Enfants élevés dans les collèges, ou dans des pensionnats tenus par des religieuses. — Il y a des jeunes gens et des jeunes filles qui ont reçu leur éducation dans des pensionnats chrétiens. Ce que je viens de dire des bals ne s'applique pas à eux : les gens bien élevés ne vont pas dans les salles de danse. Les cafés dansants ne sont guère fréquentés que par ceux qui se livrent au travail des mains et qui gagnent leur pain à la sueur de leur front. A ceux qui sont nés de parents riches et qu'on voudrait entraîner dans ces cafés, je ne dirai qu'un mot : « Mes enfants, leur dirai-je, lorsqu'on vous a enseigné vos devoirs envers Dieu, ne vous a-t-on pas parlé d'une vertu appelée *la modestie chrétienne?* — Or, je vous le demande, avez-vous jamais vu une danse où l'on gardait la modestie chrétienne? Vous ne sauriez

vous faire illusion sur ce point. Les choses parlent d'elles-mêmes. La rougeur qui vous a monté au front, la première fois que vous avez été présents à ces danses et la voix de votre conscience vous ont suffisamment avertis que ces divertissements ne se concilient point avec la modestie chrétienne. « *N'allez donc pas dans la voie de la perdition.*[1] »

La fête nocturne. — Un prêtre de Londres fut appelé au milieu de la nuit auprès d'une personne mourante. Sur son chemin il rencontra une petite fille de sept ans environ qui pleurait. « Qu'avez-vous, dit le prêtre à la pauvre enfant? pourquoi pleurez-vous? » — L'enfant leva la main et indiqua une fenêtre où il y avait de la lumière, en disant : « Ils font fête dans cette maison de la mort, et ils m'ont mise à la porte! » — Jésus-Christ se rendit un jour à la maison de Jaïre pour ressusciter sa fille qui venait de mourir à l'âge de douze ans. Il y avait fête lugubre autour du cadavre. Notre-Seigneur ne voulut point entrer dans la maison, tant que ceux qui prenaient part à la fête ne furent pas sortis.[2] — *Gardez un deuil convenable,* dit l'Ecclésiastique.[3] N'est-ce pas un scandale qu'au moment où l'âme d'une personne vient de quitter son corps pour comparaître au tribunal de Jésus-Christ, ses amis boivent et dansent autour de son cadavre, et s'y livrent à des scènes burlesques et à des actes indignes et déshonorants?

Courses, luttes et amusements du dimanche. — Les endroits où il y a des courses, des luttes ou joûtes et choses semblables, fourmillent généralement de mauvaises compagnies, et ne conviennent point à des chrétiens qui ont la crainte de Dieu et qui veulent se mettre à l'abri de la tentation. *N'allez pas dans la voie de la perdition.*[4]

Ce n'est pas un péché sans doute de prendre part à un jeu innocent, qui ne vous détourne pas de vos devoirs. Mais je fais une question à ceux qui ont quelque expérience en cette matière. N'est-il pas vrai que ceux qui passent leurs dimanches dans les jeux, surtout dans les jeux de hasard, dans les salles de danse ou de concerts, etc., sont généralement d'une réputation douteuse? Parmi les jeunes gens qui vont régulièrement à la messe et qui fréquentent les sacrements, y en a-t-il un seul qui soit ce qu'on appelle un joueur du dimanche? Ceux qui se livrent à ces amusements en sont bientôt tellement épris qu'ils ne trouvent plus le temps d'aller à la messe. Ils y dépensent l'argent qui devrait servir à procurer du pain et des vêtements à leurs petits frères et à leurs petites sœurs.

Les petits garçons et les petites filles ne doivent pas jouer ensemble, surtout à des jeux plus ou moins dangereux pour la modestie. *N'allez pas dans la voie de la perdition.*[5]

(1) Eccli. XXXII, 25. (2) Matth. IX. (3) Eccli. XXXVIII, 18.
(4) Eccli. XXXII, 25. (5) Ibid.

Endroits solitaires. — Marchés et foires. — Commissions. — Ecoles mixtes. — Visites. — « Et voilà que se présente une femme parée comme une courtisane, prête à ravir des âmes, causeuse, vagabonde, inquiète, ne pouvant dans sa maison se tenir sur ses pieds, se tenant tantôt dehors, tantôt dans les places publiques, tantôt aux coins des rues, tendant partout ses pièges.[1] Les jeunes filles doivent éviter de se tenir dans des endroits solitaires, et surtout de se trouver tout à fait seules en certains endroits tels que chemins isolés, champs, bois, plages et rochers. *Levez-vous, sortez de ce lieu.*[2] Si elles sortent la nuit ou dans l'obscurité à l'insu de leurs parents, qu'elles craignent de rencontrer ce démon *qui circule dans les ténèbres.*[3] — Si elles sont dans la nécessité d'aller à des marchés, à des foires, à des fêtes patronales, elles doivent s'attendre à rencontrer en ces circonstances beaucoup de sujets de dissipation et de tentations, tels que mauvais amis, cabarets, guinguettes, bals. Elles auront soin surtout, si elles sortent de leur village, de ne pas y rentrer tard, de crainte d'être surprises par la nuit et de tomber en de mauvaises mains. — Prenez garde aux mauvaises gravures exposées aux fenêtres des boutiques ou ailleurs. — On recommande aux filles de s'écarter du chemin lorsqu'elles ont à passer à côté de gens qui ne paraissent pas avoir la crainte de Dieu, ni la tenue qui convient à des chrétiens.

Surveillez de près votre fille, dit l'Esprit-Saint.[4] Les parents doivent être très-prudents quand il s'agit d'envoyer leurs filles seules en commission. L'expérience a prouvé qu'elles sont quelquefois envoyées chez des personnes qui leur font un mal considérable. En pareil cas, les enfants ont généralement peur d'avertir leurs parents. *Un étranger vous renversera,* dit l'Ecclésiastique.[5] — On recommande aussi aux parents de ne pas envoyer leurs enfants à des écoles où les garçons et les filles sont réunis ensemble, là du moins où le curé a pu organiser des écoles séparées. Saint Alphonse recommande en outre aux parents de ne pas envoyer leurs filles à des écoles dirigées par un maître, du moins lorsqu'il existe une école tenue par une maîtresse. Là ou ils ne peuvent pas faire autrement, ils sont obligés de veiller sur leurs filles avec d'autant plus de sollicitude. On doit comprendre qu'en maintes occasions il serait inconvenant et dangereux de laisser des jeunes filles seules lorsqu'il s'agit de faire ou de recevoir certaines visites. Par exemple, le bon sens et l'usage du monde disent assez qu'il convient que quelqu'un soit avec elles lorsqu'elles ont à consulter les médecins ou les chirurgiens, etc, ou à recevoir leur visite.

(1) Prov. VII, 10-11-12. (2) Gen. XIX, 14. (3) Ps. XC, 6.
(4) Eccli. XXVI, 13. (5) Eccli. XI, 3-6.

CHAPITRE V.

LES EMPLOIS DANGEREUX.

Ateliers et fabriques. — Quarante-neuf filles converties. — Tout le monde sait que les ateliers et les fabriques de nos contrées sont pleins de dangers. Cependant, par une sorte de miracle de la divine Providence, beaucoup de jeunes gens employés dans ces fabriques se préservent du péché et mènent une vie chrétienne, comme Loth se préserva du péché au milieu de Sodome.

Une cinquantaine de filles travaillaient ensemble dans une grande fabrique du nord de l'Angleterre. Une seule d'entre elles était catholique; mais elle était parfaitement fidèle aux préceptes de sa religion et menait une vie exemplaire. Les autres qui étaient protestantes, ne cessaient de proférer des mauvaises paroles ; de leur bouche sortaient des propos qu'on ne devait jamais entendre parmi des chrétiens. Jamais la jeune fille catholique ne prenait part à de telles conversations. Lorsqu'elle avait l'occasion de parler, elle le faisait toujours avec douceur, avec charité et en se tenant dans les bornes prescrites par la modestie. Ses compagnes s'en aperçurent et en furent blessées. Trouvant sa conduite étrange, elles lui demandèrent pourquoi elle n'était pas comme les autres. « Je suis catholique, leur répondit-elle, et ma religion me défend de tenir de mauvais discours. » Aussitôt elles se mirent à la persécuter ; car « *ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ doivent souffrir persécution.*[1] » — Elles la vexèrent de mille manières, se moquant d'elle et lui disant en face les paroles les plus abominables qui se puissent imaginer. — Que fit-elle? Elle ne leur répondit jamais que par son silence et sa patience. « *Injuriée, elle n'injuriait pas.*[2] » Elle leur parlait d'une manière affectueuse, ne montrant jamais la moindre irritation, ne perdant jamais sa sérénité et continuant son ouvrage avec une parfaite régularité. Bien des fois, sans que les autres s'en aperçussent, elle disait dans son cœur : « *Jésus et Marie, secourez-moi.* » .

Un an s'était à peine écoulé, qu'un grand changement avait eu lieu dans cette fabrique : toutes les filles protestantes étaient devenues catholiques. Voici ce qui avait déterminé leur conver-

(1) II Tim. III, 12. (2) I Petr. 23.

sion. En voyant la conduite de leur compagne, ces jeunes filles avaient réfléchi ; elles s'étaient dit : « Il faut avouer que la religion catholique est vraiment admirable. Comme elle rend parfaits ceux qui la pratiquent! Quelle patience garde notre compagne quand nous l'injurions! Si nous tenons des propos obscènes, sa seule réponse, c'est de baisser les yeux. *Vous les connaîtrez à leurs fruits*, a dit Notre-Seigneur.[1] A cette marque nous devons reconnaître que la religion catholique est la vraie religion. » — C'est ainsi qu'elles se décidèrent toutes à se faire catholiques. — *Allez*, enfants de fabriques, *et faites de même*.

Certaines fabriques sont encore pires que les autres. Il y a aussi dans une fabrique certains emplois où la vertu est particulièrement exposée. Les allées et les venues sont souvent dangereuses. — Gardez-vous de travailler dans ces fabriques qui ont mauvais renom ; car « *les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs*.[2] » Que les parents en retirent leurs enfants. Il n'est guère de fabrique hélas! où il ne se dise de mauvaises paroles, où il ne se commette de mauvaises actions et où il ne se donne de mauvais exemples.

Six choses à faire dans les fabriques. — 1° Soyez particulièrement sur vos gardes dans le temps où tous les ouvriers se trouvent ensemble, c'est-à-dire au moment où les portes vont s'ouvrir ; car, dans le nombre il s'en trouve toujours qui sont corrompus. — 2° De même, *à l'heure de la sortie*, choisissez bien ceux avec qui vous allez retourner chez vous. — 3° Si vous prenez vos *repas dans la fabrique*, soyez sur vos gardes ; car il n'est pas rare qu'il se commette des abominations parmi ceux qui prennent ainsi leurs repas ensemble. — 4° Vous entendrez certainement beaucoup de mauvaises paroles. Vous ne pouvez pas vous boucher les oreilles ; fermez au moins votre cœur et ne faites pas attention à de tels propos. En agissant de la sorte, vous ne pécherez pas. « *O Seigneur*, disait le Psalmiste, *n'inclinez pas mon cœur vers les paroles de malice*.[3] » — 5° Ne souffrez jamais que quelqu'un se permette envers vous aucune familiarité que réprouve la modestie chrétienne. — 6° Les filles employées dans les fabriques ou ailleurs doivent être surtout prudentes dans leurs rapports avec les commis, les inspecteurs, les surveillants, les maîtres, etc. On ne peut penser sans tristesse au nombre si considérable de pauvres filles qui ont été entraînées à leur perte par des maîtres et par des surveillants de fabrique sans cœur et sans conscience. Quelquefois ces maîtres et ces contre-maîtres mettront des années entières à faire tomber une jeune fille dans leurs filets. Ils la tourmenteront de toute façon, comme on voit l'araignée épier la mouche, l'envelopper de sa toile et la dévorer. Que les parents veillent sur ce point et observent tout des yeux

(1) Matth. VII. (3) I Cor. XV, 33. (3) Ps. CXL, 4.

les plus perçants. *L'iniquité est venue... de ceux mêmes qui paraissaient gouverner le peuple.*[1]

Les ouvriers de fabriques courent le risque d'être pris par les courroies et les engrenages, et de perdre ainsi leurs doigts, leurs bras et même la vie. Mais qu'ils craignent bien plus encore d'être pris par le démon qui *se met en embuscade... pour tuer l'innocent.*[2] Souvenez-vous que, lorsque vous péchez, vous êtes pris par Satan. Si vous faites un péché véniel, c'est comme si vous perdiez un doigt ; si vous commettez un péché mortel, c'est comme si vous perdiez la vie.

Les ouvriers de fabriques feront bien de réciter un *Ave Maria* chaque fois qu'ils iront à leur travail, pour que Dieu les préserve de tout accident.

Le service. — Les tentations des domestiques. — « Les ennemis de l'homme, sont les habitants même de sa maison.[3] » Les servantes doivent savoir qu'elles peuvent se trouver dans les plus dangereuses occasions de péché. Ces dangers viennent souvent des maîtres qu'elles servent. *L'iniquité est venue de ceux qui paraissaient gouverner.*[4] Ils peuvent venir aussi des hommes et surtout des jeunes gens qui demeurent dans la même maison. Ces tentations sont tout ce qu'il y a de plus périlleux pour les servantes, car lorsqu'elles y sont exposées, ces pauvres filles ne peuvent pas toujours s'y soustraire en quittant la maison, soit parce qu'elles se sont louées pour un certain temps, soit parce qu'elles ne savent pas où se réfugier en attendant qu'il se présente un autre service.

Ecoutez, pauvres servantes, et apprenez ce que vous devez faire lorsque quelqu'un cherche à vous séduire.

1° Les filles, surtout les jeunes, ne doivent pas se placer dans une maison où il n'y a pas de maîtresse. — 2° Recourez au prêtre, consultez votre confesseur pour savoir ce que vous avez à faire, lorsque vous rencontrez un tentateur. — 3° S'il est nécessaire que vous parliez à celui qui vous a tentée, faites-le brièvement et en vous tenant à distance. Ne restez jamais seule avec lui. « Lorsque Suzanne fut tentée, *il n'y avait là personne,* dit la sainte Ecriture.[5] — 4° Si la tentation vient de ceux qui demeurent dans la même maison, que la servante en informe le maître ou la maîtresse pour qu'ils y mettent ordre. Si la tentation vient du maître lui-même, que la servante avertisse sa maîtresse. — 5° Priez avec ferveur. — 6° Si, malgré tout cela, vous sentez votre faiblesse et si vous vous voyez exposée à tomber dans un péché grave, il n'y a qu'une chose à faire : quitter la maison coûte que coûte. Perdez tout plutôt que votre âme ; Jésus-Christ a dit : *Si votre main droite vous scandalise, coupez-la.*[6]

(1) Dan. XIII, 5. (2) Ps. IX, 8. (3) Matth. X.
(4) Dan. XIII, 5. (5) Ibid. 16. (6) Matth. V, 30.

Observation d'une servante. — Une servante désire parler. Ecoutons-la. « Je suis en place, dit-elle, je suis tentée de la manière que vous dites. Je voudrais bien quitter la maison où je me trouve; mais si je la quitte, je perds trois mois de gages. » — Pauvre servante, qu'est-ce que vous estimez le plus, ou de trois mois de gages ou du salut de votre âme qui est immortelle et rachetée par le précieux sang de Jésus-Christ? — Notre-Seigneur dit : *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme? Qu'est-ce que l'homme donnera en échange de son âme?*[1] Laissez là votre place et vos trois mois de gages, et sauvez votre âme. Dieu vous donnera des gages éternels dans le royaume des cieux.

Une autre servante a aussi une observation à faire : « Moi aussi, dit-elle, je suis fort tentée dans la maison où je me trouve; mais n'ayant ni refuge, ni connaissance, si je la quitte, je serai réduite à mourir dans la rue. » — Pauvre servante, votre cas est certainement très-difficile. Voyons ce qu'il y aurait à faire. D'abord, occupez-vous activement de vous procurer une autre place le plus tôt possible. Si vous reconnaissez que le moindre délai vous serait fatal et que vous ne pourriez résister à la tentation, vous devez à l'instant et malgré tout quitter la maison où vous êtes. Mieux vaut perdre votre place que le ciel; mieux vaut n'avoir point de place du tout que d'en avoir une en enfer. Mieux vaut exposer votre corps à mourir de faim que de tuer votre âme par le péché mortel.

Une servante doit prendre ses précautions pour aller à la messe tous les dimanches et pour fréquenter les sacrements.

Que penser de la messe du dimanche et des sacrements? — Si vous êtes dans une maison où vous ne pouvez que rarement ou jamais entendre la messe les dimanches et vous approcher des sacrements, vous devez vous procurer une autre place le plus tôt possible. Donc, avant d'entrer en service, parlez au maître ou à la maîtresse de la maison; dites que vous voulez aller à la messe tous les dimanches. Dites que vous vous lèverez de manière à pouvoir aller à la messe sans négliger en rien votre travail et sans incommoder personne. Si on ne peut vous accorder d'aller à la messe tous les dimanches, demandez à y aller tous les quinze jours ou au moins fréquemment.[2] Si on vous dit que vous ne pourrez jamais aller à la messe les dimanches, n'acceptez pas une telle place.

Les domestiques ne trouvent pas toujours facilement du temps pour aller se confesser et communier. En ce cas, qu'ils s'entendent avec leur confesseur. Ils lui demanderont à quelle heure

(1) Matth. XVI, 26.

(2) On suppose ici que la servante trouverait très-difficilement une autre place, où elle pourrait aller tous les dimanches à la messe.

ils peuvent venir se confesser. Il est triste de voir des domestiques rester des années entières sans recevoir les sacrements, et perdre souvent leur foi et leur religion par suite de cette privation des grâces de Dieu.

Les pâtres et les ouvriers des champs. — Beaucoup d'enfants et de jeunes gens se louent dans la campagne pour mener paître et soigner le bétail, ou pour travailler dans les champs. On trouve un grand nombre de ces ouvriers dans le nord de l'Angleterre, en Ecosse, en Irlande, surtout dans les comtés de Donegal et de Derry et dans le Lagan. Ces enfants et ces jeunes gens sont exposés à vivre sans soutien au milieu des plus mauvaises compagnies, où ils entendent toutes sortes de paroles et de chansons obscènes. Qu'ils aient soin de se tenir à distance et ne pas prêter l'oreille aux mauvais discours. S'ils sont avec des personnes qui les portent au mal, ils doivent les fuir autant que possible, et si cela ne suffit pas, quitter la place où ils se trouvent.

Les jeunes filles qui travaillent dans les champs doivent tâcher de se réunir pour travailler ensemble. Elles auront soin de se concerter avec leurs maîtres pour qu'elles puissent aller à la messe tous les dimanches et s'approcher au moins de temps en temps des sacrements.

Beaucoup de filles travaillent à l'aiguille.

Marie et la couturière. — Vous trouverez à peine un emploi qui n'offre quelque danger de péché. Considérez par exemple l'état de couturière ou de modiste.

Une fille appelée Marie apprenait l'état de couturière. Elle travaillait dans une chambre avec d'autres jeunes personnes. Comme leur ouvrage était long et ennuyeux, elles tâchaient de se distraire, mais comment? Leur distraction consistait à parler des choses les plus honteuses dans un langage à révolter toute oreille chaste et chrétienne. Un jour l'une d'elles tire un livre de sa poche et se met à lire à haute voix tandis que les autres travaillent. Quel livre était-ce, croyez-vous? C'était un roman de la pire espèce. Les jeunes couturières se mettent à rire en écoutant cette lecture; mais Marie rougit et tient les yeux fixés sur son travail. Sa conscience lui dit que, si pareille chose continue, elle pourrait devenir aussi mauvaise que les autres; c'est pourquoi elle va avertir sa maîtresse de ce qui se passe, et la prie d'y mettre obstacle. La maîtresse ne tient aucun compte de sa plainte. Qu'avait-elle donc alors à faire? Elle ne pouvait pas se boucher les oreilles. Elle a soin de ne jamais prendre part aux mauvais entretiens de ses compagnes; elle fait tout son possible pour ne point y prêter attention et prend la résolution de quitter sa place aussitôt qu'elle en trouvera une autre. Dieu bénit Marie pour sa bonne conduite; car peu de temps après, on lui offrit une place meilleure que celle qu'elle avait auparavant.

Ce danger des mauvais discours pour les couturières se ren-

contre également parmi les tailleurs, et en général parmi ceux ou celles qui sont réunis ensemble pour exercer un métier quelconque. Ils ne doivent jamais souffrir parmi eux une personne qui tient des conversations indécentes. Ils feront bien de chanter de pieux cantiques. — Les jeunes filles ne doivent admettre dans leurs ateliers aucun jeune homme ni aucun musicien.

Les marchands de paniers, de fruits, d'oranges, de pommes, de boutons, de fil, d'allumettes, etc., se rappelleront qu'en allant vendre leurs marchandises, ils sont exposés à tomber en toutes sortes de mauvaises compagnies ; ils ont par conséquent un grand besoin du secours de Dieu pour se sauver. — Il y a beaucoup de jeunes garçons qui font le métier de polisseurs de souliers.

Les polisseurs de souliers. — Elisabeth et le navire. — Le grand danger des jeunes garçons qui nettoient les souliers, c'est qu'ils sont exposés à n'avoir point de messe le dimanche, et à entendre les mauvais propos que tiennent souvent ceux dont ils polissent les souliers. La bénédiction de Dieu ne sera pas sur celui qui préfère gagner quelques sous à polir une paire de souliers, plutôt que d'aller à la messe.

Un navire ayant jeté l'ancre auprès d'une ville et devant y stationner pendant quelques mois, une femme s'engagea à laver le linge des marins. Une fois par semaine elle envoyait sa fille Elisabeth chercher le linge qui devait être mis à la lessive. Elisabeth, qui était restée vertueuse jusque-là, s'habitua peu à peu à parler et à rire avec les marins. Sa familiarité avec eux dégénéra en licence, au point qu'elle devint l'une des plus mauvaises filles de l'endroit. Sa mère s'aperçut enfin de ses désordres et se repentit d'avoir exposé sa fille au danger. Mais il était trop tard : le mal était fait et on ne pouvait plus y remédier.

Le même malheur arriva à une autre jeune fille qui allait vendre des oranges aux marins.

Une fois pour toutes, que les jeunes filles soient bien averties qu'elles doivent toujours se tenir éloignées des marins ; qu'elles *n'aillent pas dans la voie de la perdition.*[1] A Londres, à Liverpool, à Kingston, à Cork et en d'autres villes des bords de la mer, elles sont exposées à rencontrer de très-mauvaises gens sur les quais, dans les bateaux et les navires.

Les villes qui possèdent une garnison offrent aussi des dangers particuliers. Pour l'amour de Dieu, que les parents aient soin de ne pas laisser leurs filles s'approcher des casernes.

Nous arrivons maintenant à la plus dangereuse de toutes les occasions de péché, nous voulons dire les fréquentations.

(1) Eccli. XXXII, 25.

CHAPITRE VI.

LES FRÉQUENTATIONS.

Le châle trouvé. — Un soir, c'était vers cinq heures de l'après-midi, un agent de police suivait les rives de la Tamise à Londres, près des docks, du côté du fleuve où il y a peu de maisons. Tout en cheminant, il voit un châle étendu par terre au bord du fleuve. Il le ramasse, le considère et se demande avec surprise comment ce châle se trouve là. Une femme l'aurait-elle laissé tomber par mégarde, ou bien la personne à qui il appartient se serait-elle noyée dans la Tamise? Dans l'incertitude où il se trouve, il prie quelques hommes de l'aider à sonder le fleuve. Ils retirent de l'eau quelque chose de pesant : c'était le cadavre d'une jeune fille! Sa chevelure était noire et sa tête n'avait pas de coiffure. Le cadavre est déposé dans un cabaret qui a pour enseigne *La Tête du Roi*. On fait une enquête judiciaire pour savoir ce qui s'est passé. Personne n'avait été témoin du fait, et on ignorait si la jeune fille s'était noyée elle-même ou si elle avait été jetée dans le fleuve. Enfin on a l'idée de visiter ses poches; on trouve dans l'une d'elles une lettre que la noyée adressait à sa tante et que nous reproduirons tout à l'heure. On verra par la lettre que l'infortunée était une catholique irlandaise. Elle avait quitté l'Irlande pour se rendre à Londres auprès d'un oncle et d'une tante dans l'espoir d'améliorer sa position. Comment l'améliora-t-elle? On le verra par sa lettre. Arrivée à Londres, elle forma de mauvaises liaisons, elle entretint de mauvaises fréquentations et par suite elle s'attira un *terrible malheur*. La honte et le désespoir lui firent prendre le parti de se noyer. Elle écrivit une lettre à sa tante pour l'informer de sa résolution, mit la lettre dans sa poche et alla se jeter dans le fleuve. Voici cette lettre :

« Ma chère tante, rappelez-moi au souvenir de mon père et de ma mère qui sont en Irlande, et dites-leur que je ne suis plus! Adieu, mon oncle et ma tante; je suis partie et profondément endormie! Ce sont les mauvaises liaisons qui sont cause de ma mort au fond de la rivière. Ma tante, gardez cette lettre. Ne m'oubliez pas, car je viendrai vous trouver; mais n'ayez pas peur de moi! Adieu à vous, ma tante, et aussi à ma petite sœur Fanny; car je ne suis plus. C'est au fond de l'eau que vous me trouverez! Jamais, jamais plus, non jamais plus! C'est pour toujours! Ma tante, ma tante, mon cœur! Ma tante, souvenez-

vous de moi; pensez à moi, tandis que je suis profondément endormie et que les poissons veillent autour du cadavre de Hannah Kelly, de la ville de Kilhaven en Irlande. Ma tante, rappelez-moi au souvenir de tous mes amis, afin que mon exemple serve d'avertissement aux jeunes filles et les détourne de toutes les mauvaises liaisons. »

O Hannah Kelly! les poissons, dites-vous, veillent autour de votre corps! Mais dites-nous, dites-nous quelle espèce de poissons veillent maintenant autour de votre âme? Et vous, jeunes filles, que l'exemple d'Hannah Kelly soit, comme elle le dit elle-même, un avertissement pour vous! — Sur le rivage de la mer on élève un immense poteau au sommet des rocs pour avertir les marins de se tenir à distance, s'ils ne veulent pas faire naufrage; de même, que le cadavre d'Hannah Kelly, retiré de l'eau avec sa noire chevelure pendante, soit pour les jeunes filles *un avertissement qui les détourne de toutes les mauvaises fréquentations.*

Que doit-on faire relativement aux fréquentations? Jeunes gens, ne fréquentez pas les jeunes personnes; jeunes personnes, ne fréquentez pas les jeunes gens. « *Quand il n'y aura plus de bois, le feu s'éteindra.*[1] » — Quant aux enfants, il convient que les garçons jouent avec les garçons, et les filles avec les filles.

Ecoutez ce que dit saint Alphonse sur cette matière : « Jeunes gens et jeunes filles, dit-il, fuyez les fréquentations. Au commencement, le démon ne vous suggère rien de mal, pas même une mauvaise pensée; mais bientôt l'affection prend racine et dès lors elle vous aveugle complètement. Presque sans le savoir, vous en venez à perdre votre âme, votre honneur et votre Dieu! Combien de jeunes gens innocents le démon a séduits de la sorte! »

Une jeune personne désire faire une question. — Ecoutons-la. « Je suis, dit-elle, sur le point d'épouser tel jeune homme. Je voudrais savoir si ce que vous dites des fréquentations me regarde. » — Saint Alphonse va lui répondre.

La réponse de saint Alphonse à cette question. — « Jeune fille, dit le saint, vous êtes sur le point d'épouser ce jeune homme; eh bien! voici ce que vous devez faire. D'abord, ayez soin de ne jamais vous trouver *seule* avec lui, surtout pendant la nuit, dans l'obscurité, en secret, ou en des lieux solitaires. Ensuite, évitez les longs entretiens et les longues promenades avec lui. Si vous avez besoin de le voir ou de lui parler, il faut absolument que vos parents ou d'autres personnes de bonne conduite soient auprès de vous. »

La jeune fille reprend la parole. — « Comme je songe à me marier avec lui, dit-elle, je dois le connaître; j'ai besoin de savoir ce qu'il est. » Jeune personne, écoutez. Vous dites qu'avant de

(1) Prov. XXVI, 20.

l'épouser, vous avez besoin de savoir ce qu'il est. Soit. Mais, dites-moi, quel est le meilleur moyen de le connaître? Est-ce de converser beaucoup avec lui? Non. — Pensez-vous que s'il a un mauvais caractère, il vous le révèlera? Il est plus que probable qu'il aura le mensonge à la bouche pour vous tromper. Il vous flattera, il vous promettra le mariage, promesse que peut-être il n'a nullement l'intention de tenir. Des centaines, des milliers de jeunes gens ont promis le mariage à leurs victimes; puis, après les avoir précipitées dans le crime et le déshonneur, ils ont trahi leurs engagements et couru d'autres aventures. Le meilleur moyen de connaître le caractère d'un jeune homme, c'est d'interroger non pas lui, mais les personnes qui le connaissent. Si vous agissez autrement, vous courez risque de vous perdre.

Le commencement de la perdition. — Une jeune fille ne doit jamais souffrir que l'on se permette avec elle aucune familiarité contraire à la modestie chrétienne, par exemple, qu'on la prenne par la taille, etc. Il y a des jeunes personnes qui se contentent alors de rire; mais soyez sûr que celles qui permettent des familiarités de ce genre deviendront la proie du démon. Elles ne sont pas dignes de recevoir les sacrements et ne donneront jamais rien de bon. Il est certain que ces manières trop libres sont pour elles l'occasion et la source de toutes sortes de maux; celles qui s'y prêtent sont tout près de la perdition. Par conséquent vous, jeune homme, ne vous permettez jamais de pareilles familiarités. Dieu frappera cette main qui conduit les autres à la mort. « *Si votre main droite vous scandalise, coupez-la,* » vous dit Jésus-Christ.[1] Et vous, jeune fille ou jeune femme, si vous rencontrez des jeunes gens qui se comportent de la sorte envers vous, ne répondez pas à leurs manières par un rire stupide, comme font certaines filles insensées. Témoignez à l'instant votre indignation; déclarez que vous ne souffrirez jamais un tel manque de respect et, pour l'amour de Dieu, quittez une pareille société. Une jeune personne disait toujours qu'elle n'aimait pas ces familiarités, et cependant elle allait volontairement dans les compagnies où elle savait qu'on se les permettrait. Cette fille était coupable; car elle s'exposait de son plein gré au danger du péché.

Ne recevez ni lettres ni présents, quand vous savez que vos parents en auraient du déplaisir. Les jeunes filles pauvres doivent tenir pour suspects les cadeaux qui leur sont offerts par des étrangers qu'elles ne connaissent pas, surtout si ceux-ci leur proposent une entrevue secrète.

Voulez-vous savoir comment meurent ceux qui entretiennent des fréquentations? Ecoutez une histoire rapportée par saint Léonard de Port-Maurice.

La mort d'une jeune fille qui entretenait une fréquentation.

(1) Matth. v.

— Une jeune fille se promenait un jour sur le grand chemin. Un jeune homme la rencontre et lui demande la route qui conduit à un village voisin. Elle la lui indique et une conversation s'en suit qui dure environ une demi-heure. Après le départ du jeune homme, la jeune fille se dit en elle-même : « Oh ! que ce jeune homme est charmant ! Qu'il fait bon de causer avec lui ! » Elle prend la résolution de se rendre au même endroit le lendemain, pensant que peut-être le jeune homme y passera de nouveau. C'est en effet ce qui a lieu. Le jeune homme l'aborde avec la même affabilité que la veille et une nouvelle conversation s'engage. Dès lors ce sont des rencontres assidues. Les parents l'apprennent et défendent à leur fille ces longues promenades qu'elle fait seule avec le jeune homme. La malheureuse ne tient nul compte de leur défense ni de leurs observations. Son curé lui parle dans le même sens; mais elle n'en fait pas plus de cas et les choses continuent sur le même pied.

Quelques mois après, la jeune fille tombe gravement malade. Le docteur est appelé; mais tous les remèdes sont inutiles et elle est bientôt réduite à l'extrémité. « Il est temps, disent les voisins, qu'elle pense à son âme et qu'elle se prépare à la mort. » On appelle le prêtre. Arrivé au chevet de la malade, l'homme de Dieu lui tient ce langage : « Ma pauvre enfant, vous le savez, le médecin vous l'a dit : vous allez bientôt mourir; mais que va devenir votre âme? Vos parents vous ont avertie bien des fois au sujet de vos fréquentations avec ce jeune homme, au sujet de ces tête-à-tête, de ces entrevues multipliées et prolongées qui avaient lieu même dans les ténèbres. Moi-même, je vous ai dit combien tout cela était dangereux. » — En entendant ces paroles, la malade fond en larmes et dit : « Oui, mon père, je vois maintenant combien tout cela était mal. J'en suis triste et je ne recommencerai plus. » — Le prêtre est tout content de la trouver en si bonnes dispositions. Il entend donc sa confession, lui administre les derniers sacrements et se retire.

Lorsque le prêtre est parti, la mourante fait dire à son père qu'elle le prie de monter dans sa chambre, qu'elle veut lui parler. — Le père vient et lui demande ce qu'elle désire. « J'ai pensé, dit-elle, à ce jeune homme. Je voudrais le voir et déclarer en sa présence qu'à l'avenir je ne le fréquenterai plus. » — Cela ne plaisait guère au père; cependant, comme sa fille paraissait y tenir beaucoup et qu'il s'agissait, ce semble, de tranquilliser davantage sa conscience, il envoya chercher le jeune homme. — Celui-ci, apprenant le désir de la moribonde, se présente et monte auprès d'elle; mais le démon y monte avec lui. A la vue de l'objet de sa passion, la fille relève un peu sa tête mourante. Pendant quelques instants elle fixe les yeux sur la figure du jeune homme sans rien dire. Enfin d'une voix tremblante elle s'exprime ainsi : « Mon cher, je me meurs et je dois te dire que

je t'ai toujours aimé; mais maintenant je t'aime mille fois plus qu'auparavant. Par amour pour toi j'ai foulé aux pieds mes devoirs envers Dieu, et je sais que ce fatal amour me conduit en enfer; mais je ne m'en soucie pas : à cause de toi je veux être damnée pour toujours en enfer! » — Ce furent ses dernières paroles. Elle laissa retomber sa tête sur son oreiller; elle était morte, et son âme comparaissait devant le tribunal de Jésus-Christ pour se voir précipitée en enfer et pour se sentir dévorer par les flammes.

Quel changement! Il n'y a qu'un moment elle aimait tellement ce jeune homme, que pour lui elle donnait son âme aux démons; et maintenant en enfer elle le hait de la haine la plus furieuse. Si elle pouvait le saisir, elle se jetterait sur lui comme une bête féroce et le déchirerait; elle lui ferait connaître ce qu'elle-même avait ignoré jusque-là : combien il est affreux pour une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ d'être perdue sans ressource! Pauvre fille, quel dommage pour elle d'avoir fait appeler ce jeune homme! Le dernier moment de sa vie approchait. Elle était en de bonnes dispositions pour mourir; mais l'occasion du péché fut pour son cœur ce que serait une étincelle pour la poudre : une mauvaise pensée y pénétra; elle y consentit et mourut à l'instant même. Qui donc osera jamais dire : « J'irai dans l'occasion du péché, mais je ne pécherai pas? » Cette jeune fille s'exposa à l'occasion du péché; il semblait qu'elle eût un juste motif de le faire, elle touchait à son dernier moment, elle venait de recevoir les sacrements; et cependant elle tomba dans le péché!

Le jeune homme qui fréquentait une jeune fille. — Le spectre de feu. — Ecoutez une autre histoire, et voyez encore les suites d'une fréquentation. Ce que je vais vous dire s'est transmis, comme de main en main, des parents aux enfants dans l'endroit même où le fait s'est passé, et il n'y a rien de plus authentique.

Un jeune homme fréquentait une jeune fille. Or, un jour il l'entraîna à commettre avec lui un péché mortel très-grave. A la vérité il lui avait promis de l'épouser; mais il n'avait nullement l'intention de tenir sa parole. La jeune fille mourut subitement le soir même de ce funeste jour. La mort la surprit, lorsqu'elle s'y attendait le moins; elle mourut donc dans l'état du péché mortel, sans avoir fait pénitence. Elle comparut ainsi devant le tribunal de Jésus-Christ et entendit la terrible, mais juste sentence de condamnation prononcée contre elle. Tout cela se fit en un clin d'œil pour ainsi dire; et tandis que ses parents se penchaient encore sur elle pour voir si elle était véritablement morte, son âme était déjà dans les flammes de l'enfer!

Il était minuit, et le jeune séducteur de la malheureuse était dans son lit dormant profondément. Sa conscience endurcie, vous pouvez le supposer, ne troublait pas son sommeil. Tout à

coup il s'éveille en sursaut et ouvre les yeux. « Qu'est-ce qu'il y a, se dit-il, qu'est-ce qui m'a éveillé? » — Il regarde à travers les ténèbres. Il voit sa porte s'ouvrir, un spectre enflammé s'avance vers lui ! A l'approche de ce fantôme épouvantable, son cœur bat d'effroi. N'importe, l'apparition vient à lui. Les cheveux du jeune homme se dressent d'horreur, la sueur ruisselle sur son visage et sa langue desséchée s'attache à son palais. Mais voici que le spectre se trouve en face de lui. Alors détachant avec violence sa langue collée à son palais, le jeune libertin s'écrie : « Qui êtes-vous et que me voulez-vous? » Le spectre de feu répond : « Méchant jeune homme ! je suis — je suis l'âme de cette fille que tu as portée au crime aujourd'hui même. La mort m'a frappée cette nuit, et cette nuit, par la juste et terrible sentence de Dieu, j'ai été condamnée à brûler dans les flammes de l'enfer pour toute l'éternité. Maudit jeune homme ! lorsque tu te lèveras demain matin, tu te frotteras peut-être les yeux et tu diras que cette apparition n'était qu'un songe. Eh bien ! je vais te donner une preuve de la vérité de ce que tu vois, afin que tu saches que ce n'est pas un songe. » — Il y avait une table près du lit. Le spectre agita en l'air sa main enflammée et cette main se posa sur la table. Ses doigts de feu brûlèrent profondément cette table, et on y voit encore aujourd'hui bien marquée l'empreinte de ces doigts brûlants. Dieu avait permis qu'une âme damnée sortît un instant de l'enfer pour venir apprendre aux jeunes gens quel est le danger des fréquentations.

Cette infortunée se retirait, quand tout à coup elle se retourna et s'arrêta encore un instant pour parler au jeune homme. « Maudit jeune homme ! lui dit-elle, je retourne en enfer pour n'en plus sortir. Je vais me coucher sur un lit de feu d'où jamais — jamais je ne me lèverai, excepté une seule fois : ce sera lorsque tu viendras toi-même en enfer. Je serai sur mes gardes, va ! et lorsque tu y descendras, je te déchirerai comme une bête sauvage déchire sa proie. Je te ferai voir *ce que c'est que de perdre pour toujours une âme rachetée par le sang de Jésus-Christ !* »

Cette histoire s'est transmise de génération en génération. Puissent de là les jeunes gens apprendre de bonne heure le danger des fréquentations !

Un jeune homme et une jeune fille se fréquentaient comme ils ne devaient pas le faire. Tout à coup la foudre vint les frapper et les tuer tous deux ; et ils comparurent en même temps au tribunal de Jésus-Christ pour y rendre compte de leur mauvaise fréquentation. « *N'allez pas dans la voie de la perdition.*[1] »

(1) Eccli. XXXII, 25.

CHAPITRE VII.

LES MARIAGES MIXTES.

Le mariage mixte. — Une jeune fille allait souvent à la danse. Un soir, dans un bal, elle fit la connaissance d'un jeune homme protestant. Ils dansèrent et causèrent ensemble ; le temps s'écoulait et il se faisait tard. Enfin le jeune homme demanda la fille en mariage ; elle hésita pendant quelques instants, car elle se souvenait que son curé avait souvent dit que c'est une chose très-mauvaise pour les catholiques de se marier avec des protestants ou avec des membres de toute autre religion, et que Dieu ne bénit pas ces mariages. N'importe ; elle finit par répondre « Oui, » et elle promit le mariage. Pouvait-il en être autrement dans un bal? Le mauvais esprit qui règne dans de semblables réunions la porta à répondre ainsi. L'ange gardien que Dieu lui avait donné pour la protéger et *la garder dans toutes ses voies,*[1] n'était pas avec elle : comment aurait-il pu aller dans une salle de danse? Aussi, quand bien même elle eût pensé à dire une petite prière à son bon ange avant de donner une réponse d'où dépendait son bonheur ou son malheur futur, il n'était pas là pour l'écouter. Mais on ne pense pas à cela dans un bal.

Avant le mariage, le jeune homme fit beaucoup de belles promesses. Sa future ira à la messe tous les dimanches et lui-même l'y accompagnera ; les enfants seront tous baptisés par le prêtre catholique et élevés catholiquement ; très-probablement lui-même se fera catholique, etc. — Le mariage eut lieu, un mariage conclu dans un bal, un mariage avec un jeune homme protestant.

Après le mariage. — Ce fut un jour beau et brillant que le jour du mariage ; mais déjà des nuages épais s'amoncelaient à l'horizon. Le jeune homme se montra aimable envers sa femme pendant quelques mois ; cependant parfois il avait avec elle quelques petits désaccords. Il oublia peu à peu ses promesses ; il alla même jusqu'à la frapper parce qu'elle voulait aller à l'église catholique le dimanche. Quelquefois il jetait au feu son livre de prières et parlait contre les enseignements de l'Eglise catholique. La pauvre femme gardait le silence et prenait patience, reconnaissant que Dieu la punissait justement d'avoir épousé un protestant. *L'homme est puni par où il pèche.*[2] Le mariage était fait ; on ne pouvait pas le défaire.

(1) Ps. xc. 11.

(2) Sag. xi, 17.

Enfin l'épais nuage était arrivé, il creva! Le mari protestant rentre un jour pour dîner. Il se met à table et commence son repas. Les mets ne sont pas de son goût; une colère sombre paraît sur son visage. Il garde le silence pendant quelque temps; tout à coup il se lève le couteau en main, la rage dans le cœur et la fureur dans les yeux; il se met à injurier sa femme : « Bête de papiste, s'écrie-t-il, je vais te percer de mon couteau, et t'enlever toutes les gouttes de sang papiste qui coule dans tes veines. » — La pâleur de la mort s'empare de la pauvre femme; elle tombe évanouie de frayeur.

Elle recouvra ses sens, mais ce ne fut que pour vivre encore un jour ou deux. Elle mourut de la terrible secousse qu'elle venait d'éprouver! Et maintenant son corps repose contre le mur d'un cimetière catholique dans le Lancashire. Ainsi finit ce mariage conclu dans un bal, ce mariage d'une catholique avec un protestant. Les personnes qui ont à cœur leur propre bonheur ne se marieront jamais avec ceux qui ne sont pas catholiques. Soyez-en bien sûrs, si vous contractez des mariages avec eux, *ils deviendront à votre égard comme un piége, comme un filet, comme des pointes qui vous perceront les côtés, comme des épines dans vos yeux.*[1] — L'Eglise de Jésus-Christ abhorre ces mariages. Les évêques élèvent la voix contre ces unions. Lorsque deux personnes ne peuvent pas être d'accord au sujet de la chose la plus importante de toutes, la religion, s'entendront-elles pour les autres choses? « *Quel accord peut-il y avoir entre Jésus-Christ et Béliab? Quelle société entre le fidèle et l'infidèle.*[2] » Que peut-on attendre de ces mariages sinon une vie pleine d'amertume et de discorde? Comment les enfants de ces époux pourront-ils avoir de solides principes de religion, lorsqu'un des auteurs de leurs jours est sans cesse occupé à détruire ce que l'autre édifie? Aussi voyons-nous par expérience que les mariages mixtes sont rarement heureux et que la fin en est généralement déplorable, parce que, n'étant pas selon la volonté de Dieu, ils ne sont pas accompagnés de ses bénédictions.

Si l'on exhorte les catholiques à ne se marier qu'avec des catholiques, on leur recommande également de ne point épouser des ivrognes ou des personnes de mauvaise conduite. Ceux ou celles qui le font auront très-probablement lieu de s'en repentir plus tard, c'est-à-dire lorsqu'il sera trop tard.

(1) Jos. XXIII, 13.

(2) II. Cor. VI, 15.

CHAPITRE VIII.

L'ÉMIGRATION.[1]

Les dangers de l'émigration. — Ceux qui quittent leur pays pour aller en Amérique, en Angleterre, à Liverpool, à Londres, en Australie, en Californie, etc., rencontrent deux grandes occasions de péché : *la première* les expose à négliger leurs devoirs religieux, *la seconde* à perdre la foi. Voici comment les choses se passent. Une famille se transporte, par exemple, en Amérique. Là, les émigrés se fixent quelque part à la campagne loin de toute église. Ils ne vont pas à la messe, ils ne reçoivent pas les sacrements, ils oublient les jours de jeûne, ils oublient tout. Peu à peu ils deviennent comme des païens ; ils sont sans aucune religion. Les enfants sont envoyés à l'école du voisinage où l'on n'enseigne aucune espèce de religion ; bien plus, le grand nombre des enfants de l'école étant protestants, il arrive que les enfants catholiques deviennent bientôt protestants. En quelques années, toute la famille est païenne ou protestante. C'est ainsi que des milliers et des milliers d'Irlandais catholiques ont perdu la foi par suite de l'émigration.

Prenez un autre exemple. Une famille quitte l'Irlande pour aller demeurer à Londres ou à Liverpool. Arrivée en Angleterre, elle y sera peut-être six mois avant de savoir où est la chapelle catholique. Quand elle le sait, elle songe à aller à la messe le dimanche suivant. Tandis que, dans la famille, on est entrain d'agiter cette question, Biddy la plus proche voisine ouvre la porte et entre. Apprenant que ses voisins se proposent d'aller le dimanche à la chapelle : « Oh ! n'allez pas à la messe, dit-elle, soyez sûrs que toutes les Anglaises, en vous voyant dans les rues le dimanche sans châles et sans chapeaux, se moqueront de vous. » — Et alors on se détermine à ne pas aller à la messe aussi longtemps que les filles n'auront pas de châles et de chapeaux. Mais les châles n'arrivent jamais, et ainsi on ne va jamais à la messe. Noël et Pâques arrivent ; on se rappelle qu'on

(1) Comment ne pas appliquer ce qui va être dit à cet engouement qui entraîne les gens de la campagne vers les grandes villes, telles que Paris, Lyon, Lille, etc. ? Combien de jeunes gens, combien de jeunes filles surtout ont perdu la foi et l'innocence pour s'être éloignés de leurs villages ! La plupart en définitive n'en deviennent pas plus riches. S'ils gagnent plus d'argent, ils le dépensent à mesure.
LE TRADUCTEUR.

doit aller à confesse. En Irlande, le curé vient dans la localité, tout près des endroits habités pour entendre les confessions; mais en Angleterre, ce n'est pas la coutume que les prêtres aillent s'établir si près des habitations, de sorte qu'on ne va jamais à confesse.

Histoire de Rose-Anne. — Ce n'est pas encore là le pire de l'émigration. Ecoutez, jeunes filles qui pensez améliorer votre position en quittant l'Irlande et en vous établissant dans un autre pays. Il faut que vous soyez prévenues du danger, de peur que vous n'en ayez connaissance trop tard. Prêtez donc l'oreille et écoutez l'histoire d'une jeune fille, appelée Rose-Anne, qui avait quitté l'Irlande pour se rendre à Londres. Son père et sa mère crurent qu'elle y gagnerait plus d'argent que dans leur pays, que peut-être elle se ferait une belle position. En Irlande, elle était vertueuse, fidèle au devoir de la prière et à la fréquentation des sacrements; elle s'éloignait en même temps des mauvaises compagnies.

Au moment où elle quitta sa famille, elle avait très-peu d'argent; elle n'avait guère que ce qui était nécessaire pour payer son voyage. Elle ne connaissait personne à Londres, excepté une certaine Maggy Mac Gouran, amie de sa mère, que l'on croyait demeurer près de la ville; en quel endroit? Personne ne le savait. Le paquebot sur lequel s'était embarquée Rose-Anne arriva aux docks de Londres au milieu d'une nuit froide et sombre de novembre. Rose avait froid et était malade; car elle avait eu le mal de mer. Elle souffrait en outre du mal du pays, regrettant mille fois de n'être pas restée dans sa chère Irlande. Mais elle était maintenant à Londres, sur le quai, tenant en main un paquet qui renfermait tout ce qu'elle possédait. Il était temps qu'elle découvrit le lieu où demeurait Maggy Mac Gouran. Elle essaya deux ou trois fois de parler à quelques passants inconnus, pour s'informer où elle pourrait trouver Maggy; mais personne ne faisait attention à elle, tous se hâtaient de poursuivre leur chemin.

Il y avait cependant un œil qui était fixé sur Rose : c'était un œil diabolique; mais elle ne s'en apercevait pas. Enfin un individu vient à elle : c'était précisément celui qui avait jeté sur elle un œil de convoitise. « Mademoiselle, lui dit-il doucement, il fait bien froid cette nuit, n'est-ce pas? Vous venez peut-être de l'Irlande? » — « Oui, répond Rose, et je commence à regretter de l'avoir quittée pour venir ici. » — « Où allez-vous cette nuit, lui dit l'étranger? » — « Je vais chez Maggy Mac Gouran; peut-être savez-vous où elle demeure et pourriez-vous m'indiquer le chemin que je dois prendre; je vous en remercierais mille fois. » — « Il serait impossible, répond l'inconnu, de découvrir cette nuit la maison de cette personne : il commence à faire très-noir; mais je serai heureux de vous trouver un logement

où vous serez très-bien traitée. » — « Et comment pourrais-je payer mon logement, dit Rose ; je n'ai plus que quelques sous? » — « N'importe ; venez avec moi, ne vous inquiétez pas, tout ira bien. » — Cet homme paraissait prendre intérêt à Rose ; il lui parlait avec tant de douceur, qu'elle se dit à elle-même : « Vraiment, ces Anglais ne sont pas après tout si mauvais. » — Elle suit son guide à travers bien des rues, des passages, des cours, jusqu'à ce qu'enfin elle arrive à la maison où on veut la faire loger. C'était une grande maison située sur un terrain bas, non loin de la Tamise. L'inconnu donne un fort coup de marteau à la porte ; celle-ci s'ouvre aussitôt.

Sort de Rose à Londres. — Rose entre et se trouve dans une maison confortable au delà de tout ce qu'elle avait vu en Irlande. Cependant elle éprouve un sentiment dont elle ne peut se rendre compte. Il lui semble que quelque chose lui dit intérieurement qu'elle ne devrait pas être dans cette maison. Peut-être était-ce la voix de son ange gardien. On lui offre du thé et des boissons. Depuis lors on n'entendit plus parler de Rose. Maggy Mac Gouran avait, il est vrai, reçu d'Irlande une lettre qui lui annonçait l'arrivée de Rose à Londres ; étant allée à sa recherche, elle avait trouvé le vaisseau qui l'avait amenée. Le capitaine lui dit que Rose avait abordé au quai saine et sauve ; mais ce fut tout ce qu'elle put savoir.

Un jour, une personne qui avait connu Rose en Irlande, traversa par hasard une rue longeant la Tamise, dans laquelle se trouvait une maison connue dans tout le voisinage comme le vestibule de l'enfer. Or, au moment même où cette personne passait, la porte de cette affreuse maison s'ouvrit : Rose elle-même en sortait. La personne en put à peine en croire ses yeux. « Serait-ce bien Rose? se dit-elle ; oui, c'est elle bien certainement! » — Elle court à elle et lui dit : « Comment! c'est vous qui demeurez dans une maison semblable! » — « Hélas! dit Rose, je sais fort bien dans quelle espèce de maison je me trouve ; mais maintenant il est trop tard. *J'ai été trompée!* » — « Mais, dit la personne, quittez cette maison, tout de suite. Venez avec moi ; je vous aiderai à retourner en Irlande! » — « Non, répond Rose ; c'est impossible, il est trop tard! Je serais trop honteuse de rentrer maintenant en Irlande. Je ne pourrais plus supporter les regards de mes parents et de mes amis! »

Voilà la belle position que Rose s'était faite en quittant l'Irlande et en allant à Londres! Pères et mères, est-ce là procurer de l'avancement à vos enfants? Est-ce là une position à envier pour vos filles?

Restez en Irlande. — Quand même ce qui arriva à Rose ne serait qu'une rare exception, ce que j'ai dit suffirait déjà pour faire tomber bien des illusions ; mais les rues de Londres, de Liverpool, de New-York, de la Californie, de l'Australie, comp-

tent par milliers de ces pauvres créatures, qui, comme Rose, furent tout d'abord l'ornement de l'Irlande, et qui sont maintenant l'opprobre de la terre. Pères et mères irlandais, êtes-vous donc complètement insensés pour conduire ainsi vos filles à une perte certaine? Il vaudrait mille fois mieux retenir vos enfants en Irlande et les occuper à travailler dans les champs ou ailleurs pour gagner un modique salaire. Au moins ils conserveraient la foi et l'honnêteté de leurs ancêtres avec l'assurance de leur salut éternel. Si cependant il faut absolument qu'ils émigrent, qu'ils aillent du moins dans un endroit où il y a une église, où ils pourront assister à la messe et croître dans la foi de leurs pères et dans la religion de Jésus-Christ. Surtout n'envoyez pas vos filles dans un autre pays *toute seule*, et livrées à elle-mêmes. Rendez-vous compte, avant leur départ, de chaque pas qu'elles feront lorsqu'elles auront mis pied à terre, de la personne qui les recevra sur le quai, du lieu où elles doivent se rendre, de ce qu'elles auront à faire, de la maison où elles seront placées. Ne les exposez pas au milieu de cette foule de mécréants et de misérables qui, avec des yeux diaboliques, sont à la piste d'une proie, ourdissant déjà la perte de leur victime.

Mais la perdition des émigrants ne commence pas toujours sur les quais; quelquefois elle commence sur le navire même qui les transporte.

Perdition à New-York. — Nous puisons dans un journal le récit suivant. Pendant l'été de 1857, cent vingt filles environ se rendirent d'Irlande à New-York. Elles s'embarquèrent ensemble à Liverpool. Lorsque le navire arriva à destination, que devinrent, pensez-vous, toutes ces jeunes filles? Douze d'entr'elles quittèrent le vaisseau pour entrer en service; les autres, c'est-à-dire cent huit, aboutirent à une fin des plus malheureuses et des plus misérables. Elles restèrent à bord du navire. Quelques-unes avaient formé des liaisons avec les marins et les passagers; d'autres, dit-on, y furent retenues par force et enfermées. Au bout de quelques jours, on les laissa débarquer peu à peu; on prit à tâche de les placer dans des maisons où en peu de temps elles perdirent leur honneur et leur âme! — Jeunes filles d'Irlande, si c'est là l'émigration, que Dieu vous en préserve! *N'allez pas dans cette voie de la perdition.*[1]

(1) Eccli. XXXII, 25.

CHAPITRE IX.

MOYENS D'ÉCHAPPER AUX DANGERS.

Vous voyez maintenant quelle multitude de tentations vous êtes exposés à rencontrer partout. Que devez-vous donc faire pour en triompher?

1° *Ne vous exposez point à la tentation.* — Tout ce que vous avez à faire au sujet de la tentation peut se résumer en un mot : fuir. — Ne vous exposez point au danger: évitez les occasions du péché. Fuyez, fuyez, fuyez. Jeunes gens et vieillards, garçons et filles, maîtres et serviteurs, patrons et ouvriers; quelle que soit votre profession ou votre emploi; que vous demeuriez à la ville ou à la campagne, au nord ou au sud, à l'est ou à l'ouest, ne vous exposez pas à la tentation. Craignez-la comme on craint le glaive d'un assassin, ou le dard du serpent, ou la gueule du lion.

2° *S'il vous vient une tentation subite ou imprévue, prenez la fuite* comme fit le chaste Joseph en Egypte.[1] La personne qui le tentait vint à lui subitement, à l'improviste, au moment où il y pensait le moins. Que fit-il? s'entretint-il avec elle? Non. — Resta-t-il à l'endroit où il se trouvait en ce moment? Non. — Que fit-il donc? — Il prit la porte et s'enfuit du plus vite qu'il lui fut possible. Il ne cessa de courir que lorsqu'il fut bien loin. Alors il se rappela qu'il avait laissé son manteau en arrière. Il en avait absolument besoin. Que pouvait-il faire sans son vêtement? On allait rire de lui si on le voyait sans son manteau. — Revint-il sur ses pas pour le prendre? Non. — Et pourquoi? Parce qu'il savait que le salut de son âme lui était encore plus nécessaire que son manteau; il craignait qu'en retournant vers la tentation, même pour une si bonne raison, Dieu ne lui donnât point la grâce d'y résister une seconde fois.

Mon enfant, Dieu vous a donné des pieds; donc si une tentation soudaine se présente, faites usage de vos pieds pour fuir au plus vite. Mais si vous ne pouvez pas vous enfuir, que devez-vous faire?

3° *Criez au secours!* à défaut d'autre moyen d'échapper au danger. — Deux hommes pervers vinrent tenter Suzanne au moment où elle s'y attendait le moins et où elle était seule dans le verger.[2] — Que fit-elle? Prit-elle la fuite? — Non, elle ne le

(1) Gen. XXXIX. (2) Dan. XIII.

pouvait pas : la porte était fermée. — Que fit-elle donc? Elle se mit à crier aussi fort qu'elle put; ainsi elle échappa aux attentats de ces misérables. Mon enfant, si vous ne pouvez pas prendre la fuite pour échapper à une tentation subite, Dieu ne vous a-t-il pas donné une langue pour crier? — Sachez du reste que, si vous étiez tout à coup entraîné au mal sans le savoir ou sans le vouloir, et que vous fissiez tout ce qui est en vous pour résister, il n'y aurait point de péché pour vous; car vous n'y donneriez point votre consentement. Un vendredi, les persécuteurs de l'Eglise mirent par force de la viande dans la bouche d'un saint homme. Il fit tout ce qu'il put pour résister; par conséquent il ne fut nullement coupable devant Dieu.

Le grand moyen d'échapper aux dangers de pécher, c'est d'éviter les personnes, les objets, les lieux qui peuvent être pour vous l'occasion d'une grave tentation : *N'allez pas dans la voie de la perdition.*[1]

Le fou. — Le muet. — L'estropié. — L'insensé cède aussitôt et avec joie à la séduction, comme un bœuf qu'on mène à la mort.[2] Jeune homme, jeune fille, qui vous êtes laissé entraîner au péché, vous dites pour excuse : « C'est quelqu'un qui m'y a porté. » — Mais, dites-moi, Dieu vous a-t-il donc créés *fous, idiots,* assez peu intelligents, pour que vous ignoriez la malice de ce à quoi on vous engageait? Dieu vous a-t-il créés *muets,* au point que vous ne puissiez pas répondre « Non, » à celui qui vous propose le mal? Vous a-t-il créés *estropiés,* de manière que vous ne puissiez pas vous retirer et aller à vos occupations, lorsque vous apercevez le danger de pécher? *Qui aura pitié de l'enchanteur, lorsqu'il sera piqué par le serpent, et de tous ceux qui s'approchent des bêtes, lorsqu'ils en seront mordus? Ainsi on n'aura point compassion de celui qui s'associe avec le méchant et qui se trouve enveloppé dans le châtiment de ses péchés.*[3]

Le dernier mot. — Encore une fois donc, *fuyez.* Evitez les cabarets, les débits de boissons, les guinguettes et tous les lieux qui portent à l'ivrognerie. Evitez les bals, les cafés chantants, les champs de courses et de joutes. Soyez sur vos gardes dans les marchés et les foires. Jetez au feu les mauvais livres, les livres de devins, de diseurs de bonne aventure. Fuyez toutes les compagnies que vous savez être si dangereuses pour vous. Eloignez-vous de cette personne et ne lui parlez plus. Mettez fin à ces correspondances qui vous ont fait tant de mal. Brûlez ces lettres que vous conservez si soigneusement. Détruisez ce portrait qui vous donne tant de mauvaises pensées. — Il y a sur une table une bougie allumée : un moucheron vient voltiger autour de la flamme de cette bougie; il s'en approche de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin il se jette dans la flamme qui le brûle et lui donne la

(1) Eccli. XXXII, 25. (2) Prov. VII, 22. (3) Eccli. XII, 13.

mort. Vous dites que ce moucheron n'avait pas la connaissance du danger qu'il courait, et que c'est pour cela qu'il s'est jeté dans le feu. Mais, mon enfant, Dieu vous a donné à vous la raison et le bon sens pour que vous sachiez distinguer le danger. Faites donc usage de votre raison pour l'éviter ; car « celui qui aime le danger y périra. »

Un jour, un navire voguant sur la mer fut jeté sur un rocher et s'y brisa. Les marins se sauvèrent à la nage. Lorsqu'ils prirent terre, leur première parole fut celle-ci : « Certes ! nous nous garderons bien désormais de nous approcher de ce rocher ! » Mon enfant, cette personne, — vous savez qui je veux dire, — est pour vous ce rocher. Votre âme a souvent fait le naufrage du péché mortel en sa compagnie. Fuyez-la donc.

C'était par une journée glaciale de décembre. Un petit enfant se chauffait les mains près du feu. Il était si ardent à se chauffer qu'il se laissa tomber sur les barres brûlantes qui entouraient le feu, et se brûla affreusement. — Il se dit ensuite : « A l'avenir, je ne m'y laisserai plus prendre ; je me tiendrai à distance du feu. » — Comme cet enfant brûlé redoute le feu et se tient à distance, vous, mon enfant, tenez-vous à distance de la tentation qui est pour vous un feu bien dangereux.

Fuyez — Fuyez — Fuyez !

« *Celui qui aime le danger, y périra.*[1] »

(1) Eccli. III, 27.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

LIVRE VII.

La mort.

CHAPITRE I.

LA MAISON DE LA MORT.

La maison d'une personne mourante. — La jeune Marie habitait Limerick, qui est une des grandes villes d'Irlande. Elle avait passé un mois près de la mer et venait de rentrer chez elle. A peine y est-elle arrivée, qu'on lui remet une lettre. Une tante lui annonçait que sa cousine Jeanne, souffrante depuis longtemps, était plus mal et la priait d'aller la voir. Marie se rend donc aussitôt chez sa tante. Elle monte à la chambre de sa pauvre cousine et la trouve étendue sur le lit d'où elle ne devait plus se lever. Le prêtre était déjà venu lui administrer les derniers sacrements. Elle aperçoit là plusieurs personnes entourant le lit de la malade. Ces personnes ne parlent pas, mais considèrent Jeanne ou se regardent les unes les autres, comme pour deviner leurs sentiments mutuels. Tout à coup on sonne à la porte, puis on entend des pas sur l'escalier. La porte de la chambre s'ouvre, le médecin entre. Les parents de Jeanne l'avaient envoyé chercher en toute hâte, dès qu'ils avaient vu le changement survenu en elle.

Ordinairement les malades sont contents de voir le médecin, parce qu'ils pensent qu'il les guérira. Il en fut autrement de Jeanne. Elle avait les yeux voilés ; peut-être ne pouvait-elle plus voir ceux qui la visitaient. Le docteur la considère en silence pendant quelques minutes; puis prenant sa montre, il compte les pulsations du pouls de la malade; il ne peut que constater qu'elle se meurt. *Les douleurs de la mort l'ont environnée.*[1] La mort appesantit sa main sur elle; on ne peut s'y méprendre. *Vous changerez son visage, et vous la ferez sortir de ce monde.*[2]

(1) Ps. XVII, 5.

(2) Job. XIV, 20.

Le visage de Jeanne devient de plus en plus pâle; elle a les mains et les pieds glacés, les lèvres bleuâtres, les yeux vitreux, le pouls presque éteint. — « Elle se meurt, dit le prêtre; mettons-nous à genoux et récitons les prières des agonisants. » — *Daignez la consoler à la sortie de son esprit.*[1] — Le scapulaire et la médaille bénite que Jeanne porte au cou sont bien mis en ordre; elle a son chapelet roulé autour du bras, et dans la main une petite croix bénite pour la bonne mort. Près de son lit se dresse un petit autel, sur lequel on voit deux chandelles allumées, un crucifix et une statue de la sainte Vierge. L'autel est placé de manière que Jeanne puisse le voir facilement. On l'asperge d'eau bénite et le prêtre commence les prières des agonisants.

« Ame chrétienne, dit-il, sortez de ce monde au nom de Dieu le Père tout-puissant, qui vous a créée; au nom de Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous; au nom du Saint-Esprit, qui vous a sanctifiée; au nom des anges et des archanges.

» O Dieu miséricordieux, regardez Jeanne votre servante et exaucez sa prière, afin que tous ses péchés lui soient pardonnés. Nous vous recommandons, Seigneur, l'âme de votre servante Jeanne, pour laquelle Jésus est mort. Souvenez-vous, Seigneur, que Jeanne est votre créature, qu'elle n'a point été créée par d'autres dieux que vous, seul Dieu vivant et véritable. Quoique votre servante ait péché, cependant elle n'a point renié le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit; mais elle a cru en vous et vous a adoré. Que les cieux lui soient ouverts et que les anges se réjouissent avec elle. Que les anges viennent à sa rencontre et la conduisent au paradis. Que tous les Saints de Dieu prient pour elle! »

Alors le prêtre rappelle à la malade, d'une voix calme et douce, *les quatre grandes vérités de notre sainte foi :* 1° Qu'il n'y a un seul Dieu; 2° Qu'en Dieu il y a trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; 3° Que Dieu le Fils, la seconde personne, s'est fait homme et est mort pour nous sauver; 4° Que Dieu récompense les bons dans le ciel et punit les méchants en enfer. — Il lui suggère ensuite un *acte de contrition* en disant : « O mon Dieu, j'ai un extrême regret de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon, et je ne veux plus pécher. » — Puis, un *acte de résignation,* en ces termes : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite! Je veux mourir, parce que je mérite la mort à cause de mes péchés. Je veux mourir, parce que telle est votre volonté. » Il est vrai que la mourante semble n'avoir plus assez de connaissance pour comprendre ce que dit le prêtre; mais le prêtre sait qu'on ne saurait rien suggérer de mieux à une personne arrivée à ses derniers moments. Il sait aussi que souvent, lorsqu'on croit qu'une personne mourante n'a plus la

(1) Eccli. XXXVIII, 24.

connaissance, ces actes ne laissent pas de faire une profonde impression sur son âme.

Après ces prières et ces actes, un moment de silence règne dans la chambre. Soudain Marie tressaille; quelque chose l'a effrayée : la respiration de sa pauvre cousine a changé. Vous croiriez entendre le bruit que fait une eau courante, lorsqu'elle rencontre un obstacle qui l'arrête. C'est le râle de la mort, c'est-à-dire la respiration de ceux qui sont sur le point de mourir. La lumière du jour qui tombe en ce moment pour la dernière fois sur le visage pâle de la moribonde, ne ressemble plus à celle des jours précédents. Cette lumière a quelque chose de triste et de lugubre : c'est *l'ombre de la mort!* Tout à coup une pâleur effrayante passe, rapide comme l'éclair, sur la figure de la mourante. *C'est la mort!* — Jeanne est morte! Son âme est partie! — *Et ce sera fait soudain, sur-le-champ.*[1]

« Mettons-nous à genoux, dit le prêtre, et prions pour son âme :

» Venez, Saints et Anges de Dieu, dit-il avec l'Eglise recevez son âme et présentez-la devant la face du Très-Haut. Nous vous recommandons, ô Seigneur, l'âme de votre servante Jeanne, afin que, morte à ce monde, elle puisse vivre près de vous; quels que soient les péchés qu'elle puisse avoir commis par suite de la fragilité humaine, pardonnez-lui dans votre bonté miséricordieuse. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. — Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel et que la lumière perpétuelle luise pour elle. Qu'elle repose en paix. Ainsi soit-il. »

Marie considère encore une fois sa cousine. Son cadavre est là; mais son âme où est-elle? Elle est allée dans la maison de son éternité rendre compte à Dieu de toutes ses pensées, de toutes ses paroles et de toutes ses actions. Elle a tout quitté, tout perdu : père, mère, frères, sœurs, vue, ouïe, parole, argent, divertissements. *Toutes ces choses ont passé comme une ombre, comme un vaisseau qui fend les flots et dont, aussitôt qu'il est passé, on n'aperçoit plus la trace.*[2] Elle n'a emporté avec elle que ses œuvres bonnes ou mauvaises. *Et Dieu rendra à chacun selon ses œuvres.*[3]

La chambre mortuaire. — Le lendemain, Marie se rend encore chez sa tante. En approchant de la maison, elle lève les yeux; cette maison à un aspect étrange qui attire l'attention de tous les passants. Peu de personnes y entrent ou en sortent. Une seule fenêtre reste entr'ouverte; toutes les autres sont fermées et de chacune pend un store blanc. Point de bruit à l'intérieur, tout y est calme et silencieux! Ah! c'est *la maison de la mort!*

Marie entre. Suivons-la, montons avec elle dans la chambre mortuaire; car peut-être y recevrons-nous une leçon qui vaudra

(1) Is. XXIX, 6. (2) Sag. V, 9-10. (3) Matth. XVI, 27.

la peine d'être recueillie. Il y a dans la chambre une demi-obscurité, qui au premier abord incommode les yeux de ceux qui viennent de la lumière du jour. Peut-être a-t-on craint que quelque personne ne fût trop impressionnée en voyant tout d'un coup le spectacle de la mort. Ceux qui sont là ne se meuvent que lentement; s'ils parlent, ce n'est qu'à voix basse, comme s'ils craignaient de réveiller la jeune fille qui s'est endormie de son dernier sommeil! A travers une demi-obscurité, vous voyez quelque chose de blanc. Qu'est-ce donc? C'est un lit couvert d'un drap d'une blancheur éclatante. Sur ce lit est couché le corps inanimé de Jeanne. Tout près du lit, on voit encore le petit autel dressé pour le moment de sa mort; la clarté des cierges qui brûlent va se refléter sur son visage pâle. Approchez et regardez ce cadavre. Considérez-le bien : il n'ouvre pas les yeux pour vous regarder. Oh! comme il est pâle, raide, immobile! Vous diriez presque qu'il va encore respirer; mais il ne respirera plus.

Quel changement dans cette maison! Il y a à peine quelques jours, on y faisait de la musique, on s'y réjouissait, on festoyait, on causait, on se divertissait. Et maintenant... Est-il donc venu ici quelque grand prédicateur? Sont-ce ses discours qui ont changé cette maison de joie en une maison de deuil? — Oui, un grand prédicateur a passé par cette maison : ce prédicateur, c'est la mort! Son discours n'est pas encore terminé. Ecoutez, car il prêche encore : « Regardez, vous dit-il, regardez ces yeux enfoncés; regardez ces tempes creuses, ces lèvres sans souffle; regardez cette chevelure encore trempée de la sueur froide de la mort; regardez ce corps raide, sans mouvement et sans vie comme un bloc de pierre! *Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.* »

Le cercueil. — La tombe. — Quelques jours après, Marie retourne encore chez sa tante mais elle n'y trouve plus le même silence. Au moment où elle entre dans la maison, elle entend un bruit comme celui d'un marteau qui retentit dans la chambre mortuaire. — Le menuisier en effet avait été appelé; il avait pris la mesure du cadavre, et il était retourné chez lui pour faire une espèce de boîte noire, un *cercueil* pour Jeanne; cet ouvrage terminé, il l'avait apporté à la maison. — Les frères et sœurs de Jeanne pleurent. Ah! c'est qu'on leur a dit de regarder pour la dernière fois leur pauvre sœur morte, avant qu'on ferme le cercueil pour toujours. — Et maintenant le menuisier est occupé à clouer le couvercle du cercueil. C'est là le bruit que Marie entend en entrant dans la maison.

Tous ceux qui passaient le lendemain devant la maison de la défunte s'apercevaient bien vite d'un changement. On ne voyait plus les stores blancs aux fenêtres. La pauvre Jeanne avait été portée au cimetière, et elle était sous terre dans une fosse profonde, dans un tombeau, attendant les vers qui allaient la dévo-

rer, attendant pour plus tard la trompette de l'archange qui, à la fin du monde, ressuscitera les morts. Alors son corps sera brillant et magnifique, ou horrible et repoussant, selon qu'elle sera du nombre des bons ou du nombre des méchants.

CHAPITRE II.

LA MORT SUBITE. — QUAND MOURREZ-VOUS?

La mort subite. — Ce qui est arrivé à Jeanne peut vous arriver l'année prochaine et même cette année. Peut-être même l'ombre de la mort tombera-t-elle sur vous ce mois, cette semaine, aujourd'hui. La mort vient, comme un voleur de nuit, lorsque nous n'y songeons pas. *Ne vous glorifiez pas pour le lendemain,* vous dit l'Ecclésiastique.[1]

Il y avait à Liverpool un petit garçon fort sage qui assistait tous les jours à la mission des enfants. Déjà, il avait reçu son billet de communion. Le samedi soir, veille de la communion générale, l'instruction était commencée, et la place du petit garçon était vide. C'était étonnant; car il n'avait manqué à aucun exercice de la mission. L'instruction se termine, point de petit garçon; seulement quelqu'un vient demander des prières pour le pauvre enfant. Qu'était-il donc arrivé? Le petit garçon s'était mis en route pour venir à l'église; il avait en poche son billet de communion. Sur son chemin, un bruit semblable à celui d'un chariot se fit entendre derrière lui; mais très-probablement il ne l'entendit pas. C'était réellement un char qui courait rapidement dans l'obscurité. Arrivé tout près de l'enfant qui ne se doutait de rien, le char le heurta en passant, le renversa et l'écrasa. On accourut, mais on ne relèva qu'un cadavre : le pauvre enfant était mort.

Ainsi, vous le voyez, nous qui sommes maintenant pleins de vie, nous pouvons être morts en un instant! Oh! que la mort a vite frappé son coup! Elle frappe tantôt le nouveau-né, tantôt l'enfant; ici le jeune homme, là l'homme fait ou le vieillard à cheveux blancs. Chaque jour, la mort enlève de ce monde quatre-vingt mille hommes; chaque année, trente millions sont jetés par elle dans le tombeau. *Mes jours ont été retranchés plus vite que le fil de la toile n'est coupé par le tisserand.*[2]

Quand mourrez-vous? — Il est arrêté que les hommes mour-

(1) Eccli. XXVII, 1. (2) Job. VII, 6.

ront une fois.[1] — Dieu a fixé l'année de votre mort. Quelle sera cette année? Vous ne pouvez la connaître exactement; mais vous pouvez en savoir quelque chose. Lorsque vous serez mort, on enverra une lettre de faire part à vos amis. Dans cette lettre on écrira quatre chiffres qui indiqueront l'année de votre mort. Quels seront ces quatre chiffres? Vous connaissez les deux premiers 18... ou 19..., mais les deux derniers vous les ignorez. — Vous ne savez pas non plus si vous mourrez pendant l'hiver, alors que la neige couvre le sol d'un voile blanc; ou à l'époque du printemps, alors que les feuilles des arbres se développent et que les fleurs s'épanouissent; ou au milieu des chaleurs de l'été; ou en automne, lorsque les fruits sont arrivés à leur maturité.

Quel jour de la semaine sera le jour de votre mort? Vous ne savez pas si ce sera le dimanche, le lundi, le mardi, le mercredi, le jeudi, le vendredi, ou le samedi. Vous ne savez pas en quel jour vous mourrez; mais pour sûr, ce doigt effilé que vous voyez tourner sur le cadran de l'horloge, indiquant successivement chacune des heures du jour, ce doigt indique le moment de votre mort. — *Veillez, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure.*[2]

CHAPITRE III.

CE QUI PEUT ARRIVER.

Quelquefois, dit *saint Ignace,* à voir un moribond dont la figure se contracte et prend un air de terreur, à le voir agiter les mains à droite et à gauche, on s'imagine qu'il est sans connaissance; en réalité, ce sont les terribles tentations du démon qui sont la cause de ses frayeurs. — *Vous me troublerez par d'horribles visions.*[3]

D'après *saint Léonard,* une opinion commune, appuyée sur des faits nombreux et sur l'autorité de plusieurs saints Pères, enseigne qu'à l'approche de leurs derniers moments, les moribonds voient le démon de leurs propres yeux.

Saint Martin, à sa dernière heure, leva un peu la tête pour considérer le ciel. Il tint un moment les yeux fixés en haut; tout à coup on remarqua sur ses traits une impression de trouble et de crainte. Il ne regardait plus le ciel, mais quelque chose qui était près de lui, quelque chose d'effrayant! Qu'était-ce donc? — C'était son adversaire, le démon, *qui rode comme un lion*

(1) Hebr. IX, 27. (2) Matth. XXV. (3) Job. VII, 14.

rugissant, cherchant quelqu'un à dévorer.[1] « Bête cruelle, dit le Saint à Satan, pourquoi es-tu venu ici? tu ne trouveras ici rien qui t'appartienne. » A peine eut-il articulé ces mots, qu'il rendit le dernier soupir; les anges vinrent chercher son âme pour la porter au ciel.

Lorsque *le bienheureux Elzéar* entra en agonie, ce dernier combat du corps et de l'âme qui précède la mort, on le vit tout couvert d'une sueur froide et tremblant de la tête aux pieds. Soudain il se dresse, le regard effrayé et comme hors de lui-même : « Oh! s'écrie-t-il trois fois d'une voix terrible, si les hommes savaient quel cruel combat les démons livrent à l'âme au moment de la mort! »

A l'approche de la dernière nuit qu'il passa sur la terre, le *bienheureux Jean Berchmans* dit ces paroles : « Je sais que j'aurai cette nuit à lutter contre une grande tentation. » Il se prépara au combat par la prière et surtout par le recours à la très-sainte Vierge Marie, qui par sa puissance écrase la tête de l'antique serpent. — On ignore quelle fut sa tentation; mais on put en conjecturer la violence par la frayeur et le trouble qu'elle lui fit éprouver. A certains moments, il paraissait sommeiller; mais tout à coup on était surpris de voir son visage devenir rouge et tout en feu, et ses yeux se lever vers le ciel. « Non, s'écriait-il d'une voix effrayante, non, mon Dieu, je ne veux pas cela; je ne vous offenserai jamais! Marie, ma sainte Mère, ne permettez pas que j'offense votre Fils Jésus. J'aime mieux mille fois mourir! » Il répéta plusieurs fois ces paroles d'une voix si forte qu'on les entendait dans toute la maison. Tous accoururent dans sa chambre pour voir ce qui se passait. Alors saisissant son rosaire, son livre des Règles et ses reliques : « Voilà mes armes, dit-il; avec elles je lutterai contre le démon. » — Bientôt la tentation cessa; il parut heureux et mourut de la mort des saints.

Selon *saint Alphonse,* la maison d'un moribond est pleine de démons qui viennent pour le perdre. *Le diable vient en grande fureur, sachant qu'il n'a plus que peu de temps.*[2]

On rapporte de *saint André Avellin,* qu'au moment de sa mort, six mille démons accoururent pour le tenter. Le combat fut si rude que tous ceux qui étaient présents tremblaient de frayeur. Le visage du saint se gonflait et devenait noir; sa tête et tous ses membres s'agitaient fortement; des larmes coulaient de ses yeux. Au bout de quelques instants, on vit le saint tourner ses regards vers une image de la très-sainte Vierge, et aussitôt toute sa crainte disparut. Alors inclinant la tête devant Marie pour la remercier, il exhala son âme dans une paix céleste.

(1) I Petr. v, 8.

(2) Apoc. XII, 12.

CHAPITRE IV.

LA MORT DES MÉCHANTS.

Le vice dominant à l'heure de la mort. — Telle vie, telle mort. La mort des méchants est très-mauvaise.[1] La dernière nuit du pécheur est arrivée. — *Cette nuit on vous redemandera votre âme.*[2] — Le soleil s'est couché une dernière fois pour le pécheur; il ne verra plus son lever. Sa vie est comme le sablier au moment où presque tout le sable est tombé. Demain il sera dans l'autre monde. Regardez-le. Voyez comme il paraît inquiet! Qu'y a-t-il donc? — Ah! il voit quelque chose qui l'effraie. Ce sont tous ses péchés qui se dressent devant lui, — ils l'environnent, — ils sont affreux. — C'est aujourd'hui seulement qu'il voit ce qu'ils ont d'horrible et d'effrayant. Mais parmi ces spectres, il y en a un mille fois plus hideux que les autres : c'est *son vice dominant,* c'est ce péché mortel qu'il a commis si souvent chaque semaine, pendant de longues années, et qui, comme un serpent cruel, s'était fait de son cœur un repaire.

Mais écoutez! le pécheur parle à ces spectres qui l'entourent. « Qui êtes-vous? leur dit-il; d'où venez-vous? Que voulez-vous? » — Ils lui répondent : « Misérable, nous sommes les œuvres de tes mains. Nous sommes les péchés que tu as commis; nous sommes venus ici tout exprès pour toi; nous attendons ton dernier soupir pour t'accompagner ensuite! » Alors *le vice dominant,* ce monstre plus fort que tous les autres, s'agite pour le retenir sous sa tyrannie. Le pécheur voudrait bien s'en débarrasser, mais il ne sait quel moyen prendre pour y réussir; car jamais il ne l'a combattu. Ne pouvant supporter plus longtemps la vue horrible de ses péchés; il se tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; mais de quelque côté qu'il se tourne il ne voit qu'horreur. Bientôt retentit à son oreille un bruit semblable aux gémissements de quelqu'un qui est en proie à un cruel tourment. C'est la voix de l'ennemi de Dieu et des hommes, la voix du démon. Ecoutez ce qu'il murmure à l'oreille du pécheur mourant : « Pécheur, lui dit-il, telle vie, telle mort! Je suis l'esprit du mal, le tentateur. Dieu n'aura pas pitié de toi; tu m'as obéi sur la terre, tu m'obéiras dans l'enfer. J'attends ici que tu meures pour t'emporter au fond des abîmes! » — *Le diable est venu, plein de colère, sachant qu'il n'a plus que peu de temps.*[3]

(1) Ps. XXXIII, 21. (2) Luc. XII, 20. (3) Apoc. XII, 12.

Que fait le pécheur? — Pourquoi le pécheur ne fait-il rien pour sauver son âme? Considérez-le : point de prières sur ses lèvres, point de regards tournés vers le ciel. Mais pourquoi donc ne songe-t-il point à son salut? Pourquoi n'examine-t-il pas sa conscience? Pourquoi ne fait-il pas un acte de contrition? Pourquoi ne demande-t-il pas à se confesser? Ne sait-il pas qu'il devrait faire tout cela? — Certainement il le sait, et cependant il ne le fait pas. Pourquoi? Le voici. Il ne faisait rien de tout cela quand il était en bonne santé; maintenant qu'il est malade, mourant et qu'il a presque perdu l'usage de ses facultés, il éprouve une grande difficulté à commencer. Peut-être ne savez-vous pas combien il est difficile au moribond de faire quoi que ce soit pour son âme. Ecoutez le trait suivant.

Dans la vallée de Josaphat, à l'est de Jérusalem, il y a un tombeau. C'est celui d'un jeune homme beau et robuste qui vivait il y a environ trois mille ans. Il avait une chevelure longue et magnifique. Son nom était Absalon. Ce malheureux poussa l'esprit d'orgueil et d'insubordination jusqu'à se révolter contre son père et marcher contre lui à la tête d'une armée. Vaincu, il avait le visage pâle et défait, et prenait la fuite monté sur une mule qui courait à toute bride. Trois soldats le poursuivaient la lance à la main pour le tuer. — Absalon précipite sa course pour leur échapper; sa longue et belle chevelure flotte au gré des vents; voilà que tout à coup, au moment où il passe sous un grand chêne, ses cheveux s'embarrassent dans les branches.

Voyez comme la vanité peut causer la perte d'un homme. Pendant qu'il est ainsi suspendu entre le ciel et la terre, la mule continue sa course et le laisse accroché au chêne. Absalon voit un soldat se précipiter vers lui, la lance en avant, tout prêt à lui percer le cœur. Remarquez que le malheureux Absalon avait une épée au côté; pourquoi donc ne la tira-t-il pas pour couper sa chevelure et échapper au danger qu'il courait en ce moment? Pourquoi? On a souvent fait cette demande : Pourquoi ne prit-il pas son épée? — pourquoi ne coupa-t-il pas sa chevelure qui le liait au chêne? — pourquoi ne se sauva-t-il pas? — Voici la réponse. Ecoutez-la, vous qui vivez mal, en vous disant que vous vous convertirez à la mort. Absalon, effrayé du danger qu'il courait, ne songea même pas au moyen qui pouvait le tirer de cette extrémité. — Ainsi en est-il du pécheur qui touche à ses derniers moments. Dans son effroi, il n'a ni le souvenir, ni même la pensée de ce qui pourrait sauver son âme.

Peut-être vous trompez-vous. — Quelque bonne personne récite à voix basse un acte de contrition à l'oreille du pécheur mourant. Les lèvres de ce pécheur sont en mouvement, il répète les paroles qu'il a entendues. C'est bien; peut-être que Dieu aura pitié de lui à cause de son acte de contrition; mais *peut-être aussi vous trompez-vous.* Qui sait si le pécheur mourant ne

répète point cette formule du bout des lèvres seulement? Cet acte de contrition sort-il de son cœur? car quelquefois on prie des lèvres et non du cœur. — *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.*[1]

Voici la preuve qu'on peut se tromper en pensant que le pécheur mourant prie du fond du cœur. Saint Léonard parle de deux enfants qui étaient sur le point de mourir. L'un avait été très-bon, et l'autre très-méchant. Le prêtre se rend à leur chevet. Il offre à tous les deux le crucifix à baiser. L'enfant sage crache sur le crucifix et se tourne d'un autre côté; le méchant saisit le crucifix et le presse de la main. — Tous deux revinrent à la santé. Le prêtre demanda au premier pourquoi il s'était si mal comporté à l'égard du crucifix? — « J'étais presque sans connaissance, répondit-il, et ne distinguant pas ce qu on me présentait, je craignais que ce ne fût une tentation du démon. » — « Pour moi, dit le second, j'avais la main toute brûlante, et je pressai le crucifix pour la rafraîchir. »

La mort venue trop tôt, ou *négligence de la Messe et des Sacrements.* — *Le Seigneur dit à Satan : Voilà que Job est en ton pouvoir.*[2] — Si Dieu permit au démon de mettre la main sur Job qui était son serviteur fidèle, à bien plus forte raison lui donnera-t-il pouvoir sur les méchants. Il est souvent arrivé que des démons se sont attaqués aux corps aussi bien qu'aux âmes. Le livre de Tobie nous apprend que Satan reçut de Dieu la permission de tuer sept hommes pervers. Nous avons appris qu'un fait semblable est arrivé il y a quelques années. Un méchant homme affilié à la secte impie des francs-maçons, secte condamnée par l'Eglise, était resté de longues années sans entendre la Messe ni recevoir les Sacrements. Il avait même protesté plusieurs fois que jamais il ne se confesserait. — *Telle vie, telle mort.* — La maladie finit par l'étendre sur un lit de douleur. Comme la mort approchait, sa femme, bonne catholique, le pria de permettre qu'elle fît venir un prêtre. « J'ai vécu sans prêtre, répondit-il, je veux mourir sas prêtre. » Elle n'en continua pas moins à le conjurer avec larmes de permettre qu'elle appelât un prêtre. Cédant enfin aux instances de son épouse, il lui dit : « Eh bien! que le prêtre vienne. » Mais ces paroles, il les prononça en homme décidé à ne pas écouter le ministre de Dieu.

Le prêtre mandé arrive aussitôt. Sans perdre de temps, il demande où est le malade. « Il est en haut dans sa chambre, dit la femme ; veuillez monter et ouvrir la porte, vous le verrez. » — « Mais, ajoute le prêtre, est-il seul, absolument seul; car je vais le confesser? » — « Oui, lui dit-on; vous pouvez aller hardiment; il n'y a personne avec lui en ce moment. » — Le prêtre monte l'escalier; arrivé à une porte, il l'entrouvre et avance la

(1) Matth. xv, 8. (2) Job. ii, 6.

tête pour voir si c'est dans cette chambre que se trouve le malade. Il le voit en effet couché sur son lit; mais quel n'est pas son étonnement d'apercevoir près du lit, assis sur une chaise, quelqu'un qui est habillé de noir et qui de ses bras presse le cou du moribond! « C'est singulier, se dit le prêtre : on m'affirme que le malade est seul, et je vois près de lui un personnage habillé de noir qui le serre dans ses bras ! »

N'importe; il entre, il ferme la porte derrière lui, traverse la chambre en se dirigeant vers le moribond, et en tenant toujours les yeux fixés sur le personnage vêtu de noir qui se trouve à côté du lit. Arrivé vers le milieu de la chambre, chose étrange! il ne voit plus l'homme mystérieux. Il voit bien le siège qu'il occupait, mais plus personne n'y est assis; il regarde de tous côtés, mais nulle part il ne retrouve le personnage noir. S'il a quitté la chambre, il a dû passer à côté du prêtre pour se diriger vers la porte; mais le prêtre est bien sûr de ne l'avoir pas vu passer. De plus, il ne l'a pas perdu du regard, et il ne l'a pas vu changer de place; ce qui est certain c'est qu'il l'a vu assis sur la chaise, et tout à coup en un clin d'œil, il a disparu! « Quoi qu'il en soit, se dit le prêtre, je suis bien content de l'éloignement de ce personnage; maintenant je pourrai entendre la confession du moribond. » Il s'approche; mais le mourant semble endormi, il a les yeux fermés. — « Il faut cependant que je l'éveille pour le confesser, » se dit le prêtre. Il lui parle : pas de réponse; il remue les draps pour le réveiller : pas de mouvement; il le regarde plus attentivement : le pécheur était mort!

Ce fait étonnant est arrivé il y a quelques années en Belgique. Dans la ville qu'habitait ce franc-maçon, il existe encore des personnes qui l'ont connu. Tous les voisins et toutes les connaissances de cet impie savaient fort bien que sa vie entière avait été consacrée aux œuvres du démon; c'est pourquoi ils ne doutèrent pas qu'à ses derniers moments Dieu ne l'eût abandonné au pouvoir de Satan. Ils eurent aussi la persuasion que le personnage noir assis près de lui n'était autre que Satan, et que celui-ci, usant d'un pouvoir que Dieu lui laisse quelquefois, avait étouffé son esclave et avait emporté son âme en enfer.

Trop tard ou *négligence de la Messe et des Sacrements.* — Dans une grande ville manufacturière du Lancashire, une femme avait depuis des années abandonné ses devoirs religieux : elle n'allait plus à la Messe et ne recevait plus les sacrements. Une maladie la saisit un dimanche matin avec tant de violence, qu'on crut qu'elle allait mourir et qu'on lui proposa de faire venir un prêtre. « Oh! non, dit-elle, je n'ai pas besoin d'un prêtre maintenant; je ne suis pas aussi mal que vous pensez. » Vers trois heures de l'après-midi, le mal avait fait de grands progrès; comprenant que sa dernière heure approchait, elle témoigna le désir de voir un prêtre. Le prêtre vint aussitôt. Arrivé chez la malade,

il monte l'étroit escalier qui conduit à sa chambre, ouvre la porte, et entre. La malade lève un peu la tête, regarde et aperçoit le prêtre. « Ma bonne dame, lui dit celui-ci en l'abordant, vous voilà enfin entre les mains du bon Dieu, n'est-ce pas? » A ces mots, la tête de cette femme retombe en arrière : elle était morte!

Cette infortunée avait négligé les sacrements pendant sa vie; Dieu ne permit pas qu'elle les reçût à sa mort. Le prêtre était dans sa maison, dans sa chambre même; tout était prêt pour lui administrer les derniers sacrements, et cependant elle ne les reçut pas. Il était trop tard!

L'homme sans sépulture ou *négligence de la Messe et des Sacrements.* — Un homme habitait la campagne. La vieillesse avait blanchi ses cheveux, sa tête s'était courbée sous le poids des années; mais il avait aussi vieilli dans les mauvaises habitudes du péché. Personne ne l'avait jamais vu au tribunal de la Pénitence, ni même dans une église pour entendre la Messe le dimanche. Dans son impiété, il était allé jusqu'à dire qu'il ne mettrait jamais les pieds à l'église : c'était une sorte de prédiction de ce qui devait lui arriver. Il mourut sans se confesser, sans recevoir l'Extrême-Onction ni la dernière bénédiction que l'Eglise accorde aux mourants. Mais voyez la suite de cette histoire. On met son corps dans un cercueil et on le porte de sa maison vers l'église. Arrivé à l'église, on trouve la porte fermée. Pendant qu'on va chercher la clef, les porteurs déposent le cercueil à terre. La clef est bientôt trouvée et l'église ouverte. Alors les porteurs se mettent en devoir de soulever le cercueil, impossible! — *Vous avez été jeté loin de votre sépulcre, comme un tronc inutile.*[1] — Ce cercueil, on l'a porté facilement de la maison du défunt jusqu'à la porte de l'église, mais il renferme le corps de celui qui a déclaré ne vouloir jamais mettre les pieds à l'église; tout à coup il est devenu si lourd qu'on ne peut venir à bout de le soulever. On demande du renfort, mais ce renfort ne sert de rien... On aurait aussi vainement essayé de soulever une montagne. Que faire? Les porteurs sont impuissants à transporter le cercueil au cimetière; mais ne pourraient-ils pas le reporter à la maison où ils l'ont pris? Ils essaient, et voilà que le cercueil redevient transportable. — Ils retournent donc à la maison du défunt et y déposent leur triste fardeau.

Le trompeur ou *négligence de la confession.* — Il y a quelques années, dans une ville du midi de l'Angleterre, vivait un riche gentilhomme qui ne s'était pas confessé depuis de longues années. Son curé le rencontrait quelquefois et lui rappelait l'important devoir de la confession. Le gentilhomme répondait toujours : « Monsieur le curé, je n'ai pas le temps; mes nombreuses

(1) Is. XIV, 19.

occupations m'empêchent d'aller à confesse. » — Souvent le prêtre lui disait : « Monsieur, telle vie, telle mort : si vous ne voulez pas vous confesser pendant votre vie, peut-être que Dieu ne permettra pas que vous puissiez vous confesser à l'heure de votre mort. » — Néanmoins le gentilhomme trouvait toujours des excuses pour se dispenser du devoir de la confession.

Un soir d'automne, le même curé venait de rentrer dans son presbytère, quand il entend quelqu'un frapper à sa porte. Il va ouvrir et reconnaît le domestique du riche gentilhomme. « S'il vous plaît, Monsieur le curé, dit le domestique, venez vite! Mon maître s'est trouvé saisi tout à coup d'un mal fort grave, et nous pensons qu'il va mourir! » « Je vous suis immédiatement, » répond le prêtre. En effet, sans perdre une minute, il court à la maison du gentilhomme.

La nuit approchait. Lorsque le prêtre arrive à la maison du malade, il entend quelqu'un ouvrir l'une des fenêtres du rez-de-chaussée. Portant ses regards de ce côté, il aperçoit un personnage vêtu de noir, qui lui dit : « Vous pouvez vous retirer, on n'a pas besoin de vous ici. » Ce procédé paraît fort étrange au prêtre; mais il pense que peut-être le riche gentilhomme va mieux, qu'il a changé d'idée et qu'il ne veut plus se confesser. En conséquence, il s'en retourne chez lui. Environ une demi-heure après, un nouveau et fort coup de sonnette se fait entendre à la porte du presbytère. — « Qui est là, » dit le curé? — C'était le même domestique qui l'avait appelé une première fois. — « Eh bien! que me voulez-vous maintenant? » — « Oh! monsieur, répond le domestique, pourquoi n'êtes-vous pas venu? Mon maître vient de mourir, et il est mort sans confession! » — « Quel malheur! réplique le prêtre; mais je me suis présenté à la maison, un personnage vêtu de noir a ouvert une fenêtre et m'a dit que je pouvais me retirer, que Monsieur ne voulait plus me voir! » — « Monsieur le curé, reprend alors le domestique, je suis sûr qu'il n'y avait à la maison aucun personnage habillé de noir. » Qui était-ce, sinon le démon?

Le doigt qui montre quelque chose. — Dans une ville de Russie appelée Odessa naquit un homme qui, dans la suite, devint un grand missionnaire et prêcha l'Evangile aux pauvres. Il y avait à la même époque, dans la même ville, un autre homme dont la mauvaise conduite était un scandale pour tout le peuple. — Le missionnaire alla prêcher dans d'autres pays pendant un certain nombre d'années. A son retour, il demanda si l'homme pervers qu'il avait autrefois connu vivait encore. « Non, lui répondit-on; il est mort. » — *Telle vie, telle mort;* le missionnaire savait bien qu'on meurt généralement comme on a vécu. C'est pourquoi il fit cette seconde question : « Et comment est-il mort? » Sa mort, lui répondit-on, a été affreuse; car voici ce qui arriva. Lorsque ce méchant fut sur le point de mourir,

plusieurs de ses amis se tenaient autour de lui. Mais personne n'aperçut en lui aucun signe de repentir. Au moment de rendre le dernier soupir, il parut fort troublé. — *Ses yeux verront sa propre ruine.*[1] Il se mit à indiquer du doigt quelque chose qui frappait son regard : c'était tantôt au pied du lit, tantôt auprès d'une chaise, d'une table, ou bien du côté des arbres que l'on pouvait voir par la fenêtre. Les personnes qui étaient près de lui, regardaient pour voir ce qu'il indiquait ; mais elles ne voyaient rien. Elles se demandaient avec étonnement ce que le moribond pouvait apercevoir. Enfin quelqu'un s'approchant lui demanda à l'oreille ce qu'il voulait ainsi désigner du doigt. « Je vois, répondit-il, des choses qui m'épouvantent. » Alors se mettant les mains sur les yeux, il dit : « Je ne puis supporter ce spectacle, c'est trop horrible ! » — « Et que sont donc ces choses horribles que vous voyez ? » — « Ce sont, je n'en saurais douter les démons qui attendent ma mort pour emporter mon âme en enfer ! » — Ainsi mourut-il troublé par les mauvais esprits, comme le fût Saül, le premier roi des Israélites.[2]

La mort de l'ivrogne. — Il était minuit. Dans un misérable galetas du troisième étage, à Londres, une pauvre femme priait à genoux pour son mari. Celui-ci avait bien besoin de prières; car c'était un ivrogne ! Du reste, il était bon ouvrier et avait été autrefois bon père et bon époux. Mais, s'étant lié d'amitié avec de mauvais compagnons qui l'entraînèrent au cabaret, il changea complètement de conduite. Il cessa d'aller à la Messe et de recevoir les sacrements. Quiconque voulait lui parler le soir devait aller le trouver au cabaret. Ses patrons finirent par le renvoyer à cause de son ivrognerie. Le misérable en vint jusqu'à vendre ses meubles pour avoir de quoi satisfaire son ignoble passion. Ses pauvres enfants manquaient de vêtements et ils seraient morts de faim, si Guillaume, son fils aîné, ne s'était courageusement livré au travail pour les nourrir. Que de fois sa femme l'avait conjuré à genoux d'abandonner le cabaret ; mais ses remontrances ne lui avaient attiré que des malédictions et des coups. Quand ce malheureux était ivre, il devenait quelquefois furieux ; c'est ainsi qu'il porta un jour un coup de couteau à son fils Guillaume. Celui-ci guérit de sa blessure ; mais comme il se livrait dans une fonderie à un travail qui excédait ses forces, il tomba malade et mourut un an après que son père lui eut donné le coup de couteau. L'ivrogne n'en continua pas moins ses excès, excès qui causaient sa propre ruine et celle de sa famille. Dieu différa cependant de le châtier, et lui donna mille avertissements salutaires par les remontrances de sa femme et de ses enfants. Mais une mauvaise vie est punie par une mauvaise mort ; cette sentence se vérifia ici une fois de plus.

(1) Job. XXI. 20.

(2) I Rois, XVI.

Il était minuit, comme nous l'avons dit au commencement de ce récit. L'ivrogne rentre à la maison, ivre, la tête ensanglantée et le visage tout enflé. Il s'était battu avec ses compagnons ivres comme lui. Voyant que sa femme l'a attendu, il lui dit durement : « Pourquoi es-tu là assise, et fais-tu brûler de la chandelle inutilement? Ah! sans doute, tu as voulu jaser sur mon compte avec les voisins! Si tu ne te mets pas au lit à l'instant, je te tue. » — « Mais vous êtes blessé, lui dit sa femme avec douceur; je vais chercher du vinaigre pour bassiner vos plaies. » — L'ivrogne répète sa parole : « Je te tue » d'un ton si menaçant que la pauvre femme tombe en syncope sur sa chaise. A cette vue, le mari s'élance sur elle avec une rage diabolique, hurlant comme une bête fauve; il la jette par terre, lui donne quantité de coups et se met ensuite à la piétiner! Les voisins entendent le bruit; mais ils n'osent intervenir, parce qu'ils savent combien la colère de cette brute est dangereuse. Ils l'entendent descendre l'escalier, ouvrir la porte et sortir. Alors ils pénètrent dans la chambre et trouvent la pauvre femme étendue sans connaissance sur le plancher, perdant son sang par la bouche et par le nez. Un prêtre appelé en toute hâte la trouve à l'extrémité. Heureusement, c'était une bonne chrétienne qui s'approchait des sacrements tous les quinze jours. Elle avait souffert patiemment pour l'amour de Dieu les brutalités de son mari, et maintenant qu'elle mourait victime, elle ne faisait entendre aucune plainte. Après avoir pardonné à son meurtrier, elle reçut les derniers sacrements et rendit paisiblement le dernier soupir.

La nuit suivante, une bonne femme veillait auprès du cadavre, priant pour l'âme de la défunte, lorsque vers onze heures, elle entend du bruit sur l'escalier; elle reconnait les pas du meurtrier. Ces pas se rapprochent, ils s'arrêtent à quelque distance; puis ils se rapprochent encore et s'arrêtent de nouveau. Enfin la porte s'entr'ouvre. — Un visage horrible et effrayant se montre : c'est celui du meurtrier. La pauvre femme est trop effrayée pour parler ou pour crier. Les yeux de l'assassin regardent de tous côtés dans la chambre, comme pour chercher quelque chose. Il marche à grands pas, le plancher résonne sous ses pieds. Tout à coup il s'arrête, regarde la personne qui est là et s'écrie : « Dites-moi où est ma femme? » A ces mots, la frayeur de cette personne a disparu; elle se lève, et montrant le cadavre qui est étendu sur le lit : « Voilà, ivrogne, dit-elle, voilà votre femme! c'est vous qui l'avez tuée! » — En entendant cela, il se précipite vers le lit et fixe ses regards sur le cadavre : « Elle est morte! s'écrie-t-il; elle est morte! Misérable! qu'est-ce que j'ai fait? »

Aussitôt il pousse un cri, un long et terrible cri; ceux qui l'entendirent ne l'oublieront jamais. Il lève les mains vers le ciel et les laisse ensuite retomber. Ses paupières remontent, ses lèvres se contractent et laissent voir toutes ses dents. Une pâleur

livide se répand sur sa face, il tombe sans connaissance sur le plancher. La personne qui est là appelle du secours. Les voisins accourent; ils relèvent l'ivrogne, qui se met à délirer comme un fou. On envoie chercher un prêtre. Le ministre de Dieu trouve ce malheureux étendu sur le lit, d'où l'on a enlevé le cadavre de sa femme pour le déposer dans un coin de la chambre. Six hommes robustes sont occupés à le tenir en s'appuyant sur ses membres de tous leur poids. De temps en temps il fait un effort et repousse ces hommes loin de lui, comme s'ils n'étaient que des enfants. On lui met entre les dents la grande clef de la porte de la maison de peur qu'il ne se déchire la langue; mais on peut entendre le bruit que font, sur la clef, ses grincements de dents. Le prêtre se voit obligé de le quitter, se promettant de revenir le lendemain.

Le lendemain l'ivrogne est terriblement changé. Il a recouvré les sens, mais ses chairs sont toutes desséchées et sa peau toute noircie par une fièvre brûlante. Ses bras sont enserrés dans une camisole de force, de crainte de quelque malheur. Ses lèvres sont couvertes d'une croûte brune. Autour de ses yeux, on aperçoit un cercle bleuâtre; le blanc des yeux est devenu presque rouge. Tous ceux qui le voient sont épouvantés; car c'est le désespoir en personne! Le prêtre vient l'exhorter au repentir. « Mon cher frère, lui dit-il avec bonté, vous allez mourir, votre vie touche à sa fin, vous allez bientôt comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ; repentez-vous donc de vos péchés, tandis que vous en avez le temps. » — « Me repentir, moi! répond l'ivrogne; est-ce bien à moi qu'il faut parler de repentir! Non, non, la conversion n'est pas pour moi! Je suis damné, damné pour toujours! Toute la nuit dernière, j'ai vu ma femme et mon fils que j'ai assassinés; je les ai vus près de mon lit. Ils me menaçaient, me montrant de leurs doigts lugubres les coins de la chambre où se tenaient les démons qui se moquaient de moi. J'ai vu aussi les démons; il y en avait une foule autour de mon lit, et ils inclinaient leurs hideuses figures sur mon visage; mais j'étais lié et je ne pouvais me débarrasser d'eux. Alors ils me faisaient d'horribles grimaces et se riaient de moi, en me disant qu'ils me retrouveraient cette nuit en enfer! Non, non, il n'y a plus de miséricorde pour moi, c'est trop tard! »

Le prêtre ne laisse pas de lui parler de la miséricorde de Dieu, lui rappelant comment le bon Jésus est mort pour son salut, comment Marie est le refuge des plus grands pécheurs; mais tout est inutile. Le malheureux refuse de se confesser, disant qu'il ne peut ni ne veut se repentir. Ses blasphèmes sont trop horribles pour être répétés. On eût dit que Satan parlait par sa bouche. Quelquefois il appelle ceux qui l'entourent, pour qu'ils le dérobent aux regards de sa femme et de son fils, dont les esprits, dit-il, viennent l'obséder. En d'autres moments, il

chante des refrains de mauvaises chansons, ou bien il répète les propos qu'il tenait avec ses mauvais amis. Tout à coup voilà qu'il se met à rugir et à pousser des cris tels qu'on n'en saurait entendre de semblables, si ce n'est de la bouche d'un pécheur mourant dans le désespoir. Il ne cesse de crier que les démons sont autour de son lit pour s'emparer de son âme, et qu'il voit déjà les flammes lugubres de l'enfer prêtes à le dévorer. A minuit précis, tandis que la fenêtre est ouverte et que la grosse cloche de l'horloge retentit au milieu du calme et du silence de la nuit, l'ivrogne pousse un long et terrible hurlement. C'est le dernier, il meurt aussitôt après.

Le cercueil de l'ivrogne. — En 1857, le cercueil d'un ivrogne fut ouvert à l'occasion d'une enquête ordonnée par la justice. Ce cercueil était de plomb ; il s'en exhala une odeur si fétide, si affreuse, qu'elle provoqua d'horribles nausées chez les personnes présentes. L'infection se répandit dans toute la maison, et il s'écoula un temps considérable avant qu'on pût y habiter, malgré les essences et les parfums qui furent employés. Une semaine après, la mauvaise odeur était encore si insupportable qu'on dut prendre le parti de raboter les planches de la maison, et que plusieurs même durent être enlevées et renouvelées. Il fallut gratter les murailles et les tapisser à neuf; il fallut également mettre sur les boiseries une nouvelle couche de peinture.

Le cercueil fut donc ouvert, et quel spectacle on eut alors sous les yeux ! Rien de plus hideux que ce cadavre : un œil grand ouvert, l'autre fermé; des joues si horriblement gonflées qu'elles touchaient le cercueil de chaque côté ; la bouche ouverte comme si elle voulait ricaner ; les jambes affreusement enflées, au point que la bière pouvait à peine les contenir. — Oh ! si l'ivrogne pouvait voir ce qu'il deviendra dans le cercueil ! Oh ! surtout s'il pouvait voir son corps tel qu'il sera après la résurrection, c'est-à-dire plus horrible encore que dans le cercueil ! Et que serait-ce s'il pouvait voir son âme, qui sera mille fois plus affreuse encore que son corps ! — Pauvres enfants, si vous avez des parents ivrognes, dites chaque jour un « *Ave Maria* » pour eux, de peur qu'ils ne vous entraînent avec eux en enfer !

Délai de la pénitence. — Ecoutez encore, vous qui négligez de vous confesser tant que vous jouissez d'une santé robuste, et qui comptez vous mettre en règle avec Dieu en vous confessant à la mort. Il y a environ deux cents ans, un gentilhomme qui habitait le nord de l'Angleterre, dans le Yorkshire, menait une vie tout à fait désordonnée. Il n'ignorait pas cependant qu'une mauvaise conduite mérite l'enfer; mais comme il voulait continuer ses désordres sans pour cela se damner, il chercha le secret de sauver son âme tout en vivant mal, et crut l'avoir trouvé. « Lorsque je me verrai au moment de la mort, se dit-il, je me repentirai de mes péchés, je ferai venir un prêtre, je me confes-

serai et je serai sauvé. » — Mais alors il lui vint en pensée que, s'il devait envoyer chercher le prêtre à l'heure de sa mort ou dans un danger pressant, le prêtre pourrait se trouver absent et ne pas arriver à temps pour entendre sa confession. C'est pourquoi il imagina un autre plan. « Je logerai, se dit-il, un prêtre dans ma propre maison, et je l'aurai ainsi à tout instant à ma disposition. » Ainsi dit, ainsi fait; et dès lors il crut pouvoir s'abandonner à ses passions en toute sécurité. Mais il oubliait que la mort est l'écho de la vie. — « *Telle vie telle mort.* » Il oubliait que sa conduite était un outrage continuel à ce Dieu de qui dépendent absolument notre vie et notre mort.

Au bout d'un ou deux ans, une maladie mortelle vint tout à coup saisir ce pécheur, au moment où il s'y attendait le moins. Se sentant mourir, il fit prier le prêtre par ses domestiques de venir de suite pour entendre sa confession. Le prêtre était à la maison; les domestiques coururent à sa chambre qui est contiguë à celle du gentilhomme, ce que celui-ci avait réglé pour plus de sûreté. Les serviteurs ne trouvant pas le prêtre dans sa chambre, se mettent à parcourir la maison en haut en bas; ils entrent dans chaque chambre; mais point de prêtre nulle part. Ils l'appellent par son nom; point de réponse. Enfin ils retournent auprès de leur maître, et lui déclarent qu'ils ont beau chercher, qu'il leur est impossible de trouver le prêtre. A cette annonce, le gentilhomme comprend qu'il s'est trompé dans son calcul. Le désespoir s'empare de lui et il meurt en réprouvé!

A peine a-t-il expiré, que les domestiques entrant par hasard dans la chambre du prêtre, le trouvent occupé à réciter son office. « Monsieur l'abbé, lui disent-ils, y a-t-il longtemps que vous êtes ici? » — « Mais je suis resté ici toute la matinée. » — « Quoi! vous n'êtes pas sorti de la maison? » — « Non, je ne me suis pas absenté un seul instant. » — « Ne nous avez-vous donc pas vus entrer dans votre chambre deux ou trois fois? ne nous avez-vous pas entendus vous appeler par votre nom? » — « Non, je n'ai vu personne entrer dans ma chambre, et je n'ai entendu personne m'appeler par mon nom. » — *Telle vie telle mort.*

Refus obstiné de se confesser ou *résistance à la grâce.* — Il y a quelques années mourut à Londres une jeune fille qui avait été élevée dans un pensionnat tenu par des religieuses. Il est à supposer que pendant ses études elle fit de mauvaises confessions; car à peine sortie de pension, elle ne s'approcha plus des sacrements; et même étant atteinte de la maladie qui la conduisit au tombeau, elle protesta ne pas vouloir se confesser. Un prêtre qui habitait dans le voisinage ayant appris la funeste détermination de la malade, résolut de faire une tentative pour sauver cette pauvre âme. Il se rend auprès d'elle en costume d'homme du monde, et d'un ton plein d'intérêt, il commence par l'interroger

sur sa santé. La jeune fille le prenant pour un médecin, lui répond qu'elle se trouve très-mal et qu'elle s'attend à mourir bientôt. Alors le prétendu médecin se met à lui parler de son âme. Elle l'écoute et semble prendre plaisir à l'entendre. Bientôt elle le met au courant de sa vie passée, et peu à peu elle lui fait connaître tous ses péchés, sans en excepter un qu'elle avait eu honte d'avouer en confession. En réalité, elle lui fait sa confession générale, ajoutant qu'elle a un grand regret de ses fautes. Mais pendant toute cette conversation, elle croyait toujours s'adresser à un médecin et non à un prêtre.

Vous pouvez vous imaginer la joie qu'éprouve le ministre de Dieu, en entendant cette fille faire ainsi sa confession; car réellement, elle n'avait presque plus rien à ajouter pour la déclaration de ses fautes. Le prêtre n'avait plus qu'à lui faire connaître sa qualité et à l'amener à produire un acte de contrition. « Cela ne sera pas difficile, pensait-il, puisqu'elle a déjà avoué qu'elle est repentante. « Ma pauvre enfant, lui dit-il, je suis heureux de vous détromper : je ne suis pas un médecin, comme vous le supposez, je suis prêtre. Vous m'avez déjà déclaré vos péchés, il ne vous reste plus qu'à faire un acte de contrition et à vous reconnaître coupable de tout ce que vous avez dit. Je vous donnerai ensuite l'absolution, vos péchés vous seront pardonnés et vous irez au ciel. » — Le prêtre s'attendait à voir la malade on ne peut plus heureuse de la communication qu'il venait de lui faire. Il ajoute donc : « Voyons, mon enfant, dites avec moi... » Il se met alors à prononcer quelques paroles, en priant la jeune fille de les répéter après lui; mais la malade reste silencieuse et refuse de les répéter. Au contraire, jetant un regard méchant sur celui qui est en sa présence : « Etes-vous réellement prêtre lui dit-elle? » — « Oui. » — « En ce cas, allez-vous-en! » — « Mais, mon enfant, il vous est si facile de sauver votre âme! Dites seulement un mot au bon Dieu; dites-lui que vous êtes triste de l'avoir offensé. » — Pour toute réponse elle répète sa parole : « Allez-vous-en. » — « Mais, ma pauvre enfant, le temps presse! Vous êtes sur le point de mourir. » — « Allez-vous-en, » répète encore la mourante.

Le prêtre s'aperçoit qu'il y a dans cette fille une dureté de cœur telle qu'il n'en a jamais rencontré. Comprenant que Dieu seul peut changer ce cœur endurci, il cesse de lui parler, tombe à genoux et prie en silence. Il conjure instamment l'auguste Vierge Marie, Mère de Dieu, d'intercéder auprès de Jésus pour cette malheureuse, et de ne pas oublier que cette âme a été créée par Dieu et rachetée par le sang de son Fils. Ensuite, espérant que sa prière a été entendue, il se lève : « Ma pauvre enfant, dit-il, pour l'amour de Jésus et de Marie, je vous en conjure, sauvez votre âme; faites un acte de contrition! » La malade lui fait toujours la même réponse « Allez-vous-en! » —

« Avant que je m'en aille, laissez-moi vous demander encore une chose. Si je reviens demain matin, vous réconcilierez-vous avec Dieu? » — « Demain! dit la fille, je verrai. » — « Mais, dit le prêtre, peut-être que lorsque je viendrai demain, vous serez morte. » — « N'importe, allez-vous-en! » — Le prêtre se retire le cœur plein de tristesse. En revenant le lendemain, il demande où en est la malade. On lui répond : « Elle est morte! »

La jeune fille invitée à assister à la mission. — Dans une ville du Yorkshire, on donnait une mission aux enfants. Un soir arrive dans la ville une jeune étrangère qui passait sa vie à parcourir les campagnes en exerçant le colportage. A peine est-elle entrée dans la maison où elle se propose de passer la nuit, qu'on lui parle de la mission; on l'invite à aller écouter le sermon et même à se confesser. Pour toute réponse, elle dit : « La confession n'est pas pour des personnes comme moi. » — Là-dessus, elle va prendre son repos. Quel malheur de ne pas écouter un bon conseil! L'invitation adressée à cette fille venait sans doute de Dieu. Nul doute que Dieu ne lui eût souvent envoyé des avertissements semblables; celui-ci était le dernier. Le lendemain, la jeune fille ne descend pas. On attend, on attend toujours, et cependant on ne la voit point paraître. On se demande ce qui peut lui être arrivé. Enfin quelqu'un monte à sa chambre; on la trouve morte dans son lit!

Le petit garçon noyé. — Pendant la mission des enfants à Manchester, un jeune garçon d'environ neuf ans ne voulait pas assister aux prédications des missionnaires. Ses parents lui ordonnèrent d'y aller; il leur désobéit. Ses compagnons qui assistaient aux instructions, l'invitèrent à plusieurs reprises à faire comme eux; ce fut en vain. Tous les enfants allaient à la mission, lui excepté. Un jour le bruit se répandit qu'il était mort. On prit des informations; on apprit qu'en effet il était tombé dans le canal et qu'il s'était noyé!

L'enterrement du méchant ou *la vision de sainte Térèse.* — « Un jour, dit sainte Térèse, je vis en esprit une chose qui me jeta dans un grand étonnement. Je me trouvais en un endroit où venait de mourir un homme qui avait mal vécu pendant de longues années. Malade depuis deux ans, il semblait sous certains rapports mener une vie meilleure. Il mourut sans confession; mais je ne pensais pas que son âme fût perdue. Cependant, tandis que ses amis prenaient soin de l'ensevelir, je vis quelques démons saisir son corps et s'en faire un jeu. Ils s'acharnaient contre lui, le déchiraient à coups de crochets et se le jetaient l'un à l'autre. J'admirais combien Dieu est bon de ne point laisser voir au monde comment les démons traitaient ce cadavre. »

« On le porta à l'église. Tandis que les prêtres faisaient les prières prescrites, les démons s'éloignèrent du corps; mais lorsqu'on le porta au cimetière, je vis un grand nombre d'esprits

infernaux l'attendre dans la tombe! Je pensais à la cruauté que ces anges rebelles exercent en enfer à l'égard de l'âme, eux qui sont déjà sur la terre si cruels à l'égard du corps. Si ceux qui commettent le péché mortel avaient vu ce que j'ai vu, je ne pense pas qu'ils continueraient à le commettre. Je suis encore effrayée quand j'y pense! »

CHAPITRE V.

LA MORT DES BONS.

La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur.[1] — « Peut-être, dit saint Léonard, ne savez-vous pas apprécier comme il convient la grâce d'une bonne mort. C'est une grâce telle que les plus grands saints ne pensaient jamais l'avoir méritée, quelques bonnes œuvres qu'ils eussent faites pour Dieu. Si même Dieu avait refusé la grâce d'une bonne mort à sa propre Mère, il ne lui eût fait aucun tort; car c'est une grâce si grande que personne ne peut la mériter. »

Bonnes œuvres. — Il y a des choses dont nous ne connaissons pas le prix avant la mort. Avoir *combattu le bon combat* contre Satan; avoir dit « *Non* » à ceux qui nous portaient au péché; avoir été patient dans la pauvreté, dans le chagrin, dans la souffrance; avoir été bon et miséricordieux à l'égard des pauvres : voilà des choses dont nous apprécions rarement la valeur, quand la mort est loin de nous. Mais lorsque notre dernière heure est venue, elles nous paraissent toutes différentes et procurent une grande joie à nos cœurs.

La porte du ciel. — Figurez-vous un voyageur qui, à l'occasion d'un voyage lointain, s'est trouvé durant de longs jours et de longs mois exposé à la gelée, à la neige, à la pluie, aux ténèbres, à la fatigue et à la faim. Quel contentement n'éprouve-t-il pas quand, apercevant sa maison, il songe au repos qu'il va y goûter? — Cependant son bonheur n'est rien en comparaison de celui qu'éprouve un homme juste, quand, après des années de douleurs, de tentations et de tristesses, il se voit à la porte du ciel et sur le point d'entrer dans les délices de ce paradis, dont les joies sont si grandes que l'œil de l'homme n'a point vu, ni son oreille entendu, ni son cœur compris ce qu'elles sont!

La visite de Jésus et des anges à l'heure de la mort. — Ceux

(1) Ps. cxv, 15.

qui ont lu la vie des Saints ont souvent remarqué comment les anges, les saints, la Très-Sainte Vierge et Jésus lui-même venaient les fortifier, au moment où leur âme quittait ce monde et où ils étaient livrés aux angoisses de la mort. C'est ainsi que les anges vinrent visiter le pauvre Lazare à ses derniers moments.

Ecoutez ce que dit saint Grégoire. Sainte Galle perdit son mari après un an de mariage. Galle étant jeune et fort riche, ses amis voulaient qu'elle contractât un second mariage. Mais elle préféra ne s'attacher qu'à Dieu seul; car elle savait que le service de Dieu commence par la tristesse et finit par la joie, tandis que le mariage commence par la joie et finit par la tristesse. Etant donc entrée dans un monastère près de l'église Saint-Pierre à Rome, elle y vécut de longues années, servant Dieu avec un cœur simple dans la prière et l'exercice de la charité envers les pauvres.

Quand arriva le temps que Dieu avait fixé pour la récompenser de ses bonnes œuvres, un douloureux cancer commença à lui ronger les chairs. Pendant la nuit, elle avait toujours dans sa chambre deux lampes allumées; car elle n'aimait pas seulement la lumière qui éclaire l'âme, mais aussi celle qui éclaire les yeux du corps. Une nuit, dans une insomnie causée par la souffrance, l'apôtre saint Pierre lui apparût entre ces deux lampes. Sans se laisser effrayer par cette apparition, Galle s'adresse à l'apôtre. « Grand saint, lui dit-elle, permettez-moi de vous demander si mes péchés me sont pardonnés? » — Saint Pierre souriant très-gracieusement lui répond : « Ils vous sont pardonnés; — venez. » — Or, parmi les autres religieuses du couvent, il y en avait une appelée Benoîte, que Galle aimait beaucoup. Elle dit donc à saint Pierre : « Je vous en prie, permettez que ma sœur Benoîte vienne avec moi. » — « Non, répond saint Pierre; ce n'est pas Benoîte, mais une autre, dont il lui dit le nom, qui viendra avec vous. Benoîte ne viendra que dans trente jours. » — A ces mots, saint Pierre disparaît. Galle fait alors appeler la Supérieure du monastère, et lui dit ce qu'elle a vu et entendu. Trois jours après, elle mourut, ainsi que la sœur désignée par l'apôtre; et au bout de trente jours, Benoîte les suivit dans la tombe. — Ce fait, dit saint Grégoire, se raconte encore aujourd'hui dans le couvent où il s'est passé.

Le pauvre estropié et *la musique des anges.* — Saint Grégoire parle aussi d'un serviteur de Dieu appelé *Servulus*. C'était un pauvre estropié qui vivait à Rome, et dont la charité pour le prochain ne connaissait point de bornes, bien qu'il fût pauvre lui-même. Comme il ne savait pas lire, il priait souvent les autres de lui faire de bonnes lectures. Il ne cessait de remercier Dieu au milieu de ses souffrances, et de chanter jour et nuit de saints cantiques. Arrivé à ses derniers moments, il dit à ceux qui

l'entouraient : « Ecoutez ; n'entendez-vous pas les hymnes de louanges et d'actions de grâces que les Saints chantent dans le ciel ? » — Quelques instants après il expira.

Le même saint parle encore d'une autre personne appelée *Romula*, qui était aussi estropiée et ne pouvait marcher. Dans toutes ses souffrances, qui durèrent de longues années, elle était admirable de patience et de douceur. A sa mort, les personnes qui la veillaient virent, vers minuit, une lumière céleste briller dans la chambre, et elles entendirent un bruit semblable à celui que l'on entend lorsqu'un grand nombre de personnes se pressent pour entrer dans un salon. Il se répandit en même temps dans l'appartement une odeur plus agréable que celle des parfums les plus exquis. Trois jours après, Romula demanda la sainte communion ; quand elle l'eut reçue, on entendit une musique délicieuse et tout angélique ; puis, son âme s'échappant de son corps s'envola au ciel !

Rien d'étonnant que les anges et Jésus lui-même viennent consoler les justes au moment de leur mort. Jésus ne l'a-t-il pas promis ? N'a-t-il pas dit : « *Je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que vous soyez là où je suis* ?[1] »

L'heureux enfant. — Un pauvre petit orphelin avait été recueilli par une personne âgée fort charitable. Dans cet asile, le pauvre enfant se trouvait encore dans un bien grand dénûment. Il avait pour habits de misérables haillons, et souvent rien à manger pour apaiser sa faim. Sa bienfaitrice ne pouvait faire que très-peu pour lui, car elle était fort pauvre elle-même. Cependant il y avait quelqu'un là-haut qui s'occupait de lui. Dieu lui tenait lieu de père ; il avait donné sa grâce à cet enfant ; il avait enrichi son âme de faveurs célestes, de sorte qu'il pratiquait les plus belles vertus. Or la vertu est le plus précieux des trésors. Matin et soir, le petit orphelin levait les mains vers le ciel et disait : « *Notre Père, qui êtes aux cieux ;* » et celui qui est le Dieu des orphelins entendait sa prière. Pour gagner un chétif morceau de pain, le pauvre enfant passait son temps à vendre quelques paquets d'allumettes. Souvent tout en marchant accablé de fatigue, il levait les yeux au ciel, se rappelant qu'il avait au ciel une tendre mère, il récitait de nombreux « *Je vous salue, Marie.* » A chaque fois qu'il répétait : « *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort,* » une pensée lui venait à l'esprit : « Oh ! se disait-il, qu'il me serait doux de mourir et d'aller avec la sainte Vierge en paradis ! »

Dieu n'oublie pas les pauvres que le monde délaisse. A la vérité, il attend la vie future pour les récompenser : — *Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux ;* —

(1) Jo. XIV, 3.

mais cependant parfois il leur envoie même ici-bas quelques petites consolations pour fortifier leur cœur défaillant. Ainsi voulut-il que les chiens vinssent lécher les plaies du pauvre Lazare. Ainsi encore, quand ce petit enfant avait faim, suggérait-il à un cœur charitable la pensée d'avoir pitié de lui et de lui donner un morceau de pain. A son tour, le petit orphelin n'oubliait jamais que Dieu est le *distributeur de tout don parfait*; aussi chaque fois qu'il avait quelque chose à manger, il faisait le signe de la croix avant et après son pauvre repas. Jamais le soir, il ne laissa tomber sa tête fatiguée avant d'avoir dit sa prière et examiné sa conscience; la dernière chose qu'il faisait avant de s'endormir était de disposer ses bras en forme de croix sur sa poitrine, et de dire : « *Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur et mon âme.* » Le pieux enfant allait à confesse chaque mois, et peut-être que personne au monde si ce n'est le prêtre qui entendait sa confession, ne savait combien son âme était agréable à Dieu. Jamais il ne manqua à la messe le dimanche, et même pendant la semaine, il y allait le plus souvent possible. Dans l'église, il aimait, quand il le pouvait, à aller s'agenouiller devant la balustrade de l'autel où résidait le Saint-Sacrement. Il avait appris sans le secours d'aucun maître à dire de belles petites prières à Jésus dans le Saint-Sacrement. Il disait par exemple : « Mon Jésus, je crois que vous êtes présent dans le Saint-Sacrement; je vous adore, ô mon Jésus! — Je vous remercie, ô mon doux Jésus! — Je vous aime de tout mon cœur. » Comment avait-il appris ces prières? Personne ne pourrait le dire; car il n'avait jamais été en classe. Mais il priait de grand cœur, parce qu'il avait un grand amour pour Jésus; mille fois il disait et redisait ces prières affectueuses.

Le pauvre orphelin avait environ neuf ans. Les années écoulées avaient été pour lui pleines de souffrances et de tristesse; mais ces afflictions n'étaient pas l'effet du hasard. Dieu les lui avait ménagées depuis longtemps, — avant sa naissance, — de toute éternité. Elles étaient le chemin par lequel la divine Providence avait résolu de le conduire au ciel. « Je veux voir, s'était dit le Seigneur, si cet enfant sera sage et fidèle au milieu de ces épreuves; s'il me reste fidèle, je lui donnerai une récompense grande, très-grande dans le ciel. » — Les neuf années fixées par Dieu pour la vie de cet enfant étaient terminées, et il avait été sage, il avait bien servi son Créateur.

C'était par une froide soirée d'hiver. La neige et la pluie n'avaient cessé de tomber toute la journée sur le pauvre orphelin, pendant qu'il allait vendre ses allumettes. Rentré tard dans la cabane de la pauvre vieille, il n'avait pas faim, quoiqu'il n'eût guère mangé de toute la journée; mais il se sentait faible et malade. Le lendemain son état avait empiré, et chaque jour on le voyait dépérir. Enfin un voisin eut la complaisance d'aller

chercher un médecin. — Le médecin arrive, il considère le malade et déclare qu'il va mourir.

L'ange gardien de l'enfant l'abandonne et se retire! Chose étonnante! car jamais son ange gardien ne l'a quitté un seul instant. Il l'a accompagné dans toutes ses voies; il a veillé sur lui et a pris soin de lui; il l'a consolé dans ses tristesses et dans son dévoûment. Pourquoi donc l'abandonne-t-il alors qu'il va mourir? Voici pourquoi. Son ange gardien le quitte pour aller à l'église auprès du Saint-Sacrement. Là, à genoux devant Notre-Seigneur, il lui parle ainsi : « Mon tendre Jésus, le bon petit enfant dont vous m'avez confié la garde va mourir. Je vous en prie, Seigneur, venez vous donner à ce pauvre enfant avant qu'il meure, et bénissez-le pour qu'il fasse une sainte mort. » — Or, depuis plusieurs jours, Jésus n'avait pas vu le petit enfant dans l'église, et il savait pourquoi. Il savait très-bien que l'orphelin allait mourir, et Jésus lui-même voulait qu'il en fût ainsi. L'ange gardien lui ayant adressé sa prière, Jésus se tourne vers ses anges; car il y a toujours des millions d'anges en adoration devant le Saint-Sacrement. « Mes chers anges, leur dit-il, le bon petit enfant que vous avez vu si souvent dans l'église va mourir; car je veux l'avoir au ciel. Mais, avant sa mort, je vais aller me donner à lui et le bénir pour qu'il fasse une sainte mort. »

Alors le prêtre vient prendre le Saint-Sacrement pour le donner à l'enfant mourant, comme il le donne toujours à ceux qui sont dangereusement malades. Voilà qu'une chose admirable se passe au moment où le Saint-Sacrement entre dans la chambre du petit orphelin. Jésus parle, — il parle au cœur de l'enfant; personne toutefois ne l'entend que l'enfant lui-même. « Mon cher enfant, lui dit Notre-Seigneur, je suis Jésus que tu aimes; je veux que tu meures et que tu viennes au ciel. Et maintenant je suis venu ici pour me donner à toi et te bénir. » — Cet enfant sait bien ce qu'il doit répondre à Jésus; — car tant de fois il s'est agenouillé devant Jésus au Saint-Sacrement et il l'a prié! Il lui dit donc ces paroles : « O Jésus, Fils de Dieu fait homme, je crois que vous êtes présent dans le Saint-Sacrement. Doux Jésus, je vous aime! Et maintenant vous le savez, ô Jésus, je vais mourir, et je veux mourir pour votre amour. Venez donc, mon bien-aimé Jésus; donnez-vous à moi, et fortifiez mon pauvre cœur à l'heure de la mort. »

Le prêtre donne la sainte communion au petit enfant. Ensuite il lui fait les onctions aux yeux, aux oreilles et aux autres sens, en priant Dieu que dans sa miséricorde il lui pardonne tous les péchés qu'il a pu commettre par ces sens. Après la prière faite à chaque onction, l'enfant répond : « *Amen.* » — Enfin le prêtre lui donne la dernière bénédiction que l'Eglise donne aux mourants, afin qu'ils n'aient plus de peines à subir en Purgatoire

pour l'expiation de leurs péchés. C'est ce que l'on appelle l'*indulgence plénière à l'article de la mort.*

Les derniers moments du petit orphelin s'écoulent; la mort n'est pas éloignée. Voici déjà l'agonie, ce combat qui se livre entre l'âme et le corps, lorsque l'âme commence à quitter le corps. Quel touchant spectacle que celui d'une personne à l'agonie! Le visage de l'enfant devient pâle comme des cendres; de grosses gouttes de sueur sillonnent ses joues; ses yeux se tournent à droite et à gauche, comme s'il voyait quelque chose d'effrayant. Ce sont là des moments de crainte pour ceux qui entourent le malade et pour les anges du ciel. Pendant ce temps tous les anges, à genoux devant le trône de Dieu, prient pour le moribond. « O Dieu, disent-ils, ayez pitié de ce pauvre enfant qui se meurt; ne permettez pas que le démon viennent le tenter; bénissez-le, ô Seigneur, pour qu'il fasse une sainte mort. Il a cru en vous, il a espéré en vous et il vous a aimé. » — C'en est fait, le petit orphelin est au moment suprême.

Qu'arrive-t-il, croyez-vous, en ce moment décisif? Juste à la dernière seconde, l'orphelin dit dans son cœur : « Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur et mon âme. » A peine a-t-il dit cette parole de résignation et de confiance, qu'il rend le dernier soupir. Déjà il est au ciel aux pieds de Jésus; déjà Jésus lui met sur la tête une magnifique couronne! — L'âme de cet enfant est au ciel : c'est pourquoi les anges viennent chanter des hymnes auprès de son corps; car ils savent qu'il ressuscitera au dernier jour, glorieux et resplendissant comme le soleil!

Enfants qui moururent après les missions. — L'enfant consacré à Marie. — Dans la ville de Derry en Irlande, un enfant âgé de six ans voulut assister avec les autres à tous les exercices de la mission. Lorsque ses compagnons allèrent se confesser, il voulut y aller aussi; mais il y avait tant d'enfants plus âgés que lui qu'il ne put pas avoir son tour. Vous savez que pendant la mission on choisit un jour pour faire la consécration de tous les enfants à la sainte Vierge. Ce bon petit enfant ressentit un bonheur extrême de se consacrer à la Reine du Ciel. Ce fut le dernier exercice auquel il prit part. Le lendemain, il tomba malade au point qu'il ne fut plus capable de venir à l'église. Pendant les deux ou trois jours qu'il vécut encore, on n'entendit plus aucune parole sortir de sa bouche. Toutefois à ses derniers moments, sa mère qui était près de son lit, vit ses lèvres se remuer. Comme l'enfant parlait tout bas, elle prêta la plus grande attention; elle l'entendit prononcer ces mots : « Je suis consacré à Marie; je suis l'enfant de Marie. — Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur et mon âme. » La mère n'entendant plus rien, jeta les yeux sur son fils, et elle s'aperçut qu'il venait d'expirer!

L'hymne de la mort. — A Blackburn, dans le Lancashire, un autre petit enfant de sept ans assistait matin et soir aux ins-

tructions de la mission. Environ six mois après, il tomba malade. Son mal fit de rapides progrès, et on jugea à propos d'appeler un prêtre. En entrant dans la chambre du malade, le prêtre l'entendit chanter ; et que chantait-il ? Un des cantiques qu'on avait fait chanter aux enfants pendant la mission. Le prêtre entendit en particulier ces paroles :

Petit Jésus, doux ami de l'enfance,
Jetez sur moi vos yeux pleins de clémence.
Ayez pitié des miens, ayez pitié de nous,
Et laissez-moi voler à vous !

Au moment même où l'enfant achevait ces derniers mots : « *Et laissez-moi voler à vous !* » il s'affaissa et rendit le dernier soupir.

Une petite fille brûlée vive après une mission. — Pendant la mission des enfants à Somerstown, quartier de Londres, une petite fille de neuf ans environ avait été admise pour la première communion. Voilà que quelques jours après la mission, dans une après-midi, elle s'approche trop près du foyer. Par malheur, sa robe prend feu ; bientôt la pauvre petite est toute environnée de flammes et si horriblement brûlée, qu'elle ne survit plus que deux jours. Pendant ces deux jours, elle se montre d'une patience inaltérable : pas une plainte ne lui échappe, malgré la vivacité des souffrances qu'elle endure. Sa grande consolation est de chanter les cantiques de la mission. Sa mort arriva un dimanche matin. Environ une heure avant d'expirer, la bonne petite se rappelant que c'était l'heure de la messe des enfants, dit à sa mère : « Ma mère, ne pourrais-je pas, s'il vous plaît, être portée à l'église pour chanter avec les autres enfants ? » — Sa mère lui répond qu'elle est trop mal pour être portée à l'église. Alors la petite malade garde le silence pendant quelque temps ; puis, levant les mains, elle dit : « O Père céleste, prenez-moi ! » et aussitôt elle rendit l'âme.

Ce que les prières des enfants ont obtenu. — Une mission se donnait pour les enfants dans une certaine localité. Un jour de la mission, le curé rentre chez lui et dit au missionnaire qu'il a une bien triste nouvelle à lui apprendre. Et quoi donc ? dit le missionnaire. — Voici : « Un jeune homme de vingt-cinq ans, qui a fait sa première communion dans cette église même où l'on prêche la mission, se trouve au plus mal : il meurt de phthisie ; on ne croit pas qu'il puisse encore vivre plus de deux ou trois jours. Je suis allé le voir, je lui ai dit que sa mort est proche et que par conséquent il doit songer à se confesser ; mais il m'a répondu qu'il ne se confessera pas et qu'il veut mourir sans confession. »

Le lendemain, pendant la sainte messe, le missionnaire

s'adressant aux enfants. « Songez, mes enfants, leur dit-il, que ce jeune homme est sur le point de mourir, qu'il a fréquenté la même école que vous, et qu'il a fait sa première communion dans cette église où vous vous trouvez en ce moment! Priez donc le bon Dieu pour lui; priez Dieu d'avoir pitié de son âme. » — Les enfants récitent trois fois « *Je vous salue, Marie,* » pour le pauvre jeune homme. — Immédiatement après la Messe, le curé retourne auprès du malade, et trouve ses dispositions entièrement changées. Lui qui, la veille encore, ne voulait pas entendre parler de confession, le voilà maintenant on ne peut plus désireux de se confesser. On le voit pénétré de repentir pour ses fautes et plein de résignation au milieu de ses souffrances. Le prêtre lui administre les derniers sacrements, le jour suivant, le jeune homme meurt de la manière la plus édifiante.

La petite marchande d'allumettes. — Si vous étiez passés par un des plus pauvres quartiers de Londres, vous auriez pu remarquer une cave dans laquelle se trouvaient à peine quelques meubles. Une table brisée, une petite chaise, un lit fait avec quelques poignées de paille et quelques chiffons par-dessus, voilà tout l'ameublement. Une pauvre femme, dont le mari était mort en Irlande, habitait cette cave avec sa petite fille Marie. Pour comble de malheur, la santé de cette femme était si délabrée, qu'elle ne pouvait plus travailler. Elle n'avait pour vivre que ce que la petite Marie gagnait en vendant quelques paquets d'allumettes. Mais la pauvreté ne l'avait point rendue négligente dans la pratique de ses devoirs envers Dieu. Elle allait à la Messe tous les dimanches; elle se confessait et communiait tous les mois.

Elle prit surtout grand soin de sa fille Marie, veillant à ce qu'elle ne fréquentât point les mauvaises compagnies, à ce qu'elle ne manquât jamais de bien dire ses prières, d'assister à la Messe et au Catéchisme, en un mot, à ce qu'elle fût sage et vertueuse. Or un jour d'hiver, la pauvre femme s'était trouvée encore plus mal que d'habitude. A peine un morceau de pain à manger; point de feu sur le gril; la dernière chandelle de suif touchant presque à sa fin. La petite Marie assise près du lit de sa mère pleurait; car c'était une bien grande peine pour elle de voir sa pauvre mère si mal, sans avoir rien à lui donner pour la soulager. Tout à coup elle quitte sa mère, court à un coin de la cave et se met à chercher. Elle venait de se rappeler qu'il y avait là encore quelques boîtes d'allumettes, et elle se disait qu'en allant les vendre, elle pourrait acheter quelque chose pour sa pauvre mère. Après avoir fureté çà et là, elle trouve trois ou quatre boîtes; elle revient aussitôt au chevet de sa mère et, ses boîtes en mains, elle lui dit ce qu'elle va faire, et lui demande sa bénédiction : « Que Dieu te bénisse, ma fille, lui dit sa mère d'une voix faible; j'espère te revoir encore. » — Mais, hélas! non; la pauvre mère ne revit plus son enfant!

Marie avait l'habitude de dire un « *Je vous salue, Marie,* » toutes les fois qu'elle sortait de la maison; de plus, à l'entrée de chaque rue elle disait : « *Mon Jésus, tout pour vous,* » ou bien « *Je vous salue, Marie,* » ou bien quelque autre oraison jaculatoire. Ce soir-là, elle pria avec plus de ferveur; car elle savait que si elle venait à perdre sa mère, il n'y avait plus personne au monde pour prendre soin d'elle. Lorsqu'elle est dans la rue, elle se met à crier : « *Allumettes, allumettes, de bonnes allumettes pour deux sous !* » Mais la neige tombait en abondance, le vent soufflait avec force; de plus la nuit venait avec rapidité de sorte qu'il y avait peu de monde dans les rues pour acheter les allumettes de la pauvre Marie. D'ailleurs parmi les personnes qu'elle rencontrait, il y en avait peu qui entendissent la faible voix de l'enfant, et moins encore qui fissent attention à elle. Marie continue néanmoins à crier : « *Voilà des allumettes* » jusqu'à ce que, si faible, désolée et mourante de faim, elle ne puisse plus élever la voix. Alors s'asseyant sur une pierre, elle se met à pleurer. Mais bientôt se rappelant sa Mère du ciel, elle dit encore un « *Je vous salue, Marie.* » A peine l'a-t-elle récité qu'une dame qui passe par là, s'arrête et lui demande pourquoi elle reste assise si tard sur une pierre froide, et pourquoi elle pleure. « Ma pauvre mère, lui répond Marie, est très-mal, et elle n'a rien à manger! » — Pauvre enfant, dit la dame, tenez; prenez ces quelques sous, et allez vite acheter quelque chose pour votre mère. » — Marie allait la remercier; mais la dame avait déjà disparu. La petite achète donc un peu de pain dans une boutique, et s'en retourne le plus vite possible. — Elle descend avec précaution les degrés de la cave. O ciel! elle voit sa mère étendue sans vie et un prêtre à genoux auprès d'elle! — Le prêtre lui avait donné les derniers sacrements avant qu'elle rendit le dernier soupir.

Mais comment ce prêtre se trouvait-il là? — La pauvre femme se mourait de froid et de besoin. Elle était seule, dans l'obscurité. Il n'y avait auprès d'elle personne qui pût appeler un prêtre, et lui procurer ainsi la plus grande des faveurs que puisse recevoir une âme prête à sortir de ce monde et à comparaître au tribunal de Jésus-Christ. Mais Dieu est bon, il est extrêmement bon pour les pauvres qui se sont montrés bons envers lui. Il s'était souvenu de cette pauvre femme; il s'était rappelé comment elle avait toujours fait de son mieux pour s'approcher des sacrements et pour élever sa petite fille dans la crainte de lui déplaire. Il savait qu'elle allait mourir, et il ne voulut point la laisser mourir sans le secours des sacrements. Mais comment pourra-t-elle les recevoir puisqu'il n'y a là personne pour appeler un prêtre? — Tout ce que Dieu veut, s'accomplit infailliblement.

A l'heure même où la pauvre femme était agonisante, il arriva qu'un prêtre fut appelé auprès d'une autre personne gravement

malade. En se rendant près de celle-ci, le prêtre dut passer devant la cave où la mère de Marie gisait délaissée. La trappe qui s'ouvrait sur l'escalier de la cave était restée ouverte. L'obscurité était si profonde, que le prêtre, n'apercevant point cette ouverture, y tomba tout d'un coup, et se trouva ainsi sans le vouloir au fond de la cave. Entendant un gémissement dans un coin de ce triste réduit, il se dirigea de ce côté et trouva la pauvre femme presque expirante. Comme il avait avec lui tout ce qui était nécessaire pour administrer les derniers sacrements, il s'empressa d'entendre la confession de la mourante, lui donna le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction, puis l'indulgence plénière de la bonne mort. Quelques moments après, la mère de la petite Marie rendait le dernier soupir. — Voilà comment Dieu se montre bon envers ceux qui lui sont fidèles. Cette pauvre femme n'avait pas oublié Dieu pendant sa vie, Dieu ne l'oublia pas à l'heure de sa mort. Sur le point de mourir, elle avait besoin d'un prêtre qui entendit sa confession. Un prêtre vint. Mais pourquoi vint-il ? est-ce parce que quelqu'un était allé le chercher? — Non. — Est-ce qu'il vint de lui-même ? — Non; car il ne connaissait nullement cette pauvre femme. Vint-il par hasard ? — Nullement. — Pourquoi donc vint-il ? — Il vint là parce que Dieu l'y conduisit. Dieu avait dit : Le prêtre est en route pour aller chez une personne malade; il n'ira pas auprès de cette personne, mais bien auprès de la pauvre femme qui m'a servi fidèlement.

Conclusion. — N'oubliez jamais que vous devez mourir que la mort viendra plus tôt que vous ne pensez. *Dans toutes vos œuvres, souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais.*[1] Dieu a écrit sur vos mains les lettres de la mort. A l'intérieur de vos mains vous voyez les lettres MM. Cela veut dire : « *Memento Mori,* » *souvenez-vous que vous devez mourir !* »

Prière de saint Vincent de Paul pour obtenir une bonne mort. — « Seigneur Jésus, vous désirez que personne ne périsse. C'est votre volonté que quiconque vous prie, espère miséricorde; car vous avez dit : « *Tout ce que vous demanderez en mon nom vous sera donné.* » Je demande donc par votre saint nom, qu'à l'heure de ma mort je puisse penser et parler; — que j'aie un grand repentir de mes péchés; — une vraie foi, une espérance ferme et une parfaite charité; — que je puisse dire avec un cœur pur : « *Je remets mon esprit entre vos mains.* — *Vous m'avez racheté, ô Dieu de vérité,* qui êtes béni dans les siècles des siècles. — Ainsi soit-il. »

(1) Eccli. VII, 40.

FIN DU LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE VIII.

Moyens de faire une bonne mort.

CHAPITRE I.

LE VOYAGE VERS LE CIEL.

J'entendis une voix qui me dit du haut du ciel : Ecrivez : Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur. Dès maintenant, dit l'Esprit, je les assure qu'ils se reposeront de leurs travaux ; car leurs œuvres les suivent.[1]

Le livre du voyageur. — Un homme avait un très-long voyage à faire. Il lui fallait traverser des forêts, gravir de hautes montagnes, passer des rivières profondes. N'ayant jamais fait ce voyage, ignorant par conséquent la route à suivre, il eut la précaution de se procurer un livre auquel était jointe une carte propre à le guider. La carte lui indiquait le vrai chemin à prendre ; le livre lui enseignait ce qu'il devait faire en chaque endroit où il devait passer. Il ne manqua pas, avant de se mettre en route, de lire le livre et d'étudier parfaitement la carte ; cela fait, il partit le livre en main. Arrivait-il à une bifurcation de chemins ? pour savoir quel chemin il devait choisir, vite il consultait son livre, et il était sûr de ne pas se tromper. Déjà il était presque parvenu au terme de son voyage, lorsqu'il se trouva dans un pays extrêmement dangereux et infesté par des voleurs, qui dévalisaient les voyageurs et quelquefois les mettaient à mort. Là encore, il puisa dans son livre les renseignements nécessaires pour échapper au péril. Grâce au soin avec lequel il consulta son livre, grâce aussi à la fidélité avec laquelle il exécuta ce qui était indiqué, le voyageur parvint enfin sain et sauf au terme de son voyage.

Vous avez, vous aussi, un long voyage à faire. Vous devez faire route vers un pays lointain et magnifique. Ce pays s'appelle

(1) Apoc. XIV, 13.

le Ciel! Vous n'avez jamais fait ce voyage, de sorte que vous n'en connaissez pas bien la route. Nombre de voyageurs s'écartent du bon chemin et n'arrivent jamais au ciel, par la raison qu'il est très-difficile de persévérer sur la route qui mène à ce beau et lointain pays. En outre, lorsque vous touchez presque au terme du voyage, vous avez à passer par un endroit très-dangereux et infesté par de cruels voleurs. Ce passage s'appelle *la mort.* Les voleurs, ce sont les démons! Pendant toute votre vie, les démons tâcheront de vous faire abandonner la route qui conduit au paradis. Mais ce sera surtout aux approches de la mort qu'ils épieront le moment favorable pour vous dévaliser, pour s'emparer de votre âme et l'emporter en enfer. Car ils savent qu'alors il leur reste peu de temps pour vous perdre. — *Le démon est descendu vers vous plein de colère, sachant le peu de temps qu'il lui reste.*[1] — Aussi saint Alphonse dit-il que lorsqu'un homme va mourir, toute sa maison est pleine de démons qui viennent pour perdre son âme.

Vous avez besoin, vous le voyez, d'un livre qui vous indique le vrai chemin du ciel, les dangers qui vous attendent à l'approche de la mort, et les moyens à prendre pour les surmonter. Ce livre, nous avons voulu vous le fournir : c'est celui que nous vous mettons en ce moment entre les mains.

CHAPITRE II.

PREMIER MOYEN DE FAIRE UNE BONNE MORT : UNE BONNE VIE, C'EST-A-DIRE UNE VIE ACCOMPAGNÉE DE BONNES ŒUVRES.

Le tableau. — Au moment de votre mort, vous aurez devant les yeux un tableau dont vous aurez été le peintre, et qui sera votre propre portrait : ce sera le tableau de votre vie. La mort n'est que l'écho de la vie; elle ressemble à la vie. Votre vie aura-t-elle été bonne? bonne sera votre mort. Votre vie aura-t-elle été mauvaise? mauvaise sera votre mort. — *Telle vie telle mort.* — C'est Dieu qui le dit : *La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur.*[2] — *La mort des méchants est très-funeste.*[3]

Donc chaque jour de votre vie, vous devez jeter la semence d'une bonne mort.

La semaille. — En automne, le fermier jette sa semence en

(1) Apoc. XII, 12. (2) Ps. CXV, 15. (3) Ps. XXXIII, 21.

terre. Pendant l'hiver, il gèle, il neige ; personne ne peut voir la semence, parce qu'elle est cachée sous terre. Au printemps, le soleil devient plus chaud et la niege fond ; alors une multitude de petites tiges vertes s'élèvent du sol. D'abord vous ne voyez que leurs belles petites têtes ; mais la température devenant plus chaude, les tiges croissent peu à peu. Enfin arrive le soleil brûlant de l'été. Les tiges ont grandi et leur couleur a passé du vert au jaune, à un jaune d'or. Au sommet de chaque tige vous voyez un beau groupe de petits grains de blé. Un jour le fermier vient avec une faucille bien tranchante ; il fauche le blé dont il remplit ses greniers.

Chacun doit imiter le fermier : il doit jeter une semence. Mais quelle sorte de semence devez-vous jeter ? — La semence de la bonne mort ; *car l'homme récoltera ce qu'il aura semé* dit saint Paul.[1] — Chaque fois que vous faites une bonne œuvre, vous jetez la semence d'une bonne mort. Chaque fois que vous faites vos prières, que vous entendez la sainte Messe, que vous dites : « *Mon Jésus, tout pour vous !* » que vous fuyez une mauvaise compagnie, vous jetez la semence d'une bonne mort. Saint Augustin dit que, « celui-là ne saurait faire une mauvaise mort, qui a mené une bonne vie. » — Mais lors même que vous pratiqueriez chaque jour beaucoup de bonnes œuvres, vous ne ferez cependant pas encore une bonne mort, à moins que vous ne priiez souvent pour obtenir cette faveur. Saint Augustin dit que « la bonne mort est accordée à ceux qui la demandent. »

CHAPITRE III.

SECOND MOYEN DE FAIRE UNE BONNE MORT : LA PRIÈRE.

Le voyageur inconnu. — Un prêtre qui voyageait en Ecosse avait de bonnes raisons pour porter un habit semblable à celui des laïques, en sorte qu'on ne pouvait le reconnaître comme prêtre. Or, il arriva que, passant un jour près d'une maison isolée au milieu de la campagne, il se trouva en face d'une personne qui était sur le seuil de cette maison, et qui l'invita à entrer quelques instants. Il n'avait guère envie de s'arrêter. « Il y a ici, lui dit-on, un vieillard qui est sur le point de mourir. Mais il ne veut pas croire que sa mort soit proche, et cela malgré les avis du médecin et de tout le monde. De grâce, venez-nous en aide. »

(1) Gal. VI, 8.

A ces mots, le voyageur se rend auprès du malade. Après s'être assuré que le moribond touche à sa dernière heure, il lui adresse la parole : « Mon cher ami, lui dit-il, je vous engage, moi aussi, à vous préparer à la mort ; votre dernière heure est proche, il n'y a pas à en douter. » — « Vous vous trompez, répond le vieillard ; je suis sûr de ne point mourir maintenant. » — « Croyez-moi, reprend le voyageur, on se fait facilement illusion au sujet de son état, et il en est beaucoup qui meurent lorsqu'ils y pensent le moins. C'est un fait que j'ai constaté de mes propres yeux. » — « Quant à moi, réplique le vieillard, je suis tout à fait sûr de ne pas mourir maintenant. Et je vais vous dire d'où me vient cette assurance. J'ignore quelle est votre religion. La mienne, c'est la religion catholique. Eh bien ! pendant trente ans j'ai demandé chaque jour à Dieu la grâce d'avoir un prêtre pour entendre ma confession à l'heure de ma mort. Or, il n'y a pas de prêtre en ces lieux. Comme j'ai prié pendant tant d'années pour obtenir de ne pas mourir sans confession, Dieu me donne la confiance certaine que je ne mourrai pas sans voir l'effet de ma prière. » — « Vous avez raison, dit le voyageur; une telle prière ne peut manquer d'être exaucée, et voilà qu'elle l'est en effet. Je suis heureux de vous dire qu'un prêtre est ici en ce moment; et ce prêtre, c'est moi ! » Grande fût la joie du bon vieillard à cette nouvelle. Il pouvait bien dire avec le saint vieillard Siméon : « *Maintenant, Seigneur, vous laisserez mourir en paix votre serviteur selon votre parole; car mes yeux ont vu votre salut.* » Il se confessa sur-le-champ, reçut les derniers sacrements et fit une sainte mort.

Ce fut le hasard, direz-vous peut-être, qui amena un prêtre juste au moment où ce vieillard allait mourir. — Il est vrai, le prêtre ne savait rien de la maladie du vieillard, et ce fut sans préméditation qu'il se trouva à son chevet, à l'heure de sa mort. Mais Dieu avait dirigé ses pas, et ce fut sa Providence qui arrangea tout pour que celui qui avait prié, reçût le secours en temps opportun. Notre-Seigneur a dit : « *Demandez et il vous sera donné; car quiconque demande reçoit.*[1] » Pendant trente ans le vieillard avait demandé la faveur de recevoir les sacrements à l'heure de sa mort ; Dieu qui donne à chacun ce qu'il demande, eut soin que sa prière fût exaucée.

Prions donc aussi chaque jour pour obtenir une bonne mort. « Si nous demandons cette grâce jusqu'à la fin de notre vie, nous l'obtiendrons, » dit Bellarmin. « Vous devez, dit Suarez, prier chaque jour pour obtenir une bonne mort ; ainsi Dieu exaucera chaque jour votre prière. » — Demandez une bonne mort chaque jour en disant : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » —

(1) Matth. VII.

A la sainte messe et au moment de la communion, priez pour obtenir la grâce d'être toujours fidèle à Dieu et de faire une bonne mort.

Outre la prière, il y a encore d'autres moyens de faire une bonne mort.

CHAPITRE IV.

TROISIÈME MOYEN DE FAIRE UNE BONNE MORT : LA COMPASSION POUR LES PAUVRES.

Notre Seigneur a dit : « *Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde;*[1] » et saint Jacques : « *Un jugement sans miséricorde sera le partage de celui qui n'aura point fait miséricorde.*[2] Il est très-rare de voir une personne qui a été mauvaise toute sa vie, se convertir à l'heure de la mort; mais si jamais un méchant fait une bonne mort, on remarque presque toujours qu'il a été pendant sa vie compatissant et bienfaisant envers les pauvres.

Le méchant soldat. — Saint François portait des vêtements si pauvres que l'on aurait difficilement trouvé quelqu'un qui consentit à les porter. Or, un jour dans un de ses voyages il fut rencontré par un soldat qui menait une conduite tout à fait déréglée. Cependant, en voyant saint François dans un état si misérable, ce soldat en eut compassion, ouvrant sa bourse, il en tira une pièce d'argent, peut-être la seule qu'il possédât, et il la mit dans la main du saint. Cette petite œuvre de miséricorde décida de son salut. — *Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.* — A peine eut-il fait l'aumône à saint François, que Dieu envoya à celui-ci un rayon de lumière céleste. Il lui révéla que le soldat mourrait dans trois jours. S'adressant donc à ce pécheur, le saint lui dit : « Mon cher ami, je vous avertis qu'il est temps de vous repentir de vos péchés et d'en faire une bonne confession : vous n'avez plus que peu de temps à vivre; dans trois jours vous ne serez plus ! » — Profitant de cet avertissement, le soldat ne perdit pas un moment. Il se hâta de mettre ordre aux affaires de sa conscience : il se repentit de ses péchés, alla se confesser et reçût l'absolution du prêtre. Trois jours ne s'étaient pas écoulés, que la mort venait le frapper selon la prédiction de saint François. — Voilà quelle fut la

(1) Matth. v.

(2) Jacq. II.

récompense d'une petite œuvre de miséricorde : la conversion d'un pécheur et sa préparation à une sainte mort.

La mauvaise femme. — Nous lisons dans les Vies des Pères du désert un trait qui montre comment la bienfaisance envers les pauvres, peut décider du salut même des plus grands pécheurs.

Un prêtre nommé Timothée, étant allé visiter le saint moine Pémen, voulut avoir son avis au sujet d'une certaine femme qui habitait l'Egypte. Bien que cette femme vécut dans le libertinage, elle ne laissait pas d'être fort charitable envers les pauvres ; elle leur donnait même l'argent qu'elle gagnait par son commerce criminel. « Puisqu'elle est si charitable, dit saint Pémen, je suis sûr qu'elle se convertira avant de mourir. » Quelque temps après, on informa le saint que cette même femme continuait ses déréglements, et également ses libéralités envers les pauvres. « Puisqu'elle est si charitable répéta saint Pémen, je suis sûr qu'elle se convertira avant de mourir. » Bientôt en effet, la pécheresse envoya demander au saint moine le secours de ses prières. Non content de prier pour elle, il se rendit à sa demeure et se mit à lui reprocher charitablement les désordres auxquels elle se livrait. Touchée de repentir en l'entendant, la nouvelle Madeleine fondant en larmes : « Je veux, dit-elle, changer de conduite et ne servir plus que Dieu. » S'étant retirée dans un monastère, elle fit de grandes pénitences pour l'expiation de ses péchés, et vécut saintement tout le reste de ses jours.

Saint Vincent de Paul assista un grand nombre de personnes à leur dernière heure ; il était donc bien à même de donner son avis sur les sentiments intimes des mourants. Eh bien ! ce grand saint assure que « ceux qui se sont signalés par leur compassion envers les pauvres, reçoivent de Dieu, sur leur lit de mort, une confiance particulière qu'ils iront au ciel. » Saint Jérôme fut assurément un des hommes les plus savants qui aient paru sur la terre. Il s'exprime en ces termes : « Qu'un homme ait eu une mauvaise mort après avoir fait beaucoup d'œuvres de miséricorde, c'est une chose qu'on ne lit nulle part. Et pourquoi ? Ah ! c'est qu'un homme charitable s'attire les prières d'un grand nombre de personnes, et il est impossible que les prières d'un grand nombre ne soient pas exaucées. »

Sachez donc que la bienfaisance envers les pauvres nous fait trouver la vie éternelle ;[1] mais sachez aussi que la miséricorde s'éloigne du lit de mort de ceux qui n'ont pas été miséricordieux.

Remarque d'un petit enfant. — Un enfant dit à ce sujet : « Permettez. Moi, je ne suis qu'un petit enfant de l'école ; je n'ai pas d'argent à donner aux pauvres. » — Mon enfant, n'obtenez-vous jamais un sou pour acheter des bonbons, des douceurs ? — Si vous donniez un sou aux pauvres, vous

(1) Tob. XII, 9.

feriez une œuvre de miséricorde. Quelque minime qu'il soit, ce don ne sera pas oublié de Dieu. Ce serait une œuvre grande et sainte devant Dieu et ses anges. — N'avez-vous pas des camarades en classe, des frères et sœurs chez vous? Eh bien! ne pouvez-vous pas leur faire quelque petite amabilité? Ne pouvez-vous pas les aider en quelque chose, ou leur pardonner quand ils vous offensent? Ce sont là d'excellentes œuvres de miséricorde. Faire une œuvre de miséricorde, c'est jeter la semence de la bonne mort. Vous connaissez ces paroles de Jésus-Christ : « *Celui qui donne seulement un verre d'eau froide pour l'amour de Jésus, ne perdra pas sa récompense.*[1] » — N'avez-vous pas du pain en abondance? et n'y a-t-il pas des enfants pauvres qui ont faim, qui n'ont pas un morceau de pain à manger? Vous avez lu dans le livre intitulé. « *Les petits enfants* » combien il y a eu de saints qui, dès leur bas âge, donnaient souvent aux pauvres une partie de leur dîner. Vous avez entendu raconter comment saint Martin, étant encore jeune homme, donna à un pauvre la moitié de son manteau. La nuit suivante, Jésus-Christ vint l'en remercier et lui dire : « C'est à moi que tu as donné ce vêtement. » — Eh bien! n'avez-vous pas un vieil habit, une vieille robe, un vieux chapeau ou des souliers dont vous pourriez disposer en faveur d'une personne plus pauvre que vous? *N'oubliez pas*, dit saint Paul, *que la charité est la communication de vos biens; car c'est par de telles hosties qu'on se concilie Dieu.*[2] »

Mais ce qui surtout assure une bonne mort, c'est l'amour de la sainte Vierge Marie. Une grande dévotion envers la Très-Sainte Vierge, voilà le gage certain d'une bonne mort.

CHAPITRE V.

QUATRIÈME MOYEN DE FAIRE UNE BONNE MORT : LA DÉVOTION ENVERS LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le soldat mourant. — Le jeune Charles, fils de Sainte Brigitte, avait embrassé la carrière militaire. Comme il était mort dans cet état si dangereux et à l'âge de la jeunesse, sa mère craignait beaucoup pour son salut. « Qui sait, se disait-elle, s'il n'a point perdu son âme? » Dès qu'elle eut reçu la nouvelle de sa mort, elle se mit à prier pour lui. Notre Seigneur lui apparut tandis qu'elle était en prière : « Par sa conduite, lui dit-il,

(1) Matth. x.

(2) Hebr. III, 16.

Charles avait mérité de faire une mauvaise mort; cependant il a été préservé de ce malheur, et son âme est sauvée! » — Sainte Brigitte s'étonnait que son fils fût sauvé malgré ses désordres; mais Jésus lui en donna la raison. « Quoique Charles fût d'une conduite déréglée, lui dit-il, il y avait cependant en lui une excellente qualité : il aimait ma tendre Mère et la priait souvent. Touchée de l'amour qu'il lui portait, ma Mère intercéda pour lui alors qu'il touchait à ses derniers moments; elle me demanda sa conversion et sa préservation de l'enfer. Or, jamais je ne refuse rien à ma Mère; j'ai donc accordé à Charles la grâce du repentir. A sa dernière heure, il voulut sincèrement changer de vie, il fit un bon acte de contrition, et il est sauvé. »

Sainte Brigitte vit ensuite le démon qui se plaignait à Jésus-Christ de la sainte Vierge. Elle ne lui avait pas permis, disait-il, de tenter Charles à sa mort, et lorsque l'âme de celui-ci comparut au jugement, Marie l'y accompagna et prit sa défense. Sainte Brigitte vit alors Jésus-Christ chasser le démon en le couvrant de honte; puis, prenant avec lui l'âme de Charles, il l'introduisit dans le ciel.

Il n'y a rien que le démon déteste autant que la dévotion envers la Très-Sainte Vierge. Comme le Bienheureux Alphonse Rodriguez était un jour extrêmement tourmenté par les mauvaises pensées que lui suggérait l'Esprit malin, celui-ci lui dit : « Si tu veux laisser là ta dévotion envers la Sainte Vierge, je cesserai de te troubler par toutes ces pensées. »

La moindre chose que vous faites pour Marie vous mérite quelque faveur de sa part.

Le gentilhomme qui fait don de sa maison. — Sainte Térèse parle d'un marchand de Valladolid, en Espagne, qui ne menait pas une vie chrétienne, mais qui avait néanmoins de la dévotion envers la très-sainte Vierge. Vous allez voir combien cette dévotion lui fut saluaire. Ayant appris que Sainte Térèse était à la recherche d'une maison qui pût servir de monastère pour ses religieuses, le marchand alla la trouver. « Il y a en tel endroit, lui dit-il, une maison qui m'appartient; je vous la donne *en l'honneur de la Très-Sainte Vierge Marie.* » — Son offre fut acceptée avec reconnaissance. Deux mois après, le gentilhomme fut pris subitement d'une maladie si grave, qu'il se trouva dans l'impossibilité de parler et de se confesser. Cependant il témoigna par des signes non équivoques qu'il demandait pardon à Notre-Seigneur de tous ses péchés, et il ne tarda pas à expirer. « Après sa mort, raconte sainte Térèse, Notre-Seigneur m'apparut. Ce gentilhomme, me dit-il, a bien failli perdre son âme, mais j'ai eu pitié de lui au moment de sa mort à cause du service qu'il a rendu à ma tendre Mère, en donnant sa maison en son honneur. » — « Je fus bien aise, ajoute la sainte, d'apprendre que l'âme de notre bienfaiteur était sauvée; car je craignais beau-

coup qu'elle ne fût perdue à cause de la mauvaise vie qu'il avait menée. » Notre-Seigneur recommanda à sainte Térèse d'achever le plus tôt possible les réparations qu'exigeait la maison, parce que l'âme du gentilhomme souffrait de grands tourments en purgatoire et ne devait point en sortir jusqu'à ce que la première messe eût été célébrée dans le nouveau monastère. Le jour de cette première messe étant arrivé, sainte Térèse s'approcha de la grille pour recevoir la sainte communion. En ce moment même, elle vit le gentilhomme debout à côté du prêtre, le visage tout rayonnant de joie et de splendeur et les mains jointes. Il remercia vivement la sainte de l'avoir délivré des feux du purgatoire. Puis, la sainte le vit entrer au ciel.

« Nous voyons par cette histoire, dit la Sainte, combien grande est la valeur du plus petit service rendu à l'auguste Vierge Marie, et combien Notre-Seigneur Jésus-Christ a pour agréables les témoignages d'amour que nous donnons à sa Mère. »

Ce que les Saints disent de la sainte Vierge et de la bonne mort. — Saint Anselme, un des saints originaires d'Angleterre et qui vivait il y a environ sept cents ans, dit ceci : « Il est impossible que celui-là sauve son âme, qui n'a pas de dévotion envers la sainte Vierge et qui n'est pas protégé par elle. » — Saint Alphonse, un des saints les plus récents, dit ces autres paroles : « Il est impossible que celui-là se damne, qui est fidèle à honorer la sainte Vierge et à se recommander à elle, pourvu qu'il ait un désir sincère de se corriger de ses défauts. »

Pratiques en l'honneur de la sainte Vierge, pour obtenir une bonne mort. — 1° Ayez soin de dire chaque jour un *Je vous salue, Marie,* au moins dans vos prières du matin et du soir. Lorsque vous prononcez ces mots : *Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort,* souvenez-vous toujours de prier pour obtenir une bonne mort.

2° Chaque jour, tâchez de dire le chapelet ou au moins une dizaine du chapelet.

3° Faites tous les jours une visite à la sainte Vierge devant son autel ou son image. A genoux devant elle, dites la prière *Je vous salue, Marie.*

4° Redoublez de dévotion envers Marie aux jours de ses fêtes. Les grandes fêtes de la sainte Vierge, sont : 1° sa Purification, le 2 février; — 2° La fête de ses sept douleurs, le vendredi de la semaine de la Passion; — 3° La fête de son Annonciation, le 25 mars, c'est-à-dire la fête de son élévation à la dignité de Mère de Dieu; — 4° La fête du Scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel, le 16 juillet; — 5° La fête de son Assomption au ciel, le 15 août; — 6° La fête de sa Nativité, le 8 septembre; — 7° La fête de sa Présentation au temple, ou de son offrande d'elle-même à Dieu, le 21 novembre; — 8° La fête de son Immaculée-Conception, le 8 décembre.

5° Vous ferez bien d'avoir une image ou une statue de la sainte [illegible] votre maison. S'il vous est possible, mettez des fleurs [illegible] cette image, et tenez-y une lampe allumée.

6° Tachez de faire partie d'une confrérie de la sainte Vierge.

7° Portez en son honneur le Scapulaire du Mont-Carmel.

8° Inclinez la tête lorsque vous entendez son nom. Elle a dit que *toutes les générations l'appelleront bienheureuse.*[1]

9° Soyez dévot envers saint Joseph pour l'amour de Marie.

10° Après votre prière du soir, vous pourriez adresser la prière suivante à la sainte Vierge pour obtenir une bonne mort : « *O ma bonne mère Marie, par l'amour que vous portez à Dieu, je vous prie de m'aider en tout temps, mais surtout au terrible moment de ma mort. Ne m'abandonnez pas que vous ne me voyiez enfin dans le ciel, vous bénissant et chantant vos miséricordes pour toute l'éternité. Telle est mon espérance. Ainsi soit-il.* »

Le saint Scapulaire du Mont-Carmel. — Le scapulaire brun. — Le 16 juillet de l'année 1246, la sainte Vierge apparut à saint Simon Stock, religieux Carme, qui demeurait dans le comté de Kent en Angleterre. Elle tenait en main un scapulaire brun dont elle le revêtit en lui disant : « *Celui qui mourra revêtu de ce scapulaire n'ira pas dans les flammes de l'enfer. Ce scapulaire est un signe de salut et une sauvegarde dans les dangers.* »

Portez donc ce saint Scapulaire en l'honneur de la Très-Sainte Vierge Marie. Vous l'honorez, parce qu'elle est la Mère de Jésus-Christ qui est Dieu et notre Souverain Seigneur, à qui soit tout honneur pendant toute l'éternité.

Le noyé. — Vous désirez savoir la signification de ces paroles : « *Celui qui mourra revêtu de ce scapulaire, n'ira pas dans les flammes de l'enfer,* » paroles que la sainte Vierge adressa à saint Simon Stock. Apprenez-la par l'histoire d'un malheureux qui s'est noyé. Cet homme doit avoir été bien méchant ou bien avoir perdu l'esprit. Un jour qu'il se promenait sur les bords d'une rivière, il fit un faux pas et tomba dans l'eau. Quelqu'un qui se trouvait là lui tendit la main et le retira du danger. Mais à peine cet homme fut-il hors de l'eau, que se retournant, il s'y précipita de nouveau et y trouva la mort.

Maintenant vous pouvez comprendre ce qui en est du Scapulaire. La Très-Sainte Vierge est pleine de bonté et de douceur à l'égard de ceux qui le portent; elle leur obtient de son divin Fils beaucoup de faveurs et de grâces pour les préserver de l'enfer. S'ils se damnent, tandis qu'ils pourraient si facilement se sauver, c'est qu'ils sont aussi stupides et aussi méchants que cet homme qui s'est noyé, tandis qu'il pouvait si facilement se sauver.

Le moribond qui ôte son Scapulaire. — Il y a quelques années,

(1) Luc. II.

vivait en Belgique un homme qui, tout en portant le scapulaire, menait une vie fort déréglée. Une terrible maladie le saisit un jour et le réduisit bientôt à l'agonie. Le médecin s'attendait à le voir mourir à tout moment; cependant la mort n'arrivait pas, il resta ainsi pendant deux ou trois jours. Le médecin, qui se tenait près de son lit, lui ayant exprimé son étonnement qu'il restât si longtemps en agonie, le malade lui répondit : « Moi, je sais bien pourquoi; je puis vous donner l'explication de ce fait. Je porte le scapulaire, et je sens qu'aussi longtemps que je le porterai sur moi, la sainte Vierge par ses prières me conservera la vie pour que je me convertisse. Si je l'ôtais, elle ne prierait plus pour moi et je mourrais à l'instant; mais je ne veux pas me convertir; je veux mourir comme j'ai vécu. Rien de plus vrai que cette explication. Vous allez vous en convaincre : au moment où j'ôterai mon scapulaire, je mourrai. » — En disant ces mots, il lève la main, tire son scapulaire de son cou et à l'instant il meurt!

L'enfant en mer. — Pendant une mission donnée à Wexford, les enfants reçurent le saint Scapulaire. Quelque temps après, un de ces enfants quitta Wexford avec son père et sa mère pour aller à Liverpool. Ils durent traverser le détroit entre l'Irlande et l'Angleterre. Le trajet se fit de nuit. Or la nuit était noire et orageuse; le vent soufflait avec violence; les flots s'élevaient comme des montagnes. Il y eut beaucoup de vaisseaux qui se perdirent pendant cette nuit de tempête. Le vaisseau sur lequel naviguaient l'enfant et ses parents était vieux, et lorsque les énormes vagues se jetaient sur ses flancs, il s'ébranlait comme s'il allait s'engloutir dans les flots. Tous les passagers s'attendaient à périr. Le petit enfant était très-souffrant, quand son père vint lui dire de se préparer à la mort; car on s'attendait à voir bientôt sombrer le navire. Or, en ce moment le petit enfant se souvint des paroles de la Très-Sainte Vierge : « *Ce scapulaire est une sauvegarde dans les dangers.* » Levant tranquillement la main et détachant son scapulaire : « Mon père, dit-il, s'il vous plaît, prenez ce scapulaire et laissez-le tomber dans la mer. » — Le père prend le scapulaire et passant sa main par une ouverture du vaisseau, il le laisse tomber dans la mer. Les flots l'engloutissent aussitôt. Mais quelques minutes après, les passagers s'aperçoivent d'un grand changement. Le vent ne souffle plus aussi fort, et les vagues deviennent plus calmes. En une demi-heure, la mer est apaisée et le vaisseau hors de danger. Les passagers étaient tout surpris d'un tel changement de temps, ils ne savaient pas ce qui l'avait amené; mais le petit enfant connaissait la promesse de la sainte Vierge : « *Le scapulaire sera une sauvegarde dans les dangers.* » Il eut foi en cette promesse, et il fut préservé de la mort.

Le petit garçon en péril. — Un jeune Irlandais, qui avait reçu le saint Scapulaire, se trouvait un jour sur mer dans un petit

bateau avec deux autres jeunes gens plus grands que lui. Ceux-ci se mirent à secouer le bateau, pour effrayer leur petit compagnon et lui faire croire qu'il allait tomber dans la mer. L'enfant ne paraissait pas avoir peur ; car il se rappelait avoir reçu le scapulaire, *sauvegarde dans les dangers*. — Néanmoins, par suite de l'imprudence de ses compagnons, il fut jeté hors du bateau et tomba au fond de la mer. Tandis que les autres s'éloignaient sans pouvoir lui porter secours, le pauvre enfant descendit jusqu'au plus profond de l'abîme. Il était suffoqué par l'eau qu'il avalait ; encore une minute ou deux, et il était noyé. En ce moment, il sent quelque chose qui le tire par le cou : c'était son scapulaire ! Une force invisible l'emmène ; bientôt il est hors de l'eau sur le rivage. Le bruit de l'accident et de ses suites se répand aussitôt ; de toutes parts on vient voir le petit garçon ; on prend son scapulaire, on l'examine : on remarque que les cordons en sont mouillés et tout saupoudrés de sel de mer. Mais pas une goutte d'eau n'a touché le drap du scapulaire ; c'est le drap qui reçoit la bénédiction : le drap est entièrement sec. Ce scapulaire se conserve encore aujourd'hui chez celui des missionnaires qui l'avait imposé.

Conditions à remplir pour jouir des avantages du scapulaire.

I. Vous n'avez pas autre chose à faire que de le recevoir et de le porter dévotement, surtout au moment de la mort.

Remarquez ceci : Une personne ne peut pas faire bénir un scapulaire pour une autre. Si votre scapulaire est usé ou si vous le perdez, procurez-vous-en un autre aussitôt que vous pourrez. Lorsque vous avez une fois reçu le scapulaire d'un prêtre qui a le pouvoir de l'imposer, un nouveau scapulaire n'a plus besoin de bénédiction. La bénédiction donnée au premier scapulaire demeure avec vous pour tous les autres scapulaires.

II. Par le *privilège sabbatin* on entend la faveur d'être délivré du purgatoire le premier samedi après la mort.

Pour avoir part au privilège sabbatin, vous devez : 1° réciter le Petit Office de la sainte Vierge. Si vous ne le pouvez, vous devez faire abstinence de viande les mercredis et samedis. Si vous ne pouvez remplir aucune de ces conditions, vous demanderez à un prêtre, qui a ce pouvoir, de les commuer en vous assignant quelques prières à dire à la place, ou quelque bonne œuvre à faire. — Vous devez : 2° garder la chasteté selon votre état et votre condition.

FIN DU LIVRE HUITIÈME.

LIVRE IX.

Manière d'assister les mourants.

CHAPITRE I.

L'ASSISTANCE DES MOURANTS EST UN GRAND ACTE DE CHARITÉ.

Le mourant a plus besoin d'aide que toute autre personne. Ira-t-il au ciel ou en enfer? Cela dépend beaucoup de ceux qui l'assistent. Si vous voulez faire une bonne œuvre, *assistez les moribonds*. Ce que vous faites pour un malade, vous le faites pour Jésus-Christ lui-même. « *J'ai été malade, et vous m'avez visité.*[1] »

Saint Philippe de Néri. — Saint Alphonse. — Dieu fit voir à saint Philippe de Néri ce qui se passe dans la chambre d'un moribond. Personne n'en fut témoin que lui seul. Saint Philippe vit que Dieu faisait de grandes choses en faveur de ceux qui aident les mourants. Il vit des anges descendre du ciel vers eux et mettre sur leurs lèvres les paroles qu'il convient le mieux d'adresser aux malades.

Saint Alphonse dit qu'en assistant les mourants on plaît à Dieu et on sauve les âmes mieux que par tout autre moyen. Les pères et mères surtout doivent assister leurs enfants qui sont sur le point de mourir. « *Si quelqu'un*, dit saint Paul, *n'a pas soin de ceux de sa propre maison, il a renié la foi et est pire qu'un infidèle;*[2] » de même les enfants doivent assister avec grand soin leurs parents à l'heure de la mort.

Combien le démon déteste cette bonne œuvre. — Deux prêtres de l'ordre de Saint-Camille étaient allés à Rome assister un moribond. En entrant dans la chambre du malade, ils virent trois démons qui lançaient sur eux des regards terribles; des éclairs jaillissaient de leurs yeux. Leur but était d'effrayer ces deux prêtres et de les éloigner. Mais un de ceux-ci fit le signe

(1) Matth. xxv.

(2) I Tim. v.

de croix, puis il jeta de l'eau bénite à l'endroit où il voyait les démons. A peine eut-il ainsi jeté l'eau bénite, que les démons s'enfuirent, laissant après eux une odeur insupportable, une odeur de soufre telle que l'enfer seule peut en produire une semblable.

Deux autres prêtres avaient aussi assisté un malade qui était sur le point de mourir. Après lui avoir rendu tous les services qui étaient de leur ministère, ils avaient repris le chemin de leur demeure. Voilà qu'en route ils rencontrent un monstre affreux. On eût dit une vache furieuse qui voulait se jeter sur eux et les dévorer. Ils en sont si effrayés qu'ils tombent à la renverse; mais la bonne pensée leur vient d'appeler Jésus et Marie à leur secours; à l'instant même, l'horrible monstre disparaît et retombe en enfer.

CHAPITRE II.

QUI DOIT SOIGNER LES MALADES.

1. On ne doit pas employer de mauvaises personnes pour soigner les malades; surtout on ne doit pas laisser les malades seuls avec de telles personnes. Si une femme est près de mourir et que quelqu'un doive la veiller, ce doit être une femme. Il ne manque pas d'exemples de gens pervers qui, se trouvant seuls avec des malades, ont été pour ceux-ci non une cause de salut, mais une cause de damnation.

2. Ceux qui soignent les malades prendront toutes les précautions possibles pour ne pas gagner leur maladie; par exemple, si c'est une fièvre, ils se garderont de respirer l'haleine de la personne malade.

3. Tout en assistant les malades, ils ne négligeront pas leurs prières. Il en est qui les oublient; ils perdent ainsi la bénédiction que Dieu se plairait à répandre sur les soins dont ils entourent les malades.

4. En nettoyant les malades, en faisant leur lit, ou en les aidant à changer de linge, on s'astreindra à faire tout cela avec grande modestie.

5. Il faut éviter de parler inutilement ou à trop haute voix, de manière à troubler la personne malade. Que l'on se garde de parler surtout avec un moribond de choses vaines, frivoles et mondaines.

6. Les garde-malades se montreront aimables et complaisants envers leurs clients.

7. Une grande patience leur est nécessaire ; car souvent les malades sont de mauvaise humeur au sujet de la conduite que l'on tient envers eux.

8. Lorsqu'on récite des prières ou qu'on fait de bonnes lectures auprès des malades, il faut le faire d'un ton calme, doux et avec lenteur.

9. On doit suivre avec soin toutes les prescriptions du médecin en ce qui regarde la nourriture, les remèdes, etc.

CHAPITRE III.

LA CHAMBRE D'UN MOURANT.

1. Otez de la chambre tout ce qui peut troubler ou tenter la personne mourante. Enlevez les objets qui pourraient la distraire, tels que images profanes, armes, robes, etc.

2. On ne doit pas laisser entrer des visiteurs qui pourraient troubler ou distraire les malades. C'est pourquoi, surtout lorsqu'une personne est mourante, éloignez d'elle toute personne mauvaise, les gens oisifs, parleurs, babillards, et ceux qui ont été pour elle une occasion de péché; éloignez également ceux qui lui ont fait une grave injure, et ceux qui pourraient la troubler par leur tristesse et lui faire éprouver trop de peine.

3. Gardez la chambre propre, nette et en bon ordre. Ouvrez de temps en temps les fenêtres pour renouveler l'air, mais non jusqu'à incommoder la personne malade.

CHAPITRE IV.

OBJETS QUI DOIVENT SE TROUVER DANS LA CHAMBRE D'UN MOURANT.

1. *Un crucifix.* — Saint Thomas étant entré un jour dans la cellule de saint Bonaventure, lui demanda dans quel livre il étudiait. Saint Bonaventure levant la main lui montra un crucifix : « Voilà, lui dit-il, le livre où j'apprends tout. » — La croix est donc *le livre des mourants*. Avez-vous jamais lu qu'un saint

fût mort sans avoir la croix devant ses yeux? Le bon larron mourut près de la croix et fit une sainte mort.

2. *Une image ou une statue de la sainte Vierge.* — C'est la sainte Vierge qui nous obtient par ses prières la grâce d'une bonne mort; nous devons donc, au moment de notre mort, avoir devant les yeux une image ou une statue de cette bonne Mère. Cela nous portera à la prier fréquemment. Le démon se donne beaucoup de mouvement dans la chambre des moribonds; souvent il leur fait voir des choses qui les épouvantent. Eh bien! le démon s'enfuit à la vue de Marie, parce que Jésus donne à sa Mère le pouvoir de lui écraser la tête.[1] Dans l'obscurité de la nuit, le marin se tient sur le pont de son navire. Isolé au milieu des flots, il sait à peine où il va à travers ces épaisses ténèbres. Quelle joie n'éprouve-t-il pas, lorsqu'il voit l'étoile brillante du matin apparaître au milieu des nuages! — Les mourants ont aussi leurs heures d'obscurité et d'abandon; ils éprouvent beaucoup de craintes et de terreurs; mais lorsqu'ils voient la douce figure de Marie, la Mère de Jésus, qui abaisse ses regards sur eux, leurs craintes se dissipent. — La croix et l'image de la sainte Vierge doivent être placées à un endroit où le malade puisse les voir facilement.

3. *De l'eau bénite.* — Saint Alphonse dit que « lorsqu'une personne est près de mourir, la maison est remplie de démons. » Ils tâchent de perdre son âme au moyen d'affreuses tentations. L'eau qui a été sanctifiée par les prières de l'Eglise, possède la vertu de chasser les démons. Jésus-Christ a donné à son Eglise le pouvoir de les mettre en fuite. — *En mon nom ils chasseront les démons.*[2] — L'Eglise bénit l'eau, afin que nous nous en servions pour éloigner les démons lorsqu'ils nous troublent.

L'épouvantail du démon. — On lit ce qui suit dans les ouvrages de sainte Térèse : « J'étais un jour dans une petite chapelle, dit la sainte; je vis le démon à ma gauche : il était hideux et terrible, surtout lorsqu'il parlait. Sa bouche alors était horrible à voir; un grand jet de flamme en sortait. Ses paroles me causèrent beaucoup d'effroi. Il me dit que je m'étais tirée de ses mains, mais qu'il tâcherait encore de s'emparer de moi, ce qui me fit éprouver une peur très-grande. Je m'armai du signe de la croix; Satan s'éloigna, mais je le vis revenir bientôt. Je fis de nouveau le signe de la croix, et il s'éloigna encore; mais il revint une troisième fois. Comme j'avais de l'eau bénite près de moi, j'en pris un peu et j'en jetai à l'endroit où il se trouvait. Alors *il partit et ne revint plus.* — Je me suis souvent aperçue qu'il n'y a rien que les démons craignent tant que l'eau bénite : ils s'enfuient si vous faites le signe de la croix, mais ils reviennent ensuite. Lorsque j'ai pris de l'eau bénite, j'éprouve toujours de

(1) Gen. II. (2) Marc. XVI.

la joie et du soulagement. En prenant de l'eau bénite, j'éprouve le sentiment d'une personne qui, ayant très-chaud et très-soif, boit un verre d'eau froide. Je me réjouis de ce que les paroles employées par l'Eglise dans la bénédiction de l'eau ont un si grand pouvoir sur les démons. »

Remarques. — 1° L'eau bénite doit se trouver près de la personne malade, de manière qu'elle puisse facilement en prendre. 2° Il faut quelquefois en jeter sur elle, surtout pendant son agonie, lorsqu'elle donne des signes de crainte et de trouble.

4. *Un autel.* — Il est très-facile de faire un autel. Etendez une nappe blanche sur une table ou sur tout autre meuble semblable. Mettez sur cette nappe un crucifix, deux chandeliers, l'image de la sainte Vierge et un vase d'eau bénite. — L'autel attirera la bénédiction de Dieu sur la chambre du moribond; il sera aussi très-utile lorsque le prêtre donnera le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Il doit être placé de manière que la personne mourante puisse facilement le voir.

5. *Le chapelet* procure aux mourants la protection de la très-sainte Vierge Marie. Elle seule nous obtient de Jésus-Christ, son Fils, la grâce d'une bonne mort. C'est une chose excellente pour les malades de dire le Rosaire au moins en partie. A l'heure de sa mort, le bienheureux Jean Berchmans avait son Rosaire roulé autour du bras.

6. *Une médaille* de la sainte Vierge ou d'un autre saint peut procurer au malade une indulgence plénière à l'heure de la mort. On pourrait la lui passer au cou au moyen d'un cordon. — Pendant la guerre de Crimée, un soldat portait ainsi une médaille de la très-sainte Vierge. Une balle vint le frapper juste à l'endroit où se trouvait sa médaille; la balle tomba à ses pieds; il avait la vie sauve et n'était pas même blessé. — Vous aurez une terrible guerre à soutenir contre l'enfer à l'heure de la mort. Ils sont nombreux les *traits de feu* que le démon décoche contre nous à notre dernière agonie.[1] La médaille de Marie sera la cuirasse de justice qui nous rendra capables d'éteindre ces traits enflammés de l'Esprit mauvais.

7. *Un crucifix* peut aussi vous faire gagner une indulgence plénière à l'article de la mort. Celui qui gagne une indulgence plénière dans toute sa plénitude va droit au ciel après sa mort, sans passer par le purgatoire.

8. *Un crucifix bénit pour le chemin de la croix.* — Ceux qui parcourent les stations du chemin de la croix dans une église gagnent beaucoup d'indulgences plénières, même sans se confesser ni communier. Lorsque vous êtes malade, vous ne pouvez pas aller à l'église; mais vous pouvez avoir un crucifix bénit, et par son moyen gagner les mêmes indulgences. Tout ce que vous

(1) Eph. VI.

avez à faire pour cela, c'est de tenir la croix en main (ou devant vous)[1] et de dire quatorze fois *Notre Père...*, *Je vous salue, Marie*, et *Gloire soit au Père...* Ensuite vous dites en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur cinq fois *Notre Père...*, *Je vous salue, Marie*, et *Gloire au Père*, etc. Enfin vous dites un *Notre Père...*, *Je vous salue, Marie*, et *Gloire au Père...* à l'intention du Souverain-Pontife.

CHAPITRE V.

LE MALADE EN DANGER DE MORT.

1. Lorsque le malade est en danger de mort, ce serait souvent une cruauté et un péché grave de lui laisser ignorer son état. S'il le connaît, il se préparera à la mort; s'il l'ignore, il ne s'y préparera pas et peut-être qu'il se damnera.

2. Un malade en danger de mort doit aussitôt mettre ordre à ses affaires temporelles : 1° Il doit donc faire son testament, s'il ne l'a pas encore fait; 2° Il doit terminer ses arrangements de famille; 3° Il doit s'occuper et s'assurer du paiement de ses dettes; 4° S'il a des ennemis, il doit leur pardonner, s'il ne l'a déjà fait.

3. Le malade est dans l'obligation d'exécuter tout ce que lui dicte sa conscience, s'il ne l'a pas encore accompli, et de préparer son âme à paraître devant Dieu.[2] Surtout qu'il se prépare bien à se confesser et à recevoir le saint Viatique, l'Extrême-Onction et la dernière indulgence.

(1) *Si l'on a un crucifix bénit par un Père Rédemptoriste*, il n'est pas nécessaire de le tenir en main. Il suffit qu'on l'ait devant soi. Il n'est pas non plus nécessaire de dire plus de 14 *Pater, Ave* et *Gloria*; il suffit même, au lieu de ces prières, de penser pendant quelque temps à la Passion de Notre-Seigneur, sans dire un seul *Pater*. LE TRADUCTEUR.

(2) Amos. IV, 12.

CHAPITRE VI.

LES SACREMENTS DES MOURANTS.

C'est une faveur immense que celle de recevoir les derniers sacrements : ils nous aident merveilleusement à faire une bonne mort. Mais si c'est la volonté de Dieu que nous mourions subitement sans les recevoir, nous devons être contents que sa volonté s'accomplisse. Il sait ce qui nous est le plus avantageux.

Sainte Gertrude. — On demandait un jour à sainte Gertrude si elle ne redoutait pas de mourir subitement sans sacrements. Elle répondit : « Je désire de tout mon cœur recevoir les sacrements avant de mourir; mais j'aime encore mieux faire la volonté de Dieu. Ainsi, est-ce sa volonté que je reçoive les sacrements ou que je meure subitement? je suis également contente. » — Plusieurs saints, par exemple saint François Xavier, moururent sans recevoir les derniers sacrements. On doit toujours être prêt à mourir. Personne ne sait s'il pourra recevoir les derniers sacrements avant sa mort.

Confession. — 1. Il peut être avantageux à une personne qui va mourir de faire une confession générale de tous les péchés de sa vie. — 2. Qu'elle confesse tout ce qui l'inquiète et la trouble. — 3. Peut-être a-t-elle fait jusque-là de mauvaises confessions; peut-être sa conscience lui reproche-t-elle certain péché grave qu'elle n'a pas encore confessé, parce qu'elle avait honte de le déclarer. Qu'elle songe que c'est la dernière occasion qui s'offre à elle; si elle ne le confesse pas maintenant, elle perdra son âme! — 4. Il y a une chose qui rend la confession plus facile aux moribonds qu'aux autres. Pourquoi va-t-on quelquefois se confesser sans obtenir le pardon de ses péchés? Parce qu'on ne veut pas renoncer aux choses ou aux personnes qui portent au péché. Mais lorsque quelqu'un est sur le point de mourir, il est dans la nécessité de tout quitter, et ainsi il lui est plus facile de renoncer à toute affection déréglée pour ces personnes ou pour ces objets.

Le saint Viatique. — Lorsque la sainte communion est administrée aux malades en danger de mort, on l'appelle *le saint Viatique*. Le mot *viatique* signifie *nourriture pour un voyage*. Le moribond a un long, bien long voyage à faire; il doit aller de ce monde à l'autre; c'est un voyage très-périlleux. Les démons savent que là est leur dernière chance de s'emparer d'une âme; aussi sont-ils aux aguets pour la prendre au moment où elle va

sortir de ce monde. Jésus le sait bien; il sait aussi que sa pauvre créature mourante est maintenant plus délaissée que jamais. Il vient donc en personne pour donner aux moribonds de la force contre les assauts des démons. Il leur donne sa chair et son sang dans le saint Viatique. Tandis qu'il était sur la terre, il dit un jour ces paroles : « *Je m'en vais vous préparer une place* (dans le ciel); *mais je reviendrai et je vous prendrai avec moi, afin que là où je suis, vous soyez aussi.*[1] » — Eh bien ! lorsque nous sommes près de mourir, Jésus, en compagnie d'une multitude d'anges, vient à nous dans le saint Viatique pour nous introduire ensuite dans le ciel.

On annonça un jour à Notre-Seigneur que Lazare était malade. En apprenant cette nouvelle, le bon Sauveur donna à Lazare le doux nom d'ami, puis il dit à ses apôtres : « *Allons à lui !* » Lorsque Notre-Seigneur vous saura malade et près de mourir, il vous appelera aussi du doux nom d'ami et il dira à ses anges : « *Allons à lui !* »

Quand le prêtre va porter la sainte communion à un moribond, la chambre doit être mise en ordre et appropriée. Il est bon qu'il y ait un autel tout préparé pour que le prêtre puisse y déposer le Saint-Sacrement, c'est-à-dire une table couverte d'un linge blanc, un crucifix, deux chandeliers avec des chandelles allumées, de l'eau bénite, un verre avec un peu d'eau propre, et un petit linge blanc pour servir de nappe de communion. Au moment où le prêtre entre dans la chambre avec le Saint-Sacrement, que tous tombent aussitôt à genoux et restent en silence. S'il est nécessaire de parler, qu'on le fasse à voix basse. Après la communion, laissez le malade tranquille pour qu'il puisse dire ses prières, ou bien s'il le désire, lisez-lui des prières dans un livre.

L'Extrême-Onction. — L'Extrême-Onction est un sacrement bien précieux et bien salutaire. Il est riche en faveurs célestes pour ceux qui sont sur le point de mourir. « *Y a-t-il un malade parmi vous?* dit saint Jacques, *qu'il appelle les prêtres de l'Eglise, afin que ceux-ci prient pour lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur. Et la prière de la foi sauvera le malade. Et le Seigneur le soulagera ; et s'il a des péchés, ils lui seront remis.*[2] »

1. Une personne pourrait se trouver en état de péché mortel et l'ignorer. En ce cas, l'Extrême-Onction effacerait le péché mortel, si le moribond se repentait de ses péchés.

2. L'Extrême-Onction remet les péchés véniels.

3. Elle enlève la faiblesse que les péchés antérieurs ont laissée dans l'âme.

4. Elle remet, selon nos dispositions, la peine temporelle que nous aurions à subir en purgatoire pour l'expiation de nos péchés.

(1) Jo. XIV. (2) Jac. V, 14.

5. Elle nous donne les dispositions requises pour faire une bonne mort; elle nous rend patients dans les souffrances de la maladie; elle nous donne la force de vaincre les terribles tentations de notre heure dernière; elle fait disparaître la crainte de la mort; elle nous fait désirer de mourir pour accomplir la volonté de Dieu.

6. Elle rend la santé du corps, si Dieu voit que la santé est un bien pour l'âme.

Que doivent faire le malade et ses assistants à l'occasion de l'Extrême-Onction?

1. Par respect pour ce sacrement, on aura soin de purifier les parties du corps sur lesquelles doivent se faire les onctions. Ces parties sont : les paupières, les oreilles, le nez, les lèvres, les mains, les pieds.

2. Lorsque le prêtre oint les paupières, il dit : « *Que le Seigneur vous pardonne tous les péchés que vous avez commis par le sens de la vue.* » A la fin de cette prière, le malade peut répondre : « *Amen.* »

3. Tandis que le prêtre administre le sacrement de l'Extrême-Onction, ceux qui sont dans la chambre se tiennent à genoux et récitent les Litanies ou d'autres prières. Au lieu de dire : « *Priez pour nous,* » ils doivent dire : « *Priez pour lui* ou *pour elle.* »

La dernière bénédiction. — Lorsque le prêtre donne la dernière bénédiction avec l'indulgence plénière, le malade doit faire un acte de contrition de ses péchés.

CHAPITRE VII.

LES SAINTS PATRONS DE LA BONNE MORT.

Le moine mourant. — Au milieu des sables brûlants des déserts d'Egypte, il y avait une petite cellule, et dans cette cellule une natte de paille. Un jour, il y a environ de cela quatorze cents ans, un moine se trouvait étendu sur cette natte : il s'appelait Sisoès. Sisoès avait mené une mauvaise vie pendant de longues années, et en ce moment il était couché sur cette natte, presque expirant. Beaucoup d'autres saints moines se trouvaient réunis autour de lui. Ayant appris qu'il allait mourir, et sachant que c'est une œuvre sainte d'assister un moribond, ils étaient venus l'aider à effectuer heureusement le passage de ce monde à l'autre. Tout à coup la figure du moine mourant parait toute rayonnante. « Voyez, dit-il aux assistants, voyez saint Antoine qui vient à

moi ! » « Voyez, ajoute-t-il, les apôtres et les prophètes qui viennent aussi ! » Pendant quelques instants il semble parler à ces saints personnages. Bientôt sa figure devient plus encore éclatante. « Je vois, dit-il, les anges qui viennent chercher mon âme. Cependant je désire qu'ils me laissent encore ici pour que je puisse faire une plus grande pénitence. » — « Mon père, lui disent les moines, mais vous avez assez fait pénitence. » — « J'ignore, leur répond-il, si j'ai même commencé à faire pénitence. » — Les moines admirèrent son humilité. Sisoès s'était livré à toutes sortes d'austérités, et aux austérités les plus effrayantes, et il n'y pensait même pas. Son visage, dit-on, devint ensuite brillant comme le soleil. Un doux sourire parut sur ses traits et il dit : « Voyez ! Notre-Seigneur Jésus-Christ vient à moi ! » — Ce furent ses dernières paroles. A peine les eut-il prononcées, qu'il expira ; et sa cellule fut tout embaumée du parfum le plus délicieux, d'un parfum tout céleste.

Sainte Térèse. — Lorsque sainte Térèse était sur le point de mourir, la sœur Anne, sa compagne, aperçut près du lit de la sainte Jésus-Christ et une multitude d'anges, et avec eux la sainte Vierge et saint Joseph. Ils attendaient le moment de la mort de Térèse pour porter son âme au ciel. — La même sœur vit aussi entrer dans la chambre un grand nombre de personnes toutes brillantes de splendeur et portant des vêtements plus blancs que la neige. On pense que c'étaient les dix mille martyrs qui avaient promis de visiter la grande réformatrice à sa dernière heure.

Les mauvais esprits mis en fuite. — Une lumière divine fit voir à saint Camille de Lellis que Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Très-Sainte Vierge, les anges et les saints descendent parfois du ciel pour assister les moribonds. Il vit aussi les démons sortir de l'enfer pour les tenter. A Rome, ce saint assistait un jour un homme appelé Léon, qui était à l'article de la mort. Voyant le mourant aux prises avec les tentations, il s'approcha de son lit et lui tint ce langage : « L'heure de quitter ce monde est venue ; ayez confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a versé son sang sur la croix et qui est mort pour votre salut. Voyez, ajouta-t-il Jésus vous montre ses plaies et sa tête couronnée d'épines ! Soyez ferme, ne consentez pas aux tentations ; n'en croyez pas l'esprit mauvais qui est venu de l'enfer. » Alors se tournant vers le démon et lui jetant de l'eau bénite : « Retire-toi, Satan, lui dit-il ; tu n'as rien à faire ici. » — Puis, le saint se mit à genoux et récita les Litanies, priant tous les assistants d'unir leurs prières aux siennes pour cette âme qui allait quitter son corps. Cela fait, il se leva et dit au moribond : « Voyez, mon frère ; la Très-Sainte Vierge est venue pour vous aider, la voici ! Regardez-la, et réjouissez-vous ! — Voyez ; saint François est à genoux devant elle et prie pour vous ! Voyez ; les anges et les archanges prient aussi pour vous ! » — Saint Camille leva ensuite les yeux au ciel et

soudain, tombant à genoux, il se prosterna la face contre terre, comme pour saluer des personnes visibles pour lui seul. En ce moment, le malade expira ! — Aussitôt, le saint se leva et s'écria : « O heureuse âme, vous êtes morte dans les bras de la Sainte Vierge ! »

Lorsque la nuit s'assombrit, les étoiles deviennent plus brillantes; lorsque l'ombre de la mort tombera sur nous, la lumière de Dieu sans doute nous illuminera. Peut-être sera-ce une lumière plus brillante que toutes celles que nous aurons jamais vues.

Vos saints patrons vous assisteront.

Quels sont les patrons de la bonne mort?

1. *Notre tendre Mère, la Très-Sainte Vierge Marie.* — La grâce d'une bonne mort nous vient de Jésus par les mains de la Sainte Vierge. Si Marie prie pour nous, nous serons sauvés; si elle ne prie pas pour nous, nous serons damnés.

2. *Saint Joseph.* — Après la Très-Sainte Vierge, saint Joseph a toujours été regardé comme le patron de la bonne mort. A sa mort, il avait près de lui Jésus et Marie, qui l'aidaient et le consolaient. — D'après saint Alphonse, les dévots serviteurs de saint Joseph doivent espérer avec confiance qu'à leur mort saint Joseph viendra les aider avec Jésus et Marie.

3. *Les saints* dont nous avons reçu les noms à notre baptême ou à la confirmation.

4. *L'Ange gardien.* — Personne, à l'heure de la mort, ne sera plus occupé de vous que votre ange gardien. Il surveillera les démons lorsqu'ils viendront vous tenter, et les mettra en fuite. Il priera pour vous.

5. *Saint Michel archange.* — Nous lisons, dans les prières de l'Eglise, que saint Michel a été constitué par Dieu Prince des âmes qui passent de ce monde à l'autre pour être jugées.

6. *Sainte Barbe.* — On prie sainte Barbe particulièrement pour obtenir une bonne mort : Voici la prière de l'Eglise au jour de sa fête : « O Dieu, puissions-nous, avant de mourir, faire une vraie pénitence et une sincère confession, et recevoir le Saint-Sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, par les prières de la Bienheureuse Barbe, vierge et martyre. »

7. *Les Saints Innocents.* — Saint François de Sales, à l'heure de sa mort, s'adressa d'une manière particulière aux saints Innocents.

8. *Tous les Saints ou les Anges,* envers lesquels vous avez une dévotion spéciale, sont pour vous des patrons de la bonne mort.

CHAPITRE VIII.

CE QU'IL FAUT FAIRE PENDANT LA DERNIÈRE AGONIE D'UN MALADE.

1. Il faut souvent jeter de l'eau bénite sur le malade agonisant.
2. Dites avec lui, ou au moins de manière à être entendu de lui, les prières des agonisants et de la recommandation de l'âme.
3. On peut lui mettre en main un cierge allumé comme signe qu'il meurt dans la foi catholique. — On ne doit pas secouer une personne qui se meurt; car souvent, en la secouant, on avance l'heure de sa mort.

CHAPITRE IX.

PETITES LECTURES POUR LES MALADES SUR LES VERTUS ET LES TENTATIONS.

Lisez en présence des malades lentement, distinctement et peu à la fois.

I. PATIENCE DANS LES SOUFFRANCES ET LES ÉPREUVES.

Selon *sainte Angèle de Foligno,* « les souffrances sont quelque chose de très-saint et de très-précieux. *Elles prient pour nous* devant Dieu. »

Comme *saint François d'Assise* était malade et souffrait beaucoup, quelqu'un lui conseillait de demander à Dieu la cessation de ses douleurs, saint François se leva de son lit de souffrances et tomba à genoux. Au lieu de prier pour être délivré de son mal, il remercia au contraire le Seigneur de le lui avoir envoyé.

Voici une maxime de *saint Louis de Gonzague :* « Le meilleur signe de prédestination qu'on puisse avoir, c'est d'être toujours patient et résigné dans la souffrance. »

Jésus-Christ dit un jour à *sainte Térèse :* « Les âmes les plus chères à mon Père sont celles qui souffrent le plus. »

« Il nous serait avantageux, dit *saint Alphonse,* d'endurer pendant toute notre vie tous les tourments des martyrs quand

même nous ne mériterions par là que de passer un moment dans le ciel. Nos souffrances d'ici-bas sont un signe que Dieu nous aime et veut nous sauver. »

« Dieu fait que les corps des malades leur servent de purgatoire. » Cette parole est de sainte Catherine de Gênes.

« J'agis envers vous comme mon Père céleste a agi envers moi. Je vous envoie autant de souffrances que vous pouvez en supporter. » Ainsi parla Notre-Seigneur à la bienheureuse Véroni.

Saint Joseph, franciscai [illegible] it gravement malade. Le médecin jugeant nécessaire de lu[illegible] faire une opération très-douloureuse, l'engagea à se laisser lier. Saint Joseph prit un crucifix en main : « La volonté de Jésus, dit-il, voilà mes liens. »

En opérant notre salut par le moyen des souffrances, dit sainte Térèse, le Fils de Dieu a voulu nous apprendre qu'il n'y a rien de plus propre à glorifier Dieu et à sanctifier nos âmes que le support des souffrances. Souffrir pour l'amour de Notre-Seigneur, voilà le grand chemin de la vérité. Donc plus un homme peut souffrir, plus il sera heureux. »

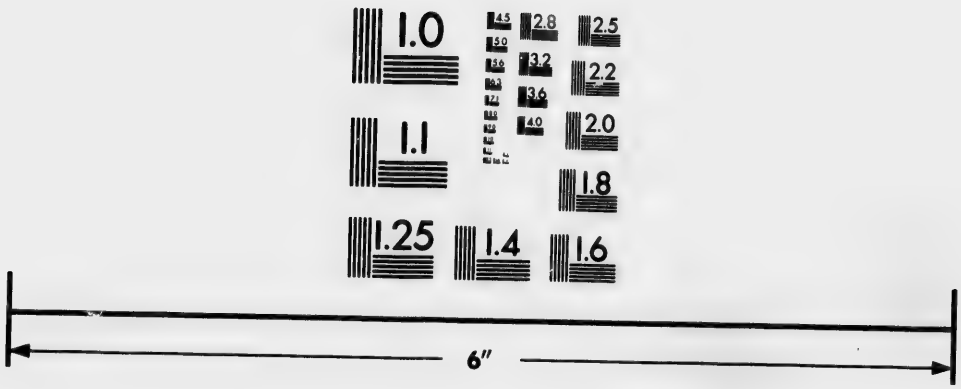
D'après saint Jean Chrysostome, « si Notre-Seigneur voulait vous donner le pouvoir de ressusciter les morts, il vous ferait un don beaucoup moindre qu'en vous envoyant la souffrance. Par le don des miracles il vous rendrait son débiteur; en vous donnant des souffrances il se constitue lui-même votre débiteur. »

« Si Dieu vous fait beaucoup souffrir, dit *saint Ignace de Loyola*, c'est un signe qu'il a de grands desseins sur vous, et qu'il veut certainement que vous deveniez un saint. Si vous voulez devenir un grand saint, priez Dieu qu'il vous donne beaucoup d'occasions de souffrir. » Au témoignage de *saint Vincent de Paul*, « si nous savions quel précieux trésor se trouve caché dans la maladie, nous la recevrions avec la même joie que nous recevons les plus grands bienfaits. »

Ce saint fut lui-même presque toujours en proie à de longues et douloureuses maladies. Il était souvent réduit à un tel état qu'il ne pouvait ni se mouvoir, ni goûter un moment de repos. Cependant il souffrait avec le calme le plus parfait et avec un air de gaieté admirable. Jamais un mot de plainte ne tomba de ses lèvres. Continuellement il louait et remerciait Dieu de ce qu'il lui envoyait des souffrances, les regardant comme des faveurs spéciales. Lorsque ses douleurs devenaient plus vives, il regardait son crucifix et s'excitait à la patience par de pieuses aspirations.

« Il y a, dit *sa*[illegible]*t François de Sales*, des malades qui s'affligent et se plaignent non pas tant à cause de leurs propres souffrances, que parce qu'ils donnent de l'embarras aux autres et ne peuvent pas s'acquitter de leurs exercices ordinaires de piété, et surtout parce qu'ils ne peuvent pas dire leurs prières comme

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

lorsqu'ils étaient bien portants. Mais en cela ils se trompent grandement. En effet, pour ce qui est de l'embarras qu'ils donnent aux autres, celui qui est vraiment patient accepte tout ce que Dieu veut avec tous les désagréments qu'il lui plaît de lui envoyer, et de la manière qui lui convient. En ce qui regarde leurs bonnes œuvres habituelles, qu'ils sachent qu'un seul jour de souffrance supportée avec résignation, leur est plus profitable que tout un mois d'exercices laborieux. Quant à la prière, quoi de mieux que d'être cloué à la croix avec Jésus-Christ? En outre, l'offrande de nos souffrances à Notre-Seigneur, le souvenir de Celui pour qui nous souffrons et notre conformité à la volonté divine sont une sorte de prière très-excellente.

Césaire rapporte qu'un chartreux, la nuit qui suivit sa mort, apparut à l'autel tout rayonnant de gloire, et dit : « Sachez, mon Père, que les amères douleurs et les tourments de ma maladie m'ont tenu lieu de purgatoire. C'est pourquoi en quittant cette vie, je suis allé directement au ciel. »

Ecoutons la leçon que nous donne *sainte Térèse* : « Apprenez à souffrir quelque chose pour l'amour de Notre-Seigneur; sans quoi, il n'y a pas grand mérite à le servir. »

Et *saint Paul de la Croix* : « Les longues maladies sont les plus grandes grâces que Dieu accorde aux âmes qui lui sont spécialement chères. »

Dans ses maladies, qui furent longues et très-fréquentes, *saint Philippe de Néri* paraissait toujours gai. Quelque grandes que fûssent ses souffrances, il n'en laissait rien paraître au dehors; jamais il ne parlait de son mal, sinon aux médecins. « Dans la maladie nous devons, dit *saint Alphonse*, faire usage des remèdes ordinaires pour nous guérir, parce que telle est la volonté de Dieu. Mais s'ils ne nous guérissent point, nous devons nous conformer à la volonté divine, ce qui nous sera beaucoup plus avantageux que la santé même. Lorsque la douleur et la maladie sont aigües, ce n'est pas un mal d'en parler à nos amis, ni même de conjurer Dieu de nous en délivrer. Je parle de souffrances et de maladies graves; car il y en a qui sont assez imparfaits pour chercher à s'attirer la pitié de tout le monde à la moindre fatigue ou indisposition qu'il éprouvent. »

Au commencement de sa douloureuse Passion, Notre-Seigneur fit part de sa tristesse à ses disciples : « *Mon âme*, leur dit-il, *est triste jusqu'à la mort*;[1] et il pria son Père de l'en délivrer : « *Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi.*[2] » Mais il nous apprend aussi qu'après de telles prières, nous devons nous résigner immédiatement à la divine volonté en disant : « *Néanmoins que votre volonté soit faite et non la mienne.* » La maladie est la pierre de touche d'une âme, parce

(1) Matth. XXVI. (2) Ibid.

qu'elle montre le degré de vertu que cette âme possède. Si un malade n'est pas inquiet, ne se plaint pas, ne trouble personne, mais obéit aux médecins et à ses supérieurs, et est tout à fait tranquille et résigné à la volonté de Dieu, soyez assuré qu'il possède un grand fonds de vertu. Mais quand un malade se plaint et dit qu'on ne le soigne guère, que ses douleurs sont insupportables, que rien ne lui fait du bien, que son médecin est un ignorant; quand il va jusqu'à dire que la main de Dieu s'appesantit trop sur lui, quelle idée peut-on avoir de sa vertu ?

II. TENTATIONS DES MALADES.

Remarquez qu'une tentation n'est pas un péché. Si vous y consentez, vous péchez; mais si vous tâchez de la repousser, vous rendez gloire à Dieu, vous vous assurez une récompense dans le ciel.

Tentations contre la foi. — S'il vous vient quelque doute au sujet de notre sainte foi, chassez ce doute à l'instant, et dites dans votre cœur : « *Mon Dieu, je crois tout ce qu'enseigne l'Eglise catholique.* » — Quand la Bienheureuse Colombe était près de mourir, les démons vinrent la tenter. C'était par des tentations contre la foi qu'ils la tourmentaient, et ces tentations étaient terribles, à en juger d'après les émotions qui se peignaient sur ses traits. La Bienheureuse luttait et disait sans cesse : « *Je crois en Dieu.* » La lutte dura environ une demi-heure. Enfin Colombe invoqua le saint Nom de Jésus, et à l'invocation de ce Nom redoutable pour eux, les démons prirent la fuite.

Tentations de désespoir. — Si vous éprouvez une crainte excessive d'aller en enfer à cause de vos péchés, chassez cette crainte. Dites : « *Mon Dieu, j'espère en vous; je suis sûr que vous me sauverez, parce que Jésus est mort pour me sauver.* » Dites aussi : « *Doux Jésus, vous êtes mort pour me sauver; ne refusez donc pas de sauver une âme pour le salut de laquelle vous êtes mort.* » Peut-être que dans la maladie et au moment même de notre mort, il nous semblera que Dieu nous aura abandonnés; alors souvenons-nous de ces paroles de Jésus en croix : « *Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné?* »

Remarque. — Il arrive souvent qu'au moment de la mort, le démon pousse fortement certaines personnes à commettre de nouveau un péché qu'elles avaient l'habitude de commettre autrefois. Qu'elles repoussent promptement la tentation en disant : *Jésus et Marie, à mon secours!*

Les malades disent parfois qu'ils ne peuvent pas prier. — *Saint Vincent de Paul* étant malade, tâchait de penser à la présence de Dieu. Quelquefois il disait quelque courte prière, celle-ci par exemple : « *O mon Dieu, que votre volonté soit*

faite! » ou bien : « *O mon Dieu, j'espère en vous.* » Selon *saint Alphonse*, un seul « *Dieu soit loué!* » dans la maladie est plus méritoire que mille dans la santé. Dans la maladie, si nous ne pouvons pas penser aux choses saintes, jetons quelquefois les yeux sur la croix. Offrons nos souffrances à Dieu en union avec celles de Jésus crucifié. « Lorsque nous sommes malades et patients, dit *sainte Angèle de Foligno*, *nos souffrances prient pour nous.* »

Les malades se découragent parfois parce qu'ils ne peuvent pas faire de bonnes œuvres. — Si nous ne pouvons pas faire de bonnes œuvres, nous devons être contents de ne pas les faire, parce que telle est la volonté de Dieu : « Ne pensez pas à ce que vous feriez si vous étiez en bonne santé. Pensez seulement à être content de rester malade aussi longtemps que Dieu le voudra. » Tel est l'avis que nous donne le vénérable Jean d'Avila.

Dieu fit savoir à son serviteur *Alvarez* qu'une certaine religieuse avait gagné plus de mérites pendant une maladie de huit mois, que durant de longues années qui avaient précédé.

« Ne désirons pas, dit *saint Alphonse*, vivre plus longtemps sous prétexte de faire pénitence de nos péchés. La meilleure pénitence que nous puissions faire, c'est de recevoir la maladie, parce que telle est la volonté de Dieu. » « Quoique nous ne puissions rien faire, dit le père Alvarez, nous plaisons plus à Dieu en pratiquant la patience pendant un mois de maladie, qu'en travaillant pour lui pendant toute une année de santé. »

III. VOULOIR MOURIR POUR DIEU, VOILA LA MEILLEURE DISPOSITION D'UN MOURANT.

Nous devons vouloir mourir, 1° *parce que c'est la volonté de Dieu*. Ecoutons *saint Alphonse* : « Dans la maladie, nous devons être prêts à accepter la mort et le genre de mort qu'il plaira à Dieu de nous envoyer. » — « Lorsqu'on nous annonce que notre mort est proche, disons : « *Je veux mourir pour plaire à Jésus.* » C'est cette volonté de mourir pour l'amour de Dieu qui a fait tout le mérite des martyrs. Disons donc : « Mon Dieu, je suis prêt à faire tout ce que vous voulez, et à mourir quand vous voudrez. » — « Celui-là fait une sainte mort, dit le même saint, qui meurt avec soumission à la volonté de Dieu. Plus on est soumis à la volonté de Dieu au moment de la mort, plus on meurt saintement. »

Le pieux *Louis de Blois* dit « qu'un acte parfait de conformité à la volonté de Dieu accompli au moment de la mort préserve non seulement de l'enfer, mais même du purgatoire. »

Nous devons vouloir mourir, 2° *pour expier nos péchés*. « La meilleure pénitence que nous puissions faire, dit saint Alphonse, c'est de vouloir mourir parce que c'est la volonté de Dieu. »

Nous devons vouloir mourir, 3° *pour ressembler à Jésus. « Dieu a prédestiné tous les saints à être conformes à l'image de son Fils.*[1] » — Jésus a voulu mourir : il faut donc que nous voulions mourir avec lui.

Nous devons vouloir mourir 4° *pour aller au ciel.* « Que je meure, disait saint Augustin ; car la mort seule peut me donner le bonheur de voir Dieu face à face, et de l'aimer pour toujours dans le ciel. » Et le vénérable Jean d'Avila : « Lorsque nous nous trouvons dans de bonnes dispositions, bien que celles-ci ne soient que modérément bonnes, nous devons désirer de mourir, pour échapper au danger si fréquent sur la terre de pécher et de perdre la grâce de Dieu. »

CHAPITRE X.

CE QU'IL FAUT FAIRE LORSQU'UNE PERSONNE TOMBE MALADE SUBITEMENT, ET PEUT MOURIR AVANT L'ARRIVÉE DU PRÊTRE.

Lorsqu'une personne tombe malade, il y a souvent grand trouble et grand désordre dans la maison. On envoie chercher un prêtre. Mais au lieu de faire quelque chose pour l'âme de la personne mourante, avant l'arrivée du prêtre, on passe le temps à parler, à pleurer, à se lamenter. Plutôt que de pleurer alors, qu'on fasse ce que nous allons indiquer ; d'autant plus qu'ainsi, lorsque le prêtre viendra donner les derniers sacrements au malade, celui-ci sera beaucoup mieux préparé à les recevoir.

Remarque. — 1° Personne ne peut se sauver sans savoir les *quatre grandes vérités* de la religion. — 2° Un acte de contrition parfaite procurera au mourant le pardon de ses péchés, alors même qu'il lui serait impossible d'être assisté par un prêtre. — 3° Donc énoncez à haute voix à l'oreille du malade les quatre principaux mystères de la religion et l'acte de contrition, deux ou trois mots à la fois. Que le moribond, si c'est possible, répète les paroles après vous.

(1) Rom. VIII, 29.

CHAPITRE XI.

ACTES ET PRIÈRES A SUGGÉRER AUX MALADES.

I. *Acte de foi sur les quatre grandes vérités.* — 1° Je crois — qu'il y a — un seul Dieu. — 2° Je crois — qu'en Dieu — il y a trois personnes, — le Père, le Fils et le Saint-Esprit. — 3° Je crois — que Dieu le Fils — s'est fait homme — et est mort pour nous sauver. — 4° Je crois — que Dieu — punira les méchants — pour toujours en enfer, — et rendra les bons heureux — pour toujours dans le ciel. — 5° Je crois — tout ce qu'enseigne — l'Eglise catholique.

II. *Acte de contrition.* — O mon Dieu, — je suis très-affligé — d'avoir péché — contre vous, — parce que — vous êtes si bon, — et je ne veux plus pécher; — non, jamais plus. — Mon Jésus, — je vous aime. — Doux Jésus, ayez pitié de moi. — Marie, ma tendre mère, — priez pour moi.

III. *Acte de résignation.* — Mon Dieu, — que votre volonté soit faite. — Mon Dieu, — je veux mourir, — parce que — c'est votre volonté, — et parce que — je mérite la mort — pour mes péchés. — J'accepte la mort — comme une pénitence — pour mes péchés. — Je désire mourir, — afin de ne plus vous offenser. — Je désire mourir, — pour être avec vous — dans le ciel — et pour vous aimer éternellement. — Je désire mourir, — et être avec Jésus-Christ. — Mon Père, — je remets mon esprit — entre vos mains. — Seigneur Jésus, — recevez mon âme. — Jésus et Marie, aidez-moi. — Jésus, Marie, Joseph, — je vous donne mon cœur et mon âme. — Jésus, Marie, Joseph, — assistez-moi dans ma dernière agonie. — Jésus, Marie, Joseph, — faites que j'exhale mon âme — en paix avec vous.

IV. *Autres actes.* — *Foi.* — Mon Dieu, — je crois en vous, — et je crois — tout ce qu'enseigne — l'Eglise catholique, — parce que — vous l'avez dit — et que votre parole est vraie.

Espérance. — Mon Dieu, — j'espère en vous; — j'espère votre grâce — et la gloire éternelle, — à cause de vos promesses, — de votre miséricorde — et de votre puissance.

Charité. — Mon Dieu, — parce que vous êtes si bon, — je vous aime — de tout mon cœur; — et pour l'amour de vous, — j'aime mon prochain comme moi-même.

Actes de contrition. — O mon Dieu, je suis très-fâché d'avoir

péché contre vous, parce que vous êtes si bon, et je ne veux plus pécher à l'avenir. *(Saint Léonard du Port-Maurice.)*

O mon Dieu, je suis triste de tout mon cœur de vous avoir offensé, et je déteste très-sincèrement mes péchés, parce qu'ils vous déplaisent, à vous, mon Dieu, qui êtes si digne de tout mon amour à cause de votre bonté infinie et de vos très-aimables perfections, et je me propose fermement, avec le secours de votre sainte grâce, de ne jamais plus vous offenser, et d'éviter avec soin toutes les occasions du péché.

Prières avant de recevoir le saint Viatique. — Foi. — O Jésus, parce que vous l'avez dit, je crois que c'est votre corps et votre sang que je vais recevoir. — *Amour et Désir.* — Doux Jésus, je vous aime de tout mon cœur; venez dans ma pauvre âme. Tendre Jésus, venez à moi et soyez ma force, maintenant que les angoisses de la mort m'environnent. Ma bonne Mère Marie, priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

Après avoir reçu le saint Viatique. — O Jésus, je crois que j'ai reçu votre corps et votre sang. Je vous adore, ô Jésus mon Créateur. Doux Jésus, je vous aime de tout mon cœur. Je vous remercie. Je vous donne mon corps et mon âme. Effacez, lavez mes péchés dans votre précieux sang. Accordez-moi la grâce de faire une bonne mort. Je remets mon esprit entre vos mains. Seigneur Jésus, recevez mon âme.

Avant l'Extrême-Onction. — Mon Dieu, je crois que l'Extrême-Onction est un sacrement qui procure la grâce de faire une bonne mort. Faites que je reçoive toutes les grâces de ce sacrement. Donnez-moi la contrition et le regret de mes péchés. L'heure de ma mort approche. Par ce sacrement rendez-moi fort contre les douleurs et les tentations de la mort. Ainsi soit-il.

Après l'Extrême-Onction. — Miséricordieux Jésus, j'ai reçu le Sacrement de l'Extrême-Onction. Faites que la grâce de ce Sacrement efface tout péché dans mon âme. Qu'elle me préserve du châtiment que j'ai mérité par mes péchés. Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrais-je? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui aurais-je peur? J'ai demandé une seule chose, je la chercherai désormais : c'est d'habiter dans la maison du Seigneur.

RECOMMANDATION DE L'AME AU MOMENT DE SON DÉPART POUR L'ÉTERNITÉ.

Seigneur, ayez pitié de lui (ou d'elle).
Jésus-Christ, ayez pitié de lui.
Seigneur, ayez pitié de lui.
Sainte Marie, priez pour lui (ou elle).
Vous tous, saints Anges et Archanges, priez pour lui (ou elle).
Saint Abel, p. p. lui (ou elle).
Vous tous, chœurs des Justes, priez pour lui (ou elle).

Saint Abraham, priez pour lui (ou elle).
Saint Jean-Baptiste,
Saint Joseph,
Vous tous, saints Patriarches et saints Prophètes,
Saint Pierre,
Saint Paul,
Saint André,
Saint Jean,
Vous tous, saints Apôtres et saints Evangélistes,
Vous tous, saints disciples de Notre-Seigneur,
Vous tous, saints Innocents,
Saint Etienne,
Saint Laurent,
Vous tous, saints Martyrs,
Saint Sylvestre,
Saint Grégoire,
Saint Augustin,
Vous tous, saints Evêques et saints Confesseurs,
Saint Benoit,
Saint Dominique,
Saint François,
Vous tous, saints Moines et saints Ermites,
Sainte Marie-Madeleine,
Sainte Lucie,
Vous toutes, saintes Vierges et saintes Veuves,
Vous tous, saints et saintes de Dieu,

Priez pour lui (ou elle).

Soyez-lui propice, pardonnez-lui Seigneur.
Soyez-lui propice, délivrez-le (ou la), Seigneur.
De votre colère,
Des dangers de la mort éternelle,
D'une mauvaise mort,
Des peines de l'enfer,
De tout mal,
De la puissance du démon,
Par votre Nativité,
Par votre croix et votre passion,
Par votre mort et votre sépulture,
Par votre glorieuse Résurrection,
Par votre admirable Ascension,
Par la grâce du Saint-Esprit Consolateur,
Au jour du jugement,
Pécheurs que nous sommes, nous vous en prions, écoutez-nous.
Que vous daigniez lui pardonner, nous vous en prions, écoutez-nous.
Seigneur, ayez pitié de lui (ou elle).
Jésus-Christ, ayez pitié de lui (ou elle).
Seigneur, ayez pitié de lui (ou elle).

Délivrez-le (ou la), Seigneur.

Sortez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père tout-puissant qui vous a créée; au nom de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous; au nom du Saint-Esprit, qui est descendu sur vous; au nom des Anges et des Archanges; au nom des Trônes et des Dominations; au nom des Principautés et des Puissances; au nom des Chérubins et des Séraphins; au nom des Patriarches et des Prophètes; au nom des saints Apôtres et Evangélistes; au nom des saints Martyrs et Confesseurs; au nom des saints moines et solitaires; au nom des saintes Vierges et de tous les saints et saintes de Dieu. Que votre demeure soit aujourd'hui dans la paix, et votre habitation dans la sainte Sion. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Oraison. — Dieu miséricordieux, Dieu clément, qui, par la multitude de vos miséricordes, effacez les péchés des vrais pénitents, et dont le pardon fait disparaître jusqu'à la trace des crimes passés, jetez un regard favorable sur votre serviteur N..., qui avoue ses fautes, qui vous en demande pardon de tout son cœur, et exaucez sa prière.

Renouvelez en lui, Père plein de clémence, ce que la fragilité humaine ou la malice de l'esprit tentateur ont pu corrompre ou gâter dans son âme. Attachez au corps de votre sainte Eglise ce membre que vous avez racheté. Laissez-vous toucher par ses gémissements et ses larmes. Il n'a de confiance qu'en votre miséricorde; daignez l'admettre à la grâce d'une parfaite réconciliation. Nous vous en supplions par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Je vous recommande à Dieu tout-puissant, mon très-cher frère, et je vous remets entre les mains de Celui dont vous êtes la créature, afin qu'après avoir payé par votre mort la dette commune de la nature humaine, vous retourniez à votre Créateur qui vous a formé du limon de la terre.

Que la troupe glorieuse des anges vienne au devant de votre âme, lorsqu'elle sortira de votre corps. Que le sénat des Apôtres qui doit juger avec Dieu tout l'univers, vous fasse un accueil favorable. Que la triomphante armée des Martyrs se réjouisse à votre arrivée. Que la multitude victorieuse des Confesseurs et des Vierges vienne vous féliciter. Que le chœur des Patriarches vous reçoive au sein du repos bienheureux et vous embrasse. Que Jésus-Christ se montre à vous plein de douceur et d'allégresse; qu'il vous place au rang de ceux qui doivent toujours être auprès de lui. Puissiez-vous ignorer tout ce que les ténèbres, les flammes et les tourments ont d'horrible, d'épouvantable! Que le démon et ses ministres se reconnaissent vaincus en vous voyant arriver accompagné des anges; que cette troupe infernale se précipite dans l'abime du chaos éternel dès que vous paraîtrez. Que Dieu se lève et que ses ennemis disparaissent; que ceux qui le haïssent fuient à sa présence, qu'ils se dissipent comme la fumée; que les méchants périssent devant Dieu, comme la cire fond devant le feu. Que les justes au contraire soient dans la joie et le ravissement devant le Seigneur, et qu'ils soient comblés d'allégresse. Que tous les démons soient confondus, et qu'ils vous laissent libre le chemin du ciel. Que Jésus-Christ, qui a souffert pour vous, vous délivre de tout supplice en l'autre monde, qu'il vous sauve de la peine éternelle, lui qui est mort pour vous; qu'il vous place dans son paradis pour vous y faire jouir des délices spirituelles que rien ne pourra troubler. Que ce Pasteur véritable vous reconnaisse pour une de ses brebis; qu'il vous pardonne tous vos péchés et qu'il vous mette à sa droite au nombre des élus. Puissiez-vous voir votre Rédempteur face à face!

Puissiez-vous contempler à jamais le Dieu de vérité! Placé au rang des bienheureux, allez goûter les douceurs de la joie et de la contemplation divine dans tous les siècles des siècles.

℟. Ainsi soit-il.

Oraison. — Recevez, Seigneur, votre serviteur dans le port du salut, comme il l'a espéré de votre miséricorde. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur de tous les périls de l'enfer, de toute peine et de toute tribulation. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Enoch et Elie de la commune mort du monde. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Noé du déluge. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Abraham d'Ur, ville des Chaldéens. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Job de toutes ses souffrances. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Isaac du bûcher et de la main de son Père Abraham. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Loth de Sodome et de la pluie de feu. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Moïse des mains de Pharaon, roi d'Egypte. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Daniel de la fosse aux lions. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré les trois enfants de la fournaise ardente et de la puissance d'un roi inique. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Suzanne d'une fausse accusation. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré David des mains de Saül et de Goliath. ℟. Ainsi soit-il.

Seigneur, délivrez l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Pierre et Paul de la prison. ℟. Ainsi soit-il.

Et comme vous avez délivré la Bienheureuse Thècle, vierge et martyre, de trois tourments horribles, daignez délivrer de même l'âme de votre serviteur ici présent, et l'admettre à participer avec vous aux biens célestes. ℟. Ainsi soit-il.

Oraison. — Nous vous recommandons, Seigneur, l'âme de votre serviteur; nous vous en supplions, ô Seigneur Jésus, Sauveur du monde, daignez placer au milieu de vos Patriarches, cette âme pour laquelle votre miséricorde vous a fait descendre sur la terre. Reconnaissez, Seigneur Jésus, votre créature qui n'est point l'ouvrage des dieux étrangers, mais l'œuvre de vous

seul, Dieu vivant et véritable; car il n'y a point d'autre Dieu que vous, il n'y en a point qui puisse faire vos œuvres. Comblez-la de joie, Seigneur, en l'admettant en votre présence; ne vous souvenez plus ni de ses anciennes iniquités, ni des fautes que lui a fait commettre l'esprit du mal; car quoiqu'elle ait péché, elle n'a cependant renié ni le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit; non : elle a cru en Dieu, elle a eu du zèle pour sa gloire, elle a fidèlement adoré le Créateur de toutes choses.

Oraison. — Oubliez, Seigneur, les péchés et les erreurs de sa jeunesse et, dans votre miséricorde infinie, souvenez-vous de lui au sein de votre gloire. Que les cieux lui soient ouverts, que les anges se réjouissent avec lui; introduisez, Seigneur, votre créature dans votre royaume. Que saint Michel, archange de Dieu, qui a mérité d'être choisi pour chef de la milice céleste, la reçoive. Que les saints Anges de Dieu viennent à sa rencontre et la conduisent dans la Jérusalem céleste. Que le bienheureux Apôtre saint Pierre, à qui les clefs du royaume des cieux ont été confiées, lui fasse un accueil favorable. Que le bienheureux Apôtre saint Paul, qui répondit si dignement à son élection, vienne à son secours. Que saint Jean, l'Apôtre bien-aimé, auquel ont été révélés les mystères célestes, intercède en sa faveur. Que tous les saints Apôtres, auxquels le Seigneur a donné le pouvoir de lier et de délier, prient peur elle. Que tous les Saints et Elus de Dieu, qui ont souffert en ce monde pour le nom de Jésus-Christ, se fassent ses avocats, afin que, délivrée des liens du corps, elle mérite d'arriver à la gloire du royaume céleste, par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. ℟. Ainsi soit-il.

O Seigneur Jésus-Christ qui, par la bouche de votre Prophète avez dit : « Je vous ai aimés d'un amour éternel, c'est pourquoi dans ma pitié pour vous, je vous ai attirés à moi. » Par cette divine charité qui vous a fait descendre du ciel afin de souffrir tous les tourments de votre passion pour nous racheter, nous vous conjurons humblement de présenter et d'offrir à votre Père éternel cette même charité pour le bien de l'âme de votre serviteur N..., et de le délivrer de toutes les souffrances et douleurs qu'il craint d'avoir méritées par ses péchés. Oh! sauvez son âme au moment où elle va sortir de son corps. Ouvrez-lui les portes de la vie, introduisez-le dans votre céleste paradis et faites qu'il se réjouisse avec vos saints. Qu'il vive avec vous dans les liens d'un éternel amour, et qu'il soit inséparablement uni à vos saints et à vous qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vivez et régnez dans les siècles des siècles. ℟. Ainsi soit-il.

Lorsque le malade a rendu le dernier soupir, on dit :

Venez à son secours, ô Saints de Dieu; venez à sa rencontre, Anges de Dieu. Recevez son âme et présentez-la au Très-Haut. — Que Jésus-Christ qui vous a appelé vous reçoive, et que les

Anges vous introduisent dans le sein d'Abraham. — Que les Anges de Dieu reçoivent son âme et la présentent au Très-Haut.

℣. Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel, et que la lumière éternelle l'éclaire.

℟. Que les Anges de Dieu le présentent au Très-Haut.

℣. Seigneur, ayez pitié de lui.

℟. Jésus-Christ, ayez pitié de lui.

℣. Seigneur, ayez pitié de lui.

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, etc....

℣. Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

℟. Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

℣. Donnez-lui, Seigneur, le repos éternel.

℟. Et que la lumière éternelle l'éclaire.

℣. Des portes de l'enfer,

℟. Délivrez son âme, Seigneur.

℣. Qu'il repose en paix.

℟. Ainsi soit-il.

℣. Seigneur, exaucez ma prière.

℟. Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.

Prions. Nous vous supplions, Seigneur, d'absoudre l'âme de votre serviteur, afin que, sorti de ce monde, il vive pour vous; quels que soient les péchés qu'il ait commis pendant sa vie par la fragilité humaine, daignez lui pardonner par votre bonté pleine de miséricorde. Nous vous en supplions par Jésus-Christ Notre-Seigneur. ℟. Ainsi soit-il.

Dites alors la prière suivante pour vous et pour les personnes présentes :

Faites, ô mon Dieu, que nous qui en ce moment pleurons la mort de votre serviteur, nous nous souvenions toujours qu'inévitablement nous le suivrons un jour. Donnez-nous la grâce de nous bien préparer à notre dernière heure par une sainte vie, de peur que nous ne soyons surpris par une mort subite et imprévue; mais que toujours vigilants nous puissions au moment de votre appel, entrer avec le céleste Epoux dans la gloire éternelle. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

FIN DU LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE X.

Le jugement particulier.

CHAPITRE I.

LE JUGEMENT EST TERRIBLE.

Il est arrêté que les hommes mourront une fois, et qu'ensuite ils seront jugés.[1].

Quelqu'un qui a vu le jugement. — Ecoutez ce qui arriva un jour à un homme qui n'avait pas mené une vie très-sainte. Il tomba malade; la maladie fit de tels progrès qu'on le crut mort. Le moment de l'ensevelir étant venu, le cercueil fut apporté. On allait y déposer son corps, quand tout à coup on vit ses mains se remuer; puis, ses yeux qui paraissaient s'être fermés pour toujours s'ouvrirent! Le prétendu mort se leva et se tint debout. A ce spectacle, la frayeur, l'épouvante s'empara de tous les assistants. De la main et sans dire un seul mot le quasi ressuscité fit signe à tout le monde de se retirer.

Quand tous furent sortis, il ferma sa porte et alla s'asseoir au milieu de sa chambre sur le plancher. Il ressemblait à un homme frappé d'étonnement et de stupeur au souvenir de ce qu'il vient de voir. Constamment il se tenait les yeux baissés, ne parlant point, ne remuant jamais les lèvres. Des larmes sillonnaient continuellement ses joues. Dans sa chambre régnait perpétuellement le silence du tombeau. Des années s'écoulèrent de la sorte. Quelquefois ceux qui le connaissaient passaient à dessein devant sa maison; ils le trouvaient toujours dans le même état. « Mais enfin, se disaient-ils entre eux, quel est donc ce mystère? Pourquoi une si étrange conduite? Voilà un homme qui reste là assis, silencieux et pâle comme un mort. Jamais un mouvement. Des yeux toujours fixés vers la terre; des larmes s'en échappent comme de deux sources intarissables. Cet homme semble absorbé

(1) Hébr. IX, 27.

par une pensée profonde, et personne ne sait ce qui le préoccupe. »

Douze ans s'étaient passés ainsi, et cependant on ne voyait aucun changement chez le léthargique. Un jour quelques personnes passant par là, entendirent un bruit qui attira leur attention ; car durant douze ans la maison avait été aussi silencieuse que si elle n'avait renfermé qu'un cadavre. Ayant prêté l'oreille, elles entendirent un gémissement : c'était comme le soupir qui s'échappe de la bouche d'un moribond. Elles forcent la porte qui était resté fermée si longtemps, et trouvent le léthargique sur le point d'expirer. « Mon cher frère, lui disent-elles, pour l'amour de Dieu, dites-nous ce qui s'est passé en vous durant tant d'années. Pourquoi ce silence ? pourquoi ces larmes? Que vous est-il donc arrivé ? Dites-le-nous, parlez-nous avant de mourir. » — Le moribond ouvre des yeux déjà à moitié fermés par la mort :

« Mes chers frères, dit-il, je me meurs. Avant de mourir, je veux vous expliquer l'étrangeté de ma conduite. Il y a douze ans, vous pensiez que mon âme s'était définitivement séparée de mon corps. Tandis que mon corps paraissait inanimé, mon âme comparaissait au tribunal de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'examen de toutes mes pensées, paroles et actions était commencé. J'en éprouvais une terrible frayeur ; car j'ignorais quelle en serait l'issue, et le moment de l'éternelle sentence approchait. Je ne saurais guère m'étendre sur ce que je vis alors, parce que mon âme était remplie d'horreur et d'effroi. Mais je puis vous certifier que le jugement qui suit la mort est tout différent de ce que nous pensons. Je vis quantité de péchés que j'avais oubliés ; même les péchés dont nous nous sommes repentis paraissent comme si nous n'en avions eu qu'un demi-repentir. Les bonnes œuvres que nous faisons sont, à l'examen que Dieu en fait, mêlées de tant de mal qu'on les prendrait plutôt pour des péchés que pour des bonnes œuvres. Dieu étale devant nous les grâces et les secours innombrables qu'il nous a donnés en vue de notre salut. Si sévère et si terrible est le compte à rendre de chacune des grâces reçues que je ne pourrais vous en donner une idée. Il semble à l'âme qu'elle n'a aucunement profité de la plupart des grâces de Dieu ; et de celles mêmes dont elle a profité, le fruit est si chétif qu'il ressemble presque à un abus. Malheur à celui qui abuse des grâces de Dieu ! Au jour du jugement, Dieu se montre plus irrité contre lui qu'il ne le fut contre Sodome, sur laquelle il fit tomber une pluie de feu et de soufre. — *Le jour du jugement sera plus tolérable pour les habitants de Sodome que pour lui.*[1] — O jugement de Dieu ! ô jugement de Dieu ! que tu es terrible, et cependant comme on pense peu à toi ! »

A ces mots, la voix du moribond est tellement étouffée par

(1) Matth. x, 15.

les larmes et les sanglots qu'il doit s'interrompre pendant quelques minutes. Ensuite il reprend : « Pardonnez-moi, mes frères, si je vous tiens ce langage; mais le jugement est terrible et épouvantable au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Peut-être comprendrez-vous maintenant ma conduite. Dieu, dans sa miséricorde, m'avait permis de revenir sur la terre pour faire une plus grande pénitence de mes péchés. Depuis lors, la pensée de son redoutable jugement ne m'a plus abandonné un instant. Il m'était absolument impossible d'avoir d'autre pensée. Pendant ces douze années, le terrible jugement de Dieu n'a pas cessé un instant de retentir au fond de mon âme comme un épouvantable coup de tonnerre. Jour et nuit, assis à cette place, j'en étais préoccupé. Quelquefois dans ma solitude et pendant les longues heures de la nuit, la fatigue et le sommeil m'accablaient. Mais bientôt j'étais réveillé par cette voix qui retentissait à mon oreille : *Il est arrêté que les hommes mourront une fois, et, après la mort, le jugement.*[1] — Et maintenant écoutez ma dernière parole : Personne parmi vous n'oserait plus élever la voix s'il savait au juste la portée de cette sentence : « *Après la mort, le jugement.* » Ayant ainsi parlé, il rendit l'esprit.

Le jugement d'un saint homme. — Allons avec saint Jean Climaque dans la cellule d'un moine mourant. Ce moine s'appelait *Etienne*. Depuis quarante ans, il avait quitté le monde et s'était retiré dans le désert. Là, il vivait pour Dieu seul. Sa vie était si sainte que les bêtes sauvages, les lions et les tigres le respectaient. Ils venaient se coucher à ses pieds et manger dans sa main. Exténué à force de jeûnes et de pénitences, il tomba malade et il se vit aux portes du tombeau. Sachant bien qu'en ce moment suprême, il allait être assailli par les tentations du démon, il demanda en grâce qu'on l'aidât à mourir en faisant un acte d'humilité devant Dieu. En conséquence, on le leva de son lit et on le coucha par terre sur la cendre. Ses frères s'étaient réunis autour de lui pour l'assister à son passage de ce monde à l'autre.

Tout à coup il se met à donner des signes de grande détresse. Il se tourne tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. On croit comprendre qu'il voit des choses effrayantes dont il voudrait détourner ses regards. Il se dresse et regarde autour de lui. « Oh! que l'eau est agitée! s'écrie-t-il; oh! que le passage est difficile! » — On l'étend de nouveau tout doucement sur la cendre. Alors sa face parait toute brillante : « *Loué soit le Seigneur*, dit-il, qui m'a sauvé de la dent de ces terribles bêtes! » Ces mots font deviner que les démons lui ont apparu sous la forme de bêtes hideuses prêtes à le dévorer. — Ce repos ne dure que quelques minutes. Les épais nuages reparaissent bientôt. Le

(1) Hébr. IX, 27.

mourant donne de nouveaux signes de frayeur. Certaines paroles s'échappent de sa bouche comme s'il était déjà devant le tribunal de Jésus-Christ. « C'est vrai, dit-il, j'ai commis ce péché; mais j'ai jeûné tant d'années pour l'expier. » — « Oui, dit-il encore, je me souviens de ce péché; mais je l'ai confessé. » — « Ce péché là, continue-t-il, non, je ne l'ai jamais commis; cet autre, oui, je sais que je l'ai commis, et il ne me reste qu'à conjurer le Seigneur d'avoir pitié de ma pauvre âme. » — A ces mots, il rendit l'âme, laissant les assistants dans une terrible incertitude sur l'issue de son jugement. Hélas! se disaient-ils, si un saint meurt ainsi, qu'en sera-t-il de nous?

Le monde et les Saints. — Souvent, peut-être même généralement, les mondains arrivent jusqu'au moment de la mort sans craindre le jugement qu'ils vont subir; mais il n'en est pas de même des Saints.

Dès sa naissance le *bienheureux Elzéar* avait été offert à Dieu par sa mère. Jeune encore, il aimait à donner une partie de son repas à des enfants pauvres. Toute sa vie fut très-sainte. Cependant à sa mort, on aperçut en lui des signes de grande crainte. Une sueur froide couvrait son visage, tout son corps tremblait. Il se dressait avec effroi, et jetait autour de lui des regards pleins d'alarmes. Par trois fois il s'écria : « Oh! si les hommes savaient quels terribles combats il faut livrer au démon au moment où l'on va paraître devant le tribunal suprême! »

Dès sa plus tendre enfance, *sainte Marie-Madeleine de Pazzi* avait toujours vécu saintement. A son lit de mort, elle fit appeler son confesseur et lui dit : « Oh! mon père, je songe au redoutable jugement de Dieu. J'en ai peur. Je suis effrayée à la pensée que je dois le subir. Pensez-vous que je puisse espérer le salut et la vie éternelle? » — « Oui, lui répondit le prêtre, j'ai l'intime conviction que vous serez sauvée. Mais pourquoi me faites-vous une semblable question? De quoi pouvez-vous avoir peur? » — « Ah! reprit la sainte, comment ne pas craindre les terribles jugements de Dieu? ils sont si différents des nôtres! Je serai bientôt jugée! Qu'il est terrible de comparaître devant le tribunal de Dieu! »

Vision d'une Sainte. — Dieu daigna faire voir à sainte Véronique Guiliani une âme présentée à son redoutable tribunal. Ecoutez ce que dit la sainte : « La crainte et l'effroi que je ressentis au spectacle de ce terrible jugement, furent tels que je ne puis l'exprimer par aucune parole ou comparaison. Il est facile de se faire une idée de certaines choses terribles; mais cette chose terrible entre toutes : « *Après la mort, le jugement,* » personne ne peut la comprendre. Nous ne saurons combien ce jugement est redoutable que quand viendra notre tour de le subir. »

CHAPITRE II.

LE MOMENT DE LA MORT.

Le moment qui précède la mort. — Lorsqu'une personne est sur le point de mourir, ses parents et ses amis accourent à son lit pour la fortifier et la consoler en ce moment suprême. Ils l'assistent à l'heure de son dernier et douloureux combat. Spectacle émouvant que celui d'une personne qui part de ce monde. Souvent on voit en elle des signes de terreur. On se demande ce qu'elle éprouve. Est-ce la souffrance? On ne peut le dire. — Est-ce quelque grande tentation? Personne ne le sait. — Voit-elle quelque chose d'horrible, quelque chose que les autres ne voient pas? *Le démon est-il venu avec grande rage, sachant qu'il n'a plus que peu de temps?*[1] » Cela peut être; mais vous n'en êtes pas sûr. — Et maintenant le dernier moment arrive, — ce terrible moment, — ce moment d'où dépend un ciel, un enfer, une éternité! Vous avez sans douté été quelquefois témoin des dernières lueurs que projette une bougie entièrement consumée. La flamme s'affaiblit d'instant en instant. Parfois elle se ravive : vous diriez que la bougie va encore brûler comme auparavant; vous vous trompez. La flamme baisse peu à peu, et au moment où vous n'y pensez pas, elle s'éteint et on ne voit plus rien. C'est à peu près ce qui se passe lorsqu'une personne meurt. Sa respiration devient de plus en plus difficile. Par moments elle paraît plus libre; mais ne vous y trompez pas : — ce n'est que pour un moment. Bientôt la respiration redevient gênée; elle est de plus en plus pénible. Voici qu'un son rauque sort de la gorge et de la poitrine : on l'appelle *le râle de la mort.* C'est l'indice que la respiration va bientôt s'arrêter. En effet, les assistants qui s'y attendent redoublent d'attention pour saisir le moment précis où l'âme va se séparer du corps qu'elle a habité si longtemps! Enfin arrive un soupir, ce soupir que Dieu de toute éternité a fixé comme le dernier de chacun de nous; ce soupir s'exhale peut-être avec difficulté. C'en est fait : l'âme s'est échappée du corps! — *Cela aura lieu en un clin d'œil.*[2] — Les personnes présentes frappées d'étonnement lèvent les mains et se disent entr'elles : « Elle est morte! elle est morte! »

Le premier moment après la mort. — Les portes de la mort vous ont-elles été ouvertes? Les avez-vous vues, les portes noires

(1) Apoc. XII.

(2) Is. XXIX, 6.

et ténébreuses?[1] Avant de rendre le dernier soupir, le malade était agité; il remuait les mains et les pieds; il roulait ses yeux de tous côtés d'une manière étrange. Mais à peine a-t-il rendu l'esprit qu'il est d'une immobilité effrayante. Grande est la tranquillité silencieuse du désert que le pied de l'homme n'a jamais foulé; grand est le calme d'une nuit profonde qu'aucun bruit ne trouble; et cependant ce n'est point encore la solennelle et silencieuse immobilité de la mort. Une fois la mort venue, c'est un silence sans interruption. Les assistants regardent sans mot dire ce corps inanimé. Son passage de la vie à la mort les a terrifiés et frappés d'une stupeur muette. On n'a rien vu, on n'a rien entendu; et cependant en ce moment silencieux qui a suivi la mort, en ce moment où l'on ne voyait rien, où l'on n'entendait rien, s'accomplissait un immense évènement. Si la foudre avec tous ses éclairs et ses tonnerres était tombée dans cette chambre, ce n'eût rien été en comparaison de ce qui s'y passait. Quelque chose de mille fois plus formidable avait lieu sans que personne s'en aperçût. Dans cet instant si court, si tranquille en apparence qui a suivi la mort, l'âme est allée comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, et elle a entendu sa sentence! — Et maintenant elle est en enfer, ou bien elle sera au ciel pour toujours!

Durée du jugement. — Devant le tribunal de la justice humaine, un procès exige un temps considérable. Les témoins, les avocats, l'accusateur et le juge parlent longuement. Le procès ne roule que sur une seule action; et cependant l'examen de cette action demande quelquefois des semaines, des mois et même des années. — Au tribunal de Dieu, l'examen embrassera non pas une seule action, mais toutes les pensées, toutes les paroles et toutes les actions d'une vie entière. Tout sera scruté avec le plus grand soin; néanmoins cet examen sera terminé en un instant plus rapide que l'éclair, plus prompt qu'un clin d'œil. Quand vous dites qu'une personne est morte, vous pouvez aussi dire qu'*elle est jugée*. Sa sentence définitive a été prononcée. Le moment de la mort est aussi celui du jugement.

Laissons maintenant ce cadavre retourner dans la poussière d'où il a été tiré, et suivons son âme pour voir ce qu'elle devient lorsqu'*elle retourne à Dieu*, son Créateur.[2]

(1) Job. XXXVIII, 17.

(2) Eccl. XII, 7.

CHAPITRE III.

L'AME PASSANT DE SON ÉTAT DE MORT AU JUGEMENT.

Vous avez illuminé d'une manière admirable.[1] Aussitôt que l'âme s'est séparée du corps, il se passe deux choses merveilleuses. D'abord cette âme acquiert une science étonnante et extraordinaire ; personne sur la terre n'en a jamais eu ni n'en pourrait avoir une semblable. Un enfant d'un jour meurt ; à peine l'âme de cet enfant est-elle sortie de son corps, qu'elle en sait un million de fois plus que tous les hommes des siècles passés ou futurs. *Le moindre deviendra chef de mille, et le plus petit sera chef d'un grand peuple. Moi, le Seigneur, je ferai cela tout à coup en son temps.*[2]

La science de l'âme, après la mort, est toute différente de la nôtre. Si nous avons à nous occuper de mille choses, nous ne pouvons penser à toutes ces choses à la fois. Nous devons penser d'abord à l'une, puis à l'autre, et ainsi de suite. Mais lorsque l'âme est sortie de son corps, elle peut penser à toutes ces choses en même temps. En outre, pour comprendre une chose, nous avons souvent besoin d'une longue et pénible application ; mais, après la mort, l'âme voit sans effort les choses telles qu'elles sont. Un aveugle n'a jamais rien vu ; tout à coup ses yeux s'ouvrent : il voit pour la première fois la terre, le soleil, la lune, les étoiles. Oh ! que ces choses doivent lui paraître admirables ! Durant notre vie mortelle, notre âme ressemble à cet aveugle : elle n'a jamais rien vu de l'autre monde. — *Ils n'ont ni su, ni compris ; ils marchent dans les ténèbres.*[3] — Immédiatement après la mort, l'âme voit les choses de l'autre monde ! Elle voit Dieu ! — Elle voit le ciel ! — Elle voit l'enfer ! — Elle voit les anges ! — Elle voit les démons ! — Elle voit des millions de merveilles que nous ne connaissons aucunement. — *Tout ce que nous pouvons considérer maintenant n'est qu'une étincelle.*[4] — Aussi pour une âme qui a contemplé les merveilles de l'autre monde, de ce monde privilégié *où le Seigneur se réserve de faire voir sa magnificence,*[5] toutes les choses d'ici-bas ne sont à ses yeux que comme un grain de sable ou un brin d'herbe.

Autre particularité. Si vous devez faire un voyage de quatre lieues, de huit lieues, ce voyage vous prendra peut-être toute

(1) Ps. LXXV, 5. (2) Is. LX, 22. (3) Ps. LXXXII, 5.
(4) Eccli. XLII, 23. (5) Is. XXXIII, 21.

une journée. A la mort, l'âme a un long, très-long voyage à faire. Personne ne pourrait compter les millions de millions de lieues qu'elle doit parcourir. Cependant elle fera ce long, cet immense voyage en moins d'une minute.

Le tribunal suprême. — Du lit de mort l'âme passe instantanément au tribunal du souverain juge. Le juge des vivants et des morts, c'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu. *Le Père ne jugera personne, mais il a donné le jugement à son Fils.*[1] — Nous verrons tous ce juge terrible. Alors son regard ne sera plus doux, aimable et miséricordieux comme lorsqu'il bénissait les petits enfants aux jours de sa vie mortelle. Le temps de la miséricorde est passé; maintenant c'est le temps de la justice, c'est le temps de punir le péché. Le souverain juge jette donc un regard sévère et terrible. — *Une nuée et une obscurité profonde l'environnent. La justice et l'équité sont le soutien de son trône.*[2] — Près de lui, il y a une croix! Cette croix est là pour que l'âme puisse apprécier combien le Rédempteur a été bon pour elle, et comment il n'a rien omis pour la sauver. — *L'âme devant le tribunal de Jésus-Christ. — Tous nous devons comparaître devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps.*[3]

Un enfant méchant vient de mourir. Son âme a quitté son corps; elle est entrée dans la maison de son éternité; avec une rapidité inconcevable elle a été transportée en présence de Dieu. La voilà devant ce Dieu si grand! Elle voit Jésus-Christ, le juge des vivants et des morts assis sur son tribunal. C'est la première fois qu'elle le voit. Pendant sa vie terrestre, cet enfant savait bien que Jésus-Christ réside dans le très-saint Sacrement sous les apparences du pain et du vin; mais il ne l'avait jamais vu. Il avait vu des images de Jésus en croix ou dans la crèche de Bethléem; mais maintenant il le voit en personne tel qu'il est. Il voit sa face, qui fait la joie des anges et la terreur des démons. Il voit les plaies de ses mains, de ses pieds et de son côté. Il est si près de Jésus qu'il pourrait même toucher ses plaies.

La première vue. — Il y a en ce monde même beaucoup de choses si saisissantes que leur premier aspect vous ôte presque la respiration; tels sont, par exemple, un précipice très-profond, une très-haute montagne. Un voyageur gravissait une montagne, près de Jéricho. C'était précisément celle où le démon transporta un jour Notre-Seigneur pour le tenter. Tout à coup, sans s'y attendre, le voyageur arrive au bord d'un précipice immense, qui a des centaines de pieds de profondeur. Pris de vertige en apercevant l'effrayant abîme qui s'ouvre à ses pieds, il se vit réduit à se jeter par terre et à se cramponner au sol

(1) Jo. v. (2) Ps. xcvi, 2. (3) II Cor. v, 10.

pour échapper au danger. Or, si la vue d'un abîme suffit pour nous saisir et nous ôter la respiration, qu'éprouverons-nous donc au premier aspect du grand Dieu, Créateur du ciel et de la terre? — *Sa grandeur n'a pas de limites.* — Ecoutez les sentiments qu'éprouva un homme qui vit Jésus-Christ :

L'île de Pathmos. — *Aucun homme ne saurait me voir et vivre.*[1] — Saint Jean l'Evangéliste fut relégué par ordre de l'empereur Domitien dans l'île de Pathmos. C'est une petite île d'environ huit lieues de circonférence. Pendant son séjour en ce lieu, le saint apôtre vit des choses merveilleuses. Ecoutez ce qu'il en dit lui-même : « J'ai été relégué, dit-il, dans l'île nommée Pathmos... Je fus ravi en esprit le jour du Seigneur, et j'entendis derrière moi une voix éclatante comme le son d'une trompette ; et cette voix me disait : « Ecris dans un livre ce que tu vois, et envoie-le aux sept églises de l'Asie... Et je me tournai pour voir celui dont j'entendais la voix, et... je vis sept chandeliers d'or ; et, au milieu de ces sept chandeliers d'or, je vis quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme. Il était revêtu d'une robe qui lui tombait jusqu'aux pieds, et ceint... d'une ceinture d'or. Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme la laine et comme la neige, et ses yeux paraissaient comme une flamme de feu. Ses pieds ressemblaient à de l'airain fin quand il est dans une fournaise ardente, et sa voix égalait le bruit des grandes eaux. Il avait à la main droite sept étoiles. De sa bouche sortait une épée à deux tranchants ; et son visage était aussi brillant que le soleil. L'ayant vu, *je tombai comme mort à ses pieds.*[2] »

Lorsque saint Jean vit Jésus-Christ, il tomba comme mort à ses pieds. Qu'en sera-t-il de vous, lorsque vous aussi, après votre mort, vous verrez Jésus-Christ?

CHAPITRE IV.

LES TÉMOINS.

Il appellera le ciel et la terre pour juger son peuple.[3] — Jésus-Christ siège donc sur son tribunal. Un enfant est en sa présence pour être jugé. — Voyez, les cieux s'ouvrent et il en sort des millions et des millions d'anges. — *Les armées célestes le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues de fin lin blanc et*

(1) Exod. XXXIII, 20.
(2) Apoc. I, 9-17.
(3) Ps. XLIX, 4.

pur.[1] — Peut-être y a-t-il au milieu de ces anges un petit frère ou une petite sœur de l'enfant qui va être jugé, petit frère ou petite sœur qui a eu le bonheur de mourir peu après son baptême. — Les anges s'approchent en silence saisis de crainte. Ils se placent à la droite du juge, attendant la sentence décisive. Si c'est une sentence de bénédiction, ils conduiront l'enfant au ciel en chantant des hymnes de joie et d'action de grâces. — Mais voyez là, dans ces profondeurs ; les portes de l'enfer s'ouvrent aussi. Les démons à l'aspect horrible et en nombre immense sortent de l'abîme comme un torrent de laves noires et bourbeuses ; l'air en est obscurci. Des jets de feu jaillissent de leurs yeux. Ils vont se placer à gauche du tribunal pour y attendre aussi la sentence suprême de Jésus-Christ sur cet enfant. S'il est condamné à l'enfer, ils l'emporteront avec eux dans les flammes infernales. — « La clef du puits de l'abîme lui fut donnée, et elle l'ouvrit; et la fumée de ce puits monta comme la fumée d'une grande fournaise, au point que le soleil et l'air en furent obscurcis. Et il sortit de cette fumée des sauterelles... et, la même puissance qu'ont les scorpions de la terre leur fut donnée... Et il leur fut commandé... de nuire seulement aux hommes qui n'auraient point la marque de Dieu sur le front.[2]

CHAPITRE V.

L'EXAMEN.

Je vis les morts... debout devant le trône; des livres furent ouverts; et puis, on en ouvrit encore un autre, qui est le livre de vie : et les morts furent jugés sur ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres.[3] Un ange sort des rangs de l'armée céleste, et vient se mettre à la droite de l'enfant qui va être jugé. C'est son ange gardien. Il tient en main un livre où sont notées les bonnes œuvres de son protégé. Celui-ci jette un regard sur son bon ange pour voir ce qu'il pense; mais il ne découvre sur ses traits que la crainte et le doute. Un démon, l'*accusateur de nos frères*,[4] vient à gauche de l'enfant. Lui aussi tient un livre, où sont écrits tous les péchés, que l'accusé a commis pendant sa vie. Peut-être est-ce ce démon-là qui l'a tenté le plus. C'est ainsi que tout se prépare pour l'examen.

(1) Apoc. XIX, 14.
(2) Apoc. IX, 1-5.
(3) Apoc. XX, 12.
(4) Apoc. XII, 10.

Lorsque cet enfant était sur la terre, il éprouvait une grande difficulté à s'examiner. Si vous lui aviez dit le soir : « Mon enfant, rendez-moi compte de votre conduite ; qu'avez-vous pensé ? qu'avez-vous fait à chaque minute de la journée ? » il n'aurait pas été capable de vous dire la moitié, ni même le quart des choses qu'il avait faites en un seul jour. Mais maintenant d'un seul coup d'œil il voit chaque pensée, chaque parole, chaque action de sa vie, aussi clairement que vous voyez vos cinq doigts, lorsque vous les regardez en face. Ainsi, lorsque vous êtes dans une chambre obscure dont les fenêtres sont bouchées, vous ne pouvez rien voir ; mais si on ouvre les fenêtres, à l'instant la lumière du jour éclate dans la chambre, et vous voyez parfaitement les chaises, les tables et tout ce qui s'y trouve, jusqu'aux atomes mêmes qui se meuvent aux rayons du soleil.

Examen des péchés. — Ils paraîtront pleins d'effroi au souvenir de leurs péchés, et leurs iniquités se lèveront contre eux pour les accuser.[1] Maintenant on va faire connaître les péchés de l'accusé. Le moment est venu où les *choses cachées dans les ténèbres vont paraître au grand jour.*[2] Si la crainte a porté cet enfant à cacher un péché en confession, ce péché va être dévoilé ; mais, il ne sera point pardonné.

Le silence le plus profond règne parmi ces millions de spectateurs. Tous prêtent une oreille attentive. Chaque parole sera entendue de tous. — Le démon ouvre le livre des péchés de l'enfant. Il lit à haute voix le péchés de toute sa vie : ses péchés de pensées, de paroles et d'actions ; il proclame combien de fois il a commis chaque péché. — Combien de fois il a omis ses prières du matin et du soir. — Blasphèmes petits et grands. — Messes omises les dimanches. — Mauvaise conduite à l'église. — Désobéissances envers les parents. — Querelles, rixes, haines, vengeances. — Immodesties en pensées, en paroles et en actions — lectures de mauvais livres, — fréquentations de mauvais compagnons. — Vols, ne fût-ce que d'une épingle. — En un mot, tous ses péchés sont détaillés devant cette immense assemblée. Et l'enfant est obligé de reconnaître que tout est vrai.

Le démon a fini. Le livre des péchés se ferme. Mais il y a d'autres accusateurs. Le pauvre enfant est obligé d'être lui-même son propre accusateur. — *Leur conscience rend témoignage contre eux.*[3] — Ainsi à chaque péché qu'on a proclamé, l'accusé a été forcé de dire : « C'est vrai, je ne puis pas le nier. » — *La terre s'élèvera contre le pécheur.*[4] Ecoutez : de la terre montent des voix accusatrices. Elles sont parfaitement entendues de tous les anges et de l'enfant lui-même. Elles viennent de ces lieux qu'il a souillés de ses péchés. « Dans cette rue, crie une

(1) Sap. IV, 20.
(2) II Cor. V, 10.
(3) Rom. II, 15.
(4) Job. XX, 27.

voix, il a commis tel péché. — « Dans cette chambre, crie une autre voix, il a fait tel autre péché. » — « Dans ce champ, dans ce passage ténébreux, crie une troisième voix, il a perpétré ce grand, cet affreux forfait ! »

Mais voici que d'autres voix s'élèvent de l'abîme profond et lugubre ouvert sous les pieds de l'accusé. Elles montent de l'enfer. Ce sont les voix des compagnons que cet enfant a portés au mal : « O Jésus, s'écrient-ils, nous brûlons dans l'enfer à cause de nos péchés; mais vous savez que c'est ce méchant enfant, maintenant cité à votre tribunal, qui nous les a fait commettre. O Jésus, tirez donc vengeance de cet enfant maudit, puisqu'il a perdu nos âmes que vous aviez rachetées par votre précieux sang. » Ces voix expirent et tout se tait. Jésus-Christ jette un regard pour voir s'il reste encore un accusateur. Il n'y en a plus.

Examen des bonnes œuvres. — Le Souverain Juge dit alors à l'ange gardien de lire toutes les bonnes œuvres de cet enfant. Tous les anges en témoignent de la satisfaction et prêtent une oreille attentive. — L'ange gardien ouvre son livre. Il proclame à haute voix chacun des actes de piété que son protégé a faits en sa vie. — Combien de fois, en s'éveillant le matin, il a fait le signe de la croix et a dit : « Jésus, Marie et Joseph, je vous donne mon cœur et mon âme. » — Combien de fois il a dit ses prières du matin. — Combien de fois il a fait le signe de la croix avant et après ses repas. — Combien de fois il a dit : « Mon Jésus, tout pour vous ! » — Combien de fois il a dit ses prières du soir et fait son examen de conscience. — Combien de fois il a entendu la sainte Messe. — Combien de fois il s'est confessé et a communié. — Combien de fois il a visité le Très-Saint Sacrement et la très-sainte Vierge. — L'ange proclame encore chacun de ses actes de charité envers les pauvres, — chacun de ses actes d'obéissance envers ses parents, — de complaisance à l'égard de ses amis, — chacune des bonnes lectures qu'il a faites. — L'ange a fini; le livre se ferme. Mais le démon a encore quelque chose à dire.

Bonnes œuvres perdues. — Le démon demande au Juge des vivants et des morts la permission de parler. « Je sais, dit-il, que cet enfant a fait les bonnes œuvres que son ange vient d'énumérer; mais il y a une loi qui dit : « *Tout ce que vous faites soit en parole, soit en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus-Christ.*[1] » Or, parmi ces bonnes œuvres il y en a beaucoup que cet enfant n'a pas faites au nom du Seigneur Jésus. Il n'a pas dit : « Mon Jésus, je fais tout pour vous. » Il a accompli nombre de ces bonnes œuvres uniquement pour sa propre satisfaction, ou pour plaire au monde, ou par crainte du châtiment, ou pour gagner

(1) Col. III, 17.

l'estime des hommes. » — Cette accusation est conforme à la vérité. Toutes les bonnes œuvres qui n'ont pas été faites pour Dieu sont comptées pour rien.

Examen de l'abus des grâces. — Un homme donne cinquante centimes à son fils, et lui dit : Va acheter du pain avec ces cinquante centimes. Au lieu d'acheter du pain le fils achète des sucreries et d'autres bagatelles. — Jésus a donné beaucoup de grâces à cet enfant pour sauver son âme. Il examinera lui-même avec rigueur quel usage il a fait de ces grâces. « Enfant, lui dira-t-il, rends-moi compte de chaque grâce que je t'ai donnée pour le salut de ton âme. Je t'ai fait entrer dans le sein de la véritable Eglise, as-tu vécu comme un vrai catholique? Je t'ai donné la grâce du baptême, qu'as-tu fait de ton innocence baptismale? Rends-moi compte de chacune de tes confessions, de chacune de tes communions : montre-moi quel profit tu as tiré de chacune d'elles. — Et puis, quel profit as-tu tiré de toutes les instructions et de toutes les bonnes lectures dont je t'ai favorisé? Qu'as-tu fait de cette multitude de saintes pensées que ton ange gardien te suggérait chaque jour? J'ai fait plus pour toi que pour des millions d'autres qui n'étaient pas catholiques, qui étaient assis dans les ténèbres de l'erreur et à l'ombre de la mort. Que de fois ne t'ai-je pas vu négliger mes grâces? Je me suis tu alors. Maintenant je vais te faire rendre le compte le plus rigoureux, le plus minutieux de la manière dont tu as correspondu à ces grâces. — *On demandera beaucoup à celui à qui on aura donné beaucoup.*[1] Et si je trouve que, semblable à l'arbre stérile, tu n'as pas donné de fruit, je te condamnerai comme un serviteur mauvais et paresseux. »

Des personnes furent invitées par un roi à prendre part à son souper. Lorsque le souper fut prêt, il envoya ses serviteurs dire aux invités que tout était prêt et qu'ils pouvaient venir; mais ceux-ci ne tinrent nul compte de l'invitation. Ils s'excusèrent et allèrent l'un à sa ferme, l'autre à son commerce.[2] Or, l'enfant sera examiné sur chacune des grâces qu'il a reçues. Hélas! que de fois on découvrira qu'il aura été invité à prier, et qu'il n'aura tenu nul compte de cette invitation! On lui disait de faire de bonnes lectures, d'assister à la Messe, au catéchisme, de se confesser; et il n'en a rien fait.

C'est assez. L'examen est terminé; mais personne, même parmi les anges, n'en connait l'issue future. Quelle sera la sentence prononcée sur l'enfant? Sera-ce le ciel? sera-ce l'enfer? Personne ne peut le dire. Tous ont entendu le détail de ses péchés; mais ne s'en est-il pas repenti? Tous ont entendu énumérer ses bonnes œuvres; mais ne les a-t-il pas rendues inutiles par le péché mortel? C'est là toute la question.

(1) Luc. XII, 48.

(2) Matth. XXII.

CHAPITRE VI.

UN PÉCHÉ MORTEL OU NON.

Cet enfant ira-t-il au ciel? ira-t-il en enfer? Cela ne dépend pas précisément des péchés mortels qu'il a commis, ni des bonnes œuvres qu'il a faites pendant sa vie. Tout dépend d'une seule chose : *Au moment de sa mort, avait-il, oui ou non, un péché mortel sur sa conscience?* — On le saura bientôt. Si on trouve maintenant un péché mortel dans son âme, cet enfant ira certainement en enfer; sinon, il ira au ciel.

Schibboleth. — Comme le peuple de Galaad était en guerre avec celui d'Ephraïm, il se disait : « Tuons tous ceux d'Ephraïm que nous pourrons trouver. » — « Mais, observa quelqu'un, comment pourrons-nous distinguer le peuple d'Ephraïm des autres peuples? » — Or, il y a un mot hébreu, *schibboleth* qui signifie épi; le peuple d'Ephraïm ne pouvait jamais bien prononcer ce mot. Il omettait toujours les lettres *ch;* il disait : « sibboleth. » A cette marque, le peuple de Galaad pouvait distinguer ceux qui étaient d'Ephraïm. Toutes les fois donc que les soldats rencontraient quelqu'un, ils lui disaient : « Prononce le mot schibboleth. » S'il ne faisait pas bien entendre le *ch,* les soldats savaient aussitôt que c'était un enfant d'Ephraïm, et ils le massacraient immédiatement.[1] Ainsi le seul fait de pouvoir ou de ne pouvoir pas prononcer la diphthongue *ch,* était un arrêt de vie ou de mort. De même cette seule chose « *Y a-t-il, oui ou non, un péché mortel dans l'âme de cet enfant?* » décidera s'il ira au ciel ou en enfer.

La terrible vue. — Aucune créature ne connaît encore l'état actuel de l'âme de cet enfant. Mais Jésus va le révéler à tous les spectateurs. Il ordonne donc que tous les voiles soient levés en présence des anges et des démons. Cet ordre est exécuté à l'instant; et voilà que les secrets les plus ténébreux sont mis à nu et étalés au grand jour!

Oh! vue affreuse! oh! vue épouvantable! On voit dans cette âme *un péché mortel!* — Moïse prit une verge en présence de Pharaon, et en un instant cette verge fut changée en serpent; de même en un instant cet enfant paraît changé en démon. Les anges détournent la vue d'horreur et d'effroi. — *Les anges de paix pleureront amèrement.*[2] — Le méchant enfant lève les

(1) Jud. XII. (2) Is. XXXIII, 7.

yeux, et voit Jésus qui le regarde d'un œil courroucé. Sa confusion est extrême. Oh! qu'il voudrait voir les collines et les montagnes tomber sur lui pour l'écraser et le dérober à la divine fureur de son juge! — Malheureux enfant! comment échapperas-tu à la sentence qui va te condamner à l'enfer?[1] — Sainte Véronique, qui fut témoin de ce spectacle, dit que l'âme se voit en Dieu. Elle se voit horrible, affreuse, et elle sait pourquoi elle est dans un tel état. Oh! qu'elle serait contente de pouvoir s'enfuir et se cacher sous terre pour se soustraire au regard courroucé de Dieu! Mais, par un juste jugement du Seigneur, elle doit rester là debout, immobile et sans parole!

La reine Esther. — Un jour la reine Esther dut paraître en présence du roi Assuérus. Elle ignorait l'accueil qu'il lui ferait; aussi avait-elle l'âme saisie de crainte. Elle se pare de ses plus beaux ornements. Tout étincelante de sa parure royale, elle prend avec elle deux suivantes. L'une soutient sa maîtresse qui se sent défaillir; l'autre la suit, relevant sa robe traînante. Sous le coloris de ses joues et sous les grâces et l'éclat de ses yeux, Esther cache une âme pleine d'angoisses et de frayeur. Elle traverse successivement les appartements du roi. Enfin elle se trouve devant Assuérus. Elle le voit assis sur son trône, revêtu de ses habits royaux tout ruisselants d'or et de pierreries. Son aspect est terrible. Le roi surpris de cette visite inattendue lance un regard qui révèle le courroux dont son cœur est rempli. A cette vue, Esther se trouble, pâlit, et laisse tomber sa tête languissante sur le bras de sa suivante épouvantée![2]

Pourtant Assuérus n'était qu'un homme. Que sera-ce quand l'âme coupable devra soutenir le regard d'un Dieu irrité?

CHAPITRE VII.

LES EXCUSES.

Dieu est bon même envers les pécheurs. A la vérité, nous le voyons dans le paradis terrestre punir nos premiers parents de ce qu'ils ont mangé le fruit défendu; mais avant de les châtier, il écouta les excuses qu'ils voulurent lui présenter.

Ecoutons comment Jésus parlera à l'enfant pécheur. « O âme ici présente, je suis ton Créateur. Je t'ai aimée d'un amour éternel. Je t'ai faite à mon image et à ma ressemblance. Je t'ai

(1) Matth. XXIV.

(2) Esther. XIV.

aimée à tel point que j'ai voulu endurer le supplice de la croix et mourir pour te donner la vie. Regarde mes mains et mes pieds, et vois-y encore les marques des clous qui les ont transpercés. Je t'ai faite enfant de l'Eglise catholique. Tu as été lavée de la tache originelle dans les eaux du Baptême. Je t'ai nourrie de ma chair et de mon sang, afin de te communiquer une vie éternelle. Dis-moi, enfant, que pouvais-je faire de plus pour te sauver? Tu n'as eu que peu d'années à passer sur la terre. Je t'avais averti que de ces quelques années dépendait ton sort éternel. Je te disais que si tu étais vertueux, tu jouirais dans le ciel, avec moi ton Dieu, d'un bonheur tel que l'œil de l'homme n'a rien vu, ni son oreille rien entendu de semblable. Mais je te disais aussi que, si tu avais l'audace de transgresser mes commandements par le péché mortel, tu brûlerais à jamais dans les flammes inextinguibles de l'enfer. Tu n'ignorais rien de tout cela. Les années que j'avais fixées pour ton existence terrestre sont arrivées à leur terme. La mort est venue. Te voici à mon tribunal. L'examen a été fait, et je te trouve souillé du péché mortel. Le moment est venu d'exécuter les arrêts de ma justice; je suis sur le point de prononcer la dernière et terrible sentence qui va te condamner à l'enfer. Mais auparavant, je veux que tu me dises si tu as quelque excuse à alléguer, qui pourrait te soustraire à une condamnation. »

L'enfant parle. — Le malheureux enfant est tombé à genoux aux pieds de Jésus. Oh! comme il cherche à exciter la pitié de son Juge en levant vers lui des yeux baignés de larmes! Oh! avec quelles instances et quelles supplications il implore sa miséricorde! D'une voix étouffée par les soupirs et les sanglots, il s'écrie : « Jésus, ayez pitié de moi! Jésus, ne m'envoyez pas en enfer! J'étais un pauvre ignorant; je n'en savais pas davantage! » — Jésus lui répond : « Tu dis que tu étais ignorant et que tu n'en savais pas davantage! Mais, dis-moi, n'était-ce pas ta faute si tu étais ignorant? Mon ministre n'était-il pas toujours prêt à t'instruire? Pourquoi n'allais-tu pas au catéchisme, à l'école dominicale, à la sainte messe? Ne te souviens-tu pas de cette mission que j'ai fait prêcher en vue de procurer ton salut? Pourquoi n'en as-tu pas suivi les exercices? De plus, ne t'ai-je pas donné une loi inscrite dans ton cœur?[1] Ne connaissais-tu pas la différence qu'il y a entre le bien et le mal? Ta conscience ne te faisait-elle pas des reproches, lorsque tu voulais faire le mal? L'ignorance n'est donc pas pour toi une excuse. Dis-moi, as-tu une autre excuse à présenter? »

Le malheureux enfant reprend la parole. « O Jésus, ne m'envoyez pas en enfer! Souvenez-vous que j'étais un pauvre enfant faible, et que de mauvais compagnons vinrent me porter

(1) Rom. II.

au mal. » — Jésus répond : « Tu dis que de mauvais compagnons t'ont porté au mal. Ne savais-tu pas que tu devais les éviter? Ne t'avais-je pas donné des pieds pour fuir les mauvaises compagnies? Etais-tu muet? Ne t'avais-je pas donné une langue pour parler? Lorsque de mauvais amis venaient te proposer le mal, pourquoi ne leur disais-tu pas : « Non, je ne veux pas? » Pourquoi leur disais-tu plutôt : « Oui, je veux bien? » Tu étais maître de ta langue; tu pouvais dire : « Non, » si tu l'avais voulu, à celui qui te tentait. Et puis, pourquoi n'implorais-tu pas mon secours? Je te l'aurais accordé à l'instant. « Maintenant as-tu encore autre chose à dire? Si tu as encore une excuse à apporter, fais-la connaître. »

D'une voix lamentable qui ferait pleurer les pierres, l'enfant prend une dernière fois la parole : « Jésus, vous êtes si bon, Jésus, vous êtes un Dieu miséricordieux! ayez pitié de moi qui ne suis qu'un pauvre enfant! Ecoutez le cri de mon cœur affligé. Jésus, vous êtes mort pour me sauver, refuserez-vous de me sauver? Mettez-moi encore une fois à l'épreuve, une seule fois. Laissez-moi retourner sur la terre. Je ne ferai plus cette mauvaise action. Je serai si bon et si sage! » — Jésus répond : « Malheureux enfant, il est trop tard pour implorer ma miséricorde ; si tu l'avais fait quand tu étais sur la terre, oh! que mon cœur en eût été satisfait! Oh! que j'aurais été clément à ton égard! Je t'avais averti que c'était alors le temps de la miséricorde, et qu'après ta mort, il n'y aurait plus ni miséricorde ni pardon pour toi. Tu le savais très-bien. Je te le répète donc avec le plus vif regret : maintenant il est trop tard. Le moment de subir la dernière sentence est venu pour toi. Mais je te le demande encore une fois : As-tu une nouvelle excuse à offrir? Si tu en as encore une, hâte-toi de la présenter. »

L'enfant garde le silence : il n'a plus rien à dire. Il le sent bien. Il sait que Jésus a tout fait pour le sauver, et que vraiment lui malheureux mérite l'enfer. Jésus lui adresse de nouveau la parole : « Rappelle-toi, lui dit-il, combien de fois pendant ta vie je t'ai appelé; et tu as refusé de te rendre à mon appel. Je te tendais la main, et tu n'as pas voulu me regarder. Tu as méprisé mes conseils et mes reproches; et maintenant qu'un malheur subit fond sur toi, maintenant que la ruine te menace comme la foudre, maintenant que la tribulation et la détresse planent sur ta tête, tu m'invoques! Je ne t'écouterai point.[1] »

Oh! quelles amères pensées occupent l'esprit et déchirent le cœur de cet enfant! Il se rappelle combien de fois par le passé Jésus crucifié a éveillé en lui les remords de conscience, et l'a pressé de se convertir avant qu'il fût trop tard. Et il n'a pas voulu l'écouter! « Il est donc de toute justice, se dit-il, que

(1) Prov. I.

je subisse mon malheureux sort. » Ainsi autrefois les frères de Joseph se disaient entr'eux : « Nous méritons de souffrir les afflictions et les maux qui fondent sur nous, parce que nous avons péché contre notre frère, lorsque, voyant les angoisses de son âme, nous ne voulûmes point écouter ses supplications.[1] »

L'enfant a tout dit. Il a le cœur brisé de douleur ; il sèche de frayeur dans l'attente de la terrible sentence qui va le frapper.

CHAPITRE VIII.

LA SENTENCE.

Le jour de leur perte est proche, et les temps viennent en toute hâte.[2]

Les Juifs, au pied du Sinaï, entendirent la voix de Dieu. Le Seigneur ne leur parlait pas dans sa colère, et cependant ils s'écrièrent : « *Que le Seigneur ne nous parle point, de peur que nous ne mourions.*[3] » — Dans le jardin de Gethsémani, Jésus-Christ parla aux Juifs. Il ne leur parlait pas dans sa colère ; il ne leur dit que ces mots : « *C'est moi.* » Cependant épouvantés ils tombèrent à la renverse. — Qu'en sera-t-il donc de ce malheureux enfant, lorsque Dieu lui parlera dans sa colère ? Imaginez le bruit le plus terrible : le rugissement du lion du désert, le grondement du tonnerre au milieu de nuages chargés de foudre ; tout cela n'est rien. Le seul bruit vraiment épouvantable est celui que fait entendre le Seigneur, lorsque dans sa fureur divine, il prononce la terrible sentence de la condamnation à l'enfer, sentence qui sera à tout jamais sans appel.

Qu'est-ce qu'une imprécation ? — C'est un souhait de malheurs et de tourments proféré contre une personne. Nous avons tort, nous, de charger quelqu'un d'imprécations. *Bénissez, mais ne maudissez pas, dit l'apôtre.*[4] Mais il est de droit et de toute justice que Dieu maudisse cette créature, ouvrage de ses mains, qui s'obstine dans le péché et ne veut pas lui obéir. Ainsi a-t-il maudit le démon qui a introduit le péché dans le monde ; ainsi a-t-il maudit la terre sur laquelle le péché a été commis ;[5] ainsi encore, au dernier jour du monde, maudira-t-il tous les méchants par ces paroles : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges.*[6] *Si nous*

(1) Gen. XLII. (2) Deut. XXXII, 35. (3) Exod. XX, 19.
(4) Rom. XII, 14. (5) Gen. II. (6) Matth. XXV, 41.

péchons volontairement..., il nous faut attendre l'effroyable jugement de Dieu, et l'ardeur d'un feu jaloux qui doit dévorer les ennemis du Seigneur.[1]

Le dernier moment qui précède la sentence. — Jésus-Christ ordonne d'enlever la croix. Oh! comme l'enfant gémit et pousse des cris de douleur en voyant la croix disparaître. C'est un signe qu'il n'y a plus pour lui de miséricorde! Un profond et terrible silence règne en ce moment parmi les anges et les démons. Pas un murmure, pas le moindre souffle ne se fait entendre. L'enfant n'ose lever les yeux : ils sont baissés vers le gouffre affreux ouvert à ses pieds. Il se penche un peu en avant; car il commence déjà à sentir le poids de cette malédiction terrible qui va fondre sur lui. — *Le Seigneur paraît dans une fureur ardente dont nul ne pourra supporter le poids. Son souffle est comme un torrent débordé.*[2] — Le cœur du malheureux enfant faiblit. Il lui semble que *le soleil est devenu noir, et que les cieux se sont fermés comme un livre.*[3] Et maintenant ses oreilles s'ouvrent pour entendre la dernière et épouvantable sentence.

Le coup de tonnerre. — *Du trône sortaient des éclairs, des voix et des coups de tonnerre.*[4] — Jésus-Christ dit à l'enfant : « Je ne t'avais pas créé pour la souffrance, mais pour le bonheur. Je t'avais aimé plus que ma vie même. J'avais versé mon sang pour toi, afin de te donner le moyen d'être pour toujours heureux avec moi dans le ciel. Tu pouvais être heureux; mais tu ne l'as pas voulu. Tu as préféré les tourments de l'enfer aux joies du ciel. Tu as pris librement ton parti. Je t'ai jugé d'après tes propres aveux. Oui, tu as avoué que tu étais un enfant méchant, obstiné dans le mal. Tu n'as pu le nier. Tu aurais pu être un enfant vertueux, si tu l'avais voulu, et tu n'en as rien fait. Maintenant donc écoute la sentence de ta réprobation. C'est la dernière fois que je vais te parler. Jusqu'au jugement universel, jamais plus tu n'entendras ma voix. *Retire-toi loin de moi, enfant maudit. Va-t'en. Tu ne verras plus ma face.* Pendant ton séjour sur la terre tu as préféré obéir au démon plutôt qu'à moi : tu seras donc tourmenté avec lui dans l'enfer. La fumée de tes tourments s'élèvera jour et nuit devant moi. Tes cris de douleur monteront vers moi pendant toute l'éternité; mais jamais ils ne me toucheront. Et maintenant tu auras non la bénédiction, mais la malédiction du Dieu qui t'a créé, ô méchant enfant! la malédiction de Dieu le Père tout-puissant, ton créateur, repose sur toi. Je suis Dieu le Fils; eh bien! ma malédiction est sur toi. La malédiction du Saint-Esprit qui t'avait sanctifié est aussi sur toi! Tu es également maudit de toutes les créatures parce que tu as désobéi à Dieu ton Créateur. »

(1) Hebr. x, 26-27.
(2) Is. xxx, 27-28.
(3) Apoc. vi, 12-14.
(4) Apoc. iv, 5.

Jésus notifie alors aux démons que désormais cet enfant n'est plus à lui, mais à eux. — *Il leur fera un signe — et voilà qu'ils viendront en toute hâte.*[1]

L'enfant foudroyé. — Vous avez sans doute parfois entendu parler des ravages de la foudre. Quand elle tombe sur un arbre, en un clin d'œil elle brûle et réduit en cendres toutes ses feuilles; elle parcourt toutes ses branches; elle dévore son tronc, et le frappe jusque dans sa racine. — Eh bien! la terrible malédiction qui sort de la bouche de Dieu, est plus effroyable encore que le coup de foudre le plus épouvantable. Elle a foudroyé ce méchant enfant, et les feux de cette foudre l'ont pénétré d'outre en outre. — *Nos os ont été dispersés auprès de l'enfer.*[2]

Les démons. — *Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.*[3] Jésus-Christ a disparu. Les anges sont retournés au ciel. L'ange gardien de l'enfant lui-même, après un dernier et douloureux regard, s'est retiré! Jamais plus il ne sera à côté de son client; il ne priera plus pour lui. Le dernier rayon de la lumière angélique s'est éclipsé. Le ciel est fermé pour jamais à cet enfant maudit. Ce ne sont plus que ténèbres effrayantes. Oui, les ténèbres les plus épaisses couvrent les cieux. — *Vous n'aurez plus le soleil pour lumière pendant le jour, et la clarté de la lune ne vous illuminera plus.*[4] L'enfant remarque à travers ces ténèbres que l'espace est plein d'horribles démons qui viennent vers lui, et l'entourent de toutes parts!

Le bienheureux Jean de Britto et ses compagnons donnaient des missions dans les Indes orientales. Un jour, dans un ouragan, une trombe énorme inonda toute la contrée où ils se trouvaient. Craignant de périr dans l'inondation et apercevant près d'eux une élévation de terrain, ils crurent prudent de s'y réfugier pour échapper au danger. A peine y étaient-ils arrivés, qu'ils furent témoins d'un spectacle plus effrayant que l'inondation même. C'étaient des bêtes sauvages, des serpents et des reptiles affreux qui de tous côtés s'approchaient d'eux et les entouraient. Les bêtes féroces rugissaient, les serpents sifflaient et montraient leurs langues et leurs dards menaçants. Cependant, par un effet de la divine Providence, Jean et ses compagnons échappèrent à ces terribles animaux. — L'enfant réprouvé voit les démons. Des milliers et des millions de démons accourent de tous côtés. Impossible à lui de les fuir. Ils se précipitent vers lui plus prompts que le vent le plus impétueux, semblables à des chiens affamés qui se jetteraient sur un os.

Enfant infortuné, *que feras-tu en ce jour de ton affliction? Vers qui te réfugier pour obtenir quelque protection?*[5] —

(1) Is. v, 26. (2) Ps. CXL, 7. (3) Matth. XXII, 13.
(4) Is. LX, 19. (5) Is. X, 3.

Inutile pour toi d'implorer le secours de ton ange gardien. Le temps du secours est passé; d'ailleurs tes cris ne parviendront jamais jusqu'à lui. Inutile aussi de t'écrier : « *Jésus et Marie, assistez-moi.* » Il fut un temps où cette prière t'aurait délivré des démons; mais ce temps ne reviendra plus! — Déjà les premiers rangs de cette armée diabolique sont tout proches. Ces monstres se ruent sur lui, sifflant et lui crachant au visage leur feu et leur venin. Ils avancent leurs larges griffes rouges et toutes brûlantes pour se saisir de lui. Ecoutez. Entendez-vous les cris de l'infortuné? Ils retentissent au loin dans l'espace. Qu'y a-t-il donc? Ah! l'enfant réprouvé a senti le feu de l'enfer pour la première fois! Les démons l'ont serré de leurs cruelles étreintes!

Coré, Dathan et Abiron étaient des hommes pervers. Dieu entr'ouvrit la terre sous leurs pieds, et ils tombèrent vivants dans les enfers. Tout le peuple entendit leurs cris au moment où ils furent précipités dans ces abîmes, et il prit la fuite de frayeur.[1] Mais personne, sinon les démons, n'a entendu les cris épouvantables de l'enfant réprouvé. Peut-être en ce moment ses frères et ses sœurs, dans sa maison, sont-ils encore en prières autour de son cadavre; mais ils n'entendent pas ses cris. Leurs prières ne lui sont d'aucune utilité. *Aucun frère ne peut le racheter, ni donner à Dieu le prix requis pour la rédemption de son âme.*[2] — Les rugissements et les blasphèmes des nuées de démons qui l'entourent étouffent les cris du malheureux. Il veut lutter contre tant de monstres, il s'efforce de leur échapper; luttes vaines, efforts inutiles!

Les diables s'emparent de l'enfant. — Les démons l'ont enchaîné; et sans perdre de temps, ils l'emportent à travers l'espace. Il y a du chemin à faire pour arriver au fond de l'enfer; mais ce chemin est vite parcouru. Déjà ils sont aux portes de l'abîme; ils y frappent. Lorsque vous voulez entrer dans une maison, vous frappez à la porte de cette maison pour faire savoir que vous en désirez l'entrée; de même on frappe à la porte de l'enfer pour indiquer que quelqu'un va y entrer. Ce bruit retentit de toutes parts dans cet immense abîme, comme le tonnerre retentit dans tout le firmament. Tout l'enfer est attentif. Un rugissement universel, rugissement de joie féroce éclate soudain à l'annonce de l'arrivée d'une nouvelle âme, qui va partager dans l'enfer les supplices de ses malheureux habitants. Sainte Brigitte entendit ce cri de joie infernale; suivant son expression, il surpasse en horreur le bruit que feraient les cieux et la terre s'ils étaient mis en pièces.

Les portes de l'enfer sont ouvertes. La lueur blafarde des flammes parait à travers ces ouvertures, et brille aux yeux du

(1) Num. XVI. (2) Ps. XLVIII, 8-9.

nouveau réprouvé, qui laissent échapper deux ruisseaux de larmes. Le malheureux enfant voit pour la première fois le feu réel de l'enfer! On lui en avait parlé au catéchisme, et maintenant il le voit. Les démons le soulèvent avec leurs griffes brûlantes pour le précipiter dans l'abime. En ce moment il devient furieux et fou de terreur! Il frémit, il crie, il hurle : « Oh! dit-il avec rage, ne me jetez pas en enfer! Laissez-moi retourner sur la terre; je me conduirai mieux que je n'ai fait! Oh! ne me jetez pas en enfer! » — Les démons se moquent de lui, et le bafouent comme le savent faire les démons. — L'enfant crie encore : « Je ne puis pas, je ne veux pas! » — Les portes de l'enfer se referment sur lui. L'enfant damné brûle dans les flammes inextinguibles!

CHAPITRE IX.

LE JUGEMENT GÉNÉRAL OU FIN DE L'ENFANT RÉPROUVE.

L'enfant damné a brûlé en enfer pendant de longs siècles. Jour et nuit, au bruit des gémissements et des hurlements des réprouvés, il a été en proie à des terreurs et à des supplices qui le mettaient hors de lui-même. Enfin un évènement inouï arrive en enfer. Tous les gémissements, tous les cris ont cessé. Les noires murailles de cette affreuse prison se sont ébranlées jusque dans leurs fondements. L'enfer est devenu silencieux comme le tombeau. Qu'y a-t-il donc? — Une voix s'est fait entendre, voix qui ressemble au son le plus bruyant de la trompette. Cette voix a retenti jusqu'aux extrémités de la terre, et jusque dans les profondeurs des mers. Elle a pénétré jusqu'au plus haut des cieux et jusqu'au plus profond abîme de l'enfer. Cette voix a crié : « *Morts, levez-vous; venez au jugement!* » Le grand jour du jugement général est arrivé.

Ce n'est que lentement et forcément que les damnés sortent de l'enfer; car ils savent que de nouveaux tourments les attendent. L'enfant réprouvé est sorti avec les autres. Quel spectacle se présente à lui hors de l'enfer! Il regarde le ciel : le soleil s'est obscurci, et les étoiles sont tombées du firmament. Il regarde la terre, et il voit que les rivières ont arrêté leur cours. Les vents ne soufflent plus; la mer rugit dans un trouble immense. Dans les villes et les villages, les maisons, les églises et les tours ébranlées ont été renversées. Les bêtes sauvages effrayées s'étaient élancées hors de leurs antres pour chercher le secours de l'homme; les hommes s'étaient précipités dans les antres des bêtes sauvages pour s'y cacher, ou avaient gravi le sommet des

montagnes dans l'espoir d'échapper aux malheurs qui les menaçaient. Mais le feu de la colère du Tout-Puissant a tout détruit; elle a changé ce monde en un amas de cendres et de poussière. C'est la fin de toutes choses. Les commerçants ne vendent plus : il n'y a plus personne pour acheter. Les soldats ne combattent plus : toute guerre a cessé. Les enfants ne vont plus aux écoles : il n'y a plus de maîtres. Les terres et les maisons sont abandonnées : elles ne sont plus que déserts et que ruines.

L'enfant réprouvé est témoin d'un autre spectacle stupéfiant. Les pierres se détachent des tombes. Les tombeaux s'ouvrent. Les cadavres en sortent. Les ossements se meuvent. Chaque os cherche l'os qui lui appartient. La poussière du tombeau se change en chair. Les crânes se couvrent de cheveux. Toute la terre est couverte de corps humains. Mais quelle différence il y a entre eux! Les uns sont magnifiques, brillants comme le soleil; les autres hideux, horribles à voir. L'enfant damné cherche son corps. Il le trouve noir, difforme, abominable.[1] En le voyant si affreux, il en détourne ses regards et le maudit. « Quoi donc, ô corps maudit, s'écrie cette âme infortunée, serai-je contrainte de t'avoir pour prison durant toute l'éternité? Quel aspect aurai-je donc, lorsque j'habiterai en toi? » Impossible de rendre sa colère, son dépit, sa rage, quand elle se voit forcée de rentrer dans ce corps si horrible. Le damné entre dans une telle fureur contre son propre corps, qu'il se met à le mordre et à le déchirer!

Mais ce grand jour présente encore un autre spectacle. Toutes les nations, tous les hommes, depuis Adam jusqu'au dernier enfant venu au monde, sont rassemblés dans la vallée de Josaphat, à l'est de Jérusalem. Quelle foule immense, innombrable! Tous sont dans l'attente d'un évènement prodigieux. Tout à coup le ciel s'ouvre; le signe auguste de la Rédemption, la Croix, la vraie Croix sur laquelle Jésus-Christ est mort, se montre à tous les regards. Son éclat remplit le ciel et la terre. Soudain on voit le Juge éternel s'avancer sur les nuées du ciel, avec une grande puissance et une grande majesté. Des millions et des millions d'anges et d'archanges viennent à sa suite. Le voilà siégeant sur son tribunal. Tous les yeux sont fixés sur lui; ceux-là même qui l'ont percé de clous le contemplent. A sa droite est assise sa sainte Mère, la Reine du ciel. Autour de lui siégent sur des trônes les douze Apôtres.

Déjà les Anges ont séparé les bons d'avec les méchants. A droite sont les bons, à gauche les méchants et avec eux l'enfant maudit. Des pères et des mères se trouvent séparés de leurs enfants; des maris de leurs femmes; des frères de leurs frères; des sœurs de leurs sœurs. Oh! à quelles larmes, à quels cris donne lieu cette séparation qui doit être éternelle!

(1) « Resurgent cum deformitatibus corporalibus. » (S. Thomas.)

Voilà qu'on est au soir de ce grand jour, le dernier soir qui sera jamais. L'examen a eu lieu. On entend la dernière sentence. « *Venez, vous les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. — Retirez-vous de moi, vous, maudits allez au feu éternel; qui a été préparé pour le démon et pour ses anges.*[1] » — La terre s'entr'ouvre; un abîme immense et lugubre apparait. Les méchants y sont engloutis. Tous : démons, hommes, femmes, et avec eux l'enfant réprouvé, au milieu de la confusion la plus horrible, tombent dans l'enfer. Les portes de cette prison de Dieu se referment encore une fois, et pour toujours. Désormais elles ne s'ouvriront plus jamais. Le méchant enfant est en enfer pour toujours, pour toujours!

Le temps est fini!

L'éternité a commencé!

CHAPITRE X.

LA CONVERSION DES QUATRE FRÈRES.

Nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles.[2]

Le changement opéré dans les quatre frères, — ou la vue de l'invisible. — Il y a environ trois cents ans, beaucoup de chrétiens en Allemagne perdirent la foi. Ces malheureux conçurent dès lors une haine à mort contre la religion catholique. Souvent ils entraient dans les églises et brisaient les statues et les saintes images.

Un jour, quatre frères avaient dû se rendre à Aix-la-Chapelle pour y recueillir l'héritage d'un oncle mort récemment; ils étaient descendus dans un hôtel de cette ville. La fête du Saint-Sacrement était proche. En ce jour il devait y avoir messe solennelle avec grand orchestre dans l'église du couvent de Sainte-Cécile, située à peu de distance de la ville. La malice des quatre frères allait si loin qu'ils formèrent le projet d'aller au moment de la messe à l'église de Sainte-Cécile, d'y tout saccager, et même de détruire l'église. Trois cents autres jeunes gens consentirent à les assister dans cette œuvre sacrilège.

Le jour fixé par ces impies pour leur abominable projet était arrivé. Le matin de très-bonne heure, les Religieuses ayant appris ce qui se tramait, envoyèrent demander du secours aux

(1) Matth. XXVI.

(2) II Cor. IV, 18.

magistrats. Ceux-ci refusèrent d'intervenir, de sorte qu'il n'y avait personne pour résister aux méchants impies; si ce n'est un vieillard fort âgé et quelques enfants. Quelques Religieuses proposèrent de laisser l'église fermée toute la journée ; mais l'abbesse décida qu'elle resterait ouverte et qu'on chanterait la messe.

Déjà les cloches retentissaient pour annoncer que l'heure de la cérémonie était arrivée. Un peuple nombreux s'était rassemblé dans l'église. On pouvait voir aussi derrière les piliers les impies armés de haches, de marteaux, et prêts à détruire l'église aussitôt que la messe commencerait. Chose extraordinaire! l'organiste, la sœur Antonia était tombée gravement malade ; et néanmoins à leur grande surprise, les Religieuses virent tout à coup la sœur Antonia (elles croyaient du moins que c'était la sœur Antonia), elles la virent monter l'escalier qui conduisait à l'orgue.

Tout était donc prêt; la messe pouvait commencer. La sœur Antonia posa les doigts sur l'orgue ; les sons de cet instrument se font entendre dans toute l'église. Mais ce sont des sons tels qu'on n'en a jamais entendu de semblables sur la terre. Dès que les Religieuses mêlent leurs voix aux mélodies de l'orgue, il leur semble que leurs âmes sont transportées dans les cieux. Plus elles chantent, plus leurs âmes s'élèvent. A peine les assistants ont-ils entendu ces accents célestes qu'ils paraissent comme hors d'eux-mêmes. Partout règnent le silence et le calme le plus parfaits.

Cependant qu'étaient devenus les quatre frères qui se préparaient à détruire l'église? C'était chose convenue avec leurs compagnons : aussitôt que commencerait la messe, ils devaient lever leurs marteaux pour donner le signal de la destruction. Ils avaient gardé leurs chapeaux sur la tête, montrant ainsi leur peu d'égards pour la sainteté du lieu. Dès que les premiers sons de l'orgue se firent entendre, leurs mauvais compagnons s'attendaient à les voir lever leurs marteaux; mais ils furent bien trompés. Ils voient les quatre frères se découvrir avec un respect inimaginable. Le plus âgé se tourne vers le peuple assemblé dans l'église, et s'écrie d'une voix forte et terrible : « Otez vos chapeaux comme vous me voyez faire. » Aussitôt les quatre frères tombent à genoux; trois d'entre eux cachent leurs visages de leurs mains, l'aîné se tient les mains croisées sur la poitrine. Dans cette position et la tête penchée vers la terre, ils récitent à voix basse les prières dont ils se moquaient quelques instants auparavant.

La messe terminée, le peuple se retire plein d'étonnement et d'épouvante. Les quatre frères restent prosternés la face contre terre et baisant les dalles de l'église. Le portier a beau leur dire qu'il est temps de se retirer; ils ne tiennent aucun compte de son avis, et on se voit obligé de les porter hors de l'église. Ils ne

sortent ainsi que par force et en poussant de profonds soupirs de regret. A chaque instant ils se retournent du côté de l'église. Rentrés à l'hôtel, ils refusent de prendre le dîner qu'on leur a préparé. Se retirant aussitôt dans une chambre, et plaçant sur la table une croix avec des lumières de chaque côté, ils s'asseyent autour de la table, sans dire mot, les mains jointes, dans l'attitude d'hommes qu'absorbe une profonde adoration de la divinité. Ils restent dans cette position jusqu'à minuit. Dès que l'heure de minuit sonne, ils se lèvent tous les quatre et se mettent à chanter, répétant d'une voix forte et terrible les chants qu'ils ont entendus dans l'église. On eût dit des hurlements d'ours et de loups. Les murs de la maison en sont ébranlés. Les fenêtres rendent un son comme si on y jetait des poignées de sable. Leurs voisins de chambre accourent, mais c'est pour prendre la fuite dès qu'ils les ont vus. Le peuple vient en foule de toutes parts attiré par ces sons épouvantables. On interroge les quatre frères; on leur demande pourquoi ils chantent d'une manière si bruyante. Ils ne répondent point et continuent de chanter. Enfin une heure sonne; à l'instant ils se taisent et essuient les gouttes de sueur qui tombent de leurs fronts sur la table. Puis ôtant leurs habits noirs, ils les étendent par terre et dorment pendant une heure. L'heure écoulée, ils se lèvent et s'asseyent autour de la table comme auparavant. Là, gardant le silence, ils ne répondent à aucune des questions qu'on leur adresse. Ils demandent seulement qu'on veuille bien leur apporter un peu de paille pour se reposer, un peu de pain et d'eau pour se nourrir et qu'on ne laisse entrer personne dans leur chambre. Le maître de la maison embarrassé de leur présence, les fait transporter dans une maison d'aliénés.

Six ans s'étaient écoulés depuis que les quatre frères avaient quitté leur pays. Ils avaient promis à leur mère d'être de retour au bout de quelques jours; et cependant celle-ci, depuis six ans, n'avait reçu aucune nouvelle de ses fils. Elle prit le parti de se rendre à l'endroit qu'ils lui avaient indiqué comme but de leur voyage, afin de prendre des informations sur leur compte. Elle apprit que six ans auparavant, quatre jeunes gens qui étaient frères avaient été enfermés dans une maison d'aliénés, et qu'ils se trouvaient réunis dans une même chambre. La pauvre mère alla frapper à la porte de la maison qu'on lui avait indiquée. Quel ne fut pas son saisissement lorsqu'elle reconnut ses quatre fils! Ils étaient couverts de leurs manteaux noirs, et assis autour d'une table sur laquelle se trouvait un crucifix. Ils priaient en silence en tenant les mains appuyées sur la table. Lorsque leur mère entra dans la chambre, ils ne lui parlèrent pas; ils ne la regardèrent même pas. Elle demanda ce qu'ils faisaient durant tout le jour. On lui répondit : « Ils ne disent mot à personne; ils dorment peu et ne mangent presque rien. Lorsque l'horloge de l'église sonne minuit, ils se lèvent et répètent les chants qu'ils

ont entendus il y a six ans, mais d'une voix à briser les fenêtres. Deux ou trois fois seulement ils ont desserré les lèvres pour dire que, si l'on savait ce qu'ils savent eux-mêmes, on laisserait tout, et on viendrait s'agenouiller devant la croix pour passer toute sa vie en prière! »

Oui, cela est vrai : si un enfant savait *ce que c'est que le jugement qui suivra la mort*, il ne ferait pendant toute sa vie que prier et se préparer à ce terrible jugement.

Les quatre frères vécurent encore quelques années, continuant à mener ce genre de vie si extraordinaire. Enfin arriva une nuit où ils chantèrent leurs prières pour la dernière fois. Lorsqu'ils les eurent terminées, ils s'étendirent sur leurs manteaux noirs et rendirent le dernier soupir.

CHAPITRE XI.

AVIS.

Soyez prêts à rencontrer votre Dieu.[1]

1. Le moment de notre jugement est incertain.

« *Veillez, car vous ne savez pas l'heure où votre Seigneur viendra.*[2] »

2. Examinez chaque jour votre conscience.

« *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions point jugés.*[3] »

3. Faites beaucoup de bonnes œuvres.

Avant le jugement, préparez la justice.[4]

4. Soyez bon et miséricordieux envers les autres.

Un jugement sans miséricorde attend celui qui n'a pas fait miséricorde.[5]

(1) Amos. IV, 12. (2) Matth. XXIV. (3) I Cor. XI, 31
(4 Eccli. XVIII, 19. (5) Jac. II, 13.

FIN DU LIVRE DIXIÈME.

LIVRE XI.

L'enfer.

CHAPITRE I.

LIEU OU SE TROUVE L'ENFER.

Ils entreront dans les parties les plus basses de la terre.[1]

Où est l'enfer? — Tout petit enfant sait que Dieu récompensera les bons dans le ciel, et punira les méchants en enfer. Où donc est l'enfer? — Est-il en haut ou en bas? Est-il sur terre, dans la terre, ou au-dessous de la terre? * Il paraît probable que l'enfer est au centre de la terre. Dieu a dit qu'*il précipitera les méchants jusqu'au fond de la terre.*[2]

La terre s'entr'ouvrant. — Il y avait parmi les Hébreux, trois hommes très-méchants, appelés Coré, Dathan et Abiron, qui désobéissaient gravement aux prêtres. Dieu avait établi Moïse comme chef de son peuple; il l'avertit que sa colère allait éclater contre ces méchants.

Moïse ordonna donc au peuple de s'éloigner d'eux, et on lui obéit. Alors il s'écria : « Vous allez voir manifestement que c'est Dieu qui m'a envoyé. Si ces hommes pervers meurent comme les autres hommes, ne me croyez pas; mais si la terre s'entr'ouvre et les engloutit, si vous les voyez tomber vivants en l'enfer, sachez alors que la malice est en eux. » — Aussitôt que Moïse eut parlé, la terre s'entr'ouvrit sous les pieds de ces hommes d'iniquité; elle les ensevelit dans ses abîmes avec tout ce qu'ils avaient, et ils tombèrent tout vivants en enfer. Ensuite la terre se referma sur eux.[3]

La même chose se renouvela une autre fois, comme vous allez voir.

(1) Ps. LXII, 10. (2) Eccli. XVII, 19. (3) Num. XVI.

(*) « *La fausse délicatesse des temps modernes, en écartant les vives images de l'enfer, a souvent gâté l'éducation des enfants, et créé un danger formidable pour la sanctification aussi bien que pour la foi des hommes faits.* » (P. Faber : *Le Créateur et la créature*, page 315.)

La montagne en feu. — Saint Grégoire parle d'un roi très-méchant et très-cruel qui s'appelait Théodoric, et qui habitait la ville de Ravenne. Il y avait à la même époque un saint Pape, nommé Jean, qui demeurait à Rome. Un jour que ce saint Pape était venu à Ravenne, Théodoric en fut informé ; il le fit arrêter et jeter dans une prison, où il lui donna si peu de nourriture et le traita si inhumainement que le Pontife mourut au bout de quelques jours. Peu après, Théodoric fit mourir un autre homme de bien nommé Symmaque ; mais lui-même ne tarda pas à mourir aussi et à subir le juste châtiment de ses crimes.

Il y a dans la Méditerranée, une petite île appelée Stromboli ; dans cette île s'élève une haute montagne, du sommet de laquelle on voit souvent jaillir des flammes. L'île de Stromboli était alors habitée par un saint ermite, qui vivait retiré dans une petite cellule. Il arriva que, dans la nuit même où mourut le cruel Théodoric, l'ermite regardant par sa fenêtre, aperçut trois personnages au sommet de la montagne. Tous trois étaient morts. Comme il les avait vus auparavant, il pouvait facilement les reconnaître. L'un était Théodoric, le cruel tyran, qui était mort cette nuit-là même ; les deux autres étaient le pape Jean et Symmaque, injustement mis à mort par Théodoric. Ce dernier était entre les deux autres personnages. Lorsqu'ils arrivèrent à l'endroit d'où jaillissait le feu, l'ermite vit Théodoric séparé des deux autres, et ce misérable tomba dans le gouffre brûlant ! — C'est ainsi, dit saint Grégoire, que ceux qui avaient vu l'injustice de ce roi cruel, furent aussi témoin de son châtiment.

A quelle distance sommes-nous de l'enfer ? Nous connaissons la distance qui nous sépare du centre de la terre. Elle est d'environ treize cents lieues, de sorte que si l'enfer est au centre de la terre, nous sommes à environ treize cents lieues de cette horrible prison.

Venons-en maintenant à suivre la recommandation de saint Augustin. « Descendons en enfer pendant notre vie, pour n'y être pas précipités après notre mort. » Si nous considérons cette prison effroyable où sont punis ceux qui commettent le péché mortel, nous craindrons de le commettre, et si nous ne le commettons pas, nous n'irons pas en enfer.

CHAPITRE II.

LES PORTES DE L'ENFER, ETC.*

Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise.[1] — *Les portes de l'enfer.* — Sainte Françoise Romaine, nous le savons, eut pendant sa vie le bonheur de voir souvent son ange gardien à ses côtés. Il plut aussi à Dieu de lui montrer beaucoup d'autres choses étonnantes.[2] Dans une après-midi, l'archange saint Gabriel se fit son guide pour lui faire voir l'enfer. Suivons-la en esprit et contemplons avec elle les merveilles dont elle fut témoin. Il s'agit de pénétrer dans les lugubres profondeurs de la terre.

Nous sommes en marche. Nous parcourons des centaines et des centaines de lieues à travers les ténèbres. Nous approchons du plus horrible de tous les lieux. Regardez, voilà les portes de l'enfer! Arrivée devant les portes de cette horrible prison la Sainte y lut ces mots écrits en lettres de feu : « *C'est ici l'enfer. Ici point de repos, point de consolation, point d'espérance.* » Regardez donc ces portes effrayantes qui sont devant vous. Quelles dimensions! Mesurez-en, si vous le pouvez, la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur. — *L'enfer a ouvert sa bouche jusqu'à l'infini; et des puissants, et des grands, et des hommes illustres y descendront aussi bien que ceux du bas peuple.*[3] Voyez-en aussi l'épaisseur et la force redoutable. Dans les prisons de la terre, on ne compte guère plus de deux ou trois cents prisonniers; cependant les portes en sont de fer, munies de barreaux, de verrous, de serrures, de peur que les prisonniers ne les brisent et ne s'enfuient. Ne vous étonnez donc pas de la force incroyable des portes de l'enfer. Là, il n'y a pas seulement deux ou trois cents prisonniers; il y a des millions et des millions qui endurent les supplices les plus épouvantables! Leurs souffrances les rendent furieux; et la fureur leur donne une force telle que nous pouvons à peine nous en faire une idée. Nous lisons qu'un homme possédé d'une fureur infernale, était

(1) Matth. XVI. (2) Brev. Rom. (3) Is. V, 14.

(*) L'enfer aussi bien que le ciel est inexplicable, a dit Bossuet. De même qu'on ne peut comprendre le bonheur du ciel, de même on ne peut se faire une idée des supplices de l'enfer. Tout ce qu'on peut en dire est toujours en deçà de la réalité. Le lecteur ne sera donc pas surpris des diverses peintures que l'auteur fait de l'enfer, pour inspirer aux enfants la crainte de tomber un jour dans ce lieu de tourments. LE TRADUCTEUR.

devenu si fort qu'il pouvait facilement rompre de grosses chaines de fer.[1] Les innombrables légions des damnés, avec cette impétuosité que donnent la rage et le désespoir, se ruent comme les flots d'une mer en furie contre les portes de l'enfer pour les briser; voilà pourquoi elles sont si fortes et si solides. Aucune main d'homme ne pourrait en faire de semblables. Jésus a dit que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre son Eglise, parce qu'il n'y a rien de plus fort que les portes de l'abîme.

Mais entendez-vous ces grondements de tonnerre qui retentissent d'un bout à l'autre de l'enfer? Ce sont les portes de ce gouffre qui roulent sur leurs gonds.

Le premier regard dans l'enfer. — Quand les portes de l'abîme furent ouvertes, sainte Françoise, accompagnée de son ange, s'avança jusqu'au bord, et quel spectacle se déroula devant ses regards! Suivant son récit, l'étendue de l'enfer est telle qu'aucun œil ne peut en mesurer les limites soit en hauteur, soit en profondeur, soit en longueur, soit en largeur. — *Personne ne traversera jamais son étendue.*[2] — Elle vit que l'enfer est divisé en trois immenses parties, qui sont à une grande distance l'une de l'autre : il y a l'enfer d'en haut, l'enfer du milieu et l'enfer d'en bas. — *La nuit leur est venue des plus bas et des plus profonds enfers.*[3] Elle vit que dans l'enfer d'en haut les tourments sont très-grands; que dans l'enfer du milieu ils sont plus horribles, et que dans celui d'en bas, ils dépassent toute imagination. A la vue de ce lieu affreux, elle se sentit glacée d'épouvante!

Le feu. — Considérez vous-même l'enfer, à l'exemple de la sainte. Regardez ce pavé : il est rouge comme le fer dans la fournaise. Des ruisseaux de soufre et de poix bouillante le sillonnent.[4] Depuis le pavé jusqu'au toit ce sont des flammes. — Regardez ces murs : ces pierres énormes sous l'action du feu sont aussi toutes rouges, et des étincelles s'en échappent sans cesse. Levez les yeux, voyez le toit de l'enfer : vous diriez une immense voûte enflammée. — Quelquefois à votre lever, par une matinée d'hiver, vous voyez la campagne couverte d'un vaste et épais brouillard; eh bien! l'enfer est rempli d'un brouillard de feu. — Dans certaines contrées de la terre, les grandes pluies donnent naissance à des torrents qui, dans leur course rapide, emportent les arbres et les maisons; en enfer, roulent non pas des torrents d'eau, mais des torrents de feu et de soufre. — *Le Seigneur fera pleuvoir sur les pécheurs... le feu et le soufre.*[5] — Sur la terre, dans des moments d'orage, il tombe parfois d'énormes grêlons qui brisent les fenêtres; en enfer, les grêlons sont des boulets rouges et des coups de tonnerre. — *Dieu*

(1) Marc. v. (2) Is. XXXIV, 10. (3) Sag. XVII, 13.
(4) Is. XXXIV, 9. (5) Ps. X, 6.

lancera des foudres contre lui.[1] — Voyez cette immense trombe de feu qui passe à travers l'enfer, renversant, balayant tout sur son passage. — *Le vent des tempêtes est leur partage.*[2] — Voyez ces flots de feu qui se précipitent comme les vagues de l'Océan! Les méchants sont plongés et *ensevelis dans cette brûlante mer de la perdition et de la damnation.*[3] — Peut-être avez-vous déjà vu une maison *en feu;* mais vous n'avez jamais vu une maison *de feu.* Eh bien! l'enfer est une maison de feu. Le feu de l'enfer brûle les démons, bien qu'ils soient des esprits; car il a été préparé exprès pour eux.[4] Il torture donc l'âme aussi bien que le corps. — Prenez une de ces étincelles qui pétillent dans une cuisine, jetez-la dans la mer; elle s'éteindra. Prenez une étincelle du feu de l'enfer moindre qu'une tête d'épingle, jetez-la dans l'Océan : elle ne s'éteindra pas; en un instant elle desséchera toutes les eaux de l'Océan et fera du monde entier un immense incendie. — *Ce qui était admirable, c'est que dans l'eau qui éteint tout, le feu avait plus de force.*[5] Mettez le feu à une maison ou à une ville; peut-être le feu brûlera-t-il pendant une semaine, un mois, mais enfin il s'éteindra. Le feu de l'enfer ne s'éteindra jamais : il brûlera pendant toute l'éternité : *c'est un feu inextinguible.*[6] — Sainte Térèse dit que le feu de la terre n'est que l'ombre du feu de l'enfer. Le feu de la terre donne de la lumière; il n'en est pas de même du feu de l'enfer : celui-ci est un feu obscur.

Les ténèbres. — Gardien, quelle nouvelle de la nuit?... Le gardien dit : *La nuit est venue.*[7] — Le gardien ne dit pas : *Les nuits sont venues;* mais *la nuit est venue,* parce que dans l'enfer il n'y a qu'une nuit, une éternelle nuit, une nuit de ténèbres sans fin. Le feu brûle en enfer, mais il ne donne pas de lumière. — *Il n'y avait point de feu si ardent qui pût leur donner quelque clarté.*[8] — Aucun rayon de soleil, aucune clarté d'étoile ne pénètre jamais dans les profondeurs de l'enfer. Tout y est ténèbres, ténèbres épaisses, noires, pesantes, sales et insupportables. Ce ne sont pas des ténèbres comme les nôtres, lesquelles ne sont que *des images des ténèbres à venir.*[9] — Ces ténèbres sont plus épaisses que celles de l'Egypte, que l'on pouvait toucher de la main. — Ainsi *les méchants dans l'enfer ne verront jamais la lumière.*[10]

Les ténèbres de l'enfer sont rendues plus affreuses encore par la fumée.

La fumée. — La fumée de leurs tourments montera éternellement.[11] — Bouchez une cheminée au-dessous de laquelle il y a.

(1) Job. XLI, 14.
(2) Ps. X, 6.
(3) I Tim. VI.
(4) Matth. XXV.
(5) Sag. XVI, 17.
(6) Matth. IV.
(7) Is. XXI, 11.
(8) Sag. XVII, 5.
(9) Ibid. 20.
(10) Ps. XLVIII, 20.
(11) Apoc. XIV, 11.

du feu. En une demi-heure, la chambre sera toute remplie de fumée au point que vous ne pourrez plus y rester. — Les immenses brasiers de l'enfer fument depuis environ six mille ans, et ils continueront de fumer éternellement. Là, point de cheminée pour laisser échapper la fumée, point de vent pour la dissiper. Voyez ces grands nuages noirs, lourds, sulfureux, qui s'élèvent à tout moment de ces sombres brasiers. Ils montent jusqu'à ce que la voûte de l'enfer les arrête. La voûte alors les renvoie, et ils retombent lentement au fond de l'abîme infernal. Là, ils sont rejoints par d'autres nuages de fumée plus épais encore qui proviennent des mêmes feux, de sorte que l'enfer est tout rempli de ce soufre et de cette fumée, au milieu desquels personne sur la terre ne pourrait ni respirer ni vivre. Comment donc peut-on vivre dans l'enfer? La vie des damnés est conservée par la puissance divine; mais à chaque moment, ils sont étouffés et suffoqués et comme sur le point d'expirer.

Maintenant écoutez!

Le bruit terrifiant. — Il y aura un grand cri... tel qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais de semblable.[1] — Vous avez peut-être parfois entendu un cri d'épouvante pendant le silence de la nuit. C'était peut-être le dernier cri de détresse d'un noyé, au moment où l'eau l'engloutissait et allait devenir son tombeau. On est péniblement affecté lorsque, passant devant une maison d'aliénés, on entend les cris sauvages d'un pauvre fou. Personne qui ne soit épouvanté en entendant le rugissement d'un lion du désert, ou bien le sifflement d'un serpent meurtrier caché dans les buissons. — Maintenant écoutez les rugissements affreux que poussent des millions et des millions d'êtres, qui sont torturés et rendus comme fous par les tourments de l'enfer. Oh! quels cris de terreur, quels hurlements de rage, quels gémissements de douleur, quels soupirs d'agonie, quels accents de désespoir! Vous entendez les damnés rugir comme des lions, siffler comme des serpents, hurler comme des loups, gémir comme des dragons. Vous entendez aussi les grincements de dents des réprouvés, les blasphèmes des démons, et par-dessus tout les grondements du tonnerre de la colère divine, grondements qui secouent l'enfer jusque dans ses fondements.

Mais il y a un autre bruit qui retentit en enfer!

Une rivière. — C'est le jour du carnage, de l'écrasement, des pleurs, jour créé par le Seigneur, le Dieu des armées. — Il y a en enfer un bruit semblable à celui des grandes eaux. Vous diriez que tous les fleuves et toutes les mers du monde se répandent en immenses cataractes sur le pavé de l'enfer. Est-ce réellement le bruit de grandes eaux? Oui. — Est-ce donc que les fleuves et les mers se répandent réellement dans l'enfer? Non.

(1) Exod. XI, 6.

(2) Is. XXII, 5.

— Quel est donc ce bruit? C'est celui des Océans de larmes que répandent ces yeux innombrables qui pleurent jour et nuit, et qui pleureront éternellement! Ils pleurent, parce qu'une fumée de soufre les tourmente; ils pleurent, parce qu'ils sont dans les ténèbres; ils pleurent, parce qu'ils ont perdu le beau ciel; ils pleurent, parce qu'un feu pénétrant les dévore.

Petit enfant, vaut mieux verser maintenant une seule larme de repentir, que des millions de larmes dans l'enfer. Mais qu'est-ce que cette odeur infecte et dégoûtante?

L'odeur de mort. — Sa puanteur montera, et sa putréfaction s'élèvera parce qu'il a agi avec orgueil.[1] — Il y a des maladies qui causent une telle infection, par exemple les cancers et les ulcères, qu'on ne peut en supporter l'odeur. — Il y a quelque chose de pire : c'est l'odeur de mort qui s'exhale des cadavres. Le corps de Lazare n'avait été que quatre jours dans le cercueil; cependant Marthe, sa sœur, ne pouvait pas souffrir qu'on l'en retirât. Mais qu'est-ce donc que l'odeur de mort de l'enfer? Saint Bonaventure dit que si le corps d'un seul réprouvé était retiré de l'enfer et jeté sur la terre, au même moment tous les êtres qui vivent ici-bas deviendraient malades et mourraient; tant est infecte l'odeur de mort qui s'échappe ou s'échappera du corps d'un seul damné! Que penser donc de l'infection qu'exhalera la multitude presque infinie des corps des damnés, corps amoncelés les uns sur les autres comme des troupeaux de brebis?[2]

Oh! qu'elle sera horrible la puanteur de tous ces corps maudits, lorsque pendant dix mille ans elle n'aura fait qu'augmenter à chaque moment pour devenir de plus en plus insupportable! — *Ils sortiront et verront les cadavres des hommes qui ont prévariqué contre moi... Ils seront pour toute chair un spectacle repoussant.*[3]

Maintenant entrons en esprit dans l'enfer, et voyons les tourments épouvantables des méchants.

CHAPITRE III.

LE CHEF DES DÉMONS.

Un ange s'empara du dragon, l'antique serpent, qui est le diable et Satan; et il l'enchaîna...; et l'ayant précipité dans l'abîme, il l'y enferma.[4]

(1) Joel. II, 20.
(2) Ps. XLVIII, 15.
(3) Is. LXVI, 24.
(4) Apoc. XX, 2-3.

Nous allons faire une excursion dans cette vaste mer de feu. Pénétrons jusqu'au milieu de l'enfer, nous y verrons le plus horrible spectacle qu'il soit possible de voir, à savoir le *grand Diable* enchaîné au milieu de l'enfer. Mettons-nous en route. Nous voici arrivés près de la demeure de Satan. Les ténèbres deviennent plus épaisses. Voyez-vous cette multitude de démons qui se meuvent dans l'obscurité? Ils viennent chercher les ordres du grand chef. Déjà vous entendez le bruit effrayant des chaînes de ce monstre des monstres. — Regardez! Voilà le Prince des démons, le plus horrible et le plus abominable de tous les démons. Sa taille est énorme. — *Il remplira la longueur de la contrée.*[1] — Sainte Françoise le vit. Il siégeait sur une longue poutre qui traverse l'enfer de part en part. Ses pieds descendaient jusqu'aux plus basses profondeurs de l'abîme, et posaient sur le pavé. Ils étaient étroitement liés avec de grosses et lourdes chaînes de fer fixées au pavé au moyen d'un immense anneau. D'autres chaînes également fortes pendaient de la voûte de l'enfer et retenaient ses mains immobiles, dont l'une était levée vers le ciel pour blasphémer contre Dieu et les Saints qui y séjournent,[2] et l'autre tirée en bas vers le fond de l'enfer! De sa tête hideuse et raide qui touchait la voûte sortaient deux cornes immenses. — *Je vis une autre bête... qui avait deux cornes.* — De chaque corne sortaient beaucoup d'autres cornes plus petites, qui, comme autant de cheminées laissaient échapper du feu et de la fumée. De sa bouche énorme et toute grande ouverte s'élançait un fleuve de feu, qui ne donnait point de lumière, mais qui répandait une odeur infecte. — *La flamme sort de sa bouche.*[4] — Il avait au cou un collier de fer rouge. Une chaîne brûlante le liait par le milieu du corps. La laideur de sa face était telle que ni homme, ni démon, ne pouvaient s'arrêter à la considérer; impossible d'imaginer quelque chose de plus difforme, de plus hideux, de plus effrayant. Ses grands yeux de feu étaient pleins d'orgueil, de colère, de rage, de sang et de sauvage cruauté. Il y avait encore dans ses yeux un je ne sais quoi, qui faisait trembler ceux sur lesquels ils s'arrêtaient, et qui les saisissait au point qu'ils semblaient expirants. — Une sainte vit un jour le diable; elle assura qu'elle préférerait brûler pendant mille ans que de le voir encore un seul instant.

Que fait le diable en enfer?

I. *La tentation.* — *Tout ce qu'il y a d'élevé, il le voit au-dessous de lui; il est le roi de tous les fils de l'orgueil.*[5] — Comme roi de l'enfer, le Diable fait deux choses. D'abord, il donne ses ordres aux autres démons; il les envoie tenter les hommes qui sont sur la terre. Sans sa permission, personne dans

(1) Is. VIII, 8. (2) Apoc. XIII, 6. (3) Ibid. 11.
(4) Job. XLI, 10. (5) Ibid. 25.

l'enfer ne peut remuer la main ou le pied. Des millions et des millions de démons sont toujours autour de lui, attendant ses ordres. Chaque jour, il députe des esprits mauvais, en nombre incalculable; il les envoie en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, dans toutes les contrées de la terre, dans les villes, dans les villages, dans les maisons et auprès de chaque individu. Il leur donne la mission de tenter et de perdre les âmes, indiquant à chacun d'eux qui il doit tenter, la manière de le faire, et le temps où il doit revenir. Sainte Françoise vit qu'à leur retour, les démons étaient cruellement battus s'ils n'avaient pas réussi à faire tomber quelqu'un dans le péché. — Lorsqu'un enfant est tenté, il ne pense guère que sa tentation a été méditée en enfer, qu'il y a un démon à côté de lui, et que c'est ce démon qui souffle la tentation dans son cœur, pour le porter à faire ce que lui conseillent ses mauvais compagnons.

II. *Le jugement.* — En second lieu, comme roi de l'enfer, le diable est juge. Lorsqu'une âme condamnée au tribunal de Dieu arrive dans son royaume, Satan exécute la sentence portée contre elle. Il indique l'endroit où cette âme sera placée, le genre de supplice qu'elle subira et les démons qui seront chargés de la tourmenter. — Vous allez voir son jugement sur une âme.

Une âme entrant en enfer. — Sainte Françoise vit des âmes tomber en enfer, après qu'elles eurent été condamnées au tribunal de Dieu. Des lettres de feu étaient gravées sur leurs fronts. — *Elle fera que tous, petits et grands... aient un caractère... au front.*[1] On y lisait les noms des péchés qui leur avaient mérité l'enfer : blasphèmes, impuretés, vols, ivrognerie, omissions de la Messe obligatoire et des sacrements, etc. Aussitôt qu'une de ces âmes arrivait à l'entrée de l'enfer, les démons accouraient pour la saisir. — *D'horribles spectres iront et viendront sur lui.*[2] — Mais quels sont les démons qui s'emparent de cette âme? — Le prophète Daniel en vit un, et il dit : Je vis, dans une vision nocturne une bête terrible, merveilleuse et douée d'une force extraordinaire. Elle avait d'énormes dents de fer; elle dévorait, mettait en pièces ses victimes, et foulait leurs restes aux pieds.[3] — Comment les démons s'emparent-ils des âmes damnées? Comme les lions de Babylone s'emparèrent des malheureux qui furent jetés dans leur fosse. A la vue de leurs victimes, ces féroces animaux ouvrirent leur gueule en rugissant; ils les saisirent de leurs dents et se mirent à les déchirer avant même qu'elles eussent touché le pavé. Ainsi les démons s'emparent-ils de l'âme qui tombe en enfer !

L'âme devant Satan. — Ils l'emportent, cette âme, ils la trainent à travers les flammes et la déposent devant le *grand Monstre* enchaîné, pour qu'elle subisse le jugement de celui qui

(1) Apoc. XIII, 16. (2) Job. XX, 25. (3) Dan. VII, 7.

ne connait pas la miséricorde. Oh! quelle horrible figure que celle du diable! Oh! quelle frayeur, quel frisson, quelle horreur mortelle éprouve cette âme, dès qu'elle se trouve en présence d'un tel juge! Voici qu'il ouvre la bouche. Il prononce l'effroyable sentence. Tous l'écoutent, et à peine a-t-il parlé, que mille cris de joie féroce, mille moqueries malignes à l'adresse de cette âme infortunée retentissent en enfer.

Le séjour éternel de l'âme. — Aussitôt que la sentence a été prononcée, l'âme est enlevée, et jetée à l'endroit qui sera son séjour pour toute l'éternité! Des nuées de hideux démons se sont réunis pour l'accueillir avec d'ironiques acclamations et des railleries insultantes. *Les démons et les onocentaures s'y rencontreront, et les satyres y jetteront des cris les uns aux autres.*[1] Voyez donc comment ces démons traitent l'âme réprouvée au moment où commence son châtiment et sa ruine. — Ces ministres de la vengeance du Seigneur s'élanceront avec violence contre les méchants au temps que la mesure de la justice de Dieu sera remplie... Les dents des bêtes, les scorpions et les serpents, et l'épée à deux tranchants destinée à punir et à exterminer les impies..., ne manqueront point d'exécuter les ordres du Seigneur.[2]

Les démons jettent l'âme réprouvée dans la prison qui sera son éternelle demeure. Les prisons de l'enfer varient selon les péchés des condamnés. Sainte Térèse se vit serrée dans un trou creusé dans les murs de l'enfer, comme dans un coffre. Il lui semblait que ces murs effrayants pesaient sur elle comme pour l'étouffer. Elle sentait son âme brûler dans un feu épouvantable. Elle eût dit que quelqu'un s'acharnait à la déchirer. Il lui était impossible de s'asseoir ou de se coucher; car l'espace lui manquait pour faire le moindre mouvement.

Arrivée à l'endroit qu'elle doit occuper, l'âme y trouve deux démons, qui se placent l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. — *Il y a des esprits créés pour exercer la vengeance, et par leur fureur ils augmentent les supplices des méchants.*[3] Sainte Françoise les vit. L'un d'eux s'appelle *le diable frappeur*, l'autre *le diable moqueur*.

Le diable frappeur. — *Des marteaux sont préparés pour frapper les corps des insensés.*[4] — Si vous voulez savoir quelle sorte de coups le démon peut porter, écoutez ceux qu'il porta à Job. Satan, dit la sainte Ecriture, s'éloigna de la présence du Seigneur, et frappa Job d'une plaie horrible depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. Alors Job assis sur un fumier prit un tesson et se mit à râcler le pus qui sortait de ses plaies. Ses amis, ayant appris le malheur qui venait de le frapper,

(1) Is. XXXIV, 14.
(2) Eccli. XXXIX, 33-37.
(3) Ibid. 33.
(4) Prov. XIX, 29.

s'empressèrent de le visiter. Ils s'étaient donné rendez-vous auprès de lui pour le consoler. Tel était le changement opéré en lui, que tout d'abord, ils ne le reconnurent pas. Pleurant et gémissant, ils se couvrirent la tête de poussière, et s'assirent près de lui par terre durant sept jours et sept nuits. Aucun d'eux ne disait mot; car ils voyaient avec stupéfaction l'immensité de sa douleur.[1]

Le démon frappa Job d'un coup, d'un seul coup. Ce seul coup fut si terrible, qu'il couvrit tout son corps de plaies et d'ulcères; il le rendit tellement affreux que ses amis ne le reconnurent pas. Ce seul coup fut si terrible que, durant sept jours et sept nuits, les amis de Job ne purent lui dire un mot; ils restèrent assis, pleurant et songeant avec étonnement aux coups épouvantables que le démon peut porter.

Petit enfant, si vous allez en enfer, il y aura auprès de vous un démon frappeur. Il vous frappera à chaque minute sans jamais cesser de vous frapper durant toute l'éternité. Le premier coup du démon fera à votre corps autant de mal qu'en fit à Job celui qui le couvrit de plaies et d'ulcères de la tête aux pieds; son second coup fera à votre corps deux fois autant de mal que Job en endura; son troisième coup vous en fera trois fois autant, et son quatrième coup quatre fois autant. Qu'en sera-t-il donc de votre corps, lorsque le démon l'aura frappé à chaque moment pendant cent millions d'années sans jamais cesser? Mais il y eut cela de bon pour Job que, quand le démon l'eut frappé, ses amis vinrent le visiter et le consoler; ils pleurèrent même de compassion en le voyant; tandis que, quand le démon vous frappera en enfer, il n'y aura personne pour venir vous visiter, vous consoler et pleurer avec vous. — *Pleurant, elle a versé des larmes pendant la nuit, et les pleurs sont sur ses joues; il n'y a personne pour la consoler parmi tous ceux qui lui étaient chers.*[2] — Petit enfant, c'est faire un pacte bien insensé que de consentir à commettre un péché mortel, et de donner ainsi au démon le droit de nous frapper pendant toute l'éternité.

Le diable moqueur. — Ne le prendront-ils pas pour un sujet de parabole, et pour le mot de leurs énigmes sur lui?[3] Sainte Françoise vit de l'autre côté de l'âme un second démon chargé de se moquer d'elle et de lui faire des reproches. Ecoutez ses moqueries : « Songe, lui disait-il, dans quel lieu tu es et tu seras à jamais; fallait-il pour un péché d'un moment t'exposer à un châtiment éternel? Misérable réprouvé, c'est ta faute : lorsque tu commettais le péché mortel, tu savais comment tu en serais puni. Quel excellent marché tu as fait en vérité de choisir des souffrances éternelles en échange d'un péché d'un jour, d'une heure, d'un instant? Tu pleures maintenant ton péché, mais tes

(1) Job. II, 7-13. (2) Lament. I, 2. (3) Hab. II, 6.

pleurs viennent trop tard. Tu as aimé les mauvaises compagnies, tu en trouveras assez ici. Ton père était un ivrogne, et il t'a montré le chemin du cabaret ; il est encore ivrogne maintenant, regarde-le ! Vois qu'il a de plaisir à boire ces flammes ! — Tu étais trop paresseuse pour aller à la messe le dimanche ; sois aussi paresseuse que tu veux maintenant : ici il n'y a plus de messe. — Tu désobéissais à ton père, mais tu n'oserais désobéir à celui qui est ton père en enfer. Regarde cet énorme monstre enchaîné : désobéis-lui si tu l'oses ! »

Sainte Françoise s'aperçut que ces moqueries jetaient l'âme dans un si affreux désespoir, qu'elle éclatait en hurlements et en blasphèmes horribles.

Mais il est temps de voir le lieu où a été mis le pécheur, et où il va séjourner éternellement.

Un lit de feu. — Le pécheur gît enchaîné sur un lit de feu et de flammes ardentes. Pour un malade étendu sur un lit moelleux, c'est une satisfaction de pouvoir parfois se retourner. S'il restait longtemps couché sur le même côté, la peau s'entamerait, la chair se blesserait. Qu'en sera-t-il donc d'un corps toujours couché du même côté sur un feu ardent, et rôtissant ainsi pendant des millions d'années ? — Regardez ce corps étendu sur son lit de feu. Il est tout imprégné d'un sel de feu. Le feu pénètre et brûle chacun de ses os et de ses muscles. Tous ses nerfs tressaillent et se crispent sous l'action de ce feu pénétrant. Le feu exerce sa fureur dans le cerveau ; il jaillit des yeux, il s'échappe des oreilles, il pétille dans la gorge comme lorsqu'il monte dans le tuyau d'une cheminée. — C'est ainsi que sera puni le péché mortel ; et cependant il y a des hommes raisonnables qui commettent le péché mortel !

Les vers. — Leur ver ne mourra point.[1] — *Il répandra dans leur chair le feu et les vers, afin qu'ils brûlent, et qu'ils se sentent déchirés éternellement.*[2] Selon saint Basile, il y aura en enfer d'innombrables légions de vers qui rongeront les chairs des damnés ; et ce supplice sera insupportable. — Sainte Térèse dit avoir vu l'entrée de l'enfer envahie par des myriades de ces insectes venimeux. Si vous ne pouvez maintenant supporter la vue d'une vermine dégoûtante et de hideux reptiles, vous réjouirez-vous de la vue de ces animalcules venimeux de l'enfer qui sont mille fois plus insupportables ? — La morsure ou la piqûre d'un insecte en ce monde vous tient quelquefois éveillé et vous tourmente des heures entières ; comment supporterez-vous en enfer la morsure de ces millions d'insectes, qui pénétreront dans votre bouche, dans vos oreilles et dans vos yeux, qui ramperont sur tout votre corps, et vous piqueront de leurs dards acérés durant toute l'éternité ? Vous ne serez en état ni de vous soulager vous-

(1) Is. LXVI, 24.

(2) Judith. XVI, 21.

même, ni de les chasser; car vous ne pourrez remuer ni la main ni le pied.

Une des plus cruelles souffrances d'ici-bas, c'est d'être en proie à une grande frayeur.

La frayeur. — Pendant qu'ils s'imaginaient pouvoir demeurer cachés dans la nuit obscure de leurs péchés,... ils furent saisis d'un horrible effroi et frappés d'un profond étonnement; car l'antre où ils s'étaient retirés, ne les défendait point de la crainte, parce qu'il s'élevait des bruits qui les effrayaient, et qu'ils voyaient paraître des spectres affreux qui les remplissaient encore d'épouvante.[1]

Savez-vous ce que signifie cette expression *être saisi d'effroi jusqu'à en perdre connaissance?* — Un jeune homme ayant voulu faire peur à deux petits garçons, s'avisa de tracer avec un peu de phosphore la forme d'un squelette sur la muraille de la chambre où ces enfants devaient passer la nuit. Pendant le jour, la lumière du phosphore ne paraît pas; dans l'obscurité, elle brille comme du feu. Les deux enfants se mettent au lit le soir, ne se doutant de rien. Le lendemain matin, on ouvre la porte de leur chambre; que voit-on? l'un d'eux était assis sur son lit tout hors de lui-même et les yeux fixés sur la muraille; l'autre était mort! — Voilà l'effet de la frayeur. — Dans les sombres cachots de l'enfer, il n'y a aucun secours à espérer. Les démons se présentent à vous sous les formes les plus propres à vous effrayer. Des serpents s'approchent de vous en sifflant de la manière la plus épouvantable. Des bêtes féroces viennent rugir à vos côtés. La mort vient vous glacer de son regard affreux. — Que deviendriez-vous si, au milieu des ténèbres de la nuit, un mort s'approchait de votre lit, et se tenait devant vous en grimaçant et en vous insultant? — En enfer, on entend d'horribles cris et toutes sortes de clameurs lugubres. Effrayé jusqu'à perdre connaissance à cause de ces visions et des bruits affreux, le pécheur du fond de son cachot a beau crier au secours en gémissant; personne ne vient le secourir dans ses mortelles angoisses. — *Epouvantés par le passage des bêtes et par les sifflements des serpents, ils mouraient de frayeur.*[2]

Mais la plus grande peine des damnés ne vous a pas encore été indiquée; vous allez l'apprendre.

(1) Sag. XVII, 3-4. (2) Ibid. 9.

CHAPITRE IV.

LA PEINE DU DAM.

Il est facile de se faire quelque idée des autres peines de l'enfer, parce qu'il y en a de semblables sur la terre; mais en voici une qu'il est difficile de comprendre : c'est la peine résultant de *la perte de Dieu et du ciel*. Pourquoi? parce qu'il n'y a rien de semblable en ce monde. Vous devez savoir que, lorsqu'une âme est condamnée à l'enfer par une suprême sentence, Dieu lui montre pour un instant quelque chose de la perte qu'elle a faite. Elle voit l'immense félicité qu'elle aurait goûtée dans le ciel avec Dieu, avec les anges et les saints. En même temps, elle s'aperçoit que cette béatitude est perdue pour elle, perdue par sa faute, perdue pour toujours, perdue sans ressource! Ecoutez les cris plaintifs d'un enfant qui a perdu sa mère. Ecoutez les gémissements des Irlandais qui voient partir une de leurs sœurs pour l'Amérique, avec cette pensée qu'apparemment ils ne la reverront plus; et vous pourrez vous faire une idée de la désolation d'une âme qui s'entend dire par Dieu lui-même : *Retirez-vous de moi pour toujours!*

Quels cris lamentables pousse cet aliéné renfermé dans un hospice! La perte de son argent lui a fait perdre l'esprit; il en est devenu fou. Imaginez d'après cela les cris de détresse que pousse l'âme damnée, lorsqu'elle voit qu'elle a perdu le ciel. — Un malheureux désespéré par suite d'un revers de fortune, se jette du haut d'un pont, dans la rivière. « Ah! dit-il en se précipitant, je puis supporter la mort, mais je ne saurais supporter cette perte. » Voilà l'image du cri effroyable que pousse l'âme réprouvée en se précipitant du tribunal de Jésus-Christ dans les flammes de l'enfer. « Ah! dit-elle, je puis supporter le feu de l'enfer mais je ne saurais supporter la perte du ciel, après avoir vu ce que c'est que le ciel! » — Prêtez l'oreille aux hurlements des démons dans l'enfer; vous les entendrez s'écrier : « Je serais content de brûler ici pendant des millions d'années, si je pouvais seulement voir Dieu pour un instant! » — *Dans les derniers jours, vous comprendrez ces choses.*[1]

Maintenant regardez toutes ces petites cavités creusées tout autour des murs de l'enfer. Ce sont autant de cachots dans lesquels des pécheurs sont enfermés. Nous irons en voir quelques-uns.

(1) Jérém. XXIII, 20.

CHAPITRE V.

LES CACHOTS DE L'ENFER.

Le premier cachot. Un vêtement de feu. — Vos vêtements ne sont-ils pas chauds?[1] — Entrons dans ce cachot. Vous voyez qu'il est très-petit. Mais regardez : au milieu se trouve une fille d'environ dix-huit ans. Quelle horrible robe elle porte! C'est une robe de feu! Toute sa toilette est de feu. Un chapeau de feu lui couvre, lui serre, lui brûle la tête; il en pénètre la peau, il atteint l'os du crâne et le fait fumer. Ce feu dévorant pénètre jusqu'à son cerveau et le fait fondre. — « *Je vous brûlerai dans le feu de ma colère. — Vous serez fondus comme l'argent dans un fourneau.*[2] » — Assurément vous n'aimez pas la migraine : songez quelle migraine cette fille doit endurer! Mais regardez encore. Elle est tout enveloppée de flammes; car sa robe est une robe de flammes. Si elle était sur la terre, elle serait réduite en cendres en un instant; mais elle est en enfer, où le feu brûle tout sans rien consumer. Elle est donc là brûlant, rôtissant, et elle ne cessera jamais de brûler et de rôtir! Elle compte sur ses doigts les moments à mesure qu'ils s'écoulent; hélas! que le temps lui paraît long! chaque moment lui paraît un siècle. Et en comptant les moments, elle se dit qu'elle devra les compter ainsi pendant toute une éternité!

Lorsque cette fille était encore en ce monde, elle ne pensait jamais à Dieu ni à son âme. Elle ne s'occupait que d'une chose : de sa toilette. Au lieu d'aller à la messe le dimanche, elle se promenait dans la ville et dans les parcs pour se faire admirer. Elle désobéissait à ses parents, en fréquentant les bals et toutes sortes de mauvais lieux pour y faire étalage de sa toilette. Maintenant sa toilette et sa robe font son châtiment; car *chacun sera puni par où il aura péché.*[3]

Le deuxième cachot. — La fosse profonde. — Il arriva que le riche mourut, et il fut enseveli dans l'enfer.[4] — Imaginez-vous un cercueil non de bois, mais de feu, d'un feu qui serait solide; et venez dans un autre cachot. Vous voyez une fosse profonde, presque sans fond. Regardez en bas : il y a là quelque chose de rouge et de brûlant. C'est un cercueil, un cercueil rougi au feu. Il y a un homme couché et enchaîné dans ce cercueil de

(1) Job. XXXVII, 17.
(2) Ezech. XXII, 21.
(3) Sag. XI, 17.
(4) Luc. XVI, 22.

feu. Vous pourriez bien briser un cercueil de fer pour l'ouvrir; jamais vous ne pourrez ouvrir ce cercueil fait d'un feu solide. Quelle situation que celle du malheureux damné couché dans ce sépulcre! Les parois du cercueil le brûlent par-dessous; elles le grillent à droite et à gauche; tandis que le lourd couvercle de feu qui le couvre, pèse sur lui et l'écrase en le dévorant! L'horrible chaleur de cette étroite prison l'étouffe; il s'épuise en efforts pour respirer; vains efforts! Ce supplice lui est insupportable et le rend furieux : il lève les genoux et pousse les mains contre le couvercle du cercueil pour l'enlever; ses genoux et ses mains se heurtent impuissants et ne font que se brûler davantage. Il réunit toutes ses forces pour briser et ouvrir l'horrible cercueil. Efforts inutiles! Ses forces sont épuisées, il cède à la nécessité et se laisse retomber. Il étouffe de nouveau; il renouvelle ses efforts, et il succombe encore; et tel sera son sort à tout jamais, à tout jamais!

Cet homme était riche. Au lieu d'adorer Dieu, il adora son argent. Le matin, à midi, le soir, il ne pensait qu'à son argent. Vêtu de pourpre et du lin le plus fin, il faisait chaque jour des festins somptueux. D'une dureté impitoyable envers les pauvres, il en laissa mourir un à sa porte, ne voulant pas même lui donner les miettes qui tombaient de sa table. A son entrée en enfer, le démon commença par se moquer de lui, en lui disant : *Que t'a donc valu ton orgueil, quel avantage t'a [illegible] l'ostentation de tes richesses? toutes ces choses sont p[illegible]s comme une ombre.*[1] Puis le démon prononça cette sentence : « Puisqu'il a été riche sur la terre, qu'il soit pauvre, très-pauvre en enfer; qu'il n'ait pour toute richesse qu'un cercueil étroit et brûlant. »

Le troisième cachot. — Le pavé brûlant. — Regardez de ce côté. Quelle horrible prison! la voûte en est toute rouge, et les murs également. Le pavé ressemble à une épaisse plaque de fer rouge. Voyez : au milieu de ce pavé se tient une fille qui paraît avoir environ seize ans. Elle n'a ni souliers, ni bas : ses pieds sont à nu sur ce pavé brûlant! La porte de son cachot n'a jamais été ouverte depuis le premier instant où elle y est entrée. En ce moment elle voit la porte s'ouvrir; elle se précipite avec fureur de ce côté. Mais impossible à elle de sortir. La voilà tombée à genoux sur le pavé qui la brûle! Ecoutez, elle parle : « Voilà des années, dit-elle, que mes pieds nus foulent ce pavé de feu. Tel a été mon unique lieu de repos. Jamais le sommeil n'est venu un moment me faire oublier ce sol horrible qui me grille les pieds! » — « Regardez, ajoute-t-elle, mes pieds brûlés et saignants. Laissez-moi pour un seul instant sortir de ce supplice, seulement pour un seul, pour un court instant! Oh! que du moins dans cette éternité d'années sans fin, je puisse oublier

(1) Sag. v, 8-9.

ce tourment un instant, un seul instant! » — Fille, répond le démon, tu demandes d'oublier tes souffrances un instant, un seul instant? Non, non, jamais tu ne quitteras ce pavé de feu, pas même pour une seule minute de ces années éternelles que tu passeras ici! » — « Est-ce vrai? reprend l'infortunée en poussant un soupir qui semble lui déchirer le cœur; s'il en est ainsi, du moins que quelqu'un aille trouver mes petits frères et mes petites sœurs pour leur dire de ne pas m'imiter, de peur qu'ils ne viennent comme moi dans ce cachot horrible. » — « Tes frères et sœurs, lui répond le démon, ne manquent pas de prêtres pour les instruire et les avertir. S'ils ne veulent pas écouter les prêtres, ils n'écouteront pas non plus un mort qui irait les trouver. » — Oh! que n'entendez-vous les cris d'horreur et d'effroi que pousse cette infortunée, lorsqu'elle voit la porte de sa prison se refermer pour ne jamais plus s'ouvrir!

Son histoire est bien courte. Ses pieds la conduisirent autrefois au péché : ce sont surtout ses pieds qui la font souffrir. Toute petite encore, déjà elle commença à s'en aller dans les mauvaises compagnies. A mesure qu'elle grandit, elle les fréquenta davantage, malgré la défense de ses parents. Elle avait coutume de parcourir les rues le soir et de se livrer au mal. Elle mourut jeune encore; car sa mauvaise conduite la conduisit prématurément au tombeau.

Le quatrième cachot. — La chaudière bouillante. — Les jours viendront où on vous enlèvera avec des crocs, et on jettera vos restes dans des chaudières bouillantes.[1] — Regardez dans cette prison. Au milieu se trouve un jeune homme qui demeure silencieux. Le désespoir l'accable. Il se tient debout. Ses yeux brûlent comme deux charbons ardents. De longues flammes sortent de ses oreilles. Sa respiration est difficile. Parfois il ouvre la bouche et une haleine enflammée s'en échappe. Mais écoutez : D'où vient ce bruit semblable à celui d'une chaudière bouillante? Y a-t-il là réellement une chaudière bouillante? — Non. — Qu'est-ce donc? Le voici : C'est le sang qui bout dans les veines de ce jeune homme. Son cerveau bout et cuit dans sa tête. La moelle bout dans ses os. Interrogez-le; demandez-lui pourquoi il endure ce tourment. Il vous dira que, lorsqu'il était sur la terre, son sang bouillait dans ses veines et le portait à faire de mauvaises actions, et qu'il s'y laissa aller. C'était pour cela qu'il fréquentait les bals, les cabarets, les théâtres. Demandez-lui s'il pense que son châtiment est trop grand. — « Non, vous répondra-t-il, mon châtiment n'est pas trop grand; il est juste. Quand j'étais sur la terre, je ne comprenais pas la justice de la rigueur de Dieu à l'égard du péché; mais maintenant je sais qu'elle n'est que trop méritée. Il y a un Dieu juste et terrible. Il

(1) Amos, IV, 2.

est terrible à l'égard des pécheurs en enfer ; mais il est juste. »

Le cinquième cachot. — La fournaise ardente. — Vous les rendrez semblables à une fournaise ardente, dans le temps de votre colère.[1] — Vous allez voir de nouveau le malheureux enfant au jugement duquel nous avons assisté, et qui a été condamné à l'enfer. Regardez ! C'est un bien triste spectacle. Ce petit enfant est dans cette fournaise ardente. Entendez les cris qu'il pousse pour en sortir. Voyez les affreuses contorsions que le feu lui fait faire. Il frappe de la tête la voûte de ce four ; il en frappe des pieds le pavé brûlant. Comme celui de tous les autres damnés, son visage porte l'empreinte du désespoir, d'un affreux désespoir. C'est que la même loi qui est obligatoire pour les autres mortels, l'est aussi pour les enfants. Si les enfants, avec connaissance et volonté, violent les commandements de Dieu, ils seront châtiés comme les autres. Pendant son passage sur la terre, ce malheureux enfant a commis beaucoup de péchés mortels horribles, connaissant bien le mal qu'il faisait et n'ignorant pas qu'il méritait l'enfer. Dieu cependant a été bon pour lui. Très-probablement il a vu qu'il deviendrait de plus en plus méchant, qu'il ne se repentirait jamais de ses péchés et qu'il aurait par là mérité un châtiment beaucoup plus cruel ; c'est pourquoi, dans sa miséricorde, il l'a retiré du monde dans son enfance.

Le sixième cachot. — Une voix. — Ecoutez à la porte de ce cachot. Ecoutez cette voix. Oh ! quelles plaintes tristes et lugubres ! « Hélas ! dit un malheureux réprouvé, je suis perdu, je suis perdu ! Oui, me voici perdu, tandis que j'aurais pu me sauver ! Je suis en enfer, et j'aurais pu aller en paradis ! Oh ! que mon péché a été court, et que mon châtiment sera long ! J'aurais pu pleurer mon péché et le déclarer à un prêtre ; mais j'ai eu honte de le déclarer. Oh ! que je voudrais n'avoir jamais vu le jour ! Maudit soit le jour de ma naissance. Mais c'en est fait de moi. Je suis perdu, perdu pour toujours, pour toujours, pour toujours ! » — La voix s'éteint, et vous ne l'entendez plus.

CHAPITRE VI.

LA FAIM ET LA SOIF.

La faim le tourmentera... chacun dévorera la chair de son propre bras.[2] — *L'ivrogne.* — Entendez-vous cet homme qui

(1) Ps. xx, 10.

(2) Is. ix, 20.

rugit au milieu de l'enfer? Oh! quels cris il pousse! Ses clameurs surpassent les gémissements et les hurlements de mille autres réprouvés. D'une voix de tonnerre il s'écrie : « Oh! qu'on me donne une goutte d'eau froide, une seule goutte pour rafraîchir ma langue! Ma langue est dévorée par la soif; elle brûle; le feu la pénètre comme il pénètre un fer rouge. Donnez-moi une goutte d'eau, une seule goutte d'eau froide, pour rafraîchir ma langue brûlante! » — Le démon répond à ses cris par un autre cri : « O fou, lui dit-il, ô buveur, tu as beau crier pour avoir de l'eau froide; il n'y a point d'eau froide en enfer! » — N'importe; l'ivrogne continue à demander une goutte d'eau. Et alors le démon prend un fouet de feu pour le flageller et le forcer de se taire; l'ivrogne se laisse tomber dans un étang de feu et de soufre où il cherche en vain sa destruction.

Vous donc, ivrognes qui passez les nuits des samedis dans les cabarets, et qui vous absentez de la messe le dimanche; vous dont les enfants affamés et déguenillés ne vont ni au catéchisme, ni à la messe, allez en enfer et entendez votre frère, autrefois ivrogne comme vous, qui demande une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue dévorée par une soif brûlante. Voyez le sort qui vous attend pendant toute l'éternité.

Point de paix. — Dans cette terre de misère et de ténèbres règnent l'ombre de la mort, un désordre complet et une horreur interminable.[1] — Voyez ces enfants qui sont furieux contre leurs parents, et qui battent leurs pères et mères. Ils se jettent sur eux, et s'efforcent d'ôter la vie aux auteurs de leurs jours. « Maudits parents, s'écrient-ils, si vous ne nous aviez pas donné tant de mauvais exemples, nous ne serions pas maintenant en enfer! » — « Père maudit, dit un jeune homme, c'est toi qui m'as montré la route du cabaret! » — « C'est toi, maudite mère, dit une jeune fille, qui m'as appris à aimer le monde; tu ne me reprenais jamais quand j'allais dans ces mauvaises compagnies qui m'ont perdue! » — « Époux maudit, s'écrie cette femme, j'étais bonne chrétienne avant de te connaître; j'observais les lois de Dieu; c'est toi qui m'as détournée de mon Dieu, qui m'as fait transgresser ses commandements. Comme un démon, tu as perdu mon âme; comme un démon, je serai ton tourment pendant toute l'éternité! » — Lorsque Nabal entendit les paroles de sa femme, *son cœur fut comme frappé de mort en lui-même, et il fut comme pétrifié.*[2]

Les deux vipères. — Avez-vous jamais vu deux cruelles vipères se jeter l'une sur l'autre? Leurs yeux brûlent de rage. Elles lancent l'une contre l'autre leurs dards empoisonnés. Elles luttent à qui donnera à son ennemie le coup mortel. Elles se battent ainsi jusqu'à s'entredéchirer et se mettre tout en sang.

(1) Job, x, 22. (2) I Reg. xxv, 37.

— Vous voyez la même chose en enfer. Regardez ce jeune homme et cette jeune fille. Comme ils sont changés ! Ils s'aimaient tant sur la terre, que la passion les entraînait à transgresser les lois divines et humaines. Maintenant ils s'acharnent l'un contre l'autre comme deux vipères ; et ils se battront ainsi pendant toute l'éternité !

Une image de l'enfer. — Il y avait quelque part un miroir qui faisait paraître les choses trois millions de fois plus grandes qu'elles n'étaient en réalité. Mettait-on une goutte d'eau sale devant ce miroir? on remarquait dans cette eau des millions de petits insectes horribles. Ces insectes paraissaient lutter entr'eux, se battre toujours et vouloir se détruire les uns les autres. Ils ne se donnaient aucune trêve : ce n'était sans cesse que lutte et combat, que combat et lutte. Tantôt on en voyait des milliers se précipiter sur d'autres pour les avaler tout vivants ; tantôt c'étaient des multitudes qui s'entre déchiraient. Mais ces insectes se perpétuaient toujours, et l'horreur qu'ils inspiraient allait sans cesse en augmentant. Voilà l'enfer !

CHAPITRE VII.

L'ÉTERNITÉ.

Ils iront dans un supplice éternel.[1] — Il y a une chose qui pourrait changer l'enfer en paradis. Un ange du ciel vient, je suppose, aux portes de l'enfer et dit : « Ecoutez-moi, vous tous, habitants de l'enfer ; je vous apporte une bonne nouvelle. Vous brûlerez encore pendant des millions, des millions d'années ; mais un jour viendra où vos tourments cesseront ! Vous sortirez de l'enfer. » — Si cette nouvelle se faisait entendre aux damnés, l'enfer ne serait plus l'enfer pour eux ; l'enfer ne serait plus un lieu de blasphème, mais un lieu de prière, d'actions de grâces et de joie. Mais non, jamais cette nouvelle ne parviendra aux oreilles des réprouvés ; car, Dieu l'a dit, les supplices de l'enfer seront éternels !

La question. — Vous demandez ce que signifie ce mot « *éternel.* » La réponse à cette question est facile et en même temps difficile. Elle est facile, parce qu'il est aisé de dire que les peines de l'enfer dureront toujours et n'auront jamais de fin ; elle est difficile, parce que notre esprit est trop faible pour comprendre

(1) Matth. XXV.

la signification du mot *toujours*. Nous savons bien ce que signifie *un an, un million d'années, cent millions d'années;* mais *toujours, — éternité, — qu'est-ce que cela veut dire?*

Une mesure. — Un oiseau. — Il n'est presque rien que nous ne puissions mesurer. Nous pouvons mesurer un champ, un chemin. Nous pouvons mesurer la terre. Nous pouvons mesurer la distance de la terre au soleil. Il n'y a qu'une chose qui n'a jamais été et ne sera jamais mesurée : c'est l'éternité. — Toujours! Imaginez-vous un globe de fer gros et solide, plus énorme que le ciel et la terre. Un oiseau vient une fois tous les cent mille ans toucher ce globe immense d'une plume de son aile. Songez que le damné devra brûler jusqu'à ce que l'oiseau ait usé ce globe de fer par la frôlement de son aile. — Est-ce là l'éternité? — Non.

Les larmes. — Les grains de sable. — Les points. — Supposez qu'un réprouvé verse seulement une larme par chaque milliard d'années ; dites-moi combien de milliards d'années s'écouleront avant qu'il ait rempli un petit bassin de ses larmes? Combien de milliards d'années s'écouleront avant qu'il ait versé autant de larmes qu'il y a eu de gouttes d'eau au déluge? Combien d'années s'écouleront avant qu'il ait inondé les cieux et la terre de ses larmes? — Sera-ce là l'éternité? — Non.

Réduisez toute la terre en petits grains de sable, remplissez en outre de grains de sable tout le firmament et les cieux ; venez tous les cent millions d'années enlever un de ces grains de sable. — Que de temps! quelle longueur de temps il vous faudra avant que vous ayez enlevé le dernier grain de sable! — Est-ce là l'éternité? — Non.

Couvrez toute la terre et tout le firmament de petits points comme ceux-ci..... Mais ne mettez chacun de ces points à côté de son voisin qu'à cent millions d'années d'intervalle. — Est-ce là l'éternité? — Non.

Après un temps si long, si épouvantablement long, Dieu châtiera t-il encore les pécheurs? — Oui; *après tous ces maux, sa fureur n'est point encore apaisée, et son bras est toujours levé pour frapper de nouveau.*[1] Combien de temps durera donc le châtiment des pécheurs? — Toujours, toujours, toujours!

Que font les damnés? — Peut-être qu'en ce moment, sept heures du soir, un enfant tombe en enfer. Demain soir à sept heures, allez frapper à la porte de l'enfer, et demandez ce que fait cet enfant. Les démons iront voir; bientôt ils reviendront vous dire : « *Cet enfant brûle.* » — Allez dans huit jours, et demandez ce qu'il fait; vous recevrez la même réponse : « *Il brûle.* » — Allez dans un an faire la même question; vous aurez la même réponse : « *Il brûle.* » — Allez dans un million d'années répéter

(1) Is. IX, 12.

la même question; ce sera toujours la même réponse : « *Il brûle.* » — Et si vous continuez toujours de la même manière vos interrogations, toujours vous entendrez la même réponse : « *Cet enfant brûle dans le feu de l'enfer.* »

Quelle heure est-il ? — Le son lugubre. — Regardez cet étang de feu et de soufre qui est si profond. Voyez : en ce moment un homme lève la main au dessus de ses vagues brûlantes. Il interroge un démon qui est là près de lui : « Oh ! lui dit-il, il me semble qu'il y a si longtemps, si longtemps que je suis en enfer ! Que de temps s'est écoulé depuis que j'ai été plongé dans cette mer de feu ! Des années et des années se sont succédé depuis lors ! Je ne les ai pas comptées. Dis-moi donc quelle heure il est. » — « Fou que tu es, lui répond le démon, pourquoi demandes-tu quelle heure il est ? Il n'y a pas d'horloge en enfer. Une horloge sert à indiquer le temps; mais en enfer il n'y a plus de temps, on est dans l'éternité. » — « *Leur temps durera toujours.*[1] »

Peut-être dans une nuit obscure et solitaire avez-vous parfois vu un objet mystérieux, qui se balançait de çà et de là dans l'air. Le mouvement de cet objet produisait un son triste et lugubre qui vous effrayait, bien que, en réalité, ce ne fut qu'une branche d'arbre agitée par le vent. — En enfer un balancement de ce genre produit un son lugubre qui retentit d'un bout à l'autre de l'abîme sans s'arrêter jamais. Quel est donc ce son lugubre ? C'est le son de l'éternité. Vous l'entendez dans sa marche solennelle dire et redire sans cesse : « Toujours, jamais ! jamais, toujours ! »

CHAPITRE VIII.

TROP TARD !

Invitons une de ces âmes qui brûlent dans les flammes de l'enfer, à venir s'agenouiller devant la croix, afin d'essayer si elle pourra obtenir le pardon de ses péchés et sortir de l'enfer. « Pauvre âme, qui brûles dans ce feu inextinguible, viens donc te mettre à genoux devant la croix de Jésus-Christ, et demande-lui pardon. »

Maintenant voyez cette âme à genoux devant la croix.

La prière d'une âme damnée. — Cette âme s'adresse à Jésus-Christ. « O Jésus, dit-elle, je suis tourmentée dans cette flamme !

(1) Ps. LXXX, 16.

Jour et nuit les larmes coulent de mes yeux comme par torrents. O Jésus, vous êtes mon Créateur; vous m'avez rachetée; vous êtes un Dieu miséricordieux. Je viens à vos pieds vous demander si je pourrai un jour sortir de ce feu terrible qui me dévore. »

La réponse de Jésus. — « Ame infortunée, lui répond Jésus, j'ai pitié de toi, parce que je suis en effet ton Créateur, et que je ne t'avais pas créée pour la souffrance, mais pour le bonheur. Je te voulais au ciel et non en enfer. Comment aurais-je pu vouloir que tu tombasses en enfer, puisque j'ai tout fait pour t'en préserver? Rappelle-toi comment je suis descendu du ciel sur la terre pour te sauver. Te souviens-tu comment j'ai été méprisé; comment on m'a craché au visage et couronné d'épines; comment j'ai été cloué au bois de la croix; comment je suis mort chargé d'opprobres après la plus cruelle agonie? Pourquoi tout cela? Pour te préserver de l'enfer. Et, si cela ne suffit pas, je te dirai que pendant toute l'éternité j'ai pensé à te sauver; mon cœur a toujours eu soif de ton salut. Je ne me suis épargné en rien pour te sauver; car quittant le ciel où j'avais en partage la félicité, je suis descendu sur la terre afin d'endurer pour toi tous les tourments. En voyant tout ce que j'avais fait pour toi, mon Père céleste dit en parlant de toi : « Oui, assurément, je donnerai à cette âme toutes les grâces dont elle aura besoin, et mille fois plus qu'il ne lui en faudra pour se sauver. »

Arriva le moment fixé par Dieu pour te donner l'existence. Tu n'as pas été créée comme les vils animaux. Tu as reçu la raison et l'intelligence pour comprendre qu'il est juste de faire le bien, et criminel de faire le mal. De plus, je t'avais dit : « Fais le bien et tu seras heureuse pour toujours dans le ciel; mais si tu fais le mal, tu seras punie en enfer. » Voilà ce que j'avais gravé dans ton cœur. Tu l'as entendu de tes oreilles des milliers de fois. Tu savais, tu sentais que ce que je te disais était conforme à la vérité et à la justice. Si un homme, sur la terre, mérite d'être puni lorsqu'il viole une loi purement humaine, combien plus celui-là méritera-t-il d'être puni qui transgresse la loi que j'ai portée, moi, son Créateur et son Dieu? « Ainsi tu savais parfaitement que l'enfer serait ton châtiment, et tu n'en as pas moins fait le mal et transgressé mes commandements. Je pouvais par conséquent en toute justice t'envoyer dès lors en enfer. Je ne l'ai point fait, j'ai eu pitié de toi. Je t'ai exhortée au repentir, en te disant que tu l'obtiendrais facilement; mais au lieu de pleurer ton péché, tu as de nouveau violé ma loi, tu as continué et multiplié tes prévarications. Moi, je continuais de t'exciter à la pénitence; dans les angoisses de mon cœur de Père, je te conjurais de ne pas attirer sur toi un supplice éternel; toi tu méprisais tous mes avis, tu ne te souciais nullement de mes reproches, tu me traitais avec une ingratitude que tu n'aurais point voulu témoigner au dernier des hommes. Tu semblais être ennuyée

de ma tendresse. Mais moi, qui savais quel châtiment allait fondre sur toi, je ne m'ennuyais pas de faire des efforts pour te sauver.

» Tes jours touchaient à leur fin. Mille fois j'ai rappelé à ta mémoire la mort qui venait si rapidement; tu n'as tenu aucun compte de cet avis. Ta dernière heure allait sonner, et tu n'avais rien fait pour t'y préparer. Tu avais tout fait, excepté *l'unique chose importante : travailler à ton salut*. Si, pour te sauver, tu t'étais donné seulement le dixième de ces peines que tu t'imposais pour mille bagatelles, tu serais maintenant au ciel. La mort est venue; citée à mon tribunal, tu as été condamnée au supplice éternel; tu as avoué que ma sentence était juste, il était impossible de le nier. Et maintenant tu viens demander que je change ma sentence, et que je te laisse sortir de l'enfer! J'ai promis un bonheur éternel à ceux qui font le bien; j'ai menacé d'un châtiment éternel ceux qui font le mal. Je dois garder ma parole; je ne puis y manquer. C'est même une miséricorde que l'enfer soit éternel; car si, malgré la connaissance de cette vérité, il y en a tant qui violent ma loi; que serait-ce si les supplices de l'enfer n'étaient pas éternels? Il y a des millions de bienheureux dans le ciel qui n'y sont que parce que les peines de l'enfer sont éternelles. Ils se sont maintenus dans le devoir, parce qu'ils ont pensé aux années éternelles de ce séjour d'horreur. Tu pouvais faire comme eux, si tu l'avais voulu; mais tu ne l'as pas voulu. — De plus, même encore maintenant le péché est dans ton cœur comme au moment de ta mort. Tu hais le châtiment, mais non le péché; ton cœur est prêt à violer encore ma loi, et il restera toujours dans cette disposition.

» Ame maudite! tu me demandes miséricorde. *Il est trop tard!* Si tu avais imploré ma miséricorde quand tu étais encore sur la terre, oh! que j'aurais été heureux de me montrer miséricordieux envers toi. Mais maintenant *il est trop tard!* Il faut que tu retournes à ton éternel supplice. »

L'âme réprouvée sait et sent que Dieu aurait tort de la délivrer du châtiment éternel. Elle retourne donc dans les flammes de l'enfer, en proie au plus affreux désespoir.

Le désespoir. — Il n'y aura point pour toi de guérison.[1] — Regardons encore une fois l'enfer avant de nous retirer. — Voyez cet homme qui vient de demander miséricorde et qui n'a pas été exaucé. Il ne peut supporter le feu ardent qui le brûle dans tout son être, et néanmoins il faut qu'il le subisse. Sur la terre, un homme qui a faim cherche sa nourriture et finit par la trouver. Un malade cherche à calmer son mal et finit par se procurer quelque soulagement. En enfer, le damné tente d'arrêter l'incendie qui le dévore; mais il n'y parvient pas. Alors il se

(1) Jér. XLVI, 11.

met à réfléchir et à se demander combien de temps durera cet horrible embrasement. Ses pensées parcourent une immense série de millions et de millions d'années. Le feu s'éteindra-t-il enfin? Son intelligence lui répond : « Non ; jamais — jamais — jamais ! »

Voyez-le : dans l'excès de son désespoir, il s'est jeté à genoux, il prie. Il prie les yeux et les mains levés vers le ciel. Oh ! qu'il prie bien. Aucune distraction n'éloigne ses pensées de la prière. Mais qui invoque-t-il ? Est-ce Dieu? Non ; jamais une prière ne monte de l'enfer vers Dieu ; « *car, Seigneur, qui vous louera dans l'enfer ?*[1] » — A qui donc s'adresse-t-il ? — Il s'adresse à la mort: « O mort, s'écrie-t-il, viens donc m'arracher à cet horrible supplice ! O mort, lorsque je vivais, j'avais peur de toi, je te fuyais ; mais maintenant je t'aime. O mort, montre-toi donc bonne pour moi ; viens, ôte-moi la vie ? » — La mort viendra-t-elle ? — Non ; la mort fuit à son aspect. *En ces jours, les hommes chercheront la mort, et ils ne pourront la trouver.*[2]

Voyant que sa prière n'est pas écoutée, il s'incline, prend deux grosses poignées de feu, et enfonce ce feu dans sa gorge pour s'arracher la vie. — *Il cherche la mort, et elle ne vient point.*[3] Le voilà de nouveau debout. Il court comme un insensé vers les murs de l'enfer, et se jette la tête en avant contre ces murs brûlants, espérant faire voler son crâne en éclats, mourir et mettre fin à ses tourments. Mais vain espoir ! *Il cherche la mort, et elle ne vient point.*

Le couteau. — Voyez cet homme grand et vigoureux. Emporté par la rage, il parcourt l'enfer avec une rapidité effrayante. Dans sa course, il fait jaillir tout autour de lui des éclairs de feu et de soufre. Ceux qui sont sur son chemin s'enfuient de terreur. Il mugit comme un bœuf en fureur. « Donnez-moi un couteau, s'écrie-t-il, donnez-moi un couteau ! » C'est un assassin. Autrefois il a tué un homme avec un couteau, et maintenant il veut avoir un couteau pour se tuer lui-même. Quelquefois il porte la main en avant comme pour saisir un couteau ; mais il se trompe. En effet, il n'y a point de couteau. *Il cherche la mort, et elle ne vient pas.*

(1) Ps. VI, 6. (2) Apoc. IX, 6. (3) Job. III, 21.

CHAPITRE IX.

LA VISION DE SAINTE TÉRÈSE. — LA VISION DU VÉNÉRABLE BÈDE.

Voici ce qu'écrit sainte Térèse : « Etant un jour en oraison, je me trouvai en un instant, sans savoir de quelle manière, transportée en enfer. Je compris que Dieu voulait me faire voir la place que les démons m'y avaient préparée. Cela dura très-peu ; mais quand je vivrais encore plusieurs années, il me serait impossible d'en perdre le souvenir.

» L'entrée de ce lieu de tourments me parut semblable à une de ces petites rues longues et étroites, ou pour mieux dire, à un four extrêmement bas, obscur, resserré. Le sol était une horrible fange d'une odeur pestilentielle et pleine de reptiles venimeux. A l'extrémité s'élevait une muraille, dans laquelle on avait creusé un réduit très-étroit où je me vis enfermée. Tout ce qui jusqu'à ce moment avait frappé ma vue et dont je n'ai tracé qu'une faible peinture, était délicieux en comparaison de ce que je sentis dans ce cachot. Nulle parole ne peut donner la moindre idée d'un tel tourment ; il est incompréhensible. Je sentis dans mon âme un feu dont, faute de termes, je ne puis décrire la nature. J'avais enduré de très-cruelles souffrances dans ma vie, et, de l'aveu des médecins, les plus grandes que l'on puisse endurer ici-bas. Tout cela néanmoins n'est rien en comparaison des douleurs que je ressentis alors ; ce qui y mettait le comble, c'était la pensée qu'elles seraient sans fin et sans adoucissement. Je me sentais à tout moment étranglée et étouffée. On eût dit que quelqu'un s'attachait à mettre mon âme en pièces, ou plutôt que mon âme se déchirait elle-même. Je me sentais brûler, couper, broyer et comme hâcher en mille morceaux. En ce séjour d'horreur, toute espérance de consolation est éteinte. On y manque d'espace pour s'asseoir ou pour se coucher. Les épaisses murailles de ce cachot pesaient sur moi de tout leur poids. Là tout vous étouffe ; point de lumière, ce ne sont que ténèbres de la plus sombre obscurité ; et cependant, sans qu'aucune clarté brille, on aperçoit tout ce qu'il y a de plus pénible à la vue. Il ne plut pas à Notre-Seigneur de me donner alors une plus grande connaissance de l'enfer. Il m'a montré depuis les châtiments encore plus épouvantables infligés à certains vices.

» J'ignore la manière dont ces visions avaient lieu ; mais je compris bien que c'était une grande grâce, et que mon adorable Sauveur avait voulu me faire voir de mes propres yeux de quel

supplices sa miséricorde m'avait délivrée. Car tout ce qu'on peut entendre dire de l'enfer, tout ce que j'en avais lu ou appris, n'est rien auprès de la réalité. Il y a entre l'un et l'autre la même différence qu'entre un portrait inanimé et une personne vivante; être brûlé vif en ce monde est un supplice de rien en comparaison de ce que souffrent ceux que torture le feu dans l'autre monde.

» Il s'est écoulé à peu près six ans depuis cette vision, et je suis encore saisie d'un tel effroi en écrivant ceci, que mon sang se glace dans mes veines. Au milieu des épreuves et des douleurs, j'évoque ce souvenir; dès lors tout ce qu'on peut endurer ici-bas ne me semble plus rien; je trouve même que nous nous plaignons sans sujet. Je le répète, cette vision est à mes yeux une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites; elle a admirablement contribué à m'enlever la crainte des tribulations et des contradictions de cette vie; elle m'a donné du courage pour les souffrir; enfin elle a allumé dans mon cœur la plus vive reconnaissance envers ce Dieu qui m'a délivrée, comme j'ai maintenant sujet de le croire, de maux si terribles et dont la durée sera éternelle.

» Depuis ce jour, tout me paraît facile à supporter comparativement à un seul instant qu'il me faudrait passer dans le supplice auquel je fus alors en proie. Je ne puis assez m'étonner de ce qu'ayant lu tant de fois des livres qui traitent des peines de l'enfer, j'étais si loin de m'en former une juste idée, et de les craindre comme je l'aurais dû. A quoi pensais-je alors, ô mon Dieu! et comment pouvais-je goûter quelque repos dans un genre de vie qui m'entraînait à un si effroyable abîme! O mon adorable Maître, soyez-en éternellement béni. Vous avez montré de la manière la plus éclatante que vous m'aimez infiniment plus que je ne m'aime moi-même. Combien de fois m'avez-vous délivrée de cette noire prison, dans laquelle j'étais si exposée à tomber contrairement votre volonté!

» Cette vision a fait naître en moi une indicible douleur à la vue des hérétiques et des mauvais catholiques qui se perdent. Mon désir de les voir préservés de ces tourments est si ardent, que je donnerais volontiers mille vies, si je les avais, pour sauver une seule de ces âmes. »

La vision du vénérable Bède. — Un homme, dit le vénérable Bède, tomba malade et mourut. C'était à l'entrée de la nuit. Le lendemain matin de bonne heure, il revint tout à coup à la vie, se mit sur son séant et raconta ce qu'il avait vu. « Je fus conduit, dit-il, dans un lieu ténébreux. Là, les ténèbres devinrent si épaisses, que je ne pouvais rien voir que la forme de celui qui me conduisait. Je vis un grand nombre de globes de feu, mais d'un feu noir, qui s'élevaient d'un gouffre profond et y retombaient ensuite. Je vis des âmes enfermées dans ces globes de feu.

L'odeur qui s'exhalait de ce gouffre était insupportable. Mon guide se retira, de sorte que je me trouvais là dans une grande frayeur, ne sachant que faire. Tout à coup j'entendis derrière moi des voix qui pleuraient et se lamentaient à faire compassion. J'en entendis d'autres qui ricanaient méchamment. Ces voix s'approchaient de plus en plus de moi, et devenaient de plus en plus distinctes. Alors je vis que ceux qui riaient et plaisantaient étaient des démons. Les pleurs et les lamentations venaient des âmes humaines qu'ils entrainaient en enfer. Parmi celles-ci, je vis un homme et une femme que les démons précipitaient au fond du gouffre brûlant. Lorsqu'ils furent descendus au fond de l'abime, je n'entendis plus leurs voix aussi distinctement. Quelques instants après, plusieurs de ces esprits de ténèbres remontèrent à la surface, et accoururent autour de moi. Je fus terriblement effrayé en voyant les flammes qui jaillissaient de leurs yeux, de leurs bouches et de leurs narines. On eut dit qu'ils voulaient me saisir avec les tenailles brûlantes qu'ils tenaient en main. Je regardai autour de moi pour appeler du secours, et justement alors je vis quelque chose comme une étoile qui brillait dans les ténèbres. La lumière venait de celui qui m'avait amené en ce lieu. Lorsqu'il fut près de moi, les démons se retirèrent. Alors il me dit : — « Ce gouffre affreux et infect dont tu as vu l'entrée, c'est l'enfer ; quiconque y tombe n'en sortira jamais. Retourne dans ton corps, et vis de nouveau parmi les hommes ; veille sur toutes tes actions, et agis de manière à être admis au nombre des bienheureux habitants du ciel. » — A peine eut-il dit ces mots, que soudain je me retrouvai vivant parmi les hommes. »

CHAPITRE X.

AVIS.

Une balance. — Si vous voulez savoir le poids d'une certaine quantité de sucre, vous prenez une balance ; vous mettez le sucre dans un des bassins de la balance et le poids dans l'autre. Si vous voulez connaître la malice du péché mortel, prenez aussi une balance ; mettez le péché mortel dans un bassin et les peines de l'enfer dans l'autre ; vous verrez que la balance se tiendra en équilibre. *Un péché mortel d'un moment mérite les peines éternelles de l'enfer.*

Le passé ou *briser l'œuf.* — Vous ne voyez que l'extérieur

d'un œuf; si vous saviez qu'il s'y forme à l'intérieur un animal horrible et venimeux, vous briseriez l'œuf à l'instant. — Le péché mortel est un œuf que le démon met dans votre âme. Vous ne voyez que l'extérieur de cet œuf diabolique, mais dans l'intérieur il y a le monstre le plus horrible et le plus abominable qui fût jamais. Celui qui meurt ayant cet œuf dans son âme, brûlera dans les flammes de l'enfer dura toute l'éternité. — Avez-vous commis un péché mortel? vous savez que l'œuf diabolique est dans votre âme; mettez-le en pièces, brisez-le avant même de déposer ce livre que vous lisez en ce moment, avant de remuer la main ou le pied; brisez-le à l'instant même. Si vous attendez un autre moment, peut-être alors serez-vous en enfer.

Comment devez-vous briser cet œuf diabolique? — Faites un acte de contrition de votre péché. Si Dieu voit que votre acte de contrition est sincère, il vous pardonnera immédiatement. Mais alors il faut que vous ayez la résolution d'en faire l'aveu au ministre de Dieu, c'est-à-dire au prêtre.

Voici un acte de contrition. — O mon Dieu, je suis très-affligé d'avoir péché contre vous, parce que vous êtes si bon, et je ne veux plus pécher à l'avenir.

L'avenir ou *le piège du diable.* — La tentation, les mauvaises compagnies surtout, voilà le piège du diable, le piège par lequel il vous porte au péché mortel. Prémunissez-vous contre la tentation, quand vous la prévoyez qu'elle va venir. Résistez-y, si elle vient à l'improviste, dites aussitôt : « *Jésus et Marie, assistez-moi !* »

Ne l'oubliez pas! Si vous mourez avec un péché mortel sur la conscience, vous brûlerez dans les flammes de l'enfer durant toute l'éternité. Vous comprenez cela très-bien; c'est pourquoi si vous avez le malheur d'aller en enfer, vous ne devrez vous en prendre qu'à vous-même.

FIN DU LIVRE ONZIÈME.

LIVRE XII.

La confession.

CHAPITRE I.

LA CONFESSION, REMÈDE AU PÉCHÉ.

Retour de l'enfant prodigue. — Un père avait deux fils. Il se montrait pour eux plein de sollicitude et de tendresse. Un jour il leur dit qu'à sa mort chacun d'eux aurait la moitié de ses biens. — Le plus jeune conçut le désir d'avoir sa part tout de suite, avant la mort de son père, afin d'être son maître et de faire de son argent l'usage qu'il lui plairait. Allant donc trouver son père, il lui dit : « Mon père, je vous en prie, donnez-moi maintenant ce que vous avez promis de me donner à votre mort. » — Le père y consentit, quoique à regret, et lui donna sa part d'héritage. — Peu de jours après, le jeune homme prit avec lui tout ce qu'il possédait, quitta la maison paternelle et s'en alla dans un pays lointain. Là, n'étant plus sous la surveillance et la direction de son excellent père, il se lia d'amitié avec de mauvais compagnons qui l'entraînèrent dans les théâtres, dans les bals, dans les maisons de jeux et de débauche, et lui firent dépenser tout son argent. Il ne lui resta bientôt plus rien. — Se trouvant complètement ruiné, il espérait que ses amis lui viendraient en aide. Mais eux, le voyant sans ressources, le délaissèrent, de sorte qu'il n'eût pas même un morceau de pain à manger. De plus, une grande famine vint désoler la contrée qu'il habitait, et le pauvre jeune homme se vit dans la nécessité ou de mourir, ou de travailler pour gagner sa vie. Il se mit donc au service d'un homme du pays, qui l'envoya à sa campagne pour garder ses bestiaux. Mais cet emploi ne lui rapportait que de bien faibles gages. Il eût été content de pouvoir se nourrir des glands que l'on jetait aux pourceaux; mais cela même ne lui était pas permis. Lorsqu'il vit qu'on était si dur à son égard, il tomba dans la tristesse et dans un profond chagrin ; il commença à se rappeler les jours heureux qu'il roulait autrefois dans la maison

paternelle, et la tendresse que son digne père lui avait toujours témoignée. « Dans la maison de mon père, se dit-il, les domestiques eux-mêmes ont du pain en abondance, et moi je meurs de faim ici! » — C'est alors qu'il comprit sa folie d'avoir quitté son père. Que faire? — « Je me lèverai, pensait-il en lui-même; j'irai à mon père, et je lui dirai : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, traitez-moi seulement comme un de vos serviteurs. » Il se leva donc et reprit le chemin de la maison paternelle.

Or le père avait souvent pleuré le départ de son fils. Son cœur en était dans la désolation. « Oh! se disait-il, si mon fils revenait! » Bien des fois jetant au loin ses regards attristés : « Qui sait, se disait-il, si je ne le découvrirai pas à l'horizon? » Il le découvrit en effet, et à l'instant il le reconnut. Mais quelle ne fut pas son affliction de le voir pâle, maigre, malade, couvert à peine de haillons et sans chaussures! Cette vue lui déchira le cœur; aussi n'attendit-il pas que son fils fût arrivé jusqu'à lui. Il courut au-devant de lui; et, quand il fut en sa présence, telles furent sa joie et son émotion, qu'il ne put dire un mot. Il se jeta à son cou, l'embrassa et le couvrit de ses baisers paternels. — Vous pouvez vous imaginer la confusion et les regrets du fils en ce moment. « Mon père, s'écria-t-il aussitôt, j'ai péché contre le ciel et devant vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant. » — Mais ces paroles n'arrivèrent point aux oreilles du père. Il était si content de revoir son fils, qu'il n'entendait ni ne comprenait rien de ce que disait celui-ci. Il appela aussitôt ses serviteurs et leur dit : « Apportez vite les plus beaux habits de la maison, apportez aussi des chaussures, tuez le veau gras, préparez un grand festin. Faisons fête et réjouissons-nous; car mon fils était mort et il est ressuscité; il était perdu et il est retrouvé! »

Ce bon père, qui est-il? — Ce bon père, c'est Jésus lui-même. L'enfant qui abandonne la maison de son père, c'est celui qui auparavant allait régulièrement à l'église le dimanche, et qui maintenant n'y va plus : il a abandonné l'église, qui est la maison de Dieu, son père. Que fait donc cet enfant le dimanche? — Il passe son temps au jeu et dans toute espèce de mauvaises compagnies. Allez lui demander si maintenant il est heureux, comme lorsqu'il allait à l'église? Il vous dira que non. Il n'a jamais eu la vraie paix du cœur depuis qu'il a abandonné Dieu; car quelle paix pourrait-il avoir? *Qui a jamais résisté à Dieu et a joui de la paix?*[1] — De plus, ce jeune homme sait très-bien qu'il n'y a qu'un pas entre lui et l'enfer. Qu'un vaisseau se rompe dans sa poitrine, qu'une fièvre le saisisse et lui donne la mort, qu'en est-il de lui? Où est-il allé? — En enfer pour toute l'éternité! — Mais il y a quelqu'un qui ne l'a pas oublié dans son malheur;

(1) Jo. IX, 4.

c'est Jésus. Lorsque les enfants viennent à l'église le dimanche, Jésus regarde de l'autel pour voir si tel enfant se trouve avec les autres. Quand tous sont entrés dans l'église, Jésus voit qu'il n'est pas avec eux, et son cœur en est affligé.

Pauvre enfant! Dieu est bon. Il est le meilleur des pères. Vous savez bien qu'il n'y a personne qui vous entoure de ses soins et de sa sollicitude comme Dieu, votre bon père. Dites donc en ce moment même : « Je me lèverai et j'irai à mon père. Dimanche prochain, j'irai comme auparavant à l'église. » Et dimanche prochain, lorsque vous remettrez le pied à l'église, il y aura une grande joie à l'autel où se trouve le Saint-Sacrement! Si vous pouviez voir la face de Jésus, oh! que vous le verriez heureux de votre retour à lui! Il dira aux anges qui l'environnent au saint autel : « Soyez contents, réjouissez-vous; car mon fils était perdu et il est retrouvé! » — Pendant la sainte messe, les grâces de Jésus couleront de l'autel dans votre cœur, comme les flots de lumière qui viennent du soleil. Alors vous vous direz en vous-même : « Quel bonheur ce sera pour moi d'aller me confesser! Oui, cette semaine même j'irai à confesse. » — Lorsque vous vous serez présenté au saint Tribunal et que vous aurez déclaré vos péchés, viendra le moment solennel de l'absolution, moment du pardon et de la réconciliation! En cet instant, Jésus se jettera à votre cou; il vous embrassera et vous donnera le baiser de paix en disant : « Mon fils était mort et il est ressuscité! * »

Le grand remède. — Tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel.[1] — Avez-vous jamais entendu dire de quelqu'un qu'il pouvait en un instant guérir toutes les maladies, donner la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds? Avez-vous jamais appris que quelqu'un pouvait faire sortir les morts de leurs tombeaux et les rappeler à la vie?

Les prêtres de l'Eglise de Dieu peuvent faire tout cela pour les âmes dans la confession! Là, les âmes malades du mal du péché sont guéries; les yeux aveugles et fermés aux choses de Dieu s'ouvrent et voient; les oreilles sourdes même au tonnerre de la parole de Dieu recouvrent l'ouïe; les langues engourdies et muettes pendant de longues années parlent de nouveau à Dieu dans la prière. Dans la confession, les âmes longtemps ensevelies au fond du tombeau du péché mortel reviennent à la vie.

Il y avait à Jérusalem un bassin plein d'eau, appelé *piscine de Bethsaïde.*[2] Près de là, il y avait cinq portiques, sous lesquels se tenaient toujours beaucoup de malades, d'aveugles, d'estro-

(*) S. Alphonsus op. Moral. Lib. VI. Tract. IV. n. 459. — Consuetudinarius qui prima vice suum pravum habitum confitetur, bene potest absolvi etiamsi nulla emendatio præcesserit, modo eam serio proponat.

(1) Jo. XX.

(2) Jo. V.

piés, de malheureux aux membres desséchés. Ils attendaient le mouvement de l'eau; car en certains moments un ange du Seigneur descendait et agitait l'eau; et le premier infirme qui se plongeait dans l'eau après qu'elle avait été agitée par l'ange, était toujours guéri; mais celui-là seulement était guéri, et aucun autre n'obtenait sa guérison. — Il n'en est pas de même de la confession. Toutes les âmes, quelles qu'elles soient et à toute heure, peuvent être guéries de tous leurs maux, en se plongeant dans le bain salutaire de la confession.

CHAPITRE II.

LE SACREMENT DE PÉNITENCE.*

Y a-t-il un Sacrement pour remettre les péchés?
Oui.
Quel est ce Sacrement?
Le Sacrement de Pénitence.
Lorsque vous allez à confesse, est-ce le Sacrement de Pénitence que vous allez recevoir?
Oui.
Lorsque vous allez à confesse, que dites-vous au prêtre?
Je lui dis mes péchés.
Lorsque vous dites vos péchés au prêtre, quel nom donnez-vous à l'action que vous faites?
Le nom de *confession*.
Devez-vous être triste de vos péchés?
Oui.
Qui est offensé par le péché?
Dieu.
Pourquoi devez-vous être triste de vos péchés?
Parce que le péché offense Dieu.
Etre triste de ses péchés, qu'est-ce que c'est?
C'est en avoir la *contrition*.
Si vous êtes triste de vos péchés, le prêtre vous les pardonne-t-il?
Oui.

(*) « Omnis utriusque sexus *postquam ad annos discretionis* pervenerit, peccata confiteatur, — suscipiens reverenter ad minus in Pascha Eucharistiæ Sacramentum, nisi forte de consilio proprii sacerdotis ob aliquam rationabilem causam ad tempus ab ejus perceptione duxerit abstinendum. » — 4me Concile général de Latran.

L'acte par lequel le prêtre vous pardonne vos péchés, comment l'appelle-t-on?

On l'appelle l'*absolution*.

Après la confession, le prêtre donne-t-il quelques prières à dire, ou quelque bonne œuvre à faire en expiation des péchés?

Oui.

Comment appelle-t-on cela?

Une pénitence.

Ne l'appelle-t-on pas encore autrement?

Oui, on l'appelle encore *satisfaction*.

CHAPITRE III.

LA CONTRITION.

La contrition est la partie la plus importante du Sacrement de Pénitence. Le péché peut être pardonné sans la confession, quand la confession est impossible. Un muet qui ne peut pas se confesser, peut obtenir le pardon de ses péchés. Il en est de même d'un mourant qui a perdu l'usage de la parole. Mais sans la contrition ou le repentir du péché, Dieu n'a jamais pardonné et ne pardonnera jamais aucun péché, soit grave soit léger.

Ce que c'est que la contrition.

Si vous aviez offensé quelqu'un, désireriez-vous obtenir de lui le pardon?

Oui.

Si vous vouliez qu'il vous pardonnât, que lui diriez-vous?

Je lui dirais : « Je suis triste de vous avoir offensé. »

Le péché offense-t-il Dieu?

Oui.

Lorsque vous confessez vos péchés, devez-vous être triste de les avoir commis?

Oui.

Pourquoi?

Parce que le péché offense Dieu.

Si vous êtes triste d'avoir péché, vos péchés seront-ils pardonnés?

Oui.

Et si vous n'en êtes pas triste, seront-ils pardonnés?

Non.

Cette tristesse d'avoir péché, comment l'appelez-vous?

La contrition.

Un homme sauvé par la contrition. — Vers l'an 1644, le

duc de Nemours se battit en duel avec un homme de qui il avait reçu une injure. Ayant reçu un coup mortel, le duc expira sur-le-champ, et cela sans confession au moment même où par ce duel il venait de commettre un péché grave. A peine s'il eut un instant avant de mourir pour se préparer à paraître devant Dieu. Heureusement il fit un bon emploi de cet unique instant.

Il y avait alors parmi les sœurs de la Visitation une sainte religieuse, nommée sœur Marie Martignat. Dieu lui révéla que l'âme du prince était sauvée. Au dernier moment de sa vie, il reçut intérieurement la grâce de faire un acte de contrition vraie et parfaite. Il n'avait pas perdu la foi, dit la sainte religieuse; c'est pourquoi il fut prêt à recevoir cette grâce dans son cœur, comme une allumette reçoit le feu. Cet acte de contrition sauva son âme de l'enfer. Ce fut, dit-elle encore, une vraie merveille que Dieu opéra en sa faveur; car ordinairement il n'y a que ceux qui vivent bien qui se sauvent. Elle eut connaissance que, tandis qu'il était sauvé, un million d'autres âmes étaient damnées. Ce ne fut pas à cause de lui que Dieu accorda cette grâce privilégiée, mais à cause de cet article du *Credo : la Communion des saints,* c'est-à-dire à cause des prières des autres. La sœur de Martignat vit que le démon s'attendait bien à posséder l'âme du prince, et qu'il n'avait jamais été aussi désappointé depuis qu'il était en enfer. Sous les yeux de la religieuse, l'âme du duc défunt s'abima jusqu'au fond du purgatoire, où elle restera probablement jusqu'au jour du jugement. Elle était toute couverte d'épines cruelles qui la piquaient de tous côtés. Oh! que Dieu est bon, et que ses voies sont au-dessus des voies humaines! Un homme commet un meurtre, on le condamne à mort; il a beau se repentir, on ne lui pardonnera pas; il sera exécuté. Un homme commet les plus horribles forfaits contre Dieu, il en conçoit de la douleur, Dieu lui pardonne!

La grande erreur. — On dit à un enfant que s'il fait un acte de contrition, Dieu lui pardonnera ses péchés. Cet enfant fait un acte de contrition; il prononce les paroles de l'acte de contrition; mais en les prononçant, il ne pense nullement à ce qu'il dit. Son acte de contrition est fini; mais ses péchés ne lui sont pas pardonnés. Pourquoi? — Parce qu'en récitant son acte de contrition, il n'était pas triste de les avoir commis, et ne pensait pas à ne plus les commettre à l'avenir.

I. LA CONTRITION DOIT ÊTRE INTÉRIEURE.

Si vous dites que vous êtes fâché d'avoir péché et que vous ne le soyez pas réellement, vos péchés vous seront-ils pardonné? — Non.

Les deux rois. — Il y avait deux rois : l'un s'appelait Saül et l'autre David. Tous les deux s'étaient rendus coupables de

grands péchés. Saül avait offert un sacrifice ; c'était là un péché, parce qu'il n'était pas prêtre, et qu'il n'était permis qu'aux prêtres seuls d'offrir le sacrifice. Il avait en outre pris pour lui beaucoup d'animaux et de butin que Dieu lui avait défendu de prendre. David, entre autres péchés, avait injustement fait mourir un innocent.

Le prophète Samuël alla trouver Saül, et lui reprocha ses péchés pour l'amener à s'en repentir. Or écoutez la réponse que lui fit Saül : « *J'ai péché*, lui dit-il, *parce que j'ai prévariqué contre la parole du Seigneur.*[1] » — Vous me demandez si les péchés de Saül lui furent pardonnés, après qu'il eut dit ces paroles. — Non ; ses péchés ne lui furent pas pardonnés. — Pourquoi ? Parce qu'il dit ces paroles du bout des lèvres seulement ; il ne les dit pas d'un cœur sincère.

Voyons maintenant ce qui arriva à David. Le prophète alla le trouver aussi, et lui rappela de même ses péchés pour l'exciter au repentir. Que lui répondit David ? — Il lui fit absolument la même réponse que Saül : « *J'ai péché*, dit-il, *contre le Seigneur.*[2] » — Le péché de David lui fut-il pardonné ? — Oui ; le prophète lui dit : *Le Seigneur a transféré ton péché.* — Pourquoi le péché de David lui fut-il pardonné ? — Parce qu'il dit ces paroles non des lèvres seulement, mais sincèrement et du fond du cœur.

Ainsi vous voyez que, lorsque vous allez à confesse, tout dépend de la manière dont vous faites l'acte de contrition. Si vous le dites du fond du cœur et sincèrement, vos péchés vous seront pardonnés. Si vous ne le dites que du bout des lèvres, comme ferait un perroquet, vos péchés ne vous seront point pardonnés.

II. LA CONTRITION DOIT ÊTRE SURNATURELLE 1° DANS SON PRINCIPE.

Si vous n'avez pas dans le cœur la contrition de vos péchés, quelqu'un peut-il changer votre cœur et vous donner la contrition ?

Oui.

Qui peut changer le cœur ?

Dieu.

Mais un pécheur ne peut-il pas changer lui-même son propre cœur, et avoir la vraie contrition sans le secours de Dieu ?

Non.

Un pécheur peut-il recevoir de Dieu la vraie contrition ?

Oui.

Comment peut-il la recevoir ?

En la demandant.

Pouvons-nous changer notre propre cœur ? — Le cœur d'un

(1) I Rois, xv, 24.

(2) II Rois, xii, 13.

pécheur ne peut-être changé que par Dieu. Si le feu prend à une maison et commence à la brûler, il ne s'arrêtera pas de lui-même. Un fleuve qui roule ses eaux dans la mer ne s'arrêtera pas non plus de lui-même. De même le pécheur qui suit la voie du péché ne s'arrêtera pas tout seul. Un homme habitué à s'enivrer continuera d'aimer la boisson ; il ira de mal en pis, et ne parviendra pas de lui-même à changer son cœur, de manière à lui faire haïr ce qu'il affectionne. Personne ne peut changer son propre cœur ; il faut que Dieu y mette la main. Dieu peut et veut changer le cœur du pécheur, si le pécheur prie avec ferveur et sincérité et fait d'ailleurs tout son possible. Dieu l'a promis et il ne saurait manquer à sa parole. Il a dit : *Demandez, et l'on vous donnera.*[1] Si donc nous demandons la contrition et la conversion de notre cœur, Dieu nous exaucera. Le changement du cœur qui est inclus dans la contrition vient de Dieu et de Dieu seul. Celui qui prie l'obtiendra ; celui qui ne prie pas ne l'obtiendra pas. Vous comprenez maintenant pourquoi on voit tant de pécheurs qui ne se repentent pas. Ils sentent bien qu'il leur est impossible de se changer eux-mêmes ; ils ne sauraient d'eux-mêmes haïr ce péché dont ils ont contracté l'habitude et qui leur est si cher. C'est pourquoi ils rejettent toute pensée de repentir. A quoi bon essayer de me convertir, se dit le pécheur ; je ne puis pas changer de vie. » — Cela est vrai, le pécheur par lui-même ne peut pas changer de vie ; mais il oublie que s'il commence à prier Dieu et s'il persévère dans la prière, Dieu lui-même changera son cœur.

Le sac plein de serpents. — Un homme portait avec lui un sac plein de serpents venimeux, dont le dard donnait la mort. Un soir il se mit au lit sans remarquer que le sac placé à côté de lui n'était qu'imparfaitement fermé. Pendant la nuit tous les serpents se glissèrent hors du sac en rampant, et allèrent se rouler autour de l'imprudent dormeur. Quel ne fut pas son effroi, lorsque s'éveillant au milieu de la nuit, il s'aperçut que les serpents lui entortillaient la tête, les bras, les jambes, les pieds et tout le corps ! Que faire ? S'il fait un mouvement, les serpents vont le mordre, le piquer, et la morsure ou la piqûre d'un seul d'entre eux est mortelle. Il se tient donc aussi tranquille que s'il était dans le tombeau. Mais appelant quelqu'un, il le prie de préparer une terrine de lait chaud et de la mettre par terre au milieu de la chambre. La recette était bonne. Les serpents sentent bientôt l'odeur du lait chaud. D'abord un grand serpent se détache du bras du patient et se dirige vers la terrine ; un autre serpent l'imite bientôt, et ensuite tous les autres, de sorte que notre homme finit par se sentir entièrement dégagé de ses horribles liens, et échappe ainsi à la mort.

(1) Matth. VII.

Remarquez qu'il ne put se débarrasser des serpents *par lui-même*. Il eut besoin du secours d'autrui. Eh bien! chaque péché mortel est un serpent enroulé autour de l'âme. Le pécheur ne peut par lui-même se dégager de ces serpents. Mais s'il prie Dieu, Dieu l'en dégagera.

Il y a encore quelqu'un que le pécheur doit prier pour obtenir la vraie contrition. C'est la très-sainte Vierge Marie. Elle est appelée *le Refuge des pécheurs*. Si un petit enfant a besoin de quelque chose, à qui s'adresse-t-il? Il s'adresse à sa mère. Si vous voulez la contrition, priez votre mère Marie. N'oubliez jamais de dire quelques « *Je vous salue, Marie,* » avant d'aller à confesse.

LA CONTRITION DOIT ÊTRE SURNATURELLE 2° DANS SES MOTIFS.

Pourquoi devons-nous être tristes d'avoir péché?

Parce que par le péché nous avons offensé Dieu.

Pourquoi devons-nous être tristes d'avoir offensé Dieu?

Parce qu'il est infiniment bon.

Est-ce bien d'être tristes d'avoir offensé Dieu, à cause que par nos péchés nous avons mérité les tourments de l'enfer et la perte du ciel?

Oui.

Si nous sommes tristes uniquement à cause du châtiment que nous avons mérité, et non parce que nous avons offensé Dieu, nos péchés nous seront-ils pardonnés?

Non.

L'enfant étourdi. — Un petit garçon appelé Thomas fit un jour l'école buissonnière. Il s'absenta de l'école et s'amusa à jouer dans la rue. Lorsque les petits garçons ne vont pas à l'école, généralement on découvre ce manquement. Ainsi en fut-il de Thomas. Lorsqu'il rentra à la maison pour le dîner, son père qui connaissait sa faute, lui adressa aussitôt la parole : « Thomas, lui dit-il, tu n'as pas été en classe aujourd'hui? » — L'enfant ne put le nier. Alors son père se rendit à la chambre voisine, et en sortit un bâton à la main. « Viens ici, Thomas, » lui dit-il. — Thomas s'approcha, et son père lui dit : « Thomas, il faut que tu te souviennes que c'est très-mal de ne pas aller à l'école, car c'est un péché de désobéissance. » Aussitôt les coups de bâton commencèrent à pleuvoir sur ses épaules; d'abord c'était sur l'épaule droite, ensuite ce fut sur l'épaule gauche, de sorte que chaque épaule en reçut sa part. Thomas souffrait beaucoup; il se mit à pousser des cris et à promettre qu'il ne recommencerait plus. — Le père alors cessa de frapper et lui dit : « Thomas, es-tu triste maintenant? » — « Oui, mon père, répondit aussitôt Thomas, je suis bien triste. » — « Et pourquoi es-tu triste? » — Avant de répondre, le petit garçon se frotta l'épaule; puis il dit : « Je suis triste d'avoir été battu, parce que cela m'a fait

grand mal aux épaules. » — « Mais, lui dit son père, n'es-tu pas triste d'avoir offensé Dieu ? » — « Oh ! dit Thomas, je n'ai point pensé à cela ! » — C'était un petit étourdi.

Ainsi vous devez vous souvenir que, quand vous récitez un acte de contrition, si vous n'êtes pas triste d'avoir offensé Dieu, vous n'avez pas du tout la contrition. Dites-moi, si vous allez à un magasin avec une pièce d'argent qui n'est pas de bon aloi, attendu qu'elle ne porte pas l'effigie du roi, de l'empereur ou de la république, le marchand la recevra-t-il ? — Non. — De même, la contrition qui n'a pas Dieu en vue ne vous obtiendra pas le pardon de vos péchés.

III. LA CONTRITION DOIT ÊTRE SOUVERAINE.

Lorsque nous allons à confesse devons-nous être tristes d'avoir offensé Dieu ?

Oui.

Notre douleur d'avoir offensé Dieu doit-elle être plus grande que toutes les autres douleurs ?

Oui.

L'erreur. — Une jeune fille assistait un jour à un sermon. Entre autres choses, elle entendit le prédicateur dire que si l'on veut faire une bonne confession, on doit être plus triste d'avoir péché que d'avoir éprouvé tout autre mal. — Après le sermon, le peuple se retira ; mais cette jeune fille resta pour parler au prédicateur. « Pardon, mon père, si je vous dérange, lui dit-elle ; mais je crois avoir fait une mauvaise confession. » — « Et pourquoi, mon enfant ? » lui demande le prêtre. — « Je vais vous le dire, mon père. Vous avez dit dans votre sermon que pour faire une bonne confession, notre douleur d'avoir péché doit être plus grande que toute autre douleur. Lorsque j'ai été à confesse, je me souviens que je n'ai pas pleuré mes péchés, tandis que j'ai beaucoup pleuré quand ma pauvre mère est morte. Et ainsi, à ce qu'il me semble, la douleur que j'ai ressentie à la mort de ma mère, l'a emporté sur la douleur que m'ont causée mes péchés. » — « Répondez à une question, dit le prêtre : Dites-moi, si vous pouviez rappeler votre mère à la vie en faisant un péché mortel, voudriez-vous le commettre ? » — « Oh ! non, je ne ferais pas un péché mortel pour rien au monde. » — « Alors, mon enfant, vous aimez Dieu réellement plus que votre mère ? » — « Oui, mon père. » — « Vous seriez donc réellement plus triste d'avoir perdu Dieu par le péché que d'avoir perdu votre mère ? » — « Oui, sans doute. » — « Eh bien, dit alors le prêtre, si telles étaient vos dispositions quand vous vous êtes confessée, ne craignez pas. Bien que vous ayez pleuré à la mort de votre mère, et que vous n'ayez pas pleuré au souvenir de vos péchés, cependant

dans votre cœur vous étiez réellement plus affligée d'avoir péché que d'avoir perdu votre mère. »

IV. LA CONTRITION DOIT ÊTRE UNIVERSELLE.

Lorsque vous allez à confesse, devez-vous être triste d'avoir commis des péchés mortels ?
Oui.

Devez-vous avoir la contrition de *tous* vos péchés mortels ?
Oui.

Si vous avez la contrition de tous vos péchés mortels à l'exception d'un seul, ceux dont vous vous repentez seront-ils pardonnés ?
Non.

L'homme enchaîné. — Un prisonnier était fortement attaché au mur de sa prison. Des chaînes l'y retenaient captif en lui serrant les bras, les jambes et les pieds. Ayant formé le projet de s'évader, il tâcha de se débarrasser de ses chaînes. Il fit si bien qu'il réussit à dégager ses bras ; ensuite il parvint à glisser ses pieds hors des anneaux qui les serraient, puis à délivrer sa jambe droite. Mais lorsqu'il s'agit de dégager la jambe gauche, il se trouva dans l'impossibilité de le faire. — Dites-moi quelle différence y eut-il pour lui d'être attaché au mur par une seule chaîne ou par plusieurs, puisqu'il ne put s'évader de sa prison? De même, aussi longtemps que le démon tient une âme par un péché mortel, cette âme ne peut pas lui échapper ni obtenir le pardon d'un seul de ses péchés mortels.

CHAPITRE IV.

LE FERME PROPOS DE SE CORRIGER.

Ne pécheez plus, de peur qu'il ne vous arrive un plus grand mal.[1]

Si vous avez offensé quelqu'un et que vous ayez l'intention de l'offenser encore, méritez-vous son pardon ?
Non.

Lorsque vous allez à confesse, si vous avez l'intention de retomber dans le péché, vos péchés vous seront-ils pardonnés?
Non.

Lorsque vous vous préparez à vous confesser, devez-vous dire

(1) Jo. v, 14.

du fond du cœur : « Mon [illegible] votre secours, je ne pécherai plus? »

Oui.

Comment appelle-t-on ce que vous faites alors?

Le ferme propos de ne plus pécher.

Le ferme propos de ne plus pécher, voilà la partie la plus importante de la contrition. C'est le signe, le grand signe d'une vraie contrition. — Quelqu'un après sa confession vient me dire : « Je voudrais savoir si, dans ma confession, j'ai été vraiment triste d'avoir péché? » — La réponse à sa question est très-facile; je lui demande : « Depuis votre confession, avez-vous encore commis les mêmes péchés qu'auparavant? » — Il me répond : « Non. » — Alors je lui dis : « Soyez sûr que vous avez eu la vraie contrition. » — La fumée sort d'une cheminée, c'est un signe qu'il y a du feu dans la maison. Vous ne commettez plus les péchés que vous avez confessés, c'est un signe que vous avez eu la contrition de ces péchés.

Ce que nous devons faire pour ne plus retomber dans le péché.

I. *Les tentations qui nous viennent de nous-mêmes.* — Il y a des péchés que l'on commet étant seul, par exemple certains péchés d'impureté. Ecoutez ce que vous devez faire pour ne plus retomber dans ces péchés :

1° Demandez à votre confesseur ses bons avis, et suivez-les ponctuellement.

2° Confessez-vous et communiez très-souvent.

3° Si vous avez une volonté sincère de ne plus pécher, et que néanmoins votre faiblesse vous fasse retomber, et retomber même souvent dans le péché, *ne vous découragez point.* Relevez-vous chaque fois à l'instant même; faites un acte de contrition et allez vous confesser.

Un homme se relève d'une grave maladie. Il va mieux; mais cependant il est encore très-faible. Voilà qu'en marchant, il tombe dans la boue par suite de sa faiblesse. Que fait-il? Reste-t-il dans la boue en se disant : « Il est inutile que j'essaie de marcher; je suis si faible, je reste ici? » Non. — « Je vais, se dit-il, essayer de nouveau d'avancer. » — Il se lève donc aussitôt. Il tombe encore bien des fois, mais toujours il reprend courage et se relève. Chaque jour il fait des progrès, ses forces reviennent, et enfin il peut marcher avec assurance. — Que le pécheur qui retombe dans le péché par faiblesse fasse de même.

II. *Les tentations qui viennent des autres.* — Très-souvent on retombe dans les mêmes péchés, parce qu'on retourne dans les mêmes mauvaises compagnies où l'on a été porté au mal, et dans les mêmes lieux où l'on a péché auparavant, tels que cabarets, bals, théâtres, etc.

Le grand secret. — Ecoutez le plus grand secret que vous ayez jamais entendu dans votre vie. Il vous apprendra ce que

vous devez faire pour ne plus retomber dans les péchés, dont vous avez dû vous confesser précédemment. Voici ce secret : *Fuyez — Fuyez — Fuyez les mauvaises compagnies. Fuyez les lieux dangereux où vous avez péché!* — Si vous voulez éviter d'être mordu par un mauvais chien, que devez-vous faire? Fuyez ce chien. — Si vous voulez ne pas gagner la fièvre, que devez-vous faire? Fuyez l'endroit où règne la fièvre. — Si vous voulez ne plus commettre tel péché, que devez-vous faire? Fuyez les personnes et les lieux qui ont été pour vous une occasion de tentation. Pensez-y bien! L'enfant qui a été brûlé, fuit le feu.

Excuses. — Vous dites : « Oh! vous ne me comprenez pas. Je suis maintenant tout autre, depuis que j'ai été à confesse. Je ne commettrais plus ce péché pour rien au monde. Croyez-moi, si je vais encore au cabaret, je ne m'enivrerai plus. Si je vais encore avec cette personne qui m'a tenté, je ne pécherai plus avec elle. Elle aussi a été à confesse ; elle est si bonne maintenant! »

Ecoutez la réponse à toutes ces raisons. Vous dites qu'en continuant à fréquenter encore cette personne, vous ne pécherez plus avec elle! Vous vous trompez, c'est faux. Certainement vous retomberez dans le péché. Vous savez qu'il y a là pour vous au moins danger de pécher, vous ne sauriez le nier. Vous prétendez donc que vous irez là où il y a danger de pécher, et que vous ne pécherez pas. Mais est-ce donc que vous ferez mentir Dieu qui dit : « *Celui qui aime le danger y périra?*[1] » Ne savez-vous pas que vous jetez de la paille dans le feu, elle brûle? que si vous mettez la main dans la gueule d'un chien, ce chien vous mordra? Ne savez-vous pas, par conséquent, que si vous allez dans une mauvaise compagnie, vous deviendrez mauvais vous-même? — Vous dites que la personne qui vous portait au mal est devenue comme un ange; mais si vous la fréquentez encore, elle sera bientôt redevenue pour vous un démon.

Vous vous imaginez que si vous vous exposez au danger du péché, Dieu vous aidera et vous préservera du péché. Où avez-vous appris cela? Dieu lui-même vous dit qu'il ne vous aidera pas ; il vous dit même qu'il vous laissera périr. Ecoutez-le encore une fois : « *Celui qui aime le danger y périra.* » Dieu ne fera pas pour vous ce que vous pouvez faire de vous-même. Il vous a donné des pieds pour marcher; croyez-vous que si, au lieu de vous servir de vos pieds pour marcher, vous voulez voler comme les oiseaux, Dieu vous aidera à voler? Assurément non. De même vous pouvez éviter le péché en vous éloignant des mauvaises compagnies; si vous ne voulez pas les fuir, Dieu ne vous aidera pas à vous préserver du péché. Depuis le commencement du monde jusqu'à présent, Dieu n'a pas une seule fois secouru un

(1) Eccli. III.

homme qui se jetait volontairement dans le danger du péché.

Le jeune homme retombé dans le péché. — Une mission se donnait dans une ville où habitait un jeune homme fort déréglé dans sa conduite. Un soir de la mission il se rendit à l'église, et se plaça près de la chaire pour mieux entendre le missionnaire. Pendant le sermon, il se livra un combat dans son cœur : tandis que les paroles du prédicateur frappaient ses oreilles, la grâce de Dieu entrait dans son âme. Le combat cessa, il était converti. Les larmes coulaient de ses yeux. « Je n'ai jamais pensé jusqu'ici à tout cela, se disait-il, je veux changer de vie. » Rentré chez lui, il demanda à son père une plume, de l'encre et du papier; il se renferma seul dans sa chambre et prépara sa confession. Après avoir mis par écrit tous ses péchés, il fit avec la plus grande ferveur des actes de contrition, jusqu'à mouiller de ses larmes le papier sur lequel il avait écrit ses péchés. Cela fait, mettant sa confession écrite dans sa poche, il prit la route de l'église pour aller trouver le prêtre; mais, hélas! il n'y arriva point.

En suivant la rue qui conduisait à l'église, il leva les yeux, et vit une maison où demeurait une personne qui l'avait souvent entraîné au mal. Le voilà dans le danger! Le démon avait avec soin guetté ce jeune homme; il se tenait à ses côtés lorsqu'il préparait sa confession et lorsqu'il marchait dans la rue. Le moment de son choix fut celui où le jeune homme porta ses regards sur la fatale maison. Voici la tentation dont le mauvais esprit se servit pour perdre ce malheureux jeune homme : « Tu devrais entrer dans cette maison et commettre le péché encore une fois, une dernière fois. Le prêtre te pardonnera ce péché avec les autres. » Que fit notre jeune homme à la vue de cette maison et au moment de la tentation? prit-il la fuite? — Non. — Fait-il cette prière : « *Jésus et Marie à mon secours!* » — Non; s'il l'avait faite, Dieu l'aurait secouru. Il resta là les yeux fixés sur la maison, et permit ainsi à la tentation de s'emparer de son cœur. Enfin il se dit : « Oui, j'y entrerai! » Il entra dans la maison et commit un péché mortel. Après cela, il se dit en lui-même : « Je n'ai plus envie d'aller à confesse ce soir, je m'en retournerai chez moi. » — Ce disant, il ouvre la porte de la maison pour sortir. Il faisait noir, et on ne pouvait rien distinguer; tout était calme. Cependant la mort était aux aguets pour le surprendre. Près de la porte, à l'extérieur de la maison, se tenait un homme qui avait la main levée et armée de quelque chose de luisant, d'étincelant : c'était un couteau long et effilé. Depuis longtemps cet homme haïssait le jeune débauché et avait formé le projet de le tuer. Ayant appris sa présence dans la maison du crime, il attendait le moment où il en sortirait. Le jeune débauché n'aperçut ni cet homme ni son couteau. A peine eut-il mis le pied hors de la maison, avant même qu'il ait eu le temps de descendre

jusqu'à la rue, le couteau lui perça le cœur. Il poussa un cri et tomba mort à la porte même de la maison du crime. — Son âme alla droit en enfer. Elle était déjà ensevelie dans les flammes infernales, tandis que son cadavre était encore gisant dans la rue, avec sa confession écrite dans la poche.

Trois choses à considérer. — 1° Ce jeune homme ne se jeta pas dans la tentation avec préméditation; car il n'avait nullement pensé à cette maison au moment de son départ. Néanmoins il tomba dans le péché. Vous, vous dites que vous vous jetterez dans la tentation de propos délibéré, et que vous ne tomberez pas dans le péché. Quelle absurdité!

2° Lorsque ses yeux rencontrèrent cette maison de la tentation, il ne s'enfuit point; il ne pria point, il ne dit point : « *Jésus et Marie, à mon secours!* » S'il eût prié, Dieu l'eût secouru. — *Priez pour ne point entrer dans la tentation.*[1] — Priez, priez.

3° De bons chrétiens doivent toujours prévoir les tentations qu'ils sont exposés à rencontrer, afin de les éviter.

Prévenu. — Prémuni. — Si ce jeune homme avait réfléchi sérieusement, il se fût souvenu que cette maison dangereuse était dans telle rue, et il eût pris une autre rue. — Mais il aurait dû faire un long détour. — N'importe, il vaut mieux faire un long détour que d'aller en enfer par un chemin plus court. — *Veillez, afin que vous n'entriez point en tentation.*[2]

Le voleur mourant ou *la contrition.* — Sous le règne de l'empereur Marcien, il y avait en Thrace un voleur cruel et féroce. Tombé malade, il était couché dans un hôpital, sur un lit de douleur : il se mourait. Peu avant son trépas, il se passa une chose extraordinaire. Le repentir pénétra dans l'âme de ce voleur; il fit un acte de contrition tout à fait sincère. Il pleura tellement ses péchés que son mouchoir fut tout trempé de ses larmes, comme s'il avait été plongé dans l'eau. Lorsqu'il eut expiré, un saint homme, le médecin de l'hôpital, eut une vision. Il vit d'un côté du défunt une foule de démons tenant en main la liste de ses péchés, de l'autre côté deux anges tout resplendissants de lumière. On apporta une balance. Les démons mirent sur un bassin de la balance la liste de tous les péchés du voleur; le bassin s'abaissa sous le poids de ces péchés, tandis que l'autre bassin s'éleva. Les Anges se dirent l'un à l'autre : « Que mettrons-nous dans le bassin vide pour le faire peser plus que l'autre. Cet homme vient seulement de se repentir de ses vols. Comment pouvons-nous trouver dans sa vie quelque bien opéré par lui? Essayons néanmoins. » Ils cherchèrent et trouvèrent le mouchoir mouillé de ses larmes. « Mettons, se dirent-ils, mettons ce mouchoir dans le bassin vide; qui sait si Dieu n'y ajoutera pas le poids de sa miséricorde? » Ils le firent. Et voilà que le bassin

(1) Matth. XXVI, 41. (2) Ibid.

vide descendit, et que les larmes furent trouvées plus pesantes que les péchés. Ainsi l'on reconnut que Dieu avait pardonné à cet homme, parce qu'il avait fait un acte sincère de contrition.*

CHAPITRE V.

L'AVEU DES PÉCHÉS.

Lorsqu'on est malade, aime-t-on à être guéri?
Oui.
A qui recourt-on pour être guéri?
Au médecin ou docteur.
Pourquoi recourt-on au docteur?
Parce qu'il peut guérir le malade.
Lorsqu'un pécheur veut avoir le pardon de ses péchés, à qui doit-il recourir?
Au prêtre.
Pourquoi recourt-il au prêtre?
Parce que le prêtre peut pardonner les péchés.
Qui dit que le prêtre peut pardonner les péchés?
C'est Jésus-Christ.
Qu'est-ce que Jésus-Christ a dit aux prêtres?
Il leur a dit : « *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez.*[1] »
Lorsqu'un pécheur va trouver le prêtre pour obtenir son pardon, que dit-il au prêtre?
Il lui dit ses péchés.
Comment appelle-t-on cet aveu des péchés au prêtre?
On l'appelle *confession*.
Pouvez-vous dire vos péchés en confession, si vous ne vous en souvenez pas?
Non.
Que devez-vous donc faire avant d'aller à confesse?
Je dois tâcher de me rappeler mes péchés.
Comment appelle-t-on l'acte par lequel on tâche de se rappeler ses péchés?
On l'appelle *examen de conscience*.

(*) S. Alphons. Homo. Ap. Tract. ult. N° 38 : Oportet curare ut pueri eliciant actum doloris necessarium ad suscipiendam absolutionem modo respectu ipsorum magis proprio. — Voici l'acte de contrition de saint Léonard : « O mon Dieu, je suis très-affligé d'avoir péché contre vous, parce que vous êtes si bon, et je ne veux plus vous offenser à l'avenir. »

(1) Jo. XX.

QUELS PÉCHÉS ON DOIT CONFESSER.

Péchés avant le Baptême. — Sommes-nous obligés de confesser les péchés commis avant la Baptême ?

Non.

Pourquoi non ?

Parce que les péchés commis avant le Baptême ne sont pas effacés par le sacrement de Pénitence.

Par quel sacrement sont-ils effacés ?

Par le sacrement de Baptême.

Quels péchés devez-vous donc confesser ?

Les péchés commis après le Baptême.

Péchés mortels. — Etes-vous obligé de confesser tous les péchés mortels dont vous vous souvenez ?

Oui.

Devons-nous déclarer combien de fois nous avons commis chaque péché mortel ?

Oui.

Mais si nous ne pouvons pas nous rappeler ce nombre de fois, que devons-nous faire ?

Nous devons tâcher de nous rappeler combien de fois à peu près nous avons commis chaque péché, par exemple combien de fois par jour, par semaine, par mois, par année.

Péchés véniels. — Etes-vous obligé de confesser vos péchés véniels, comme vous êtes obligé de confesser les péchés mortels ?

Non.

Est-il bon de confesser les péchés véniels ?

Oui.

Péchés cachés. — Si vous vous rappelez un péché mortel, devez-vous le confesser ?

Oui.

Si vous ne confessez pas un péché mortel par crainte ou par honte, sera-t-il pardonné ?

Non.

Les autres péchés que vous déclarez dans la même confession, seront-ils pardonnés ?

Non.

Pourquoi pas ?

Parce que cette confession est mauvaise.

Si une personne a volontairement caché un péché mortel en confession, peut-elle obtenir son pardon ?

Oui.

Comment peut-elle l'obtenir ?

Par la confession.

Doit-elle déclarer qu'elle a caché un péché ?

Oui.

Doit-elle redire aussi tous les péchés déjà déclarés dans sa mauvaise confession?

Oui.

Pourquoi?

Parce qu'ils n'ont pas été pardonnés.

Si une personne a peur de déclarer ses péchés en confession, que doit-elle dire au prêtre?

Elle doit lui dire : « Mon père, aidez-moi, s'il vous plaît, à déclarer mes péchés ; j'ai peur. »

Le prêtre sera-t-il content de l'aider?

Oui.

Péchés oubliés. — Est-ce la même chose de cacher un péché ou d'oublier de le dire?

Non.

Si vous cachez un péché mortel, cela rend-il la confession mauvaise?

Oui.

Si vous oubliez un péché mortel, cela rend-il la confession mauvaise?

Non.

Le péché que vous avez oublié de déclarer, est-il pardonné avec les autres?

Oui.

Pourquoi Dieu vous le pardonne-t-il?

Parce qu'il sait que j'en ai la contrition aussi bien que des autres. Si vous vous rappelez ensuite ce péché, devez-vous le confesser?

Oui.

Pourquoi devez-vous confesser un péché mortel, après qu'il a été pardonné?

Parce que nous sommes obligés de confesser tous nos péchés mortels.

Quand devons-nous le confesser?

Dans la confession suivante.

Matière du Sacrement de Pénitence. — Faut-il toujours que vous soyez repentant de vos péchés, pour qu'ils puissent être pardonnés?

Oui.

Si vous n'avez que des péchés véniels à déclarer, devez-vous êtes triste de les avoir commis?

Oui.

Si vous n'avez pas une contrition suffisante de vos péchés véniels, que devez-vous confesser?

Je dois confesser un péché mortel.

Mais comment pouvez-vous confesser un péché mortel, lorsque vous n'en avez commis aucun depuis votre dernière confession?

Je dois confesser un péché mortel de ma vie passée, que j'ai déjà confessé avant ma dernière confession.

Comment un enfant se confesse-t-il? — L'enfant qui veut se nfesser, va au confessionnal où se trouve le prêtre. Il s'age-nouille. Il fait le signe de la croix, et dit : « Bénissez-moi, mon Père, parce que j'ai péché. » Puis il dit : « Je me confesse à Dieu tout-puissant, à la Bienheureuse Marie toujours Vierge, à saint Michel Archange, à saint Jean-Baptiste, aux Apôtres saint Pierre et saint Paul, à tous les saints, et à vous, mon Père, parce que j'ai beaucoup péché par pensées, par paroles et par actions. C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très-grande faute. » Alors l'enfant dit : « Depuis ma dernière confession, qui a été faite il y a une semaine ou un mois... (il indique l'époque), dans laquelle j'ai reçu l'absolution (ou je n'ai pas reçu l'absolution), je m'accuse de... » Ici il déclare chacun des péchés qu'il a commis contre les commandements de Dieu et de l'Eglise... — S'il a commis un péché mortel, il doit déclarer combien de fois il l'a commis. — Lorsqu'il a déclaré tous ses péchés, il dit : « De tous ces péchés et de tous les autres que je ne puis me rappeler en ce moment, je me repens du fond du cœur avec le ferme propos de me corriger; je m'en accuse et j'en demande humblement pardon à Dieu, et à vous, mon père, l'absolution. » — Enfin il ajoute : « C'est pourquoi je supplie la bienheureuse Marie toujours Vierge, saint Michel Archange, saint Jean-Baptiste, les Apôtres saint Pierre et saint Paul, tous les saints, et vous, mon père, de prier pour moi le Seigneur notre Dieu. »

Il écoute ensuite attentivement les avis du confesseur; il prête grande attention à la pénitence qui lui est imposée; enfin, tandis que le prêtre lui donne l'absolution, il fait de nouveau l'acte de contrition. Alors cet enfant se retire, rend grâces à Dieu et a soin de faire sa pénitence le plus tôt possible.

Défauts qui accompagnent la confession.

1. Souvent les enfants parlent entr'eux en se préparant à la confession.

2. Il y en a qui sont trop pressés, et qui n'attendent pas que leur tour soit venu pour se confesser.

3. Plusieurs sont très-lents à confesser leurs péchés. Ils disent un péché, puis ils s'arrêtent; ils en disent un second, et ils s'arrêtent encore, — et ainsi de suite. Par là ils font perdre beaucoup de temps au confesseur.

4. Il se trouve quelquefois des pénitents qui confessent leurs bonnes œuvres au lieu de confesser leurs péchés.

5. Il y en a qui confessent les péchés des autres, au lieu de confesser leurs propres péchés. Un jour une femme racontait les péchés de son mari, au lieu de dire les siens. Pour lui donner une leçon, le prêtre lui dit : « Pour vos péchés, vous direz un « Je

vous salue, Marie; » mais pour ceux de votre mari, vous jeûnerez au pain et à l'eau pendant un mois. »

6. Certains pénitents perdent beaucoup de temps en laissant échapper un flux de paroles inutiles, et en racontant de longues histoires. Au lieu de dire : « J'ai volé telle chose, » ils vous indiqueront le nom de chaque rue qu'ils ont suivie, et semblables choses nullement nécessaires à expliquer.

7. D'autres diront : « J'ai volé ; » — mais ils ne diront pas ce qu'ils ont volé (ou au moins la valeur de leur vol); ou bien ils diront en général : « J'ai transgressé les commandements ; » mais ils ne diront pas quel commandement ils ont transgressé.

8. Quelques-uns ne confessent qu'une partie, et quelquefois la plus petite partie d'un péché. Un homme dira par exemple : « J'ai volé une bride, » et il s'arrêtera là. — Le confesseur lui demandera alors : « N'avez-vous pas pris autre chose? » — « Oh! oui, j'ai tiré le cheval avec la bride. » — Le cheval devait venir dans son aveu avant la bride.

9. Il en est qui ne songent pas à dire le nombre de leurs péchés mortels, ni même à indiquer s'ils ont été fréquents ou rares.

10. D'autres qui, lorsque le prêtre leur parle et leur donne de bons avis, ne lui prêtent aucune attention, mais cherchent s'ils n'ont plus d'autres péchés à déclarer, même pendant l'acte de contrition.

11. Plusieurs, interrogés s'ils ont encore quelques péchés à déclarer, répondent : « Pas à présent. » Il semblerait qu'ils veulent diviser leur confession en deux parties, l'une pour la semaine présente, et l'autre pour la semaine suivante.

12. Il en est qui, au lieu de s'accuser, s'excusent. Ils disent : « J'ai commis tel péché, mais quelqu'un m'y a poussé ; » ou bien : « J'ai dit une imprécation, mais les autres m'y ont forcé ; » ou bien encore : « J'ai dit des injures à quelqu'un, mais je ne pouvais m'en empêcher. »

13. Quelquefois au contraire, lorsqu'il y a une excuse réelle qui doit être dite, on omet de la donner. On dit : « J'ai manqué à la messe le dimanche, » et on n'ajoute pas, « parce que j'étais malade ; » ou bien : « J'ai mangé de la viande un vendredi, » sans ajouter : « parce que j'ai oublié que c'était vendredi. » — Dans ces deux cas, l'accusation n'était pas même nécessaire, puisqu'il n'y avait pas eu de péché commis.

14. Quelqu'un, interrogé s'il est résolu d'éviter le péché à l'avenir, répondra : « Oui, si j'en suis capable, » ou bien : « Je ferai mon possible. » Ces réponses n'indiquent pas un ferme propos. On ferait mieux de répondre : « Oui, avec la grâce de Dieu, je l'éviterai. »

15. Il y en a qui se croient obligés de retourner au prêtre pour chaque petite chose qu'ils ont oubliée en confession.

16. Les enfants oublient quelquefois de faire leur pénitence.

Mais ce qu'il y a de pire, c'est de cacher ses péchés mortels par crainte ou par honte.

Manque de sincérité en confession. — Il y avait près de Bruxelles une fille qui se confessait et communiait tous les mois. Un jour, pendant sa dernière maladie, elle resta quelque temps les yeux fermés, comme plongée dans une profonde méditation. Elle ouvrit ensuite les yeux, et fit appeler sa sœur auprès d'elle. Sa sœur venue, elle lui dit : « Je suis perdue pour toujours ! » — « Quelle folie de parler ainsi ! » lui dit sa sœur ; « est-ce que tu rêves ? » — « Non, reprit la mourante, je ne rêve pas : je viens de la voir. » — « De voir quoi ? » — « Je viens de voir dans l'enfer la place qui m'est réservée. » — Sa sœur courut aussitôt chercher un prêtre. Il vint à l'instant. « Eh bien ! mon enfant, dit-il à la malade, qu'y a-t-il donc ? » — « Je suis perdue, lui dit-elle, je suis perdue pour toujours ! Je viens de voir ma place en enfer. J'ai commis, étant toute jeune, plusieurs péchés que j'ai toujours eu peur de déclarer à confesse. » — Alors, en présence du prêtre et de ceux qui étaient dans la chambre, elle fit connaître ses péchés. — « Mais, ma fille, dit le prêtre, maintenant je sais quels sont ces péchés ; vous n'avez qu'à vous en accuser en confession, et ils vous seront pardonnés. » — « Je suis perdue pour toujours ! » fut l'unique réponse de la malade. — « N'en doutez pas, ajouta le prêtre, si vous priez Dieu d'avoir pitié de vous, il vous pardonnera. » — « Je sais qu'il le veut, dit la malheureuse ; mais j'ai si souvent abusé de sa miséricorde, que je ne veux plus demander miséricorde. » — Le prêtre resta auprès d'elle trois jours et trois nuits, s'efforçant de lui persuader de se confesser. Tout fut inutile. Elle mourut en disant ces mots : « Je suis perdue pour toujours ! J'ai vu dans l'enfer la place qui m'est réservée ! »

Un enfant s'était approché de la sainte Table. Au moment où il reçut la sainte hostie, personne n'aurait pu remarquer aucune différence entre lui et les autres enfants. Ayant communié, il se leva et alla s'agenouiller à sa place ; mais au bout de quelques minutes, il tomba à la renverse. Quelques personnes vinrent le relever ; elles s'aperçurent qu'il avait les yeux fermés et qu'il ne pouvait parler. On transporta le pauvre enfant dans une maison voisine. On alla chercher le docteur qui l'examina, mais sans pouvoir dire ce qu'il avait. La sainte messe terminée, le prêtre vint à son tour auprès du malade, et lui adressa la parole. Mais l'enfant ne lui fit aucune réponse ; il avait toujours les yeux fermés, son visage était pâle et il semblait avoir perdu connaissance. Le prêtre se tenait près de lui, se demandant ce qui allait arriver. Tout à coup l'enfant ouvre les yeux, et s'exprime ainsi : « J'ai fait ce matin une mauvaise communion. J'avais un grand péché à dire en confession ; j'ai eu peur de le dire, et je l'ai caché. » — Aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles, il se tourna de l'autre côté et rendit le dernier soupir.

Pour l'amour de Jésus, dites donc vos péchés à confesse. Le prêtre est triste sans doute de ce que vous avez offensé Dieu; mais il est content de vous entendre dire vos péchés. Si vous ne voulez pas les dire maintenant, vous les direz de force en présence du monde entier au jour du jugement. Si vous les dites maintenant, ils vous seront pardonnés; mais si vous ne les révélez qu'au jour du jugement, ils ne vous seront point pardonnés. Lorsque le démon vous tente de ne point dire vos péchés, adressez à Dieu cette prière : « Mon Dieu, aidez-moi à dire mes péchés, parce que le démon me tente de les cacher. » Si vous avez peur de déclarer vos péchés au moment où vous vous confessez, dites à votre confesseur : « Mon père, aidez-moi parce que j'ai peur. » — Remarquez qu'oublier un péché n'est pas un mal; seulement dites-le ensuite, s'il vous revient à la mémoire. Mais se rappeler un péché mortel pendant la confession et ne pas le déclarer, c'est un terrible malheur.

Manque d'espérance et de confiance, ou le malheureux qui s'est pendu. — Judas, un des douze apôtres de Jésus-Christ, commit un très-grand péché. Il vendit Jésus, son maître et son Dieu, pour trente pièces d'argent. Mais le repentir entra dans son cœur. Oui, quand il apprit que les Juifs allaient crucifier Jésus, il se repentit; il fut très-affligé d'avoir commis son crime; il eût voulu pour tout au monde ne s'en être point rendu coupable, et certes! il avait le ferme propos de ne jamais plus recommencer, n'importe à quel prix. Le cœur plein d'amertume, il se rend au temple qui était alors rempli de monde; il se présente devant les prêtres. Tous le regardent; car on voit qu'il a quelque chose à dire. Quelle que soit sa honte, il parle, il confesse son péché à haute voix devant tous les prêtres et tout le peuple : « *J'ai péché,* dit-il, *en livrant le sang innocent!* » Ce n'est pas tout. Reconnaissant qu'il a mal fait en recevant les trente pièces d'argent, il les rend. Que c'est là bien agir, n'est-ce pas? — Cependant, était-ce vraiment une bonne confession? — Nullement. Judas sortit du temple, descendit dans la vallée de Josaphat et se pendit à un arbre; pendant qu'il était là suspendu, son corps creva par le milieu et ses entrailles jaillirent à l'extérieur. Le bruit s'en répandit dans tout le peuple.

Pourquoi Judas fit-il une mauvaise confession? Il avait tout ce qui est requis pour une bonne confession, excepté une chose qui paraît bien peu importante, mais qui l'est extrêmement. Il manquait d'espérance. Il n'avait ni l'espoir ni la confiance que Dieu lui pardonnerait, quoique Dieu eût ardemment désiré lui pardonner. Donc, avant leur confession, les enfants doivent faire un acte d'espérance, et dire par exemple : « Mon doux Jésus, j'espère en vous. Je crois, je suis sûr que vous voulez me pardonner mes péchés; parce que vous êtes mort pour me mériter le pardon. »

Paroles de Jésus au pécheur. — « Je suis ton Créateur, dit Jésus au pécheur ; tu es ma propriété, et je ne prendrais pas soin de mon bien ! Je suis mort sur la croix pour te sauver, et maintenant que je puis te sauver, crois-tu que je refuse de le faire ? — Je suis ton frère ; comment ne ferais-je pas tout au monde pour le bien de mon frère ? Si tu doutes de mon amour pour toi, c'est que tu ne me connais pas suffisamment. Ne me suis-je pas laissé flageller et percer d'épines et de clous, parce que je t'aimais ? M'a-t-on jamais vu mépriser celui qui m'invoquait ? M'a-t-on jamais vu détourner la face de celui qui me cherchait ? Tu oublies que je cherche même ceux qui ne me cherchent pas. Non, pauvre pécheur, ne désespère pas de ton pardon. Je suis le meilleur ami que tu aies au monde. Tu as contracté une grande dette envers Dieu par tes péchés, mais j'ai promis de la payer. Aie confiance en moi, et tes péchés te seront pardonnés. »

CHAPITRE VI.

L'ABSOLUTION.

Jésus dit à ses disciples : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.* Ayant dit ces mots, il souffla sur eux et leur dit : *Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez.*[1] — Les prêtres de la sainte Eglise de Dieu peuvent donc remettre les péchés. Voici les paroles de l'absolution qui effacent les péchés, et que le prêtre prononce dans le sacrement de Pénitence : « *Par l'autorité de Jésus-Christ, je vous absous de vos péchés, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.* »

Une nouvelle création. — « *Si quelqu'un est en Jésus-Christ, il est une nouvelle créature ; les choses anciennes ont passé, voici que tout est devenu nouveau.*[2] » — Dans la confession, il se fait une nouvelle création, comme la création du ciel et de la terre, mais plus merveilleuse encore. Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et toute nue. Des ténèbres couvraient la face de l'abîme.[3] C'étaient des ténèbres comme il n'y en a plus. Pas un seul rayon de lumière dans tout l'univers. C'étaient comme des ténèbres solides, des ténèbres de mort. Il n'y avait d'autre bruit que celui du roulement des eaux et des mugissements du vent. — La terre aride, ténébreuse,

(1) Jo. XX. (2) II Cor. V, 17. (3) Gen. I.

dévastée, voilà l'image d'une âme souillée par le péché mortel. Cette âme est déserte, abandonnée comme l'était alors la terre. Elle est vide de Dieu. Oh! quel vide profond il y a dans l'âme où Dieu n'habite pas! A la place de Dieu, il n'y a dans cette âme que ténèbres. Ce ne sont pas des ténèbres semblables à celles d'un gouffre profond, ou aux ténèbres qui environnent le cadavre enseveli dans le tombeau. Ce sont les ténèbres de l'enfer. Mais écoutez : vous entendrez dans cette âme le bruit effroyable des tentations qui se précipitent sur elle comme autant de torrents impétueux. Vous entendrez les cris sauvages de l'orgueil, de la colère et de toutes les convoitises.

L'Esprit de Dieu était porté sur les eaux ténébreuses au moment de la création. — Le pécheur va se confesser : la grâce de l'Esprit-Saint se répand et agit dans son âme; la foi et l'espérance du pardon sont éveillées en lui; il commence à aimer Dieu et à haïr ses péchés.

Lorsque l'Esprit de Dieu planait sur les eaux, Dieu dit : *Que la lumière soit,* et la lumière brilla dans les ténèbres; elle éclaira les cieux et la terre. — Le prêtre prononce les paroles de l'absolution : la lumière de Dieu paraît à l'instant dans cette âme; elle y brille comme autour du trône de Dieu dans le ciel.

Lorsque Dieu eut créé la lumière, il orna la terre de fleurs de toute espèce, de toutes formes et de toutes couleurs, et il l'enrichit de toutes sortes de fruits. Mais les fleurs se fanent, les fruits se gâtent sur les arbres à la fin de l'automne. — Dans la confession, Dieu crée dans l'âme des fleurs de vertus qui ne se faneront jamais, et des fruits de bonnes œuvres qui ne tomberont pas, mais qui accompagneront l'âme dans le ciel. Ainsi par la confession l'âme devient semblable à un paradis, dans lequel Dieu trouve ses délices.

La vieille racine d'un arbre ou *les démons expulsés.* — Un voyageur frappa de son bâton la racine vermoulue d'un vieil arbre qu'il avait rencontré sur son chemin. Aussitôt il en sortit des centaines, des milliers d'horribles insectes noirs. Qu'est-ce qui mit ces insectes en fuite? — Ce fut le petit bruit que fit le bâton en frappant l'écorce qui les recouvrait : ils en furent effrayés et s'enfuirent. — Le pécheur commence sa confession. Les démons séjournent encore dans son âme, comme ces insectes dans la vieille racine. Ces êtres hideux y trouvent leur pâture, comme les vers dans les chairs corrompues d'un cadavre. Ils s'attachent à l'âme comme des sangsues, lui suçant la vie en quelque sorte. Mais que vois-je? Les démons sont saisis de crainte et de tremblement. — Ah! les paroles de l'absolution vont bientôt être prononcées. Voici qu'elles retentissent dans l'âme. Le retentissement de ces paroles est plus terrible aux démons que dix mille coups de tonnerre. A l'instant ils se précipitent hors de l'âme, et ils ne s'arrêtent point qu'ils ne soient ensevelis au fond

de l'enfer, voulant ainsi se dérober au bruit de ces paroles pour eux si épouvantables!

Les chaînes du péché rompues. — Le pécheur n'a pas encore reçu l'absolution. Son âme est encore enchaînée dans les liens du péché mortel. Les chaînes du péché sont épaisses, lourdes et retentissantes. Elles sont solides comme les portes de l'enfer. Elles pénètrent jusque dans la partie la plus intime de l'âme. La corruption et la pourriture ont passé de l'âme dans les anneaux de ces chaînes. L'âme et ces chaînes sont en quelque sorte une même chose. Qui donc pourrait les rompre? Il n'y a ni homme ni esprit, ni démon ni ange qui en soit capable. Tous les hommes, tous les anges et tous les démons ensemble seraient impuissants briser le moindre anneau de ces chaînes. Pauvre âme! Il y a au ciel un Dieu *qui entend les gémissements de ceux qui sont dans les fers*;[1] il y a un Dieu qui peut rompre ces liens, qui veut les briser, si tu le veux toi-même; et puisque tu es venue te confesser, Dieu les brisera. Mais attends un instant. Le prêtre prononce les paroles de l'absolution. Ces paroles ne peuvent rien par elles-mêmes; mais il y a en elles la force infinie et le pouvoir tout-puissant du sang de Jésus. Encore un instant! Les paroles de l'absolution ont frappé comme la foudre les chaînes du pécheur; elles les ont rompues et mises en pièces comme si c'eût été un fil. Le pécheur en est délivré! — *De sa main puissante et de son bras élevé,* le Seigneur a brisé les barreaux.[2]

La résurrection. — *L'heure vient et elle est venue, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront, vivront.*[3] — Lazare était mort et son cadavre était depuis quatre jours dans le tombeau. Jésus vint, se tint debout devant le tombeau et cria à haute voix : *Lazare, sors du tombeau.* — La voix de Jésus retentit aux oreilles de ce corps froid et raide de la raideur de la mort! A l'instant le mort sortit du tombeau! — Voyons ce qui se passe au sujet de l'âme ensevelie dans le tombeau du péché mortel. Les paroles de l'absolution n'ont pas encore été prononcées sur cette âme; elle est encore froide et raide dans son sépulcre. Mais la vie n'est pas loin. Le prêtre a commencé la formule de l'absolution; déjà la lumière de la vie luit sur ce cadavre d'âme; mais comment? Ce n'est encore pour ainsi dire que la lueur d'une chandelle sur le pâle visage d'un cadavre. Le prêtre commence les paroles de l'absolution au nom et par l'autorité du Fils de Dieu; cependant cette âme reste encore froide et sans vie. Les paroles de l'absolution se continuent; il n'y a point encore signe de vie dans l'âme. Les anges descendent du ciel et viennent en foule se ranger autour de cette âme encore morte, pour contempler le grand, l'admirable prodige qui va s'opérer : la résurrection d'une âme, son passage de la mort à la

(1) Psaum. CI, 21. (2) Ps. CXXXV. (3) Jo. V.

vie! Ainsi les hommes afflueraient-ils autour d'un tombeau, si un cadavre devait en sortir vivant. Les paroles de l'absolution sont presque terminées. Le prêtre a dit : « *Par l'autorité de Jésus-Christ, je vous absous* (il ne manque plus qu'un mot; il va être prononcé) *de vos péchés.* » C'en est fait! En un moment, en un clin d'œil, l'âme revient à la vie. Le souffle vivifiant a été répandu en elle, et maintenant c'est une âme vivante! Oui, les anges du ciel sont en admiration devant ce spectacle. Ils savent que pour ressusciter un corps, il n'en coûte rien à Dieu; mais ils n'ignorent pas que la résurrection d'une âme lui a coûté trente-trois années de travaux et de souffrances.

Dieu dans l'âme. — Pendant la confession d'un pécheur, que se passe-t-il dans le ciel? Là il y a une joie spéciale chaque fois qu'un pécheur fait pénitence? — Dieu, du haut du ciel, regarde le pécheur agenouillé et faisant l'aveu de ses fautes. Et maintenant prêtez l'oreille car Dieu parle à ses anges. « Anges chéris, leur dit le Seigneur, j'ai une heureuse nouvelle à vous annoncer : un nouveau nom va être inscrit dans le ciel aujourd'hui. Voyez ce pauvre pécheur à genou dans l'église faisant sa confession. Le moment de l'absolution est proche. Mon intention est d'aller moi-même habiter dans son âme. Je veux que vous fassiez de cette âme une demeure convenable à la Majesté divine. Vous la revêtirez d'une robe éclatante de blancheur, c'est-à-dire de la grâce et de la justice des saints.[1] Oui, allez; portez à cette âme les vêtements les plus magnifiques. » — Aussitôt les anges descendent sur la terre, apportant à cette âme fortunée les ornements de la *grâce divine.* Ce vêtement est plus blanc que la neige, plus brillant que le soleil, plus riche que l'or et l'argent ou les pierres précieuses. Déjà le prêtre a commencé les paroles de l'absolution, les anges attendent en silence. La formule de l'absolution n'est pas plutôt terminée que les esprits célestes revêtent cette âme de la robe magnifique de la divine grâce.

Oh! que cette âme est belle alors! Salomon dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme elle. *La gloire et les richesses sont dans sa maison.*[2] Maintenant ce sont les trois personnes divines elles-mêmes qui viennent du ciel résider en elle : *Nous viendrons en lui, et nous établirons en lui notre demeure.*[3] Lorsque Dieu passe auprès du soleil, si le soleil ne s'arrête pas pour l'admirer, c'est qu'il ignore que c'est son Créateur qui passe. Lorsqu'il arrive près de la terre, si les arbres ne s'inclinent pas jusqu'en bas, c'est qu'ils ne savent pas que la Majesté divine est là. Et maintenant la gloire de Dieu est dans cette âme; *Dieu est au milieu d'elle.*[4] Lorsque le Seigneur descendit sur le mont Sinaï, il fut défendu aux Juifs de s'approcher de la montagne.

(1) Apoc. XIX.
(2) Ps. CXI, 3.
(3) Jo. XIV, 23.
(4) XLV, 6.

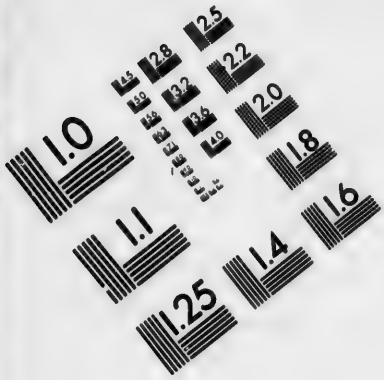
sous peine d'être frappés de mort : les Juifs ne pouvaient venir si près de leur Dieu. Et maintenant ce même Dieu est dans cette âme ! La première parole qu'il prononce en y entrant est celle-ci : « *Voilà ma fille bien-aimée,* » et il lui donne le baiser de paix.

Mais Dieu n'est pas venu du ciel les mains vides. Il a apporté avec lui les présents les plus beaux et les plus précieux, des présents tels que l'œil de l'homme n'a rien vu, ni son oreille rien entendu de semblable. Voyez : les vertus de Dieu et les s dons du Saint-Esprit brillent dans cette âme comme les étoiles au firmament. — Dieu parle encore : « Mon enfant, dit-il, aie courage et confiance; tes péchés te sont pardonnés par l'absolution. Tu peux remercier Jésus de cette grande grâce, parce qu'il te l'a méritée par l'effusion de son sang précieux. Il y avait contre toi un décret qui te condamnait à l'enfer; mais ce décret vient d'être déchiré. Et maintenant, outre les dons que tu as reçus, je t'en confère encore un autre en vertu de l'absolution : je te donne la *grâce sacramentelle*, c'est-à-dire que je te fais une promesse solennelle, *promesse dont je me souviendrai toujours,*[1] que, si jamais tu es tentée de retomber dans le péché et que tu recourres à moi par la prière, je t'exaucerai, et la grâce du sacrement de Pénitence te préservera du péché. Ainsi es-tu *ceinte de force de telle sorte que tes voies puissent être exemptes de reproche.*[2] Et maintenant te voilà devenue héritière du royaume céleste. *Sois-moi fidèle jusqu'à la mort, et tu recevras la couronne de vie.* »

Les anges. — *L'ange du Seigneur environnera ceux qui le craignent, et il les délivrera.*[3] — Maintenant Dieu parle aux anges qui se trouvent auprès de cette âme dans la joie et l'admiration. « Anges chéris, leur dit-il, je vous charge de cette âme; à chacun de vous je confie une épée flamboyante, comme j'ai fait à l'ange du paradis terrestre. Gardez cette âme et protégez-la contre les mauvais esprits; car ils vont chercher à lui ravir de nouveau la vie céleste qu'elle vient de recevoir. »

A l'ange gardien de cette âme Dieu tient ce langage : « Saint ange, réjouis-toi, parce que cette âme qui t'est confiée était morte, et elle est ressuscitée. Nourris-la chaque jour de saintes pensées et de lumières célestes. Jusqu'ici ses œuvres ont été des œuvres mortes, mais maintenant elle sera comme *un arbre planté le long des eaux, et portera ses fruits en son temps.*[4] — Désormais chacune de ses œuvres sera une œuvre vivante. Prends donc en main le *livre de vie*. Accompagnez mon enfant dans toutes ses voies. Tout ce qu'il fera en pensée, en parole et en action, écris-le sur les pages du *livre de vie*. Lorsque les jours si courts de sa vie terrestre seront écoulés, lorsque, après sa mort, il

(1) Ps. CX.
(2) Ps. XVII.
(3) Ps. XXXIII, 8.
(4) Ps. I.



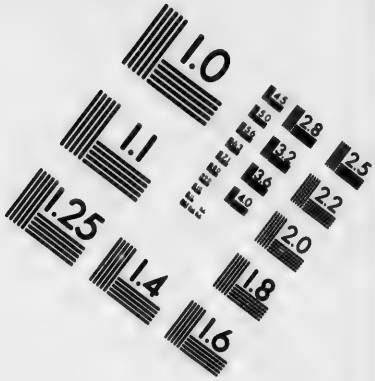
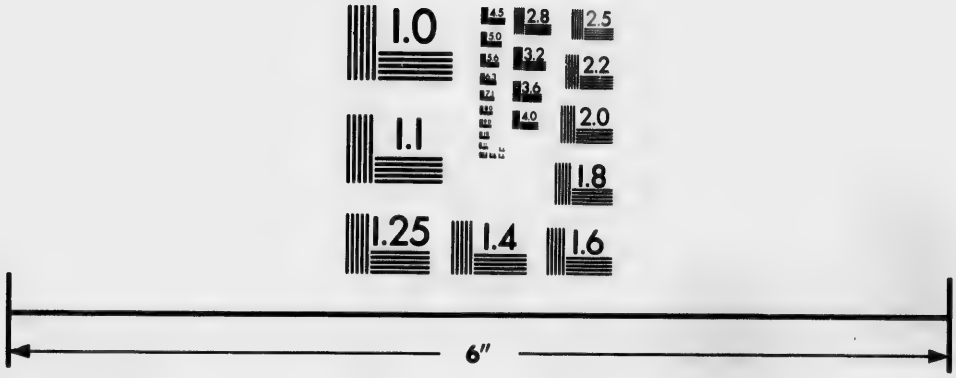


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
4.0
2.0
1.8
1.1
1.0

comparaîtra devant moi pour être jugé, je lui donnerai dans le ciel une récompense magnifique pour chacune des pensées, chacune des paroles et chacune des actions que je trouverai écrite dans ce livre. »

Il y a dans le ciel une grande joie à cause de la conversion de cette âme. Cette joie se répand de toutes parts dans le séjour des élus; elle est immense comme le ciel lui-même. Des légions innombrables d'anges se réjouissent de ce que cette âme qui était morte est maintenant pleine de vie. Ils la considèrent avec admiration : « *Qui est celle-ci*, disent-ils, *qui s'élève comme l'aurore, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée?*[1] » Lorsque nous voyons un enfant sortir du confessionnal, hélas! que nous pensons peu aux merveilles qui viennent de s'opérer dans son âme!

CHAPITRE VII.

LA SATISFACTION OU LA PÉNITENCE.*

Si un enfant a mal agi, mérite-t-il d'être puni?
Oui.
Si un enfant est puni pour avoir mal agi, est-il probable qu'il recommencera?
Non.
Après la confession, le prêtre vous donne-t-il quelques prières à dire, ou quelques bonnes œuvres à faire, en expiation de vos péchés?
Oui.
Comment appelle-t-on cela?
Une *pénitence*.
Pourquoi le prêtre vous donne-t-il une pénitence pour vos péchés?
Pour m'apprendre à ne plus pécher à l'avenir?
Le péché est-il une injure faite à Dieu?
Oui.
Devons-nous satisfaire à Dieu pour l'injure que nous lui avons faite en péchant?
Oui.

(1) Cant.

(*) S. Alphons. Homo Apost. Tract. ult. n. 38. Pœnitentia pueris levis sit quantum fieri potest, et curandum quod illa ab ipsis quantocius impleatur, alioquin aut eam obliviscentur aut omittent.

Comment pouvons-nous satisfaire à la justice de Dieu ?

En faisant pénitence.

Qu'est-ce que la *satisfaction?*

C'est l'accomplissement de la pénitence imposée par le prêtre en confession.

Si vous avez fait tort à quelqu'un dans ses biens ou dans sa réputation, êtes-vous obligé de réparer le dommage causé ?

Oui.

Le monastère de la pénitence. — A l'occasion de son voyage en Egypte, saint Jean Climaque visita un monastère au sujet duquel il s'exprime en ces termes : « Je vis là ce que l'œil du paresseux n'a jamais vu, ce que l'oreille de l'oisif n'a jamais entendu, ce que le cœur d'un lâche n'a jamais imaginé. Les moines de ce monastère jeûnaient continuellement au pain et à l'eau pour l'expiation de leurs péchés. Certains d'entr'eux se tenaient debout durant toute la nuit en plein air. Lorsque le sommeil venait les tenter, ils y résistaient en se reprochant leur lâcheté. Il y en avait qui levaient les yeux au ciel et conjuraient Dieu d'une voix lamentable d'avoir pitié d'eux. D'autres restaient les mains liées derrière le dos comme de grands criminels, n'osant pas lever les yeux au ciel et gardant un silence absolu. D'autres couverts de sac et de cendre inclinaient leurs têtes jusqu'aux genoux ou même frappaient la terre de leur front. Vous en eussiez vu qui se frappaient la poitrine en pensant aux jours heureux qui avaient précédé leurs péchés, ou qui arrosaient la terre de leurs larmes. Plusieurs criaient à haute voix qu'ils étaient indignes de pardon ; mais qu'ils conjuraient le Seigneur de les punir en ce monde et de leur épargner les tourments éternels de l'autre vie. Ils se montraient si humiliés et si accablés sous le poids de leurs péchés, que les pierres mêmes auraient eu pitié d'eux. Parmi eux, aucune trace de folle joie, de vaine gloire, d'orgueil, de sollicitude pour ce qu'ils auraient à manger ou à boire. Le désir même de ces choses ne se trouvait plus dans leur cœur. Ils n'avaient d'autres pensées que celles de leurs péchés et de la mort. — Dieu nous pardonnera-t-il? a-t-il entendu nos prières? — Qu'en sera-t-il de nous au dernier moment de notre vie? Les portes du ciel s'ouvriront-elles pour nous? Telles étaient les questions qu'ils se posaient continuellement.

» L'un d'eux touchait-il à ses derniers moments? Rien de plus émouvant que ce qui se passait alors. Ces saints pénitents se réunissaient autour de leur compagnon mourant, et lui disaient d'un ton triste et compatissant : « O cher frère, cher compagnon de nos travaux et de nos pénitences, comment vous trouvez-vous en ce moment? Quelles sont vos pensées? Avez-vous une ferme espérance de votre salut? Entendez-vous dans votre âme une voix qui vous dit que vos péchés vous sont pardonnés? — Ou bien entendez-vous retentir cette parole terrible : Les méchants

seront punis dans l'enfer? — Dites-nous sincèrement comment vous vous trouvez, afin que nous sachions quel sort nous attend lorsque viendra le moment de notre mort; car pour vous le temps de la pénitence est fini. » A ces questions, il y en avait qui répondaient en remerciant Dieu de ses grandes miséricordes; d'autres, effrayés à la vue du redoutable jugement qui les attendait, se montraient plus que jamais contrits et repentants de leurs péchés.

» Pour moi, dit saint Jean Climaque, après avoir vu et entendu toutes ces choses, j'ai failli tomber dans le désespoir; car je me rappelais combien peu j'avais fait pénitence. Je restai là un mois; puis je quittai le monastère, sentant que j'étais indigne de la compagnie de ces saints pénitents. »

Les enfants peuvent apprendre, par cette histoire, combien le péché est détestable. Ils peuvent aussi apprendre avec quel soin ils doivent accomplir la pénitence que leur impose le confesseur.

FIN DU LIVRE DOUZIÈME.

LIVRE XIII.

La sainte Communion.

CHAPITRE I.

LE GRAND DON DE DIEU.

Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique.[1]

Le grand don de Dieu. — Une mère donne du pain à son petit enfant. Ce pain appartient dès lors à l'enfant; il peut en faire tout ce qu'il lui plaît : il peut le manger, le garder dans un meuble, ou le donner à qui bon lui semble. Personne n'a le droit de prendre le pain à cet enfant, parce qu'il lui a été *donné* et que c'est son bien. Maintenant vous allez voir ce que signifie ce mot *don de Dieu.*

Depuis longtemps Dieu avait dit qu'il *donnerait* aux hommes quelque chose d'admirable. Quel don Dieu voulait-il nous faire? Etaient-ce les plus belles fleurs ou les fruits les plus riches de la terre? — Non; c'était beaucoup mieux que des fruits et des fleurs. — Etait-ce le ciel que Dieu voulait nous donner? — Non; c'était mille fois mieux que le ciel même. — Ecoutez ce que c'était. Dieu voulait dire qu'*il se donnerait lui-même* aux hommes. Comment cela était-il possible? Comment Dieu, dont la grandeur n'a pas de bornes, pouvait-il se donner à l'homme qui est si petit, et même à un enfant? Si Dieu se donnait aux hommes, ils obtiendraient de lui tout ce qu'ils voudraient ; de même que si l'on nous donnait une mine d'or, nous pourrions en retirer autant d'or que nous voudrions. Personne ne pouvait s'imaginer comment Dieu se donnerait aux hommes; car il avait gardé son secret sur ce point. Pendant quatre mille ans il garda ce secret; pendant quatre mille ans *il ne se donna* pas aux hommes. Des millions et des millions d'hommes étaient morts, avant que Dieu se donnât au monde. Vous me demandez pourquoi Dieu attendit

(1) Jo. III.

si longtemps avant de se donner aux hommes? Ce fut afin qu'ils comprissent mieux la valeur de ce grand don. Lorsque vous avez dû attendre longtemps une chose dont vous aviez grand besoin, vous en faites plus de cas que si vous l'aviez obtenue dès le premier moment. Et si, étant privé de cette chose, vous vous étiez vu pauvre, misérable et malheureux, vous l'estimeriez encore davantage, quand elle vous serait *donnée*. Les hommes qui vivaient avant que Dieu se donnât à eux, étaient assurément très-pauvres, très-misérables et malheureux; ils étaient ignorants et presque tous criminels. Si vous, vous n'êtes pas comme eux, c'est parce que maintenant Dieu s'est donné aux hommes.

I. *Dieu descend du ciel.* — Quatre mille ans après la création, Dieu le Fils, la seconde personne de la sainte Trinité, descendit du ciel. Il naquit de la bienheureuse Vierge Marie. Il fut appelé du saint nom de Jésus. D'abord petit enfant, il grandit et ayant atteint l'âge de trente ans environ, il commença à faire des choses merveilleuses. Il guérissait les malades, rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la vie aux morts. Le peuple venait en foule entendre ses paroles et admirer ses œuvres; il opérait des œuvres qui ne sont en la puissance que de Dieu seul.

Un jour Jésus venait d'accomplir un prodige étonnant. Avec cinq pains et deux poissons il avait nourri quatre mille hommes, et tous en avaient mangé autant qu'ils avaient voulu.

II. *Dieu promet de se donner lui-même aux hommes et leur dit comment il se donnera.* — Les Juifs, après avoir mangé le pain que Jésus leur avait donné si merveilleusement, suivirent le Sauveur. Alors il leur dit : « Vous me suivez, parce que vous avez mangé le pain que je vous ai donné, et que vous en avez été rassasiés. Mais je vous donnerai un autre pain beaucoup meilleur, meilleur même que la manne que Moïse donna à vos pères dans le désert. Vos pères ont mangé ce pain et cependant ils sont morts; mais si quelqu'un mange de ce pain que je vous donnerai, il ne mourra point. Et maintenant je vais vous dire quel est ce pain que je vais vous donner : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.*[1] — C'est ainsi que Dieu découvrit enfin aux hommes le grand secret qu'il avait gardé pendant quatre mille ans. Il leur notifia comment il se donnerait à eux : — en leur donnant sa propre chair pour être leur nourriture.

Quand les paroles de Jésus eurent frappé leurs oreilles, quand ils eurent appris le prodige qu'il se proposait d'accomplir pour eux, que pensez-vous que firent les Juifs? Vous croyez peut-être qu'ils tombèrent tous à genoux aux pieds du Fils de Dieu pour lui dire : « O Jésus, nous avons foi en votre promesse, parce que vous avez les paroles de la vie éternelle; nous croyons que

(1) Jo. VI.

vous nous donnerez votre chair à manger et votre sang à boire; nous vous louons et vous remercions d'un don si précieux. » — Mais non; un grand nombre d'entr'eux n'agirent pas ainsi. Au lieu de remercier le bon Sauveur, ils se mirent à discuter entre eux au sujet de ces paroles, absolument comme font encore aujourd'hui certains hommes qui ne sont pas catholiques. « Comment, se disaient-ils, pourrait-il nous donner sa chair à manger? Nous ne le croyons pas. » — Mais afin que le peuple n'eût aucun doute à ce sujet, Jésus reprit : « *En vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous; car ma chair est vraiment nourriture, et mon sang est véritablement breuvage.*[1] »

Après cela, grand nombre des disciples de Jésus l'abandonnèrent, car ils ne voulurent pas le croire. — Pauvres créatures! — Mais les apôtres crurent Jésus et lui dirent : « O Jésus, vous avez les paroles de la vie éternelle; nous croyons ce que vous dites, nous croyons que vous nous donnerez votre chair à manger et votre sang à boire. »

III. *Jésus tient sa promesse et se donne aux hommes dans la dernière cène.* — Les apôtres n'oublièrent point la promesse que Jésus leur avait faite de leur donner sa chair et son sang en nourriture. Mais il fut longtemps encore sans l'accomplir. Il y a à Jérusalem une colline appelée Mont Sion. Sur cette colline, près du tombeau de David, on avait bâti une maison avec une grande salle à manger. Si vous aviez été dans cette salle la veille de la mort de Jésus, vous auriez vu ce bon Sauveur assis à table avec ses douze apôtres. Quel spectacle! Le Créateur prenant place au milieu de ses créatures, et prêt à accomplir la merveille la plus grande qui ait été opérée et qui sera jamais opérée! Il va nous faire le *don de lui-même*, le don de son très-saint corps et de son précieux sang pour nous servir de nourriture. C'est déjà beaucoup que Jésus nous ait donné le ciel et la terre, qu'il nous ait donné ses anges pour protecteurs. Il semble que ce soit trop de bonté et de tendresse de sa part de se donner lui-même à nous en nourriture, et de s'assimiler ainsi au pain que nous mangeons dans nos repas. Mais non; Jésus ne croit point en trop faire pour nous.

Maintenant voyons l'accomplissement de cette merveille.

Rappelez-vous comment s'opéra la création. Dieu dit : « Que la lumière soit, — et la lumière fut créée; » car lorsque Dieu parle, sa parole opère ce qu'elle dit et la chose est faite à l'instant. Or renouvelez ici toute votre attention. Jésus va prononcer la parole qui changera le pain et le vin en son corps et en son sang. Sur la table du Cénacle, il y a du pain et du vin. D'abord, Jésus prend le pain dans ses mains saintes et vénérables; puis levant

(1) Jo. VI, 54.

les yeux au ciel, il dit ces paroles solennelles : « *Ceci est mon corps.* » Plus vite que l'éclair, le pain est changé en son corps. — Et tous les apôtres reçoivent en nourriture la chair sacrée de Jésus. — De la même manière, Notre-Seigneur prend la coupe de vin dans ses mains divines et dit : « *Ceci est mon sang ;* » et obéissant à celui auquel les vents et la mer obéissent, à l'instant même le vin est changé au sang du Sauveur. — Et tous les apôtres boivent le très-précieux sang de Jésus-Christ. — Une éternité s'était écoulée, et la chair très-sainte et le sang très-précieux d'un Dieu n'avaient jamais été donnés à aucune créature. Les apôtres furent les premiers à qui le Seigneur daigna accorder cette faveur incomparable.

IV. *La promesse de Jésus ne passera jamais.* — Dans sa bonté Jésus voulut que dès lors tous ses enfants se nourrissent librement de sa chair et de son sang. Par amour pour eux et pour leur sanctification, il voulut que son corps et son sang fussent multipliés par toute la terre, à l'égal, en quelque sorte des fleurs des champs. Sachant bien en outre qu'au bout de quarante jours il allait monter au ciel, que par conséquent il ne serait plus sur la terre pour nous distribuer sa chair et son sang, Notre-Seigneur voulut laisser quelqu'un ici-bas pour le faire à sa place. Il dit donc à ses apôtres et aux prêtres : « Je vous donne le pouvoir de faire ce que je viens de faire : de changer le pain et le vin en ma chair et en mon sang, et de les distribuer à mon peuple. » La parole de Jésus ne passera pas. Le soleil brillera sur la terre jusqu'au dernier jour du monde ; de même le corps et le sang de Jésus-Christ seront distribués aux hommes par les prêtres, pour illuminer et embraser leurs âmes jusqu'à la fin des siècles.

Où sont le corps et le sang de Jésus ? — Lorsque le prêtre s'approche de ceux qui vont recevoir la sainte Communion, vous le voyez tenir en main quelque chose qui paraît être du pain blanc. Est-ce du pain ? — Non, ce n'est pas du pain. C'est la plus sainte de toutes les choses saintes qu'il y ait au ciel et sur la terre. Nous le proclamons au nom du Dieu vivant, c'est le vrai corps de Jésus-Christ qui a été cloué à la croix, et qui est assis à la droite de Dieu le Père dans le ciel. Sachez donc que sous les apparences du pain il y a le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ.

CHAPITRE II.

DANS LA SAINTE COMMUNION NOUS RECEVONS LE CORPS DE JÉSUS-CHRIST.

Zachée. — Au pied des montagnes qui sont à l'est de Jérusalem est bâtie la ville de Jéricho. Près de cette ville se trouve une belle fontaine; autrefois l'eau en était amère, mais le prophète Elisée la rendit excellente. — Un jour Jésus se rendait à Jéricho avec ses disciples. Il y avait dans cette ville un homme riche appelé Zachée, chef des percepteurs d'impôts. Zachée avait entendu parler de Jésus et désirait beaucoup le voir. Comme il était de petite taille, il lui eût été difficile en demeurant dans la foule de contempler Jésus à son aise; c'est pourquoi il eut l'idée de grimper sur un sycomore planté sur le bord du chemin par où devait passer Jésus. Dès que le Sauveur fut arrivé à cet endroit, il leva les yeux vers Zachée et lui dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre; car c'est chez vous que je veux loger aujourd'hui. » — Zachée, obéissant à la voix de Jésus, descendit à l'instant et courut aussitôt chez lui pour se préparer à recevoir le Sauveur. Sa joie fut grande lorsqu'il reçut son Dieu. De même le Sauveur se plaît quelquefois à répandre une grande joie dans le cœur d'un enfant qui le reçoit dans la communion.

Les habitants de Jéricho ayant vu Jésus entrer dans la maison de Zachée, murmurèrent en disant que Zachée avait perçu des impôts injustement, et qu'il était un grand pécheur. Mais à peine eut-il appris que le peuple blâmait le Sauveur à cause de lui, que Zachée se mit à dire à Jésus : « Seigneur, je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un, je veux lui rendre quatre fois autant. » Ceux qui reçoivent Jésus à la sainte Table peuvent voir par ce trait combien on devient meilleur par une bonne communion.

Oh! quel bonheur pour Zachée de recevoir dans sa maison Jésus, le créateur du ciel et de la terre! Jésus était chez lui, vivant, respirant, voyant tout ce qui se trouvait dans sa demeure; bien plus, Jésus lui parlait. Zachée entendit de ses oreilles la voix de son Dieu qui lui parlait dans sa propre maison. — Que dit Jésus à Zachée? — « *Cette maison,* lui dit-il, *a reçu aujourd'hui le salut.* » — Lorsque vous communiez, Jésus le Dieu vivant, est vraiment et réellement présent dans votre âme aussi bien qu'il le fut dans la maison de Zachée. Il est dans votre âme vivant, respirant, voyant tout ce qui s'y trouve : votre

mémoire, votre volonté et votre entendement, voyant aussi toutes vos pensées et tous vos désirs. Jésus vous parle dans votre âme; que vous dit-il? — Il vous adresse les mêmes paroles qu'à Zachée : « Cette demeure a reçu aujourd'hui le salut. »

Vous recevez donc vraiment Jésus dans la sainte communion. Mais qui est Jésus? — Jésus, nous dit saint Paul, est « *le Fils de Dieu, celui que Dieu a établi héritier en toutes choses, celui par qui il a fait même les siècles, celui qui, étant la splendeur de sa gloire et l'empreinte de sa substance, et soutenant toutes choses par sa puissance, après avoir opéré la purification des péchés, est assis au plus haut des cieux à la droite de la souveraine majesté.*[1] »

Les prodiges opérés par le corps de Jésus. — La femme guérie. — Avez-vous jamais pensé aux merveilles opérées par le corps de Jésus pendant sa vie mortelle ici-bas? Il guérissait les malades, il donnait la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds. Le corps de Jésus touchait les morts, et ils étaient rendus à la vie. *Une vertu sortait de lui et guérissait tous les malades.*[2] Un jour qu'il était en route avec ses disciples, une grande foule le suivait. Au milieu de la foule il y avait une femme qui souffrait d'un terrible mal : depuis douze ans, elle était affligée d'une perte de sang. Elle avait dépensé tout son argent auprès des médecins pour être guérie. Les médecins avaient employé tous les remèdes imaginables; mais ils n'avaient réussi qu'à augmenter ses souffrances et qu'à aggraver son mal. Cette femme avait entendu parler de la bonté de Jésus pour les malades, et du pouvoir qu'il avait de les guérir. Elle se dit donc en elle-même : « Si je pouvais seulement m'approcher de lui, et toucher le bord de son vêtement, je suis sûre que je serais guérie. » — Oh! si les hommes pensaient à aller à Jésus comme cette femme, lorsqu'ils veulent être guéri de leurs maux soit corporels, soit spirituels!

Elle se fraya donc un chemin à travers la foule, et se trouva tout près de Jésus. Ayant avancé la main, elle toucha le bord du vêtement du Sauveur, à l'instant même elle fut guérie de sa perte de sang. Alors Jésus se retournant lui dit avec douceur : « Ma fille, prenez courage; votre foi vous a guérie. » — Cette femme ne toucha pas réellement le corps de Jésus-Christ, comme vous faites dans la sainte communion. Elle toucha seulement sa robe, et à l'instant même elle fut guérie. Dans la sainte communion, vous touchez non pas le vêtement, mais le corps même de Jésus. Vous touchez ce corps qui remplit tout le ciel de son éclat. Oh! moment solennel que celui où la chair du Dieu vivant est déposée sur votre langue! Qu'un coup de foudre retentisse et atteigne votre corps, il vous frappe de mort instantanément. Qu'arrivera-t-il donc, lorsque, dans la communion, vous êtes touché

(1) Hebr. I, 2-3. (2) Luc. VI, 19.

non par la foudre, mais par celui qui a fait la foudre? Pourquoi vous touche-t-il? Est-ce pour vous frapper de mort? — Non; c'est pour vous remplir de grâces et de bénédictions plus nombreuses que les gouttes d'eau qui remplissent le vaste Océan.

Le tombeau du prophète. — Ecoutez un trait que nous lisons au IVe Livre des Rois.[1] — Quelques hommes portaient un mort à travers le désert. Effrayés tout à coup en apercevant des voleurs, ces hommes voulurent prendre la fuite. Comme ils étaient arrivés près du tombeau du prophète Elisée, dans leur précipitation, ils jetèrent leur mort dans ce tombeau. A peine le cadavre eut-il touché les cendres du prophète, qu'il se remua et se tint droit sur ses pieds : il était ressuscité. La vie sortit des ossements d'un mort, que sortira-t-il donc du corps vivant du Créateur, lorsque vous le toucherez dans la sainte communion?

Hélas! pourquoi les pauvres, les découragés, les malades, les affligés, les cœurs brisés, les orphelins, ne veulent-ils pas comprendre où se trouve le vrai bien? Ils désirent le remède à leurs maux; ils cherchent quelqu'un qui leur fasse du bien. Pourquoi s'éloignent-ils de Jésus? Pourquoi se tiennent-ils à distance de ce bon Sauveur? Le corps vivant de Jésus est-il, oui ou non, sur la terre pour qu'ils le touchent. Ils savent bien qu'il y est à cette fin. — Est-il vrai, oui ou non, qu'une vertu en sort pour guérir tous ceux qui le touchent? Ils savent bien que le contact de Jésus donne la force, et cependant ils ne veulent pas venir à Jésus pour devenir forts. L'infirme ne veut pas venir à lui pour être guéri! L'affligé ne veut pas venir à Jésus pour y puiser la joie. Le fatigué ne veut pas venir auprès de Jésus pour y trouver le repos. L'orphelin ne veut pas venir chercher en Jésus un protecteur et un père. — Venez, vous, mon enfant, venez à Jésus; car il aime le jeune âge. Vieillard, venez à Jésus; car le jour de votre jugement approche. Venez, vous qui avez le cœur triste et abattu, venez à Jésus. Ecoutez ce que Jésus vous dit : « *Venez à moi, ô vous tous qui êtes chargés et accablés de misères, et je vous soulagerai.*[2] »

Dans la sainte communion nous recevons encore autre chose que le corps de Jésus-Christ.

(1) IV Reg. XIII.

(2) Matth. XI, 28.

CHAPITRE III.

DANS LA SAINTE COMMUNION NOUS RECEVONS LE SANG PRÉCIEUX DE JÉSUS-CHRIST.

Le pélican. — Vous savez que les oiseaux donnent à manger à leurs petits. Ils leur cherchent des graines, des vers et d'autres aliments. Or il y a un oiseau qui se nomme pélican. Lorsque le pélican voit que ses petits ont faim, il ne se contente pas de leur donner des graines et des vers ; il ouvre sa poitrine avec son bec et en fait couler le sang pour que ses petits s'en nourrissent. Ou trouver un dévouement comparable à celui du pélican pour ses petits? — Sainte Gertrude vit Jésus sous la forme d'un pélican, déchirant sa poitrine et en faisant jaillir le sang pour nourrir ses petits. Emerveillée à ce spectacle, la sainte s'écria : « Mon Dieu, qu'est-ce que cela signifie? » — Jésus lui répondit : « Je veux te faire comprendre, ma fille, combien est ardent mon amour pour mes créatures : il me porte à donner mon sang pour les nourrir. » — O doux Jésus, secourez donc ces âmes que vous avez rachetées par votre sang précieux!

Comment nous recevons le précieux sang. — Prenez une seule petite goutte du sang divin de Jésus-Christ. Savez-vous la force, le pouvoir tout-puissant qu'il y a dans une goutte de ce sang précieux formé du sang très-pur de Marie? — Tous les feux de l'enfer allumés durant toute l'éternité ne pourront jamais effacer un seul péché mortel ; mais une seule goutte du sang de Jésus peut en un clin d'œil effacer tous les péchés mortels passés et futurs. Il y a plus de vertu dans une seule goutte de ce sang divin que dans tous les actes de vertu qui peuvent se produire au ciel et sur la terre.

Mais quand vous recevez la communion, ne recevez-vous donc qu'une goutte du précieux sang de Jésus? Non ; vous le recevez en entier et chacune des gouttes qui le composent. Par la communion, le sang de Jésus coule dans votre âme comme il a coulé sur le sol au moment où le Sauveur éprouva son agonie mortelle au jardin de Gethsémani. Il vous fortifie, il vous rend ferme dans vos luttes contre le démon ; il vous fortifiera surtout dans votre dernière agonie. Le sang que vous recevez est le même que celui qui découla à flots du corps de Jésus, lorsqu'il fut attaché à la colonne et flagellé. Il vous dispose à supporter avec patience les coups dont Dieu vous frappera dans sa miséricorde; *car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il flagelle tout enfant qu'il*

accueille.[1] — Le sang que vous recevez est le même que celui qui a inondé le visage de Jésus, lorsqu'il fut couronné d'épines. Il purifie les pensées et les imaginations de votre esprit. Le sang que vous recevez est le même que celui qui a rougi les rochers du calvaire, alors que les mains et les pieds de Jésus furent percés de clous. Il sanctifie les œuvres de vos mains, et fait marcher vos pieds avec agilité dans les voies de Dieu. Le sang que vous recevez dans la sainte communion est le même que celui qui a jallli du cœur sacré de Jésus, lorsqu'il fut ouvert par la lance. Il purifie le cœur de l'homme enclin au mal dès sa jeunesse.[2] O âme lavée dans le sang de Jésus au banquet sacré, que vous êtes pure et brillante! Vous êtes plus brillante que les étoiles qui scintillent au firmament.

Mais sachez que dans la sainte communion vous recevez quelque chose de plus précieux encore que le précieux sang de Jésus.

CHAPITRE IV.

DANS LA SAINTE COMMUNION NOUS RECEVONS L'AME DE JÉSUS-CHRIST.

Les limbes. — Dans l'âme de Jésus sont *renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science divines.*[3] — Dans la communion vous recevez l'âme de Jésus, et avec elle toute la sagesse et toutes les grâces de Dieu. Vous recevez l'âme de Jésus qui a été triste jusqu'à la mort dans le jardin des Olives. Sa sainte âme vous apprendra à dire dans la souffrance et dans la tristesse : « *Mon Dieu, que votre volonté soit faite.* » — Lorsque Jésus mourut, son âme laissa son corps cloué à la croix et descendit dans les limbes. Les limbes étaient une prison située dans les parties inférieures de la terre, où Dieu retenait les âmes des justes morts avant la venue de Jésus. Les habitants de ce séjour ténébreux et triste savaient que le Rédempteur devait y descendre un jour, leur en ouvrir la porte et les emmener avec lui dans le ciel. Parmi ces âmes prisonnières, il y en avait qui étaient là depuis des centaines et même des milliers d'années. Oh! que ce temps dut leur paraître long! Oh! comme elles devaient tenir les yeux fixés sur les portes de leur prison, dans l'espoir que Jésus allait les ouvrir! Sans cesse leurs regards étaient tournés de ce côté. Enfin un vendredi, vers trois heures après-midi, les

(1) Hebr. XII, 6. (2) Gen. III. (3) Col. II, 3.

barreaux de ces portes se rompirent avec fracas et furent jetés par terre; la prison s'ouvrit. Une lumière plus éclatante que mille soleils illumina les murailles des limbes. Aussitôt des légions d'esprits angéliques y entrèrent pleins de joie. Au milieu d'eux se trouvait cette même âme du Sauveur que vous recevez quand vous communiez. Les limbes dès lors ne furent plus une prison, mais un paradis. — Oh! si l'on savait combien est vif l'éclat de la lumière qui illumine nos âmes, lorsque l'âme de Jésus y entre par la sainte communion! Si l'on savait comment les barreaux, c'est-à-dire les chaînes des passions, des tentations et des mauvaises habitudes, sont brisés par la présence de Jésus-Christ! Quelle foule innombrable se presserait autour des autels, pour venir de toutes parts recevoir Jésus dans la sainte communion! — Cependant dans la communion nous recevons quelque chose de meilleur encore que l'âme de Jésus.

CHAPITRE V.

DANS LA SAINTE COMMUNION NOUS RECEVONS LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

L'enfant qui reçoit la divinité de Jésus-Christ. — Voyez cet enfant qui vient de communier, et qui est encore à genoux au pied de l'autel. Il a vécu peu d'années encore, et cependant l'éternité de Dieu est en lui. — Cet enfant est pauvre, petit, faible; mais il a en lui le pouvoir tout-puissant du Dieu qui a créé le monde. — Cet enfant a commis des fautes, et il a en lui la sainteté de Dieu, en présence de laquelle les anges tremblent! — Y a-t-il au ciel ou sur la terre un lieu plus saint que l'âme de cet enfant? Son âme est le ciel même!

Mais les prophètes vous diront bien mieux ce qu'il y a dans l'âme de cet enfant.

Ce qu'ont vu les prophètes. — Le prophète Isaïe vit le Seigneur, Dieu tout-puissant, assis sur un trône sublime. Une gloire incomparable remplissait tout son palais. Debout près du Seigneur, les premiers des anges, les séraphins se voilaient la face de leurs ailes, ne pouvant soutenir l'éclat de la gloire du Très-Haut, absolument comme nous nous voilons les yeux de nos mains devant l'éclat du soleil. Ravis d'admiration en présence de leur Dieu, ces esprits célestes chantaient : « *Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu des armées; toute la terre est remplie de sa gloire!* » — Eh bien! le même Seigneur, Dieu tout-puissant,

est dans l'âme de l'enfant qui a communié. Il est dans son âme, et aucun voile interposé pour la cacher devant la gloire du Très-Haut. Son âme resplendit au sein de cette gloire divine d'un plus vif éclat que le cristal le plus pur aux rayons du soleil. Les anges, à cette vue, s'écrient avec admiration : « *Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Dieu tout-puissant, dont la gloire remplit l'âme de ce petit enfant !* »

Le prophète Daniel vit dans le ciel un trône sur lequel siégeait l'*Ancien des jours*, Dieu lui-même. De ce trône jaillissait un torrent de feu. Les anges qui entouraient le Seigneur étaient innombrables. Il y en avait des milliers et des milliers qui le servaient, et dix mille fois cent mille qui se tenaient debout en sa présence. — Le trône de Dieu est aussi dans l'âme de l'enfant qui a communié. De ce trône jaillit un torrent de feu. Ce feu, c'est l'amour immense que Dieu porte à cet enfant. Le feu de l'amour divin se répand dans toute son âme ; elle remplit sa volonté, sa mémoire et son entendement, de sorte que cet heureux enfant est tout embrasé de l'amour de son Dieu !

CHAPITRE VI.

DANS LA COMMUNION NOUS RECEVONS JÉSUS SOUS LES APPARENCES DU PAIN ET DU VIN.

Un petit enfant pose cette question : Pourquoi Jésus-Christ ne se montre-t-il pas à nous, quand nous le recevons dans la sainte communion ? — Petit enfant, savez-vous ce que c'est que voir Dieu ? N'avez-vous jamais entendu ces paroles : *Aucun homme ne peut voir Dieu et vivre ?* — Le prophète vit un ange, et il s'évanouit. Si la vue d'un ange du ciel le fit tomber sans connaissance, qu'aurait-il éprouvé s'il avait vu Dieu lui-même ? — Saint Jean vit Jésus dans l'île de Pathmos, et il tomba comme mort à ses pieds. — Moïse conversa avec Dieu pendant quarante jours sur le mont Sinaï ; lorsqu'il descendit vers son peuple, la lumière de Dieu rayonnant encore sur son visage, le peuple n'osait le regarder ni lui parler, à tel point que Moïse dut mettre un voile sur sa face pour en cacher l'éclat et permettre au peuple de traiter avec lui. — Si les Israélites étaient effrayés en voyant l'éclat de la face d'un homme, quelle ne serait point notre frayeur en voyant l'éclat de la face de Jésus-Christ ? — Quelle bonté de la part de Jésus ! Il voile sa divine splendeur sous les apparences du pain pour que nous ne craignions point d'aller à lui.

Mais, dites-vous, pourquoi Jésus prend-il l'apparence du pain? Vous savez que le pain est notre nourriture. Jésus a voulu prendre l'apparence du pain, pour nous rappeler qu'il est notre nourriture dans la sainte Eucharistie.

De plus, ne savez-vous pas que, quand Dieu dit une chose et que nous la croyons, bien que nous ne la voyions pas, nous faisons ainsi un grand plaisir à Dieu? Par conséquent, lorsqu'un enfant dit à Jésus : « Mon Jésus, vous avez dit que vous êtes présent dans le très-saint Sacrement sous l'apparence du pain; je ne vous vois pas de mes yeux, et cependant je vous y crois présent, parce que vous l'avez dit, » ce langage fait un grand plaisir à Jésus-Christ. Lui-même a dit un jour : « *Bienheureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru néanmoins.*[1] » Lorsque vous recevez la sainte communion, vous voyez l'apparence du pain, et non celle du vin; mais sous la seule apparence du pain, il y a le corps et le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ.

Voyons maintenant les merveilles que la communion opère dans l'âme.

CHAPITRE VII.

LES EFFETS DE LA SAINTE COMMUNION.

Les volumes. — Le lourd fardeau. — Le torrent. — Saint Léonard disait que s'il mettait par écrit les grâces qu'il se rappelait avoir reçues dans la sainte communion, il en remplirait plusieurs gros volumes.

Un jour Notre-Seigneur apparut à un saint homme au moment de la communion. Il paraissait surchargé de présents riches et précieux qu'il avait apportés du ciel pour les distribuer à ceux qui le relevaient à la Table sainte. Le fardeau était si pesant que Notre-Seigneur semblait avoir beaucoup de peine à le porter, et il aurait volontiers témoigné sa reconnaissance à quiconque l'en aurait déchargé, en prenant part à ces richesses par la communion.

Figurez-vous un torrent immense roulant ses eaux du sommet des montagnes. Pensez que vous vous trouvez juste à l'endroit où il tombe. C'est ainsi qu'un torrent de grâces et de bénédictions descend du ciel dans l'âme de celui qui communie. Dieu seul sait

(1) Jo. xx.

les prodiges que la communion opère dans cette âme. L'âme elle-même les ignore.

Les effets de la communion nous sont indiqués dans l'ordre suivant par saint Alphonse.

1. *La sainte communion nous confère la grâce, qui est la vie de notre âme.*

L'arbre de vie. — Il y avait autrefois sur la terre un jardin de délices appelé le Paradis. Parmi les arbres de ce jardin il y en avait un remarquable entre tous : c'était *l'arbre de vie.* Le nom seul de cet arbre vous indique la fin pour laquelle Dieu l'avait créé. Son fruit devait entretenir la vie du corps. Si nous avions habité le Paradis terrestre, si nous avions mangé du fruit de l'arbre de vie, nous n'aurions jamais été sujets à la vieillesse, à ses infirmités, à sa faiblesse, à ses langueurs et à ses souffrances; nous n'aurions jamais vu de vieillards; jamais nous n'aurions su ce que c'est qu'un cercueil ou un tombeau. Vous auriez coulé des années longues et heureuses, et vous n'auriez point payé tribut à la mort. Dieu vous aurait enlevés vivants de ce monde pour vous mettre avec lui dans le ciel; de sorte que vous auriez passé doucement d'une vie très-heureuse en ce monde à une vie infiniment plus heureuse dans la gloire céleste. Oh! quel bonheur c'eût été pour vous d'habiter ce délicieux jardin et de manger du fruit de l'arbre de vie!

Le pain de vie. — Mais le Paradis terrestre n'existe plus. L'arbre de vie ne se trouve plus sur la terre. Cependant vous ne devez pas vous en attrister. Dieu est bon. Il y a sur la terre quelque chose de bien supérieur à l'arbre de vie : c'est le *pain de vie.* — L'arbre de vie croissait sur la terre et s'élevait du sol comme les plantes. Le pain de vie vient du ciel; c'est la chair même du Dieu vivant. L'arbre de vie conservait la vie du corps seulement; le pain de vie conserve la vie de l'âme. Si vous le mangez souvent dans la sainte communion, la mort ne viendra pas frapper votre âme. A la fin de votre carrière, Dieu accueillera votre âme pleine de vie dans le ciel, et vous direz avec saint Paul : « *O mort, où est ta victoire?*[1] » Là vous vivrez dans la joie avec Dieu pendant les siècles des siècles. « *Celui qui mange ce pain vivra éternellement.*[2] »

Comprenez comment cela se fait. Le corps s'use par le travail et la fatigue. Si vous ne l'alimentez pas, il meurt; de même les bonnes dispositions de l'âme s'épuisent par les difficultés du devoir, par les luttes contre les tentations, etc. Si l'âme n'est pas souvent nourrie, si sa vie n'est pas entretenue par la chair de Jésus-Christ, elle meurt. *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.*[3]

(1) I Cor. xv. (2) Jo. vi (3) Ibid.

2. *La communion est notre nourriture.*

La manne. — Les Israélites erraient dans le désert depuis plus d'un mois. De tous côtés ils ne voyaient que sable aride et brûlant; ils mouraient de faim et de soif. Dans cette détresse, Moïse, leur conducteur, pria Dieu de leur donner quelque chose à manger. Dieu lui répondit : « Je ferai pleuvoir pour vous un pain du ciel. » Le lendemain le peuple alla voir si la promesse du Seigneur s'était réalisée. Que vit-il? Toute la terre couverte de ce pain du ciel ! A cette vue, les Israélites s'écrièrent : *Manhu !* ce qui signifie : *Qu'est-ce que cela ?* De sorte que ce pain fut toujours appelé depuis « *Manna :* » *Manne.* L'ayant examiné, ils le trouvèrent petit de forme, blanc et rond ; il avait donc quelque ressemblance avec l'apparence du pain eucharistique. Une chose bien étonnante dans ce pain, c'est qu'on y trouvait tous les goûts que l'on voulait. Ainsi pour les uns il avait le goût des animaux terrestres, pour les autres celui des oiseaux du ciel ; pour ceux-ci le goût des poissons de la mer, pour ceux-là le goût des fruits de la terre. *Il renfermait en soi tout ce qui plaît, tout ce qui est agréable au goût... et se prêtant à la volonté de chacun, il se changeait en ce que chacun désirait.*[1] — La manne ressemblait donc à la sainte communion dans laquelle vous pouvez goûter toute vertu et tout bien céleste, selon que vous le désirez. Lorsque vous avez communié, Jésus étale devant vous toutes les vertus du ciel. Il vous dit : « Mon cher enfant, vois tous les biens, toutes les richesses que j'ai apportés pour nourrir ton âme. Tu peux en avoir autant qu'il te plaît. Veux-tu la foi des martyrs? Veux-tu que l'espérance repose dans ton cœur. Veux-tu la charité, la reine des vertus? Veux-tu la pureté des anges? Veux-tu l'esprit de pauvreté, qui te rendra semblable à moi? Veux-tu l'amour de ma sainte Mère, Marie? Es-tu triste, et veux-tu avoir la joie du cœur et la paix de Dieu qui surpasse tout sentiment? Es-tu tenté, et veux-tu avoir mon pouvoir tout-puissant et ma force contre tes tentations? Que veux-tu? Parle, mon cher enfant; dis-moi ce que tu veux. Je désire ardemment te communiquer toutes mes richesses et remplir ton âme de tous mes biens. » — Ainsi, tout ce que la sainte Ecriture dit de la manne peut se dire de la sainte communion : *Se prêtant au goût de chacun, elle devient ce que chacun désire.*

3. *La communion nous donne la force de vaincre les tentations et nous préserve du péché mortel.*

La dixième plaie d'Egypte. — Les pauvres Israélites avaient séjourné quatre cent trente ans en Egypte. Ce n'était pas leur patrie. Ils y étaient étrangers. Les Egyptiens les tourmentaient beaucoup en leur imposant des travaux pénibles et au-dessus de leurs forces. Mais il y a au ciel un Dieu qui entend les prières des

(1) Sag. XVI, 20-21.

affligés. Les Israélites le priaient de les délivrer de cette terre de tribulations. Prêtant l'oreille à leurs prières, il envoya Moïse au roi Pharaon pour lui ordonner de sa part de laisser partir les Israélites. Pharaon répondit qu'il ne le ferait pas. Dieu alors frappa de dix plaies Pharaon et les Egyptiens ; et ces plaies furent terribles. Je ne vous parlerai que de la dixième. Avant de l'infliger aux persécuteurs, Dieu dit à Moise : « Que les Israélites tiennent prêt, dans chaque maison et dans chaque famille, un agneau d'un an et sans aucune tache. Cet agneau sera immolé le soir. Ils prendront le sang de cet agneau et en arroseront la porte de chacune de leurs maisons. » — Le soir de ce même jour, Dieu dit à l'ange exterminateur : « Parcours l'Egypte, pénètre dans chacune des maisons des Egyptiens, et frappe de mort les premiers-nés tant des hommes que des animaux. Mais je te défends de frapper personne dans les maisons des Israélites dont les portes seront marquées du sang de l'agneau. » En cette nuit donc l'ange de la mort parcourut l'Egypte dans toute son étendue, qui est de quatre cents lieues environ de longueur. Son entrée dans chaque maison fut suivie d'un gémissement, d'un cri de douleur ; car le premier-né de la famille était tombé étendu froid et raide sous les coups de l'ange exterminateur ! L'ange de la mort se présentait aussi devant les maisons des Israélites ; mais voyant les portes marquées du sang de l'agneau, il ne pouvait ni entrer ni frapper son coup mortel : défense lui en avait été faite. Ce sang était pour lui le signe qu'il n'y avait personne à immoler dans cette maison, et qu'il devait passer outre.

Il était alors minuit. Le roi Pharaon fut tiré de son sommeil par les gémissements et les lamentations qui retentissaient dans toute l'Egypte. Il se leva, fit appeler Moïse et lui dit : « Que les Israélites s'en aillent, qu'ils quittent le pays ! »

Le sang de Jésus, Agneau de Dieu. — Maintenant détournez les yeux des cadavres qui remplissent l'Egypte, et regardez les âmes mortes qui couvrent la terre. Ce qui arriva en Egypte pendant cette nuit, se passe encore maintenant jour et nuit sur la terre. Les anges de la mort, les démons, sont déchaînés. Jour et nuit ils répandent la mort sur toute la surface de la terre. Ils vont partout, au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, coupant, abattant et tuant jusqu'à ce que toute la terre soit trempée de sang. Plaise à Dieu que les corps seuls soient frappés ! Mais ils ont un glaive qui pénètre jusqu'aux âmes pour les mettre à mort. Les âmes immortelles, faites à l'image et à la ressemblance de Dieu, sont frappées de ce glaive et étendues mortes sur la surface du monde entier. Oh ! quel glaive terrible que celui qui peut tuer l'âme ! Les saints eux-mêmes, à la vue de ce glaive redoutable qui brille de loin à leurs yeux, sont saisis de frayeur et prennent la fuite en s'écriant : « *Jésus et Marie, au secours !* » Ce glaive c'est la *tentation*. Si, au soir d'un jour quelconque, vous pouviez voir

ce que les démons ont fait en ce jour, toute la terre vous paraîtrait semblable à une boucherie remplie de chair d'animaux morts et coupés en morceaux!

Maintenant donc regardez des yeux de l'esprit, et voyez les démons faisant tomber sous leurs glaives des millions d'âmes. Mais il y a une âme qui reste debout. Regardez-la : elle est vivante au milieu des morts et des mourants. Comment cela se fait-il? Les démons circulent autour d'elle, frappant et tuant les âmes à droite et à gauche. Elle seule n'est pas touchée. Lorsque les démons sont près d'elle, le glaive leur tombe des mains et ils prennent la fuite en poussant des cris d'effroi. Quelle en est donc la cause? Ah! cette âme porte sur elle le signe du Dieu vivant. Elle a été marquée du sang de l'Agneau de Dieu, Jésus-Christ, dans la sainte communion. O heureuse âme, arrosée du précieux sang de Jésus-Christ! O âme fortifiée par ce sang divin! Vous n'avez rien à craindre des terreurs de la nuit, ni de la flèche qui vole pendant le jour... Mille tomberont à votre gauche et dix mille à votre droite; mais le mal n'approchera point de vous.[1] — Les démons, nous dit saint Jean Chrysostôme, fuient loin de celui qui a communié, comme à l'aspect d'un lion dont les yeux lanceraient des éclairs. Mais vous, ô âmes assises à l'ombre de la mort, pourquoi tant de délai? pourquoi attendez-vous que la tentation vous ait donné le coup mortel? Hâtez-vous donc; courez vous fortifier contre la tentation en recevant le précieux sang de Jésus-Christ, l'Agneau de Dieu.

Comment la sainte Communion nous donne de la force contre la tentation. — Un enfant dira peut-être : « Oh! je veux communier souvent, et alors je n'aurai plus de tentations. » — Petit enfant, vous vous trompez, si vous pensez que la communion vous préservera toujours de toute tentation. Aussi longtemps que vous vivrez et que vous respirerez l'atmosphère de ce monde, vous serez tenté. Les tentations qui vous assaillaient autrefois reparaîtront. Les ennemis qui vous tentaient auparavant ne sont pas morts.

Vous direz à cela : « Si la communion n'empêche pas la tentation, quel bien me fera-t-elle? » — Comprenez bien ce que la communion opérera en votre faveur : 1° Elle fortifiera votre faiblesse et vous fera éviter les mauvaises compagnies et toute espèce d'occasions, de sorte que vous ne vous exposerez jamais au danger. — 2° Si la tentation vient sans que vous vous y soyez exposé, la communion vous aidera à prendre promptement la fuite et à implorer le secours de Jésus et de Marie. — 3° Si vous ne pouvez pas fuir la tentation, si elle vous est occasionnée par les dispositions de votre âme ou de votre corps, la communion vous déterminera à lutter contre elle avec énergie, et à réciter le « *Je*

(1) Ps. xc.

vous salue, Marie, » jusqu'à ce qu'elle soit dissipée. — 4° Quelques-uns, sans qu'il y ait aucunement de leur faute, peut-être par suite d'anciennes habitudes, ont à se défier de leur extrême fragilité et de certaines mauvaises inclinations qu'ils trouvent en eux-mêmes. Que ceux-là comprennent une fois pour toutes où est leur salut. S'ils veulent sauver leur âme, ils doivent se confesser et communier souvent, *très-souvent.* Sans cela pas de salut pour eux.

Le petit garçon dans le feu. — Il y a de cela des centaines d'années, un petit garçon demeurait avec son père, qui était juif, dans la ville de Constantinople. Or il arriva qu'un jour l'enfant accompagna dans l'église catholique quelques-uns de ses petits compagnons, qui étaient chrétiens et qui lui avaient souvent parlé de notre sainte foi. Là, il reçut avec eux la sainte communion. Il retourna ensuite chez ses parents, tout heureux et sans se douter de ce qui lui allait arriver. Son père avait dans sa maison un grand four qu'il venait de chauffer jusqu'au rouge. Dès que le petit garçon a mis le pied dans la maison, son père le regarde d'un œil méchant : « Tu vas me dire où tu as été? » — « Mon père, j'ai été à l'église catholique, et loué soit le bon Dieu! j'ai reçu aujourd'hui même sa chair et son sang dans la sainte communion. » — Sans dire un mot, le père s'élance sur l'enfant, le saisit au collet, le traîne jusqu'à l'ouverture du four. Le pauvre enfant est épouvanté en voyant ces flammes prêtes à le dévorer. Son barbare de père le soulève, le jette dans les flammes et ferme sur lui la porte du four!...

Un moment après, la mère entre et demande à son mari s'il sait où est son fils. Le père lui répond avec colère qu'il n'en sait rien. La mère va demander aux voisins s'ils n'ont pas vu son enfant. Ils lui répondent qu'ils l'ont vu passer le matin, et qu'ils ne croient pas l'avoir jamais vu aussi gai et aussi heureux. La mère pleure toute la nuit la perte de son petit garçon; elle fait de même le lendemain. C'est seulement au bout de trois jours qu'elle va comme par hasard près du four. Elle l'ouvre sans savoir que son fils y a été jeté ; elle regarde dans le four, et que voit-elle? son enfant vivant au milieu du feu!

Le feu ne l'avait pas brûlé : il n'avait pas brûlé un fil de ses habits, il n'avait pas touché un cheveu de sa tête! Qu'est-ce donc qui l'avait conservé vivant dans les flammes? Le pouvoir et la vertu du corps et du sang de Jésus-Christ qu'il avait reçus dans la communion.

Le feu dans le monde. — Sachez qu'il y a dans le monde un feu grand et terrible qui flambe de toutes parts. Ce feu, c'est la *tentation.* Saint Pierre en effet appelle la tentation un feu.[1] Tous les hommes sont au milieu de ce feu. Il y en a qui y conser-

(1) I Petr. IV, 12.

vent la vie, comme ce petit garçon qui resta vivant dans les flammes du four; mais beaucoup y trouvent la mort. Quelles sont les âmes qui conservent la vie dans la tentation? — Ce sont celles qui communient *souvent*. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : « *Si quelqu'un mange ce pain, il vivra éternellement.*[1] » — Quelles sont les âmes qui perdent la vie dans le feu de la tentation? — Ce sont celles qui s'éloignent de la communion. Jésus dit : « *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.*[2] »

Outre le péché mortel qui tue l'âme, il y a une autre espèce de péché qui ne tue pas l'âme, mais qui lui fait beaucoup de mal. On l'appelle péché véniel.

4. *La sainte communion efface le péché véniel.*

Le lépreux. — A un kilomètre environ de la mer de Galilée, il y a une petite montagne ronde haute de deux cents pieds environ. Ce fut du haut de cette montagne que Notre-Seigneur enseigna le « *Notre Père* » et prêcha à ses disciples. Un jour un homme l'attendit au pied de cette même montagne; c'était un malheureux qui avait le corps tout couvert du mal horrible de la lèpre. S'étant jeté aux pieds de Jésus, il lui dit : « *Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir.* » — Jésus étendit la main et le toucha en disant : « *Je le veux, soyez guéri.* » — Et aussitôt cet homme fut guéri. — La lèpre ne tue pas le corps; elle le rend seulement laid et affreux. C'est la figure du péché véniel qui ne tue pas l'âme, mais la rend difforme et affreuse aux yeux de Dieu.

Jésus-Christ toucha le lépreux, et celui-ci fut purifié de sa lèpre. Lorsque Jésus vous touche dans la sainte communion, il vous communique son amour, et ainsi votre âme est purifiée du péché véniel. Les actes que Jésus vous inspire, lorsque vous communiez, effacent vos péchés véniels.

Le Concile de Trente dit : « La communion est l'antitode qui nous délivre des péchés véniels. »

L'aveugle. — Un voyageur qui se rend de Jéricho à Jérusalem est obligé de franchir quelques montagnes. Au pied de ces montagnes, on montre un endroit où, du temps de Notre-Seigneur, un aveugle se tenait assis demandant l'aumône. Un jour cet aveugle, entendant le bruit d'une grande foule qui suivait la route, demanda ce que c'était. On lui répondit que c'était Jésus qui passait par là. Aussitôt il se mit à crier. « *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi!* » Ceux qui étaient près de lui lui disaient de se taire et de ne pas faire tant de bruit. Mais il criait encore plus fort : « *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi!* » — Jésus l'entendant s'arrêta, et fit signe qu'on lui amenât ce pauvre aveugle. Dès que celui-ci fut informé que Jésus l'appelait,

(1) Jo. VI, 59. (2) Jo. VI.

il jeta son manteau et courut vers lui. Alors Jésus lui dit : « *Que voulez-vous que je vous fasse?* » — « *Seigneur,* lui répondit le pauvre infirme, *je suis aveugle, faites que je voie.* » — Jésus lui toucha les yeux et lui dit : « *Recevez le don de la vue ;* » et à l'instant ses yeux s'ouvrirent à la lumière.

Cet homme n'était pas mort, mais seulement aveugle. Le péché véniel ne tue pas l'âme ; il l'aveugle. L'âme alors ne voit plus bien les choses de Dieu ni ce qui lui est salutaire. A une personne qui commet volontairement des péchés véniels, vous dites qu'elle court risque de tomber dans le péché mortel si elle se rend dans telle ou telle compagnie, elle répond : « Je ne vois là aucun danger. » Vous lui dites qu'elle doit aller plus souvent à la messe, au catéchisme, à confesse. Elle répond : « Je n'en vois pas l'avantage. » — C'est une aveugle qui trébuche à chaque instant, et qui court grand risque de tomber dans l'abîme du péché mortel. Que doit-elle faire? — Elle doit recevoir Jésus dans la sainte communion. Là Jésus lui dira : « *Que voulez-vous que je vous fasse?* » — Elle répondra : « *Seigneur, mes péchés véniels m'ont rendue aveugle, faites que je voie.* » — Alors Jésus touchera les yeux de son âme, et elle recouvrera la vue.

5. *Douceur et suavité.*

La belle-mère de saint Pierre. — « *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux.*[1] » — Quelquefois on éprouve une grande douceur et une grande joie en faisant la sainte communion. Quelquefois aussi, sans qu'il y ait de notre faute, nous n'éprouvons pas cette douceur. Jésus-Christ dit un jour à sainte Gertrude : « Je laisse quelquefois mes serviteurs sans dévotion à la communion, afin de les conserver dans l'humilité. » Cependant on trouve toujours une certaine douceur dans la communion : c'est une douceur qui nous porte à remplir nos devoirs, à faire de bonnes œuvres, et qui nous donne une grande facilité à nous en acquitter. La belle-mère de saint Pierre avait la fièvre. Jésus vint la voir. Il lui toucha la main comme il nous touche dans la sainte communion, et la fièvre la quitta. *Elle se leva aussitôt, et les servit à table.* — Voilà ce que fait en nous la sainte communion. Elle fait que nous nous levons aussitôt qu'un devoir nous appelle, et elle nous anime à le remplir. On vous éveille le matin ; vous vous levez aussitôt. Il est temps de dire vos prières, vous allez aussitôt les dire. Votre devoir vous appelle tantôt ici, tantôt là ; vous vous y rendez immédiatement. Le père Surin dit : « J'ai reçu dans la sainte communion la grâce de m'acquitter de plusieurs devoirs qu'il est naturellement très-pénible et très-difficile d'accomplir. » — L'huile fait tourner aisément et sans bruit les roues d'une voiture ; la grâce de la sainte communion nous fait marcher aisément et agréablement dans le sentier de nos devoirs.

(1) Ps. xxx, 9.

Mon joug est doux et mon fardeau est léger, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ.[1]

Telle est la douceur communiquée à l'âme dans la communion. En outre, la communion nous unit à Jésus, comme lorsque vous versez du vin dans l'eau, vous voyez le vin s'unir à l'eau.

6. *Union avec Jésus.*

Le mont Sinaï. — Au milieu des déserts arides de l'Arabie se dresse le mont Sinaï dont la cime s'élève jusqu'aux nues. C'est sur cette montagne que Dieu descendit du ciel pour donner ses dix commandements aux Israélites.[2] — Le Seigneur dit d'abord à Moïse : « Dans trois jours je descendrai du ciel pour donner mes commandements. Que le peuple se tienne prêt. Qu'il lave ses vêtements et se purifie. — Tu traceras une ligne autour de la montagne. Si un homme ou un animal dépasse cette ligne, *il sera lapidé ou percé de flèches.* » — Le troisième jour venu, le peuple regarde la montagne. Des nuages énormes et noirs et des tourbillons de fumée en dominent le sommet et l'environnent de toutes parts. La foudre éclate, les éclairs sillonnent les nues ténébreuses et illuminent toute la montagne. Le tonnerre fait entendre ses épouvantables grondements qui ébranlent le sable du désert. Le son des trompettes retentit en même temps du sommet du Sinaï. Ce son devient de plus en plus bruyant et prolongé. Moïse est de nouveau chargé de dire au peuple de ne point s'approcher de la montagne, de ne point franchir la ligne tracée à l'entour, de peur qu'un grand nombre ne périssent. Enfin Dieu descend du ciel et promulgue ses dix commandements du haut du Sinaï. Sa voix est si terrible que Moïse lui-même s'écrie : « *J'ai peur et je tremble !*[3] »

La différence. — Mais voyez maintenant la différence qui existe entre la venue de Dieu sur le mont Sinaï et sa venue dans l'âme d'un petit enfant par la sainte communion. Il vient à cet enfant non pas entouré d'épais nuages, ni au milieu des tonnerres et des éclairs, mais bon et doux comme le rayon du soleil qui va caresser une petite fleur. Il vient à lui plein d'amabilité et de tendresse, sous l'apparence d'un peu de pain, parce qu'il sait que l'apparence du pain n'a rien d'effrayant. Il ne descend pas sur le sommet d'une montagne pour dire : « Enfant, prends garde; si tu m'approches, tu seras lapidé ou percé de flèches ! » Il ne parle pas à l'enfant de loin; mais il s'avance vraiment et réellement jusque dans le plus intime de son âme. Et lorsqu'il y est entré, il lui parle et lui fait connaître ses volontés. *Je mettrai*, a-t-il dit, *mes lois dans leur cœur, et je les écrirai dans leur esprit.*[4] — La voix de Dieu parlant à l'enfant ne retentit pas à ses oreilles comme les éclats terribles de la foudre. Elle entre dans son cœur

(1) Matth. XI, 30.
(2) Exod. XIX.
(3) Hebr. XII, 21.
(4) Hebr. X, 16.

comme la rosée qui tombe sur l'herbe des champs, et alors l'enfant ne dit pas comme Moïse : « *J'ai peur et je tremble!* » mais il dit : « *J'aime Jésus.* » Dès ce moment, vous pouvez dire que cet enfant ne vit plus, mais que Jésus vit en lui. Il a toujours Jésus avec lui. « *Celui,* a dit Notre-Seigneur, *qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi je demeure en lui.*[1] » Il marche avec Jésus, comme un enfant marche avec sa mère en la tenant par la main. Les pensées de Jésus sont les pensées de cet enfant; les désirs de Jésus sont ses désirs; les volontés de Jésus sont ses volontés. Elles sont donc vraies ces paroles de Notre-Seigneur : *Celui qui me mange vivra par moi.*[2]

7. *La sainte communion remet une partie des peines que nous devrions subir* pour nos péchés déjà pardonnés dans la confession.

8. *Grâce à la communion, le corps aura dans le ciel une gloire semblable à la gloire du corps de Jésus-Christ.* Quelques-uns des apôtres virent la gloire de Jésus sur la montagne du Thabor. *Sa face devint brillante comme le soleil, ses vêtements éclatants d'une blancheur telle qu'il n'y a point de blancheur semblable sur la terre.*

Les petits enfants, dans les premiers siècles de l'Eglise, recevaient la sainte communion. A cause de cela, ils auront une beauté plus grande dans le ciel. — Jésus-Christ dit un jour à sainte Gertrude que la communion faite avec une intention pure donne à toutes nos actions, comme celles de manger, de boire, de prendre patience, etc., une sorte de mérite infini, parce que ces actions sont alors unies à son corps sacré.

La sainte Eucharistie est le plus grand de tous les sacrements; nous devons donc bien nous préparer à le recevoir.

CHAPITRE VIII.

LA PRÉPARATION A LA SAINTE COMMUNION.

L'arche. — L'arche était l'objet le plus saint dont les Juifs fussent en possession. C'était comme un petit coffre renfermant deux pierres sur lesquelles étaient gravés les dix commandements; on y conservait aussi un peu de manne et quelques autres objets. Un jour le roi David se promenait dans les salons de son immense palais avec son ami, le prophète Nathan. Ils s'entrete-

(1) Jo. VI, 57.

(2) Ibid. 58.

naient ensemble des choses de Dieu. Tout à coup David s'arrêta et, se tournant vers le prophète, il lui dit : « O prophète, regarde donc. Tu vois ce magnifique palais où il y a tant de belles salles construites de bois de cèdre, le plus précieux des bois. Eh bien! tandis que je demeure dans ce palais splendide, l'arche du Dieu vivant se trouve en un lieu misérable et n'est couverte que de peaux de bêtes. C'est là assurément une grande négligence de ma part, et je veux la réparer. Je vais bâtir un temple magnifique qui sera la demeure de l'arche. Qu'en penses-tu, prophète? » — Le prophète répondit : « O roi, je ne puis que vous féliciter d'une si sainte entreprise. » — Mais alors une pensée se présenta à l'esprit du roi. « C'est là, se dit-il, une entreprise grande, excessivement grande; car il s'agit de préparer une habitation non à un homme, mais à Dieu! » — David se mit aussitôt à l'œuvre. Il ramassa environ un million de livres d'or et d'argent. C'était, pour ce temps-là surtout, une somme énorme. — Si, au lieu de préparer une demeure pour l'arche, David avait dû préparer son âme à recevoir la chair du Dieu vivant, que n'eût-il pas fait? Rougissons donc de mettre quelquefois de la mauvaise grâce à consacrer un pauvre quart d'heure à préparer notre âme à la communion. Mieux nous nous y préparerons, plus nous en retirerons de profit.

Les deux bidons. — Deux enfants allaient avec leurs bidons puiser de l'eau à la rivière. L'un rapporta beaucoup plus d'eau que l'autre. — Pourquoi cela? Est-ce parce qu'il n'y avait pas dans la rivière assez d'eau pour les deux enfants? — Non; c'est parce que l'un avait un bidon beaucoup plus grand que l'autre. — Deux personnes vont recevoir la sainte communion; l'une en revient avec beaucoup plus de faveurs dans l'âme que l'autre. Quelle en est la raison? C'est que l'une a fait une meilleure préparation que l'autre. Son âme avait par conséquent plus de capacité pour recevoir les grâces de Dieu.

Quelle est la première chose à faire pour vous préparer à communier? — C'est de rendre votre âme agréable à Dieu.

La robe nuptiale. — Un roi voulait célébrer les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs faire de nombreuses invitations pour le festin. On s'attendait à voir tous les invités en habits de noces. La salle du festin était pleine de convives. Quand tous furent arrivés, le roi entra dans la salle pour les passer en revue. Parmi eux il en vit un qui n'avait pas un vêtement convenable; il lui dit donc : « Mon ami, comment êtes-vous venu ici sans la robe nuptiale? Vous saviez bien que vous ne deviez pas agir de la sorte; vous pouviez vous vêtir convenablement si vous l'aviez voulu. C'est vraiment vous moquer de moi que de vous présenter avec le vêtement que vous portez! » — Cet homme garda le silence : il n'avait aucune excuse à alléguer. — Alors le roi dit à ses serviteurs : « *Liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le*

dans les ténèbres extérieures.[1] » — Dieu vous invite au grand festin de la sainte communion. Mais si vous êtes en état de péché mortel, si votre âme n'est pas revêtue de la grâce sanctifiante lorsque vous communiez, la même sentence sera portée contre vous. « *Liez-lui les mains et les pieds*, dira le Seigneur, *et jetez-le dans les ténèbres extérieures.* » — C'est pourquoi on va à confesse avant de communier.

Une autre chose à faire, c'est de bien prier.

CHAPITRE IX.

PRIÈRES AVANT LA COMMUNION.

1° Les prières avant et après la communion doivent être *courtes* et *simples*. — 2° Elles doivent se dire *lentement*, en prononçant peu de mots à la fois. — 3° Il est bon de s'arrêter après quelques mots, pour qu'ils puissent pénétrer dans l'âme. — 4° Il est aussi utile de répéter plusieurs fois la même prière. Jésus-Christ disait une prière bien courte dans le jardin des Olives; mais il la répéta plusieurs fois : « *Mon Père*, disait-il, *que votre volonté soit faite.* » — Le « *Notre Père,* » le *Je vous salue, Marie,* » et le « *Credo* » récités de cette manière sont une excellente préparation à la communion.

I. *Foi.* — Notre première prière doit être un acte de foi, pour dire à Notre-Seigneur que nous croyons que nous allons recevoir son corps et son sang. Lorsque Jésus-Christ accordait quelque faveur, comme la guérison d'une personne, il disait presque toujours : « *Parce que vous avez cru,* je ferai ce que vous demandez. »

II. *Humilité.* — *Le livre scellé.* — L'apôtre saint Jean vit dans le ciel un livre scellé, dans lequel étaient écrits les secrets de Dieu.[2] — Un ange s'écria d'une voix forte : « *Qui est digne d'ouvrir ce livre?* — Et personne au ciel ou sur la terre ne fut trouvé digne d'ouvrir le livre, ni même de le regarder. Saint Jean pleura beaucoup, lorsqu'il vit que personne n'était digne d'ouvrir ou de regarder ce livre. — Or, si personne n'était digne de considérer le livre de Dieu, qui sera digne de recevoir la chair d'un Dieu? Aucun ange dans le ciel n'en est digne ; à plus forte raison nous, pauvres pécheurs, purs néants, nous n'en sommes pas dignes. Mais Jésus est si bon! Tout ce qu'il veut, c'est que nous reconnaissions et confessions que nous sommes très-indignes de le recevoir; alors il est content de se donner à nous.

(1) Matth. XXII, 13.

(2) Apoc. V.

III. *Contrition.* — Oh! qu'elle doit être pure et sans tache l'âme qui reçoit toute la sainteté de Dieu! Elle doit être pure comme un ange, et brillante comme un rayon de soleil. Lorsqu'un petit enfant vient d'être baptisé, le prêtre le revêt d'un vêtement blanc en disant : « Ayez soin de porter cet habit blanc sans souillure et sans tache devant le tribunal de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » — Quand vous recevez la sainte communion, vous êtes aussi près de Jésus-Christ que vous le serez lorsqu'après votre mort, vous comparaîtrez devant son tribunal. Que votre âme doit donc être pure? Faites par conséquent un acte fervent de contrition, au moment où vous allez recevoir la sainte communion.

IV. *Charité envers le prochain.* — Comme l'Eucharistie est par-dessus tout un sacrement d'amour, vous devez avoir soin, lorsque vous communiez, d'être en état de charité à l'égard de votre prochain. Vous ne devez avoir dans le cœur ni aigreur, ni colère, ni haine contre personne.

Saint Bernard. — Du temps de saint Bernard vivait un homme riche et puissant. C'était le duc Guillaume, lequel nourrissait de la haine contre quelqu'un. Saint Bernard l'avait souvent conjuré de pardonner; mais il avait toujours éprouvé un refus de sa part. Un jour le saint disait la messe dans une église où se trouvait le duc Guillaume avec ses soldats. Au milieu de la messe, saint Bernard s'arrête tout à coup. Il dépose la sainte hostie sur ce petit plat d'or qu'on appelle la patène; puis prenant en main la sainte hostie et la patène, il descend les degrés de l'autel et arrive à l'endroit où le duc est agenouillé. Là, élevant en présence du prince le corps de Jésus-Christ, il lui dit : « Lorsque moi et d'autres avec moi, nous vous avons prié de pardonner, vous n'en avez rien fait. Voici maintenant devant vous Jésus-Christ, le Fils de la Vierge Marie que vous persécutez! Au nom de ce Jésus tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. Vous allez bientôt tomber entre les mains de ce Juge souverain qui tire vengeance des pécheurs. Le méprisserez-vous aussi, le traiterez-vous comme vous avez traité ses serviteurs? » — A ces mots, il se fait dans l'église un profond silence. Le duc Guillaume tremble de tous ses membres, ses genoux s'entrechoquent de frayeur; il ne peut articuler une parole; il s'affaisse et tombe par terre en poussant des cris terribles. Alors saint Bernard reprend la parole : « Allez maintenant, lui dit-il, allez pardonner à votre prochain. » Le duc se levant aussitôt courut se réconcilier avec son ennemi.

V. *Désir et amour.* — Un homme qui a faim désire-t-il du pain? Celui qui a soif soupire-t-il après l'eau? Le faible désire-t-il des forces, et le malade la santé? — Nous, chrétiens, nous avons la foi de Dieu en nous; est-il possible que nous n'ayons pas faim du pain de vie, que nous n'ayons pas soif de la fontaine

vivante du précieux sang de Jésus, que nous ne réclamions point le remède aux plaies et aux misères de nos âmes? — *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice* de Jésus au Saint-Sacrement; *car ils seront rassasiés.*[1]

Les trois Mages trouvèrent l'Enfant-Jésus avec Marie, sa Mère; vous ne trouverez pas Jésus sans l'aide de Marie, sa Mère. Dites donc avec ferveur quelques « Je vous salue, Marie, » lorsque vous faites votre préparation à la sainte communion.

CHAPITRE X.

LA PREMIÈRE COMMUNION.

Voyez cet homme à l'agonie. On essuie la sueur de la mort qui baigne son visage. On humecte ses lèvres crevassées et desséchées. Il pousse des gémissements de douleur. Sa respiration est haletante. Encore trois minutes, et il sera devant le tribunal de Dieu dans l'autre monde.

Maintenant détournez les yeux de ce spectacle, et regardez autre chose. Voyez cet enfant. Dans trois minutes, le Seigneur, Dieu tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, habitera en lui! Le grand jour est venu, le jour de la première communion de cet enfant. Il s'y prépare depuis que la première lueur de la raison a brillé dans son âme. Dès ses plus tendres années, matin et soir il a levé les mains vers Dieu en disant : « *Notre Père... donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* » Dieu ne lui a pas encore donné le *pain de vie;* aujourd'hui il va le lui donner pour la première fois, ce pain qui n'est plus du pain, mais la chair vivante de Jésus. Toute la nuit précédente, Jésus dans le ciel s'est entretenu avec ses anges de ce petit enfant. Le matin, lorsque le soleil s'est levé sur les collines, le cœur de Jésus s'est réjoui à la pensée que le jour était venu où il se donnerait lui-même à cette jeune âme. Le soleil, tout en montant dans l'espace, s'étonnait de ce qui allait se passer : la chair de son Créateur devant se placer sur la langue d'un petit enfant.

Et maintenant Jésus est sur l'autel. Ses yeux sont fixés sur ce cher enfant. Il compte les minutes, il voudrait les voir s'écouler plus rapidement; car il soupire après le moment où il se donnera à son bien-aimé. Déjà les actes de foi, d'humilité, de contrition, d'amour et de désir sont récités. La clochette invite

(1) Matth. v.

l'enfant à s'approcher de l'autel. Il se lève et se dirige vers la Table sainte. Son ange gardien le conduit, toutefois sans lui faire sentir la pression de sa main angélique. C'est un voyage bien court, et cependant il est grand, bien grand ce voyage; car chaque pas que fait cet enfant, le rapproche de Dieu. Les mains jointes, les yeux baissés, il n'a de pensées que pour Dieu. Vous diriez un ange en prière.

Le voilà arrivé à la Table de communion. Il tombe à genoux, il prend la nappe entre ses mains. Le prêtre debout sur le marchepied de l'autel, tient en main l'auguste sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, et dit à haute voix : « *Voici l'Agneau de Dieu! Voici Celui qui efface les péchés du monde! Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie.* » — En ce moment le prêtre descend de l'autel, apportant à l'enfant le corps du Seigneur. Des millions d'anges et d'archanges, de Trônes et de Dominations, de Principautés et de Puissances entourent la Majesté infinie, qui dans un instant va résider en cet enfant. Oh! quelles ineffables adorations les esprits célestes offrent à leur Dieu! O respect qui dépasse toute imagination! Ils voient deux choses : l'auguste Majesté du Très-Haut et un pauvre petit enfant tiré de la poussière prêt à recevoir son Créateur.

Le prêtre est arrivé auprès de l'enfant. Elevant le très-saint Sacrement, il dit : « *Que le corps de Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle.* » — C'en est fait! Jésus s'est donné à l'enfant. Celui-ci incline la tête pour adorer le Dieu grand et éternel présent dans son âme; puis, il se retire de la Table sacrée. La terre se réjouit; mais l'enfer tremble sous les pas de cet enfant qui porte avec lui le Juge des vivants et des morts. Les personnes qu'il rencontre sur son passage le regardent avec admiration et respect, sachant qu'il porte le grand Dieu qui a créé le ciel et la terre.

Dans le monde, le soleil luit comme tous les autres jours; les vents soufflent comme d'habitude; les hommes parcourent les rues et conversent comme si rien de particulier n'avait eu lieu. Mais dans le ciel, ce jour n'est pas comme un autre jour. Peut-être vous est-il arrivé d'entendre éclater soudain et simultanément le bruit du canon, le son des cloches, des trompettes et des orgues à l'occasion d'un évènement extraordinaire qui venait d'avoir lieu sur la terre. Mais qu'il est solennel et vraiment grand le moment où l'on dit dans le ciel : « Un enfant a reçu la chair de son Dieu! » Oh! quels hymnes d'actions de grâces, quels *Te Deum* retentissent alors devant le trône du Très-Haut! ils sont entonnés et chantés par l'armée innombrable des anges et des archanges, des Trônes et des Dominations, des Principautés et des Puissances, des Chérubins et des Séraphins. N'entendez-

vous pas les voix des quatre animaux de l'Apocalypse et des sept Esprits qui se tiennent devant le trône de l'Agneau? N'entendez-vous pas le délicieux cantique que la bienheureuse Vierge Marie adresse à son Fils Jésus, parce qu'il s'est montré si bon envrrs ce petit enfant au point de le nourrir de sa chair et de son sang, et parce que sa miséricorde est éternelle?

CHAPITRE XI.

PRIÈRES APRÈS LA COMMUNION.

Le traître Judas reçut Notre-Seigneur dans la communion. Cela fait, il ne dit aucune prière; il se retira aussitôt. Qui voudrait ressembler à Judas? Qui refuserait de prier au moins pendant un quart d'heure après avoir communié? Le démon sait combien est précieux le temps qui suit la communion; aussi est-ce surtout alors qu'il s'efforce de nous troubler et de nous distraire. Un jour saint Pierre d'Alcantara ayant communié, les démons lui apparurent sous les formes les plus horribles pour le troubler et l'empêcher de prier. Ils firent un bruit épouvantable et allèrent même jusqu'à le battre. Mais le saint n'en tint aucun compte et n'en dit pas moins ses prières.

Avis. — Après la communion, vous pouvez vous figurer Jésus présent en vous, soit comme attaché à la croix, soit comme tout éclatant de gloire tel qu'il est dans le ciel, soit comme petit enfant dans la crèche de Bethléem.

Alexandre Berti, après la communion, vit l'Enfant Jésus dans son âme, et deux anges qui l'adoraient.

Votre première prière, après avoir communié, sera un acte de foi.

I. *Foi.* — *Saint Thomas.* — Au jour de la Résurrection de Notre-Seigneur, les apôtres étaient réunis dans une salle. Ils avaient eu soin d'en fermer les portes par crainte des Juifs. Tout à coup Jésus se présente au milieu d'eux et leur dit : « *La paix soit avec vous.* » Il leur montre ensuite son côté, ses mains et ses pieds avec les cicatrices de ses plaies. Or Thomas, l'un des apôtres, n'était pas là. Les autres lui ayant dit qu'ils avaient vu Jésus, il s'écria : « *Si je ne vois les marques des clous dans ses mains et dans ses pieds, je ne le croirai pas, parce que je ne l'ai pas vu.* » — Huit jours après, Jésus se montra aux Apôtres, Thomas était alors présent. S'adressant à celui-ci : « *Approchez le doigt,* dit le Sauveur, *et mettez la main dans*

mon côté; et ne soyez plus incrédule, mais fidèle. » Aussitôt Thomas s'écria : « *Mon Seigneur et mon Dieu !* » Jésus reprit : « *Parce que vous avez vu, Thomas, vous avez cru. Heureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru néanmoins !* » — Ainsi, dès que l'enfant sera à sa place, il fera un acte de foi. Oui, Seigneur, dira-t-il à Jésus, je crois fermement que j'ai reçu votre corps et votre sang. Alors il sera heureux, parce que, sans avoir vu Jésus, il aura cru.

II. *Adoration.* — Dans l'étable de Bethléem, les trois Mages se prosternèrent la face contre terre pour adorer l'Enfant-Jésus. — De même, après la communion, vous adorerez Jésus votre Créateur, votre premier principe et votre dernière fin. Vous l'adorerez de corps et d'âme, avec votre volonté, votre mémoire et votre entendement.

III. *Amour.* — Il y a une parole surtout que Jésus désire vous entendre prononcer. La voici : « *Mon Jésus, je vous aime.* »

Acte d'amour : « O Jésus, je ne suis que poussière et que cendre; et cependant mon pauvre cœur ose vous parler. O Jésus, je vous aime, je vous aime de tout mon cœur; puissé-je mourir pour votre amour! »

Lorsque nous avons reçu Jésus dans la sainte communion, il tient pour agréable que nous lui baisions les mains et les pieds. Mais comment le pouvons-nous faire, puisque nous ne le voyons pas? — Gerson dit qu'après l'Ascension de Notre-Seigneur, sa sainte Mère Marie, qui était encore sur la terre, le recevait souvent dans la communion. Alors se rappelant comment, lorsqu'il était enfant, elle le portait dans ses bras et lui baisait les pieds, elle répétait ces mêmes actes en esprit, lorsqu'elle avait le bonheur de communier. Nous aussi, quand nous avons communié, nous pouvons en esprit baiser les pieds de Jésus.

IV. *Louanges et action de grâces.* — Après qu'il eut reçu la visite de l'ange Raphaël, Tobie se prosterna la face contre terre et loua Dieu pendant trois heures. — Combien plus devrions-nous louer Jésus, le Dieu des anges, quand il nous visite dans son Sacrement! Savez-vous combien de fois vous devez louer Jésus? — Autant il y a de grains de sable sur la surface et dans la profondeur de la terre, autant de louanges devons-nous à Jésus dans le Saint-Sacrement. Oui, nous devons louer Jésus dans le Saint-Sacrement autant de fois qu'il y a de gouttes d'eau dans tous les fleuves, dans toutes les mers et dans tous les océans. Nous devons louer Jésus dans le Saint-Sacrement autant de fois qu'il y a d'étoiles au firmament, autant de fois qu'il y a de secondes dans la longueur de l'interminable éternité. Le jour viendra, il faut l'espérer, où de vos yeux vous verrez Jésus assis à la droite de Dieu dans la gloire du Père. Alors vous vous étonnerez d'avoir pu recevoir dans votre âme une majesté si sublime, et d'y avoir si peu pensé. Alors vous saurez que remercier

Jésus à tout moment de cette éternité sans fin pour une seule communion qu'il vous aura été donné de faire, c'est peu, c'est trop peu.

V. *Offrande.* — Jésus s'est donné à vous, donnez-vous à Jésus. Offrez-lui votre corps, votre âme, votre cœur, vos pensées, vos paroles, vos actions et chacune de vos respirations jusqu'à la fin de votre vie.

VI. *Demande.* — Jésus-Christ a dit : *Demandez et l'on vous donnera.*[1] Il est absolument sûr que le soleil se lèvera demain ; il n'est pas moins sûr que Jésus vous donnera ce que vous lui demanderez, surtout au jour où il se donne lui-même à vous dans la sainte communion. Donc demandez : 1° le pardon de vos péchés ; 2° la force contre les tentations ; 3° la plus grande des faveurs : une bonne mort ; 4° ce qui est nécessaire pour votre corps. Notre-Seigneur donne le vêtement et la nourriture aux oiseaux, il vous les donnera aussi ; mais vous devez les lui demander ; 5° quelque faveur particulière dont vous avez besoin ; 6° priez aussi pour votre prochain : pour la sainte Eglise, pour votre père et votre mère, pour vos frères et sœurs, pour la conversion des pécheurs et pour la délivrance des âmes du purgatoire. — Notre-Seigneur dit un jour à sainte Gertrude que « lorsqu'une âme en état de grâce reçoit la communion, tous les habitants du ciel, de la terre et du purgatoire retirent de cette seule communion des avantages supérieurs à tout ce que l'on peut imaginer. »

Enfin ne manquez pas de promettre à Jésus que jamais plus vous ne l'offenserez par un péché mortel ; dites-lui donc : « *O Jésus, votre précieux sang a empourpré ma langue. Je me sers de cette langue pour vous promettre que jamais ; non jamais, je ne commettrai un péché mortel. Doux Jésus, puissé-je mourir plutôt que de commettre un péché mortel !* »

CHAPITRE XII.

LA MAUVAISE COMMUNION.

Par mauvaise communion, on entend celle que l'on fait ayant conscience que l'on est en état de péché mortel. Celui-là ne fait pas une mauvaise communion qui oublie un péché mortel en confession et qui communie croyant être en état de grâce.

Sainte Térèse vit une personne faire une mauvaise commu-

(1) Matth. VII.

nion. Deux affreux démons se tenaient aux côtés du sacrilége. Leurs énormes cornes s'étaient entortillées autour de son cou. Lorsqu'ils virent la majesté de Jésus-Christ s'approcher d'eux dans le Saint-Sacrement, ils furent saisis d'effroi et voulurent s'enfuir ; mais Jésus-Christ ne leur permit pas de s'éloigner.

Saint Cyprien nous cite un exemple terrible qu'il vit de ses yeux. C'était en Afrique. Une grande persécution sévissait contre les catholiques, au point que ceux-ci étaient obligés de s'enfuir des villes et des villages qu'ils habitaient, et de se cacher. Parmi eux se trouva un homme qui, ne pouvant emporter son petit enfant, le confia pendant son absence aux soins d'une femme païenne. L'enfant ayant été porté devant le magistrat, celui-ci lui fit verser dans la bouche du vin qui avait été offert aux idoles. Le père revint après la persécution, et dès le dimanche suivant il se rendit avec son enfant à l'église catholique. Saint Cyprien disait la messe. Le petit enfant poussa des cris et sangiota tout le temps du saint sacrifice ; au moment de la communion, son père le porta à l'autel pour qu'il reçut la communion avec tout le reste du peuple : car c'était alors la coutume de donner la communion aux petits enfants. Bien que n'ayant pas encore l'usage de la raison, ils pouvaient néanmoins recevoir la grâce par l'Eucharistie, comme ils la reçoivent par le Baptême.

Le diacre ayant voulu déposer la sainte hostie dans la bouche de l'enfant, celui-ci serra les lèvres, détourna la tête et fit tout ce qu'il put pour ne point recevoir le pain céleste. Le diacre parvint cependant à lui mettre la sainte hostie sur la langue ; mais l'enfant la rejeta aussitôt et tomba dans d'effrayantes convulsions ! Voyez. Cet enfant n'avait avalé que quelques gouttes d'un vin défendu, sans même savoir ce qu'il faisait. Néanmoins Dieu lui fit sentir qu'il n'était pas digne de recevoir la sainte communion. Quelle honte donc n'est-ce pas, pour un chrétien qui a la raison et qui se sait coupable d'un péché mortel, de recevoir en cet état le corps et le sang de Notre-Seigneur !

Le meurtrier. — Un homme commit un grand crime : il assassina un pauvre petit enfant en lui tranchant la tête. Durant sept ans, ce misérable fut tourmenté par des fantômes effrayants ; il avait sans cesse devant les yeux le spectre de sa victime. Les lèvres livides du pauvre enfant semblaient lui répéter à tout instant : « Oh ! c'est toi qui m'as tué ! C'est toi qui m'as tranché la tête ! »

Se trouve-t-il un enfant qui aurait peur de dire ses péchés en confession et qui voudrait les cacher, voyez ce qui lui arrivera. Il s'approchera probablement de la Table sainte pour recevoir la communion avec les autres enfants. Personne ne verra aucune différence entre lui et les autres. Comme les autres, il recevra le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ. Il retournera à sa place ; il s'unira aux autres dans les prières qui suivront la com-

munion ; il sortira de l'église avec eux. Jusque-là rien de particulier ne lui arrivera. Mais la première fois qu'il retournera à l'église, que lui arrivera-t-il ? Une voix se fera entendre à lui et pas aux autres. Cette voix viendra de l'autel et lui dira : « Oh! méchant enfant! tu as fait une mauvaise confession et une mauvaise communion! Oh! méchant enfant! tu as foulé aux pieds le corps et le sang de Jésus-Christ! Oh! méchant enfant! va te confesser, va déclarer ce péché que tu as eu honte d'avouer! » Et chaque fois qu'il viendra à l'église, il entendra cette voix terrible; et il n'aura jamais la paix du cœur aussi longtemps qu'il n'aura point confessé son péché.

Donc, pour l'amour de Jésus, ne cachez jamais vos péchés en confession. Le prêtre est bien triste sans doute d'apprendre que vous avez commis un péché ; mais il est content de vous entendre en faire l'aveu pour en obtenir le pardon. Si vous ne voulez pas révéler vos péchés maintenant, vous devrez les révéler devant le monde entier au jour du jugement. Si vous les déclarez maintenant, ils vous seront pardonnés; mais si vous attendez au jour du jugement pour les déclarer, ils ne vous seront point pardonnés. Lorsque le démon vous tente de cacher vos péchés, faites cette prière : « Mon Dieu, aidez-moi à avouer mes péchés ; car le démon me tente de ne pas les déclarer. » — Si la peur vous prend au moment même où vous êtes au confessionnal, dites au prêtre : « Mon père, veuillez m'assister, car j'ai peur. » — Sachez-le bien : oublier un péché, ce n'est pas un grand malheur ; il suffit alors de le dire à la confession suivante si vous vous en souvenez. Mais se rappeler un péché mortel pendant la confession et ne pas le déclarer, c'est un mal affreux.

CHAPITRE XIII.

MANIÈRE DE COMMUNIER.

I. Vous devez, pour communier, être à jeun depuis minuit. N'auriez-vous avalé que la plus petite miette de pain, ce serait un péché mortel si, le sachant bien, vous faisiez le même jour la sainte communion.

II. En vous approchant de la sainte Table, tenez les mains jointes; ne regardez pas autour de vous; ayez les yeux baissés. Que vos pensées se dirigent vers Celui que vous allez recevoir.

III. Arrivé au banc de communion, mettez-vous à genoux.

IV. Prenez en main la nappe de communion; tenez-la devant vous, sous le menton et non sur la bouche.

V. Fermez les yeux.

VI. N'inclinez pas la tête, mais tenez-la bien droite.

VII. Ouvrez bien la bouche et mettez la langue hors de la bouche, de manière qu'elle repose sur la lèvre inférieure.

VIII. Lorsque le prêtre a déposé la sainte hostie sur votre langue, fermez la bouche.

IX. Si vous ne pouvez avaler la sainte hostie tout de suite, ne vous troublez pas; mais attendez tranquillement que vous puissiez l'avaler.

X. Tâchez de ne pas toucher la sainte hostie avec les dents. (Quoique ce ne soit pas un péché de le faire.)

XI. Si la sainte hostie s'attache à votre palais, ne vous servez pas des doigts pour l'en détacher; mais faites-le avec la langue.

CHAPITRE XIV.

LES GRACES QUE DIEU FAIT AUX ENFANTS.

Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez point.[1] — La bienheureuse Marie de l'Incarnation dit ceci : « Il est de la plus haute importance que la première communion se fasse dans l'âge de l'innocence. Dieu alors prend l'enfant sous sa protection, et par sa miséricorde il le rend fort contre les tentations pour tout le reste de sa vie. »

Le père Varin. — Ce célèbre père jésuite avait préparé un petit garçon à la première communion. Plusieurs personnes trouvaient que l'enfant était trop jeune pour communier. Cela n'empêcha pas le digne religieux de l'admettre au banquet divin. A quelque temps de là, le père Varin ayant rencontré ce jeune enfant, lui posa cette question : « Dites-moi, mon ami, qu'avez-vous éprouvé au moment de votre première communion? » — L'enfant rougit et garda le silence. — Le père renouvela sa question; alors l'enfant se recueillant lui répondit avec une grande simplicité : « Mon père, quand je vis le prêtre descendre de l'autel avec la sainte hostie, je fut fort effrayé et je tremblai. Lorsque Jésus fut près de moi, mon cœur battit fortement. Au moment précis où le prêtre me présenta la sainte hostie, mon cœur battit encore plus fort. (Ici l'enfant fit un signe avec la main pour montrer comment son cœur battait.) Mais aussitôt que j'eus reçu Jésus, mon cœur ne battit plus. — J'aimais mon bon Sauveur. »

(1) Marc. x.

La bienheureuse Marie-Anne de Quito. — Cette bienheureuse naquit à Quito, dans l'Amérique méridionale. Sa vie a été écrite par le père jésuite Boero. Elle n'avait que sept ans quand on la conduisit au père Boero, pour qu'il examinât si elle pouvait faire sa première communion. L'examen ayant été favorable, l'enfant fit sa première communion avec beaucoup de piété. Sa sœur l'ayant obligée à se vêtir d'une robe de soie pour cette grande action, la petite Marie en fut fort affligée et elle refusa de porter cette robe à l'avenir. Sa première communion lui fit faire de grands progrès dans la perfection. « Je voudrais, dit le savant jésuite qui a écrit sa vie, je voudrais que les parents profitassent de cet exemple. Ils diffèrent la première communion de leurs enfants jusqu'à ce que le démon et le péché soient entrés dans leurs âmes, jusqu'à ce qu'ils en aient terni et détruit la pureté et la simplicité. Cela ne doit pas être. Que Jésus-Christ prenne de bonne heure possession de ces jeunes cœurs, afin de les rendre forts contre les tentations. » — Le confesseur de la petite Marie-Anne ayant remarqué les progrès qu'elle faisait dans la perfection, lui permit de communier tous les dimanches et tous les jours de fête. Plus tard, elle obtint la permission de communier en plus une fois dans la semaine; enfin avant qu'elle eût douze ans, elle fut admise à la communion quotidienne. Elle mourut en odeur de sainteté, à l'âge de vingt-six ans, et fut béatifiée par Pie IX de sainte mémoire.

La bienheureuse Imelda, patronne des premiers communiants. — Le voyageur qui passe par Bologne peut voir la pierre sépulcrale d'une petite fille, appelée Imelda. On y a écrit en abrégé l'histoire de cette enfant, laquelle mourut à l'âge de sept ans, en l'année 1393. Le dimanche de Pâques au matin, il y avait beaucoup d'enfants réunis à l'église pour faire leur première communion. La petite Imelda avait demandé avec instance la faveur de faire aussi en ce jour sa première communion; mais les religieuses pensèrent avec raison qu'elle était trop jeune encore et trop peu réfléchie pour être admise à cette grande action, de sorte que la petite Imelda se vit obligée de rester loin de l'autel, au fond de l'église. Là elle se tenait seule, affligée et versant des larmes, de ce qu'elle était privée de recevoir le bon Jésus qu'elle aimait de tout son cœur. Mais on avait compté sans quelqu'un qui regarde non les années, mais l'amour des petits enfants. Jésus ne put souffrir que la petite Imelda fût ainsi livrée à la désolation, parce qu'elle ne pouvait satisfaire son désir de le recevoir dans son cœur.

La clochette venait d'annoncer aux communiants qu'il était temps de s'approcher de la Table sainte. Déjà celle-ci était occupée par une longue file d'enfants pleins d'allégresse. Debout sur le marchepied de l'autel, le prêtre tenait en main la sainte hostie et disait : « *Voici l'agneau de Dieu ;* » quand tout à coup

un rayon de lumière éblouissante jaillit des mains du prêtre jusqu'à la petite Imelda, qui se tenait toujours au fond de l'église. Le prêtre s'aperçut avec stupéfaction que la sainte hostie qu'il tenait dans ses doigts avait disparu tout à coup. Il avait vu le rayon de lumière se diriger vers Imelda, et maintenant il voyait au-dessus de la tête de l'enfant comme une étoile étincelante! Les regards de la petite fille s'étaient portés vers cette belle étoile qui brillait à ses yeux baignés de larmes; une voix intérieure lui disait que c'était la lumière de Jésus lui-même qui venait se donner à elle. Alors le prêtre quitta l'autel et suivit la trace lumineuse qui conduisait à la petite Imelda. Le peuple lui fit place en gardant un silence profond et solennel.

Arrivé au fond de l'église, le prêtre vit avec surprise que la sainte hostie qui venait de s'échapper de ses mains planait au-dessus de la tête de l'enfant. D'une main tremblante, il la saisit et la donna à Imelda, qui reçut ainsi son bien-aimé Jésus. Quelques instants après, on vit son corps pencher de côté; elle était pâle comme si elle se trouvait mal. Les religieuses vinrent la prendre dans leurs bras, croyant que c'était une simple syncope. Elles se trompaient. Le visage de l'enfant respirait un sourire angélique; elle avait les bras croisés sur la poitrine, comme si elle voulait serrer contre son cœur un précieux trésor. Qu'avait-elle donc? Ah! sa joie en recevant Jésus avait été trop grande; son cœur était trop faible pour la supporter. L'excès de sa joie avait brisé le fil de sa vie. Son âme s'était envolée avec Jésus dans le ciel!

La cire se prête beaucoup mieux à recevoir des empreintes, lorsqu'elle est molle que lorsqu'elle est dure. Un terrain nouvellement défriché reçoit la semence avec beaucoup plus de fruit. Une feuille de papier encore intacte se prête mieux à la plume de l'écrivain. Il en est de même de l'âme d'un enfant par rapport à la grâce. Elle reçoit la grâce de Dieu comme une cire molle reçoit une empreinte, comme un papier blanc reçoit l'écriture, comme un sol fraîchement défriché reçoit la semence. De là cette parole de Notre-Seigneur : *Je vous le dis en vérité, quiconque ne recevra point le royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera point.*[1] De là encore cette parole qui se lit au livre des Proverbes : *Dieu communique ses secrets aux simples.*[2]

L'un des fruits principaux de la communion est la *persévérance* dans la grâce, dans la fidélité à prier, à assister à la sainte messe et au catéchisme. On comprend dès lors pourquoi Notre-Seigneur a exprimé son grand désir de se communiquer aux petits enfants en disant : *Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez point.*[3]

(1) Marc. x, 15. (2) Prov. III, 32. (3) Marc. x.

La simplicité des petits enfants s'en va peu à peu. Il ne faut pas longtemps pour que la cire molle devienne comme une pierre dure, ou comme un chemin battu; la semence est bientôt étouffée par les épines. Si l'esprit du monde prend possession du cœur des enfants avant Notre-Seigneur Jésus-Christ, il ne les portera point à aimer le catéchisme et l'étude de la religion. Au contraire, les enfants une fois imbus de l'esprit du monde, en viennent à regarder la première communion comme une cérémonie qui les débarrassera du joug du catéchisme. Tous ceux qui ont été à même d'observer les enfants dans un certain nombre de localités différentes, n'auront pas manqué de se convaincre de ceci : les enfants qui continuent à fréquenter le catéchisme sont généralement ceux qui ont fait leur première communion dans l'*âge de l'innocence*. — Oh! combien il est donc important que Jésus-Christ soit le premier à prendre possession de l'âme de l'enfant!

Dès que les enfants parviennent à l'âge de la raison, ils sont exposés aux tentations. Il arrive souvent que les enfants, et même les tout petits enfants, sont assaillis par de fortes tentations intérieures que leurs maîtres ne soupçonnent même pas. Quel sera le remède à ces tentations? Qu'est-ce qui conservera la vie de leur âme au milieu de ces dangers? Le grand remède pour les enfants, aussi bien que pour les adultes, ce sera la sainte communion. « *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous.*[1] Si ce remède, qui peut être nécessaire à un enfant, lui est refusé, quelle sera la conséquence de ce refus? Le vieux proverbe nous le dit :

Opposez-vous au mal avant qu'il s'enracine;
S'il séjourne, il rend vain l'art de la médecine.
Sero medicina paratur, etc.

L'enfant, dit la sainte Ecriture, suivra dans sa vieillesse la route qu'il aura prise dans sa jeunesse. Il faut donc former les enfants à la fréquentation régulière des sacrements, et pour cela ne point différer leur première communion jusqu'au temps où ils seront livrés à la fougue de leurs passions.

Demande : Quand les chrétiens sont-ils obligés de communier?

Réponse : Aussitôt qu'ils sont capables d'être instruits de ce saint mystère de l'Eucharistie.[2]

(1) Jo. XI.

(2) *Lex generalis Ecclesiæ.* IV. Concil. Laters :

« Omnis utriusque sexus fidelis postquam *ad annos discretionis* pervenerit, *semel saltem in anno* confiteatur... suscipiens reverenter ad minus in Pascha *Eucharistiæ Sacramentum,* nisi forte de consilio proprii sacerdotis ob ali-

CHAPITRE XV.

JÉSUS ET LES ANGES.

Le Fils de Dieu s'adresse aux anges. Il leur déclare son intention de demeurer sur la terre dans le Saint-Sacrement, sous l'apparence du pain, jusqu'à la fin des siècles.

Les anges lui disent : « O Jésus, vous êtes si heureux dans le ciel, pourquoi donc voulez-vous descendre sur la terre et y séjourner au milieu de tant de péchés et de misères ? »

Jésus leur répond : « Je veux demeurer sur la terre parce que j'aime les hommes et que je suis pressé du désir d'être avec eux. »

Les anges. « Mais, Seigneur, si vous voulez demeurer sur la terre, pourquoi ne vous y établissez-vous pas comme un grand prince dans tout l'éclat de votre puissance et de votre majesté ? De la sorte on vous admirera, on vous respectera, on vous craindra. Mais si vous restez sur la terre sous la chétive apparence d'un peu de pain, on ne fera aucun cas de vous, on vous méprisera. Les catholiques passeront devant vous sans vous adorer, sans vous donner aucune marque de respect. Les hérétiques se moqueront de vous et vous blasphémeront ; ils diront que les catholiques sont des idolâtres qui adorent du pain. »

Jésus. — « Ce que vous dites est vrai ; mais si je me montrais aux hommes dans ma gloire, ils craindraient de s'approcher de moi, ils trembleraient comme les Israélites au pied du Sinaï. Là ils disaient : « *Que Dieu ne nous parle plus, de peur que nous ne mourions ;* » et maintenant encore les hommes craindraient de me parler, s'ils me voyaient sur l'autel tout environné de gloire. Mais non il n'en sera pas ainsi. Je les aime, et je veux qu'ils viennent près de moi, qu'ils se tiennent à mes côtés, qu'ils

quam rationabilem causam ad tempus ab ejus modi susceptione duxerit abstinendum. »

S. Alphonsus, Homo Apost. tr. XII, n. 43 : « Parvuli statim ac adepti sunt usum rationis, semper ac discernere valent hunc cœlestem panem a terreno *possunt* admitti ad communionem. »

S. Alphonsus, Opus. Mor. Lib. VI. Tr. III : « Recte reprehendit Ronc. Parochos qui indiscriminatim non admittunt ad communionem, nisi pueros in certa ætate constitutos. »

Catech. Concilii Tridentini, pars de Euch. c. 18 : « Qua vero ætate pueris sacra mysteria (Eucharistiæ) danda sint, nemo melius constituere poterit quam pater et sacerdos cui illi confitentur peccata ; ad illos enim pertinet explorare et a pueris percontari, an hujus admirabilis sacramenti cognitionem aliquam acceperint et gustum habeant. »

me parlent et me disent sans crainte tout ce qu'ils veulent. »

Les anges. — « Mais, Seigneur, si vous voulez descendre sur la terre et vous montrer si pauvre, faites-le seulement une fois l'an et dans un seul endroit. Alors au moins on pensera beaucoup à vous. Les hommes viendront en foule de toutes les parties du monde se prosterner devant vous et vous adorer dans le Saint-Sacrement. Mais si vous en faites une œuvre quotidienne; si vous vous rendez présent dans le Saint-Sacrement en tout lieu et dans chaque église, on vous négligera et on ne pensera guère à vous. »

Jésus. — « C'est vrai, ô anges bien-aimés. Mais si je n'étais présent que dans un seul endroit, les pauvres ne pourraient point venir à moi; les malades ne pourraient point m'avoir auprès d'eux; et surtout ces chers petits enfants que j'aime tant, vous le savez, ne pourraient pas faire un long voyage pour me trouver, et je serais si triste de ne pas voir auprès de moi ces enfants chéris! J'aime tout mon peuple; je veux que tous puissent venir à moi à leur aise, et chaque fois qu'ils le veulent. »

Les anges. — « Mais du moins, ô Jésus, ne permettez pas à tout le monde de vous recevoir dans la communion. Combien n'y a-t-il pas d'hommes dont le contact serait répugnant à cause des ulcères, des cancers, des plaies ou des autres maladies dégoûtantes dont ils sont atteints? »

Jésus. — « Je sais tout cela; mais j'aime mes pauvres créatures; j'aime surtout parmi les hommes les plus affligés, et je serais triste de ne pas être aussi à leur disposition. »

Les anges. — « Du moins, Seigneur, faites en sorte qu'il n'y ait point de danger que les méchants reçoivent votre corps sacré. Il serait horrible, en effet, de vous voir livré à des âmes pleines d'impureté, à des âmes hideuses comme le démon! Si vous permettez cela, on dira que vous ressemblez à l'enfant prodigue, lequel s'en alla dépenser follement tous ses biens dans la compagnie des méchants. Ne pouvez-vous pas aviser au moyen de ne vous donner en nourriture qu'aux justes seuls, et de faire cesser votre présence à l'approche des pécheurs? »

Jésus. — « Je pourrais le faire. Mais alors les hommes ne seraient jamais sûrs de me recevoir; car personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, s'il est en état de grâce ou en état de péché. Et si je donnais l'assurance à une âme qu'elle est en état de grâce, aussitôt elle deviendrait orgueilleuse. »

Les anges. — « Ne croyez-vous pas du moins, ô Jésus, que ce serait assez pour vous d'être présent dans le Saint-Sacrement au moment où l'on vient vous recevoir? Si vous y restez sans cesse, et le jour et la nuit, souvent vous devrez habiter dans de pauvres et misérables églises, dans des tabernacles malpropres et dégoûtants; il arrivera fréquemment qu'on vous laissera seul, sans aucune visite, non seulement pendant la nuit, mais encore pen-

dant des journées entières. Votre présence réelle deviendra quelque chose de si ordinaire qu'on y pensera à peine. »

Jésus. — « Je sais très-bien tout cela, ô saints anges. Mais puis-je inventer quelque chose de plus utile aux hommes que de me donner à eux en nourriture? Je veux faire ce qui leur est le plus avantageux, de préférence à ce qui me serait le plus honorable. Lorsque j'ai pris le parti de racheter le monde, j'avais prévu les humiliations, les moqueries, la flagellation, les crachats qui m'attendaient, et je m'y étais soumis. Maintenant je prévois également que dans le Saint-Sacrement je serai oublié, moqué et blasphémé ; mais cela ne saurait m'arrêter. A tout ce que vous m'avez dit je n'ai qu'une réponse, et la voici : « *J'aime les hommes, mes pauvres créatures, et je veux être avec eux jusqu'à la consommation des siècles.*[1] »

(1) Matth. XXVIII.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Préface du Traducteur 5

Préambule 7

Conduite à tenir en temps de première communion, de mission ou de retraite 7

Une langue morte qui parle. 7 — Ce que vous devez faire en temps de première communion, de mission ou de retraite. 8 — Le règlement de vie perdu. 9 — Instructions, catéchismes, lectures spirituelles. 10 — Distractions ou l'ombre de l'âne. 11 — Les poissons attentifs. 12

LIVRE I.

DIEU ET SES ATTRIBUTS.

CHAPITRE I. — Dieu est grand 15

Le petit enfant et la cuillère. 15

CHAP. II. — Dieu est éternel 16

Le livre. 16 — La poussière. 16 — L'horloge. Le bâton. 16

CHAP. III. Dieu est partout 17

Où êtes-vous? 17 — L'enfant insensé. 18 — La parole frappante. 18 — Les religieuses. 20 — Une personne dans une chambre obscure. 20 — Le démon venu trop tard ou les oraisons jaculatoires. 20 — A douze ans, ou offrande de nos actions. 21 — Comment faire un autel ou une chapelle? 21 — Ce que vous devez faire dans votre chapelle. 21

CHAP. IV. — Dieu sait tout 23

CHAP. V. — Dieu est tout-puissant 24

Le menuisier. 24 — Comment toutes choses ont été faites. 24 — Comment toutes les créatures obéissent à Dieu. 24

CHAP. VI. — Dieu est juste 25

Le tronc du temple. 25

CHAP. VII. — Combien Dieu nous aime 26

CHAP. VIII. — Dieu a compassion de nous. 27

Le Sacré-Cœur de Jésus. 27 — Comment Dieu parle au pécheur. 27

CHAP. IX. — Comment Dieu prend soin de nous ou la divine Providence 29

Les rosiers. 29 — Comment Dieu prend soin du corps et de l'âme. 29 — Le lion estropié. 30 — Dieu prend soin non seulement des hommes, mais encore des autres créatures. 31 — Les pierres et les autres créatures. 31 — L'âme. 31

CHAP. X. — Pourquoi souffrons-nous? 32

Joseph vendu par ses frères. 32 — Le vaisseau perdu. 33 — La grande leçon. 34

CHAP. XI. — La volonté de Dieu. 34

Le pauvre mendiant. 34

CHAP. XII. Tout vient de Dieu 35

Les deux domestiques. 35 — Le roi David. 36 — Le chien furieux. 36

CHAP. XIII. — Chaque chose est pour le mieux 36

L'enfant qui meurt. 36 — Le bâton. L'argile. 37 — L'enfant inquiet. 37 — Mettez votre confiance en la divine Providence. 38 — Le soleil. 38 — La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse. 39

LIVRE II.

LES PETITS ENFANTS.

CHAPITRE I. — Combien Jésus aime les petits enfants 41

L'étable. 41 — L'enfant et le pain. 42 — Une petite fille portant l'Enfant-Jésus. 42.

CHAP. II. — Comment Dieu prend soin des enfants 43

L'enfant non écrasé. 43 — L'enfant et le loup. 44 — La foudre. 44 — La pluie. 45 — La prière de l'enfant. 45 — Le nouveau-né. 45 — Le petit enfant est faible et sans appui. 46 — L'enfant a besoin de force. 46 — L'enfant a besoin de nourriture. 46 — L'enfant a besoin de remèdes. 46 — L'enfant meurt. 47 — L'âme de l'enfant va au ciel. 47 — Enfants vus dans le ciel. 47

CHAP. III. — Comment Dieu parle aux petits enfants 48

Le petit enfant et l'évêque. 48 — La sainte Vierge parle aux enfants. 48 — Les enfants découvrent un saint. 50 — Un enfant pénètre les secrets d'une âme. 50

CHAP. IV. — Enfants martyrs 51

Les premiers martyrs de Jésus. 51 — Les enfants et la Vraie Croix. 51 — Les enfants se mettent en route pour recouvrer la Vraie Croix. 52 — Une leçon pour les enfants. 53 — Enfants anglais martyrs. 53 — Saint Cyriace, l'enfant martyr. 54 — Sainte Térèse. 54

CHAP. V. — La prière. 55

La réponse des enfants. 55 — Le petit garçon qui oublia son dîner. 56 — A l'église. 56 — Combien de prières disait une petite fille. 56 — Les premiers mots de l'enfant. 56 — Méditation des enfants. 57 — La question de l'enfant. 57 — Le petit garçon mourant de

soif. 57 — Les enfants priant pour le peuple. 58 — Les enfants priant pour les moribonds. 58

CHAP. VI. — L'obéissance 59

L'enfant obéissant. 59

CHAP. VII. — Les œuvres de miséricorde pratiquées par les enfants. 59

L'enfant faisant l'aumône de son dîner. 59 — L'enfant soignant les malades. 60 — L'enfant donnant toujours quelque chose aux pauvres. 60 — L'enfant parlant en faveur des pauvres. 60 — La bonne petite fille. 61

CHAP. VIII. — La dévotion envers la très-sainte Vierge 62

Les enfants dévots envers la très-sainte Vierge. 62

CHAP. IX. — Le catéchisme. — L'école 62

L'enfant à l'école. 62 — La petite fille enseignée par Dieu. 63 — Le petit garçon stupide. 63 — Comment l'Enfant-Jésus écoutait. 64

CHAP. X. — La tentation 65

Le petit garçon tenté de colère. 65 — Saint Philippe. 65 — L'enfant et le démon. 65 — Les enfants et le méchant marin. 65 — Saint Léonard. 65 — Sainte Jeanne Françoise. 65 — Sainte Marie d'Egypte. 65 — Saint Louis de Gonzague. 66 — La bienheureuse Marguerite Alacoque. 66 — Saint Grégoire et saint Basile. 66 — L'épingle. 66 — Sainte Rose de Lima. 66 — Sainte Catherine de Sienne. 66 — La bienheureuse Benvenuta. 66 — Le vol ou les enfants qui meurent dans le désert. 66 — Saint François de Sales. 67 — Patience. 67 — Saint Paul de la Croix. 67 — Le petit garçon brûlé. 67

CHAP. XI. — Les enfants offerts à Dieu 68

Le petit garçon et le chevreau. 68 — Saint Alphonse. 68 — Comment, dans son enfance, saint Pierre d'Alcantara passait la journée. 68

CHAP. XII. — Règlement de vie pour les enfants 70

Réveil. 70 — Prières du matin. 70 — Avant et après les repas. 70 — Prières du soir. 71 — Vertus quotidiennes. 71 — Bonnes pratiques. 71 — Tentations. 71 — Péchés. 72 — Les sacrements. 72 — La mort. 72

CHAP. XIII. — Ce qu'on peut faire avec les petits enfants . . . 72

Le choix de l'enfant. 72 — Premières impressions. 73 — Impression d'un regard sur un enfant. 74 — Impression d'une parole sur un enfant. 74 — Saint Grégoire. 74 — Sainte Catherine de Sienne. 74 — Impressions de la première communion. 75

CHAP. XIV. — Influence des enfants 75

Saint François Xavier. 75 — Lorsque la foi et les mœurs sont en décadence, on peut les relever au moyen des enfants. 76 — L'enfant qui convertit son père. 76 — L'enfant qui convertit son père à l'occasion de sa première communion. 77

CHAP. XV. — Appendice sur les prières des enfants 78

Trois méthodes de prière pour les enfants. 80 — Chant des prières et des principales parties de la doctrine chrétienne au catéchisme. 81 — Prières pendant la sainte messe. 82

LIVRE III.

LA GRANDE QUESTION OU POURQUOI DIEU VOUS A-T-IL CRÉÉ ?

CHAPITRE I. — Dieu vous a donné un corps 86

Le corps en ce monde. 86 — Les os. 86 — La respiration. 86 — La voix. 86 — Le corps dans l'autre monde. 87 — La nourriture. 87 — Les yeux. 88 — L'âme et le corps. 89 — Le pauvre boiteux. 89

CHAP. II. — Dieu vous a donné une âme 90

A quoi l'âme ressemble-t-elle ? 90 — L'âme ressemble à Dieu. 91 — Une âme de l'autre monde. 91

CHAP. III. — La beauté de l'âme 92

La conversion de Brigitte. 92 — Une visite au purgatoire. 94 — Comment sont soulagées les âmes du purgatoire. 95 — Les âmes du purgatoire oubliées. 96 — Une âme sortant du purgatoire. 97 — L'âme de Brigitte en purgatoire. 98 — Sa beauté. 98 — L'âme d'un petit enfant. 99

CHAP. IV. — Le prix de l'âme 100

Prix ou valeur. 100 — Le prix donné pour votre âme. 101 — Le petit enfant parle à Jésus. 101 — Une balance. 102 — Le pauvre orphelin. 102 — Ames abandonnées. 102

CHAP. V. — La grande question 103

La grande question. 103 — Les religieux. 103 — Ce que chacun fait. 104 — Histoire d'un mauvais riche. 104 — Le mauvais riche tombe malade et meurt. 105 — Le deuil. 105 — La fin du mauvais riche. 106 — Les deux cercueils. 106 — La réponse du lit de mort. 106 — Le chameau et l'aiguille. 107 — Un riche peut-il se sauver ? 107 — Un mot aux pauvres. 108 — Dieu nous a-t-il créés pour manger, pour boire ou pour avoir du plaisir ? 108 — Le fou. 108. — Pourquoi donc avez-vous été créé ? 109

CHAP. VI. — Réponse à la grande question 109

Le petit livre. 109 — Servir Dieu. 109 — La voix que les créatures font entendre à l'âme. 110 — Qu'est-ce que servir Dieu ? 110 — La servante. 110

CHAP. VII. — Les hommes servent-ils Dieu ? 111

Les petits enfants. 111 — La fabrique et les jeunes gens qui y travaillent. 112 — Enfants dans les collèges et dans les pensionnats. 113 — Le vieillard. 113

CHAP. VIII. — Le bon usage des créatures 114

Pourquoi tout l'univers a-t-il été créé ? 114 — La règle. 115 — Le voyageur égaré. 116 — Prière. 116

LIVRE IV.

LE PÉCHÉ MORTEL

CHAPITRE I. — Le péché mortel, le plus grand de tous les maux . 118

La question du maître. 118 — Pourquoi le péché mortel est-il le grand mal? 118 — Le péché mortel plus dur qu'un rocher, plus fort que l'enfer. 119

CHAP. II. — Effets du péché mortel 120

Premier effet du péché mortel : la mort. 120 — La sentence de mort contre le péché mortel. 120. — Balthazar. 120 — Comment meurt celui qui commet un péché mortel? 122 — La maison tombée en ruine. 123 — Les vêtements de deuil. 124 — Une cour à Londres. 124 — L'enfant mort de peur. 125 — L'enterrement au milieu de la nuit. 126

Second effet du péché mortel : la laideur horrible d'une âme en état de péché mortel. 126 — Un miroir. 126 — Le cimetière. 127 — Le supplice affreux. 128 — L'ombre de la mort. 129

Troisième effet du péché mortel : la perte de Dieu, ou l'abomination de la désolation. 129 — La chambre mortuaire. 129 — Un voyage en Amérique. 130 — Le hurlement affreux. 130 — Le soleil. 130 — La rivière. 130 — Les yeux. 130 — L'enfant et la bouteille cassée. 131

Quatrième effet du péché mortel : la perte de la ressemblance de Dieu. 132 — Le tableau mis en pièces. 132

Cinquième effet du péché mortel : la perte de la grâce de Dieu. 132 — L'habit usé. 132

Sixième effet du péché mortel : la perte de la divine lumière. 133 — Le voyage sous terre. 133

Septième effet du péché mortel : la perte des bonnes œuvres. 134 — Le trésor perdu. 134 — Pas de salaire. 134 — Le fou. 135

Huitième effet du péché mortel : plus de mérites. 135 — La main desséchée. 135

Neuvième effet du péché mortel : la perte des vertus. 136 — Le vaisseau englouti. 136

Dixième effet du péché mortel : les créatures deviennent autant d'ennemis pour le pécheur. 136 — La petite fille perdue. 137

Onzième effet du péché mortel : les démons maîtres de l'âme pécheresse. 139 — Le vieux soulier. 139 — Les vers. 139 — Le repaire des lions. 140 — L'antique serpent. 140 — Le démon homicide. 141 — Le menteur. 141 — La chaîne de feu. 141 — Le livre noir de l'enfer. 142

CHAP. III. — Repentir et pardon 143

La parole de Dieu au pécheur. 143 — Le petit chien ou le repentir. 144 — La parole de Jésus au pécheur du haut de la croix. 145 — La parole du pécheur à Jésus. 145

CHAP. IV. — Moyens de se préserver du péché mortel 146

La vue d'une bête féroce ou nécessité de se tenir à distance. 146 —

Le chien et le petit enfant, ou la prière. 147 — L'enfant faible ou la sainte communion. 147

CHAP. V. — Remède au péché mortel 148

Ce que vous devez faire si vous avez le malheur de tomber dans le péché mortel. 148 — 1° Après un péché mortel, faites aussitôt un acte de contrition. 148 — 2° Allez à confesse aussitôt que vous le pourrez. 149 — La chaîne du péché rompue par la contrition. 149

CHAP. VI. — Instruction sur le péché 150

Remarque. 150 — Le péché originel. 150 — Nous sommes nés dans ce péche. 151 — Le nom de ce péché. 151 — Le péché actuel. 152 — Le péché mortel. 152 — Le péché mortel est puni en enfer. 153 — Le péché véniel. 154

LIVRE V.

I. OCCASIONS DU PÉCHÉ. — II. HABITUDE DU PÉCHÉ.
III. RECHUTE DANS LE PÉCHÉ. — IV. LE DERNIER PÉCHÉ MORTEL.

PREMIÈRE PARTIE.

LES OCCASIONS DU PÉCHÉ.

CHAPITRE I. — Ce qu'il faut entendre par occasions du péché . . 155

L'enfant tombé. 155 — Eve près de l'arbre. 155

CHAP. II. — Prétextes allégués par ceux qui s'exposent aux mauvaises occasions 156

Premier prétexte ou comment meurent les ours. 156 — La tentation est morte. 156 — Deuxième prétexte : Vous êtes fort contre la tentation. 157 — Troisième prétexte : Dieu vous aidera. 158

CHAP. III. — Le scandale : porter le prochain au péché 159

Une âme perdue devant le tribunal suprême. 159 — Cris des âmes perdues par le scandale. 160 — Le lit de mort. 161

SECONDE PARTIE.

L'HABITUDE DU PÉCHÉ.

CHAP. I. — Ce qu'on entend par habitude du péché 162

Le vieil arbre. 162 — La lourde chaîne. 163

CHAP. II. — Exemples de mauvaises habitudes 163

Le voleur de pain. 163 — La demoiselle de magasin. 164 — Brigitte et le pot à crême d'argent. 165 — Le joueur. 166 — La mort du blasphémateur. 167 — L'enfant et le loup ou les mensonges. 167 — L'ivrogne incorrigible. 168 — La petite fille. 168 — L'Anglais ou un beau jour. 169 — La passion dominante forte à la mort. 170 — La grosse chaîne. 171 — L'aliment du feu. 171

CHAP. III. — Peut-on se corriger de l'habitude du péché? . . . 172

ue doit faire le pécheur d'habitude pour se corriger? 172 — Com-

ment revient à la vie le pécheur d'habitude? 172 — Comment devient-il fort? 172 — Comment le démon vous trompe. 173

TROISIÈME PARTIE.

LA RECHUTE DANS LE PÉCHÉ.

CHAP. I. — Que faut-il entendre par rechute dans le péché? . . 174
L'homme qui est repris de la fièvre. 174
CHAP. II. — Trois raisons de la rechute dans le péché 175
I. On s'expose de nouveau à la tentation. 175 — II. On ne suit pas les prescriptions du confesseur. 175 — III. On est faible. 175
CHAP. III. — Le démon et le pécheur qui retombe dans le péché . 176
Le geôlier et son prisonnier. 176 — Le chat et la souris. 176
CHAP. IV. — La persévérance. 177
Le clou. 177 — Qu'est-ce que ce clou? 177

QUATRIÈME PARTIE.

LE DERNIER PÉCHÉ MORTEL.

CHAP. I. — La divine Providence par rapport au péché. . . . 178
CHAP. II. — Dieu ne pardonne qu'un certain nombre de fois . . 179
Le désert. 179 — La mer Rouge. 180
CHAP. III. — Combien de fois Dieu pardonne à chaque personne . 182
CHAP. IV. — Le dernier péché mortel ou le siége de feu. . . . 183
Arrêtez, ô pécheur! 183 — Souvenez-vous-en! 184 — Prière. 184.

LIVRE VI.

LES DANGERS.

CHAPITRE I. — Les mauvaises compagnies. 185
Les singes et les bonnets de nuit ou force de l'exemple. 185 — Le petit garçon dans les rues. 186 — Le petit garçon en classe. 186 — Sainte Térèse. 187 — Les deux enfants. 187 — La mort de la petite fille. 188 — Le cri de minuit! 189 — Les ours. 190
CHAP. II. — Les mauvais livres 190
Le mauvais livre et ses ravages incessants. 190 — Anna Missteens. 191 — L'agent de police. 191 — Sainte Térèse. 191 — Les raisons du démon. 192 — Quels sont les mauvais livres? 192
CHAP. III. — Les mauvaises écoles 192
Comment on ravit à Dieu les enfants des pauvres. 192 — Les donneurs de soupe. 193 — Ce qui se passe dans ces écoles. 194 — Le liseur de Bible. 194 — Autre chose. 196 — Comment plusieurs enfants échappèrent aux écoles des donneurs de soupe. 196 — Qu'est-ce que veulent les donneurs de soupe? 197 — Petits enfants que ferez-vous? 198

CHAP. IV. — Les lieux dangereux 199

La fille au cabaret. 199 — Le petit enfant qui pleure. 199 — Le théâtre. La maison du diable. 200 — Les bals. La danseuse. 200 — Le crâne brisé. 201 — Enfants élevés dans les collèges ou dans des pensionnats tenus par des religieuses. 201 — La fête nocturne. 202 — Courses, luttes et amusements du dimanche. 202 — Endroits solitaires. Marchés et foires. Commissions. Ecoles mixtes. Visites. 203

CHAP. V. — Les emplois dangereux 203

Ateliers et fabriques. Quarante-neuf filles converties. 204 — Six choses à faire dans les fabriques. 205 — Le service. Les tentations des domestiques. 206 — Observation d'une servante. 207 — Que penser de la messe du dimanche et des sacrements? 207 — Les pâtres et les ouvriers des champs. 208 — Marie et la couturière. 208 — Les polisseurs de souliers. Elisabeth et le navire. 209

CHAP. VI. — Les fréquentations 210

Le châle trouvé. 210 — Que doit-on faire relativement aux fréquentations? 211 — Une jeune personne désire faire une question. 211 — La réponse de saint Alphonse à cette question. 211 — La jeune fille reprend la parole. 211 — Le commencement de la perdition. 212 La mort d'une jeune fille qui entretenait une fréquentation. 212 — Le jeune homme qui fréquentait une jeune fille. Le spectre de feu. 214

CHAP. VII. — Les mariages mixtes 216

Le mariage mixte. 216 — Avant le mariage. 216 — Après le mariage. 216

CHAP. VIII. — L'émigration 218

Les dangers de l'émigration. 218 — Histoire de Rose-Anne. 219 — Sort de Rose à Londres. 220 — Restez en Irlande. 220 — Perdition à New-York. 221

CHAP. IX. — Moyens d'échapper aux dangers. 222

1° Ne vous exposez point à la tentation. 222 — 2° S'il vous vient une tentation subite et imprévue, prenez la fuite. 222 — 3° Criez au secours. 222 — Le fou. Le muet. L'estropié. 223 — Le dernier mot. 223

LIVRE VII.

LA MORT.

CHAPITRE I. — La maison de la mort 225

La maison d'une personne mourante. 225 — La chambre mortuaire. 227 — Le cercueil. La tombe. 228

CHAP. II. — La mort subite. — Quand mourrez-vous? 229

La mort subite. 229 — Quand mourrez-vous? 229

CHAP. III. — Ce qui peut arriver 230

Saint Ignace. 230 — Saint Léonard. 230 — Saint Martin. 230 — Le bienheureux Elzéar. 231 — Le bienheureux Jean Berchmans. 231 — Saint Alphonse. 231 — Saint André Avellin. 231

CHAP. IV. — La mort des méchants 232

Le vice dominant à l'heure de la mort. 232 — Que fait le pécheur? 233 — Peut-être vous trompez-vous. 233 — La mort venue trop tôt ou négligence de la Messe et des Sacrements. 234 — Trop tard ou négligence de la Messe et des Sacrements. 235 — L'homme sans sépulture ou négligence de la Messe et des Sacrements. 236 — Le trompeur ou négligence de la confession. 236 — Le doigt qui montre quelque chose. 237 — La mort de l'ivrogne. 238 — Le cercueil de l'ivrogne. 241 — Délai de la pénitence. 241 — Refus obstiné de se confesser ou résistance à la grâce. 242 — La jeune fille invitée à assister à la mission. 244 — Le petit garçon noyé. 244 — L'enterrement du méchant ou la vision de sainte Térèse. 244

CHAP. V. — La mort des bons 245

Bonnes œuvres. 245 — La porte du ciel. 245 — La visite de Jésus et des anges à l'heure de la mort. 245 — Sainte Galle. 246 — Le pauvre estropié et la musique des anges. 246 — L'heureux enfant. 247 — Enfants qui moururent après les missions. L'enfant consacré à Marie. 250 — L'hymne de la mort. 250 — Une petite fille brûlée vive après une mission. 251 — Ce que les prières des enfants ont obtenu. 251 — La petite marchande d'allumettes. 252 — Conclusion. 254 — Prière de saint Vincent de Paul pour obtenir une bonne mort. 254

LIVRE VIII.

MOYENS DE FAIRE UNE BONNE MORT.

CHAPITRE I. — Le voyage vers le ciel 255

Le livre du voyageur. 255

CHAP. II. — Premier moyen de faire une bonne mort : une bonne vie 256

Le tableau. 256 — La semaille. 256

CHAP. III. — Second moyen de faire une bonne mort : la prière . 257

Le voyageur inconnu. 257

CHAP. IV. — Troisième moyen de faire une bonne mort : la compassion pour les pauvres 259

Le méchant soldat. 259 — La mauvaise femme. 259 — Remarque d'un petit enfant. 260

CHAP. V. — Quatrième moyen de faire une bonne mort : la dévotion envers la très-sainte Vierge 261

Le soldat mourant. 261 — Le gentilhomme qui fait don de sa maison. 262 — Ce que les Saints disent de la sainte Vierge et de la bonne mort. 263 — Pratiques en l'honneur de la sainte Vierge pour obtenir une bonne mort. 263 — Le saint Scapulaire du Mont-Carmel. Le scapulaire brun. 264 — Le noyé. 264 — Le moribond qui ôte son scapulaire. 264 — L'enfant en mer. 265 — Le petit garçon en péril. 265 — Conditions à remplir pour jouir des avantages du scapulaire. 266 — Le privilège sabbatin. 266

LIVRE IX.

MANIÈRE D'ASSISTER LES MOURANTS.

CHAPITRE I. — L'assistance des mourants est un grand acte de charité 267

Saint Philippe de Néri. Saint Alphonse. 267 — Combien le démon déteste cette bonne œuvre. 267

CHAP. II. — Qui doit soigner les malades 268

CHAP. III. — La chambre d'un mourant 269

CHAP. IV. — Objets qui doivent se trouver dans la chambre d'un mourant. 269

1. Un crucifix. 269 — 2. Une image ou une statue de la sainte Vierge. 270 — 3. De l'eau bénite. 270 — L'épouvantail du démon. 270 — 4. Un autel. 271 — 5. Le chapelet. 271 — 6. Une médaille. 271 — 7. Un crucifix indulgencié. 271 — 8. Un crucifix bénit pour le chemin de la croix. 271

CHAP. V. — Le malade en danger de mort. 272

CHAP. VI. — Les Sacrements des mourants 273

Sainte Gertrude. 273 — Confession. 273 — Le saint Viatique. 273 — L'Extrême-Onction. 274 — La dernière bénédiction. 275

CHAP. VII. — Les saints Patrons de la bonne mort 275

Le moine mourant. 275 — Sainte Térèse. 276 — Les mauvais esprits mis en fuite. 276 — Qui sont les patrons de la bonne mort ? 277 — 1. Notre tendre Mère, la très-sainte Vierge Marie. 277 — 2. Saint Joseph. 277 — 3. Les Saints. 277 — 4. L'Ange gardien. 277 — 5. Saint Michel archange. 277 — 6. Sainte Barbe. 277 — 7. Les Saints Innocents. 277 — 8. Tous les Saints ou les Anges. 277

CHAP. VIII. — Ce qu'il faut faire pendant la dernière agonie d'un malade 278

CHAP. IX. — Petites lectures pour les malades 278

I. Patience dans les souffrances et les épreuves. 278 — II. Tentations des malades. 281 — Tentations contre la foi. 281 — Tentations de désespoir. 281 — Remarque. 281 — Autres tentations. 281 — III. Vouloir mourir pour Dieu, voilà la meilleure disposition d'un mourant. 282

CHAP. X. Ce qu'il faut faire lorsqu'une personne tombe malade subitement 283

Remarque. 283

CHAP. XI. — Actes et prières à suggérer aux malades 284

I. Acte de foi sur les quatre grandes vérités. 284 — II. Acte de contrition. 284 — III. Acte de résignation. 284 — IV. Autres actes. Foi. 284 — Espérance. 284 — Charité. 284 — Contrition. 284 — Prières avant de recevoir la saint Viatique. 285 — Après avoir reçu le saint Viatique. 285 — Avant l'Extrême-Onction. 285 — Après l'Extrême-Onction. 285 — Recommandation de l'âme. 285 — Lorsque le malade a rendu le dernier soupir. 289

LIVRE X.

LE JUGEMENT PARTICULIER.

CHAPITRE I. — Le jugement est terrible 291

Quelqu'un qui a vu le jugement. 291 — Le jugement d'un saint homme. 293 — Le monde et les Saints. 294 — Le bienheureux Elzear. 294 — Sainte Marie-Madeleine de Pazzi. 294 — Vision d'une Sainte. 294

CHAP. II. — Le moment de la mort 296

Le moment qui précède la mort. 295 — Le premier moment après la mort. 295 — Durée du jugement. 296

CHAP. III. — L'âme passant de son lit de mort au jugement . . 297

Le tribunal suprême. 298 — L'âme devant le tribunal de Jésus-Christ. 298 — La première vue. 298 — L'île de Pathmos. 299

CHAP. IV. — Les témoins 299

CHAP. V. — L'examen 300

Examen des péchés. 301 — Examen des bonnes œuvres. 302 — Bonnes œuvres perdues. 302 — Examen de l'abus des grâces. 305

CHAP. VI. — Un péché mortel ou non 304

Schibboleth. 304 — La terrible vue. 304 — La reine Esther. 305

CHAP. VII. — Les excuses. 305

L'enfant parle. 396

CHAP. VIII. — La sentence 308

Le dernier moment qui précède la sentence. 309 — Le coup de tonnerre. 309 — L'enfant foudroyé. 310 — Les démons. 310 — Les diables s'emparent de l'enfant. 311

CHAP. IX. — Le jugement général ou fin de l'enfant réprouvé . . 312

CHAP. X. — La conversion des quatre frères 314

Le changement opéré dans les quatre frères ou la vue de l'invisible. 314

CHAP. XI. — Avis 317

LIVRE XI.

L'ENFER.

CHAPITRE I. — Lieu où se trouve l'enfer. 318

Où est l'enfer ? 318 — La terre s'entr'ouvrant. 318 — La montagne en feu. 319 — A quelle distance sommes-nous de l'enfer ? 319

CHAP. II. — Les portes de l'enfer, etc 320

Les portes de l'enfer. 320 — Le premier regard dans l'enfer. 321 — Le feu. 321 — Les ténèbres. 322 — La fumée. 322 — Le bruit terrifiant. 323 — Une rivière. 323 — L'odeur de mort. 324

CHAP. III. — Le chef des démons 324

Que fait le diable en enfer ? 325 — I. La tentation. 325 — II. Le jugement. 326 — Une âme entrant en enfer. 326 — L'âme devant Satan. 326 — Le séjour éternel de l'âme. 327 — Le diable frappeur. 327 — Le diable moqueur. 328 — Un lit de feu. 329 — Les vers. 329 — La frayeur. 330

CHAP. IV. — La peine du dam 331

CHAP. V. — Les cachots de l'enfer 332

Le premier cachot. Un vêtement de feu. 332 — Le deuxième cachot. La fosse profonde. 332 — Le troisième cachot. Le pavé brûlant. 333 — Le quatrième cachot. La chaudière bouillante. 334 — Le cinquième cachot. La fournaise ardente. 335 — Le sixième cachot. Une voix. 335

CHAP. VI. — La faim et la soif 335

L'ivrogne. 335 — Point de paix. 336 — Les deux vipères. 336 — Une image de l'enfer. 337

CHAP. VII. — L'éternité 337

La question. 337 — Une mesure. Un oiseau. 338 — Les larmes. Les grains de sable. — Les points. 338 — Que font les damnés ? 338 — Quelle heure est-il ? Le son lugubre. 339

CHAP. VIII. — Trop tard ! 339

La prière d'une âme damnée. 339 — La réponse de Jésus. 340 — Le désespoir. 341 — Le couteau. 342

CHAP. IX. — La vision de sainte Térèse. — La vision du vénérable Bède 343

CHAP. X. — Avis 345

Une balance. 345 — Le passé ou briser l'œuf. 345 — Acte de contrition. 346 — L'avenir ou le piège du diable. 346

LIVRE XII.

LA CONFESSION.

CHAPITRE I. — La confession, remède au péché 347

Retour de l'enfant prodigue. 347 — Ce bon père, qui est-il ? 348 — Le grand remède. 349 — Piscine de Bethsaïde. 349

CHAP. II. — Le Sacrement de Pénitence 350

CHAP. III. — La contrition 351

Ce que c'est que la contrition. 351 — Un homme sauvé par la contrition. 351 — La grande erreur. 352 — I. La contrition doit être intérieure. 352 — Les deux rois. 352 — II. La contrition doit être surnaturelle 1° Dans son principe. 353 — Pouvons-nous changer notre propre cœur ? 353 — Le sac plein de serpents. 354 — 2° Dans ses motifs. 355 — L'enfant étourdi. 355 — III. La contrition doit être souveraine. 356 — L'erreur. 356 — IV. La contrition doit être universelle. 357 — L'homme enchaîné. 357

CHAP. IV. — Le ferme propos de se corriger 357

Le ferme propos de ne plus pécher. 358 — Ce que nous devons faire pour ne plus retomber dans le péché. 358 — I. Les tentations qui nous viennent de nous-mêmes. 358 — II. Les tentations qui viennent des autres. 358 — Le grand secret. 358 — Excuses. 359 — Le jeune homme retombé dans le péché. 360 — Trois choses à considérer. 361 — Prévenu. Prémuni. 361 — Le voleur mourant ou la contrition. 361

CHAP. V. — L'aveu des péchés 362

Quels péchés on doit confesser. 363 — Péchés avant le Baptême. 363 — Péchés mortels. 363 — Péchés véniels. 363 — Péchés cachés. 363 — Péchés oubliés. 364 — Matière du Sacrement de Pénitence. 364 — Comment un enfant se confesse-t-il ? 365 — Défauts qui accompagnent la confession. 365 — Manque de sincérité en confession. 367 — Manque d'espérance et de confiance ou le malheureux qui s'est pendu. 368 — Paroles de Jésus au pécheur. 269.

CHAP. VI. — L'absolution. 369

Une nouvelle création. 369 — La vieille racine d'un arbre ou les démons expulsés. 370 — Les chaînes du péché rompues. 371 — La résurrection. 371 — Dieu dans l'âme. 372 — Les anges. 373

CHAP. VII. — La satisfaction ou la pénitence 374

Le monastère de la pénitence. 375

LIVRE XIII.

LA SAINTE COMMUNION.

CHAPITRE I. — Le grand don de Dieu 377

Le grand don de Dieu. 377 — I. Dieu descend du ciel. 378 — II. Dieu promet de se donner lui-même aux hommes et leur dit comment il se donnera. 378 — III. Jésus tient sa promesse et se donne aux hommes dans la dernière cène. 379 — IV. La promesse de Jésus ne passera jamais. 380 — Où sont le corps et le sang de Jésus ? 380

CHAP. II. — Dans la sainte communion nous recevons le corps de Jésus-Christ. 381

Zachée. 381 — Les prodiges opérés par le corps de Jésus. La femme guérie. 382 — Le tombeau du prophète. 383

CHAP. III. — Dans la sainte communion nous recevons le sang précieux de Jésus-Christ 384

Le pélican. 384 — Comment nous recevons le précieux sang. 384

CHAP. IV. — Dans la sainte communion nous recevons l'âme de Jésus-Christ. 385

Les limbes. 385

CHAP. V. — Dans la sainte communion nous recevons la divinité de Jésus-Christ. 386

L'enfant qui reçoit la divinité de Jésus-Christ. 386 — Ce qu'ont vu les prophètes. 386

CHAP. VI. — Dans la sainte communion nous recevons Jésus sous les apparences du pain et du vin 387

CHAP. VII. — Les effets de la sainte communion 388

Les volumes. Le lourd fardeau. Le torrent. 388 — 1. La sainte communion nous procure la grâce qui est la vie de l'âme. 389 — L'arbre de vie. 389 — Le pain de vie. 389 — 2. La communion est notre nourriture. 389 — La manne. 389 — 3. La sainte communion nous donne la force de vaincre les tentations et nous préserve du péché mortel. 390 — La dixième plaie d'Egypte. 390 — Le sang de Jésus, agneau de Dieu. 391 — Comment la sainte communion nous donne la force contre la tentation. 392 — Le petit garçon dans le feu. 393 — Le feu dans le monde. 393 — 4. La sainte communion efface le péché véniel. 394 — Le lépreux. 394 L'aveugle. 394 — 5. La douceur. 395 — La belle-mère de saint Pierre. 395 — 6. Union avec Jésus. 396 — Le mont Sinaï. 396 — La différence. 396 — 7. La sainte communion remet une partie des peines. 397 — 8. Grâce à la communion, le corps aura dans le ciel une gloire semblable à celle du corps de Jésus-Christ. 397

CHAP. VIII. — La préparation à la communion 397

L'arche. 397 — Les deux bidons. 398 — La robe nuptiale. 398

CHAP. IX. — Prières avant la communion. 399

I. Foi. 399 — II. Humilité. Le livre scellé. 399 — III. Contrition. 400 — IV. Charité envers le prochain. 400 — Saint Bernard. 400 — V. Désir et amour. 400

CHAP. X. — La première communion 401

CHAP. XI. — Prières après la communion. 403

Avis. 403 — I. Foi. Saint Thomas. 403 — II. Adoration. 404 — III. Amour. 404 — IV. Louanges et actions de grâces. 404 — V. Offrande. 405 — VI. Demande. 405

CHAP. XII. — La mauvaise communion 405

Sainte Térèse. 406 — Saint Cyprien. 406 — Le meurtrier. 406

CHAP. XIII. — Manière de communier 407

CHAP. XIV. — Les grâces que Dieu fait aux enfants. 408

Le père Varin. 408 — La bienheureuse Marie-Anne de Quito. 409 — La bienheureuse Imelda, patronne des premiers communiants. 409

CHAP. XV. — Jésus et les anges. 412

Tournai, typ. Casterman.

403

7640 4

POCKET

ns Jésus sous
. 387
. 388
a sainte com-
l'âme. 389 —
a communion
a sainte com-
s et nous pré-
gypte. 390 —
la sainte com-
92 — Le petit
393 — 4. La
lépreux. 394
nère de saint
Sinaï. 396 —
une partie des
a dans le ciel
397
. 397
le. 398
. 399
ntrition. 400
nard. 400 —
. 401
. 403
. 404 — III.
. 404 — V.
. 405
r. 406
. 407
. 408
uito. 409 —
uniants. 409
. 412

typ. Casterman.